
UNIV. OF
TORONTO

BORDEAUX. — IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME IX

1907



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Vol. IX. Janvier-Mars 1907 N° 1.

FOUILLES D'ELCHE

(*Suite*[1].)

Tout imparfaits qu'ils soient, ces morceaux prouvent du moins l'ambition plus ou moins heureuse qu'avaient les potiers ibères de donner un rôle dans la décoration de leurs vases aux animaux supérieurs. Cette même ambition les a déterminés à tenter la représentation de la figure humaine. Sept des nouveaux tessons d'Elche nous en fournissent le témoignage : ils complètent heureusement les notions très brèves qu'on pouvait tirer de deux fragments, les seuls de la céramique ibérique antérieurement connue où l'on vît trace d'un dessin de ce genre : le fragment d'Elche qui porte une partie d'un visage vu de face, et le fragment de Meca où se reconnaît la silhouette colorée d'une jambe[2].

Du fragment d'Elche nous pouvons rapprocher notre n° 53 (pl. VIII)[3]. Ici aussi nous avons un visage humain, vu de face, qui, par malheur, n'est conservé qu'en partie. Une large bande de couleur le cernait, sans qu'il y ait apparence d'un effort quelconque pour rendre la chevelure. Mais c'est par le dessin au trait que sont reproduits le nez, la bouche, les sourcils et les yeux, avec deux gros points pour représenter les prunelles. Le tout est d'une maladresse enfantine : la ligne qui est censée entourer le globe de l'œil n'est pas fermée ; le nez est un compromis bizarre entre la face et le profil ; deux traits parallèles, que rien ne joint, indiquent la bouche. Il faut noter les

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 333-362.
2. P. Paris, II, p. 98-99.
3. 0m06, sur 0m04. — Voir la pl. VIII au t. VIII du *Bull. hisp.*

trois taches qui sont partiellement conservées, sur les deux joues et le menton; celles des joues sont circulaires, à ce qu'il semble; celle du menton a la forme d'un croissant. Le peintre a-t-il voulu, par là, imiter la barbe? On bien est-ce un pur motif de décoration? En tout cas il est impossible de ne pas se rappeler que, le plus souvent, les feuilles sont représentées par des taches de même apparence, et de ne pas constater en même temps que les yeux aussi ont la forme de feuilles allongées et pointues. Dans tous les essais de figure humaine, nous rencontrerons ces souvenirs de la décoration végétale à laquelle la main des Ibères s'était accoutumée.

Ils sont très apparents sur le n° 54 (pl. VIII)[1]. Il nous conserve l'image, malheureusement privée de tête et de jambes, d'un guerrier costumé et armé. La main droite, tendue en avant, tenait une arme offensive; le bras gauche replié, en arrière du corps, portait le bouclier, grande tache noire dont une partie est encore visible. Deux lignes suffisent à indiquer le cou; les bras (à l'exception de quelques clairs dans le bras droit) sont représentés en noir, comme c'est le procédé habituel pour les pattes des oiseaux, et d'un dessin très simplifié; il ne semble pas qu'il y ait eu grande recherche d'exactitude pour la main droite; quant à la main gauche, elle est cachée par le bouclier. Au contraire, le costume qui couvre le corps est traité avec beaucoup de minutie. C'est, autant qu'on peut en juger, une tunique partant de l'épaule gauche et tombant jusqu'au haut des cuisses. Tandis que les différentes parties de cette tunique sont ornées de raies horizontales ou verticales, la moitié droite de la poitrine (j'entends la droite réelle, correspondant à la gauche de qui regarde le tesson), séparée de la tunique par une double ligne en biais, ne porte aucun dessin, sinon, à la naissance du bras droit, un cercle dont le centre est marqué par un point. Il semble ainsi que l'épaule droite et toute la moitié droite de la poitrine aient été dégagées; sur l'épaule droite passait peut-être un cordon fixé par une fibule dont le cercle à point central donnerait l'image. A la taille, la tunique

1. 0m095 sur 0m09.

est serrée par une ceinture, que décorent de petits traits verticaux entre deux lisières horizontales. Elle se trouve ainsi divisée en deux parties : la partie supérieure, de forme à peu près triangulaire, est divisée elle-même en quatre morceaux, dont deux sont rayés horizontalement et deux verticalement : peut-être le dessinateur a-t-il voulu donner l'idée des plis que détermine dans l'étoffe la constriction de la ceinture combinée avec la mise à nu de l'épaule droite. Au-dessous de la ceinture, au contraire, la tunique tombe librement : colorée au milieu, elle porte à droite et à gauche des traits longitudinaux, et se termine par une frange dont sept pointes sont visibles. Plus bas, une partie seulement des cuisses est conservée : chacune est représentée par un gros trait renflé accompagné d'un trait plus petit.

A droite et à gauche du guerrier se voient des restes de plantes. Quelle arme faut-il restituer dans sa main droite? Peut-être un fragment nous en est-il conservé dans le tesson 54 bis (pl. VIII), qui est de même provenance et de même aspect que le tesson 54[1]. Le sens de ce débris est indiqué par les cercles dont il garde un tronçon, et qui doivent être placés horizontalement, en haut du morceau : ils formaient la limite supérieure de la zone à personnages. L'objet figuré au-dessous d'eux nous apparaît dès lors comme une hache bipenne, à fer très recourbé, dont le manche, prolongé vers le bas, venait se placer dans la main droite du guerrier.

J'ai décrit un peu longuement cette pièce, parce que la précision du détail qui en caractérise le dessin ne se retrouve pas dans les autres exemples de figures humaines qui nous restent à mentionner. Les fragments des nos 55 et 55 bis (pl. VIII) sont à coup sûr intéressants[2] : mais ils le seraient bien davantage sans le vague et la négligence du dessin. C'est une

1. 0^m065 sur 0^m06. — La pâte est plus épaisse (6^{mm} ou $6^{mm}5$ au lieu de 5) et de cuisson moins homogène en 54 *bis* : mais cela tient à ce que ce fragment était plus rapproché du haut de la panse que le fragment 54. Les deux tessons ont été trouvés exactement au même endroit, ont la même courbure, et les mêmes couleurs y sont employées.

2. N° 55 : 0^m12 sur 0^m09. Ce fragment est formé par la réunion de deux morceaux, dont la cassure est ancienne. — N° 55 *bis* : 0^m08 sur 0^m05. Le fragment ne se raccorde pas au fragment précédent, quoique tous deux aient été trouvés au même endroit. J'ai cherché vainement d'autres débris du même vase.

procession de personnages marchant vers la gauche. L'exécution est d'une barbarie complète : aucun effort pour reproduire avec quelque exactitude la forme du crâne et du nez; la bouche est à peine indiquée, l'oreille manque, l'œil est placé n'importe où et représenté n'importe comment. Le corps est un long ovale rayé verticalement. Chaque personnage (excepté le premier du n° 55 bis) a devant lui un rameau, chargé à droite et à gauche de feuilles pointues : ce sont sans doute des sortes de palmes qui sont tenues à la main; mais ni la main ni le bras ne sont seulement esquissés[1]. Derrière le troisième personnage du premier fragment, et aussi, semble-t-il, devant le premier personnage du second, était représenté un buisson par lequel la procession était interrompue : c'est une accumulation au hasard de petits traits recourbés. On ne peut rien dire du costume dans un dessin aussi sommaire : il faut seulement remarquer qu'entre le corps et la tête d'un ou deux de ces personnages est indiquée une sorte de col. La coiffure est mieux définie : c'est un chignon qui pend sur la nuque. Il est particulièrement net dans le troisième personnage du premier fragment : le quadrillage qui le couvre semble montrer que les cheveux sont enfermés dans un filet. Nous ignorons trop le costume des Ibères pour pouvoir conclure de là si ces personnages sont des hommes ou des femmes.

Les scènes où la figure humaine est employée le plus volontiers sont des scènes de chasse. Sur le n° 56 (pl. VIII)[2] sont en présence un homme et un carnassier. Le carnassier est dessiné suivant les formules courantes : gros œil, gueule ouverte aux dents apparentes, longue langue flexible; les formes de la langue et des mâchoires rappellent les tiges et les feuilles de certains végétaux. L'homme est de profil, le crâne cerné par une épaisse ligne noire, dans laquelle une petite échancrure indique peut-être l'oreille[3]. L'œil, immense, avec un sourcil très accentué, est représenté de face, et beaucoup trop au centre du

1. On pourrait croire que le premier personnage du n° 55 *bis* a deux espèces de moignons. On se convainc qu'il n'en est rien, à l'examen direct du tesson.

2. 0m10 sur 0m11. Le tesson a été brisé en deux par un coup de pioche.

3. La surface du tesson est en mauvais état sur ce point, et l'on ne peut rien affirmer avec certitude.

visage ; il est à la hauteur du nez, réduit à une saillie informe. Du nez au menton, la tête est limitée par une courbe sur laquelle un simple point en saillie marque la place de la bouche. Cinq ou six points semés sur le bas du visage signifient peut-être que l'homme est barbu. Le cou est très long et mince. Le corps avait sans doute une forme ovale ; dans la couleur opaque sont réservés trois espaces rayés, l'un pour le col, les deux autres pour de longues bandes dirigées de haut en bas. Le bras (droit, apparemment) est à demi tendu, et la main, où l'on voit le pouce détaché des autres doigts, tient la poignée, terminée en boule, d'une arme, poignard ou sabre, dont le haut de la lame est seul conservé[1].

Entre l'homme et l'animal, le décorateur a placé deux objets en silhouette pleine, qui ne se rattachent à rien. L'un semble un gobelet rond, sans pied, avec un rebord supérieur ; l'autre une sorte de verre allongé, avec un rebord et un pied. La forme de ces deux vases est assez surprenante, la place qu'ils occupent l'est encore plus. On ne peut dire davantage ce qu'était l'objet placé au-dessus de l'homme et du carnassier, et dont la partie conservée occupe tout le haut du fragment. Peut-être, à en juger par les prolongements qui s'en détachent, était-ce un grand motif végétal, de même que nous avons des enroulements végétaux derrière l'homme et au-dessus de l'animal. Le débris est trop incomplet pour qu'il soit possible d'en rendre mieux compte.

Le fragment 57 (pl. I) est encore bien plus mutilé[2]. Peut-être l'animal dont une trace est conservée à droite était-il un cheval : nous aurions ici un morceau de l'encolure, avec la série d'« arceaux », représentant la crinière, que portent d'autres images du cheval. On voit en outre le long cou de l'homme, et le commencement du menton ; mais toute la tête a disparu ; cependant on reconnaît, en haut du cou, deux points semblables à ceux qui paraissaient figurer la barbe, sur le fragment 56. Quant au corps, l'agencement en est incompréhensible. On devine un bras qui se détache pour se confondre avec l'en-

1. Voir des armes réelles à poignée semblable, P. Paris, II, fig. 417, 422.
2. $0^{m}062$ sur $0^{m}068$.

colure du cheval. On peut encore admettre qu'une ceinture quadrillée entoure la taille. Mais la forme du reste, et les blancs réservés au milieu de la couleur, échappent à toute explication.

Il y a de même, dans le n° 58 (pl. I)[1], une certaine obscurité, qui résulte cette fois de l'abondance des détails; mais il n'est pas douteux que nous sommes ici en présence d'une scène de chasse, facile à reconstituer en partie. Il faut avant tout placer le tesson dans sa position vraie : elle est déterminée et par les plissements que le tournassage a produits dans la pâte, et par les ornements en *S* qui, d'une façon à peu près constante, sur les vases conservés plus complètement, apparaissent debout et non couchés. On s'aperçoit ainsi que l'homme qui occupe le centre du fragment se trouve, lui, non pas debout, mais renversé sur le dos. Les trois cercles superposés qui séparent la zone à décor figuré de la zone à ornements en *S* représentent en quelque sorte le sol; on s'explique qu'il en surgisse une plante composée des éléments les plus courants de la flore ibérique, petite rosace, bourgeon quadrillé, grosse feuille. L'homme est couché, la tête contre cette plante; ici encore le visage est informe : une épaisse ligne noire, déposée par un écrasement de pinceau, indique le crâne et les cheveux; elle se prolonge en s'amincissant pour former le nez; un brusque angle rentrant montre que le nez se termine, sans que rien précise la bouche ni le menton. A l'intérieur de la tête, l'œil seul est figuré, d'une façon très barbare. Le corps commence immédiatement au-dessous, sans l'intermédiaire du long cou que présentaient les types précédents; le buste est constitué par un cercle irrégulier rayé de traits longitudinaux, — quadrillé peut-être, autant que le laisse deviner l'effacement du dessin, à la partie supérieure; au-dessous, une sorte de jupe part en s'évasant vers le bas, rayée elle aussi de traits longitudinaux, mais avec un triangle opaque au milieu; le tesson doit être cassé un peu en deçà des pieds. Le bras gauche replié s'appuie sur le sol; le décorateur a indiqué vaguement les doigts de la main. Le bras droit, à

1. 0m13 sur 0m135.

demi tendu, est armé d'un sabre ou d'un poignard, dont la poignée en boule est d'autant plus apparente que la main, ou plutôt l'extrémité du bras, vient s'appliquer sur la lame. L'animal auquel le coup est destiné est reconnaissable : c'est un grand oiseau dont la tache noire placée à gauche du sabre représente le ventre, et dont la patte, pliée pour courir, vient se poser, enjambant l'homme et la plante devant laquelle il est couché, à l'extrémité droite du tesson. L'homme va éventrer l'oiseau monstrueux.

Un troisième acteur se mêle à la scène : c'est un petit lièvre aux longues oreilles, au corps quadrillé, courant vers la gauche. Le décorateur l'a glissé entre le corps de l'homme et les cercles qui tiennent lieu de terrain, de sorte que l'homme, tout renversé qu'il est, ne touche le sol que par sa main gauche. Le dessinateur a sacrifié la vraisemblance au désir de multiplier les types utilisés, qui lui a fait ajouter encore une rosace dans le champ, entre l'oiseau et l'homme, et des végétaux dont les traces apparaissent à droite de la patte de l'oiseau.

Le même désir est très sensible dans l'objet dont le n° 59 (pl. I) reproduit la partie conservée, obtenue par la réunion de six fragments dont toutes les cassures semblent anciennes. L'argile, épaisse de 7 à 10 millimètres, présente une légère courbure; c'est la face concave qui est ornée de dessins. Ces débris proviennent d'une assiette ou d'un plat circulaire, avec décoration à l'intérieur. La décoration divisait le plat en trois zones concentriques : de la zone centrale, il reste une partie des trois cercles qui la limitaient, le plus gros en dedans; à l'intérieur de ces cercles, deux cercles plus petits contenaient un ornement en chien-courant dont trois dents sont conservées. Ce qui subsiste de la zone extérieure montre qu'elle comprenait une bande quadrillée accompagnée en dedans d'un cercle mince. La zone intermédiaire, qui a une hauteur de 0m09, était la zone décorée de figures[1].

1. Tel que le reproduit le dessin 59, l'assemblage n'est pas complètement exact : il faut faire pivoter vers le haut les deux tessons de gauche, de telle sorte que les deux fragments de la bande quadrillée externe apparaissent comme deux arcs de la même circonférence, et qu'une lacune suffisante soit réservée pour la restitution complète des motifs centraux.

Les deux plus importantes de ces figures sont celles d'un oiseau à droite et d'un quadrupède à gauche. L'oiseau porte, au bout d'un très long cou quadrillé, une tête formée par deux cercles concentriques au milieu desquels un point représente l'œil. La partie antérieure de la tête et la naissance du bec manquent; mais l'extrémité acérée du bec reparaît sur le tesson voisin, de l'autre côté de la cassure. Le corps, conservé presque entièrement (la queue seule a été perdue), est couvert par sept rangées d'« imbrications » irrégulières, simulant les plumes. Une seule patte est visible : elle est courte, portée en avant, et a cinq doigts. Le trait le plus remarquable est que les deux ailes, semble-t-il, sont figurées en même temps, l'une au-dessus de l'autre : la première a l'air de se relier directement au cou, la seconde s'attache en arrière et plus bas; toutes deux sont sillonnées de traits longitudinaux. Il est vraisemblable que l'oiseau est représenté au moment où il s'avance en battant des ailes.

Face à lui court le quadrupède, que les poils hérissés sur son dos font reconnaître pour un sanglier. Il a d'ailleurs, du sanglier, la hure pointue, la mâchoire supérieure proéminente, le renflement du boutoir, le sabot fendu : tous ces traits caractéristiques ont été exagérés à l'excès par le dessinateur inhabile ou pressé, pour que l'animal fût plus facilement identifié; de même les dents sont beaucoup plus apparentes qu'elles ne devraient réellement l'être. S'il y avait des défenses, elles ont disparu dans la cassure qui isole la hure du corps. La tête et l'arrière-train sont en couleur pleine; l'œil est un gros point noir dans un cercle blanc; le milieu du corps est rayé de lignes horizontales et verticales. Les pattes sont trop minces, et celles de derrière, seules conservées à peu près entièrement, trop longues. La queue est sans doute représentée par la pointe noire qui fait saillie vers le bas, derrière les pattes; quant au trait fin qui se détache de cette saillie, il ne doit pas appartenir au sanglier, mais sans doute à un dessin végétal qui se prolongeait vers la gauche.

Deux quadrupèdes plus petits se trouvaient placés, l'un derrière l'oiseau, l'autre entre l'oiseau et le sanglier. Du

premier, qui bondissait vers la droite, il ne reste que le train de derrière, la petite queue et deux longues pattes, le tout en silhouette noire; de la tête du second, il ne subsiste que la pointe des oreilles, entre les pattes de devant et la gorge du sanglier; mais le corps en partie quadrillé est conservé, avec la queue et les pattes de derrière, extrêmement longues, et terminées par deux doigts. Ce sont sans doute deux lièvres. Ils bouchent des trous dans la composition, de même que la tige et les feuilles qui s'étalent entre la tête de l'oiseau et celle du sanglier, et dont l'agencement n'est plus très net, à cause des cassures et des éclats disparus.

Mais ce qui est plus surprenant, c'est que pour combler un autre vide, derrière le cou de l'oiseau, le décorateur a représenté un buste d'homme. La tête est aussi grossière que dans la figure 58; le buste est une demi-ellipse, rayée de traits verticaux, et limitée en bas par une ligne nette. Aucune trace de bras n'est visible; mais devant le personnage s'allonge une grande palme, comme dans la procession de la figure 55, et il semble que l'on voie par derrière, entre le buste et la première aile de l'oiseau, l'amorce d'un rameau semblable. La figure humaine apparaît donc ici, non plus comme le motif central ou principal, mais comme un accessoire, un élément de remplissage. Le potier la dessine négligemment, en quelques coups de pinceau, avec moins de soin que les figures animales. Il faut bien que les représentations de l'homme aient tenu dans la céramique ibérique beaucoup plus de place qu'on ne pouvait le soupçonner antérieurement, pour que les décorateurs de vases en soient venus là : ils n'auraient pas employé comme motifs secondaires et d'usage courant des motifs qu'ils n'auraient pas commencé par traiter longtemps pour eux-mêmes, et auxquels une longue pratique ne leur aurait pas exercé la main.

Ils en sont arrivés sans doute à utiliser comme élément de décoration non plus la figure humaine entière, non plus le buste, mais un détail isolé, l'œil[1]. Les n°s 60 et 61 (pl. I) en

1. Cf. P. Paris, II, fig. 199.

sont deux exemples. Sur le premier[1], au milieu d'une surface colorée dont les dimensions ne peuvent être reconnues, est réservée en clair la forme assez exacte d'un œil vu de face; un point entouré de deux cercles concentriques représente l'iris et la prunelle. La stylisation est plus poussée dans la figure 61[2] : l'œil est isolé dans le champ par une bande striée de fines hachures; entre les cercles concentriques qui expriment la prunelle et le point qui correspond à la commissure des paupières, le vide est comblé par une sorte d'*S* couchée. A l'extérieur, l'œil se prolonge en outre par quatre petits traits souples, dont deux sont dirigés vers le haut et deux vers le bas : ils donnent l'impression d'un nœud de ruban. Peut-être convient-il, pour comprendre ces dessins bizarres, de se rappeler les innombrables vases grecs sur lesquels est figuré un œil isolé, l'œil prophylactique que, dans une bonne partie de la Méditerranée, les marins d'aujourd'hui peignent encore à la proue de leurs bateaux[3]. Les potiers ibères auraient copié librement les vases qui leur venaient de Grèce. Ce ne serait pas le seul cas où ils se seraient efforcés de reproduire, avec les ressources propres de leur art, ce que les Grecs réalisaient par des procédés différents : je reconnaîtrais volontiers l'imitation d'un personnage vu sur un vase grec à figures rouges, — d'une bacchante, peut-être, qui court en agitant les bras, la chevelure dénouée, — dans la silhouette, peinte en violacé sur fond ocre clair, du n° 63 (pl. I)[4].

Tous ces fragments ne manquent pas d'intérêt archéologique. Mais on n'y trouve guère de beauté, et l'art dont ils témoignent est à peine un art. Si, dans la représentation des oiseaux et des poissons, les Ibères sont arrivés parfois, par des simplifications heureuses, à donner l'impression vive et juste de la vérité, leur habileté n'a pas été à la hauteur de leur

1. 0m049 sur 0m047.

2. 0m055 sur 0m06. — C'est un fragment de la partie supérieure d'un vase dont l'orifice semble avoir eu la forme d'un osselet.

3. Est-ce une paire d'yeux de ce genre que le céramiste a voulu dessiner dans le n° 62, pl. I (0m08 sur 0m09)? Je ne cherche pas à interpréter cette décoration d'une fantaisie extrême, où des zones de hachures sont séparées par une ligne d'étoiles, et qu'accompagnait peut-être un oiseau dont l'aile serait en partie conservée.

4. 0m03 sur 0m045. — Peut-être encore la face humaine de la figure 53 n'est-elle pas sans rapport avec les faces de Gorgone si fréquentes sur les vases grecs.

ambition quand ils se sont risqués à tracer l'image des animaux supérieurs et de l'homme. Exception faite pour le cheval de la figure 46, qui est d'un dessin franc et sûr, et peut-être pour celui de la figure 47, leurs grandes compositions, à en juger par ce qui nous reste, sont d'une exécution très médiocre, presque toujours négligée et gauche. La figure humaine, dans tous les exemplaires conservés, a été au-dessus de leurs forces : le fragment 54 est d'une minutie appliquée, mais barbare ; les autres essais sont d'une maladresse enfantine.

Ils avaient cependant un talent réel de décorateurs. Mais, jusqu'à présent, les échantillons qu'ils nous en ont laissés doivent être cherchés dans les ornementations végétales. Suivant la loi de toutes les écoles primitives, ils étaient déjà passés maîtres dans l'interprétation de la plante, alors qu'ils tâtonnaient encore et ne réussissaient guère dans l'imitation des êtres plus compliqués.

Le décor végétal s'est développé dans leur céramique en deux directions distinctes et même opposées : d'une part la stylisation quasi-géométrique, d'autre part la reproduction naturaliste et vraie, où il peut y avoir simplification du modèle, pour produire un effet d'art, mais jamais stylisation au sens propre du mot.

C'est à la première catégorie qu'appartiennent les n°s 64, 65, 66 (pl. I)[1]. Ce sont vraisemblablement des plantes aquatiques qui sont à l'origine de ces décorations[2] : leurs feuilles plates ou longues, séparées par des intervalles d'eau, leurs tiges droites, leurs vrilles recourbées ont abouti à ces dessins bizarres, qui, pourvu qu'on les réserve à des vases de dimensions restreintes, les ornent agréablement.

1. Ce sont les fragments de trois coupelles rondes, dont l'une (64) était décorée intérieurement, les deux autres extérieurement. — Une grande partie du fond, qui avait un rayon de 0^m^02, est conservée dans le n° 64, formé par la réunion de quatre morceaux. Plus grande dimension du fragment 64 : 0^m^12. La décoration extérieure se réduit à des cercles en creux, superposés à intervalles irréguliers ; la naissance d'une anse plate, ornée de raies violacées horizontales, et qui devait être disposée à peu près comme une anse de canthare, se voit également. — Le fragment 65 a 0^m^075 sur 0^m^04. — Le fragment 66 (brisé en deux postérieurement à la découverte) a 0^m^055 sur 0^m^06.

2. Des silhouettes de poissons sont mêlées à des dessins du même genre, sur un autre tesson d'Elche (P. Paris, t. II, fig. 190).

Mais c'est, comme on pouvait s'y attendre, dans la seconde catégorie que se rencontrent les morceaux les mieux venus. Parfois l'observation naturaliste est trop détaillée, trop servile : les brindilles, les taches, les sinuosités et les villosités des végétaux sont reproduits trop consciencieusement; le vase une fois brisé, le dessin devient presque incompréhensible : il en est ainsi pour les n°s 67 et 68 (pl. I)[1]. Mais que l'on ait affaire à un artiste plus intelligent, maître de son pinceau et sachant mieux regarder, — et le dessin deviendra d'une souplesse et d'une vérité que ne laisseraient pas soupçonner les piètres figures de tout à l'heure.

Le n° 69 (pl. II)[2] représente une plante évidemment copiée d'après nature, avec ses racines, ses feuilles longues, ses fleurs dont les unes se montrent sous forme de boules, tandis que des autres, défleuries, subsiste seulement le calice à sépales isolés. Au-dessus se voient les racines d'une plante semblable; au-dessous l'extrémité des feuilles et des fleurs d'une troisième. En plaçant la plus grande dimension horizontalement, on met le tesson dans le sens véritable, comme l'établissent les traces du tournassage et les restes de cercles de couleur aux deux côtés du végétal; on s'aperçoit ainsi qu'une zone décorée de plantes analogues, couchées dans le sens de la longueur, faisait le tour du vase : c'était une sorte de guirlande, plus libre, plus variée que les guirlandes proprement dites, et, d'après le morceau conservé, d'une facture très juste.

La plante dessinée sur le n° 70 (pl. II)[3] doit être une espèce de vigne vierge. Il ne reste malheureusement que les tronçons de quelques tiges, trois baies groupées ensemble, deux autres plus bas, et la naissance d'une feuille, plus un morceau insignifiant d'une autre feuille. C'est assez pour voir que les feuilles étaient en couleur pleine, avec des nervures réservées en clair, procédé ingénieux qui donne de la légèreté au dessin, et pour deviner que tout le motif était élégamment traité.

Mais un exemplaire très supérieur, le plus artistique sans

1. N° 67 : 0^{m}045 sur 0^{m}035. — N° 68 : 0^{m}05 sur 0^{m}035.
2. 0^{m}10 sur 0^{m}075.
3. 0^{m}09 sur 0^{m}08.

doute de tous les morceaux qu'ait fournis jusqu'à présent la céramique ibérique[1], est conservé dans les deux fragments 71 et 71 bis (pl. II), qui ne se raccordent pas, mais appartiennent au même vase: chacun d'eux est composé par la réunion de plusieurs tessons, dont presque toutes les cassures sont anciennes[2]. Le vase d'où proviennent l'un et l'autre fragment était un grand vase, probablement en forme de jarre : une partie du rebord est présente dans le fragment 71. La panse, telle que nous pouvons la reconstituer, nous apparaît divisée en trois zones : tandis que la zone supérieure et la zone inférieure[3] étaient ornées d'une décoration végétale, la zone centrale, dont le fragment 71 bis nous donne une partie, avait une décoration purement géométrique : des faisceaux de six ou sept lignes verticales la divisaient en métopes, et chacune de ces métopes était à son tour divisée en deux, au milieu, par une ligne verticale isolée. La zone géométrique est séparée de la zone inférieure à décor végétal par une large bande colorée, au-dessus et au-dessous de laquelle courent deux cercles; le même motif la séparait sans doute de la zone supérieure. Enfin, sur le rebord, au-dessus de la zone supérieure, le vase est décoré d'une bande colorée, accompagnée de deux cercles en haut et de deux cercles en bas; et il est probable que le même ornement entourait le bas de la panse, au-dessous de la zone inférieure : quelques traces en sont visibles en 71 bis.

La composition de l'ensemble est ainsi très simple et très facile à saisir. Plus d'habileté se marque encore dans l'exécution du décor végétal. C'est, comme dans le fragment 70, une espèce de vigne vierge qui est représentée; mais si les baies sont toujours figurées par de petites boules de couleur, les feuilles sont dessinées au trait : le pinceau n'en a marqué que les con-

1. On peut le comparer, par exemple, à un beau fragment d'Elche déjà connu (P. Paris, II, fig. 99), pour voir combien le style du nouveau fragment est original, et en progrès sur les types courants.

2. N° 71 : 0m15 sur 0m17. — N° 71 *bis*: 0m42 sur 0m21. — Il faut, pour mettre le fragment 71 *bis* dans le sens véritable, le retourner, c'est-à-dire diriger vers le haut les faisceaux de lignes verticales.

3. La courbure du fragment 71 *bis* est beaucoup plus accentuée que celle du fragment 71. Il est très possible que le vase ait eu un fond arrondi, sans pied.

tours et les nervures. Il en résulte que l'œil a l'impression d'un dessin bien moins foncé que ne paraissent d'ordinaire les peintures ibériques : la teinte pâle de l'argile, dont la surface est d'un ocre très clair, et la nuance brun violet de la couleur employée concourent à cette impression générale de finesse et de lucidité.

Dans les deux zones, le centre de la guirlande est formé par un groupe de tiges sinueuses, trois dans la zone supérieure, deux dans la zone inférieure, qui subdivisent chaque zone en deux dans le sens de la hauteur. De ces tiges se détachent, en dessus et en dessous, les pédoncules des feuilles et les pédoncules des baies. L'examen de la figure dispense, au reste, d'une description minutieuse. On y remarquera comment l'artiste a su éviter toute monotonie, maintenir la variété du détail dans l'unité de l'ensemble : les tiges du faisceau central, dans leurs ondulations, ne gardent pas un écartement constant; alternativement, elles s'éloignent et se rapprochent les unes des autres. Les baies sont tantôt isolées sur des pédoncules indépendants, tantôt groupées par deux et même par trois sur un pédoncule commun, ramifié vers l'extrémité. Si nous avions le vase complet, il est probable que nous n'y constaterions pas la répétition du même motif à intervalles réguliers : il y a bien une ordonnance sensible, et dans la zone inférieure nous voyons que les feuilles se suivent par groupes de quatre, deux en haut, deux en bas; mais de l'un à l'autre des trois groupes qui nous sont conservés, il y a des variantes, des combinaisons nouvelles par lesquelles l'uniformité est rompue. Le céramiste capable de tracer avec cette sûreté une décoration aussi originale avait nécessairement derrière lui l'expérience de plusieurs générations : il s'est trouvé sans doute qu'il était personnellement de goût plus délicat que la majorité de ses compatriotes, tels que leurs œuvres jusqu'à présent nous les révèlent; mais en même temps il profitait de tous les progrès qu'avaient réalisés avant lui les ateliers ibériques, dans l'élaboration des procédés techniques et dans la pratique du décor végétal.

*
* *

Il n'y a pas à refaire ici, après M. Paris, un exposé général de la technique adoptée par les potiers ibères. Elle est dans les nouveaux tessons d'Elche ce qu'elle était dans les fragments antérieurement connus[1]. Je me borne à quelques remarques auxquelles donnent lieu les morceaux que je viens d'étudier.

Plus on examine des débris de vases ibériques, plus on se convainc que les Ibères n'ont atteint qu'exceptionnellement, dans la préparation et la cuisson de la pâte, l'habileté parfaite des Grecs. Dans l'épaisseur de presque tous les fragments se marquent plusieurs couches différenciées par la consistance et la coloration. La couche extérieure est rougeâtre ou brunâtre, mais, vers l'intérieur du vase, l'argile est restée grise[2]; ou bien tout le fragment est constitué par une pâte grossière, jaunâtre, encore mêlée de parcelles schisteuses ou crayeuses[3]; ou bien une couche centrale rouge, à peine cuite, est placée entre deux couches brun clair[4]; ou bien encore la couche centrale s'est conservée grise entre deux couches superficielles passées au brun rougeâtre[5]. La pâte du fragment 71 se divise en deux tranches de cuisson fort inégale, la couche intérieure grise, la couche extérieure rougeâtre : ainsi, même ce beau vase, pour les insuffisances de la technique, rentre dans une des catégories communes. De plus, les potiers ont rarement su donner à leur pâte une épaisseur uniforme; et les inégalités sont encore accentuées par une particularité que j'ai déjà eu l'occasion de signaler plusieurs fois : le tour a produit dans l'argile des vallonnements qui sont sensibles non seulement sur la face intérieure et non décorée, mais même à la surface extérieure du vase; ils sont assez prononcés, dans certains cas, pour avoir déformé le dessin et gêné l'application de la couleur. Dans les fragments 43, 46, 49, l'épaisseur varie de 6 à 9 milli-

1. Voir P. Paris, II, p. 102 sqq.
2. Fr. 3, 8, 13, 14, 17, 19. 20, 23, 24, 25, 26 et 26 *bis*, 27, 30, 31, 33, 34 et 34 *bis*
3. Fr. 5.
4. Fr. 37.
5. Fr. 35, 39, 40, 47, 48, 49, 56, 59, 68.

mètres, de 6 à 10 en 5, de 3 à 7 en 7; les plissements sont également sensibles sur les deux faces dans les fragments 9, 55, 56, 58. Souvent, à vrai dire, le changement d'épaisseur se fait d'une façon régulière et progressive, et le vase s'épaissit graduellement à mesure qu'on approche du col ou de l'orifice : le fragment 71, par exemple, va d'une épaisseur minima de 6 ou 8 millimètres à une épaisseur maxima de 11 et 12, au voisinage du rebord[1]. Il faut ajouter qu'un petit nombre de fragments se distinguent par la délicatesse de la pâte : le fragment 17 est d'une pâte fine, piquée de petits points blancs, dont l'épaisseur ne dépasse pas 2 millimètres; le fragment 66 est épais de 2 ou 3 millimètres, le fragment 68 de 3, le fragment 61 de 3 ou 3mm5; l'épaisseur du fragment 45 varie de 3 à 5 millimètres, mais la pâte, de ton rougeâtre, est fine et homogène. Tous ces fragments appartiennent à de petits vases; cependant les mêmes qualités peuvent se retrouver dans des vases de plus grande taille : le fragment 10 n'a pas plus de 3 millimètres d'épaisseur; les fragments 54 et 53, plus épais (respectivement 5 et 5 ou 6 millimètres), sont d'une pâte bien pétrie et bien cuite, qui a une jolie teinte uniforme, légèrement rosée[2].

La surface sur laquelle est appliquée la couleur est généralement d'un jaune clair, rarement assez foncé pour passer à l'ocre. Ni la couverte blanche ni la couleur noire lustrée ne se trouvent parmi les ingrédients employés : on savait déjà que le premier de ces procédés fut chez les Ibères d'un usage exceptionnel, et que le second leur resta toujours inconnu[3]. Parmi les couleurs posées sur le fond clair de l'argile, les différentes nuances du violacé sont celles qui reparaissent le plus souvent, comme il est naturel, puisque les teintes de ce genre semblent avoir été utilisées de préférence dans les vases

1. Le fragment 59 passe de 7 à 10 millimètres, en épaississant vers le centre; le fragment 64 passe de 1mm 5 à 4 millimètres, épaisseur du fond. Même régularité dans les fragments 9, 14, 15, 29, 34 (de 6 à 10 millimètres), 40, 50, 61 (de 3 à 5 millimètres).

2. Sur la forme des vases (coupelles, assiettes, jarres plus ou moins voisines du barillet, vases ronds à col allongé), il y a plus à conjecturer qu'à raisonner, dans l'état où les fragments nous sont parvenus. Il serait inutile de réunir et de reprendre dans un paragraphe spécial les remarques éparses faites plus haut, à propos des débris qui y donnaient lieu.

3. P. Paris, II, p. 111 et 112.

de quelque prix[1], et que les figures d'animaux ou d'hommes ne pouvaient se trouver sur des vases tout à fait primitifs ou communs. Une suite de dégradations insensibles unit d'ailleurs ces violacés à l'ocre plus ou moins foncé : il semble que la même matière, déposée sur l'argile en couche mince, ait passé à l'ocre par la cuisson, tandis que, déposée en couche plus épaisse, elle donnait du violacé. Ainsi les cercles qui séparent les unes des autres les différentes zones, tracés d'un pinceau plus léger, sont la plupart du temps de couleur ocre, tandis que les figures qu'ils contiennent sont d'un ton violacé; mais lorsque les couleurs, parfois très instables, se sont écaillées en partie, des taches ocre reparaissent au milieu de la figure violacée, produites par la chute partielle et l'amincissement de la couleur, et sur ces points la figure a maintenant la même teinte que les cercles[2]. C'est ce qui s'est produit pour les fragments 1, 10, 18, 25, 29, 49, 51, 64, 67; les fragments 55 et 61, à cet égard, sont particulièrement instructifs.

Dans un petit nombre de cas, soit que l'artiste, intentionnellement, ait eu recours à des procédés spéciaux, soit que les accidents de la cuisson aient amené un résultat imprévu, les couleurs ne rentrent pas dans la gamme habituelle. Les dessins ont tourné au brun noirâtre dans les fragments 15, 31, 47, et surtout dans les fragments 14 et 35[3]. Ailleurs c'est le fond qui, au lieu de paraître jaune clair, a une teinte légèrement bleutée[4], ou gris de fer, sur laquelle se détachent très mal des dessins rougeâtres[5].

Eugène ALBERTINI.

(A suivre.)

1. P. Paris, II, p. 111.

2. Inversement, lorsque le pinceau, en traçant les cercles, a appuyé plus que d'ordinaire, et a déposé une couche plus épaisse, les cercles sont du même violacé que les figures. Il en est ainsi dans les fragments 7, 16, 20, 45; dans les fragments 11 et 59, les cercles sont seulement un peu plus pâles que les figures. Dans le fragment 12, le pinceau s'est posé de telle façon que les cercles sont divisés en deux dans le sens de la largeur, une moitié ocre et une moitié violacée.

3. Dans le fragment 3, les cercles du haut sont violacés, tandis que l'oiseau, où la couleur est mal étalée, est noirâtre. Dans le fragment 26, le fond est blanc sale, et les dessins sont d'un violacé foncé qui tire sur le noirâtre.

4. Fr. 28.

5. Fr. 22. — M. Paris (II, p. 110) cite un fragment maladroitement cuit où la couleur de la terre, à la surface, varie du jaune au gris de fer.

[fol. 1 r.]

EL AYO DE SU HIJO

COMEDIA DE

DON GUILLEN DE CASTRO[1]

[PERSONAS

EL INFANTE DE CASTILLA.
EL CONDE.
EL DUQUE.
EL MARQUES, *hijo del Duque*.
D. HENRRIQUE LADRON DE GUEVARA, *viejo*.
PEDRO LAYN, *gracioso*.
D. FRANCISCO DE OVANDO.
CRIADOS.

Dª MENCIA DE GUEVARA, *hija de D. Henrrique*.
ELVIRA, *hija del Duque*.
INES, *dama*.
ANA, *dama*.
CRIADAS.]

[JORNADA PRIMERA]

[ESCENA I.]

Salen el Infante de Castilla, el Conde y mas señores que le acompañan.

Inf. Dexadme solo, oid, Conde.
Con. Como entre cristales veo
tu alegria.
Inf. A mi deseo
mi fortuna corresponde:
no ves como a darme aspira
lo que a tanto que me niega?
Pues oy, porque el Duque llega,
su padre de Doña Eluira,
ella deja la clausura
de vn conuento, y yo mejor
alumbrar podre mi amor
con mas luz en su hermosura.

1. Voir le *Bull. hisp.*, t. VIII, p. 374-382.

Con. Con tan gran seguridad
lo esperas?
Inf. Si, que e tenido
quanto caber a podido
en su honesta voluntad,
pues con la justa ocasion
de ver mi hermana en aquel
monasterio, pude en el
dalle abierto el corazon
y merecer confianzas,
que agora siendo mayores,
para alcanzar sus fauores
den paso a mis esperanzas.
Con. Y no sabes que, señor,
su padre el Duque en bondad
y en sangre su calidad
estrema con su valor,
y que los suyos, (mancilla
fuera el auello ignorado,)
hijas suyas an casado
con infantes de Castilla?
Inf. Ya lo se, y aun Doña Eluira
no ignora lo que ellos son,
pues con esa preuencion
a fauorecerme aspira;
pero yo, aunque inconuenientes
aduierto, no en sus amores
con venidores temores
mal logro gustos presentes.
Pues, a que amante no ciega
lo que le alumbra?
Con. Y no halla
vuestra Alteza?
Inf. Agora calla.

[Escena II.]

Sale vn criado.

Cr. Ya el Duque a palacio llega.
[fol. 1 v.] dignamente acompañado.
Con. No le recibes?
Inf. Si, hare;
asta esa puerta saldre,
y de aqui vuiera pasado
a ser solamente infante,
mas represento a mi hermano
en Castilla.
Con. Es soberano
en fauor.

Inf. Soy tierno amante;
y es cosa muy justa honrrar
quien dio ser a tal belleza.

[Escena III.]

Sale el Duque acompañado del Marques y de otros, y el a lo soldado, con espada y muletilla.

Duq. Deme los pies vuestra Alteza.
Inf. Solo el pecho os e de dar.
Duq. Señor, que hazes? mas eso
me deuer, pues mereci
tantas honrras que ya en mi
ningun fauor sera excesso.
Tres reyes tubo Castilla
que en vna y otra jornada
confiaron de mi espada
el gouernalla y blandilla;
y la postrera y mayor
honrra, hechura de tal pecho,
es la que agora me a hecho
tu hermano el Rey, mi señor,
pues fue a ser con bizarria.
digna de su heroyco hazero,
en su exercito heredero
del baston que yo tenia.
Y fue consejo acertado :
bien aya quien se le dio!
bien aya! pues, aunque yo
soy tan platico soldado,
puesta en su espada su ley
y su corona en su frente,
ninguno tan propiamente
es general como el Rey.
Que viniese me a mandado
a seruir de consejero,
donde a tus pies solo quiero
ser baca de tu cuydado,
porque en estos pocos dias
de mi hedad ya sin enmienda
el Marques, mi hijo, aprenda
a imitar acciones mias.
Inf. Puesto que pueda enseñar.
el Marques solo aprender
podra de dos.
Mar. Responder? [*A parte.*]
mas cuerdo sera el callar.

58. Me e de ver.
84. Ser boca de tu cuydado.

Duq. A! señor, generalmente
enseñado aprendera
que el ser cauallero ya
se aprende dificilmente.
Inf. Venid, que vendreys cansado,
y sentaos.
[fol. 2 r.] *Duq.* En tu presencia!
[*Inf.*] Ya vuestra hedad da licencia
para que me hableys sentado.
[*Duq.*] Tan viejo estoy: tal no mande
vuestra alteza.
Inf. No estareys;
mas venid y hos sentareys
sino por viejo, por grande.
Duq. No tengo del todo fria
mi sangre, pues que tal vez
la soldadesca vegez
es exemplar bizarria.
Inf. Su valiente imitacion
me obliga a mucho.

[ESCENA IV.]

Sale Doña Mencia al tiempo que se van a entrar.

Mencia. Ya siento
que es grande mi atreuimiento,
pero es ciega mi pasion.
Infante, pues en Castilla
la persona representas
de su Rey, administrando
su justicia, mira, espera,
oye. Vergonzosa estoy,
pero, porque no parezca
que fue nuue de mi engaño
el velo de mi verguenza,
le quitare confiada
en que no ay aqui quien pueda
conocerme, sino solo
el que animando mis quejas
a tal libertad me obliga,
con tal enojo me ciega,
tanta ingratitud apura
y tanto honor atropella.
Hija soy de vn cauallero
que puede hazer competencia
en calidad, trato, honor,
virtud, ingenio y nobleza
a quantos del cielo abajo
en la dilatada tierra

anima con franco estilo
la humana naturaleza.
Solo tubo, propia falta
de generosa grandeza,
el causar prodigamente
desperdicios de su hazienda;
esto le obligo, despues
de auer visto con terneza
a su esposa y madre mia
pisar en el cielo estrellas,
a retirarse conmigo,
de hedad entonces tan tierna
que en la leche de mi labio
daua tropiezos mi lengua;
lleuome, ansi reduciendo
las que, auiendo sido prendas
de vn rico, en vn pobre son
oprobios de su miseria,
[fol. 2 v.] a vna su casa que tiene
entre vn monte y vna vega,
mas deleytes de jardin
que amagos de fortaleza.
Alli me crie viuiendo
deleytosas asperezas,
ignorando sabiamente
presunciones altaneras.
A las liebres fugitiuas
aplicaua ligerezas
y a los mansos conejuelos;
en los montes y en las vegas
los pajarillos con liga
engañaua; quien dijera
que en mi con el mismo estilo
vengaran tan leue ofensa?
Asi viuia aplicando,
aunque descuydada, atenta,
a las canas de mi padre
mis regaladas ternezas,
quando vn dia, y que infelice!
auiendo dado licencia
que mi sueño murmurase
con su corriente pequeña
vn arroyuelo, que daua
manso combate a vnas peñas,
a cuyo pie yo templaua
el libre sol, de vna siesta
me dormi y al recordar
vi, ay, triste! nunca la viera!
vn cauallero, en la forma
que en las fabulas nos muestran
bien pintados cazadores

con sutiles diferencias,
ya desuelando las aues,
ya persiguiendo las fieras,
ya examinando los montes,
ya penetrando las seluas.
Hallele admirando en mi,
segun el dijo, bellezas,
mas desmintieron sus obras
despues sus palabras mesmas;
quise huille, y me detubo
diciendome : « A quien respeta
como deidad tu hermosura,
no des ocasion de queja. »
Pareme y deje de ser,
para ser cortes, ligera;
mal aya la cortesia,
tal vez puente de la afrenta!
Disculpo su atrebimiento
con acciones tan compuestas,
que media con los ojos
los decoros de la lengua.
Respondile yo, y despues
que entre respeto y verguenza
dimos a honestos recatos
encontradas diferencias,
fuese entonces, y otras veces
boluio a verme y, como engendran
[fol. 3 r.] las rusticas libertades
amantes correspondencias,
de lance en lance en dos años,
haziendo yo con llaneza
en fingidas confianzas
peligrosas experiencias,
fue esforzando su traycion,
y poco a poco con ella
me lleuo el alma a pedazos,
asta que la tubo entera!
Despues sin haliento estoy.
Mira, señor, con que fuerzas
pudiera escusar fauores
quien rendimientos confiesa;
ninguno pude negalle,
que de mentiras discretas,
ayre oy, fuego mañana,
no ay honor que se defienda.
No ay tampoco amor que dure,
quando con la misma fuerza
que se logran los deseos,
los oluidos se violentan :
en el dueño de mi agrauio,
bien a costa de mi pena.

pude hazer en breues dias
tan rigurosa experiencia,
pues vi luego su mudanza
de su semblante en las señas,
en la nieue de su pecho
y en el plomo de su lengua,
en el dar quando me habla
a la obligacion la fuerza,
en el discurrir sin alma
y en el suspirar sin queja,
en el descubrir enfados,
en el apurar sospechas
y en el mudar sus estilos,
haziendo que en sus ausencias
fuesen oras, fuesen dias
los que antes minutos eran,
y en fin descubriendo enrredos
y aueriguando sospechas
que dieron a oluidos libres
conocidas euidencias.
Quando me vi tan burlada,
tan afligida, tan ciega,
viendo en su desprecio ingrato
examinada mi ofensa,
beui los ayres, creci
las aguas y, en las esferas
penetrando densas nubes,
puse lastimosas quejas
y, viendo que no bastaron
en su obstinacion resuelta
mis recados, mis papeles,
mi cordura y mi paciencia
y que no solo me oluida,
sino que tanbien me niega
la palabra que me dio
de esposo, asta el alma muerta
vine a tus pies, aduirtiendo
[fol. 3 v.] quanto tienen menor fuerza
quejas en papel escritas
que entre lagrimas enbueltas;
y viendo tanbien que hablarte
en lugar secreto fuera,
siendo tu juez tan mozo,
sospechosa diligencia,
quise en tan publica parte
pedirte justicia, cierta
de que nadie me conoce
sino la viua centella
que abraso mi honor. Infante.

274 *Ms.* : fueza.

mi enemigo en tu presencia
de mi agrauio se conuenze
y de mi venganza tiembla.
Por este papel sabras
quien es, y yo quando sepa
que prendiendo su persona
mi desconfianza halientas,
hare que sepas quien soy,
a quien honrras o a quien vengas.
Agora, señor, perdona,
pues sin esperar respuesta,
boluiendo al rostro y al alma
esta nube que me ciega,
te bueluo la espalda y voy
donde mis desdichas puedan,
si es que me faltase en ti
la justicia de la tierra,
desafiando los ayres,
enterneciendo las peñas,
hazer que arrojen los cielos
con horror de las estrellas,
para escarmentar agrauios,
rayos que venganzas sean.

Vase.

[Escena V.]

Inf. Espera,
Mencia. Perdona.
Con. Estraño
estilo!
Criado. Notable.
Inf. En ella
compitieron a mis ojos
la lastima y la belleza.
Duq. Señor, hazelda justicia,
aunque el delinquente sea
mi hijo, el Marques.
Mar. Terrible [*A parte.*]
resolucion! no quisiera
descubrir en el semblante
que soy yo la causa de ella.
Conde. Conoceysla?
Criado. No, por Dios.
Cria 2º. Ni yo.
Cria 3º. Ni yo.
Mar. Bueno fuera [*A parte.*]
dezir que si, siendo indicio
de agrauialla el conocella.

Inf. Hare lo que deuo hazer.
[fol. 4 r.] *Duq.* Mirelo bien vuestra Alteza :
en mi hijo turbaciones,
siendo indicios, dan sospechas.
Mar. Mucho la miro el Infante. [*A parte.*]
Dura ley, vana estrañeza
de amor, pues asta la vista
de lo que aborrece, cela!

[Escena VI.]

Vanse y salen Eluira, hija del Duque, Ines y Ana, vna amiga, otra criada.

Ana. Vna perpetua clausura
de la paciencia es crisol,
pues tiene en ella asta el sol
paso incierto y luz escura.
Elu. Con todo en ella viuia
contenta, que la quietud
me daua gusto y salud,
siendo alma aun mas que mia
de la Infanta mi señora.
Ana. Fino es.
Elu. No, cierto.
Ines. Mejor (*Al oydo.*)
te estara de mi señor
el Infante serlo agora.
Elu. Calla, en eso no a de auer
mas ni menos.
Ines. Cruel estas,
pero quiza lo diras,
porque mas no puede ser.

[Escena VII.]

Sale Layn.

Layn. Mil años como vn instante
viuira quien de ser deja
pajaro en jaula o en reja
prisionero mendicante,
Señora.
Elu. Vos dezis mal
de monjas, Layn.
Layn. No cierto,
pero poco me diuierto
en su gusto general.
Mugeres que no se estrañan

de hablar quanto lo apetecen,
a mi no me desuanecen,
ni me gustan, ni me engañan.
Liebres las oi llamar
corridas.
Elu. Por no alcanzadas.
Layn. Antes por exercitadas,
sino en correr, en parlar.
Elu. Bueno esta, no ableys en esto.
Llego mi padre?
Layn. Señora,
de palacio salio agora
y vendra a su casa presto.
Elu. Entro bien acompañado?
Layn. Que mas no pudiera ser:
asta el sol se paro a ver
vn grande tan gran soldado:
autoridad tan valiente
en sus canas disponia
que asta la calba lucia,
por Dios, admirablemente.
[fol. 4 v.] No quedo en la corte vn hombre
que a recibille no fuese,
que al señor cauallero diese
presumpcion quanto mas nombre.
En algunos vbo galas
tan vistosas y cauallos
tan bellos que dio el mirallos
a las suspensiones alas;
entre ellos iuan rocines
a quien sus dueños figuras
aplicaron herraduras
que parecieron chapines;
en estos iuan señores
ayrosamente seueros.
y en esotros caualleros
como enxertos en dotores.
Y asi a trechos destroncados
vbo entre tropas distantes
huerfanos acompañantes,
que les cerraron los lados;
vbo corteses vencidos
de inportunos enbarazos,
mequetrefes, y trompazos
de compañeros corridos;
con todo de la estrañeza
se adorno la autoridad,
porque es la desigualdad

356. *Ms.:* quantos.
394. *Ms.:* serraron.

hermosura en la grandeza.
Hubo en las calles pinturas,
toldos, arcos, inuenciones,
y en las rejas y balcones
las mayores hermosuras
del mundo. Pero callad,
lengua, porque viene a ser
alaballe vna muger
a otra muger necedad.
Elu. Oye.
Ines. Ya su casa pisan
el Duque y el Marques.
Layn. Si haran,
que los ecos de vn zaguan
con lingua de piedra auisan;
y mas si vn coche porfia
en illas alborotando.
Ana. Parece que estas temblando.
Elu. Sobresalta el alegria:
no me acuerdo de auer visto
a mi padre, y con el gozo
de ir a velle el alborozo
con la terneza resisto.
Layn. Pues veras vn Abraham
soldado, cuyo despejo
vence la vejez.
Elu. Vn viejo,
quando es galante, es galan.
Dile a mi hermano el Marques
que aqui espero.
Layn. Entiendo ya.
Yo voy; consulta sera *(A parte.)*
en las dos comun de tres.

Vase Lain.

[Escena VIII.]

[fol. 5 r.] *Elu.* Quiero que las dos tratemos
cierta cosa, pero espera,
que ya suben la escalera:
tiempo abra.
Ana. Despues podremos.

Sale Ines con vn pañuelo y dentro vn papel.

Ines. Toma este lienzo y ataja
cuydado en ti semejante.
Elu. Alma tiene.
Ines. Es del Infante.

Elu. Pues mal viene con mortaja.
Ines. Lee ese papel.
Elu. Agora
no es posible. O! quien pudiera
leelle?

(Mete el lienzo en la manga.)

Ana. Tu padre espera :
ve a recibille, señora.

[Escena IX.]

Sale el Duque, el Marques, el Conde y otros.

Elu. Padre y Señor.
Duq. Hija, hija!
en vn punto guardeos Dios!
Hija, lo que veo en vos,
me aflige y me regocija,
porque en vos miro vn retrato
de vuestra madre y mi esposa,
que en dichosa paz reposa!
A pesar del tiempo ingrato
tierno estoy; en vano riño
al valor con el despejo,
mas ya es ordinario vn viejo
boluerse a la hedad de vn niño.
Elu. Ablandara tu terneza
a vna peña.

Al sacar Eluira el pañuelo se le cae el otro en que iua el papel y le leuanta Layn.

Duq. No, hija mia,
no lloreys, pues mi alegria
a vencido mi tristeza,
desmintiendo mis enojos,
pues si fue aquella memoria
nube suya, ya esta gloria
vuestra es sol para mis ojos.
Vamos, que de espacio quiero
vuestro consuelo tener.
Elu. No me atreuo a encarecer
el que de tu mano espero.
Duq. *(a los otros.)* Perdonad mi inaduertencia
disculpada en mi pasion.
Con. No es culpa, sino razon,
señor, en vuestra Excelencia :
el Marques seruiros puede.

456. *Ms.* : pena.

Layn. Pienso que a ti te cayo
este pañuelo.
Marq. A mi, no.
Vuisiñoria se quede.
Layn. Pienso que lleua vn papel.
[fol. 5 v.] *Conde.* Quede, señor, Vsª.
Mar. Señores.
Criado 1º. Bueno seria.
Mar. Vere lo que viene en el.

[Escena X.]

Vanse el Marques y el Conde y los demas, y sale al mismo tiempo vn page y habla al oydo al Duque.

Duq. Quien?
Page. Don Henrrique Ladron.
Duq. Entre; es mi mayor amigo.
Andad, hija, que ya os sigo,
que esta es precisa ocasion.
Ana. Al sacar el vn pañuelo
el otro se te cayo.
Ines. Y a tu hermano se le dio
Layn.
Elu. Que desdicha! Ay, cielo!

Vanse.

[Escena XI.]

Entra D. Henrrique Ladron, viejo.

Hen. Sea Vxª bien venido,
deme su mano.
Duq. Llegue, llegue al pecho
Vm., que amigos emos sido
y somos. Claro esta : mal satisfecho
estoy, (asientos, ola!) de que honrrado
no me aya oy.
Hen. Señor, bien disculpado
me tiene mi fortuna, pues, asida
a mi verguenza, es carcel de mi vida :
Tan del todo me falta lucimiento!
Y de verme entre tantos me afrentara
con tal desigualdad.
Duq. O quanto siento
que vn Ladron quando menos de Gueuara
de, y con tanta razon, esa disculpa!
Y el Rey nuestro Señor...

Hen. No tiene culpa :
que mal me puede dar, pues encogido
entre miserias mias no le pido.

Duq. Tendran la sus ministros, sus priuados,
pues buscando no van por los rincones
los que por encogidos desdichados
claman con muda voz y son varones
que en varias facultades eminentes
pudieran ser exenplos de las gentes,
no siendo indicio en ellos poco graue
de que merece quien pedir no sabe.

Hen. Boluer quise a tratar los exercicios
militares, haziendo mas honrrosa
la pasada opinion de mis seruicios.
Mas vna sola hija que en mi esposa
tube y, de tierna edad faltando ella,
dio bastantes indicios de ser bella,
grillos puso a mis pies con el cuydado
de que es el pobre peligroso estado.
Retireme con ella y mi pobreza
a vna casa de campo, de esta corte
poco distante; alli fue su belleza
sol de su hedad y de mis ojos norte,
creciendo para ser, como es agora,
[fol. 6 r.] Cintia en los montes y en los campos Flora;
haziendo sus virtudes soberanas
reflejos en la nieue de mis canas,
esta de mis pesares me diuierte,
Duque, tal vez me causa desconsuelo,
viendo me ya tan cerca de la muerte
y ella quedar sin mi!

Duq. Valgame el cielo! *(A parte.)*

Hen. Y con pobreza tal.

Duq. Si fuese aquella, *(A parte.)*
que oy propuso al Infante su querella!
Pues vuestro amigo soy, nada os aflija,
segundo padre tiene vuestra hija,

Hen. Beso tus pies, señor.

Duq. Todo lo acaba
el tiempo, don Henrrique, y que brioso
estauays vos! y yo tanbien lo estaua!
y aun no aduierto quien es menos dichoso,
vos que en la aduersidad de vuestra suerte
quiza afligido deseays la muerte,
o yo que, contrapuesto al otro estremo,
en la prosperidad la muerte temo!
Con que diuersidades inportuna
la humana caduquez! y asi, cansado
de luchar con el tiempo y la fortuna,

522. *Ms.:* de mi ojos.

yo, amigo, casi estoy determinado
a cierta cosa que por ser tan graue
consultare con vos, como quien sabe
de vuestras experiencias y consejos
que sin lisonjas me dareys consejos.
Yo para descansar de estos cuidados
que tanto el alma me diuierten, quiero
renunciar en mi hijo mis estados,
pues sin la pompa mundanal espero
ver entre retiradas soledades
a los rayos del sol puras verdades,
que son gradas del cielo, y a el por ellas
podre subir asta pisar estrellas.
No es este, Don Henrrique, buen acuerdo?
Con llaneza hablad.
Hen. Prouidamente
tratays lo porvenir, pero el mas cuerdo
parecer con algun inconueniente
topa : es mozo el Marques y, aunque con brio
tan propio vuestro rige su aluedrio,
al pecho de su madre y sin el norte
de vuestra educacion crecio en la corte.
Y si lo veys con alma preuenida,
mas seruireys al cielo con su enmienda
que no oluidando en solitaria vida
casa, reputacion, honor y hazienda;
que bien podreys saluaros si os ayuda
la espada al sol en su fauor desnuda,
y el quanto es mas señor, sus esperanzas
an menester mayores enseñanzas.
Duq. Quanto en pocas palabras e sabido
de vuestra boca! Vuestro estilo alabo.
Que bien que soys! que bien se a parecido
amigo de aquel tiempo!
Hen. Y vuestro esclauo.
Duq. Vamos agora, que mi hijo viene,
y antes de hablalle en esto, me conuiene
trataros de vna cosa donde veo
vnirse esa opinion y este deseo.
Y mientras viua yo, perde el cuydado
que os da vuestra pobreza; a vuestra hija
que ya deseo ver alborozado,
le dareys de mi parte esta sortija
[fol. 6 v.] en fe que desde oy su estado aumenta,
pues corren cosas suyas por mi cuenta.
Hen. De puro agradecido quedo en calma.

Vanse.

583. *Entendez :* perded.

[Escena XII.]

Entran Layn y el Marques.

Layn. Oiste lo que dijo?
Mar. Estoy sin alma.
Esto con lo que oy paso
en palacio, causa da
de temer.
Layn. Importara
sabello el Duque.
Mar. Pues no.
El saber, recien llegado,
mis faltas!
Layn. Antes conuiene,
pues sabra que un hijo tiene
habil para ser casado.
Mar. Deja burlas; que seria,
si lo sabe, no lo ves?
el impedirme despues
que goze a doña Mencia.
No oyste que por su cuenta
corria desde oy mas?
Layn. Y si oluidandola estas,
eso porque te atormenta?
[*Mar.*] Porque oy, viendolo despojos
de mi apasionada amante,
y viendo mas que el Infante
la miro con tiernos ojos,
bolui a enamorarme, ay cielos!
pues con el mismo rigor
que zelos nacen de amor,
el amor renace en zelos.
Mira que estraño camino
busco el tiempo para dar
a mi descuydo pesar
y a mi pasion desatino,
porque parece inposible
que vna muger que en su trato
tiene encogido el recato
y la verguenza inuencible,
se determinase essenta,
se resoluiese incitada
a decir tan arrojada,
tan en publico, su afrenta.
Layn. Fiose en que no seria
conocida.
Mar. Asi es verdad.
Layn. Y quiso con la piedad

justificar la porfia;
demas de esto en la que oluido
siente de su amante amado,
dame amor desesperado,
darete seso perdido.
Mar. Confuso estoy.
Layn. El papel
que oy te di en aquel pañuelo,
leystele?
Mar. Leerelo,
pues tal letra viene en el
[fol. 7 r.] que proue a leelle en vano.
Layn. De señor! es que en rigor
ya es prueua de gran señor
el ser maldito escriuano,
y asi no es mucho que den
confusion a escrito igual
vn señor que escriue mal
y otro que no lee bien.
Mar. Leerele poco a poco,
quando este despacio yo.
Layn. Venia con firma?
Mar. No.
Layn. Ni sobre escrito?
Mar. Tanpoco.
Layn. Cuerpo de Dios! a muger
venia.
Mar. Sera a mi hermana?
Layn. A doña Ynes o a doña Ana
se le deuio de caer.

Sale el Duque.

Aduierte que disimules
con tu padre, pues los dos
quedays solos. Viue Dios!
que es vn conde Peranzules.

Vase Layn.

[Escena XIII.]

Duq. Marques.
Mar. Señor.
Duq. Que alegria
tan tierna me days! pues vos,
despues de hechura de Dios,
soys imagen propia mia:
en vos, hijo, veo el modo
que yo tube en vuestra hedad;

pues soys tan mio, imitad
tanbien mi costumbre y todo.
Bizarro y trauieso fuy,
que es la mocedad violencia;
mas tube por excelencia,
Marques, que jamas menti.
Dezid verdad : conoceys,
escuchad...
Mar. Confuso estoy. [*A parte.*]
Duq. aquella muger que oy
se querello? No dudeys,
pues indicios de dudar
al mentir promete efeto.
Mar. Es dudar con el respeto
preuenir para acertar,
demas de que si se mira
lo que es rigor, con piedad,
disimular la verdad,
quando inporta, no es mentira.
Duq. Eso se deue entender
segun la causa.
Mar. Es ansi,
pero yo no conoci,
ni conozco esa muger.
[fol. 7 v.] *Duq.* Yo lo creo, y de vn cuydado
no poco grande e salido.
Hijo, Marques, yo e venido
ya de viuir tan cansado
que, aunque la humana codicia
me obliga a viuir muriendo,
mis años estan pidiendo
mi descanso por justicia.
Ayla en Dios, y a su clemencia
remitir culpas pasadas
querria; dame aldauadas
en el alma la conciencia,
y estas canas donde aduierte
que se hyela el corazon,
a muchos tiempos que son
mensageras de mi muerte.
Veynte años a que sali
de mi casa ultimamente;
serui valerosamente
a mis reyes, eso si,
mas quien gobierna, aunque bien,
cosas de tanta inportancia,
tal vez yerra en la ignorancia
y en la malicia tanbien;
y asi los que an gobernado
en la guerra o en la paz,
no an de dejar en agraz

dudas que les den cuydado.
Para eso an menester
tiempo y quietud, que no inpida
con luz ciega a corta vida;
ese quiero yo tener,
y para eso querria
daros mi hazienda y mi estado,
porque quedase el cuydado
solo en mi del alma mia,
y tanbien porque me aduierte
esto vn gusto en pocos llano,
que es el daros con la mano
lo que os deuo con la muerte.
No hallo que me reporte
para esto otra piedad
que el ver vuestra mocedad
exercitada en la corte
con la mugeril crianza
de mi esposa y sin el brio
que pudiera, siendo mio,
lograr en vos mi esperanza;
y asi, Marques, yo deseo
que vn concierto entre los dos
mediase mediante Dios
en mi duda mi deseo,
y es que en vos renunciacion
hare de todo mi estado,
conque quedeys obligado
a vna leue condicion;
esta en el concierto nuestro
[fol. 8 r.] a de ser, — no es muy esquiua, —
que vn año, ojala le viua!
me tengays por ayo vuestro.
Y esto, oid, porque disgusto
no os cueste, se a de entender
oyendo mi parecer
y siguiendo vuestro gusto,
pues os doy palabra mia
de que no os aduierta cosa
con industria melindrosa,
ni con seuera porfia.
Pues mi intento, porque vays
con el y no le ignoreys,
es solo que, quando erreys,
sepays al menos que errays,
porque a los grandes que son
como vos, justo o injusto
todos les hablan al gusto
y ninguno a la razon,
y asi en muchas ocasiones
deuiendo seruir de espejos,

fiados en los consejos,
yerran las execuciones.
Esta asi bien? que os parece?
Hijo, dezid.
Mar. Si, señor.
pues me anima tu valor,
y tu piedad me enternece.
Duq. Ea! mis vltimos dias
dichosos asi an de ser.
Que casa pensays tener?
Mar. La misma que tu tenias.
Duq. No, hijo; gracias a Dios
ya os saque de esos cuydados.
En su tanto mis criados
estan mas ricos que vos;
siruieronme bien, y asi,
por no dejallos pendientes
sin mi de mis decendientes,
rentas y oficios les di,
pues vilmente es descuydado
el señor o el cauallero
que fia de su heredero
el premio de su criado.
Prudentemente, Marques,
de los que os estan siruiendo
escoged, y recibiendo
los que os pidieren despues
deudos y amigos, — pesada
cosa es cierto, no ay dudar,
mas no se puede escusar
por piadosa y por vsada, —
podreys formar vna casa
en que gasteys a mi cuenta
la mitad de vuestra renta,
que a cien mil ducados pasa,
[fol. 8. v.] y estos libres, mas pensar
que si quereys como es justo
en obstentacion o en gusto
gastar mas de otra mitad,
sera bien que reduzgays
su pompa, viendo que aquella
renta que le days a ella,
no es vuestra aunque la tengays;
pues deue la que a vn señor
autoriza y alimenta
no ser suya, pues sustenta
la fabrica de su honor.
Esto supuesto, id nombrando
criados, que saber quiero
quien son.
Mar. Nombrare el primero

a don Francisco de Ouando,
que a sido mi ayo y sabe
mi trato y mi condicion,
Duq. Esa es propia obligacion,
y el es persona muy graue.

[Escena XIV.]

Sale Ouando.

Ou. Parece que adiuine
que esa merced recibia,
y entre a tiempo que Vsª
me honrro.
Mar. Cosa justa fue.
Duq. Dezid mas.
Mar. Pedro Layn,
que es vn hombre entretenido,
donayroso y atreuido
cuerdamente, y es enfin
para mi gusto estremado.
Duq. Y os sirue?
Mar. De gentilhombre.
Duq. Despedilde, o dadle nombre
de gracioso declarado.
Mar. Es bien nacido y valiente,
es honrrado y principal,
tanto que en el natural
la gracia no es accidente,
y es vna persona a quien
le doy yo el lugar primero.
[*Duq.*] Llamalde, que velle quiero
y examinalle tanbien.

[Escena XV.]

Sale Layn.

Layn. El Duque! Ya Vxª
me tiene a sus pies.
Duq. Cubrios.
Layn. Si me despides, señor,
tendre bastantes motiuos
[fol. 9 r.] de cubrirme y ausentarme;
mas sino, en quanto te an dicho
de mis partes, juro a Dios
y a esta cruz que te an mentido,
porque si yo alguna vez

a caso donayres digo,
nunca es por ageno gusto,
sino por el propio mio.
Soy de condicion alegre,
y como en la corte miro
tantas cosas que me incitan,
las mas de ellas satirizo.
No dicen que la mitad
del mundo con vario estilo
rie de la otra mitad?
pues yo con los vnos rio
de los otros, mas si junto
a esto esta el ser bien nacido,
cuerdo, secreto, al marques
mi señor doy por testigo,
y añado mas en mi abono
que, aunque gracejo no pido,
mal piensa quien me acomoda
en el gremio bufonismo.
Duq. Bien deciys, y asi pues yo
[fol. 9 v.] los criados examino
del marques, hazeros quiero
mi fiscal.
Layn. El cargo admito.
Duq. Haueys de dezir verdades.
Layn. Por dezillas exercito
mis donayres.
Duq. Proseguid.
Mar. Don Juan Mendez a leydo
y estudiado humanidad.
Layn. Y con el propio antechristo
porfiara, si hizo mal
el Cid que engaño al judio.
Duq. Es considerable falta,
porque el criado, o amigo,
en pasando a bachiller,
no llega a bien entendido.
Mar. Don Juan Ordoñez; en este
se junta el ser atreuido
y valiente al ser honrrado.
Layn. Quatrocientos desafios
tiene cada año de renta.
Duq. Es mozo, yo le acredito;
fiadle a su hedad la enmienda,
que quien trauesuras hizo
por si, por vos hara hazañas,
quando el tiempo preuenido
le tenga; sufridle agora,
[fol. 10 r.] porque despues esos brios
emplee en seruiros bien.
Dezid mas.

[*Mar.*] Don Diego Pinto
es criado diligente.
[*Layn.*] Tan tahur que aun no a salido
el sol quando sus cabellos,
como dicen, de oro fino
le pide para jugar.
[*Duq.*] Imbialdo o despedildo
que la honrra de vn tahur
tiene en la mano el peligro,
y es bien que en vuestros criados
sea vn marmol, sea vn risco.
[*Mar.*] Don Mateo de Vidaure
es principal.
[*Layn.*] Y vn Narciso
piensa ser, pues siempre trata
de enamorados caprichos;
vn hermitaño enamora
con las barbas al tonillo.
[*Duq.*] Esa es falta natural.
pero tanbien os auiso
que no le fieys mugeres,
que en criados presumidos
de galanes correr suelen
estas materias peligro.
Teneys mas?
[*Mar.*] Algunos pages.
Layn. Y los mas son carilindos
y aninfados : graue falta !
Duq. No es, si son bien nacidos.
Eluira espera, despues
trataremos de esto mismo.

Hablale vn poco al oydo.

Mar. Y son publicos papeles?
Duq. Hare yo lo que os he dicho
y seremos con los años
conformando los estilos.
Mar. Yo el esclauo de mi padre,
Duq. Y yo, el ayo de mi hijo.

FIN DE LA PRIMERA JORNADA.

RECHERCHES
SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS
A BORDEAUX[1]

III

La « Sedaca » et la « Nation portugaise » (XVIIIe siècle).

(Suite.)

§ 3. ORGANISATION DE LA SEDACA.

La « Nation portugaise » se divisait en fait en quatre catégories : les « anciens », contribuables faisant partie du conseil de la *Sedaca*; les simples contribuables; les pauvres secourus; les pauvres non secourus et non contribuables.

En 1716, il est décidé que seuls désormais prendront part à l'élection du syndic et des adjoints et aux assemblées où l'on s'occupera des pauvres (or dans toutes on s'en occupe à cette époque, directement ou indirectement), ceux qui auraient rempli la charge de *gabay*. On avait trouvé trop tumultueuses, sans doute, les assemblées générales de tous les contribuables[2]; du reste, afin d'éviter la prédominance d'une famille, on eut la précaution de compter pour un seul votant deux ou plusieurs frères, ou un père et ses fils. Ainsi fut constituée une sorte de conseil oligarchique, qui alla se recrutant par cooptation parmi

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279 et 383.

2. « Que en la elecion de gabay y adjuntos no ayan de concurir a la junta de la nominacion referida ny a ninguna otra junta tocante nuestros Pobres que aquellos que ubieren passado por el cargo de gabay a fin de abusar[a] inconvenientes como se a experimentado en las juntas generales de los contribuyentes al Rol de nuestros pobres. » (N° 11, 21 avril 1716.)

a) Faute de copiste, sans doute, pour *excusar*.

les contribuables de la Nation, en leur imposant d'abord le gabayat.

Il fallut bien apporter quelque atténuation à ce système. En 1730, on se vit obligé de convoquer exceptionnellement tous les contribuables afin de donner plus de poids à une démarche auprès des « supérieurs du pays ». Il s'agissait d'obtenir l'intervention du gouvernement en vue de contraindre les contribuables récalcitrants[1]. En 1734, « pour rendre l'assemblée plus nombreuse », et « atendeu le peu dansiens qui se trouvent actuellement par la mort de plusieurs », on convient de faire concourir à l'élection du gabay et des adjoints six personnes nominalement désignées, qui n'étaient pourtant pas des contribuables modèles, puisqu'on pose comme condition qu'ils paieront « l'année courante, les précédentes avec tous les arerages ». Le procès verbal de cette délibération est suivi des noms de onze signataires[2]. C'est un nombre qui n'est guère dépassé, d'autant que l'assiduité n'était pas parfaite[3], et que pour l'obtenir ou dut à la longue recourir à l'amende[4].

1. « Nous soussinés sommes convenus qu'atandeu la dificulté qu'il y a pour le recouvrement de ce que chaque particulier de nostre Nation doit contribuer pour lantretien de nos pauurez, nous auons recours a lautoritte des superieurs du Pais pour nous donner le pouvoir de contraindre les Contribuables des sommes quy leur ont ou seront cy apres impossées par nos sindicqs ou adjoins ainsy deliberé a Bordeaux ce 22e mars 1730. Et pour donner encore plus de force à la presantte Deliberation nous avons convocque pour cette fois seulement et sans tirer a consequence, tous les contribuables de la Nation. » (N° 48.) Il n'y a guère du reste qu'une dizaine de signataires nouveaux au bas de ce procès-verbal.

2. N° 70, 28 mars 1734.

3. « Nous soussignés ayant esté auertis de la part des sieurs Anthoinne francia sindicq des pauvres de nostre Nation & de Joseph Lamaire et Nuno Dacoste ses adjoints de nous rendre ce jour d'huy dans la maison du Sr sindicq a deux heures de relvée pour nous communiquer plusieurs affaires concernant nos pauvres, ou nous nous sommes assembles et ayant resté jusques a quatre heures voyant que les autres messieurs de notre nation n'ont tenu aucun compte de se rendre a lassemblée quoyque duement aduertis... » (N° 5, 10 août 1711.) Il n'y a que dix membres présents. Or à cette époque on n'avait pas encore restreint le nombre des membres en leur imposant comme condition d'admission l'exercice du gabayat.

4. « ... Il a eté conveneu q'ua lavenir tous ceux de la Nation qui seront convoques par le sindicq, pour se rendre a vnne assamblee extraordinaire seront tenus de sy rendre, a lheure indiquee, sous la paine de soixante quinze liures que celuy qui y aurait manqué, sera teneu de payer entre les mains du dit sindicq, tout comme les autres impositions de la Nation et ausy lorsqu'il aura ete passé vne deliberation, a la pluralite des voix, tous ceux qui auront eté presans seront tenus de la signer sous la meme paine de soixante quinze liures, et neanmoins lorsque les personnes convocquees auront des raisons legitimes pour ne pouvoir pas ce rendre a lassamblee ils seront dans ce quas dispenses du payement de la ditte paine et non autrement. Bordeaux le 17 janvier 1753. » (N° 208.) Cette délibération ne concerne que les

La Caisse des pauvres et la Caisse de Terre sainte s'alimentaient, d'une part à l'aide des dons volontaires, par exemple des offrandes faites à l'occasion d'un mariage ou d'un *berith* (circoncision) [1]; de l'autre, à l'aide des taxes fixées pour chaque chef de famille par les anciens. Il y avait les taxes annuelles et les taxes extraordinaires, levées pour un objet déterminé.

Contre les mauvais payeurs, la *Sedaca* disposait de sanctions d'un caractère à la fois religieux et matériel, dont quelques-unes sont énumérées dans un procès-verbal de 1711 [2]; il s'agit

«anciens de la Nation». Déjà le 18 août 1751 (n° 188) la peine de 60 livres d'amende avait été portée contre tout particulier de la nation qui convoqué à une assemblée refuserait de s'y rendre. Cette peine fut appliquée deux jours après à Jacob Francia pour avoir répondu au *samas* qui lui portait une convocation « n'en vouloir rien faire » (il avait ses raisons pour cela, ainsi qu'on verra plus loin, p. 52). Elle fut supprimée par délibération du 13 mars 1757 (n° 254), et rétablie en 1761, mais fixée à six livres (n° 296).

1. L'offrande était promise, mais non versée effectivement tout de suite. C'est encore ce qui se pratique en général. Voici deux « factures » dressées par le syndic et les adjoints, et où l'on voit le taux habituel des offrandes (outre l'annuel et le pain de Pâques, portés chaque année respectivement à 30 et 12 livres) :

Madame la veuve francois Mendez et fils doivent à la caisse des pauvres

. . . .

1735	offre par luy au fiansaille de la fille de Mr Lameyra	3	»
1736	offre par luy au mariage de Mlle sa sœur	3	»
1737	offre par luy pour Saphet ou terre sainte	40	»
	offre par luy a la sirconcision de son neveu	3	»
1738	offre par luy a la sirconcition du fils de M. B. Gradis	1	4
1741	offre par luy a la sirconcition de son neveu dont il a été perin	12	»

(Arch. départ. C 1090.)

(On verra du reste que les Mendes ne voulurent rien payer, pas même ce qu'ils avaient promis.)

Comptes des suivants qui d^t aux pauvres

Monsieur antoine francia doit

offertes par votre fils Dauid au berit du fils dazeuedo	»	6
Idem par vous au berit du fils de Dauid Lopes	6	»
Idem par votre fils Louis au meme Berit	1	»
Idem par francellon au meme Berit	1	»
Idem par Benjamin au meme Berit	1	»
Idem par David au mariage de mendez francia	»	6
Idem par Louis au Berit du fils dant^e Dacosta	»	5
Idem par francellon au meme Berit	»	5
Idem par vous au Berit du fils de Jacob Francia	3	10
Idem par Dauid francia au meme Berit	»	5
Idem par Isaac francia au meme Berit	»	5
Idem par vous au mariage de votre fils	5	»
Idem par francellon au meme mariage	»	12
Idem par Moize francia au Berit dazeuedo	»	6
Idem par le meme au Berit de David Lopes	»	12
Idem par le meme au Berit de Jacob Francia	»	5
Par vous pour Saphet comme paroit f° 140	50	»

(Suivent plusieurs comptes de ce genre ; à la fin, la date du 29 juillet 1744, et les signatures du syndic et des adjoints. Arch. départ., C 1090.)

2. N° 5.

de ceux qui ne voudront pas contribuer aux secours donnés à des « familles étrangères de notre nation » :

Le sindicq et adjoints seront tenus de priuer apres le d[t] terme expiré *(trois jours)* et cloture des rolles faits tous ceux qui nauront pas payé de pouvoir auoir de viande de nostre Boucherie et defendre a nos Bouchers et proposes de leur teuer aucune volalle ny aigneaux ny dassister a aucune de nos fonctions tant pour eux que pour leurs fammes et enfans, mesme sera teneu de prier aux fraires hospitalliers et a tous autres de nostre nation de les enseuellir dans nostre cimetiere ny alleurs jusques a ce qu'ils ayent payé comme dessus le quaduble de toutes les taxes qu'ils se trouveront deuoir p[r] fait de nos pauures. Et pour plus grande seurette de lexecution de la presente deliberation entendons que tous ceux ou celles qui iront au contraire directement ou indirettement pour quelque raizon ou prétexte que ce soit incouriront a la rieur[1] de la painne que nous apellons Baraxa...

L'interdiction de livrer aux récalcitrants aucune viande *kasser*, de les admettre aux réunions cultuelles (car le mot *fonction* a ici ce sens, c'est l'espagnol *función*) et de leur faire donner la sépulture par des mains israélites, équivalait à l'excommunication.

On s'étonnerait que les décisions d'une assemblée si peu nombreuse, et en particulier la répartition qu'elle faisait des taxes, eussent toujours été sans soulever de protestations. Déjà, en 1717, il dut s'en produire, car il fallut refondre le rôle des contribuables, lequel n'était plus en rapport avec les facultés de chacun[2].

Le *Registre des délibérations* ne nous renseigne pas explicitement sur la manière dont les taxes étaient réparties à l'origine sur les contribuables. Mais, de ce qui précède, on peut inférer que la base de cette répartition était l'estimation des facultés de chaque chef de famille. On en adopta une autre en 1723. On imagina d'établir une taxe de un demi pour mille sur toute acquisition, sans spécifier davantage : on avait en vue sans doute toute espèce d'achat, soit d'immeubles, soit de mar-

1. *Rigueur.*
2. « ...examinando el Rol de los contribuyentes al anual de los pobres lo emos allado tan desigual quanto no es ponderable, auiendolo motiuado no auer tocado en el muchos annos a esta parte » (n° 13).

chandises. C'était quelque chose comme notre droit de timbre, mais sans apposition de timbre : chacun ferait son calcul en conscience, et Dieu protégerait son commerce. Les sommes dues seraient déposées dans une caisse chez le gabay, et cette caisse ne serait ouverte qu'en présence des adjoints, tous les mois[1].

Cet idéal et simple régime financier n'eut pas les résultats heureux qu'on en attendait. Au mois d'avril 1726, on s'apercevait que, pour trois mille livres distribuées aux pauvres, durant l'année qui venait de s'écouler, on n'avait pas quinze cents livres de recettes[2]. Et deux ans plus tard, il fallut brandir à nouveau l'épouvantail de la *Baraxa,* en ajoutant aux peines déjà prescrites l'interdiction de l'entrée des bains pour les femmes et des cérémonies nuptiales pour les enfants des délinquants[3].

Nous avons eu déjà l'occasion de dire qu'en 1730 les anciens

1. «...hemos allado por conueniente azer vn areglamiento del medio por mill, que an de pagar todos los *(sic)* haziendas que se reciuieren y compraren por quier particular de nuestra nation para acudir con su producto a las nesesidades de los pobres y otros cazos que ce offresieren, y azer estta obligacion a los que hagan las introducsiones y compras de qualquiera generos de ponner en la caxa questara en casa del Gabay serrada, y que no se podra abrir quen casso digo quen presencia de los adjuntos para se ponner en notta lo que rendiere de todos los mezes lo que corespondiere a dho reglamento haziendo la quenta en consencia para que Dios prospere el comersio de cada vno, y gouierne sus intentos, la qual prometemos de obseruar desde primero de otubre de 1722 lo qual se hizo publicar en todas las partes para que ninguno le hinore, y caso que uviere alguno que reuze pagar lo que en su consencia deuiere, quedara escluido de todas las fonsiones conforme las demas constitusiones hecho en Bordeos a 21 tierry de 5483. » (N° 28.)

2. «...auiendo vereficado las quentas de nuestro gabay allamos que la distribusion que hizo en las semanas de los pobres se monta serca de L. 3000[H] y lo que se cobro dellas no va a la mitad, de forma que bien mortificados, nos allamos precisados a quel *(a que el)* Gabay nuebo no pueda repartir dhas semanas visto nuestra caxa se alla muy empeñada... a seix de Nissan anno 5486 que coresponde a seix de auril 1726. » (N° 36.)

3. «...aviendo tomado communicacion de vna deliberacion en datta de tres agosto 1711 a f 4 destte libro contra aquellos que dexaren de pagar lo que deuen a la sedaca, la ratificamos en lo que toca de que no les daran carnne ny sera permitido que se les deguelle avez ny corderos ny que vayan sus mujeres al banno ny que puedan casarlos a sus hijos ny darles sepultura a ellos ny a sus hijos sin que prelablemente paguen por entero todo cuanto se allare que deuieren, y la pena que les inpusieren los que se allaran en cargo de la cual pena se dara la tersia partte a la llebera como estta referido en otra deliberacion anullando qualquiera deliberacion echa contra estta y aziendo atencion a lo mucho questta la Caxa de nuestra sedaca atrazada hemos convenido que toda nuestra nacion sera obligada de oy en adelante de pagar al senor Gabay vn por mill delas aziendas que comprare o resiuiere por comision so penna de Baraxa a los que no la executaren. Echo en Burdeos a 19 de Nissan 5488. » Sur la *Hebera,* voir plus loin, § 6.

eurent recours « aux supérieurs du pays » pour arriver à faire rentrer les contributions. Ils adressèrent en effet une supplique à l'intendant Boucher, qui, le 12 avril, rendit une ordonnance[1] en vertu de laquelle :

...les Portugais établis dans la présente Ville, compris dans les Rolles qui seront arrêtez à l'avenir par le Trésorier des Pauvres, & la Nation & les Adjoints pour la subsistance & l'entretien desd. Pauvres, seront tenus de payer les sommes pour lesquelles chacun d'eux sera employé dans lesdits Rolles, à quoi faire ils seront contraints par toutes voyes.

Cette ordonnance armait le syndic, pour la première fois, d'une autorité quasi officielle. Quelques coreligionnaires ne s'en rendirent pas compte immédiatement. On le leur fit comprendre. Tel fut le cas d'une veuve Mendes et de son fils, qui s'étaient refusés à verser leur cotisation pendant dix ans, de 1733 à 1742. Les ennuis que leur causa leur entêtement nous sont relatés dans un mémoire non daté[2], rédigé sans doute conformément à la demande du contrôleur général Orry, qui voulait qu'on lui rendît « un compte exact sur cette sorte d'imposition » (4 mars 1744). Saisis et forcés de verser les 670 livres 4 sols qu'on leur réclamait, les Mendes adressèrent une requête au « Roy en son Conseil » après le 2 septembre 1743, date où leur fut signifiée l'ordonnance de l'intendant qui les obligeait au payement.

Dans cette requête il est dit que :

La première ordonnance du douze avril mil sept cent trente fut rendue sur une requête signée de quelques Juifs, qui n'avaient aucun pouvoir ny consentement de la nation pour la présenter. Ils l'ont fait de leur autorité privée. Cependant il auroit fallu tout au moins une déliberation de la nation... La liberté que laisse cette ordonnance au trésorier de la nation de faire pour les charités telle cotisation qu'il trouvera à propos, est d'autant plus nulle, irréguliere et injuste qu'elle a occasionné jusqu'a present des abus considérables, et qu'il

1. Le texte se trouve à la suite de la supplique, aux Arch. départ. (portef. C 1089, pièce imprimée). L'original de la supplique est dans le portefeuille C 1090.

2. Les pièces relatives à cette affaire, jusques et y compris l'ordonnance du 29 août 1743 et l'acte de signification du 2 septembre suivant, se trouvent dans le même portefeuille C 1090.

est inoui qu'on ait fait dépendre le sort de tout un corps de la volonté et du caprice d'un seul homme. D'ailleurs six, ou sept particuliers d'accord avec le tresorier, nouvellement établis dans la ville de Bordeaux ont trouvé le secret de s'emparer de toutes les charges de la nation, maitres despotiques en vertu de l'ordonnance du sieur Boucher, ils ruinent quiconque leur deplait; nouveaux venus, ils voudraient être seuls; les bonnes qualités des autres leur font ombrage; ils veulent detruire tout ce qui les obscurcit. C'est par cette raison qu'ils ont taxé les suplians a une somme exhorbitante de soixante deux livres par an, pendant qu'il y en a parmi eux et leurs adherans qui ont dix fois plus de bien, et qui ne payent pas a beaucoup près des sommes aussy considerables, et d'autres qui ne payent rien du tout. Il ne tiendra qu'au tresorier de ruiner qui bon luy semblera et d'enlever impunement tout le bien de ceux qui ne luy seront point attachés. Les suplians en font une triste experience; il n'a qu'a les comprendre dans un Rolle de Charité pour une somme encore plus forte, ainsy qu'il en est le maitre par cette ordonnance, et laisser accumuler les arrerages pendant quelques années, jusques a ce qu'il verra que les cottisés sont hors d'etat d'y satisfaire, pour ensuite faire saisir tous leurs biens, il les dépouillera par ce moyen de toutes leurs ressources... Les saisies du pretendu sindic de la nation portugaise doivent donc etre declarees nulles, tortionnaires et deraisonnables; elles doivent l'etre d'autant plus que le rolle dont est question tombe non seulement sur les aumônes, mais encore sur plusieurs autres choses, comme sont par exemple le pain de pacques et autres offrandes dont il n'est fait aucune mention dans l'ordonnance du sieur intendant du douze avril mil sept cent trente. On ne peut donc pas dire que ce rolle tire et emprunte son autorité de cette ordonnance, car outre qu'elle n'avoit pas eté rendue parties ouïes ou appellées, c'est a dire avec ceux qui y avaient interêt, et qu'elle ne peut en aucun cas tenir lieu de l'autorisation du Rolle, apres qu'il fut fait pour l'executer, c'est que le pretendù sindic ne sçauroit contester qu'etant luy meme convaincu qu'il ne pouvoit mettre cette ordonnance a execution, il en demanda le renouvellement au sieur Boucher, intendant, et que le magistrat en connoissant les dangereuses consequences le refusa plusieurs fois. Ce n'est qu'après quatorze ans que le pretendù sindic s'est determiné à la mettre au jour, pour en faire usage contre les supliants... Un bruit de banqueroute de la part des suplians repandù dans tout leur quartier, une interruption dans leur commerce, et le discrédit (suite toujours certaine d'une pareille poursuite) et par dessus tout cela leur reputation fletrie (perte irreparable pour des negotians) ce sont la les maux que ce pretendu sindic de la nation leur a causés... (Les suplians) desireroient que sa Majesté ordonnat si elle le jugeoit à propos, que douze des principaux de la

nation seroient chargés de faire tous les ans une cottisation pour les pauvres, et que les deniers qui en proviendroient seroient remis a un d'eux zelé pour le soulagement de ses freres, et pour leur en faire la distribution.

Les Mendes concluaient en demandant la restitution de la somme recouvrée et trois mille livres de dommages-intérêts.

Nous ne savons pas, faute de documents postérieurs, comment la question fut résolue; mais elle dut l'être en faveur du syndic, car dans une requête adressée à Tourny fils, non datée mais signée par le syndic J[acob] Peixotto, les adjoints D[avid] Lameyra et M[endes] Veyga, par conséquent en l'année 1757-58, il est parlé d'une ordonnance rendue le 6 mai 1746 « pour contraindre les contribuables à payer leur cotisation »[1].

Un *Règlement de la nation dite des Juifs portugais* de Bordeaux, approuvé par Louis XV le 14 décembre 1760[2], entre autres articles, en comprend deux qui consacraient l'autorité du syndic et de ses adjoints touchant la perception des taxes :

Article V. — Tous ceux qui se trouveront imposés par la nation pour lassistance des pauvres, ou pour autres choses necessaires pour l'utilité de la nation, seront tenus de payer leur cotisation entre les mains du Sindic, trois mois apres lavertissement qui leur en aura été fait, de même que tous les arrérages qu'ils pourroint devoir à la caisse des pauvres, à paine d'y estre contraints par vne garnison effective, ou par saisie, auquel cas lesdits Sindic & Adjoints se pourvoiront deuant les Maire et Jurats, Juges de police, pour en obtenir la permission.

Article VI. — Le Rôle de cotisation sera présenté tous les ans devant l'Assemblée de la Nation pour être réformé sil y a lieu, sans que le Syndic ny les adjoints puissent y rien changer de leur autorité.

On verra dans Beaufleury, Detcheverry et Malvezin[3], comment un certain nombre de contribuables s'insurgèrent

1. Arch. départ., portef. C 1090.

2. Le texte en est reproduit dans le *Reg. des délib. de la Nat. portugaise* (n° 279). Beaufleury l'a publié en partie (p. 77-81) et Detcheverry intégralement (p. 80-83). Il y en a des exemplaires imprimés aux Archives départementales (portefeuilles C 1089, C 1090, C 275). — La « Nation juive portugaise » du bourg Saint-Esprit, avait fait approuver son règlement en 1753 (H. Léon, *Hist. des Juifs portugais*, p. 141-151).

3. Respectivement, p. 85-91, 83-85, 217-220.

contre ce que le nouveau règlement appelait, bien à tort, l'*assemblée* de la Nation. Le 13 mai 1763, fut rendue une ordonnance royale[1], comprenant six articles[2] dont voici l'essentiel :

A l'avenir, la taxe pour les contributions annueles pour l'assistance des Pauvres, et autres besoins de la Nation Portugaise sera faite par le Sindic et deux Adjoints, conjointement avec quatre anciens... S'il survient des plaintes... elles seront portées dans une Assemblée de ladite Nation Portugaise... convoquée par les Sindic et Adjoints, et composée de treize anciens de ladite nation, parmi lesquels il ne pourra être admis aucun des sept cotisateurs, si ce n'est le Sindic, mais sans voix délibérative... Ce qui aura été arrêté dans ladite Assemblée sera exécuté à la diligence des Sindic et Adjoints...

En conséquence, le 6 juin suivant, les anciens procédaient à la nomination 1° des quatre anciens qui avec le syndic et les deux adjoints devaient procéder « incessament a la faction ou reformation de l'anuel pour la presente annee » ; 2° des treize qui devaient former « le bureau ordoné par sa majesté ». Ce bureau fut également constitué en 1764 et en 1765, au mois de juin[3]. Tous les membres en étaient choisis parmi les anciens, c'est-à-dire parmi les anciens syndics ; et les garanties demandées par les contribuables non « anciens » n'étaient pas plus assurées par ce règlement complémentaire que par celui de 1760. C'est ce que font ressortir les auteurs de trois mémoires manuscrits rédigés pour soutenir les droits de ces contribuables[4] ; à la fin de l'un d'eux, on trouve la liste des vingt « anciens » avec leurs liens de parenté : il ressort de ce tableau que la « Nation » était représentée et dirigée par neuf familles[5].

Le 24 juin 1764, les opposants s'assemblèrent, au nombre de 52, et choisirent six d'entre eux pour travailler avec les

1. Detcheverry en donne le préambule en entier (p. 83-84), et Beaufleury seulement en partie (p. 86).

2. Beaufleury reproduit les deux premiers. Cette ordonnance et celle de 1760 figurent dans le *Registre de la Jurade* à la date du 27 juin 1763.

3. N°s 312, 322, 336 du *Reg. des délibérations de la Nat. portugaise.*

4. Arch. départ., portef. C 1090.

5. Malvezin donne (p. 248), d'après une autre pièce (même portefeuille), les noms des « anciens » de cette époque avec la date de leur syndicat.

anciens à un nouveau plan d'administration, nous dit Beaufleury[1], qui expose en détail les phases de l'affaire.

Ces 52 opposants[2] ne formaient pas l'élément le plus pauvre de la « Nation portugaise », puisque, dans un rapport de l'intendant Boutin à M. Bertin (8 septembre 1764), il est dit que ces 52 opposants payaient à eux seuls le tiers des taxes, dont le rôle comprenait 171 cotes. C'était une question d'honorabilité qui était en jeu, selon les anciens. Ceux-ci, d'après le même rapport, se refusaient à admettre parmi eux des contribuables non anciens, prétendant que, des 52 opposants, « il n'y en a aucun qui puisse être associé à l'administration... Il est vrai que plusieurs sont courtiers, quelques-uns petits marchands ou mesme des colporteurs, et en général leur solvabilité n'est pas comparable à celle des anciens qui sont armateurs, banquiers ou negociants accredités[3] ». Dans un autre mémoire adressé à M. Bertin, le 28 décembre 1765, l'intendant Boutin expose encore la thèse des anciens : « Il est contraire au bon ordre que la nation en corps tienne des assemblées générales de tous ses membres, ce qui arriveroit si elle etait autorisée à nommer tous les ans de nouveaux sujets à titre de députés. » Il revient sur l'argument déjà présenté : « Ce choix pourroit tomber sur des sujets mal

1. P. 88. Les faits sont indiqués dans un résumé rédigé par les bureaux de l'intendance pour l'intendant (C 1090) : « Plusieurs de la nation portugaise au nombre de 52 se sont assemblés en particulier chez l'vn d'eux et en présence d'vn notaire ont dressé vn acte de reclamation contre ladministration des syndics adjoints et autres principaux de la nation prétendant qu'ils les privent de la participation qu'ils doivent avoir aux affaires du corps et les surchargent dans la repartition des impositions de la taxe pour les pauvres. En consequence, ils ont donné pouvoir aux s^rs Lopes, [J. et M.] Azevedo, De Castro, Francia et Julian, de paroître pour eux aux assemblées convoquées par les syndics et adjoints d'y faire les requisitions conformes à leur interet et pour le retablissement de ladministration, mesme de se pourvoir devant les tribunaux. Les syndics adjoints et anciens ont presenté un placet souscrit par le s^r Pereyre agent de la nation par lequel ils se plaignent de cet acte comme d'un attentat contre les reglemens que la nation a obtenus de sa Majesté. » Jacob Rodrigues Pereire, « agent de la nation portugaise de Bordeaux, » intervint en effet à Paris en faveur des « anciens » ; il écrivit à cette occasion un mémoire où il défendait les traditions et les règlements de 1760 et 1763 (C 1090). — Le 26 juillet 1764, l'intendant avait convoqué les deux parties pour entendre leurs raisons, et il rédigea un procès-verbal dont le brouillon est aux Archives départementales (C 1090, cf. Beaufleury, p. 89).

2. Beaufleury dit 54, mais 52 est le chiffre marqué sur plusieurs pièces, notamment sur le rapport dont il est question ci-après.

3. La minute de ce rapport se trouve aux Arch. départ. (portef. C 1090).

famés et avec lesquels il ne leur conviendroit point de travailler[1]. »

Le prétexte mis en avant par les anciens n'était pas entièrement fictif, si l'on en croit certaines *Observations sur chaque particulier qui ont signé dans la délibération du 24 juin dernier, afin de faire connoître leur caractère et les reproches que leur mauvaise conduite mérite*[2]. Parmi les noms cités on trouve : « Louis Francia, fils d'Antoine Francia, et frère d'Abraham et Jacob Francia, leur père et frères[3] ont été condamnés dans l'affaire de Dansan, Verneuil et Dulorier; animé de ce que la nation ne l'appelle point au syndicat... Veuve Mendez, marchande de modes, sœur du celebre X... compliqué dans l'affaire de Dansant et Verneuil, ayant eu le même sort que les Francias...[4]. »

1. Archiv. départ., portef. C 1090, minute.
2. Arch. départ., portef. C 1090.
3. C'est-à-dire « son père et ses frères ».
4. Voici d'autres « observations » encore (j'ai jugé convenable de remplacer les noms par des X) :

«... Abraham X..., Dauid X..., freres couretiers... ont eu la cruauté de laisser declarer leur sœur p. pour ne point donner 1000[H] a celluy qui l'auoit engrossée ce qui a fait que par ledit arret son fils a été mis à l'hopital Saint Louis.

... Isaac X..., apres sa faillite ce refugea dans lamerique, depuis quelque tems de retour, il ne devoit pas oublier quil a été au rolle de notre charité luy & son pere.

X..., jeune, on lui auoit adressé un nauire par commission pour charger quil a eu la temerité de vandre, dont l'amirauté a cassé ditte vante.

X..., couretier de billets decrié dans la ville, comme dans les prisons du parlement et de l'hotel de ville.

... Moize X..., marchand d'étoffes chargé de condamnations, auec deux maisons en ville & un de campagne & quantité de marchandise ches lui, beaucoup d'echopes a la palu[a] de Bacalan, sans payer personne sous pretexte dune saisie d'inteligence se tenant retiré ches luy.

Aron X..., de Bayonne, son frere condamné a mort par arret du parlem[t] & un autre frere accusé dauoir mis le feu dans vn magazin audit Bayonne, a été retenu vn an icy dans les prisons du parlement. La cour a jugé vn plus amplement enquis.

Joseph X..., son pere decedé ayant failly sans rien donné a ces creanciers, et luy en tres mauvais etat dans ces affaires.

... Antoine X..., colporteur, ayant failli pleusieurs fois.

X..., couretier de marchandises, na jamais été cotissé, son pere passa a toulouse se faire catholique, de retour à Bordeaux passa [a] Amsterdam et se fit une autre fois Juif, de la il passa en flandres ou par ces *(ses)* belles actions il y fut pandu.

... Jacob X..., cy devant marchand de vieux habits, qui tien boutique detoffes de laine & a failly, sa mere & luy ont reçu des aumones de la nation.

... Isaac Gaspard X..., ayant enlevé a sa tante 8000[H] homme de tres mauvaise foy. »

Contre les autres, on se borne à dire, soit qu'ils ont été entraînés par les « cabaleurs », soit qu'ils sont arrivés depuis peu, soit qu'ils n'ont jamais été « cotissés » (taxés). Il y en a un dont on dit simplement : « cy devant petit marchant colporteur, marié auec vne gouvernante. » (Cf. Malvezin, p. 219.)

a. *Échoppe, palu*, expressions bordelaises : *petite maison* et *marais*.

L'affaire Dansan et Verneuil avait occupé pendant trois ans la justice. Dansan et Verneuil étaient les capitaines de deux bateaux affrétés par un armateur bordelais, Dulorier, et perdus en mer dans le courant de 1750. Les deux bateaux et leur cargaison avaient été assurés pour une somme de 147,800 livres au profit de l'armateur et de cinq négociants juifs portugais, dont Antoine Francia et ses deux fils, Abraham et Jacob. Ceux-ci furent accusés par les assureurs intéressés (quatre compagnies, de Bordeaux, Bayonne, Marseille et La Rochelle) d'avoir comploté la perte et l'abandon des deux navires et assuré des chargements fictifs. L'armateur et les deux associés des Francia jugèrent plus prudent de prendre la fuite ; ils furent condamnés par le lieutenant général de l'Amirauté de Guienne, en novembre 1750, à être pendus figurativement. En août 1753, le Parlement de Bordeaux, jugeant en appel, condamnait les six accusés, tous contumaces cette fois, à faire amende honorable et à être « pendus et étranglés jusques à ce que mort s'ensuive »... par effigie, bien entendu[1]. Les Francia comptaient parmi les plus riches des Portugais. Antoine, celui-là même qui fut condamné à la pendaison, était taxé 67 livres 10 sols dans le Rôle des contribuables de la Sedaca en 1744[2]. Il n'y avait qu'une seule contribution plus élevée, celle de « David Gradis et fils », qui payaient ensemble 75 livres. On juge du désarroi produit au sein de la Nation portugaise, et du désir qu'elle dut éprouver de dégager sa responsabilité.

La différend survenu entre « anciens » et « non anciens » embarrassa longtemps l'intendant et le ministre. Finalement, gain de cause fut donné aux anciens. Un arrêt du Conseil, en date du 22 février 1766, cassa et annula la délibération du 24 juin 1764, et défendit aux « contribuables non anciens ou qui n'ont pas passé par les charges de Sindic et d'adjoint d'en prendre a l'avenir de semblables a peine de mille livres d'amende et autres plus grandes peines qu'il apartiendra ». Néanmoins S. M. ordonnait au syndic « d'apeller chaque année à celles

1. L'*Arrest de la cour du Parlement*, imprimé, se trouve aux Archives municipales (pièce non classée, récemment acquise).

2. Arch. départ., portef. C 1090. Voir plus haut, *Bull. hisp.*, 1906, p. 385, note 2.

des assemblées seulement qui se tiennent pour la repartition des impositions royalles, deux des contribuables non anciens, lesquels *ils* choisiront parmi tous ceux qui se trouveront imposés alors et l'année précédente, à quinze livres de capitation au moins[1] ». *Ils*, c'étaient encore les anciens; de sorte que les représentants des simples contribuables n'étaient même pas choisis par ceux-ci. En effet, le 6 avril 1766, les anciens nommèrent « pour assister et travailler aux susdites taxes, conjointement avec les dits sieurs sindic, adjoints et taxateurs cy dessus nommés, deux contribuables non anciens[2]. » Il en fut de même chacune des années suivantes[3]. Les « taxateurs » dont il est question ici sont les quatre anciens qui, avec le syndic et les adjoints, étaient chargés, en vertu du règlement de 1760, de la confection du rôle. Quant au « bureau des treize », devant lequel devaient être portées les réclamations, sans appel possible, il continua à être recruté exclusivement parmi les « anciens ». L'administration resta donc en somme entre les mains des anciens syndics[4]. Les contribuables avaient, il est vrai, la ressource de se faire choisir par eux comme syndics; mais la fonction avait ses désagréments, et au surplus, les anciens ne la confiaient pas à tout le monde.

Dans les procès-verbaux du *Registre des délibérations*, on trouve parfois mentionnés, outre le syndic ou gabay et ses adjoints, des « señores Parnassim », qui jouent un rôle plutôt effacé. Ils sont assez expressément distingués des autres anciens aussi bien que du gabay et de ses adjoints[5]. Le mot *parnas*

1. *Extraits des Registres du Conseil d'État* (Archives départ., portef. C 269). Ce passage a été reproduit par Beaufleury, p. 90.

2. N° 344 du *Reg. des délib. de la Nat. portugaise*.

3. La liste de ceux qui furent désignés jusqu'en 1785 se trouve au n° 447. Bien entendu, ils n'avaient pas à s'occuper de la taxe prélevée au profit des pauvres. — Les contribuables non anciens auraient voulu quatre représentants.

4. Le procès-verbal suivant nous résume les attributions et l'organisation de la *Sedaca* au point de vue financier à la fin du régime monarchique :

« Nous la Nation assemblée, le sieur Samuel de Gaspard francia notre sindic, nous auroit répresenté qu'ayant reçu les Rôles pour la Taxe que la Nation doit payer la presente année pour la Capitation, Remplacement du Tirage de la Milice, & pour le Vingtième d'Industrie, qu'il étoit nécessaire de nommer les Taxateurs, comme aussi de fixer l'Annuel & Pain de Pâques que les Contribuables de la Nation doivent payer pour le soulagement de nos pauvres, en outre nommer aussi ceux qui doivent composer le Bureau des Treize ou de reforme... le 15 juin 1784. » (N° 521.)

5. « Los senores Parnassim y Gabay general deste santo kal, con les s^res^ ansiannos como ansy el senor KK deste kal. » (Ils sont neuf en tout. N° 73, 1736). « Los SS^res^ Par-

en hébreu signifie « nouricier » ; il désigne, dans les communautés juives d'Alsace, le président. Tel devait être, en effet, le rôle des *parnassim* dans la *Sedaca;* et sans doute y en avait-il plus d'un : dans une confrérie dont nous aurons à nous occuper, la *Yesiba* de *Mishenet holim*, on en élisait trois tous les ans[1]. En 1736, il fut décidé que les *parnassim* de la *Sedaca* se réuniraient tous les quinze jours chez le gabay pour s'occuper des affaires courantes et, nous dit-on, pour empêcher que le gabay ne fît rien sans ses adjoints[2]. Cette décision resta-t-elle lettre morte? En tout cas, on ne voit guère les *parnassim* intervenir après cette date. Le fait est qu'à dater de l'ordonnance de 1730, et de plus en plus, le syndic eut une situation officielle : il fut le représentant de la Nation portugaise vis-à-vis des autorités, non seulement au point de vue fiscal, mais aussi, comme on verra, en tout ce qui concernait la police et la surveillance de ses coreligionnaires. C'est parce qu'il tenait la caisse que le gouvernement le connaissait; et c'est parce que le gouvernement le connaissait, et lui seul, qu'il devint le véritable président de la Nation portugaise, le syndic, selon la traduction fort appropriée que l'on donnait du mot *gabay*.

Il n'était pas rare que celui auquel on confiait les fonctions de syndic les refusât. Jusqu'en 1716, il en était quitte pour une amende de vingt livres[3]. Cette année-là, le tarif fut élevé à cent livres. Mais il fut entendu que, acceptée ou non, la charge ne pouvait être assignée à la même personne avant cinq ans[4].

nassim y Gabay general deste santo kaal juntos con los senores ancianos todos presentes como ansy los senors hh^{m} Joseph Falcon KK del Cal y Jacob Haim atias. » (Neuf en tout; n° 74, 1736). « Nos los parnasez Gabay y ansianos y adjuntos destte KK.» (N° 79, 1737).

1. « Tres parnases, vn Gabay y seis adjuntos. » (N° 382 B, 1769.)

2. « Queremos que los S^{res} Parnassim y Gabay General ques ou fuere se juntaran todos los quinze dias una vez en casa del gabay para exsaminar lo que passa en la nation y para quel Gabay no disponga de nada sin consentimiento y determination de sus adjuntos. » (N° 74.)

3. N° 3.

4. « ...y el que fuere elegido por gabay y por ajunto no pueda dexar de aceptarlo y en caso de negar tan meritoria *(sic)* cargo sera obligado a pagar en favor de la caxa liuras 100 por nuestros pobres y ponerlas en poder del Gabay que se allare en cargo en el discurso del dia sigiente de la nominacion para que no se pierda tiempo en azer otra eleccion y se queda de acuerdo que aquellos que aceptaren o negaren los referidos cargos de gabay o ajuntos no poderan ser nonbrados segunda vez que despues de cinco annos de plaso... » (N° 11.) Il est aussi question des adjoints, comme on voit, mais la charge d'adjoint ne fut jamais refusée.

L'amende imposée n'eut pas le résultat attendu ; et l'avantage d'enrichir ainsi la caisse de la *Sedaca* ne compensait pas l'embarras causé par de trop nombreuses abstentions. En 1747, en présence d'un nouveau refus, on eut recours à l'intendant, M. de Tourny, qui, par une ordonnance, obligea l'élu réfractaire à verser trois cents livres. On aurait pu adopter ce nouveau tarif; mais on tenait plus à assurer le recrutement du gabayat qu'à créer une source de revenus au profit de la caisse de charité, et l'on décida de recourir désormais en pareil cas aux autorités : « Nous nous servirons, » est-il dit au procès-verbal de cette délibération [1], « de toutes les voyes qui nous paretront les plus convenables pour les y obliger en nous adressant aux puissances dont l'autorité pourra les y forcer. »

C'est que, explique-t-on dans le même procès-verbal, « cette place de sindicq qui ne regardoit uniquement que le maintien de nos pauvres, e[s]t devenue beaucoup plus considérable, par la levée des impositions des deniers royaux, dont il est chargé. »

En fait, on revint au système de l'amende. Le cas soumis à Tourny en 1747 se reproduisit l'année suivante et reçut de lui la même sanction. Les « anciens » s'étaient de plus donné la satisfaction de jouer un mauvais tour à leur élu, Jacob Peixoto. Dans un manifeste adressé aux pauvres de la Nation, ils avaient invité ceux-ci à se rendre chez lui « tant pour recevoir leurs anuels que pour les secours dont ils auront besoin » [2].

Le règlement de 1760 porte, comme premier article, que celui qui refusera les fonctions de syndic ou d'adjoint sera tenu de payer cinq cents livres. En 1779, il y eut deux syndics élus qui refusèrent successivement. Ils payèrent [3]. Ils y trouvaient encore leur avantage : le même règlement de 1760 déclare que « le syndic sera tenu de faire payer tous ceux qui seront imposés, ou faire toutes les diligences nécessaires pour les y contraindre, a peine d'en répondre en leur propre et privé nom ». En 1767, David Lameyra, syndic, réclamait à un

1. N° 139, 7 mai 1747.
2. N°s 155 et 157.
3. N°s 466 et 467. En général, son année expirée, le syndic était nommé adjoint pour l'année suivante.

ancien syndic, Jacob Peixoto fils, 560 livres, montant d'un billet que celui-ci avait dû souscrire « pour les annuels dus de son sindicat et arrerages de ses predecesseurs, dont il etoit chargé d'en faire le recouvrement, et a defaut d'en payer la somme »[1].

En 1786, Louis XVI approuvait une délibération de l'année précédente, élevant l'amende à mille livres[2]. Dans la supplique adressée au roi à ce sujet, on lit : « Quelques particuliers accepteroient sans doute le sindicat avec toutes ses charges, mais la nation ayant pour principe de ne nommer que ceux qui, jouissant de l'opinion publique, méritent par cela même sa plus grande confiance, s'est vue contrainte cette année de renommer un des anciens pour sindic. » On tenait d'autant plus à l'honorabilité du syndic et de ses adjoints que depuis 1763 ceux-ci devaient se faire inscrire sur les registres de l'hôtel de ville immédiatement après leur nomination[3], et se trouvaient ainsi connus officiellement. Le principe oligarchique continuait à régir la Nation portugaise à la veille de la Révolution. La raison en était fort simple sans doute : pour que la « Nation » fût respectée, il lui fallait des représentants respectables.

On croira difficilement que parmi les Juifs portugais, en dehors des quelque vingt anciens syndics, il n'y eût personne qui jouît de « l'opinion publique » et méritât un poste d'honneur : mais que l'on songe que, pour être syndic, il fallait réunir deux conditions : être, ainsi que sa famille, irréprochable, et être riche.

***

§ 4. LA SEDACA ET LA POLICE.

C'est avant tout au souci de la respectabilité qu'il faut attribuer le soin avec lequel la *Sedaca*, dépassant son rôle de société de bienfaisance et prenant celui d'une sorte de conseil

1. N° 360. Ce Jacob Peixoto fils avait été syndic en 1760.
2. N° 535.
3. *Registre de la Jurade*, 27 juin 1763. Les noms des syndics et adjoints de la nation portugaise et de la nation avignonnaise se trouvent relevés, à partir de cette année-là jusqu'en 1783, dans l'*Inventaire sommaire des registres de la Jurade*, article *Juifs*.

suprême de la nation portugaise, procédait de temps en temps à l'épuration de la communauté en faisant expulser des « Portugais », ou cherchait à éviter des confusions, à son avis dangereuses, en se désintéressant, comme nous avons vu, du sort des coreligionnaires non « portugais », et en les faisant chasser, eux aussi, quand la possibilité s'en présentait.

Malvezin [1] signale une expulsion des Juifs vagabonds de la « Nation », exécutée en 1730 sur la demande de la Nation elle-même. Elle fut demandée dans la supplique signalée plus haut [2], et accordée par l'ordonnance du 12 avril 1730 :

Ordonnons en outre que les vagabons de la dite Nation, qui sont actuellement dans la dite ville, seront tenus d'en sortir lorsqu'ils en seront sommez par ledit trésorier et ses adjoints, avec défenses d'y revenir, à peine de punition exemplaire.

Il est à noter que l'ordonnance parle des « vagabons de la Nation », au lieu que la supplique parlait seulement « de la quantité de vagabonds qui arrivent dans la présente ville et qui s'y établissent ». Y aurait-il eu un malentendu entre les anciens et l'intendant? Il semblerait, en effet, que, du moins à cette époque, les Juifs d'origine hispanique fussent accueillis et même attirés par leurs compatriotes, si nous en croyons le mémoire adressé par les Mendes au Conseil du roi en 1743 :

Bien loin de faire sortir les vagabonds de la ville, on en a fait venir plus de deux cent familles, de Maroc, de Tunis, de Constantinople, de Sicile et de plusieurs autres endroits. C'est un fait que les suplians prouveront s'il est necessaire. A quel dessein a-t-on fait venir a Bordeaux toutes ces familles?

En 1734 fut ordonnée une expulsion générale des Avignonnais, Tudesques et Allemands, sur laquelle Beaufleury, Detcheverry et Malvezin [3] donnent des détails. Beaufleury observe

1. P. 185.
2. P. 2, 12.
3. Respectivement p. 46-50, 74-8, 190-7. Le texte imprimé de l'ordonnance (17 mars) se trouve aux Archives départementales (portef. C 1089), ainsi que quelques autres pièces relatives aux mesures prises dans la suite pour en assurer l'exécution. Un exemplaire de l'ordonnance du 28 février 1740, signalée par Malvezin, se trouve aux Archives municipales (série GG, carton 301). — « Ils se rendirent en Angleterre, » dit Moïse Schwab de ces expulsés de 1734 (*Histoire des Israélites*, p. 289).

tristement que « les Portugais ne vinrent pas au secours de leurs frères ». En 1744, une expulsion complémentaire était demandée par la *Sedaca* elle-même, ainsi qu'il est exposé au *Registre des délibérations* :

... auons delibere quil convenoit danuoyer hors de Bordeaux vn nombre de Tudesques et Italiens qui sy sont introduits ce quy cause vn grand prejudice a nos pauvres Portugais que dailleurs la plus part de ces Tudesques et Italiens nestant pas connus peuvent cometre des actions reprochables, nous auons resoleu vnanimement ce quy suit sauoir que nostre sindicq et adjoints, presanteront a Monseigneur l'intendent le Rolle suivant des personnes quil convient de faire sortir de la ville pour luy demander son autorité pour y parvenir.

Nous sommes convenus de plus quil sera doné par nostre sindicq trois liures par persone pour leur voyage.

Noms de ceux qui doivent estre envoyez auec leurs familles.

. . . .

Montant tous les denomes a trante cinq familles. Delibere a Bordeaux le 20 septembre 1744[1].

En marge de la plupart des noms marqués, on a mis la mention « party ».

Un des deux motifs invoqués est que la Nation a bien assez de ses pauvres sans avoir encore à s'occuper des Tudesques et Italiens (et elle pouvait craindre qu'on ne l'y obligeât) ; mais l'autre, le principal sans doute, c'est que ceux-ci peuvent compromettre par leur conduite la bonne réputation des Portugais. On tenait, d'ailleurs, à ce que ceux de la Nation fissent bonne figure dans la ville :

Et quant aux Portugais quy sont dans lusage de vendre ou acheter des vieux habits, il leur sera defandeu de continuer ce comerce et sils veulent y resister on demandera egalement la protection de Monseigneur l'intendant pour les y forcer.

Dans le mémoire déjà signalé et signé « J. Peixotto sindic » (1757), il est encore question d'une expulsion décidée le 6 mai 1746 par M. de Tourny sur la demande de la Nation portugaise[2].

1. N° 110.
2. Voir p. 48 ; cf. p. 60.

Beaufleury[1] donne le texte d'un arrêt du Conseil, en date du 28 juin 1749, ordonnant à soixante-dix-huit Juifs résidant à Bayonne, Bidache et Peyrehorade, de sortir du royaume avant un mois. C'est évidemment à ces expulsés qu'il est fait allusion dans le procès-verbal d'une délibération du 23 septembre suivant[2] :

Nous soussignés assamble ches Monsieur Fernandes nostre sindicq il nous a presante vn arrest du conseil d'Etat du Roy par lequel il est ordonne que soixante huit personnes quy y sont denomees seront obliges de sortir du Royaume, et comme vnne partie des dits denomes, se sont deya rendus dans cette ville, venant de Bayonne et de Vidache, et quil est a craindre que les autres ne vienent sy establir, ce qui seroit contraire aux intentions de sa majeste nous auons deliberé, dun comun accortd que tous les denomes dans ledit arrest seront tenus d'en sortir dans vingt et quatre heures sans quil leur soit permis dy rentrer, sous quelque pretexte que ce soit, et faute par eus de le faire il a ete conveneu, que nostre sindicq, et ces adjoints prendront les voyes les plus seures pour les y contraindre.

En 1752 eut lieu, sans doute en exécution d'une ordonnance de Tourny datée du 6 juin 1751[3], un recensement des Juifs de Bordeaux sur lequel nous aurons à revenir. Les résultats en furent envoyés au comte de Saint-Florentin au mois de janvier de 1753. Les Portugais durent se sentir menacés[4]. Ils adressèrent au ministre un mémoire, dont la copie sur le *Registre des délibérations* ne porte point de date, mais la réponse favorable qui y fut faite au nom du ministre par son premier secrétaire, M. Douin, est du 30 juin 1753. Ce mémoire montre

1. P. 68-71.
2. N° 173.
3. Arch. départ., portef. C 3646 : « Le Conseil désirant prendre une connoissance exacte & détaillée de tous les Juifs qui habitent dans la Ville de Bordeaux, sous la qualification de Marchands Portugais, ou qui s'y sont introduits & y ont une espèce de domicile, quoiqu'Avignonois, Tudesques ou Allemands. Nous ordonnons à tous Chefs de Famille des uns et des autres de se présenter... », etc.
4. On lit dans un mémoire conservé aux archives municipales de Bordeaux (GG, 301), et portant au dos la date 1753 : « Il sembleroit a propos que traitant les Juifs portugais comme les avignonois, on ne soufrit à Bord^x des vns et des autres, que ceux qui d'après l'examen qui seroit fait des circonstances dans lequelles ils se trouveroient, seroient reconnus pour ne manquer ni de probité, ni de facultés, et pour pouvoir être des habitants vtiles, soit dans le commerce maritime, soit dans les opérations de la banque, soit par d'autres endroits. De là il arriveroit que ceux des Juifs avignonois, tudesques et allemans vtiles au bien public y seroient soufferts, et que ceux des Juifs portugais contraires au bien public en seroient renvoyés... »

bien la nécessité où était la Nation de faire elle-même sa police : c'était pour elle une question de vie ou de mort.

Memoire envoyée a Monseigneur le compte de saint florentin, ministre en cour.

... Les Portugais du moins le plus grand nombre d'entre eux se sont toujours comportés de facon a ne donner lieu a aucun reproche, mais il est dificile que dans vn corps vn peu nombrux il ne se rencontre jamais aucun particulier que le corps desavoue, les portugais ont toujours eu vne atention particuliere pour reprimer ceux dentre eux qui ne se comportent pas auec toute la regularitte quils doivent, et pour prevenir a epurer la Nation de ceux qui ne leur fesoit pas honneur ils presenteret vne requete en lannée 1730 a Monsieur de Boucher lors intendent de la province pour quil leur fut permis de faire sortir de la ville de parils seujets ce qui leur fut acordé par vnne ordonnance mise au pié de leur Requette, il en feut presantée vnne ausy aux memes fins a Monsieur de Tourny en 1746 quy confirma la meme ordonnance. Les Portugais ozent dire quils ont prix la seule voye quil peut y avoir pour ne laisser parmy eux que des persones sans reproche, dailleurs quoy qu'ils ne soient pas responsables les vns des autres ils ont vn interest bien samsible qu'aucun de ceux quy composent leur Corps ne puisse leur occasioner quelque desagrement. Les Portugais soit riches soit pauvres ont acquis le meme droit dhabitter dans le Royaume tant quils se comporteront d'une maniere irreprochable. Il y a na parmy heux qui ont porte des biens considerables quils ont perdeu dans le comerce et qui sont tombes dans lindigence, mais leur etat ne les rend pas indigne du priuilege qui leur a ette acordé originairement et dailleurs cette pauvrette nest jamais a charge a la ville parce que les portugais entretienent seuls touts leurs pauvres. Lespulsion du nombre des portugais qui seroit directement contraire a un des articles de leurs privileges, quy leur donne un an dans le cas ou Sa Majeste trouveroit a propos de les renvoyer, seroit seuget a des inconveniens sinistres [1].

1. L'original du mémoire se trouve aux Archives départementales, portefeuille C 1089. Dans le *Registre*, à la suite, il est dit : « La reponse et au n° 217 par Monsieur Duin Premier secretaire de Monseigneur le compte de saint florentin, en date du 30 Juin 1753. » Voici cette lettre telle qu'elle se trouve transcrite sur le *Registre :*

« Lestre ecritte aux sindicqs de la Nation par Monsieur [a] Premier secraitere de Monseigneur le Compte de Saint florentin Ministre :

Copie. Versailles 30 Juin 1753.

Jay este tres aize Monsieur que le Roy ait trouvé de sa Justice de ne rien changer a vos Privileges et que vous ayes lieu d'estre contant. Jay lhonneur destre tres parfement *(sic)* Monsieur vostre humble et tres obeissant serviteur Signe Douin. Mr Silva. et a lanvelope, a M. Silva syndicq de la nation Portugaise, a Bordeaux. »

a) Au-dessus : *Drouin* (pour *Douin*).

On fit, comme toujours, la part du feu. Un mois après la Nation décida l'expulsion d' « un nombre considérable » de ses pauvres, c'est-à-dire de Portugais.

Nous assembles chez Monsieur David Lameyre nostre sindicq, il nous a represante qu'il convient danvoyer hors de la presante ville vn nombre considerable de nos pauvres qui sont extremement a charge a la Nation et quy dailleurs ne se comportent pas dune facon convenable, que comme cella langagera vnne depence considerable il demande quil soit pourveu pour quoy nous avons resoleu vnanimement et delibere quil sera leué la presante annee sans tirrer a consequence outre lanuel ordinaire ou tiers dudit annuel quy sera paye par chaqun des contribuables et ce pour fournir a la ditte depence a Bordeaux ce 24e juillet 1753[1].

L'affaire Dansan et Verneuil ne dut pas être sans attirer plus d'un désagrément aux Juifs. Le recensement de 1752 en fut sans doute une conséquence. Il y eut là une passe difficile, d'où la Nation ne pouvait sortir qu'en jetant du lest.

En fait, les esprits étaient passablement excités. Quelques mois après la condamnation des Francia et de leurs coaccusés, les jurats étaient obligés d'intervenir énergiquement contre les violences commises par les écoliers et les clercs de procureurs dans le quartier habité par les Juifs, à propos d'on ne sait quelles insultes dont ceux-ci se seraient rendus coupables[2].

1. N° 215.
2. *Registre de la Jurade* :
« Du vendredy 8 mars 1754
Sur ce qui a eté représenté par le Procureur Sindic de la ville, qu'au mépris des Statuts, arrets, reglemens et ordonnances de Police... neanmoins depuis quelques jours il y a eu divers attroupemens, suivis des excés les plus scandaleux, que notament le quatre et le cinq de ce mois, les Ecoliers et Clercs de Procureur se sont attroupés le soir en grand nombre, tant sus les fossés que dans la ruë Bouhaut, et au devant des augustins, qu'ils ont brisé a coups de pierre et de bâton les vitres de la majeure partie des maisons de ladítte ruë Bouhaut, et quils étoient a mêmed'enfoncer les portes de plusieurs de ces maisons, sous pretexte de se venger de quelques insultes prétendues faites par certains juifs, sur quelques uns d'entr'eux; que ces excés auroient eu peut-être des suites plus funestes, si la présence de Messieurs les jurats n'avoit dissipé ces attroupemens et calmé le desordre, que les poursuites et les diligences de la magistrature, pour decouvrir les premiers auteurs du trouble, les assûrances réiterées qu'elle a donné, tant aux Ecoliers qu'aux Clercs, de leur rendre justice, la procédure qu'elle instruit a la requette de lui qui parle, contre certains juifs, auteurs du desordre; les Décrets prononcés en conséquence auroient dû calmer la vivacité de ces Ecoliers et de ces Clercs; néanmoins lui qui parle, demeure averti, que tant de précautions si sages et si prudentes n'ont point operé l'effet salutaire qu'on avoit lieu d'en attendre, que les attroupemens ont recommencé le jour d'hyer,

Le droit de police que la *Sedaca* avait été amenée à exercer sur les Juifs de Bordeaux fut consacré par deux articles du règlement de 1760 :

Article X. Comme il s'est introduit depuis quelques années dans la présente ville un nombre considerable de vagabonds, gens sans aveu et autres, dont la conduite est irréguliere et réprochable, lesdits vagabonds se disant de la nation, il est convenu qu'il sera fait vn État de tous ceux de cette espèce, & qu'après que le dit État aura été présenté à la Nation assemblée, ceux qui seront jugés par la dite Assemblée, et à la pluralité, au moins du trois quarts des voix, ne devoir pas rester dans la présente Ville, seront avertis par le Sindic, après lequel avertissement ils ne pourront rester que trois jours, après lesquels ils seront forcés de se retirer de la Ville.

Article XI. Ceux qui viendront désormais à titre de passagers, ou autrement, seront avertis par le Sindic qu'ils ne peuvent rester dans la présente Ville, & ils seront tenus de s'en retirer après trois jours. Il leur sera donné trois liures par le Sindic, & faute par eux de se vouloir retirer, ils y seront contrains.

Ces deux articles ne restèrent pas lettre morte. Beaufleury et Detcheverry exposent[1] comment, sur la demande des anciens, le maréchal duc de Richelieu, gouverneur, ordonna, le 17 septembre 1761, à 152 Juifs « de sortir dans quinze jours pour tout délai de la ville de Bordeaux », et chargea spécialement les syndics de la nation portugaise de l'exécution de cette

et qu'ils ont été suivis des mèmes excés... il requiert qu'en renouvellant les dispositions des Statuts, arrêts et réglemens de Police concernant les attroupemens il soit fait trés expresses inhibitions et défenses à toutes sortes de personnes, et notamment aux Ecoliers et aux Clercs de s'attrouper, sous quelque pretexte que ce soit, de paroître dans les ruës ou partout ailleurs, avec des Epées, cannes ou bâtons, d'y jetter des pierres ; sous peine d'emprisonnement de leurs personnes, même de punition exemplaire, et de cinq cens livres d'amende, de tous dommages intérêts, auxquels les Peres et meres seront obligés de satisfaire, comme garans de la conduite de leurs Enfants. »

1. Respectivement p. 81-3 et 85-6. Cf. Malvezin, p. 212. Detcheverry renvoie aux Archives de la Mairie. Cette ordonnance se trouve en effet reproduite dans le *Registre de la Jurade*, à la date du 18 septembre 1761, et l'original est conservé dans le carton GG 301. On y voit les noms des 152 expulsés. Dans son *Histoire des Juifs* (t. V, p. 262-264 de la traduction allemande par Moïse Bloch), Graëtz parle sommairement du rôle de Rodrigues Pereire et d'Isaac Pinto en cette circonstance, et des *Reflexions critiques* rédigées par ce dernier en réponse aux attaques de Voltaire contre le judaïsme, ainsi que des controverses qui s'ensuivirent. Voir aussi E. La Rochelle, *Jacob Rodrigues Pereire*, p. 143-148. Les *Reflexions critiques* de Pinto (avec des suppressions), la réponse de Voltaire, ainsi que la lettre de Pinto à Pereire touchant la mesure obtenue du duc de Richelieu (sur la propre demande de Pinto), se trouvent dans le t. I des *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonois à M. de Voltaire*, publiées par l'abbé Guénée.

ordonnance, avec faculté pour eux de recourir aux maire, sous-maire et jurats. De ces 152 Juifs six au plus, si l'on en juge par les noms, étaient espagnols ou portugais.

« Cette expulsion ne survint, il faut bien l'avouer, que par l'envie des Portugais, » déclare Moïse Schwab[1]. Cette manière de voir s'explique, chez Francia-Beaufleury, par les démêlés que sa famille avait eus avec la « Nation portugaise », mais elle ne résiste pas à l'examen impartial des conditions où se trouvait la communauté.

Les Portugais avaient quelque raison de ne pas vouloir être confondus avec leurs coreligionnaires d'autres Nations. Un *Rolle des Juifs tudesques et allemands qui se sont établis à Bordeaux,* non daté[2], signale l'un de ces étrangers comme « un marchand de petites quincailleries très à craindre pour l'acquisition des effets vollés, qu'il achette et vend lorsqu'il le pût sans crainte » ; un autre comme

...un Italien de nation... un bijoutier qui n'a que des marchandises de consequence, tant en dorures, argenterie, que pierreries et perles, qu'il va vendre dans les villes, villages & chateaux éloignés, il a fait deux banqueroutes considérables dans lesquelles il a fait perdre la majeure partie; on est assuré que s'il en trouve l'occasion, il n'est revenu icy que pour en faire de même. Il n'est parvenû à auoir une vingtaine de mille liures que par de pareils forfaits. Son premier commerce il y a environ douze ans estoit de vendre des pastilles de sucre.

Il y a aussi une certaine veuve qui « prette sur gages et prend de rétributions au moins de la moitié de ce qu'elle prete par mois » ; et une femme abandonnée par son mari et restée avec son enfant, laquelle « vend et achètte toutes sortes de choses, et sont très experts à induire les enfants à se deffaire des ganses, des bouttons de leurs chapeaux, de même que ceux de leurs habits, qu'il a soin de ne prendre qu'en partie pour sen soustraire a la poursuitte de leurs parents. Les Ecoliers sont leurs duppes tous les jours ». Bref,

...tous ces juifs tudesques sont des personnes trés à craindre par leurs subtilités. Ils s'introduisent tous les jours dans toutes les

1. *Hist. des Israélites*, p. 291.
2. Arch. départ., portef. C 275.

maisons sous pretexte d'y vendre ou d'y vouloir acheter, et s'emparent de tout ce qu'ils peuvent s'ils ne sont pas aperceux. Cest par eux que la majeure partie des choses volées sont cachées aux recherches les plus exactes. Ceux de leur secte qui vont pour vendre au loin se pretent à depayser les choses vollées, et font leur profit avec tous ceux qui vendent et achetent en ville.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce rapport de police, il y avait un intérêt trop évident pour la Nation portugaise à se dégager des confusions que pouvait provoquer l'identité de race et de religion. C'était bien assez des scandales où se trouvaient compromis des Portugais.

Six familles avignonnaises avaient obtenu en 1759 des lettres patentes qui leur accordaient les « mêmes priviléges, franchises et libertés dont jouissent tous nos sujets naturels que les Marchands Portugais ou Nouveaux Chrétiens établis dans la Ville de Bordeaux en vertu de la déclaration du mois d'Août mil cinq cent cinquante », etc.[1]. Ces six familles privilégiées obtinrent, le 13 mai 1763, l'approbation royale pour un règlement intérieur de la « Nation avignonnaise ». Ce règlement ne fut pas tout à fait ce qu'elles auraient voulu, car on tronqua le projet présenté par elles; on supprima, entre autres choses, le droit, au cas où il s'introduirait dans la ville « quelques vagabonds, gens sans aveu et autres dont la conduite seroit irrégulière et reprochable, et en outre d'autres Juifs avignonnais que ceux qui composent les six familles... », de les expulser[2]. Ce droit fut réservé à la Nation portugaise, qui en usa de nouveau et le consacra en 1773, en exigeant une déclaration de tout nouvel arrivant, et en confiant au syndic et aux adjoints le soin de procéder aux expulsions :

Nous soussignés, la Nation assemblée dans la salle du Mahamad,... lesquels *(adjoints)* nous auroint représenté que plusieurs Puissences leur auroit exposé, que depuis long tems il s'étoit introduit dans la

1. Voir Beaufleury, p. 50-2; Detcheverry, p. 78-9; Fr. Michel, t. II, p. 435-43; Malvezin, p. 207-10. Archives municipales, série GG, carton 301. Ces familles portaient les noms de Dalpuget, Astruc, Lange et Petit. Les Archives départ. de la Gironde, portef. C 1089 et C 1093, renferment des pièces qui les concernent.

2. Voir Beaufleury, p. 92-105; Detcheverry, p. 88-9; Malvezin, p. 210 et 213-6.

ville, nombre de Juifs vagabons, et gens sans aveu qui pourroient commêttre des actions punissables, quil conviendroit au bon ordre, que la Nation y tient la main, afin d'éviter les desagrements qui pourroit s'ensuivre, que pour parvenir à vn but aussi interessent, Eux qui parlent proposent, si la Nation le juge convenable, d'ordonner de faire publier conformément aux ordres de Monseigneur le Maréchal Duc de Richelieu, que tous ceux de la Nation qui donneront à loger à quelque Juif arrivant, de quelle qualité et de quel lieu qu'il viene, seront tenus dans les vingt-quatre heures au plus tard, et sous peine de punition contre les contrevenants, de donner leur déclaration à M^r le Sindic, ou à un de M^rs les Adjoints, que la dite déclaration contiendra le nom et surnom des arrivants, d'où ils vienent, & ce qu'its vienent faire, qu'en outre le samas[1] de la Nation, sous la même peine sera aussi tenu de son côté de tenir une note exacte de tous les Juifs etrangers arrivants & de la communiquer soudin, c'est-à-dire dans les vingt quatre heures, à M^r le Sindic ou à un de M^rs les adjoints, afin que par ce moyen la Nation soit en état de connoître les arrivants et faire expulser de la ville tous les vagabonds, et gens sans aveu, ce qui faira régner le bon ordre dans la Nation... Considérant qu'il convient au bon ordre d'expulser de la ville tous les vagabons, et gens sans aveu, soyent Portugais, Espagnols, Tudesques, Allemands, Polonnois et Italiens, ou de tout autre lieu quils arriveront à Bordeaux, même ceux qui se sont introduits depuis bien du tems...

En conséquence, la Nation ordonna l'exécution des mesures proposées par les adjoints, en date du 26 décembre 1773[2].

Même au temps où ils n'étaient pas officiellement reconnus comme formant une Nation, les Avignonnais avaient plus d'indépendance vis-à-vis des Portugais : nous voyons en effet mentionner dans l'*Inventaire sommaire des registres de la Jurade*[3], en 1726, 28 septembre, le « serment prêté par Joseph Dalpuget, marchand avignonnois de la présente ville, pour porter au sieur Pudefer, commis, les déclarations de tous les arrivans et partans de cette ville ». A partir de 1773, ce soin fut dévolu au syndic des Portugais.

Quand un Juif avait besoin d'un passeport, le syndic et les adjoints de la Nation portugaise lui délivraient un certificat[4].

1. Bedeau.
2. N° 417.
3. T. III, p. 524.
4. Les Archives municipales conservent trois certificats de ce genre, imprimés : un est au nom d'un juif de Metz, un autre au nom d'un juif de Modène.

Le syndic assumait donc toute la responsabilité de la police parmi ses coreligionnaires de toute origine.

Le 17 juin 1787, une « ordonnance de Messieurs les Maire, Lieutenant-de-maire et Jurats, gouverneurs de Bordeaux, Juges criminels et de police » consacrait définitivement ce droit de surveillance et réglait des détails relatifs à la déclaration des nouveaux arrivants ; elle ajoutait aux mesures déjà arrêtées par la Nation l'obligation pour les Juifs étrangers, de faire connaître leurs changements de domicile ; pour les partants, de prévenir le syndic trois jours à l'avance ; et enfin pour le syndic et les adjoints, l'obligation de présenter à toute réquisition le registre de ces déclarations. « Il est, » déclare cette ordonnance, « de l'intérêt de la police de se mettre en situation de prendre une parfaite connaissance de ces étrangers, et des motifs qui les attirent dans cette ville... c'est le vœu que forme la nation Juive elle-même afin de s'épargner les mortifications qui, dans le préjugé vulgaire, lui fait partager les fautes des personnes de sa Religion qui s'exposent à la répréhension de la Justice[1]. »

G. CIROT.

(A suivre.)

1. *Sic.* Archives municipales, série GG, carton 301.

LES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES

DE FERNÁN CABALLERO

DOCUMENTS INÉDITS

En hiver 1809, le docteur en médecine Nikolaus Heinrich Julius fit, à Hambourg, la connaissance de Johann Nikolaus Böhl von Faber. Point n'est ici le lieu d'étudier les rapports — intéressants pour l'histoire de la littérature espagnole en Espagne et hors d'Espagne — qui s'établirent entre ces deux hommes et dont une volumineuse correspondance, dont je parlerai prochainement, allant du printemps de 1810 au printemps de 1834 — date à laquelle Julius partit pour l'Amérique du Nord, pour n'en revenir qu'en été 1836 : or, Böhl mourut l'automne de cette même année — conserve le durable souvenir. « Unsere 1809-10 auf Bücherversteigerungen mit gleicher Liebhaberei für das Altdeutsche und Mystiche, so wie bei Frau Elise Campe, geb. Hoffmann, gemachte Bekanntschaft, dit Julius dans une lettre inédite à Petersen, alors directeur de la Bibliothèque de Hambourg, et datée du 14 août 1859, wurde bald zu inniger Freundschaft infolge gleicher Gesinnungen über religiöse, politische und literarische Dinge. »

Une conséquence de cette amitié fut, naturellement, un intérêt éveillé pour la famille de Böhl de la part de Julius. Or, nous savons par Frau Elise Campe, qui composa, outre d'autres brochures anonymes, un *Versuch einer Lebensskizze von Johann Nikolas Böhl von Faber* imprimé en 1858, chez F. A. Brockhaus, à Leipzig, et non mis dans le commerce[1], — six

1. J'ai lu les lettres adressées à Frau Campe par les personnes auxquelles elle envoya sa brochure : elles sont conservées à la Bibliothèque de Hambourg ; plusieurs, signées de noms illustres, témoignent d'un vif intérêt pour la personne de Böhl.

années auparavant, Julius avait, au second volume de sa traduction de Ticknor, p. 641-656, esquissé rapidement, en l'étudiant surtout du point de vue littéraire, la vie de son ami, — que la fille aînée de Böhl, qui séjourna en Allemagne, c'est-à-dire à Hambourg et à Görslow, de 1805 à 1813, était présente, en juin 1813, à Görslow, lorsque Julius y fit connaissance de D[a] Frasquita de Larrea, « die liebenswürdige, vielbegabte Frau » (*Versuch*, p. 80) et que les filles de cette dernière lui parurent *reizend*. Cäcilie, une fois en Espagne, disparut sans doute — sauf de vagues mentions dans les lettres de son ami — de la vision immédiate de l'actif et remuant docteur. Ce ne fut que lorsque, veuve de son premier mari, le capitaine Planells, Cäcilie « war als junge Wittwe nach Hamburg gekom̄en zum Besuch der bejahrten Grossmutter und ihrer andern Verwandten und Freunde » (*Versuch*, p. 93) que Julius — qui exerça ses fonctions de médecin depuis 1815 dans la cité hanséatique, d'où il partit en 1818 pour Berlin — fut amené à se ressouvenir de la jeune femme. Je puis, grâce à deux lettres de cette dernière, préciser au moins la date de son départ de Hambourg, jusqu'alors restée incertaine, comme tout le détail de ce voyage, d'ailleurs[1]. En octobre 1820 « M[me] Planels, geb. Böhl » — telle est l'indication mise au verso de la lettre par Frau Campe — adresse de Hambourg au libraire Campe le billet suivant :

Lieber Herr Campe.

Wie hat mich Ihr Geschenk überrascht und erfreut! Eine solche schöne Auswahl und die Bücher so prächtig! ich werde mich unterweges recht bei ihre Lecture Ihrer erinnern — die Minerva ist vorzüglich hübsch[2] die Kupfern Göethes Gedichte allerliebst wirklich beschämt über so viele Güte danke ich Ihnen herzlich, ich möchte

1. M. Morel-Fatio (p. 11 de son article du *Bull. hisp.*, juill.-sept. 1901, sur *Fernán Caballero d'après sa correspondance avec A. de Latour*) hésite entre 1820 et 1821. Elle était allée à Hambourg en compagnie de son frère Juan Jacob, celui qui s'établit en Allemagne. — Notons que l'étude de M. Morel-Fatio a été insérée dans la *Troisième série* de ses *Études sur l'Espagne* (Paris, 1904, in-8°), p. 279-370.

2. *Minerva. Ein Journal historischen und politischen Inhalts*, éd. de 1792 à 1812 en 80 volumes par l'ex-capitaine J. W. von Archenholz et continué, jusqu'en 1833, par le D. Friedrich Bran. La collection comprend 168 volumes.

nur dass das Geschenk weniger Werth in sich hätte, um selbst welchen darin zu setzen.

Umarmen Sie Ihre liebe Frau herzlich, auch Sie umarme ich in[1] Gedanken und sage Ihnen noch bei mein Letztes *Lebewohl!* wie dankbar und freundlich ich mich oft Ihrer errin̄ern werde! Cecilie! —

A la même date, elle prend en ces termes congé de Julius :

Herrn Doctor Julius
Wohlgeboren

In der grössten Eile schreibe ich Ihnen Erstens leider! um Ihnen ein langes Lebe wohl zu sagen, zweitens, zweitens Ihnen die Blätter wieder zu schicken und den 3ten pasa tiempo den ich nicht zu behalten wage, da ich mich nicht recht entsiñe ob Sie ihn mir *geliehen* oder *gegeben* — 3tens um Ihnen um den Auftrag für Papa zu bitten heute Abend noch so spät wie Sie wollen den Morgen[2]..... 4tens Herr Doctor will ich mich herzlich für alle Ihre *viele* Güte bedanken, und Ihnen versichern dass ich ewig Ihre gute gute Freundin bleiben werde Cecilie. —

Et le 31 octobre 1820, Böhl annonce en ces termes à son ami le retour de sa fille :

Cadiz d. 31 oct. 1820.

D. 20 dieses traf meine Tochter glücklich mit Cap. Doorman von dorten ein, u. seitdem haben nun ihre lebhafte Darstellungen des nordischen Treibens manche Sehnsucht in mir angefrischt, besonders da hier jetzt alles was mir u. Ihnen lieb u. werth ist so bitter u. hämisch angefochten wird. Ich habe besonders gerne vernommen, dass Sie ein ächter und wahrer Servil sind, eine Menschenart die im̄er mehr ausgeht. Ich werde Ihnen daher von nun an frei über Politik schreiben können. Für heute aber.... nur dass wir mit Riesenschritten dem Verderben entgegenrennen u. dass kein Ausweg bleibt zwischen dem Abfall von der Römischen Kirche u. einer fürchterlichen Reakzion deren Folgen nicht zu berechnen sind....

« Cecilie » semble cependant avoir assez vite oublié, sinon les amis de Hambourg, du moins la correspondance avec eux. Elle envoie en hâte, à l'occasion d'une lettre de sa mère au

1. *In* est ajouté en surcharge.
2. Lire : « denn morgen reise ich ab. »

docteur, ce mot griffonné sur la même feuille, à la date du 14 mars 1821 :

Lieber Herr Doctor, Mama lässt mir Eine Platze um mich bei Ihnen durch ein paar Worte in Ihr Gedächtniss zurück zu rufen gerne benutze ich dieses un Ihnen doch noch für die Güte die Sie mich in meinen dortigen Auffenthalt bewiesen haben zu danken, doch da Sie gewiss nichts davon hören wollen, kañ ich mich nicht so auslassen, wie ich wohl möchte, und nur angeben was mein Herz fühlt, und beständig fühlen wird —

Bitte grüssen Sie M[e] Campe ich dachte ihr zu schreiben allein des Cap[ts] Abreise war zu schleunig und ich verschieb es bis ein ander Mahl — Leben Sie wohl lieber Herr Doktor dass Sie mich nicht vergessen ist mir ein angenehmer Gedanke, doch darin vergelten Sie nur Gleiches mit Gleichen. Cecilie —

Empfehlen Sie mich der ganzen liebenswürdigen Sievekingschen Gesellschaft[1].

Et la correspondance s'arrête. Tout au plus, lors de son second mariage, songe-t-elle à en donner connaissance aux Hambourgeois. Elle le fait par l'intermédiaire d'un organe aujourd'hui déchu, mais alors doué d'une circulation internationale, la *Staats = und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheiischen Correspondenten,* où j'ai retrouvé, à la date du 23 avril 1822 (n° 65), cette laconique lettre de faire part :

Unsere am heutigen Tage vollzogene eheliche
Verbindung machen wir hiedurch unsern auswärtigen Verwandten und Freunden ergebenst bekannt.
Cadix, den 26 sten März 1822.
Marquis von Arco Hermoso.
Cecilia, Marquise von Arco = Hermoso, verwittw. von Planells,
geb. Böhl von Faber.

Et c'est tout. Les années fuient. Une maigre mention dans la correspondance de Böhl avec Campe ou Julius, indication

1. Sur la fameuse famille des Sieveking, de renommée marchande européenne et connue par son goût pour les beaux-arts et la littérature à l'époque de Georg Heinrich Sieveking — dont la maison était le rendez-vous des célébrités de passage à Hambourg — et de ses fils, surtout de Karl Sieveking, cf. le tome VII du *Lexikon der hamburgischen Schriftsteller* (Hmbg., 1879) de H. Schröder, p. 174-181.

sommaire qui ne va pas plus loin que ces banalités que l'on écrit aux connaissances, nous apprend parfois que « Cecilie » se trouve en tel ou tel endroit, se porte bien, etc. Les quatre-vingt-dix lettres que Böhl a écrites à Julius et que j'ai lues, depuis la première, en date du 6 avril 1810, jusqu'à la dernière, 6 avril 1834, sont surtout instructives au point de vue de l'étude de ces esprits qui, attachés aux choses du passé, voient avec désespoir les jeunes générations poursuivre un idéal qui n'est pas le leur, bien qu'elles contiennent aussi d'intéressants renseignements sur les études de Böhl, obstiné à se faire une gloire, de cette obstination des gens dont la littérature n'est pas le métier — gloire qui, en l'espèce, fut bien méritée, — quand elles ne nous révèlent pas — et ceci est particulièrement instructif — avec quelle ténacité les Allemands établis en Espagne drainaient au profit de leur pays les vieux livres espagnols, les éditions rares, alors faciles à acquérir encore, dont le consul allemand, que ses adversaires traitaient si dédaigneusement de *Germano-Gaditano,* sut habilement profiter pour compiler, avec un sens philologique chancelant, les trois tomes de sa *Floresta* et le volume de son *Teatro español anterior á Lope de Vega*[1].

Le souvenir de « Cecilie » ne se ranima dans la mémoire de Julius qu'après la mort de son ami, que son voyage aux États-

1. Au début de leur correspondance, Böhl et Julius s'entretiennent assidûment de leur amour commun pour les vieux *lieds* de leur pays. Il ne sera pas sans utilité de noter que Böhl en a édité, en 1810, à Heidelberg, chez Mohr und Zimmer, une collection in-4° qui en comprend 24 : *Vier und zwanzig deutsche Lieder aus des Knaben Wanderhorn, mit bekannten meist älteren Weisen beim Klavier zu singen* et qu'il en a laissé 24 autres en manuscrit, avec leurs mélodies. Je signalerai, en outre, d'après le *Hamb. Lexikon* déjà cité, que Böhl aurait écrit en 1806 un article dans les *Nordische Miszellen,* revue hebdomadaire publiée depuis 1802 à Hambourg, « *über die damalige (1806) Handelspolitik der Engländer* » [*Lexikon,* I, Hamburg, 1851, p. 304]. J'ai recherché, sans pouvoir l'y découvrir, cet article anonyme aux cinquième et sixième volumes (1806) de cette revue. Il y a bien, dans le numéro de février 1811 [la *Revue* expira en mars 1811] un article intitulé : *Ueber Englands Handels = Politik* (p. 152). Mais c'est un extrait d'un livre publié à Dresde cette année-là. En revanche, j'ai de fortes raisons de croire que l'article du numéro du 13 mars 1808, signé *B.: Ueber die Spanische Literatur, in Bezug auf die fragmentarischen Bemerkungen darüber, in den Nordischen Miszellen vom 7. und 14 ten Februar 1808,* est de Böhl. On y renvoie « aux trois traductions de Calderon » par Schlegel et au « *treffliches Werk von Bouterwek* » (p. 165). Je dois ajouter, à propos de cet article sur la politique commerciale anglaise, qu'il en est parlé au *Versuch* [p. 47] dans les mêmes termes imprécis qu'au *Lexikon.* Il doit y avoir là une confusion de dates ou de *Revues.* Il est dit, d'ailleurs, que Böhl a composé de la sorte « manche kleine Aufsätze. »

Unis, de 1834 à 1836, lui avait fait perdre de vue. Cette mort, survenue peu après son retour à Hambourg, posait le problème de la bibliothèque de Böhl. Julius, qui habitait à Berlin depuis 1840 et ne revint à la ville hanséatique qu'en 1849, eût désiré que les collections précieuses réunies par celui-ci passassent à la Bibliothèque de Hambourg. Comme la clause testamentaire qui semblait justifier ces prétentions n'était pas valide légalement, les choses traînèrent en longueur et le Sénat de Hambourg, impuissant, songea à en appeler aux sentiments germanophiles de la famille Böhl, en particulier à sa fille aînée, mariée, depuis 1837, à Antonio Arrom de Ayala. Malheureusement pour la Bibliothèque de Hambourg, les sentiments que l'on escomptait étaient évanouis. La lettre qui va suivre montre pour la première fois la situation exacte de la question et démontre que si la collection de Böhl a été perdue pour l'Allemagne, la cause en est double : d'une part, le refus du Sénat de Hambourg de payer cette bibliothèque; de l'autre, la volonté de Fernán Caballero de ne pas la céder à titre gracieux. Ces détails méritent d'être fixés, car jusqu'alors une équivoque régnait sur ce point. Tous les ouvrages allemands où il est question de ce litige sont unanimes à affirmer que la clause testamentaire de Böhl ne fut pas accomplie parce que l'on en appela en Espagne à « une vieille loi défendant l'exportation de livres rares » : cf. *Geschichte der hamburgischen Stadtbibliothek* von Christ. Petersen (Hamburg, 1838) : il y est dit que la bibliothèque de Böhl comprend 1,500 volumes, « die zwar noch nicht in Empfang genommen ist, deren Eigenthumsrecht aber mit dem Tode des Schenkers an die Bibliothek übergegangen. » M. Isler, dans sa *Geschichte der hamburgischen Bibliothek 1838-1882*, au ve vol., Heft I, p. 49-86 de la *Zeitschrift des Vereins für hamburgische Geschichte N. F.* (Hmbg., 1886) a répété page 84 la raison, prise dans le *Versuch*, pour laquelle les livres n'ont pas été transmis à Hambourg; *Hamburger literarische und kritische Blätter, 1850* [qui contiennent la première biographie de Böhl, n°s 40 et 42] p. 318 : il est dit que cette loi « n'a été que trop souvent violée » ; *Lexikon* etc. de H. Schröder [I, Hmbg., 1851], p. 304 : la

loi est simplement mentionnée, sans commentaires; *Böhl von Faber*, au 2e tome de *Ticknor-Julius* (Leipzig, 1852), p. 653, n. 1, et p. 656 : même assertion que les *Blätter* sur la loi espagnole[1]; *Versuch*, etc. [Leipzig, 1858], p. 105 : répétition intégrale des paroles de Böhl; *Gallerie biographischer Denkmäler aus der Geschäftswelt* [II, Halle, 1860], p. 53 : pure mention du fait sans commentaires. La simple vérité, c'est que les héritiers de Böhl firent valoir leurs droits en face des exigences du Sénat de Hambourg, qui, en fin de compte, proposa de ne choisir que les « 38 meilleurs ouvrages » et de laisser le reste à la famille. C'est dans ce sens que Julius écrivit à Me de Arrom, après avoir fait tâter le terrain par le libraire Georg Wilhelm Niemeyer[2] qui priait, en même temps, au nom de Julius, la fille de Böhl d'envoyer à son ancien ami quelque pièce de ses collections d'antiquités littéraires ou de *folk lore* espagnoles. Cette lettre étant restée sans effet, Julius s'adressa directement à Me de Arrom, lui rappelant *Sola*, imprimée par ses soins, etc. La réponse de Fernán Caballero nous renseigne sur l'état véritable de cette intrigue. En même temps, elle nous apprend des détails inconnus sur la date de la composition de la *Familia Alvareda* — dont M. Morel-Fatio avait déjà noté qu'elle fut rédigée en allemand, — sur celle d'*Elia* — dont nous savons pour la première fois qu'elle fut rédigée en français, comme la *Gaviota*, considérablement postérieure aux deux premières, puisque Fernán dit l'écrire présentement, tandis que les deux autres l'étaient déjà quand son père vivait encore. On lira aussi, en cet allemand enfantin, les vues de Fernán Caballero sur la valeur de l'espagnol comme langue à romans, et l'idée qu'elle a de la politique espagnole d'alors : renseignements qu'il faut un peu éclairer par quelques lignes sur la formation familiale de cette curieuse métèque.

Nous savions, à ce sujet, d'une façon générale, que la famille Böhl était « très attachée aux idées de l'ancien régime »

1. C'est sur les données de Julius que L. Lemcke parle *(Handbuch III [1856], 758, note 1)* de « die von der spanischen Regierung *widerrechtlich* in Spanien zurückgehaltene Bibliothek Böhl von Faber's », qui aurait possédé au complet les 48 volumes des *Comedias nuevas escogidas de los mejores ingenios de España*, publiés de 1652 à 1704.

2. Cf. sur ce personnage le *Lexikon* déjà cité (V, Hamburg, 1870), p. 541.

(Morel-Fatio, *loc. cit.*, p. 292). Le fragment de lettre de Böhl à Julius, que j'ai cité plus haut, de 1821, où il félicite son ami d'être un *servilón* de la plus belle eau, suffirait, en sa brièveté, à caractériser l'état d'âme de cet homme pour qui l'apologie de Calderón et de l'ancienne Espagne était avant tout une entreprise de réaction politique et qui n'admirait les comédies du XVIIe siècle que parce qu'elles incarnaient un état de choses qui lui semblait être idéal. D'autre part, si le père — et toute sa correspondance avec Julius est là pour le prouver — n'avait rien de ce que l'on est convenu de qualifier de moderne, la mère (on sait l'influence d'une femme dans de telles familles) l'emportait sur lui en zèle ardent pour rétablir le passé. M. Morel-Fatio a noté que les *tertulias* de Dª Francisca « étaient le centre du parti royaliste conservateur » à Cádiz (*ibid.*, p. 291)[1]. C'est dans ce milieu que la jeune fille formée par une « junge Dame aus Lüttich, katholischer Religion, um jedem Vorwurf der Ketzerei zu begegnen » (*Versuch*, p. 44), puis, vers l'âge de treize ans, « in einer Pension einer ehemaligen Dame von St-Cyr » (*id.*, p. 54)[2], compléta une éducation sans doute déjà passablement unilatérale, bien que tempérée par l'aptitude naturelle de « Cecilie » « für deutsche Bildung und Gründlichkeit » (*id.*, p. 44). Deux documents inédits nous permettront, mieux que de longs considérants, de nous représenter ce qu'était D^a Frasquita de Larrea, et quelle impérissable forme une telle femme devait imprimer à l'âme de sa fille. L'un et l'autre sont dirigés à Julius, que Mme Böhl avait vu, nous l'avons dit, à Görslow en 1813 (*Versuch*, p. 80), et qui, toujours avide de littérature espagnole, lui avait demandé de lui envoyer des extraits de vieux livres, en particulier d'épopées. Le premier est daté du 14 mars 1821, et c'est là que Fernán écrivit la petite note reproduite précédemment. En voici la teneur :

C'est moi, Monsieur, qui vous dois des remercimens non seulement de ce que vous m'avez toujours honoree des vos aimables souvenirs,

1. D'après le *Versuch*, p. 84.

2. A l'occasion de la première communion de sa fille, que lui avait fait faire un prêtre français, son catéchiste chez la dame de St-Cyr, Böhl écrit (*Versuch*, p. 55) qu'à coup sûr un bon fonds « *auf lebenslang gelegt worden sei* ».

mais encore de ce que vous croyez me devoir de la reconnoissance pour une occupation qui m'etoit doublement agreable dans l'espoir qu'elle meriteroit votre approbation, unique but auquel je m'etois permise d'aspirer. J'aurois continué mes recherches si mon Mari m'eut encouragée, & si j'eusse pu prevoir que mes extraits vous auroient fait plaisir. Il est si doux de travailler pour les autres & si *déconfortant* de penser seulement a soi! — Je me remettrai à l'ouvrage; en attendant je prens la liberté de vous envoyer quelques *soupirs espagnols,* pour lesquels je ne vous demande que de l'indulgence.

Je dis *soupirs :* car, comme vous l'observez trop bien, le monde politique et religieux offre si peu d'objets consolans que nous en sommes toujours aux soupirs. L'Espagne dans ce moment presente le plus triste spectacle a ceux qui, nourris des saines doctrines que les Bonald, La Mennais, Fièvée[1], Villele, Chateaubriand & autres bons esprits ont répandu en France, ne peuvent voir dans le bouleversement complet de l'ouvrage des siècles que des ruines et des destructions. Heureux encore s'il nous etoit donné de prevoir qu'il s'eleveroit du milieu des decombres l'ombre d'un genie restaurateur!... Mais helas! rien que des monstres formés des vapeurs philosophiques du 18me siecle ne s'eleve sur notre horizon politique, terrassant notre innocente Nation, a la maniere que des géans de fantasmagorie épouvantent des enfans.

En effet, Monsieur, il n'y a point de milieux chez nous : ce sont toujours les gens flamboyants du *siecle des lumieres,* les gens d'*entre deux* (qui, comme dit Pascal, font du bruit dans le monde) vis a vis du bon, bon peuple, & de nos graves et timides erudits. La presomption & le charlatanisme d'un côté, la soumission & la loyauté de l'autre, le triomphe fut aisé.

Mais quel triomphe! Ils le connoissent bien, ces astucieux — ils savent bien qu'ils luttent avec la conscience de toute une Nation... et que la victoire n'a été gagnée qu'avec la magie du nom de Ferdinand... du Roi! — Oui Monsieur; mon honorable patrie ne sera jamais heureuse ni malheureuse qu'a force de loyauté. — Ce ne sont pas les braves guerriers qui ont combattu si glorieusement pour l'independance de leur patrie, ceux qui, enfermés dans le retranchement de l'Isle de Leon, avec des vaisseaux et des vols *(sic)*[2] prets au moindre echec, ont levé l'etendart de la rebellion — Mais toute l'armée, la tête noblement baissée, a proclamée la Constitution dès[3] que leur Roi leur a ordonnée!

1. Le fameux Joseph Fiévée, publiciste souple, qui sut se plier aux hommes et aux événements en servant tour à tour Napoléon et les Bourbons, mais en conservant un fonds inaltérable de conservatisme (1767-1839).

2. Par contamination de l'espagnol *volar,* faire sauter (en mettant le feu aux poudres).

3. Ajouté en surcharge.

Fièvée a dit quelque part : « Ou l'Europe perira bientot, ou le siecle dit des lumieres paroitra le plus fou de tous les siecles. » — J'aime a croire que le moment est arrivé de cette terrible crise — il vaut mieux perir que d'etre le jouet des feux follets revolutionaires eternellement — Si les puissances reunies a Laybach[1] veulent encore temporiser & au lieu d'etre les délégués d'une autorité divine pour le bonheur du monde, s'amuser a jouer les farces sentimentales du moderantisme, l'Europe est perdue...

C'est un triste chapitre que celui de la politique aujourd'hui — laissons-le — & parlons un peu de poesie. Mais tout en voulant temoigner mon admiration pour le nouveau poete françois que vous nous avez envoyé, ne voila-t-il pas que je pense encore a l'esprit du siecle!... oui, car ce n'est qu'a ceux qui l'ont combattu qu'on doit en France la naissance de la vraie poesie... La France a passee par le creuzet d'une cruelle experience — & elle renait plus robuste et brillante de ses epreuves.

J'abuse de votre patience, Monsieur — Agreez les sentimens de ma reconnoissance & de ma haute consideration.

Francisca Bohl de Faber. née De Larrea.

Le second document, qui me semble également typique, est de novembre 1822 :

C'est avec un veritable plaisir & une sincere reconnoissance que j'ai reçu, Monsieur, la seconde lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, car mon Mari vous a fait savoir qu'il avoit intercepté la premiere. — Il a eu tort — car bien que mon cœur se seroit sans doute rejoui en lisant de votre part des sentimens pareils aux miens, mon imagination n'avoit pas à craindre un plus grand degré d'exaltation — au contraire : la simpathie calme : c'est un bonheur de trouver une ame qui s'identifie avec la notre — & le bonheur est toujours tranquille.

Si je ne puis juger tout à fait ce que j'aurois eprouvé a la lecture de cette lettre perdue, je puis, du moins, vous assurer que celle qui m'est parvenue m'inspire un profond attendrissement. Tout ce que vous dites de ma pauvre et noble patrie est si vrai! Ah! si Vous la voyiez comme je la vois, vous seriez content de Vous, en pensant que Vous la savez si bien juger ala distance & malgré tout ce que, a l'exterieur, elle presente d'ignorance et de folie —

1. En 1821, de janvier à mai, se tint à Laibach un Congrès qui réunit les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Naples et le duc de Modène. Il avait pour objet d'étouffer le mouvement libéral en Italie et aboutit à l'occupation de Naples par les Autrichiens.

Votre lettre est un beaume pour un cœur espagnol — j'aime a croire que l'Europe regenerée nous accorde son estime, même en compatissant a nos inévitables malheurs, mais qui seront passagers — Oui, passagers — les idées revolutionnaires ne peuvent s'aclimater dans un sol impregné, depuis tant de siecles, de la semence de Jesu Christ — c'est a dire des doctrines saintes de l'humilité, de l'obeissance, de la fermeté. La Foi, la Foi qui soutient aussi bien les empires de la terre que l'empire spirituel, s'accroit par tous les efforts qu'un tas de malheureux semeurs fait pour faire brouter[1] chez nous les champignons empoisonnés que le soleil de justice a reduit en poussiere chez d'autres peuples plus heureux. Oui, Monsieur, comme vous le dites : ma grande & malheureuse patrie renaitra plus grande et plus pure du creuzet de la revolution. J'ai cette conviction intime non seulement par la voix de mon cœur, mais aussi par les observations de mon entendement & les calculs de mon esprit. C'est alors que nous aurons de nouveau des poetes religieux, c'est à dire des veritables poetes — C'est alors que nos anciens troubadours renaitront dans le cœur et dans l'estime des Espagnols — Ces Troubadours qu'il faudroit defendre dans le jour, ainsi que toute notre litterature nationale, si les fous qui nous gouvernent savoient etre consequens. Ils le sont même si peu entre eux qu'il y a de la scission ouverte entre les differentes sectes tenebreuses des Francmasons, Comuneros, Anillistas[2] et Constitutionels *netos*. Les Royalistes s'en rejouissent au milieu de leur abattement ; ceux-ci fermes dans leurs doctrines ne peuvent jamais manquer d'etre unis & par consequent d'etre la veritable force de la Nation. Ils ne savent pas intriguer ; ils sont

1. *Brotar.*

2. On appelait vers 1820 *anilleros* les libéraux modérés qui, d'abord affiliés à la franc-maçonnerie, s'en étaient séparés pour former la société des *amigos de la Constitución*. Le vulgaire les appela *anilleros* parce qu'ils portaient un anneau pour se reconnaître. Quant aux *Comuneros*, Quintana a porté sur eux le témoignage qu'ils « tienen el indisputable mérito de haber contribuído en gran manera à la restauración de la libertad en el año 20 » (cité dans le *Dicc. Enciclop. hisp.-americ.*, V, p. 643). Les Böhl vivaient en plein foyer d'agitation constitutionnelle : c'est en janvier 1820 que Riego avait, à Cabezas de San Juan, provoqué le fameux *pronunciamiento* qui rétablissait la Constitution de 1812, dite de Cádiz, que Ferdinand VII accepta le 7 mars. D[a] Francisca, en sa qualité de *servil*, ressent pour la France des Bourbons restaurés des sympathies qui contrebalancent la gallophobie de son époux : de là, sans doute, certains malentendus, dont la suppression de la lettre de Julius à M[me] Böhl par son mari semble être une conséquence. Julius donnant trop raison à l'exaltée D[a] Frasquita, Böhl qui restait au fond un rationaliste, tout en étant très franchement royaliste et réactionnaire, n'imagina rien de mieux, pour tempérer les outrances de sa femme, que de ne point lui remettre la pièce du délit. Il ne sera point sans utilité de transcrire ici ce que le *Versuch* (p. 20) dit de D[a] Francisca : « Eine geistreiche Spanierin, die Tochter einer Irländerin, welche in England eine vorzügliche Erziehung genossen und durch einen längern Aufenthalt in Frankreich es in der Sprache dieses Landes gleichfalls zu einer besondern Meisterschaft gebracht hatte. Nur Deutsch konnte sie niemals erlernen. Mit Böhl correspondirte sie in der langen Zeit, welche ihrer Verbindung voranging,

tranquilles et silencieux; ils souffrent; ils sont persecutés; mais l'ordre auquel, necessairement, tout desordre doit tendre, les viendra trouver. Les revolutionnaires disparoitront, car leur grand maitre a dit :

Mon empire est detruit, si l'homme est reconnu

& l'Espagne renaitra de tant de cendres.

Puisque les extraits de nos poems epiques vous ont plu, je continuerai a en faire; votre aprobation est un grand encouragement.

Vous avez envoyé la Restauration de Haller[1] en allemand; & savez vous que c'est moi a qui elle auroit fait plus de plaisir? Ne m'oubliez pas quand vous envoyez des livres — songez que je ne lis pas l'allemand.

Vous verrez par les defenses d'Elio et de Geoffrien que ces deux Heros Chretiens ont été assasinés d'une maniere plus horrible que le fut le respectable abbé Vinuesa. Jugez de notre situation presente[2]!

Je vous repete, Monsieur, l'expression de ma reconnoissance en vous assurant de ma parfaite estime et haute consideration.

Françoise Bohl.

1. Novembre 1822.

Cette digression — plus apparente que réelle, car les documents ci-dessus sont précieux pour l'histoire de la formation de Fernán Caballero, dont la lettre qui va suivre, à Julius, est un témoignage qui en confirme le sens — achevée, revenons à la question qui motive cette introduction. Julius, qui

gewöhnlich in französischer Sprache. » Page 20, Böhl parle de *Grillen* de sa femme et de sa belle-mère, et cela dès 1797, l'année de la naissance de « Cecilie ». Page 21, Böhl dit de sa femme (à la même date) : « Sie hat Anlagen zu allen vortrefflichen Eigenschaften, *doch wird die Ausbildung bei einzelnen schwer durch die Macht etlicher eingewurzelten romantischen Ideen.* » Bien qu'intelligente, ajoute-t-il, il lui manque « la volonté, la soumission constante de la sensibilité trompeuse à la raison, pour correspondre à l'idéal d'une femme. » Ces lignes, dès 1797, sont à noter, surtout venant de Böhl.

1. *Restauration der Staatswissenschaft oder Theorie des natürlich geselligen Zustandes, der Chimäre des künstlich bürgerlichen entgegengesetzt,* dont le premier volume parut en 1816, le deuxième en 1817, le troisième en 1818, le quatrième en 1820. Il s'agit de K. L. von Haller.

2. Francisco Javier Elío avait été condamné, le 7 avril 1821, au *garrote* par un Conseil de guerre de Valence. Je ne sais pas quel est ce *Geoffrien.* Quant à Matías Vinuesa, « el cura de Tamajón », le fanatique auteur du *Preservativo contra el espíritu público de la Gaceta de Madrid* et du *Preservativo contra la irreligión,* l'inventeur du plan de destruction par main armée du système constitutionnel (1821), massacré par la foule irritée dans sa prison de Madrid le 4 mai 1821, les regrets de Dª Francisca à son endroit n'allaient pas tarder à être calmés : ses assassins devaient, en 1824, être exécutés par ordre de l'absolutisme rétabli, après que, l'année d'avant, Ferdinand VII avait fait célébrer un service expiatoire en son honneur.

dès cette date songeait — sa correspondance avec Keil, avec Léopold Schmidt, en particulier, justifie mon assertion — à écrire quelque ouvrage sur la littérature espagnole, avait pensé que la bibliothèque de Böhl, léguée à celle de Hambourg, — que son ami, l'érudit Christian Petersen, gérait, — lui serait d'un secours précieux et avait, pour flatter la vanité de la fille, suspecte de bas-bleuisme, fait demander à celle-ci par Niemeyer de lui envoyer quelques-unes des antiquailles littéraires sûrement collectionnées par un si *vollkommenes Ebenbild* (p. 44 du *Versuch*) de son père, dont elle partageait si pleinement les *geistige Interessen* (*id.*, p. 93). Au lieu de cela, « Cecilie » répondait par le refus le plus catégorique de se déposséder sans paiement des livres de Böhl et, comme fiche de consolation, adressait à son ami d'antan un paquet d'histoires polyglottes, écrites d'une petite écriture indéchiffrable et hâtive, sans ponctuation, avec une orthographe à la diable et des solécismes à chaque ligne! Julius, désappointé, mit ces paperasses dans un tiroir et cessa toute correspondance avec cette Allemande ingrate, bien qu'elle alléguât la « mémoire du cœur » en tête de sa missive.

Les paperasses restèrent dans le tiroir de Julius jusqu'en 1858[1].

En 1858, Julius eut connaissance de l'article d'Antoine de Latour dans le *Correspondant* du 25 août 1857[2]. Pour la pre-

1. Dans sa notice sur Böhl, à la page 647 du tome II de sa traduction de Ticknor, publiée à Leipzig six ans auparavant, il s'était borné à répéter sur « Cecilie » en une note de quatre lignes ce qu'en disait déjà, fort sommairement, l'auteur anonyme de la biographie de Böhl, dans les *Kritische Blätter* de 1850. On lisait, dans ces dernières, p. 312, note : Diese Tochter, welche den Geist und die Phantasie des Vaters erbte, und deutsche Ausbildung mit südlicher Lebendigkeit verbindet, ist Verfasserin einer Novelle mit dem Titel Sola, welche in diesen Blättern erschienen ist. Sie lebt jetzt, verheirathet, in Puerta *(sic)* Santa Maria, bei Cadix. Julius transcrivit *(loc. cit.)* : « Diese Tochter, welche Geist, Phantasie und Verstand des Vaters erbte, und deutsche Ausbildung mit südlicher Lebendigkeit verbindet, ist Verfasserin *vieler* geist = und gemüthreichen spanischen Novellen, deren eine, Sola, auch *in deutscher Bearbeitung* in Hamburg gedruckt wurde. » [J'ai souligné le mot *vieler* parce que ce mot n'est explicable, en 1852, que par la lettre de F. C. de 1845 et *in deutscher Bearbeitung* parce que l'expression peut signifier que le texte de *Sola* fut revu avant l'impression.]

2. Cf. note sur la bibliographie des articles concernant F. C. à la fin de cette introduction. Au début de cette même année 1858, on ignorait encore tellement ce qu'était devenue Cäcilie, en Allemagne, que Frau Campe écrivait dans le *Versuch* : « *Es ist zu beklagen, dass sie diesen Weg* [celui qu'elle avait semblé vouloir prendre avec *Sola*] *nicht weiter verfolgt hat; vielleicht geschah es in Spanien? In Deutschland ist nichts mehr von der befähigten Frau bekannt geworden...* » [p. 101.]

mière fois, la fille de Böhl était présentée à l'Europe comme une digne émule de son père. « Fernán Caballero, disait son admirateur, possède dans ce genre (la poésie populaire) des archives non moins riches; à tout ce que son père, l'érudit passionné, Don Juan Nicolás Böhl de Faber, avait amassé pendant sa vie, il a ajouté ses propres trouvailles et n'épargne rien pour les augmenter. » [P. 609.] Ce fut pour Julius une révélation. A cette date, il avait fait son deuil, bon gré mal gré, des livres de son ami, acquis, en grande partie, par la Bibliothèque Nationale de Madrid, en 1849[1]. Toujours à l'affût de nouveautés hispaniques, il songea alors à utiliser les papiers que la naïve « Cecilie », alors inédite, lui avait envoyés dans un élan de littérateur novice. Il était dans l'ignorance la plus absolue de la vie de cette femme. Il se mit alors à tâcher d'obtenir des détails sur son compte. Ignorant son adresse, il fit écrire, par l'intermédiaire de Frau Campe, au consul anglais de Puerto, Mr. Ch$^{s.}$ S. Campbell, le priant de le renseigner sur les œuvres et la personne de « Fernan Caballero », et voici la réponse qu'il reçut, datée *Puerto, 26 mai 1858* :

My dear sir! Y duly rec^{d} your favour of Ist inst and delayed answering it till I could go over to Cadiz to see my brother in law, who is related to the family of late Mr Böhl, and obtain such of the information you require, antecedent to my coming to this country.

I considered this method better, than going direct for it to Mrs Osborne, who is just now living in the country.

Therefore from what I gathered from him, and my own knowledge on the subject, I can give you the following, which I believe to be what you want.

Mr. John Nicolas Böhl was married to Doña Francisca la Rea y Aiheron[2]! They had four children :

Cecilia, Aurora, John and Angela.

Cecilia was first married to the captain of Infantry « Planels » who

1. Les éditeurs de Gallardo ont utilisé ces livres à partir du tome II (1866) de l'*Ensayo*, où figure l'abréviation *B*[*iblioteca de*] *B*[*öhl de Faber*].

2. En fait elle s'appelait Francisca Ruiz de Larrea y Aheran, domiciliée à Cádiz. Pour des détails plus complets sur l'arbre généalogique des Böhl, avec toutes ses ramifications, voir *Hamburgische Wappen und Genealogien*, de Ed. Lorenz Meyer und Oscar L. Teodorpf (Hamburg, 1890, *Selbstverlag*), p. 49-54. On y trouvera aussi une reproduction en couleur des armes de la famille Böhl.

died in Puerto Rico[1]. Her second marriage was to the « Marquis of Arco Hermoso » of Seville, who died there, — and thirdly in 1837[2] to : « Don Antonio Arrom » an advocate of Ronda, who is now Spanish Consul in Sidney (New South Wales) and she is living at present in apartments in the Alcazar in Seville. — She has had no children by either of her three husbands.

Aurora[3] married, about 1825, Mr Thomas Osborne, an english merchant in Cadiz, by whom she has had five children : Maria Manuela, Cecilia, Francisca, Thomas and John. — Of these Maria Manuela is married to Mr Morgan an english merchant here and partner in the house of Duff, Gordon & Comp.[4]. — Cecilia is married to the Marquis of Castilleja of Seville, and Francisca is married to the Marquis of Saltillo of Carmona. — Thomas is a partner is the house of Duff, Gordon & Co and John is an attaché to the Spanish Embassy at Vienna[5].

John Böhl (son) married a cousin in Germany, where he died, leaving four children, who whith their mother I believe live in the neighbourhood of Lübeck[6].

1. Sur ce mariage malheureux, il faut lire les confessions de Fernán, à peine voilées, dans *Clemencia*. Elle avait accompagné Planells à Puerto Rico, où il mourut à la fleur de l'âge. La licence de mariage octroyée à Planells, ainsi que l'acte de naissance de Fernán, sont conservés au ministère de la guerre à Madrid.

2. Dans les *Hamburgissche Wappen*, la fausse date : 1824 est donnée. Le marquis d'Arco Hermoso ne mourut qu'en 1835. Arrom se suicida en 1859, à Londres, à Blenheim Park, en avril.

3. C'est à *Aurora* que sont dédiés les vers de D. José de Vargas y Ponce : *A una niña de quince años que se llamaba Aurora*, dans la *B. A. E.*, 67, p. 609. Même page, il y a des *versos escritos por Vargas Ponce para el album de la madre de Fernan Caballero*. Je publierai prochainement des documents nouveaux sur la part qu'ont eue Vargas Ponce, Cavaleri et Da Francisca de Larrea — qui ne signait pas du tout [cf. Morel-Fatio, *Études, IIIe série*, p. 292, *note*] ses contributions *Corine* — aux controverses de de Böhl avec Mora et Alcalá Galiano. On verra que Fernán Caballero savait bien ce qu'elle faisait lorsqu'elle refusait poliment d'envoyer à Ticknor les pièces de cette querelle. Sa lettre, qu'a imprimée M. Morel-Fatio, *art. cit.*, p. 296, était signalée en ces termes, p. 40 du *Catalogue of the Spanish Library and of the portuguese Books bequeathed by G. Ticknor to the Boston Publ. Lib., etc.* de J. C. Whitney (Boston, 1879) : *see Fernan Caballero's letter to Picard, dated 26 (sic) July, 1861, inserted at the beginning of Faber's Floresta* [*D. 1506. 63*]. Cette indication avait été écrite originairement par Ticknor dans un des volumes de sa Bibliothèque contenant diverses publications se rapportant à Calderón, dont quelques brochures de Böhl.

4. C'est la maison où Böhl de Faber fut employé de 1821 à sa mort, emploi qui fit transférer sa résidence de Cadiz à Puerto. On trouvera une description intéressante de la maison de campagne des Böhl à Chiclana, aux temps de leur splendeur commerciale, dans *No transige la conciencia* (*Obras completas*, Madrid, 1860, t. X).

5. Leur mère mourut en 1869, le père en 1890, à Séville.

6. Juan Jacob Böhl von Faber, né à Cádiz le 1er novembre 1801, mourut à Lübeck le 18 avril 1848. Il y était marchand. Sa femme, née Berckemeyer à Hambourg, mourut à Lübeck en 1873. De leurs huit enfants, six vivaient encore en 1890, et la famille du dernier, l'avocat Ed. Wilhem Rudolph Böhl, né en 1842, et habitant Lübeck, est très connue dans cette dernière ville : la plus jeune de ses filles est née le 10 mai 1881.

Angela was married firstly, about 1825, to Mr le Baron de Chatrie la Fosse, colonel of the french 13th Regt of Lancers, and secondly to her present husband in 1854, to Don Fermin Yrribarren, brother of the Marquis of Purullena[1].

Cecilia, the present Mrs Arrom, was born in Geneva[2] (Switzerland), and was educated in Germany. She is a superior talented lady. — The first I heard of her writings was many years ago, I think in the lifetime of her second husband. I recollect her then writing a novel, but which was not printed or published, and was handed about in manuscript to be read by her friends[3]. — Wether she writes now for the sake of gain or for pastime, I can not say.

She and Arrom lost nearly all her property in the failure of « Haurie », and not being very well off, he was induced to accept the consulship above named[4].

I have heard that on account of her works she has a pension from the Spanish Government, and the grant of the apartments in the « Alcazar », as also that the Queen has requested her to write a work on Education.

I have not read any of her writings myself and therefore can not pretend to give an opinion of their merit. She writes under the feigned name « Fernan Caballero » and her works are to be had at a booksellers in Cadiz. Should you like to have any of them, I will procure them for you with pleasure.

Cette lettre parut excellente à Julius, qui écrit, le 24 juin 1858, à Frau Campe, à ce sujet :

Über Alles schätzbar ist der ächte matter of fact = Brief des Mr. Campbell, und ich erkenne darin ganz die britische [schottische], der deutschen verwandte Natur. Kein lebender Franzose hätte vermocht, so gründlich und verständig zu berichten... [5].

1. Le mariage d'Angela date de 1825 exactement. Châtry de la Fosse, puis Fermin Yribarren furent successivement ses maris. Elle était née en 1803 à Cadiz.

2. L'erreur est légère : Morges est sur le lac de Genève.

3. Sans doute *Elia,* car la *Familia Alvareda* était rédigée en allemand, et nous savons que *la Gaviota* fut seulement commencée en 1845.

4. Nous allons voir, par la lettre de F. C., qu'en juillet 1845 elle vivait encore avec lui à Jerez.

5. Dans cette même lettre, il dit qu'il a appris « dass Caecilie 1818 oder 1819 zum letztenmale hier war. Ihr Gedächtniss bestätigt dies hoffentlich. Vielleicht waren Sie damals bei Mad. Sieveking an jenem merkwürdigen Freytag Abend, an dem (wie mir erzählt ward), Caecilie den steifleinenen alten Genius der Zeit (August von Hennings), in grosse Verwunderung versetzte, dass man so erzkatholisch und dabei doch vernünftig sein könne ». La mémoire de Julius le trompait d'une année. J'ai déjà dit un mot sur la famille Sieveking. Quant à A. von Hennings, qui édita en 1779 l'épopée

Malheureusement le bon docteur comptait sans son hôte. Son ami Ferdinand Wolf le devança, en publiant dans le troisième fascicule du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* de Ebert sa volumineuse étude *Über den realistischen Roman und das Sittengemälde bei den Spaniern in der neuesten Zeit, mit besonderer Beziehung auf die Werke von Fernan Caballero* (*Jahrbuch,* 1857, p. 247-297). Dès 1858, d'ailleurs, Paul Heyse avait habilement mis à profit les renseignements donnés par Latour dans *La Baie de Cadix* (Paris, 1858), où est reproduit l'article du *Correspondant*, dans le fascicule de mai du *Stuttgarter Kunstblatt,* p. 65 *seq.* Julius, vieillissant, tourmenté d'infirmités, renonça à son intention de révéler au public allemand une femme que celui-ci risquait, au train où allaient les choses, de bientôt connaître mieux que lui : car, poussant à la roue mise en mouvement par son illustre père, Adolph Wolf écrivait, le 18 juillet 1859, dans cette même *Wiener Zeitung* qui, en mars dernier (nº 67-69, 71-72), avait publié la première traduction allemande d'une nouvelle de Fernán Caballero [*Im Leben schweigen und im Tode verzeihen*], un feuilleton enthousiaste sur cette romancière, réclamant une version « de ses écrits les plus importants » qui, ajoute-t-il, serait d'autant plus à désirer, « als uns mit dieser Schriftstellerin ein engeres stammverwandtes Band verbindet, und die Franzosen schon angefangen haben, uns hierin mit gutem Beispiele voranzugehen ». Julius remit donc dans son tiroir les paperasses de 1845. Cette même année 1859, le bibliophile fureteur Friedrich August Cropp (1805-1899) fit relier, au nom de son ami, dans une belle enveloppe de carton, les petites feuilles illisibles

qui fit tant de tapage au camp des orthodoxes : *Olavides*, et différents journaux d'*Aufklärung*, en particulier le *Genius der Zeit* (qu'attaqua violemment M. Claudius), ses nombreux papiers sont encore aujourd'hui à la Bibliothèque de Hambourg. Il mourut en 1826. C'était le beau-frère de Reimarus. Cf. à son sujet l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 11, p. 778-780. Dans cette même lettre Julius annonce : Die Titel von Caeciliens Schriften kann ich aus Wien leicht erhalten, et plus haut : was noch an Nachrichten einzuholen sein kōnte, wird mein Freund Wolf leicht von dem dort entdeckten Enkel unsres Böhl's erfragen. En fait, il fut « roulé » par Wolf. — Je profite, à la dernière heure, d'un court espace qui est mis ici à ma disposition pour signaler (encore que ce ne soit pas le lieu) une notice bibliographique sur Julius qui m'était restée inconnue et que je viens de trouver au *British Museum*. Elle émane du fameux F. L. Hoffman et a paru à Hambourg en 1864, broch. in-8 de 35 pp. Elle est intéressante.

de Fernán et écrivit de sa plus belle gothique, au recto de la première page, ce titre :

BRIEFE, NOVELLE *(sic)* UND BEISPIELE

von

FERNAN CABALLERO

(Doña Cecilia de Bohl de Arrom,
ältester Tochter von J. N. Böhl von Faber)
eigenhändig geschrieben and 1845 an mich gesendet,
gegenwärtig aber von mir zur
Campe = Reclamschen Handschriften = Sammlung
gesteuert, um später mit dieser
der Hamburgischen Stadtbibliothek
überliefert zu werden.
Hamburg, im November 1859
Nikolaus Heinrich Julius M. D. [1].

Et c'est à la Bibliothèque de Hambourg, où ils dormaient dans une armoire — sauf la nouvelle espagnole, envoyée par Julius à la *Hofbibliothek* de Vienne — que j'ai transcrit la lettre et les premiers essais qui vont suivre[2].

C. PITOLLET.

(A suivre.)

1. La signature est autographe. La cote de l'enveloppe, dans la *Sammlung* Campe, est 24, sans autre désignation.

2. On ne m'en voudra pas de donner ici quelques-uns des renseignements (ceux intéressant l'hispanisant) qu'un long commerce avec les œuvres et les papiers de Julius m'a permis de recueillir sur son compte. Sur ce personnage, qui a joué en son temps — c'est-à-dire dans la première moitié du XIXe siècle — un rôle littéraire et surtout social considérable, nous n'avons en français qu'un mauvais article, renfermant une grosse erreur, dans le Larousse (t. IX, 1873, p. 1106). La *Grande Encyclopédie* a cru devoir l'omettre, ainsi, d'ailleurs, que le *Konversations-Lexikon* de Brockhaus; celui de Meyer (t. IX, *s. v.* Julius) a sur lui une notice de 37 lignes. Julius, né de parents israélites en 1783, à Altona, se convertit en 1809, à l'issue des études universitaires, au catholicisme. Je n'ai pas à énumérer la liste de ses ouvrages, qui atteint le chiffre de 29. Il me suffira de signaler que c'est à l'instigation de son maître Joseph von Görres, l'extraordinaire publiciste, qu'il s'occupa de bonne heure de littérature espagnole. C'est à lui, aussi, qu'est dédiée sa première production en ce sens : *Neue spanische Staatsschriften des Don Joh. Escoiquiz, Beichtvaters u. Don Peter v. Cevallos, Staatsrathes Sr. Kathol. Maj. Ferdinand VII. Deutsch hrgb. u. mit einer Einleitung versehen* [Leipzig, In der Exped. der Minerva, xx et 140 pp.] Il eut une vie assez aventureuse en apparence, mais qui s'explique quand on a pénétré l'idée maîtresse de son existence : l'amélioration du régime des prisons en Prusse, qui lui fit faire ses voyages en France, en Angleterre et aux États-Unis. Ce ne fut que lorsque la révolution de 1848 eut détruit la raison d'être de sa campagne qu'il s'établit, pour y mourir, à Hambourg (1849-1862). C'est aussi pour y occuper ses loisirs qu'il revint

aux études hispaniques et traduisit, avec des adjonctions personnelles, Ticknor [cf. sur cette traduction les *Hmbg. Nachrichten* de 1852, n° 227, et les *Blätter für litterarische Unterhaltung* de 1853, n° 24]. Je suis à même d'enrichir d'un ouvrage la liste des œuvres de Julius donnée dans le *Lexikon* de Schröder, t. III (Hmbg., 1857, p. 513-517), et cet ouvrage est justement une production d'hispanisant. J'en dois la connaissance à une note émanant de Julius, qui se trouve dans l'exemplaire privé du *Lexikon* (p. *516*) en dépôt dans le Cabinet du Directeur de la Bibliothèque de Hambourg, et qui a été mis à ma disposition. Voici la teneur de cette note : « In den 20ᵉʳ Jahren von mir herausgegeben, das Müller'sche Leben des Cid liess ich hier in Hamburg durch einen Spanier G übersetzen. » Cette traduction est à la Bibliothèque de Hambourg : *Romancero | e Historia | del | muy valeroso Caballero | el Cid Ruy Diaz de Vibar | en lenguage antiguo, recopilado por | Juan de Escobar, | Edicion completa, | añadida y adornada con una version castellana | de la Historia de la Vida del Cid por el famoso | historiador aleman | D. Juan de Müller. | En Francoforto | Imprenta de Brœnner. 1828* | . Les 12 pages d'introduction, d'un castillan qui n'est pas toujours correct, sont signées J. Le ton est celui des romantiques allemands et l'hispanophilie est volcanesque. Napoléon « *usurpador del trono de los Capetos* » n'y est pas ménagé, ni Paris, « *Nueva Babilonia* » (p. VIII). Le morceau est daté : *Hamburgo el aniversario de la batalla de Lipsia*, 1827. Le volume contient les 78 romances de l'édition d'Escobar, d'après la réimpression de G. del Reguero, Madrid, in-16, 1818, et les 24 autres qui se trouvent dans les éditions de Pamplona *s. a.*, et Cádiz, 1702, in-16, supprimés par Reguero sous prétexte qu'ils n'étaient pas conformes à l'histoire. A partir de la page 299 jusqu'à la page 364 se trouve la *Vida*, que J. von Müller compila en 1805 sur l'*Historia* du continuateur de Flórez, D. Manuel Risco et d'autres sources. Je crois pouvoir affirmer avec certitude que le traducteur espagnol était un certain J. E. Gómez de Mier, que Julius qualifie (Préface, XI) de *distinguido literato español* et qui mourut professeur d'espagnol au *Johanneum*, après avoir composé diverses œuvres d'enseignement hispano-allemandes, dont la première : *Der echte Spanier*, etc., (Hmbg., 1839) a eu 7 éditions. Le *Romancero* est dédié à Böhl de Faber. C'est sur ce volume que F. M. Duttenhofer a fait, en 1833, sa traduction : *Der Cid. Ein Romanzen — Kranz. Im Versmaasse der Urschrift vollständig übersetzt.* (Stuttgart, 1833). — Julius était un collectionneur avide de livres de tout genre. Sa bibliothèque fut vendue à deux reprises : à Berlin, en 1824, cf. catalogue spécial, de 134 p. in-8°, intitulé : *Bibliotheca selectissima Bibliophili Hamburgensis, Libros rarissimos ex antiquitatibus maedii aevi linguarum et populorum, praecipue germanicis, scandinavicis, belgicis, gallicis, italicis et hispanicis complectens* — et à Hambourg, en 1850 : le catalogue, de 182 p. grand in-8°, s'intitule : *Catalogus bibliothecae per XL annos magna industria in America et Europa collectae*, etc., Berolini, 1850 ; 1,869 et 3,901 nᵒˢ en deux parties. Il y a 519 nᵒˢ espagnols. Mais les titres des ouvrages sont imprimés de façon inexacte et avec quantité de fautes grossières. De plus, les indications bibliographiques, qui rendent si précieux les catalogues de Tieck, Salvá, Ticknor, etc., manquent totalement. Le nom du vendeur n'y est indiqué qu'au bas des pages où se trouve la numération des feuilles : *Dr. Julius Bibliothek*. Cf. sur ces deux ventes la brochure de F. L. Hoffmann.

Je réunis ici les indications bibliographiques que je connais sur Fernán Caballero. Ajoutées à celles déjà indiquées par M. Morel-Fatio, elles pourront être utiles à l'auteur d'une étude critique d'ensemble, qu'il faudra bien entreprendre quelque jour, sur cet écrivain. Je donne mes références par ordre de date : *Correspondant* (Nouv. Sér.), t. V, 4ᵐᵉ livraison, 25 août 1857, p. 609 *seq.*; *Literaturblatt zum Stuttgarter Kunstblatt*, fasc. de mai 1858, p. 65 *seq* ; *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1858, p. 352 *seq.*, art. de Ch. de Mazade ; A. de Latour, *La Baie de Cadix*, Paris, 1858 ; *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, t. I, 1859, p. 247 *seq.*; Anonyme, *F. Caballero in Deutschland*, dans *Europa, Chronik der gebildeten Welt* (rédigé par G. Kühne à Leipzig), p. 1815 *seq.*, 1859 ; *Wiener Zeitung* du 18 juillet 1859 : *Ueber F. C. und ihre Sittenromane*, par Ad. Wolf ; *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Akademie der Wiss.*, Band XXXI [avec tirage à part, Vienne, 1859, in-12 de 90 p.] : *Beiträge zur span. Volkspoesie aus den Werken F. Caballero's*, par F. Wolf ; Germond de Lavigne, préface des *Nouvelles Andalouses, etc.* (Paris, 1859, in-16) ; *Jahrb. für rom. u. engl. Lit.*, t. III, 1861, p. 209 *seq.*, nouvelle étude de F. Wolf ; *The Edinburgh Review*, July 1861, p. 99-129 ; A. de Latour, *Études littéraires sur l'Esp. contemp.*, Paris, 1864, p. 18 *seq.* ; Jul. Schmidt : *F. Caballero und die spanische Literatur in Deutschland*, *Monatshefte* de Westermann, XXV,

Braunschweig, 1869; *Unsere Zeit. N. F.*, 1876, p. 81 *seq.*, art. de Heinrich Keiter; G. Hubbard, *Hist. de la littér. contempor. en Espagne,* Paris, 1876. — A la mort de F. C. en 1877, les nécrologues les plus remarquables furent les suivants : *La Academia,* 1877; *Dublin University Magazine,* July 1877; *Library Journal,* June 1877; *Revista Europea,* 1878; *Temple Bar,* Febr. 1878. — Enfin, parmi les travaux ultérieurs sur F. C., je signalerai aussi ceux que je connais : Comte de Bonneau-Avenant : *Notice sur la vie et les œuvres de F. C.*, en tète des *Deux Nouvelles Posthumes,* Paris, 1882; Marqués de Figueroa : *F. Caballero y la novela de su tiempo,* dans *España del siglo XIX,* t. II, 1887; P. Blanco Garcia : *La Lit. Esp. en el siglo XIX,* II (Madrid, 1891), p. 281 *seq.* — La part qu'a eue F. C. dans les *Encyclopédies* est inégale. Le *Diccionario Enciclopédico Hispano-Americano,* publié par la maison Montaner y Simón à Barcelone (t. III, 1888, p. 742), dédie une notice banale à BOLH *(sic)* DE FABER Y DE LARREA *(Cecilia)*; la *Grande Encyclopédie* (t. 8, Paris, *s. a.*) a sur elle un excellent article de M. G. Pawlowski, p. 570-571, au mot *Caballero;* le *Konversations-Lexikon* de Meyer (*VI. Auflage,* Lpzg. und Wien, 1903), généralement plus complet que celui de Brockhaus en matières littéraires, n'a qu'une sèche compilation au mot *Caballero,* p. 676-77; celui de Brockhaus (*14. Auflage,* Lpzg., Berlin und Wien, 1901, t. I) a, au mot *Arrom,* un article un peu plus complet, mais tout aussi sec et contenant une grossière erreur (l'affirmation que *Sola* fut publiée en 1831); *The Encyclopaedia Britannica* (*vol. VIII,* Edinburgh, 1878, p. 833) donne au mot *Faber* une assez bonne notice (anonyme) sur F. C. où il est dit — détail qui contredit l'affirmation de M. Morel-Fatio, *loc. cit.*, p. 313; d'ailleurs Bonneau-Avenant [qui a compilé sa notice biographique dans D. F. de Gabriel (Sevilla, 1878)] parle aussi p. 53 de la facilité de Fernán à parler l'italien et E. de Amicis dans le passage sur Fernán de *Spagna* dit d'elle qu'elle parle *con facilitá mirabile l'italiano* [11. Éd. Firenze, 1894, p. 364] — que Cäcilie acquit en Allemagne « including a complete(?) mastery of German and Spanish... a competent knowledge of Latin, English, French *and Italian* ». Cet article a été complété par M. Fitzmaurice-Kelly dans *The new volumes of the E. B.,* London, 1902, vol. XXVI, p. 489. On y lit que la Gaviota « scarcely seems to deserve the intense enthusiasm which it excited » et que « it would be difficult to maintain that F. C. was a great literary artist or even a remarkable novelist. ». Ce jugement est à rapprocher de celui du même auteur : *Littérature Espagnole* (Paris, 1904), où il est dit que « cet agréable roman [*La Gaviota*...] mérite une bonne part de sa vogue, car il peint fidèlement la vie ordinaire telle qu'elle existait *(sic)* dans les villages andalous, et le style en est naturel » (p. 406), et que l' « on peut prédire sans témérité que *La Gaviota* survivra à maints romans plus récents » (p. 407). — Signalons, pour finir, que le portrait de F. C., peint par F. Madrazo, est au palais de San Telmo, à Séville, et qu'une plaque commémorative a été apposée sur sa maison, *calle de Fernán Caballero,* en cette même ville. La meilleure traduction allemande de ses œuvres est celle en 17 vol. *(Ausgewählte Werke),* publiée de 1859 à 1864 (avec une *Volksausgabe* en 8 vol. in-4°, 1865-66), à Brunswick, chez F. Schöningh, par L. Lemcke. L. Clarus (pseud. de Wilhelm Volk), Hedwig Wolf (éd. par son père, Ferd. Wolf) et W. Hosäus. Je connais une traduction anglaise de *La Gaviota* par J. Leander Starr, New-York, J. Bradburn, 1864, 283 p. in-12. Une seconde a été imprimée en 1877, à Philadelphie, in-16. Il en avait également paru une en Angleterre, en 1867, dont l'auteur était l'Hon. Augusta Bethell. *Elia* a été de même traduite en anglais, sans que je puisse préciser quand ni où. La *Familia Alvareda* parut en 1861 sous le titre *The Castle and the Cottage in Spain,* par Lady Wallace. Le Vicomte Pollington en a donné en 1872 une nouvelle traduction. *Clemencia* a été traduite dans le *Victoria Magazine,* 1871-72. Je n'ai pas à consigner ici les traductions françaises, bien connues et à propos desquelles on fera bien de voir le *Catalogue général* de la *Bibl. Nat.*, t. XXII (Paris, 1905), p. 4-10. Il serait sans doute possible d'élargir cette liste par des traductions en d'autres langues, ou, même, dans les deux langues citées. Ultérieurement à la traduction allemande de Brunswick, par exemple, d'autres traductions isolées ont paru, telle celles des *Span. Dorfgeschichten* de P. Schanz (Vienne, 1877); des *Novellen* (*id.*, 1878); celles de différentes œuvres, par Laistner (1872 *seq.*), Bayer (1877), Lange (1880); celle des *Andalusische Novellen,* par H. Müller, dans « *Meyer's Volksbücher* », etc. Que F. C. continue à avoir un public en Espagne, c'est ce que prouvent la réédition, en 1887, des *Cuadros de costumbres,* puis des *Obras completas* dans la *Colección de escritores castellanos,* au premier tome desquelles (1893) M. Asensio a mis sa notice sur F. C.

VARIÉTÉS

De la date d'une lettre de sainte Thérèse.

On se demande comment les derniers éditeurs et traducteurs des lettres de sainte Thérèse n'ont pas dressé une table alphabétique des noms de personnes mentionnées dans cette correspondance; ils auraient ainsi évité des erreurs de classement chronologique, car en établissant leur index ils se seraient vite aperçus que bon nombre de personnages n'avaient pas été bien identifiés par les premiers éditeurs et se seraient efforcés d'être plus exacts et plus précis. Ayant eu récemment quelques recherches à faire dans les lettres de la grande carmélite, j'ai constaté que l'une d'elles (le n° CCCLI de l'édition La Fuente) n'était pas du tout à sa place et que sa vraie date pouvait être cependant sans trop de peine établie, grâce aux renseignements qu'elle contient. Je reproduis d'abord la lettre telle que la publie D. Vicente de La Fuente.

Carta CCCLI

A la ilustrísima señora doña Guiomar Pardo y Tavera. — Fecha incierta, al parecer, desde Avila, 22 de octubre de 1581

Consolándola en sus trabajos.

Jesus

El Espíritu Santo sea con vuestra merced. No quiso el Señor que gozase de ver carta de vuestra merced, pues la causa de hacérmela, quitaba el contento : sea Dios por todo bendito. Bien parece que en esa casa le aman, pues de tantas maneras da trabajos, para que, sufridos con la paciencia que se llevan, pueda hacer mayores mercedes. Harto grande será, que se vaya entendiendo lo poco que se ha de hacer caso de vida, que tan de contino da á entender que es perecedera; y se ame, y procure la que nunca se ha de acabar. Plega á nuestro Señor dé salud á mi señora doña Luisa, y al señor don Juan, que acá le suplicamos. A vuestra merced suplico (cuando haya mejoría) me quite la pena que agora me ha dado. En las oraciones de mis señoras doña Isabel y doña Catalina me encomiendo. A vuestra merced suplico tenga ánimo para ponerle á mi señora doña Luisa. Cierto, á estar mas en ese lugar seria tentar á Dios. Su Majestad tenga á vuestra merced de

su mano y la dé todo el bien que yo deseo y le suplico, amén; y á mi señora doña Catalina lo mesmo. Son hoy xxij de otubre: este dia recibí la de vuestra merced.

Indina sierva de Dios. — Teresa de Jesus.

D. Vicente de La Fuente fait suivre le texte de cette lettre de la note suivante : « Esta Carta estaba repetida en las ediciones anteriores, pues era la LXIX del tomo IV y la V del tomo V. El original estaba en Lisboa, segun se decia en las notas á la primera. Ignórase la fecha cierta, por lo que parece mejor retrasarla á este año. » Mais pourquoi la renvoyer à l'année 1581? C'est ce que La Fuente ne dit pas et c'est ce que ne dit pas non plus, je pense, l'édition de 1771-78 qui n'est pas à ma portée[1]. Parlons d'abord de la destinataire. La lettre est adressée à Dª Guiomar Pardo, fille de Dª Luisa de La Cerda, laquelle fut, on le sait, la protectrice décidée et l'amie constante de la Mère Thérèse, et cette lettre a pour objet de consoler Dª Guiomar qui, dans une autre missive, avait donné de mauvaises nouvelles à sa correspondante : celle-ci répondit instantanément, le jour même où elle reçut le courrier, preuve que le cas lui parut assez grave. Il résulte du contexte de la réponse que ces mauvaises nouvelles concernaient la santé d'un ou deux membres de la famille de Dª Guiomar. Outre Dª Luisa, la réponse mentionne trois autres personnages : le « señor don Juan » et « mis señoras doña Isabel y doña Catalina ». Voyons ce qu'en dit le P. Antonio de San José, l'un des anciens éditeurs, dans une note reproduite par La Fuente : « El señor don Juan que nombra la Santa, fué hermano de esta señora [Dª Guiomar], como doña Isabel, y doña Catalina sus hermanas. » En ce qui touche D. Juan, le P. Antonio de San José s'est certainement trompé. Nous sommes, en effet, renseignés avec beaucoup d'exactitude sur les enfants que Dª Luisa de La Cerda eut de son mari Arias Pardo, par l'excellent généalogiste D. Luís de Salazar y Castro[2]. Arias Pardo de Saavedra, décédé à Tolède le 13 janvier 1561, avait épousé en premières noces Dª Guiomar Zapata Carrillo de Mendoza, cinquième comtesse de Priego, qui mourut sans enfants le 9 novembre 1540;

1. Je n'ai pu consulter que les *Cartas de Santa Teresa de Jesus,... Tomo segundo.* Bruxelles, 1742. Notre lettre se trouve à la page 180 de ce volume et sans date. L'attribution de la lettre à l'année 1581 doit être du P. Antonio de San José dans l'édition de Madrid, 1771-78. Le Bollandiste est plus prudent : après avoir cité la lettre de sainte Thérèse aux religieuses de Soria du 22 décembre 1581, il se contente de dire : « Huic forsan seriei accenseri quoque debet epistola data die XXII Octobris ad Guyomaram Pardo y Talavera *(sic)* (t. II, *epist.* 69; t. III, *epist.* 5); sed cum certam anni notam prae se non ferat, id plane affirmare non ausim » (*Acta Sanctorum*, 15 octobre, n° 941 de la vie de sainte Thérèse). — Au moment de relire cette note, j'ai réussi à me procurer le tome III des *Cartas*, éd. de Madrid, 1771-78 : aucune date n'y est proposée. C'est donc La Fuente, le premier, qui a pris sur lui d'attribuer la lettre à l'année 1581.

2. *Advertencias historicas*, Madrid, 1688, p. 132.

vers la fin de 1547[1], ce personnage se remaria avec Dª Luisa de La Cerda, sœur du quatrième duc de Medinaceli et en eut sept enfants : D. Juan, l'aîné, mort à vingt et un ans, le 22 octobre 1571 ; D. Diego, D. Fernando, Dª Guiomar, morts en bas âge ; Dª Maria, qui épousa le sixième comte de Cifuentes et mourut sans succession le 15 septembre 1566 ; une seconde Dª Guiomar, qui est la nôtre, et enfin Dª Catalina, morte *doncella* à Tolède le 8 avril 1578. En somme, Dª Luisa de La Cerda perdit son mari et tous ses enfants, sauf la seconde Dª Guiomar, et l'on comprend que ces deuils successifs et assez rapprochés l'un de l'autre l'aient poussée à chercher un refuge dans les pratiques de la dévotion et un appui moral auprès de sainte Thérèse. Ayant appelé celle-ci à Tolède, dès 1562, peu de temps donc après la mort d'Arias Pardo et parce qu'elle espérait trouver dans sa société quelque consolation, Dª Luisa fut aussitôt subjuguée par l'ascendant de cette femme extraordinaire ; elle lui voua une pieuse affection, la mêla à tous les incidents de sa vie et contribua très efficacement aux fondations de la réforme du Carmel. Nous possédons six lettres de Thérèse à Dª Luisa de la Cerda (les nᵒˢ II à V, IX et Suppl. I de l'édit. La Fuente), toutes de l'année 1568, où il est surtout parlé de la fondation de Malagón due à l'intervention de la grande dame, mais aussi de choses concernant spécialement Dª Luisa et sa famille[2]. Dans deux de ces lettres (nᵒˢ III et IV), Thérèse parle du « señor don Juan » dont la santé était déjà alors atteinte et qui, naturellement, ne saurait être que le fils aîné de Dª Luisa, mort en 1571, comme l'ont reconnu les éditeurs. On y voit aussi que la carmélite, avec son admirable perspicacité, avait bien démêlé certains traits du caractère de son amie et protectrice et qu'elle n'hésite pas à y faire allusion : « No me espanto tenga V. S. pena : ya yo entendí que habia de pasar harto, por ver su condicion de V. S. que no es para entenderse con todos... » (nº III). Mais les noms de Dª Luisa et d'autres membres de sa famille reviennent encore souvent dans la correspondance de Thérèse. Vers le milieu d'octobre 1576, écrivant à la Mère María de San José, prieure du couvent des Déchaussées de Séville, elle lui annonce le mariage de Dª Guiomar (nº XCVII) ; le 3 décembre suivant et toujours à la même, elle mentionne l'envoi d'une croix de Caravaca à Dª Luisa et ajoute que Dª Guiomar, « qui est déjà mariée, » prend grand plaisir à recevoir des souvenirs des religieuses de Séville (nº CXV) ; le 2 mars 1577, elle recommande encore à la même de prier Dieu pour Dª Luisa et sa fille Dª Guiomar, l'une et l'autre très

1. Cette date, qui manque dans Salazar, est donnée par D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica de la monarquía española*, t. V, p. 240.

2. Les premières relations entre Dª Luisa de La Cerda et la sainte sont contées par celle-ci dans les chapitres XXXIV et XXXV de sa *Vida*. Le récit de la fondation de Malagón se trouve au chapitre IX du *Libro de las fundaciones*.

éprouvées (n° CXLV); le 15 avril 1578, elle informe le P. Gerónimo Gracián de la Madre de Dios du décès de la fille cadette de Dª Luisa, la Dª Catalina qui, comme il a été dit, mourut à Tolède le 8 avril de cette année, demandant au P. Gerónimo de consoler cette pauvre mère « à qui ne reste plus que la veuve », c'est-à-dire Dª Guiomar, laquelle à cette époque avait perdu son premier mari (CLXXXVIII); enfin le 3 avril 1580, Thérèse sollicite de la Mère María de San José ses prières et celles de ses religieuses en faveur de Dª Guiomar remariée et désespérée de ne pas avoir d'enfants, désespoir que partageait sa mère Dª Luisa (n° CCLXXVIII). Ainsi, leur vie durant, la carmélite et la grande dame vécurent dans une intimité complète : Thérèse, ses lettres l'attestent, partagea toutes les peines et les chagrins de son amie et s'employa avec son grand cœur à les soulager.

Il faut maintenant reprendre l'examen de la lettre, n° CCCLI, que je crois faussement datée de l'année 1581. Tout d'abord, le « señor don Juan », qui y est cité, ne désigne pas le fils aîné de Dª Luisa, car en ce cas la lettre devrait être antérieure au 22 octobre 1571, ce qu'on ne saurait admettre. En 1571, Dª Guiomar, l'avant-dernier enfant de Dª Luisa, devait être encore bien jeune; or, il ressort du ton de la lettre qu'elle vise non une jeune fille, mais une femme mariée ou bien près de l'être. Le « señor don Juan » désigne donc, non le frère, mais le premier mari de Dª Guiomar, avec qui elle fut fiancée en 1574[1] et qu'elle épousa, Thérèse nous le dit elle-même, vers la fin de 1576 (lettres nos XCVII et CXV) : c'est-à-dire D. Juan de Zúñiga y Requesens, fils du grand commandeur de Castille D. Luis de Requesens. Ce jeune homme, né en 1559 et qui par conséquent en 1576 ne comptait que dix-sept ans, hérita de son père fort malsain une déplorable santé; il mourut en 1577, dans les premiers jours de mai ou très peu auparavant[2]. Quant aux deux autres personnages, les « señoras doña Isabel y doña Catalina », l'identification de la seconde avec la dernière fille de Dª Luisa, la Catherine qui mourut le 8 avril 1578, s'impose. De la Doña Isabel, je ne sais rien. Ce nom ne figure ni parmi les parents rapprochés de Dª Luisa ni parmi ceux de son mari, Arias Pardo, dont les sœurs se nommaient Inès, Guiomar et Marina[3]. Serait-ce une sœur de Catalina[4] et Salazar l'aurait-il omise dans sa liste des enfants de Dª Luisa? Ce n'est guère probable. Il reste donc un point à éclaircir, mais avec ce que nous savons déjà il me semble qu'on peut affirmer en toute sécurité que la lettre à l'Illustrissime Dª Guiomar

1. *Bulletin hispanique*, t. VI, p. 229.
2. *Bulletin hispanique*, t. VI, p. 230.
3. Dr Pedro de Salazar y Mendoza, *Chronico de el cardenal Don Juan Tavera*, Tolède, 1603, p. 383.
4. Le P. Antonio de San José, on l'a vu plus haut, le prétend, mais comme il s'est trompé sur le compte de D. Juan, rien ne prouve que ce piètre éditeur et plus piètre critique fût mieux instruit pour le reste.

Pardo y Tavera, et qui porte la date du 22 octobre, fut écrite le 22 octobre 1576, quelques mois avant la mort de D. Juan de Zúñiga et à un moment où son état inspirait déjà des inquiétudes que reflète la plume de Thérèse; elle doit donc prendre place immédiatement après le n° XCVII, où est annoncé le mariage de Dª Guiomar. La tristesse et la commisération qu'accusent les premières lignes de la lettre répondent au surplus très bien à la situation de Dª Luisa et de sa fille à cette date. Quoi de plus pénible, en effet, pour elles et pour leur correspondante, que de voir ce jeune homme, dont le mariage avait été retardé pour toutes sortes de raisons d'intérêt et de convenance, en proie à un mal dont ses antécédents de famille permettaient de pressentir la gravité ?

A propos du début de cette lettre : « No quiso el Señor que gozase de ver carta de vuestra merced, pues la causa de hacérmela, quitaba el contento, » je remarquerai que le P. Bouix l'a assez mal traduit par: « Le Seigneur n'a pas voulu me laisser goûter le plaisir de voir une de vos lettres, attendu que le motif qui vous a fait prendre la plume ne me permet point de me livrer à cette joie [1], » et le P. Grégoire de Saint-Joseph, sans plus de précision, par : « Le Seigneur n'a pas voulu me laisser goûter la joie que j'avais de recevoir votre lettre; le motif pour lequel vous m'écrivez ne le permet pas [2]. » Thérèse dit ceci : « Le Seigneur n'a pas permis que je prisse du plaisir à voir votre lettre (*sous-entendu :* ce qui m'arrive toujours quand j'en reçois une de vous), parce que la raison qui vous a fait m'écrire m'ôtait toute joie. » Le style épistolaire de Thérèse — si l'on peut employer ici le mot de style — surprend souvent et déconcerte. En fait, c'est du langage parlé, sans aucun souci de la syntaxe et avec toutes les ellipses et les tâtonnements si habituels dans la conversation. Thérèse écrivait à ses correspondants comme Benvenuto Cellini écrivait ses mémoires ; elle parlait ses phrases en les mettant sur son papier, au lieu que dans ses œuvres de spiritualité elle s'applique et se surveille davantage. Mais nos Thérésiens sont gens intrépides ; il leur faut tout de la Mère, ils veulent tout lire. Or, traduire sa correspondance d'un bout à l'autre, en vue de l'édification des fidèles, me paraît une entreprise périlleuse, car beaucoup de ses lettres nécessitent, pour être entendues, une connaissance très approfondie des détails de l'histoire d'Espagne, des hommes, des choses et de la langue familière de ce pays qui ne s'acquiert pas au pied levé et que bien peu possèdent, même parmi les Espagnols érudits. Nos Thérésiens lisent tout : reste à savoir ce qu'ils comprennent.

A. M.-F.

1. *Lettres de sainte Thérèse, traduites par le P. Marcel Bouix de la Compagnie de Jésus,* Paris, V. Lecoffre, 1882, t. III, p. 344.

2. *Lettres de sainte Thérèse de Jésus, traduction par le P. Grégoire de Saint-Joseph des Carmes déchaussés,* Paris, Ch. Poussielgue, 1900, t. III, p. 198.

AGRÉGATION ET CERTIFICAT D'ESPAGNOL

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES AUTEURS

ET LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1907.

AUTEURS

I. **El Libro de Alexandre** (*Copl.* 2351-2513 Rivad.).

Le L. de A. est connu par deux manuscrits : celui d'Osuna, du XIVe siècle, actuellement à la Bibl. nat. de Madrid (voir Mario Schiff, *La Bibliothèque du marquis de Santillane,* Paris, 1905, p. 386), et celui de la Bibl. nat. de Paris, du XVe siècle. Sur ce dernier, acquis en 1888 et décrit dans le *Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais de la Bibliothèque nationale,* Paris, 1892, p. 360, voir G. Baist, *Roman. Forsch.*, tome VI (1891), p. 292, et *Grundriss d. rom. Phil.*, II, 2, p. 403. — Ce fut d'après le premier de ces manuscrits que Tomás Antonio Sánchez donna la première édition de l'A. dans sa *Colección de poesías anteriores al siglo XV*, tome III, 1782, et Fl. Janer celle de la *Bibl. de Aut. Esp.* de Rivadeneyra (t. 57, p. 147-224). Ce texte laisse beaucoup à désirer. Celui du manuscrit de Paris va être incessamment publié par M. Morel-Fatio. Sur la question de l'auteur, outre les articles de M. Morel-Fatio et G. Baist, cités dans cette note, voir W. Meyer Lübke, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XXI, 315; R. Menéndez Pidal, *Revista de Archivos,* Febr.-Marzo 1906, p. 133-35, et Erik Staaff, *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol*, Upsal et Leipzig, 1906, p. 100.

Les sources de l'auteur et les questions relatives au texte sont énumérées et étudiées dans l'article de M. Morel-Fatio : *Recherches sur le texte et les sources du L. de A.* (*Romania,* IV (1875), p. 7-90). Les deux sources les plus importantes à étudier sont : l'*Alexandreis,*

de Gaultier de Châtillon (édit. Müldener, Leipzig, Teubner, 1863, et dans la *Patrologie latine,* de Migne, tome 209. — Cf. Léon Bellanger, *De Gualthero ab Insulis dicto de Castellione,* Andegavi, 1873, 123 p.) et *Li Romans Alexandre,* de Lambert li Tors et Alexandre de Bernay (édit. H. Michelant, Stuttgart, 1846). Consulter l'ouvrage capital de M. P. Meyer : *Alexandre le Grand dans la Littérature française du Moyen-Age,* Paris, 1886, 2 vol. — Sur l'œuvre en général, voir Sánchez, *Prólogo* (reproduit dans Rivadeneyra, p. XXVI-XXXI), les littératures de Amador de los Ríos, Ticknor, les *Studien...* de Ferd. Wolf (traduction dans la *Biblioteca de jurisprudencia, filosofía é historia* publiée par la *España Moderna,* 1895); Puymaigre, *Vieux Auteurs Castillans,* t. I, ch. VIII, p. 313; M. Menéndez Pelayo, *Antología de poetas lír. castell.,* t. II, p. LXXV; Lucilla Pistolesi Bandana-Vaccolini : *Del posto che spetta al L. de A. nella storia della Letter. Spagn.* (*Rev. des langues romanes,* t. XLVI (1903), p. 255-81.)

Sur les léonésismes de la langue, cf. Gessner, *Das Leonesische,* Berlin, 1867; Ake W:son Munthe, *Einige Bemerkungen zu Gessners Abhandlung über das Altleonesische* (*Zeitschr. f. rom. Phil ,* XV, 228); Hanssen, *Estudios sobre la conjug. leonesa,* Santiago de Chile, 1896, et surtout R. Menéndez Pidal, *El dialecto leonés* (*Rev. de Archivos,* Febr.-Marzo 1906, p. 128-72, et Abril-Mayo 1906, p. 294-311).

II. **Arcipreste de Talavera,** *Corbacho:* les passages reproduits dans le *Handbuch d. Span. Lit.,* de L. Lemcke, tome I, p. 106-117.

On ne connaît qu'un manuscrit, de 1466, à la Bibl. de l'Escorial. La première édition connue est celle de Séville, 1498; la dernière, celle de Madrid, 1901 *(Arcipreste de T.. Lo publica la Sociedad de Bibliófilos Españoles).* Le prologue, signé P(érez) P(astor), fournit les détails biographiques et bibliographiques. Le texte est donné d'après le manuscrit de l'Escorial. et les deux éditions incunables de Séville, 1498, et Toledo, 1500. Un court glossaire est joint au texte (p. 331-36). [Cf. Bonilla, *Anales,* I, p. 242.]

La comparaison du *Libro del Arcipreste* et du *Libro de Buen Amor,* de Juan Ruíz, s'impose. Il sera utile aussi de se rendre compte des rapports avec Boccace (*Corbaccio, De claris Mulieribus.* — Cf. C. B. Bourland, *Boccacio and the* DECAMERON *in Castilian and Catalan literatur. Rev. Hispanique,* 1905, t. XII, 41, p. 1-233; A. Farinelli : *Note sul Boccacio in Ispagna nell' Età media,* Braunschweig, 1906, 112 pages), avec J. Rodríguez del Padrón *(Triumpho de las Donas);* Jaume Roig *(Libre de les Dones);* et Fr. Francesch Eximenis *(Libre de les Dones).* On trouvera, en dehors des histoires littéraires courantes, quelques jugements sur Alfonso Martínez dans F. Wolf, *Studien...,*

p. 232-35; Puymaigre, *La Cour littéraire de Jean II,* tome I, p. 153-66, et M. Menéndez Pelayo, *Orígenes de la Novela,* p. CX-CXX.

III. **Antonio de Guevara**, *Epistolas familiares* (Les 25 premières lettres de l'*Epistolario español,* t. Ier, de la Bibl. Rivadeneyra).

Le premier livre de l'épistolaire du fameux prédicateur de Charles-Quint fut publié à Valladolid par Juan de Villaquiran en 1539 (P. Salvá, n° 2273) et bien des fois depuis. Ces lettres en partie fictives et toutes très retouchées par l'auteur doivent le succès qu'elles ont obtenu à leur style familier et plaisant, agrémenté en outre de certains artifices d'antithèses, d'allitérations et de jeux de mots, nouveaux alors dans la littérature espagnole et qui charmèrent non seulement les compatriotes de Guevara, mais les étrangers. Les candidats n'ont pas à s'occuper de ce que l'on a appelé le *guevarisme* dans les littératures française et anglaise, mais ils pourront au moins consulter l'article de M. Louis Clément, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France,* tome VII, p. 590-602, et tome VIII, p. 214-233, sur les traducteurs français de Guevara, qui les renseignera sur la diffusion des écrits de cet Espagnol. Il y a une biographie de Guevara en tête des éditions du *Menosprecio de corte* et de *El Arte de marear* publiés à Bilbao en 1893 et 1895 par D. Julian de San Pelayo, Ladrón de Guevara, qui se dit de la famille de l'auteur. Quoique les Épîtres de Guevara aient été choisies uniquement comme texte de langue et spécimen d'une certaine prose qui eut son moment de grande vogue, les candidats feront bien de s'initier un peu à l'histoire des premières années du règne de Charles-Quint en lisant dans Modesto Lafuente les pages relatives à l'insurrection dite des *Comunidades de Castilla,* à laquelle furent mêlés plusieurs des prétendus correspondants de Guevara.

On signale quelques fautes choquantes de l'édition Rivadeneyra : p. 80b : de allí *escapar* mas afrentado, lire : de allí *escape;* p. 85b : *premilla,* lire : *primilla;* p. 87b : en tener los mementos *soy corto,* corriger : *no soy corto;* p. 99a : causam *aunt,* lire : causam *autem.*

IV. **Cervantes**, *La Ilustre Fregona.*

On trouvera dans le *Bulletin hispanique* (octobre-décembre 1901, p. 436-37), à propos du *Coloquio de los Perros,* un résumé de la bibliographie des *Novelas Ejemplares* (Voir aussi le numéro d'octobre-décembre 1900, p. 331). Nous n'avons que peu de choses à y ajouter. Il faut cependant citer l'*Estudio histórico crítico sobre las N. E.,* de

D. Julián Apraíz, paru à Vitoria, 1901, et renvoyer au numéro de mai 1905 de la *Revista de Archivos,* où l'on trouvera la *Bibliografía de los principales escritos publicados con ocasión del tercer centenario del Quijote.* M. Fitzmaurice Kelly a publié en 1902 la traduction anglaise des *N. E.* par N. Maccoll (t. VII et VIII de *The complete Works of M. de C.;* les 47 pages de préface par F. K. sont des plus instructives. Les dates proposées pour chaque nouvelle sont discutées par M. A. Bonilla, dans ses *Anales,* I, p. 295-58. B. Croce a donné, dans la revue italienne *la Critica,* un résumé du livre (en russe) de Léon Schepélevitch, *Cervantes et ses œuvres,* 1901-03, Saint-Pétersbourg. L'excellente édition critique de *Rinconete,* par Rodríguez Marín (Sevilla, 1905), et celle, non moins utile, des *Rufianes de C.,* par Hazañas y la Rua (Sevilla, 1906), offriront de nombreux points de comparaisons et des renseignements historiques ou linguistiques. La première traduction française (par d'Audiguier) se trouve dans la deuxième partie des *Nouvelles de M. de C.,* de 1621 (autres édit. en 1633, 1640, 1665).

V. **Guillén de Castro,** 2ª *Parte de las Mocedades del Cid.*

La première édition authentique de la 2ª *Parte de las Mocedades* est de Valence (Felipe Mey, 1621) : elle est presque introuvable Le texte figure, entre autres réimpressions, dans la *Bibliot. de Aut. Esp.* de Rivadeneyra (t. 43), non point, il est vrai, d'après la princeps, mais d'après la *suelta* de Valence 1796 [Cf. *Zeitschr. f. rom. Phil.,* III, 1879, p. 131]. Le texte de L. Lemcke (*Handbuch.,* III, p. 292-394) provient de cette même *suelta.* C. Michaelis a reproduit les *Mocedades* dans ses *Tres Flores del teatro antiguo español.* [Coll. Brockhaus, Leipzig, XXVII, p. 6-163.]. W. Foerster a donné également les *Mocedades,* en 1878, à Bonn, « *conforme á la edición original publicada en Valencia, 1621* ». Sur cette édition, cf. Morel-Fatio, *Rev. Critique,* 12 avril 1879 ; Lemcke, *Zeitschr. f. d. r. Phil.,* III (1879), p. 131 ; E. Mérimée, *1re partie des Mocedades,* Toulouse, 1890, p. LIX-LXI. On trouvera dans l'introduction de cette dernière édition (p. I-CXVIII) quelques renseignements sur la bibliographie, le texte, les sources et les imitations. M. Martí Grajales fait paraître, en ce moment même, le tome III de sa réédition du *Cancionero de los Nocturnos,* à la fin duquel se trouve une biographie entièrement nouvelle de G. de Castro.

La comparaison avec les romances [*Romancero du Cid, Romancero de Zamora,* dans A. Durán, *Bibliot. de Aut. Esp.,* t. X et XVI], et, s'il est possible de trouver les textes nécessaires [Cancer y Velasco : *Mocedades del Cid,* Santos : *El Cid resucitado,* etc.], l'étude des imitations ou parodies font directement partie du sujet proposé.

VI. **Iriarte**, *Fábulas Literarias.*

L'édition princeps est de Madrid, 1782 : *Fábulas literarias en versos castellanos, por D. Tomás de Iriarte. Datas á luz un amigo del autor.* Impr. Real, 1782, 4°. — Les rééditions sont innombrables. Les *Fábulas* se trouvent dans la *Bibliot. d. Aut. Esp. : Líricos del siglo* XVIII, tome II (par le marquis de Valmar). Elles furent traduites en français par Lanos (1801, en vers), par Lhomandre (1804, en prose), par Brunet (1888, en prose), par Ch. Le Messe (1841, en vers). Les *Fables* de Florian (1793) contiennent plusieurs fables traduites d'Iriarte. Il est indispensable d'étudier les polémiques entre Iriarte, J.-P. Forner (*Asno erudito*, 1782), Samaniego (*Observaciones sobre las Fábulas de Iriarte,* 1782), et les réponses de ce dernier. — On consultera avec fruit l'*Historia crítica de la poesía castellana en el siglo* XVIII, (I, ch. XIII, p. 461), par M. le marquis de Valmar; M. Menéndez Pelayo, *Ideas Estéticas*, III, vol. II, p. 39-50, et *Heterodoxos Esp.*, III, p. 259-62, et surtout le livre définitif de E. Cotarelo, *Iriarte y su época,* 1897, particulièrement le chap. XII, p. 251-75. On y trouvera tous les renseignements nécessaires.

VII. **Fernán Caballero**, *Cuadros de costumbres populares andaluzas.*

Voyez sur cet auteur, et sa biographie, l'article de M. C. Pitollet dans ce même numéro du *Bulletin hispanique,* p. 67, et celui de M. Morel-Fatio (*Ibid.*, juillet-septembre 1901), *Fernán Caballero d'après sa correspondance avec Antoine de Latour.*

VIII. **G. Núñez de Arce**, *Un Idilio y una Elegia.*

L'*Idilio* fut publié pour la première fois dans l'*Almanaque de la Ilustración Española y Americana,* en 1878, ainsi que la *Elegía :* les deux poésies furent ensuite réunies en brochure. Les éditions postérieures sont très nombreuses. La préface des *Gritos del Combate* (1875) et le *Discurso sobre la poesía,* lu à l'Ateneo le 3 décembre 1887, sont importants pour la connaissance des théories littéraires de l'auteur. Parmi les très nombreux articles sur N. de A. il suffira de citer ici l'étude de M. Menéndez Pelayo dans *Autores dramáticos contemporáneos,* II, p. 293-317, et dans ses *Estudios de Crítica Literaria* (1884); l'*Elogio de G. N. de A.*, par J. Valera (*Academ. Esp.*, 15 nov. 1903, puis dans les *Discursos Académicos,* t. II, p. 215-54); l'article de L.-L. Lande (*Rev. des Deux Mondes*, 15 mai 1880); l'étude de G. Bonnet : *La*

poésie lyrique en Espagne, G. N. de A., Paris, 1889]; l'article de L. Alonso : *Crítica liter., sobre los Gritos del Combate* [*Rev. Europea*, IV, n° 39. Cf. dans le même recueil, 1875, t. IV, n° 60, Valera : *Consideraciones sobre los Gritos del Combate*]; Boris de Tannenberg, *Poésie castillane contemporaine*, 1889, p. 169-204; Valera, *Florilegio de poesías castellanas del siglo* XIX, t. I (Madrid, 1902), p. 243-253.

PÉRIODES ET QUESTIONS

I. Influence de la France sur les idées, la littérature et l'art de l'Espagne au XIIIe siècle.

Les nouveaux programmes d'agrégation seront, pour la première fois, appliqués au concours de 1907. On sait que l'une des innovations les plus importantes de ces programmes consiste, à l'écrit, dans « une composition en langue étrangère sur un sujet relatif à la civilisation des pays de langue allemande, anglaise, italienne ou espagnole »; à l'oral, dans une leçon portant sur les questions relatives à la civilisation. C'est du moins ainsi qu'il paraît nécessaire d'interpréter les termes de l'arrêté du 30 juillet 1906 (*Bull. Offic.* du 4 août), qui fixe deux leçons (l'une en français, l'autre en langue étrangère), « se rapportant au programme visé ci-dessous, » sans déterminer d'ailleurs laquelle de ces leçons serait faite en français, et laquelle en langue étrangère.

L'étude de la civilisation occupe donc pour la première fois une place dans nos programmes, et c'est conformément à ce programme que trois questions ont été proposées par le jury. Elles se rapportent, la première à l'époque archaïque, la deuxième à l'époque classique, la troisième à la période moderne. Elles supposent toutes les trois, à côté d'une étude littéraire, l'étude de la société à chacune de ces époques et la connaissance raisonnée des principaux faits relatifs à la civilisation du pays.

La première question nécessite naturellement l'étude comparée des deux littératures française et espagnole. Mais cette étude, si elle restait purement littéraire, manquerait de portée et de sens, la littérature ne s'expliquant bien que par l'état de la civilisation. Elle n'est que l'expression, plus ou moins habile, plus ou moins éloquente, des idées politiques, sociales, religieuses de l'époque, et la connaissance de ces idées directrices des sociétés, c'est dans l'histoire qu'il faut la

puiser. L'*Histoire d'Espagne,* de Modesto Lafuente, est assurément bien diffuse et sur bien des points arriérée; elle fournira cependant un ensemble de documents et de faits amplement suffisants. L'*Histoire de la civilisation en Espagne,* de Tapia, Madrid, 1840, ne sera sans doute pas facilement accessible à tous, pas plus que le *Cours d'histoire de la civilisation d'Espagne,* par Morón (1841-46); mais ces ouvrages ont bien vieilli, et l'on trouvera des renseignements suffisants et plus au courant dans la *Historia de España y de la Civilización Española,* par Rafael Altamira y Crevea, 2 vol., Barcelona, Gili, 1900, 1902. [Le troisième volume est sous presse.] Les ouvrages correspondants pour la civilisation en France n'ont pas besoin d'être signalés à des étudiants français. En ce qui touche le côté littéraire de la question, on consultera : José Amador de Los Ríos, *Historia crítica de la Literatura Española,* Madrid, 1861-65, 7 vol.; les préfaces des premiers volumes de l'*Antología de poetas líricos Castellanos,* de Menéndez Pelayo, 12 vol.; les histoires bien connues de Ticknor, de Ferdinand Wolf (*Studien...*, 1859), de Puymaigre (*Vieux auteurs castillans*), de Milá y Fontanals (*De la poesía heróico-popular castellana,* 1874 — *Los Trovadores en España,* 2e éd., 1889); et l'on établira, à l'aide des histoires littéraires de la France, le tableau synchronique et comparatif des deux littératures, d'après les genres principaux (poésie épique, de *joglaría, de clerecía;* poésie lyrique; commencement de l'histoire, etc.). L'étude des sources des premières œuvres espagnoles fournira le plus souvent les éléments essentiels de cette étude comparée. Pour la partie artistique, il suffira de consulter les deux premiers volumes parus de l'*Histoire de l'Art,* publiée sous la direction de M. H. Michel; le manuel de V. Lampérez y Romea, *Historia de la arquitectura cristiana* (Barcelona, Gili, 1904); l'aperçu historique, par C. Justi, sur *les Arts en Espagne,* en tête du *Manuel du Voyageur en Espagne,* de K. Baedeker. Si l'on peut parcourir la collection du *Boletín de la Sociedad de Excursiones de Madrid,* on y trouvera en foule des points de comparaison intéressants.

Ajoutons aux ouvrages généraux signalés plus haut quelques indications éparses. — R. Menéndez Pidal, *Leyenda de los Infantes de Lara,* Madrid, 1896 (cf. Gaston Paris, *Journal des Savants,* mai et juin 1898). Lucien Dollfus, *Étude sur le Moyen-Age espagnol,* 1 vol., in-18, Paris, Leroux; A. Helferrich et G. de Clermont, *Les Communes françaises en Espagne et en Portugal pendant le Moyen-Age,* Berlin-Paris, 1860 (cite un grand nombre de *fueros francos*, des XIe et XIIe siècles). — Rectifications, par Muñoz Romero, dans *Revista Gal de Legislación y Jurisprudencia,* 1867; sur les moines de Cluny en Espagne, E. Sackur, *Die Cluniacenses...*, chap. V : *Die Cluniac. in Spanien,* vol. II, p. 101, Halle, 1894. — Ulysse Robert, *État des monastères espagnols de l'Ordre de Cluny aux XIIIe et XVe siècles*

d'après les actes des visites et des chapitres généraux (Cf. *Bolet. de la R. Acad. de la Historia*, XX, 321 (1892); D. Marius Férotin, *Hist. de l'Abbaye de Silos,* Paris, Leroux, 1897. — J. Becker, *La littérature Limousine, Notes pour une étude sur les influences réciproques de celle-ci, de la littérature castillane et des littératures étrangères* (*Rev. de España,* t. CXXI, n° 488). — Puymaigre, article dans la *Rev. du Monde Latin,* mai 1888. — Pour la poésie lyrique, consulter *Cantigas de Santa María,* édition de l'Académie espagnole, et la préface du marquis de Valmar (Cf. G. de Lollis, *Studj di filologia romanza,* 1887, p. 31-66), les *Cancioneros Colocci-Brancuti,* de la Bibliothèque Vaticane, édition Monacci, 1875, Molteni, 1880. — A. Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au Moyen-Age, Études de littérature française et comparée,* 1889.

II. Tolède; son rôle politique, linguistique, littéraire et artistique vers la fin du XVIe siècle.

Pour s'intéresser vraiment à ce sujet, il est bon d'avoir vu Tolède et de garder un souvenir assez précis de ses monuments. C'est le cas, sans doute, de la plupart des candidats. Ils trouveront d'abondants détails descriptifs et historiques dans *Toledo, Guía artístico-práctica* (Toledo, 1890), par le vicomte de Palazuelos. D'autres livres du même genre, plus anciens, sont signalés par Muñoz dans son *Diccionario bibliográfico-histórico de los antiguos reinos... de España* (voir aussi la *Topo-bibliographie* du chanoine Ulysse Chevalier, au mot *Tolède*). Les plus utiles seront *Toledo en la mano,* par Sisto Ramón Parro (1857, 2 vol.), et *Toledo... pintoresca,* par J. Amador de los Ríos (1845). Parmi les autres ouvrages que cite le même bibliographe, en dehors des manuscrits, on peut recommander spécialement la *Descripción de la imperial ciudad de Toledo,* de Francisco de Pisa (1605) : tout le premier livre est consacré à la description des principales curiosités du Tolède d'alors, à l'administration et aux privilèges de l'impériale cité. On trouvera dans *Cigarrales de Toledo* (Madrid, 1621) de Tirso de Molina des allusions à bien des choses de Tolède, en particulier à ces *cigarrales* si chers aux Tolédans et décrits avec agrément par Mariana dans l'un de ses *Septem Tractatus* (Cologne, 1609), le *De morte et immortalitate.* Voir aussi Martín Gamero, *Los Cigarrales de Toledo, recreación literaria sobre su historia* (Toledo, 1857). Pour ce qui est de la cathédrale, ce sera un plaisir que d'en faire la visite avec Pérez Galdós, dans *Angel Guerra* (passim), et surtout avec Blasco Ibañez, dont la *Catedral* peut d'autant mieux nous servir de guide que l'auteur a fait passer dans ce roman à peu près tout ce que nous offrent les *Guides* eux-mêmes. D. Manuel Cossío imprime actuellement un livre

sur *El Greco :* on peut en lire un chapitre dans le numéro de juin de *La Lectura.* Voyez, sur le même sujet : *Domenikos Theotokopuli,* par Paul Lafond (*Les Arts,* octobre). Lire encore *Toledo y sus romerías, descripción detallada de las que se verifican extramuros de la ciudad,* par Ramón Hernández (Madrid, 1889); *Tolède et les bords du Tage,* d'A. de Latour (Paris, 1866); et, bien entendu, les principaux voyages en Espagne, entre autres ceux de Th. Gautier et Ch. Davillier, et le célèbre *Handbook for Travellers in Spain and Readers at Home,* de Richard Ford (Londres, 1845, 2 vol.).

Sur les mœurs des habitants, les allusions ne manquent pas dans les Nouvelles et le théâtre du début du XVIIe siècle : *Desde Toledo á Madrid,* de Tirso de Molina : *Amar sin saber á quien; Por la Puente, Juana; La Noche Toledana,* de Lope de Vega (on sait que ces deux poètes ont séjourné à Tolède). L'*Ilustre fregona* nous fait connaître le monde des servantes d'auberge et des porteurs d'eau, et complète les croquis du *Lazarillo de Tormes* et du *Guzmán de Alfarache.* On pourrait relire la lettre d'Eugenio de Salazar sur les *catarriberas,* datée de Tolède, 1560 (voir *Bull. hisp.,* 1904, p. 352). — Le comte de Cedillo (vicomte de Palazuelos) vient de publier les *Relaciones y noticias toledanas que en el siglo XVI escribía el licdo* Sebastián de Horozco (Madrid, 1906).

Sur les Mozarabes de Tolède, voir Francisco Xavier Simonet, *Historia de los Mozárabes de España* (t. XIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia*); on peut d'ailleurs consulter sur le rite mozarabe *Le cardinal Ximenès,* de Héfelé (p. 182-92 de la traduction française, Tournai, 1856), une plaquette de Juan Moraleda Esteban, *El rito mozárabe* (Toledo, 1594), enfin, si l'on veut étudier à fond la question, l'*España sagrada* de Flórez, tome III. Sur l'activité de l'Inquisition à Tolède, l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne* de Llorente, et le *Catálogo I del Archivo histórico nacional, Inquisición de Toledo,* publié par V. Vignau dans la *Revista de archivos* (de 1899 à 1903, date du tiré à part), renseigneront largement.

L'histoire de Tolède dans la seconde partie du XVIe siècle (règne de Philippe II) est celle d'une ville qui se voit peu à peu, sans à-coup, dépouillée de son prestige de *corte.* L'héroïsme des *comuneros* et de Juan de Padilla n'était plus qu'un mauvais souvenir pour les bourgeois assagis ; et, après les *cortes* de 1559-1560, il n'y eut plus d'autre manifestation de la vie publique que les réceptions faites de temps à autre au roi ou à la famille royale, les fêtes en l'honneur des corps de saint Eugène et de sainte Léocadie, apportés de France et de Flandre, et les *autos de fé* où l'on brûlait quelques mécréants, hérétiques ou judaïsants. Parmi les événements les plus notables à signaler en dehors de la translation de la cour à Madrid (1561), on peut compter : 1° l'établissement des jésuites (1558), sur lequel on pourrait

consulter le P. Bartolomé Alcázar, *Chrono-historia de la Compañia de Jesús en la provincia de Toledo* (Madrid, 1750, 2 vol.); la partie imprimée s'arrête en 1580, mais il existe à la bibliothèque de San Isidro (Madrid) une continuation manuscrite due au même auteur; voir aussi Astrain, *Historia de la Compañía de Jesús en la asistencia de España,* t. II, Madrid, 1905; 2° l'arrestation (1559) et le long procès de l'archevêque Fray Bartolomé Carranza de Miranda, dont s'occupe Menéndez Pelayo dans son *Historia de las heterodoxos españoles,* au tome II.

Dans *Toledo en el siglo XVI, después del vencimiento de las comunidades* (discours de réception à l'Academia de la Historia, Madrid, 1906), le comte de Cedillo nous fournit un bon exposé historique et un aperçu des manifestations intellectuelles et artistiques durant la période qui fait l'objet de notre programme, avec des notes et des appendices. On pourra lire dans la *Descripción de España* de Morales (p. 330-9 du t. IX de l'édition Cano, Madrid, 1792), une description de l'*artificio* ou *aqüeducto* de Janelo Turriano, cette machine élévatoire qui émerveillait tant les contemporains. La navigabilité du Tage fut un problème très agité sous Philippe II : voir à ce sujet *Memoria que tiene por objeto la posibilidad y facilidad de hacer navegable el rio Tage desde Aranjuez hasta el Atlántico... por el brigadier Don Francisco Xavier de Tabanes,* Madrid, 1829, 1 vol. Sur l'imprimerie tolédane, nous avons la *Imprenta en Toledo* de D. Cristóbal Pérez Pastor (Madrid, 1887). L'Université de Tolède n'a pas eu une importance comparable à celle des universités de Salamanque et d'Alcalá; pourtant de bons humanistes y ont professé, Alvar Gómez de Castro et André Schott. La patrie du grand poète Garcilaso de la Vega, illustre encore par les noms de savants comme Pedro Chacón et Juan de Vergara, fut à cette époque un centre studieux plutôt que littéraire. Il y avait là une atmosphère spéciale. On y a surtout cultivé les sciences ecclésiastiques et l'histoire. Le grand théologien Melchor Cano et deux des principaux historiens d'alors, Garibay et Mariana, et l'érudit Juan Bautista Pérez, y ont vécu ou séjourné longtemps. La littérature d'imagination n'y est représentée que par des œuvres de second ordre (ce n'est qu'à partir de 1601 que Lope de Vega résida plus ou moins régulièrement à Tolède; auparavant, il n'avait fait qu'y passer : cf. La Barrera, *Nueva biografía de Lope de Vega,* p. 55, 99, 129). Elle l'est pourtant, et d'une façon très spéciale, par les falsifications d'un autre historien de fâcheuse mémoire, le jésuite tolédan Jerónimo Román de la Higuera, sur lequel on peut consulter Godoy Alcántara, *Historia de los Falsos Cronicones* (Madrid, 1868), et Cirot, *Mariana historien* (Bordeaux, 1905, p. 62-3, 226-36).

Sur l'excellence que les Espagnols d'alors reconnaissaient généralement au castillan de Tolède, voir Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII,* p. 176-184.

III. La vie et les mœurs provinciales de l'Espagne d'après le Roman au XIXe siècle.

Un des caractères saillants du roman espagnol au XIXe siècle, c'est d'avoir été en grande partie provincial. Il nous fournit donc, dans l'ensemble, des documents nombreux et précis sur les idées et les mœurs des diverses classes sociales dans les provinces espagnoles, ainsi que des descriptions pittoresques de ces dernières. On demande de résumer les impressions et les conclusions qui se dégagent d'une enquête faite, à ce point de vue, à l'aide des principaux romans du dernier siècle. Il suffira pour cela de choisir les plus célèbres et les plus caractéristiques des œuvres où se trouve étudiée cette vie des provinces espagnoles (par exemple pour l'Andalousie, les romans de Fernán Caballero, d'Estébanez Calderón, de Juan Valera, de Pedro de Alarcón, de Salvador Rueda, etc.; pour les provinces basques et Santander, ceux de Trueba et de Pereda respectivement; pour la Galice, ceux de Mme Pardo Bazán; pour Valence, la première série des romans de Blasco Ibáñez; pour la *Tierra de Campos,* l'ouvrage de ce titre de Macías Picavea; pour Madrid, une partie de l'œuvre de Pérez Galdós, de Mme Pardo Bazán, du P. Coloma, de Pío Baroja, etc.; pour diverses provinces, l'œuvre si variée de Palacio Valdés, etc.). Nous ne pouvons donner ici qu'une indication générale, sans avoir la prétention de fournir une liste complète des lectures à faire. C'est un travail pour lequel on trouvera assurément bien des renseignements chez les historiens de la littérature (surtout Blanco García, *La literat. esp. en el siglo XIX*) et les critiques [Pardo Bazán, la *Cuestión palpitante,* 1883; Valera, *Nuevo arte de novelar; Rev. de España,* 1876; Vidart, *Novela moderna;* P. Muñoz Peña, *Novela contemporánea*. 1885 *(Rev. Contemp.),* etc.]; mais qu'il sera préférable de faire directement soi-même sur les sources. On pourra, sur la question même de la Nouvelle provinciale, consulter Pereda, *Pedro Sánchez,* p. 252 et suiv., *Nubes de Estío,* 1891, chap. XIII *(Palique),* et toute la polémique que provoqua ce chapitre dans la presse de l'époque (*Los resquemores de Pereda*, par Da Emilia Pardo Bazán, à laquelle Pereda répondit par *Las comezones de la Sa P. B.;* voir aussi le *Bulletin hispanique* (juillet-sept. 1903). Il doit résulter de ces lectures et de cette enquête des conclusions assez précises sur la façon dont les romanciers ont dépeint et jugé l'Espagne contemporaine.

Nous espérons que les indications qui précèdent guideront les candidats sans les submerger : ceux-ci sont toujours en droit de considérer comme un maximum l'information qu'on leur propose ici d'acquérir.

E. MÉRIMÉE, G. CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

Obras de Fr. Luis de Granada de la orden de Santo Domingo. Edición crítica y completa por Fr. Justo Cuervo de la misma orden, doctor en filosofía y letras, lector de teología. Madrid, Viuda é hija de Gómez Fuentenebro, 1906, 6 vol. in-8°.

Il s'agit d'une édition des œuvres de Fr. Luis de Granada, qui comptera quatorze volumes, sans parler d'une nouvelle biographie du grand écrivain et d'une « bibliographie granadine » par le même éditeur. L'entreprise paraît en très bonne voie et marche d'un pas rapide : au moment où j'écris, six volumes ont déjà paru qui contiennent : le Ier, la *Guia de pecadores,* éd. de 1567 ; le IIe, le *Libro de la oración y meditación*, éd. de 1554 avec les variantes des éditions postérieures ; le Xe, la *Guia de pecadores,* éd. primitive de 1556-57 et le *Tratado de la oración y meditación,* éd. sans date mise sous le nom de Fr. Pedro de Alcántara, mais que le P. Cuervo revendique pour son auteur ; le XIe, six opuscules dont le *Manual de diversas oraciones* et la *Vita Christi;* le XIIIe, le *Compendio de doctrina cristiana* publié en portugais en 1559 et que le P. Cuervo, peu satisfait des anciennes traductions espagnoles, a traduit à nouveau ; le XIVe, quelques traités de dévotion, dont la *Doctrina espiritual*, puis tous les écrits biographiques de Fr. Luis, dont plusieurs inédits, notamment la biographie du roi Henri de Portugal, puis une collection de lettres et en dernier lieu le fameux sermon sur les « chutes », d'après l'édition de 1588.

Le P. Cuervo, sans doute en vue du public auquel il s'adresse, a adopté l'orthographe moderne, mais « en conservant toujours, dit-il, la phonétique des premières éditions », en quoi il se fait des illusions, car il lui arrive continuellement d'altérer par ses changements la prononciation de son auteur. Fr. Luis et tous les Espagnols de son temps écrivaient par ex. *hazer,* qui est ici imprimé *hacer;* or le *c* et le *z* devant *e* et *i* ne se prononçaient pas de même à la fin du XVIe siècle. On peut en dire autant du mot *exército,* que le P. Cuervo change en *ejército* à la page 20 du tome Ier. Cette remarque faite, il faut reconnaître que l'éditeur a au moins conservé toutes les formes où il a aperçu une différence de prononciation ; par ex. *dubda, fierro,*

mesmo, paresce, etc. Je ne puis rien dire sur la fidélité de la reproduction des anciennes éditions, n'en ayant collationné aucune, mais la correction du texte semble satisfaisante. Dans le tome I[er] je n'ai noté que les fautes suivantes qui ne sont pas relevées dans l'erratum : p. 20, ligne 2 du bas, supprimer la virgule après *hay;* p. 77, l. 21 *dandero,* lire *pandero;* p. 242, l. 4 *campañía,* lire *compañía;* p. 251, l. 7 du bas *emedarla,* lire *emendarla.* Pour la ponctuation, je n'approuve pas toujours le système de l'éditeur, mais je reconnais qu'il en a un et qu'il s'y tient.

Les soixante lettres de Fr. Luis que contient le tome XIV ont un très grand intérêt et serviront à rectifier et à compléter la biographie du grand prédicateur. Il est probable que cet épistolaire s'accroîtra encore, car il doit exister des lettres du P. Granada en bien des lieux. J'en signale une au P. Cuervo qu'il serait intéressant de retrouver. Cette lettre est visée dans une autre écrite le 8 février 1583 au P. Granada et reproduite dans la *Declaration sommaire des ilegitimes vsurpations des roiaumes de Portugal, Nauarre & autres pays, terres & seigneuries faictes par le Roy de Castille & ses predecesseurs sur les Roys & Princes de la Chrestienté. Extraict d'vn escript de frere François Dauille, estant à Seuille, addressee à frere Loys de Grenade, estant lors en Portugal. A Anvers,* s. d., 16 p. in-8°. L'auteur commence ainsi : « Tres reuerend pere, i' ay receu la letre que mescriuistes le huictiesme de Ianuier, en laquelle on voit euidemment la grande raison que Sa Majesté catholique a tousiours eu & a de vous honorer & si bien traiter... » Le Catalogue des manuscrits espagnols du British Museum par Gayangos[1] en signale une autre, mais m'en étant procuré la photographie, j'ai constaté qu'elle représente l'épître dédicatoire de l'Addition au *Memorial de la vida cristiana* adressée à la comtesse de Feria, D[a] Ana Ponce de León, en religion sœur Anne de la Croix. Quoiqu'elle ne soit pas autographe, je la reproduis avec la curieuse note qui l'accompagne; peut-être n'est-elle pas partout conforme au texte imprimé que je n'ai pas à ma disposition :

A la muy R[da] señora, la señora soror Anna de la Cruz, en Sancta Clara de Montilla.

Entre las principales partes de la doctrina Christiana, muy Reuerenda señora, las mas prouechosas y devotas son las que tratan del amor de Dios y de los principales mysterios de la vida y muerte de nuestro Saluador, las quales son tan hermanas y conformes entre si que la vna ayuda grandemente a la otra. Porque tres cosas señaladamente mueuen nuestra voluntad amar a Dios, que son su incomprehensible bondad y su immensa charidad y sus grandes beneficios. Las quales de tal manera se hallan en la vida de Nuestro Saluador que en ninguna cosa criada se hallan mas perfectamente,

1. Vol. II, p. 251.

porque en ninguna otra obra mostro Nuestro Señor al mundo mayor bondad ni le descubrio mayor amor y charidad ni le hizo mayores beneficios que en su sanctissima vida y passion, y assi en ninguna parte hallaran los deseosos deste diuino amor mayores motiuos y estymulos para el. De estas dos materias trate yo en el Memorial de la Vida Christiana, pero breuemente, como el titulo de Memorial requeria. Mas por ser ellas tan principales y tan prouechosas para la Vida Christiana y hauer tanto que escriuir de ellas (que toda la vida seria muy breue espacío para esto), me parecio deuia suplir la falta de aquella breuedad y estender mas esta materia para los que en ella quisieren aprouechar. Mas en el primero destos dos tratados, que es del amor de Dios, no me contente con tratar en comun deste amor, sino tambien de la perfection del y de los principales medios por do se alcanza. Para lo qual es de saber que (como el Apostol nos enseña) el fin de la Vida Christiana, y de todos los mandamientos de Dios y todos los consejos del S^{to} Evangelio, es este sancto amor, porque todos estos son como medios y escalones para subir a el. De adonde se infiere que assi como el fin de la Vida Christiana es este amor, assi la vltima perfection desta Vida estara en la perfection del. de tal modo que, quando el fuere perfecto, sera tambien perfecta la vida del que lo tuuiere. Por cuya causa en este mismo libro tambien se trata de la perfection de la Vida Christiana, a la qual. avnque no todos sean obligados, todos se deuen esforzar a caminar para ella, porque con este intento y presupuesto aprouecharan mucho mas en la virtud que los que, contentos con vna mediana vida. no quieren pasar adelante. Pues pensando yo a quien podria dirigir y offrescer libro que trata de la perfection desta vida, no se me offrescio persona a quien yo tuuiesse mayor obligacion, ni a quien mas a proposito viniesse esta doctrina que a V. R^a, pues todo el mundo es testigo del exemplo de virtud y perfection que ha dado en toda su vida, de la qual toda, casi dende los primeros años, soy yo testigo de vista. Pero dexando aparte los dos estados de donzella y de casada (en los quales sembraua Nuestro Señor el fructo de las virtudes que agora coge), despues que Nuestro Señor lleuo al Illustrissimo Conde de Feria[1], que en el cielo y en la tierra tendra perpetua honrra y gloria, quedando V. R^a biuda de beinte y quatro años, luego dexastes todo lo que en el mundo se podia dexar y mas vna hija por acabar de criar, y tomastes el habito de Sta Clara[2] con tanta voluntad y deuocion que parescia a V. R^a que no solo su cuerpo mas tambien su anima hauia vestido aquel s^{to} habito. y despues recogida en vna zelda, la qual tiene vna ventana sobre el altar mayor de la iglesia donde esta el sanctissimo sacramento, gastais la mayor parte del tiempo en assistir en la presencia deste soberano señor, contemplandolo agora debaxo de vn velo cubierto, mientras se dilata la hora en que lo haueis de ver y gozar en la gloria descubierto, y no contenta con solo assistir a su presencia, recebislo muy a menudo en vuestra alma, assegurando la promessa de la gloria con la prenda que en este diuino sacramento se recibe de ella. S. Hyeronimo escribe de vna señora Romana que entre los dessassossiegos de las ciudades hauia hallado el desierto de los monjes, mas V. R^a en medio de toda essa tan esclarescida familia y de la

1. D. Pedro Fernández de Córdoba y de Figueroa, quatrième comte de Feria, mort à Priego le 28 août 1552.

2. Dª Ana prit le voile au monastère de Sancta Clara de Montilla en 1553 (Fr. Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica*, t. VI, p. 192).

hija y nietos que Nuestro Señor os ha dado haueis hallado el desierto y soledad de los monjes y dado a entender al mundo que la verdadera y perfecta soledad no la hazen los lugares sino los corazones. Solo esta quien esta con Dios, y solo esta quien viue dentro de si mismo, y solo esta quien corto y despidio de su corazon todas las affliciones *(sic)* del mundo, porque fuera esta ya del mundo quien no quiere nada del ni tiene porque recebir pena ni gloria de las cosas que no ama, pues donde no ay amor no ay pena ni cuidado ni alegria ni turbacion. Reciba pues V. Rª este pequeño presente que por si no tiene precio; tenerlo ha por la voluntad con que se offresce. Del qual recibira parte la señora marquesa de Priego[1], que como hija de tal madre no desgustara de esta doctrina, y assi mismo la señora D. Teresa[2] y la señora Abbadessa[3] de esse sancto monasterio con todo el, donde muy mas perfectamente se exercita el amor de Dios, de lo que en este libro se platica. A todas estas señoras soy deudor de mucho tiempo y a todas offrezco este pequeño presente, pues no tengo otra cosa con que pueda satisfazer a esta obligacion. Mas aquel Señor que sin deuer nada pago por todos. suplira lo que por mi parte falta, el qual la muy Rda Persona de V. Rª conserue siempre en su sancto temor y amor. De Lysboa a 25 de Junio de 1574.

Sieruo y orador de V. Rª
Fray Luis
de Granada.

A la suite de cette épître se trouve dans le manuscrit du British Museum un billet adressé à un « muy Illº Sor » par Francisco de Hermosilla, « presbítero beneficiado en la iglesia de San Cosmes y San Damian de la ciudad de Burgos » et secrétaire de D. Pedro de Zúñiga y Avellaneda, abbé de Saint Isidore de Leon et prieur d'Aracena, qui trouve à redire au titre de Rda Señora que Fr. Luis de Granada avait donné dans sa lettre à la comtesse de Feria. Le voici :

Muy Illº Sor,

he visto esta carta del Padre Fray Luis de Granada para la señora Condesa de Feria y digo esta buena y como de mano de tan sabio y docto varon, mas en los de la cortesia que en ella vsa, digale V. M. a su Pª la mude, que yo no hallo por que ni para que ponerle el titulo de muy Rda Señora ni el tratalla de Rª, y azerca desto si su Pª tiene espacio escriba las razones que le paresciere hazen mas al caso, fundandolas en humiliacion y Religion, que en estas fundare yo las mias y hallara y vera en ellas meresce mas titulos que los que tenia antes de entrar en la Religion, y sino a la prueba me remitto, y quando ansi no fuere quejarse ha V. M. de mi. No quiero alargarme mas, por quedar aguardando cosa que me sera a mi de mucho contento, por ver tan buenas razones como dira el Padre Fray Luis. Nuestro Sor guarde, etc. De Leon y de Octubre 22. 1584. Hermosilla.

1. Dª Catalina Fernández de Cordoba y Figueroa, troisième marquise de Priego (Béthencourt, t. VI, p. 195).
2. Dª Teresa Enríquez Pacheco, tante du comte de Feria, mari de Dª Ana (Béthencourt, t. VI, p. 115).
3. Dª Isabel Pacheco, autre tante du comte de Feria, abbesse de Santa Clara de Montilla (Béthencourt, *ibid.*).

Ce secrétaire, ami du protocole, trouvait donc que le père dominicain ne s'entendait guère dans l'art des *cortesías :* c'est de l'Excellence et non de la Révérence qu'il fallait donner à la comtesse de Feria, née Ponce de León et dont la fille fut marquise de Priego, c'est-à-dire grande d'Espagne.

Les écrits de Fr. Luis de Granada ne s'adressent pas qu'aux théologiens ou aux personnes pieuses, mais à tous ceux qui ont le culte de la belle prose castillane. En nous les rendant épurés, j'entends conformes aux éditions originales, le P. Cuervo, en même temps qu'il travaille pour la gloire de son ordre, nous rend à tous un très précieux service; nous le remercions lui éditeur et nous remercions aussi le marquis de Quintanar, dont le généreux appui a assuré l'exécution matérielle de cette grande entreprise. A. M.-F.

Lo géni Catalá, poema en onze cants, Barcelona, 1906. — *Topografía médica de Solsona y districtos adjacentes,* 1901. — *Poésies,* 1902. — *Mossén Verdaguer, El poeta, el sacerdót, l'Home, el Malalt,* 1902, par le Dr **Joseph Falp y Plana**.

En attendant qu'un juge plus compétent s'occupe, comme il conviendrait, des ouvrages de M. Falp y Plana, profitons de l'occasion que nous donne le banquet offert tout récemment à l'auteur par ses amis catalans, pour signaler les œuvres que nous venons d'énumérer, à ceux de nos compatriotes qu'intéresse le mouvement littéraire catalaniste. Dans le *Géni catalá,* M. Falp, grâce à un plan d'une extrême simplicité, nous promène à travers toute la Catalogne, de Barcelone à Manresa, à Saria, à Cardona, à Solsona, dans tous les endroits où persiste et revit encore la tradition purement catalane. Des gravures semées dans le texte précisent les descriptions. Mais ce ne sont pas les lieux seulement, c'est l'esprit, c'est l'âme du pays qui l'intéressent : c'est le génie catalan qu'il recherche et qu'il s'efforce de définir dans l'histoire, dans la tradition, aussi bien que dans son activité actuelle. La *Topographie médicale de Solsona* donne plus que le titre n'indique : c'est une monographie complète de cette ville, où l'historien et le linguiste trouveront à glaner (voy. particulièrement le chap. X : *Estudio del lenguage desde el punto de vista étnico*). Nous laissons à de plus désignés que nous le soin d'apprécier le mérite des *Poésies* (qui traitent de l'*esprit,* du *cœur,* de la *nature,* de la *région*), mais nous tenons à signaler l'intéressante brochure sur le grand poète catalan, Mossén Verdaguer, dont l'auteur a été l'ami et le médecin. Le chapitre consacré au *malade* en particulier offre des renseignements précis et souvent douloureux, sur les derniers jours et les derniers moments de l'auteur des *Flors del Calvari* et de *l'Atlántida.* C'est un document que ne négligeront pas les biographes de Verdaguer. E. M.

CHRONIQUE

~~~ Nous ne sommes point de ceux que la *Sainte Thérèse* de M. Catulle Mendès a choqués ou indignés, nous sommes de ceux qu'elle a réjouis. Toute la défroque des hispanisants de 1830 y reparaît et l'on a vraiment plaisir à retrouver tant de vieilles connaissances : un *Don* Hernandez Ervann d'Avellano, puis un *Fra* Quiroga et un *Fra* Figuerroas, apparemment parce que le public étant accoutumé à *Fra* Diavolo, il convient de ne point changer ses habitudes. Mais le morceau le plus succulent se trouve à la page 40 de l'édition, où nous est décrit ce qui grouille dans une ruelle d'Avila : des « Cuabreros », des « Frainets », des « Taragotes ». L'auteur aurait-il voulu dire des *cuatreros,* des *trainels* et des *tagarotes*? Il n'en sait rien sans doute et peu lui en chaut, d'autant mieux qu'un de ses galants est représenté quelques lignes plus loin « plumant la *pavane* »! Après cela, comment s'étonner que cette foule crie *ollé*? Tirons l'échelle et constatons qu'au milieu de tant de ruines, une chose demeure debout et résiste : la superbe ignorance de nos grands romantiques.

~~~ Le cours public de géographie coloniale de M. Henri Lorin à la Faculté des lettres de Bordeaux est consacré, cette année, à la *République Argentine*. Après avoir étudié la formation historique de cet État, le professeur en examinera les diverses régions géographiques, caractérisant chacune d'elles par ses aptitudes particulières, puis exposera le développement économique et les institutions politiques de l'Argentine contemporaine.

~~~ Sous le titre de *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol* (Upsal et Leipzig, 1906, in-8° de 152 pages), M. Erik Staaf vient de publier un résumé de ses recherches sur un point important de la grammaire de l'ancien espagnol. Cette dissertation, conduite avec beaucoup de méthode, de prudence et de sagacité, est de plus écrite en fort bon français, ce qui ne saurait déplaire à ceux que ne ravit point l'avènement annoncé de l'Esperanto. Les études hispaniques ont beaucoup à attendre de M. Staaf, qui à une information étendue et sûre dans le domaine du vieux castillan joint les connaissances générales d'un romaniste formé à la bonne école.

15 janvier 1907.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

FOUILLES D'ELCHE

(Suite et fin[1].)

Pas plus pour le style des vases ibériques que pour la technique, les nouvelles découvertes d'Elche n'apportent de révélations imprévues. Mais elles confirment et complètent ce que l'on connaissait déjà. La céramique ibérique apparaît maintenant comme un art déterminé, dont on peut énumérer les tendances, nommer avec précision les antécédents, et dont l'originalité est manifeste.

Un des signes distinctifs de cet art est dans la disposition du décor : l'habitude constante de ces céramistes est la division du vase en zones superposées, et la subdivision de ces zones en compartiments qui affectent volontiers l'apparence de métopes. Cet arrangement se retrouve même dans les vases à décor animal (fig. 37), — même dans l'exemplaire le plus parfait de la céramique ibérique (fig. 71-71 bis), qui par là se rattache à la série dont il tendrait à se distinguer par la supériorité de la conception et de la facture.

Le second trait de cette céramique est le goût pour le décor végétal, et pour le géométrique curviligne qui en dérive. Les ornements en *S*, les spirales, les crosses sont les décors des zones les moins en vue; et, dans la zone principale, feuilles, tiges, bourgeons, spirales dont souvent l'on ne peut dire si elles sont conçues comme plantes ou comme pur ornement géométral, se mêlent aux représentations d'ordre plus élevé. L'union est si intime que nous avons vu un coup de pinceau commun servir en quelque sorte de trait d'union entre l'animal et la plante (fig. 42), ou bien l'animal se prolonger pour ainsi dire en plante (fig. 36), et plus souvent encore, consciemment ou inconsciemment, le décorateur transporter à la

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 333-362 ; 1907, p. 1-17

représentation de l'animal ou de l'homme les procédés qui lui servaient à traduire le végétal : qu'on se rappelle les longues lignes souples qui raient les ailes des grands oiseaux, les zones d'imbrications qui couvrent le corps des oiseaux et des chevaux, les langues flexibles et les oreilles pointues des carnassiers, le quadrillage qui simule le pelage des lièvres et des chevreuils, les yeux en forme de feuilles de la face humaine représentée sur la figure 53, les menus traits par lesquels est indiqué le costume dans la figure 54 : c'est par les mêmes combinaisons de lignes, par les mêmes alternances de pleins et de clairs, que sont rendues, sur les vases à décor végétal, les feuilles, les tiges et les fleurs.

Un troisième trait, lié à cette prédilection pour le décor végétal, est la forme particulière que prend dans la céramique ibérique cette « horreur du vide » commune à tous les arts primitifs. Dans la presque totalité des exemplaires, aucune partie de la surface à décorer n'est laissée libre : dans tout espace que n'occupent pas les motifs principaux, s'insère une tige florale, une feuille allongée, un bourgeon quadrillé, une spirale, une rosace, ou bien quelque ornement encore plus schématique, comme l'espèce de peigne de la figure 46. Il est exceptionnel que l'artiste ait su éviter cette surcharge; et dès qu'il a eu assez de goût pour choisir, pour ne pas accumuler, comme l'auteur du fragment 71, son œuvre a pris du coup une valeur unique. Mais en temps ordinaire, comme les figures d'animaux, comprises de la même manière que les dessins végétaux, et exécutées par les mêmes procédés, ne sont pas, dans l'esprit du potier ibérique, essentiellement différentes de ces représentations dont elles sortent, il arrive qu'il emploie poissons, oiseaux et quadrupèdes comme éléments de remplissage, au même titre que les feuilles et les enroulements : c'est ainsi qu'autour de la figure centrale, grand oiseau, cheval ou grand carnassier, s'entassent les figures secondaires, couvrant le champ en haut et en bas, lièvres qui galopent par-dessus le dos des chevaux, poissons qui glissent entre les pattes des oiseaux ou des chevreuils.

Nous nous trouvons amenés de la sorte à un quatrième

et dernier caractère de cette décoration, qui est le peu de souci que manifeste l'artiste de reproduire fidèlement la nature. L'invraisemblance est comme de règle, dès que la scène se complique un peu. Elle tient en partie à l'observance de conventions par lesquelles l'artiste s'efforce de suppléer aux insuffisances de son métier : c'est parce qu'il ignore la perspective qu'il superpose les figures lorsqu'elles sont censées être, dans la réalité, à des plans différents. Mais dans d'autres cas, si la représentation s'écarte de la nature, c'est bien parce que le décorateur n'a cure de la vérité. C'est par indifférence à la vérité qu'il mêle ses poissons à des oiseaux et à des végétaux qui ne sont pas nécessairement aquatiques (fig. 25, 34), qu'il donne à ses oiseaux cinq doigts et une taille démesurée, qu'il se contente, pour ses figures humaines, d'un dessin sommaire où manquent des organes essentiels comme la bouche et les bras. L'observation naturaliste, juste et scrupuleuse, se manifeste dans certaines études de plantes : mais plus on s'éloigne de ces motifs privilégiés, plus la part se fait grande à la fantaisie arbitraire; et dans les scènes les plus complexes, on est presque surpris de rencontrer par hasard un détail pris sur le vif.

Il n'y a plus à établir que cette poterie est de fabrication indigène, ni à chercher les origines de ce style. Ce sont là faits acquis depuis l'ouvrage de M. Paris; et l'on sait maintenant que l'Espagne est une des provinces où l'art « mycénien » essaima de la façon la plus fructueuse. Ce que l'on peut faire est d'ajouter à la liste de rapprochements dressée par M. Paris quelques exemples nouveaux. Nous avons signalé la silhouette étrange, très simplifiée, que prend sur les tessons ibériques le museau des quadrupèdes non carnassiers : la même boule, avec le même appendice en forme de crochet, se retrouve sur un fragment de Mycènes[1]. Entre un autre fragment de Mycènes[2] et les imbrications qui représentent les plumes des oiseaux dans nos fragments 1 et 14, les poils des chevaux dans nos

1. Furtwaengler et Loeschcke, *Mykenische Vasen,* pl. XXIV, n° 185 (où c'est peut-être une tête et un bec d'oiseau qui sont représentés; mais c'est l'identité du dessin qui importe, et non l'application qui en est faite).
2. *Myk. Vas.*, pl. XXXIV, n° 333.

fragments 47 et 49, il y a identité de dessin absolue. La même juxtaposition de la couleur pleine et du quadrillage qu'emploient les Ibères pour varier le corps des animaux est reconnaissable sur le n° 392 des *Mykenische Vasen* (pl. XXXVIII); et le quadrupède bondissant du n° 399 *a*, dans le même recueil (pl. XXXIX), n'a pas une autre allure que ceux de nos fragments 43 et 46.

D'autres points de contact sont à signaler avec les céramiques « postmycéniennes » : sur des vases géométriques d'Italie, où se marque l'influence ionienne, les poissons ont la même tête et les mêmes nageoires que sur les vases ibériques[1]; et ces vases italiques eux-mêmes ne sont pas sans rappeler des vases de Chypre[2]. Des vases italiques encore présentent les oiseaux au long cou, au corps rayé, marchant rapidement vers la droite ou la gauche, dont les décorateurs ibériques ont fait un usage si fréquent[3]. Quant à la figure humaine, on peut relever dans les *Mykenische Vasen* la trace de la même convention qui se marque dans notre figure 58, et par laquelle le buste prend une forme circulaire d'une régularité presque géométrique[4]; et la tunique à frange, tombant jusqu'à mi-cuisses, que nous reconnaissions sur notre figure 54, rappelle le costume des « guerriers mycéniens »[5]. Mais c'est dans la céramique chypriote qu'on trouverait les interprétations les plus analogues aux images ibériques : sur deux vases du Louvre[6], les visages sont dessinés avec la même maladresse que sur nos figures 56 et 58, l'œil est aussi sommaire, et la même ligne lourdement appuyée va de la nuque au front, tenant lieu de chevelure. L'étrange face humaine de notre figure 53 ne peut guère être

1. Pottier, *Vases antiques du Louvre*, Album, I, pl. 30, D 56, D 57; pl. 31, D 75, D 76; ce dernier vase est à rapprocher particulièrement de notre figure 26, pour le dessin du poisson; en outre il comprend une zone décorée d'ornements en *S*, et plusieurs zones qui portent des faisceaux de lignes ondulées.

2. Cf. *Revue archéologique*, t. 34 (1899, 1), pl. IV, n° 5.

3. Pottier, *op. cit.*, pl. 32, D 125.

4. *Myk. Vas.*, pl. XLI, n° 427; voir le commentaire dans le volume de texte, p. 68.

5. Voir le « vase des guerriers mycéniens », *Myk. Vas.*, pl. XLII et XLIII. M. Pottier a voulu retrancher ce vase de la série mycénienne (*Rev. archéol.*, 28 [1896, 1], p. 19 sqq.). La stèle peinte de Mycènes publiée par M. Tsoundas prouve à tout le moins que le costume des guerriers, identique sur le vase et sur la stèle, est mycénien (Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1896, 1 sqq., pl. 1 et 2).

6. Pottier, *Vases antiques*, I, pl. 8, A 153; *Rev. archéol.*, 34 (1899, 1), pl. IV, n° 3.

rapprochée, pour l'exécution, que de la tête d'Hathor, telle que la reproduisent des vases chypriotes datés du VI[e] siècle par M. Collignon[1]. Notons encore que l'idée de représenter les êtres partiellement, idée qui n'est ni naturelle ni primitive, et que nous trouvons appliquée au moins à trois reprises dans les *protomai* d'oiseau, de renard et d'homme de nos fragments 3, 45 et 59[2], a dû venir d'abord, selon M. Pottier, aux peintres ioniens[3]. D'une façon générale, lorsque c'est avec des poteries de la Grèce centrale que les ressemblances se manifestent, c'est que ces poteries ont conservé quelque chose du décor et du style mycénien. Ainsi l'oiseau volant d'un vase béotien[4], qui rappelle certains de nos oiseaux ibériques par son allure, et par la succession sur son corps des zones de couleur pleine, des zones rayées en longueur et des zones rayées transversalement, voisine avec des faisceaux de lignes ondulées et des demi-cercles concentriques d'un caractère nettement oriental[5].

Mais on fausserait sans doute les choses si l'on voulait multiplier à l'infini ces rapprochements ou les préciser à l'excès. Certes le caractère mycénien de la céramique ibérique est marqué dans tous les fragments que nous en possédons; mais en même temps l'originalité locale de cette céramique se montre d'autant plus fortement qu'elle aborde des sujets plus compliqués et se pose des problèmes plus ardus. Pour les poissons et les oiseaux, animaux relativement simples, faciles à styliser, il n'est pas trop malaisé de trouver dans d'autres céramiques des images comparables à celles de la céramique ibérique. La difficulté est déjà plus grande, de rattacher les carnassiers des potiers ibères à des modèles fournis par d'autres écoles : M. Paris[6] fait remarquer que ce sont surtout des monuments d'Attique et de Béotie que rappellent ces figures, et qu'elles

1. *Revue des Études grecques*, VI (1893), p. 33 sqq.; voir particulièrement la figure 3 (p. 39), qui est le vase A 237 du Louvre. — Cf. aussi un askos apulien du British Museum (Walters, *History of ancient pottery*, t. II, fig. 185 [p. 326]).

2. Il faut y joindre peut-être une *protome* de cheval (fig. 49).

3. Pottier, *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, 2[e] partie, p. 513; cf. les têtes d'oiseaux et de biches sur deux vases de Rhodes (Louvre, A 301 et 302; Pottier, *Catalogue*, 1[re] partie, p. 162) publiés par Longpérier, *Musée Napoléon*, pl. LIV.

4. Louvre, A 572 (Pottier, *Vases antiques*, I, pl. 21).

5. Cf. Pottier, *Catalogue*, 1[re] partie, p. 240 et 244.

6. T. II, p. 127.

ne les rappellent pas de très près. Cela revient à dire qu'on y voit se manifester mieux qu'ailleurs l'originalité des Ibères, et surtout leur relative indépendance à l'égard de cette céramique mycénienne où ils ont puisé leur inspiration fondamentale. Cette originalité s'accentue encore, les rapprochements deviennent de moins en moins nombreux et de moins en moins probants, quand on passe aux petits quadrupèdes, aux animaux domestiques comme le cheval, à la figure humaine enfin. Si l'on confronte la céramique ibérique avec des céramiques qui se sont développées sous les mêmes influences, comme la céramique sicule et les céramiques de l'Italie méridionale, on constatera qu'il y a un fond commun aux décorateurs de ces différents pays : c'est un décor géométrique de composition spéciale, ornements en *S*, lignes ondulées, crosses, cercles ou demi-cercles concentriques; mais chaque école locale reprend son allure propre quand elle s'élève aux représentations de l'animal ou de l'homme, et, quelle que soit la parenté originelle de ces divers groupes céramiques, il n'y a aucun point de contact, par exemple, entre les figures de quadrupèdes qui ornent nos fragments d'Elche, et le chien tracé en silhouette sur un vase sicule[1], — entre nos figures humaines et celles des vases messapiques[2].

La contre-épreuve de la remarque précédente est aisée à faire. Si elle est vraie, c'est dans les monuments ibériques appartenant à d'autres classes que la céramique que devront se trouver, pour les figures d'hommes et d'animaux supérieurs, les rapprochements les plus instructifs : et c'est bien ce que l'on observe en fait. Si l'on veut donner un congénère au sanglier de la figure 59, il faut le chercher dans un sanglier ibérique de bronze, qui a le même boutoir et les mêmes mâchoires écartées[3]. Le cheval du « Jinete » de Palencia[4] a la même tête que le cheval de notre figure 46 : même saillie à

1. Orsi, *Le Necropoli di Licodia Eubea*, dans les *Mittheilungen des k. d. archaeol. Instituts, Roemische Abtheilung*, XIII (1898), — p. 354, fig. 68.

2. Patroni, *Vasi Arcaici delle Puglie*, dans les *Monumenti antichi... dell' Accademia dei Lincei*, VI (1895), pl. XIII. L'élément géométrique commun est représenté dans ce vase par les ornements en *S* et en chien-courant.

3. P. Paris, II, pl. V, n° 6.

4. *Ib.*, pl. VI.

hauteur de l'œil, même chanfrein concave, même ouverture de la bouche — et c'est là une particularité constante dans l'art des animaliers ibères[1], — enfin, autant que l'on peut en juger, harnachement semblable. Quand l'artisan ibère, placé dans des conditions plus difficiles, n'a pu réaliser du cheval qu'un à-peu-près monstrueux, comme sur les bandeaux de Cáceres[2], l'image qu'il a produite s'est trouvée assez analogue à celle de notre figure 49. C'est encore des mêmes monuments, Jinete de Palencia et bandeaux de Cáceres, qu'il faut rapprocher les fragments de vases où figurent des hommes habillés et armés : la courte épée à pommeau rond des figures 56 et 58 est dans la main de deux combattants, un piéton et un cavalier, sur les bandeaux de Cáceres[3]; et les hommes y ont la taille fortement marquée, ainsi que sur notre figure 58, avec cette différence que sur les bandeaux le buste, au lieu d'être rond, est triangulaire, comme sur les vases du Dipylon. Les personnages des figures 56 et 58 ont la tête nue, à la mode ibérique, comme le Jinete de Palencia[4]; ce même Jinete porte une tunique « collante au torse, faisant jupe sur les cuisses, et serrée à la taille par une large ceinture »[5], tout à fait comme le guerrier du fragment 54, la seule des figures peintes où l'on puisse essayer d'étudier le costume[6]. C'est, de part et d'autre, avec la même gaucherie de semi-barbares, avec la même impuissance à traduire fidèlement la nature (qu'on regarde le Jinete et ses mains à trois doigts), le même effort louable vers un style indigène, vers une vision personnelle servie par des procédés originaux[7].

1. Voir P. Paris, II, p. 135.

2. P. Paris, II, pl. IX. Cf. la phrase de M. Schlumberger citée au bas de la page 259.

3. P. Paris, II, p. 252.

4. *Ib.*, p. 234.

5. *Ib.*, p. 233.

6. On pourrait même songer à rapprocher le cercle à point central qui décore, sur le tesson, l'épaule du guerrier, des coquilles que porte au cou le jinete.

7. On pourrait encore comparer aux personnages qui semblent porter des palmes (n° 55, 59) les jinetes qui ont le même attribut, sur de très nombreuses monnaies ibériques.— Enfin, il se peut que parmi les petits quadrupèdes que nous avons nommés lièvres, plusieurs soient en réalité des lapins : et le lapin est, dans l'antiquité, un animal propre à l'Espagne; une telle représentation, dans l'art ibérique, serait un type tout indigène (voir l'art. *Cuniculus* dans Daremberg et Saglio).

* * *

La publication de ces morceaux ne saurait être le prétexte d'une discussion nouvelle sur la date qu'il convient d'assigner à la céramique ibérique en général. Faut-il en reporter les débuts à l'époque lointaine où l'art mycénien florissait dans l'Europe orientale, au XIIe siècle environ[1]? Et, si cette hypothèse est la vraie, l'importation de ce style dans une région aussi occidentale que l'Espagne doit-elle être attribuée aux « Mycéniens » eux-mêmes, c'est-à-dire à des navigateurs venus de pays grecs, ou bien aux Phéniciens, considérés jusqu'à ces dernières années comme les découvreurs de l'Espagne[2]? Faut-il au contraire, comme le pense M. Pottier[3], admettre que cette céramique postmycénienne ne s'est pas développée en Espagne avant l'époque, beaucoup plus basse, où s'effectue la colonisation historique de la péninsule par les Grecs de Rhodes et de Phocée, avant le VIIIe siècle? La réponse à ces questions ne peut se chercher dans nos fragments d'Elche. Pour reprendre le débat utilement, il faut attendre des données décisives, qui manquent aujourd'hui : les recherches qu'on pratiquera en Crète, dans l'Italie méridionale, en Sicile et en Sardaigne contribueront à les fournir; mais l'éclaircissement définitif de ces problèmes ne sera guère obtenu que par la découverte et l'exploration méthodique d'une nécropole ibérique très ancienne[4].

1. P. Paris, II, p. 3 et p. 134.

2. Voir Perrot, *Histoire de l'art,* t. III, p. 32. — Cette explication retiendrait en partie les théories de M. Helbig sur le rôle des Phéniciens, théories que M. Helbig a toujours maintenues contre toutes les attaques. Dans le mémoire *Sur la question mycénienne (Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXV, 1896) où il fait de tout l'art mycénien un art sidonien, M. Helbig affirmait que de nombreux produits de cet art seraient trouvés un jour ou l'autre en Espagne; voir p. 356 : « Le même fait (= la présence de nombreux objets « mycéniens ») sera constaté quelque jour pour la partie méridionale de la presqu'île ibérique... » M. Helbig cite alors la boîte en terre cuite de la collection Gil signalée par M. Perrot (t. VI, p. 940, n. 5) et tenue pour mycénienne (elle est en réalité ibérique : voir P. Paris, t. II, p. 42), et ajoute : « Cet exemplaire, d'après mon opinion, n'est que le premier indice de nombreux objets analogues, cachés dans le sol de l'Espagne. » — Je remarque que M. Schulten, dans son rapport sur ses fouilles de Numance *(Jahrb. des k. d. archäol. Instituts*, XX [1905], *archäologischer Anzeiger*, p. 163-166), désigne la céramique ibérique par l'expression de « phönizische Keramik » (p. 164, col. 2).

3. *Journal des Savants,* 1905, p. 583-584.

4. En tout cas, il faudra sans doute, pour déterminer les rapports de la céramique ibérique avec la céramique mycénienne et les autres céramiques pseudo-mycéniennes.

A Elche, dans cette terre trop maigre où le sol vierge apparaissait à une profondeur maxima de 3m50, et arrivait par endroits jusqu'à 2m50 au-dessous de la surface, il était impossible de reconnaître une stratification chronologique. Il y en avait seulement un indice pour les deux termes extrêmes de la série céramique : à la surface de l'Alcudia, avant toute fouille, se montraient en grand nombre les fragments de *barro saguntino;* ils devenaient sensiblement moins fréquents à mesure que l'on creusait[1]. D'autre part, aux points où le sol à fouiller atteignait la profondeur maxima de 3m50, ce qui se produisit sur plusieurs tronçons des tranchées les plus longues, I et II, les trente centimètres les plus rapprochés du sol vierge constituaient une couche nettement à part : non seulement le *barro saguntino* en avait totalement disparu, mais on n'y trouva non plus aucune monnaie; les seuls débris qu'on en retira appartenaient à des vases ibériques du style le plus simple : c'étaient de grosses jarres à parois épaisses, décorées de cercles concentriques répartis en zones superposées. Des cendres et des ossements d'animaux étaient mêlés aux terres voisines. Il était impossible de reconstituer un vase en entier : mais la dispersion des tessons n'était pas comparable à celle qui se manifestait dans les autres couches, et dont il sera parlé tout à l'heure; plusieurs fragments du même vase étaient restés à côté les uns des autres, et parfois deux de ces fragments se superposaient, en contact l'un avec l'autre par la face interne : la seule action qui eût brisé le vase était dans ce cas le poids des terres. En une certaine mesure, donc, les vestiges découverts dans cette couche profonde étaient *in situ;* ils avaient été beaucoup moins remués et mélangés que ceux des couches supérieures.

Quant aux plus curieux des fragments qui sont publiés ici, il va sans dire qu'ayant été choisis pour les décorations compliquées et rares qu'ils portent, ils se rattachent nécessairement

tenir compte des éléments négatifs autant que des éléments positifs : dans la technique, l'ignorance du vernis et la rareté de l'engobe, — dans la décoration, l'absence du poulpe et de la grecque, sont des faits qui doivent avoir une signification.

1. Sans cependant disparaître tout à fait dans les couches moyennes du terrain. Ma phrase dans les *Comptes rendus de l'Académie* (1905, p. 614), où je limite exclusivement le *barro saguntino* à la couche supérieure, est trop absolue.

à la période de la céramique ibérique la plus éloignée des origines. Je crois en particulier que c'est seulement à une époque très avancée que les Ibères ont été capables de concevoir et d'exécuter une décoration aussi soignée et aussi belle que celle de la figure 71. Au surplus, à quelque date que les Ibères aient commencé à connaître et à imiter la céramique mycénienne, il est certain que l'industrie locale, créée sous l'influence de ces modèles exotiques, a continué à être active et à produire jusqu'à une époque très basse. Quand on se demande si la céramique ibérique doit être placée au XIIe siècle ou au VIIIe, c'est la date du style que l'on discute, non celle de la fabrication réelle du vase dont on tient un fragment dans les mains; et la majeure partie peut-être des fragments sur lesquels on raisonne n'ont été tournés et peints que très postérieurement aux siècles en question, vers l'époque de la conquête romaine, et même aux environs de l'ère chrétienne, et encore au delà. Seulement de tels vases reproduisaient une forme et un décor qui se transmettaient, depuis l'origine, de génération en génération. Il n'y a pas d'art industriel où la persistance séculaire des procédés de fabrication et d'ornementation soit plus aisée à comprendre et puisse être plus souvent constatée qu'en céramique. Ce qui est vrai pour tous les pays doit l'être plus encore pour l'Espagne, où toutes choses se figent si facilement dans la répétition quasi-mécanique du passé[1]. On s'explique ainsi que ces vases, si « mycéniens » qu'ils soient, et bien que la série qu'ils représentent doive être placée dans l'histoire de la céramique à une époque très antérieure à tout contact des Romains avec l'Espagne, se trouvent, sur le terrain, dans une couche évidemment romaine. M. Paris signalait déjà que dans un vase géométrique de l'Alcudia M. Pedro Ibarra a trouvé un as[2] : les dernières fouilles ont confirmé les conclusions qu'on pouvait tirer de ce renseignement. Réserve faite pour la couche profonde dont il a été question plus haut, le mélange était intime entre les tessons

1. Voir P. Paris, II, p. 132, p. 136 sqq., p. 140-141; Schulten, *l. c.*, p. 164, col. 2. — La même persistance de traditions immuables se marque dans la sculpture, par exemple à Estepa et à Osuna.

2. P. Paris, II, p. 134.

ibériques de tous les styles, les monnaies de tous les empereurs, et les menus débris de mobilier romain[1].

Il reste une dernière particularité dont on voudrait rendre compte : comment se fait-il que les vases ibériques ne nous parviennent presque jamais intacts, qu'ils soient réduits en tessons de dimensions souvent très restreintes, et qu'on ait fort rarement la chance de retrouver deux ou plusieurs tessons du même vase? Ce phénomène avait été déjà constaté par M. Paris à l'Amarejo et à Meca[2]. A Elche les fouilles n'ont mis à jour que deux vases presque complets[3] : l'un est un petit vase à panse sphérique, haut de 0m 10; il est brisé à la naissance du col, et de l'anse l'attache seule est conservée; la panse est décorée de spirales. L'autre est un vase de forme à peu près cylindrique, haut de 0m 23, avec un rebord; il est divisé en zones décorées par des demi-cercles concentriques. D'après la couleur et la consistance de la terre qui le remplissait, il devait avoir contenu de l'huile. Les deux vases étaient *in situ*, en ce sens qu'ils étaient posés sur leur fond, l'orifice en haut; mais on ne pouvait suivre autour d'eux le sol antique sur lequel ils devaient se trouver. C'est qu'ils ne sont restés intacts que par un hasard, tandis qu'autour d'eux tout le champ était remué : la destruction de la céramique, comme celle des édifices, s'explique par les bouleversements multipliés du terrain. L'humus, sous ce climat, ne s'accroît pas d'année en année; c'est toujours la même couche mince de terre arable que retournent les travaux de culture. Le niveau ne change pas à travers les générations : ainsi chaque génération réduit en miettes, pour se faire place, les traces des générations antérieures, et les débris des différents siècles s'accumulent sur une hauteur très faible. Sans doute la charrue espagnole n'égratigne le sol que

1. A plus forte raison a-t-on pu trouver les tessons ibériques mêlés à des tessons grecs, comme à l'Amarejo (Paris, II, p. 133) et à Elche même (voir *Bull. hisp.*, VIII, p. 344). — Il résulte de tout cela que lorsqu'on affirme l'existence de relations commerciales, dès le XIIe siècle, entre la Grèce, la Gaule et l'Espagne, parce qu'on a découvert des tessons ibériques près de Narbonne et de Marseille — les mêmes sites ayant fourni d'ailleurs des vases grecs d'époque classique —, on tire de ces découvertes une conclusion bien fragile (voir *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr.*, 1905, p. 283, et p. 383-387).

2. Voir ses descriptions du terrain, t. II, p. 14 (Meca), et p. 133 (Amarejo).

3. L'un dans la fosse IV, l'autre dans la fosse V.

de sillons assez superficiels; mais les chercheurs de matériaux ont achevé sur l'Alcudia l'œuvre des laboureurs. L'Alcudia d'Elche a pu donner les plus intéressants fragments de céramique ibérique que nous possédions; elle n'a pas livré le vase qu'on voudrait avoir, comme témoin digne et type complet de cette industrie, afin de la juger avec une équité plus certaine.

*

Les textes ne nous renseignent pas sur les événements qui amenèrent la destruction ou l'abandon d'Ilici, et le transfert ou la reconstitution à Elche de l'agglomération qui cessa d'occuper l'Alcudia. Mais les fouilles ont mis à jour, d'une façon assez inattendue, des vestiges d'époque probablement plus basse que tous ceux que l'Alcudia avait livrés antérieurement[1].

Ces vestiges se trouvent dans la partie sud-ouest de l'Alcudia, qui, dans l'ensemble, montre à la surface beaucoup moins de débris céramiques que la partie centrale et la partie est. A un mètre au-dessous du sol est apparu un pavement en mosaïque. Une fois dégagé complètement, il présenta la forme d'un rectangle, long de 10^{m}90 et large de 7^{m}55, exactement orienté de l'est à l'ouest suivant la plus grande dimension[2]. Quoique la forme et les mesures ne soient pas douteuses, la mosaïque est mal conservée : elle a un grand trou au centre, des lacunes sur les bords. Au milieu du côté ouest est placée, comme un seuil, une dalle de pierre calcaire, de 1^{m}35 sur 0^{m}50; d'autres dalles plus petites, non loin de là, sur une surface d'environ 1 mètre carré, ont remplacé un morceau disparu de la mosaïque; et un rapiéçage analogue se voit à l'angle sud-est.

A l'est de la mosaïque, un mur épais de 0^{m}58 dessine une abside semi-circulaire, dont le rayon est de 1^{m}50[3]. Un inter-

1. M. Pedro Ibarra a signalé et brièvement commenté cette découverte dans une lettre au directeur de la *Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica de Barcelona* (fascicule d'octobre-décembre 1905, — vol. IV, p. 912-917), sous ce titre : *El Cristianismo en « Illici ». — Descubrimiento de la planta de una iglesia cristiana en la loma de la « Alcudia » junto á Elche.*

2. Voir figure 2 (t. VIII, p. 337).

3. J'ai employé des termes inexacts dans ma note des *Comptes rendus de l'Académie* (1905, p. 619) : il ne fallait pas parler d'arc de cercle, mais de demi-cercle; et dans la mesure de 2^{m}10 que j'indique comme la hauteur de l'arc, est comprise l'épaisseur du mur.

valle d'un mètre sépare du pavement en mosaïque l'extrémité nord de l'abside; la partie sud de l'abside est moins entièrement conservée et s'arrête à deux mètres de la mosaïque. L'axe de l'abside est sur le prolongement de l'axe du pavement rectangulaire, et nous avons vu que la mosaïque a 7^{m}55 de largeur, le mur de l'abside 0^{m}58 d'épaisseur : en abaissant deux perpendiculaires des extrémités de l'abside — supposée aussi complète au sud qu'au nord — sur le pavement, il resterait donc en dehors de l'abside une largeur d'environ 1^{m}70 de chaque côté.

Le mur de l'abside est conservé sur une hauteur maxima de 1 mètre (hauteur moyenne : 0^{m}80). Comme il part d'environ 0^{m}10 plus bas que la mosaïque, il affleurait, avant la fouille, à 0^{m}10 au-dessous du sol. Il est en pierres taillées de petites dimensions, d'appareil médiocre, sans revêtement d'aucune sorte.

Ces constructions n'étaient pas les seules à noter. Un mur d'appareil très irrégulier, épais d'environ 0^{m}60, et dont la hauteur variait entre 0^{m}30 et 0^{m}85, courait sur la mosaïque dans le sens de la longueur (mur *ab* de la fig. 2). Un espace de 2^{m}10 séparait son point de départ du côté ouest du pavement; la bande qu'il isolait, au sud, du reste de la mosaïque était large de 1^{m}10. Il se prolongeait, à l'est, au delà de la mosaïque, qu'il dépassait de 1^{m}50, de sorte qu'il arrivait jusqu'à 0^{m}50 du mur en hémicycle. Ce dernier tronçon, que n'accompagnait plus la mosaïque, était flanqué, à droite, par des pierres brutes, qui paraissaient disposées de façon à former trois marches d'escalier, hautes en tout de 0^{m}75; à gauche, par un fragment de sol cimenté, inférieur de 0^{m}10 à la mosaïque, sous laquelle il semble d'ailleurs se prolonger.

Il reste encore des tronçons d'un autre mur, tangent par derrière à l'abside, un peu moins haut qu'elle, et de construction très mauvaise. A ce mur se rattache, terminant la série des débris vers l'Est, un fragment de sol en ciment grossier, à un niveau légèrement supérieur au niveau de la mosaïque.

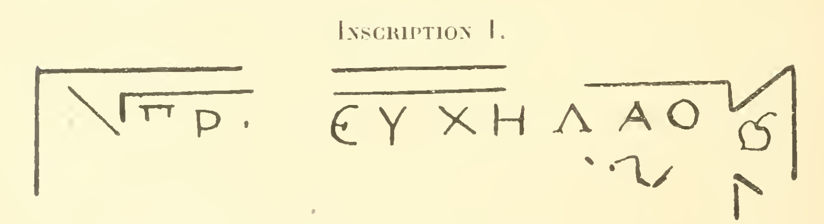
Comme il était évident que la mosaïque passait sous le mur *ab*, ce mur fut détruit. La mosaïque fut visible alors dans toute son étendue; elle est composée de dessins exclusivement

ornementaux, grecques, nœuds, tresses, étoiles, combinaisons de cercles, de carrés et d'hexagones, qui témoignent d'ailleurs d'une irréprochable habileté technique et d'une certaine variété d'inspiration. Elle est exécutée en quatre couleurs au moins, noir, blanc, rouge et jaune foncé.

Mais ce qui en fait l'intérêt principal, ce sont les trois inscriptions qu'elle porte. La première (inscr. I), placée dans le sens de la largeur, le haut des lettres vers l'est, est à 3m35 de la limite orientale du pavement. Les deux autres sont dans le sens de la longueur, celle de gauche ou du nord (inscr. II) à 2m50 de la limite septentrionale du pavement, celle de droite ou du sud (inscr. III) à 1 mètre de la limite méridionale[1]. Toutes deux ont le haut des lettres tourné vers l'extérieur, de sorte que les trois inscriptions sont lisibles pour une personne placée devant l'inscription I.

Aucune des trois inscriptions n'est complètement conservée. L'inscription I avait deux lignes et était entourée d'un cartouche ansé, entouré lui même d'un cadre rectangulaire. Mais cadre et cartouche sont très mutilés, et de la seconde ligne il reste à peine trace :

Inscription I.



La partie rectangulaire du cartouche intérieur mesure 1m03. Les lettres sont en noir sur fond blanc; les parties intérieures des lettres sont en jaune, non seulement les espaces entièrement fermés comme la boucle du P, le triangle de l'A, l'O, mais aussi ceux qui ne sont pas limités de tous côtés, comme le rectangle du Π, le demi-cercle de l'Є, les triangles de l'Y, du X et du Λ, les deux rectangles de l'H et le trapèze de l'A. Dans le trapèze qui flanque le cartouche à droite, est une feuille de lierre dont l'intérieur est resté blanc. Au contraire,

1. Le mur *a b* longeait exactement le bord interne de l'inscription.

le mosaïste a coloré les espaces compris entre les branches de l'ornement indéterminé qu'on voit à la ligne 2.

La lecture non douteuse est πρ[οσ]ευχὴ λαο...[1].

L'inscription II n'a qu'une ligne; elle était encadrée dans un double rectangle. Incomplète à gauche, elle est maintenant longue de 2ᵐ94. La hauteur du rectangle intérieur est de 0ᵐ18; les lettres, en noir sur blanc, et dont l'intérieur n'est pas coloré, sont hautes de 0ᵐ13.

Inscription II.

ιι |ΧΗϬΧΟΝΤѠΝΚЄΠΡЄΒΥΤЄΡѠΝ ꟼ

Après les traces de plusieurs lettres qui ne permettent pas de lecture satisfaisante, vient le groupe χοντων, puis les mots καὶ πρεσβυτέρων, déformés par le mosaïste en κε πρεβυτερων. La ligne se termine par un ornement semblable à un P retourné et non fermé du haut[2]. La forme du premier oméga est remarquable : la branche de droite est verticale; les deux autres sont des lignes courbes qui partent du pied de la branche de droite, la branche de gauche enveloppant la branche médiane.

L'inscription III est enfermée dans un rectangle complètement conservé, de 1ᵐ78 sur 0ᵐ12[3]. Les lettres, en noir sur blanc, et dont l'intérieur est coloré en jaune, ont 0ᵐ09 de haut. Une lacune de 0ᵐ58 sépare le tronçon du commencement, long de 0ᵐ92, du tronçon final, long de 0ᵐ28.

Inscription III.

ЄΥΠΛΟΙΑϹΥϹΥ'Γ   :ΥΧΑ

Après le mot εὐπλοίας se lisent très nettement les lettres υσυ, suivies d'un accent en forme d'esprit doux; puis se voient les

1. Il a été impossible, dans la note des *Comptes rendus* (p. 619), de reproduire exactement les traces de lettres conservées, et l'ornement de la ligne 2. Le P de la ligne 1 est réduit à la boucle, rompue en haut, et à la naissance de la hampe.

2. M. Pedro Ibarra (*loc. cit.*, p. 915) y reconnaît une feuille de lierre.

3. Il n'y avait donc pas symétrie entre les inscriptions II et III, bien qu'elles se fissent pendant.

restes d'un π et d'un υ, également certains. L'inscription se termine par les lettres υχα.

J'ai cru d'abord être en présence d'une chapelle chrétienne[1]. M. Seymour de Ricci, que je remercie beaucoup de son amicale obligeance, m'a fait observer que les inscriptions nous ramènent bien plutôt au formulaire judaïque. Le terme προσευχή désigne le lieu où la communauté juive se réunit pour prier[2]. Ici, le mot était suivi du génitif d'un nom propre, au singulier ou au pluriel, commençant par Λαο..., et qui désignait l'individu ou la communauté par qui l'édifice avait été construit.

Si l'on pouvait lire sur l'inscription II ἀρχόντων καὶ πρεσβυτέρων, en rétablissant devant ces génitifs προσευχή ou tout autre mot, on aurait encore là un texte purement judaïque[3]. Les lettres et traces de lettres conservées ne permettent pas cette lecture : mais peut-être est-ce tout de même cette formule que le mosaïste voulait écrire. La façon dont il a traité πρεσβυτέρων, passant une lettre, et confondant le σ avec l'ε, prouve qu'il ne comprenait pas son modèle, et qu'il le copiait mal.

Quant à l'inscription III, c'est un souhait de « bonne traversée », probablement métaphorique[4]. S'il faut vraiment lire εὐπλοίας, je n'aperçois pas la raison de ce génitif, devant lequel on ne peut rétablir ὑπέρ, puisque nous avons le commencement de l'inscription. Peut-être vaut-il mieux lire : εὔπλοια σοί... Le second groupe συ, avec l'accent qui le suit, pourrait représenter σύν. Je ne vois pas ce qu'il faut rétablir entre πυ... et ...υχα; il y a place pour cinq ou six lettres.

Il est difficile d'assigner à ce monument une date précise : les documents sur les Juifs d'Espagne dans les premiers siècles de notre ère sont trop peu nombreux et trop incertains[5]. Pour l'existence de communautés juives dans la péninsule au Ier siècle, il n'y a que des présomptions[6]. L'épitaphe d'une

1. C'est ainsi que j'ai qualifié le monument dans mon *Rapport sommaire (Comptes rendus, loc. cit.)*.

2. Henri Estienne, *Thesaurus*, s. v° προσευχή; Forcellini, s. v° *proseucha*.

3. Cf. l'ἄρχων de la synagogue de Porto, *CIG*², XIV, 949.

4. Voir l'index de Kaibel, *CIG*², XIV, p. 759, s. v° εὐπλόει, εὐπλοίας.

5. Voir Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, 3e éd., t. III (Leipzig, 1898), p. 38, et n. 109.

6. Friedlaender, *Sittengeschichte*, 5e éd., 3e partie (Leipzig, 1881), p. 578.

enfant, « ...*nia Salo*[*mo?*]*nula Iudaea*[1], » semble être du commencement du IIIe siècle, à en juger par la forme des lettres : c'est un indice qui manque de sûreté[2]. Les actes du concile d'Elvire, au commencement du IVe siècle[3], prouvent cependant, par les précautions qui y sont prises pour éviter les relations entre Juifs et chrétiens, que les communautés juives étaient alors assez nombreuses. L'une était très florissante à Mahon (Minorque), au commencement du Ve siècle[4]. Une épitaphe trilingue (hébraïque, latine et grecque) de Tortosa est placée par Le Blant et Renan à la fin du VIe siècle[5].

La mauvaise qualité du grec, dans une inscription qui doit avoir été soigneusement exécutée, puisque c'est une inscription monumentale sur mosaïque, est l'indice d'une basse époque. D'autre part, le fait même que le grec soit employé est remarquable, si l'on songe à la pauvreté de l'épigraphie grecque en Espagne[6]. Il ne s'explique bien qu'à une époque où tout en ne sachant pas beaucoup de grec, on est fier d'en savoir un peu, et d'étaler son érudition. C'est ce qui arrive en Espagne au VIe et au VIIe siècle[7]. Il faut ajouter que dans la seconde moitié du VIe siècle, les Byzantins avaient pris pied dans la partie sud-est de l'Espagne; on ne peut dire avec précision quels points ils occupèrent : mais Carthagène, où ils se maintinrent longtemps, n'est pas très éloignée d'Elche; le grec est moins surprenant dans cette région, à cette époque, qu'il ne serait en terre purement wisigothique[8]. C'est donc dans la seconde moitié du VIe siècle — à la même date que l'inscription de Tortosa — que je placerais le petit édifice d'Elche.

On peut d'ailleurs, de quelques vestiges trouvés au même

1. *C. I. L.*, II, 1982.
2. D'autant plus que la pierre est perdue; la paléographie de l'inscription n'est connue que par une planche du XVIIIe siècle.
3. Mansi, t. II, p. 1 sqq., — ch. 49, 50, 78; — voir Leclercq, *L'Espagne chrétienne* (Paris, 1906), p. 58.
4. *Patrologie latine* de Migne, t. XX, p. 731-732 sqq.
5. *Revue archéologique*, 1860, t. 2, p. 345 sqq.; — Hübner, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, 186.
6. *CIG*², XIV, p. 668-669; — voir Hübner, *Inscriptionum Hispaniae Christianarum Supplementum*, Indices, s. v° *tituli* (p. 160).
7. Le Blant et Renan, *l. c.*, p. 350.
8. Sur cette histoire mal connue, voir Gelzer, édition de la *Descriptio Orbis Romani* de Georges de Chypre, p. XXXII-XLIV.

point, tirer certaines conclusions sur l'histoire probable du monument.

La couche de terre, épaisse d'un mètre, qui séparait du sol la mosaïque, contenait un grand nombre de débris architecturaux en pierre du pays. Les plus importants étaient trois fragments de chapiteaux corinthiens, tels que pouvait les produire à Ilici le travail courant de l'époque romaine, au IIIe siècle ou au IVe peut-être[1]; deux autres fragments, en plus mauvais état, portaient des parties de volutes; enfin une pierre cylindrique semblait un tambour de colonne non cannelée[2].

Mais les fragments les plus nombreux étaient de petits débris à surfaces généralement plates, à contours découpés, et décorés de lignes en creux. Il fut facile d'en raccorder plusieurs entre eux, et d'obtenir ainsi un reste de grillage en pierre, certainement arabe, ainsi qu'une colonnette du même style, qui a servi sans doute de montant à une petite fenêtre[3].

Entre la mosaïque et l'abside, le terrain, de toute évidence, avait été remué depuis l'époque antique. On y rencontra une telle accumulation de pierres brutes qu'elles avaient dû y être jetées à dessein. Plus bas seulement, à près d'un mètre au-dessous de la mosaïque, la terre reprenait l'aspect naturel, et les tessons de céramique ibérique reparaissaient, avec quelques ossements d'animaux. Une fois ce déblaiement opéré, on s'aperçut qu'à peu près sous toute la largeur de la mosaïque s'enfonçait le sol dont un morceau s'était montré vers l'angle sud-est du pavement, à gauche du mur *a b*, — sol de ciment romain, non décoré, semblable aux sols dont des débris avaient été retrouvés sur d'autres points de l'Alcudia.

Il semble donc qu'antérieurement à la *proseucha* juive existait en cet endroit un bâtiment romain, dont le sol est en

1. Le moins incomplet de ces fragments a 0m 38 de haut.

2. A 7m 50 de l'angle nord-ouest de la mosaïque, vers le nord, affleurant à 0m 30 du sol, était une base de colonne, haute de 0m 30 (diamètre du fût, 0m 40), *in situ* sur une pierre de taille haute de 0m 40, longue de 0m 52, large de 0m 65 à la face supérieure et de 1 mètre à la face inférieure (les deux faces étant unies sur un des côtés par un biseau). Il a été impossible de trouver d'autres restes qui fussent en relation avec cette base.

3. Hauteur de ce dernier morceau : 0m 35.

partie conservé sous la mosaïque; les chapiteaux dont nous avons les débris appartenaient à cette construction, et furent réemployés dans la *proseucha*. La *proseucha* eut sans doute peine à subsister à travers le VIIe siècle : quand les Goths eurent repris les régions occupées par les Byzantins, les Juifs durent être persécutés à Elche comme dans tout le royaume. En tout cas, les Arabes, qui furent maîtres de la région au VIIIe siècle, vinrent s'établir au même lieu, et leur passage est marqué par les restes caractéristiques de leur architecture. Ce sont eux, selon toute vraisemblance, qui ont construit en outre le mur *a b*, et le mur tangent par derrière à l'abside, avec le pavement grossier qui l'accompagne, — additions qui ne se rattachent en rien à la disposition primitive de la *proseucha*.

L'Alcudia était-elle encore, à ce moment-là, couverte d'une agglomération importante? C'est peu probable; les débris arabes, en dehors de ce point, sont trop rares pour autoriser une réponse affirmative. Mais enfin elle n'était pas non plus tout à fait vide d'habitations et livrée à la culture. Avant que les gens d'Elche vinssent bouleverser ces champs pour étendre leurs plantations d'amandiers et de grenadiers et pour se fournir de pierres de taille, l'Alcudia avait été, longtemps encore après l'ère chrétienne, occupée par des races qui n'avaient plus rien de commun avec les anciens Ibères. C'est pour cela sans doute que les traces de ces lointains habitants y sont si clairsemées et si réduites. Si un hasard heureux nous a conservé intact le buste d'Elche, les fouilles récentes n'ont pu ajouter à la série des monuments ibériques que des restes très fragmentaires, les seuls qu'ait épargnés la longue action de causes de destruction multiples[1].

Eugène ALBERTINI.

1. M. Pedro Ibarra a publié dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XLIX (1906), p. 119-132, un nouvel article sur l'*Antigua basílica de Elche*. Il y reprend en le développant, mais sans rien y ajouter d'essentiel, son article de la *Revista... de Barcelona*, signalé plus haut (p. 120, n. 1). On pourra se reporter au *Boletín* pour y regarder les photographies des inscriptions et des dessins qui composent la mosaïque.

APPENDICE

I

L'inscription suivante a été trouvée à quelques centimètres sous terre, au-dessus du bord méridional du pavement en mosaïque décrit plus haut, aux pages 120 sqq. Elle est gravée sur une plaque de bronze épaisse de 5 millimètres; la plus grande dimension du fragment est de 9 centimètres. Les lettres, gravées très peu profondément, sont hautes de 6 ou 7 millimètres; les intervalles entre les lignes ont la même hauteur.



Je crois reconnaître, à la ligne 2, le chiffre *VII;* à la ligne 3, le groupe [...]*runt;* à la ligne 5, le chiffre *XII*. J'ai vainement cherché, dans les terres voisines, un second fragment de la même inscription.

M. Pedro Ibarra possède un fragment d'inscription sur bronze, qui est sans doute un débris d'une loi municipale; ce fragment est publié par Hübner dans l'*Ephemeris Epigraphica,* vol. IX, p. 133 (n° 349), et commenté par Mommsen dans le même volume, page 11. Mais il a été trouvé à environ 600 mètres de l'Alcudia (cf. *ibid.*, n°s 349 et 351) et n'a par conséquent rien à voir avec le nôtre.

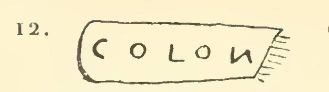
II

Instrumentum Domesticum.

Je réunis ici les marques que j'ai relevées sur des fragments de vases, de lampes et d'amphores.

A. Vases de *barro saguntino* (toutes ces marques sont imprimées sur le fond des vases) :

1. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 28 b, et peut-être *Eph. Epigr.*, VIII, 262, 22.
2. Cf. peut-être les marques des Ateii, *C.I.L.*, II, 4970, 51 sqq., ou bien 6257, 187.
3. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 228, et 6257, 91.
4. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 230-232, et l'addendum, p. 712.
5. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 246, ou 536.
6. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 272.
7. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 291 g.
8. Cf. sans doute *C.I.L.*, II, 4970, 404.
9. *O]f. Seiani?* Cf. peut-être *C.I.L.*, II, 4970, 472.
10. Cf. *C.I.L.*, II, 4970, 480, et 6257, 181.
11. *C.I.L.*, II, 4970, 569 a.

12. 

C. I. L, II, 6349, 12; *Eph. Epigr.*, VIII, 262, 33.

13. *id.*?

14. ?

15.

16.

17.

B. Lampes :

18. 

M]aurici. Cf. *C. I. L*, II, 6256, 33; 6348, 6; *Eph. Epigr.*, VIII, p. 487.

19. 

[*Au*?]*fedi Sec(undi).* Cette marque paraît inédite.

20. 

Id.

21. 
Aemili?

C. Amphore (fragment de col?) :

22. Lettres imprimées en creux.

UNE MONDAINE CONTEMPLATIVE

AU XVIe SIÈCLE

DOÑA CATALINA DE MENDOZA

1542-1602

Quoique la vie de cette fille naturelle d'un grand d'Espagne ait été contée déjà dans un livre publié à Madrid en 1653, elle mérite de l'être à nouveau, et pour deux raisons. Cette vie nous fournit d'abord un exemple intéressant qui s'ajoute à divers autres — à l'exemple de sainte Thérèse notamment, pour ne citer que le plus connu — d'une combinaison de sens pratique et de dévotion fervente, d'application stricte à des devoirs terrestres et de renoncement absolu aux joies de l'existence : d'où résulte que nous y pouvons suivre une *spirituelle* dans sa « voie intérieure », en même temps qu'une intelligence très active dans un milieu mondain, celui d'une grande maison seigneuriale espagnole du XVIe siècle. Secondement, le récit seul connu jusqu'ici de cette vie, et qui a pour auteur le Père jésuite Gerónimo de Perea [1], n'offre pas de garanties suffisantes d'exactitude ni de couleur historique, n'étant que le remaniement ou, pour mieux dire, l'altération d'un autre récit plus ancien dont le manuscrit original nous a été heureusement conservé.

Il y a tantôt trente ans j'eus à décrire, pour le Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale, le

1. *Vida, y Elogio de Doña Catalina de Mendoza, Fundadora del Colegio de la Compañia de Iesus de Alcalá de Henares. Escrita por el Padre Geronimo de Perea de la misma Compañia de Iesus. Dedicala a la Excelent^ma^ Señora Doña Isabel de Sandoval, Duquesa de Ossuna, Condesa de Vreña. Año 1653. Con privilegio. En Madrid, en la Imprenta Real.* Un vol. in-4° esp. de 6 ff. prél. et 95 ff. chiffrés.

numéro 362 de ce fonds, petit volume in-4° de 388 pages provenant des bibliothèques de Séguier, de Coislin et en dernier lieu de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qui porte le titre de « Historia de la vida y muerte de Doña Catalina de Mendoza, hija de Don Ynigo Lopez de Mendoza, quarto *(sic)* marques de Mondejar »[1]. N'ayant pu alors le comparer avec l'écrit du P. Perea, je supposai que le volume en question ne représentait autre chose qu'un exemplaire manuscrit du livre imprimé à Madrid en 1653. Je me trompais, car l'examen comparatif que je pus instituer plus tard des deux ouvrages m'apprit que le manuscrit nous offre en fait la relation primitive de la vie de Dª Catalina de Mendoza, due peut-être à quelque autre jésuite du Collège de la Compagnie à Alcalá de Henares et dont le P. Perea ne nous a livré qu'une copie infidèle, parfois écourtée, parfois amplifiée et souvent dénaturée. Sans doute, le P. Perea se réclame de renseignements qu'il aurait puisés dans les archives de son collège[2], fondation de Dª Catalina et d'une de ses tantes, mais cette référence très vague dissimule la source de son information, car il me paraît évident qu'il n'a utilisé d'autres documents que le seul texte narratif contenu dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Les divisions des deux écrits sont les mêmes, la teneur de la narration dans l'un et l'autre est la même : bref, la similitude entre le récit anonyme et celui du P. Perea serait complète, si ce dernier ne s'était pas permis des coupures et des développements, si surtout il n'avait pas soumis à un travail de déformation constant le style, fort savoureux dans son ingénuité, de la primitive histoire, y introduisant les fioritures de mauvais goût qui peignent une époque de grande décadence de la prose espagnole. Je laisserai donc de côté dans les pages qui suivent

1. *Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1892, p. 157.

2. « Obligado de las noticias que alcancè à tener, de los Archiuos de nuestro Colegio de Alcalà, de las virtudes de esta esclarecida Virgen » (Dédicace à la duchesse d'Osuna). Et dans une note finale (fol. 95vº), où l'auteur déclare se soumettre à un décret d'Urbain VIII concernant les biographies de personnes vertueuses et accomplies : « No pretendo dar mas credito a todo lo que en ella escriuo que el humano, sacado de los testimonios y papeles fidedignos que hallè de las virtudes de esta esclarecida virgen, en nuestro archiuo del Colegio de la Compañia de Iesus de Alcalà de Henares. »

la malencontreuse copie du P. Perea, pour ne me servir que de l'original auquel seront empruntés la plupart des traits qui composent la figure morale de Dª Catalina de Mendoza, me réservant d'établir, dans un appendice, par quelques citations textuelles des deux auteurs, le rapport que j'aperçois entre eux.

Dª Catalina de Mendoza, née à Grenade le 5 février 1542, jour de sainte Agueda, vierge et martyre, était fille de D. Iñigo López de Mendoza, troisième marquis de Mondéjar et quatrième comte de Tendilla, chef de l'une des principales branches du grand lignage des Mendoza et qui, outre ses fiefs, possédait la charge héréditaire de gouverneur de l'Alhambra et de capitaine général du royaume de Grenade. De sa mère, que le biographe, par une réserve bien naturelle, désigne à mots couverts, sans la nommer : « une dame de ces royaumes dont il suffit de dire que sa qualité n'était guère inférieure à la noblesse considérable et reconnue du marquis, quoique sa fortune fût moindre, » nous savons par ailleurs qu'elle s'appelait Dª Luisa de Mosquera [1]. Toutes les familles de la grandesse avaient leurs enfants de la main gauche, qu'elles traitaient souvent aussi bien que les enfants légitimes et qui parfois, quand c'étaient des fils, se poussaient dans le monde et y obtenaient des emplois très enviables, ou, quand c'étaient des filles, faisaient, en se mariant, des établissements fort avantageux. Toutefois et pour des motifs que nous ignorons, la jeune Catherine, dès l'âge de trois ans, fut élevée, non dans la maison paternelle, mais chez ses grands-parents, le deuxième marquis de Mondéjar, D. Luis Hurtado de Mendoza, et sa femme Dª Catalina de Mendoza y Pacheco, vertueuse matrone, protectrice de Jean d'Avila, l'Apôtre d'Andalousie, et de Louis de Grenade [2], que ses vassaux appelèrent longtemps *la Marquesa santa.*

1. Alonso López de Haro, *Nobiliario genealógico*, l. I, p. 372.

2. *Obras de Fr. Luis de Granada*, éd. du P. Justo Cuervo, t. XIV, p. 279 et 510. Le dernier renvoi vise une très intéressante lettre de Fr. Luis écrite de Lisbonne, le 17 octobre 1587, à la marquise de Villafranca, sœur de notre Catherine, où le grand prédicateur rappelle ses obligations envers la marquise de Mondéjar, qui le nourrit des miettes de sa table : « Tambien me consolé porque olí en la carta la devoción y espíritu de V. S. y deseo de imitar aquella sancta aguëla que Nuestro Señor le dió, la cual me crió dende poca edad con sus migajas, dándome de su mismo plato en la mesa de lo que ella misma comia. Y fué Dios servido que después le viniese á predicar muchas veces al Halambra, y ella viniese con las

Pour donner à l'enfant à la fois une compagne et une gouvernante capable de redresser certains penchants fâcheux *(algunos siniestros)* que l'on commençait à apercevoir en elle, la marquise douairière choisit sa propre fille, Dª María de Mendoza, très religieuse personne qui témoigna plus tard sa piété en fondant avec sa nièce le collège de la Compagnie de Jésus à Alcalá de Henares. Auprès de cette tante si bien pensante, Catherine semblait destinée à devenir à bref délai sinon une sainte, au moins une fille très sage; mais le naturel ne se laissa pas dompter sans quelque résistance. Catherine était jolie, spirituelle, plaisante; elle aimait les belles robes et les joyaux. Comme sainte Thérèse, elle se livrait aussi avec passion à la lecture des livres de chevaleries, non seulement pour le plaisir qu'y trouvait son esprit imaginatif et éveillé, mais, dit son biographe, parce qu'elle partageait l'opinion répandue parmi les gens de qualité de ce temps qu'il fallait lire ces romans pour apprendre à parler avec grâce, comme aussi pour se garantir contre d'autres entraînements plus dangereux. Le roman de chevaleries servait à la société polie d'alors de bréviaire de galanterie ou de livre de civilité : on y étudiait les jolis tours du langage, l'art de converser avec délicatesse; l'homme y puisait des modèles de déclarations passionnées ou tendres, la femme des réponses d'une décence étudiée mais où se glissaient parfois des sous-entendus assez engageants[1]. Résolue à guérir sa nièce d'un engouement qu'elle estimait pernicieux, la rigide tante usa d'un habile stratagème. Au lieu de lui

señoras sus hijas á oirme á nuestro monasterio. » Nous savons d'ailleurs par Luis Muñoz que Fr. Luis, né à Grenade en 1504, fut élevé chez l'arrière-grand-père de Catherine et qu'il accompagnait à l'école les fils de ce deuxième comte de Tendilla : « Es certissimo que desde muy niño se crió Fray Luys en casa del Conde de Tendilla; estudiaban sus hijos Latinidad, baxaban cada dia de la Alhambra á la Ciudad en casa de vn Preceptor de Gramatica, acompañabales Luis y llevaba los libros y estudiaba con ellos : assi lo ha certificado el Marqués de Camporei Don Pedro de Granada, que afirma haverlo oìdo de la boca de Fray Luys, visitandole en Lisboa el año de ochenta y dos » (Luis Muñoz, *Vida y virtudes del V. P. Maestro Fr. Luys de Granada,* parte I, cap. II).

1. C'est ce que voyaient bien les moralistes et les théologiens qui condamnaient cette littérature : « Y si á los que estudian y aprenden á ser cristianos en estos catecismos les preguntais que porque los leen y cual es el fruto que sacan de su leccion, responderos han que allí aprenden osadía y valor para las armas, *crianza y cortesía para con las damas...* » (Fr. Pedro Malón de Chaide, *Libro de la conversion de la Magdalena,* prologue).

imposer des lectures austères, de lui prendre ses *Amadis* et d'y substituer de force des méditations ou des contemplations, les oraisons de sainte Catherine ou le Kempis, qui eussent difficilement rivalisé dans le cœur de la jeune fille avec les prouesses de ses chevaliers errants ou de ses *doncellas* énamourées, Dª María l'invita simplement à lui servir de lectrice, et choisit Louis de Grenade, l'éloquent et suave auteur de tant de traités ascétiques [1], qu'elle mit aux mains de sa nièce; celle-ci, qui d'abord ne lisait que pour sa tante, se laissa peu à peu séduire par le charme pénétrant de la sainte doctrine. Le résultat qu'attendait le mentor de cette initiation se produisit sans retard. Un jour que Catherine lisait à haute voix un passage du sermonnaire andalous sur la mort et l'enfer, la terreur que lui inspira ce tableau des peines éternelles la saisit tellement qu'aussitôt elle voulut, pour le rachat de ses plus gros péchés, s'infliger une dure discipline; s'étant procuré une corde à nœuds, elle la plaça sous sa chemise. Or, ce jour-là avait lieu à Valladolid une fête solennelle, la proclamation du roi Philippe II, à laquelle toutes les dames de qualité présentes devaient naturellement paraître vêtues de leurs plus beaux atours, Catherine comme les autres. La robe destinée à faire valoir sa taille était si étroitement lacée que le cilice noueux pénétra dans sa chair et lui causa une si vive douleur qu'elle dut, pour ne pas s'évanouir, rentrer précipitamment chez elle. L'épreuve avait été trop forte pour la pénitente novice, aussi se prit-elle à détester ces livres saints et ces mortifications qui ne lui valaient que tristesse et souffrance; mais son esprit curieux réclamait impérieusement une occupation, un exercice : momentanément détachée des choses divines, elle se plongea dans l'étude. D'une famille qui comptait de bons lettrés, comme son grand-oncle, le fameux diplomate érudit D. Diego de Mendoza, ou son grand-père D. Luis, élève des humanistes Pierre Martyr d'Anghiera et Nicolas Cleynarts, ou même son

1. Dans la lettre déjà citée plus haut de Fr. Luis à D. Elvira de Mendoza, marquise de Villafranca, sœur de Catherine, on voit que celle-ci correspondit plus tard avec le célèbre dominicain : « La Señora Doña Catalina de Mendoza me envió una de V. S. que fué para mí materia de grande consolación... » (*Obras de Fr. Luis de Granada,* éd. du P. Cuervo, t. XIV, p. 509).

père, élève aussi de Cleynarts [1], Catherine jugea tout naturel d'apprendre le latin, puis la musique, la danse et même l'arithmétique, et à la gymnastique intellectuelle elle joignit aussi celle de ses doigts, malgré l'opposition de sa tante qui lui trouvait la vue trop courte pour les travaux d'aiguille. En peu de temps, on la vit exécuter les broderies les plus fines et du dessin le plus compliqué, confectionner des pommes de senteur, sculpter dans des morceaux d'ambre des grains de chapelet : le tout sans maître et uniquement guidée par un don naturel d'invention.

Lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année, en 1557, ses parents songèrent à l'établir; ils ne voulaient pas laisser se faner une fleur si charmante. Divers membres de la famille s'intéressèrent au mariage de Catherine, sa grand'mère d'abord qui tenait à ne pas mourir avant d'avoir vu la petite-fille qu'elle chérissait en possession d'un bon mari, puis ses deux grands-oncles, D. Bernardino, général des galères d'Espagne, et D. Diego, qui se déclarèrent prêts à compléter sa dot : le dernier offrit jusqu'à 40,000 ducats. On pense bien que la puissante maison de Mondéjar n'avait que l'embarras du choix : les demandes affluaient, et, malgré l'irrégularité de sa naissance, Catherine pouvait compter que maint soupirant des plus huppés se tiendrait pour fort honoré d'obtenir sa main. Le choix des parents, car la jeune fille, bien entendu, n'eut pas voix au chapitre, s'arrêta sur un gentilhomme très cossu, D. Diego de Ayala y Rojas, comte de la Gomera, d'une famille d'origine sévillane, à laquelle fut concédé ce titre par les Rois Catholiques en échange de la cession qu'elle fit à la couronne des îles de Ténérife et la Palma [2]. Certaines affaires ayant retenu le comte à Séville, le mariage, comme fort souvent à cette époque, eut lieu par procuration. Très heureuse de se

1. Dans une lettre datée du 12 avril 1541, Cleynarts rend un beau témoignage du zèle avec lequel le marquis D. Luis et son fils D. Iñigo apprirent le grec sous sa direction : « Ego interim bonam quoque diei partem tribuebam Marchioni in literis Græcis, quas una cum filio annos nato XXVIII tam ardenter amplexus est, ut nunquam plebeiorum filios tam viderim studiosos » (*Nic. Clenardi Epistolarum libri duo*, éd. d'Anvers, Chr. Plantin, 1566, p. 62).

2. *Historia de la casa de Mondéjar*. Ms. K. 100 de la Bibliothèque Nationale de Madrid, livre V, ch. 42, et Antonio Ramos, *Aparato para la correccion de Berní*, Málaga, 1777, § 103.

sentir une dame et de pouvoir s'accorder des plaisirs dont elle avait été sevrée, comme par exemple la comédie, Catherine fut en même temps prise de scrupules vraiment excessifs. L'idée qu'elle avait reçu un nouveau sacrement, qu'elle appartenait désormais corps et âme à son mari, lui causait une sorte de crainte religieuse. Quelque amie qu'elle fût de la toilette et des beaux vêtements, elle ne voulut plus s'habiller que de noir, refusant de se parer tant que son mari demeurerait éloigné d'elle. Sur l'avis toutefois qu'on lui donna que le comte finirait par s'étonner de cette réserve étrange, Catherine s'enhardit un jour à lui écrire, mais le porteur étant mort en route, sa missive lui revint; l'accident lui parut un effet de la volonté divine et la confirma dans sa résolution de ne plus correspondre avec l'absent. Peut-être pressentait-elle ce qui allait arriver. Deux ans se passèrent sans que le comte manifestât la moindre velléité de se réunir à sa femme. Pourquoi, c'est ce qu'un religieux résidant à Séville découvrit au marquis de Mondéjar, dans une lettre où il lui disait que le comte vivait publiquement avec une dame de cette ville, donnant à ses habitants un exemple scandaleux de libertinage et de manquement à la foi conjugale[1]. Le marquis, très désagréablement surpris, voulut cacher la nouvelle à Catherine, mais celle-ci, ayant su qu'il était arrivé une lettre de Séville dont on ne lui avait pas communiqué la teneur, fit tant qu'elle se la procura. Le coup fut rude et décisif : touchée dans ses fibres les plus sensibles, la jeune femme perdit en un instant toutes ses illusions et vit le monde où elle avait vécu confiante et joyeuse se teindre des plus sombres couleurs. Trahie sans la moindre apparence de raison par un mari qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu, mais auquel elle s'était vouée par devoir et liée par un sacrement, Catherine comprit qu'elle devait chercher appui et consolation auprès d'un « autre époux et maître qui jamais n'a manqué à qui s'est fié à lui ». Restait à régler la

1. Le comte D. Diego avait de qui tenir; son père D. Guillén Peraza vécut comme un pacha dans ses îles, laissant après lui une troupe d'enfants légitimes et naturels (José Viera y Clavijo, *Noticias de la historia general de las Islas de Canaria*, t. III, p. 20).

situation légale et sociale de la mariée. De savants juristes consultés par le marquis déclarèrent que sa fille n'était nullement tenue à cohabiter avec un mari qui avait de lui-même rompu le lien conjugal; toutefois cette consultation ne rassura pas Catherine qui, dans son for intérieur, ne se croyait pas déliée de ses obligations, ce que pensaient aussi d'autres personnes laïques ou religieuses qu'elle interrogea. Elle se décida donc à envoyer à Rome un chapelain au célèbre canoniste espagnol D. Martín de Azpilcueta, celui qu'on appelle généralement le Docteur Navarre, qui, venu en Italie en 1567, remplit sous Pie V les fonctions de membre de la Pénitencerie[1] : d'où l'on doit conclure que les consultations juridiques et les pourparlers durèrent un temps considérable, au moins huit années. Le Docteur Navarre répondit qu'il fallait ouvrir une enquête sur la conduite du mari et que si les faits qu'on reprochait à ce dernier étaient exacts, il serait facile d'obtenir du pape une dispense. Le procès s'engagea en cour de Rome et ne fut définitivement jugé en faveur de D[a] Catalina de Mendoza qu'après l'arrivée de son père en Italie, comme vice-roi du royaume de Naples, c'est-à-dire vers 1575 au plus tôt[2]. Mais Catherine n'attendit pas si longtemps pour prendre à elle seule une grave détermination : le jour de l'Ascension 1560, étant à Mondéjar, elle prononça le vœu de chasteté, ce dont elle avertit ses parents, qui acceptèrent non sans regret le fait accompli et renoncèrent dès lors à lui chercher un nouvel établissement.

Ce vœu prononcé, la crise religieuse commença très intense. Catherine se prosternait dans son oratoire aux pieds du Christ, le suppliant d'arracher de son cœur tous les restes de l'amour qu'elle conservait encore à son mari et d'y mettre le seul amour divin. Des tremblements, des sueurs mortelles et de

1. D. Mariano Arigita y Lasa, *El Doctor Navarro, D. Martín de Azpilcueta y sus obras*, Pampelune, 1895, p. 325, 394 et 396.

2. « La informaçion se hiço y el Marques, padre de la S[a] Doña Catalina, siendo virrey de Napoles, con ella negoçio de manera que saco de su S[d] cumplida declaraçion y dispensaçion del matrimonio ya hecho, de manera que dejo con ella libre a D. Catalina para poderse casar o tomar otro qualquier estado, y no menos libre de las congoxas y desasosiego con que sus escrupulos y temores la traian atormentada » (*Vida y muerte de D[a] Catalina de Mendoza*, ms., p. 34).

terribles angoisses l'assaillaient surtout de nuit et la jetaient dans un état de désespoir puis de prostration tout à fait affligeant. Seule une confession générale de tous ses péchés pouvait la sauver et lui rendre la paix de l'âme : elle se résolut donc d'ouvrir son cœur à un Père de la Compagnie de Jésus, et l'accomplissement de cet acte de pénitence, qui lui coûta de grands efforts et beaucoup de larmes, eut un effet immédiat. Catherine se sentit comme libérée des terreurs qui l'opprimaient et prête à commencer une nouvelle vie. S'inspirant de l'exemple donné par les parents de la Vierge, saint Joachim et sainte Anne, auxquels elle était très dévote, Catherine distribua ainsi son existence : huit heures pour les choses nécessaires au corps, — sommeil et nourriture ; — huit heures pour les occupations domestiques, car sa tante Dª María se déchargeait sur elle de tous les soins du ménage et de l'administration de la maison ; enfin huit autres heures pour les exercices de la vie spirituelle qui comprenaient les disciplines qu'elle s'infligeait sept fois par jour, l'oraison, l'assistance aux offices. Mais sa ferveur était telle que cette dernière part lui semblait toujours trop petite, elle l'augmentait en empiétant sur les autres au risque de compromettre sa santé ; plusieurs fois par an elle s'imposait en outre des retraites pour se livrer entièrement, dans une solitude absolue, aux exercices prescrits par la Compagnie de Jésus. Sa tenue, qui consistait déjà en un vêtement noir et un voile de toile unie (*beatilla llana*) pour la tête, elle voulut la simplifier encore en adoptant le costume des béguines, nommées en Espagne *béates,* ces laïques pieuses qui vivaient dans le monde comme en religion. Le marquis, d'abord, s'insurgea contre cette résolution à son avis déplacée et excessive. Catherine, déférente, attendit une occasion que lui fournit bientôt un règlement d'intérêts entre son père et sa tante Dª María et demanda, pour fêter la réconciliation de ses parents, qu'ils lui octroyassent la permission de revêtir la robe de bure et le long voile *(mongil y tocas)*. Ce changement de costume si désiré s'effectua à Madrid le 25 janvier 1571, jour de la conversion de l'apôtre saint Paul, et il sembla à la nouvelle béate qu'elle venait de rompre une des dernières attaches

qui la retenaient dans le monde et l'éloignaient de son Dieu. Toutefois, les circonstances ne lui permirent pas encore de s'isoler dans les pratiques de la mortification et de l'union mystique avec le divin époux; une lourde tâche que lui imposa son père, accapara pendant plusieurs années toutes les forces de son intelligence et de sa volonté. Mais avant de suivre D[a] Catalina dans ses nouvelles fonctions d'administration et de gouvernement, il convient de parler un peu de son père, de certains incidents de la carrière politique de ce marquis de Mondéjar qui motivèrent le choix qu'il fit de sa fille pour se décharger sur elle d'une partie de ses devoirs et obligations de grand seigneur terrien.

D. Iñigo López de Mendoza, marquis de Mondéjar et comte de Tendilla, possédait, comme il a été dit, la charge de gouverneur de l'Alhambra et de capitaine général du royaume de Grenade, qu'avaient exercée avant lui son père et son grand-père. Les Mendoza-Tendilla, issus d'un fils cadet du premier marquis de Santillane, occupaient donc, en raison de cette charge héréditaire, une très grande situation dans la partie de l'Andalousie où la population d'origine musulmane, garantie par des lois et des traités, jouit jusque dans les premières années du règne de Philippe II d'une liberté relative, d'une tolérance appréciable, dont elle profitait pour garder ses us et coutumes et même souvent pour pratiquer en secret la religion de ses pères : liberté et tolérance concédées à vrai dire par intérêt, les agents du pouvoir tirant de ces Morisques de gros subsides, en échange desquels ils fermaient les yeux sur certaines infractions aux édits. Mais le clergé, l'Inquisition, tous les gens de robe, magistrats et légistes, soutenus par des ministres influents, répugnaient à ce régime exceptionnel en faveur d'infidèles qui faisaient tache dans la monarchie catholique. Tous, par scrupules religieux ou juridiques, ou bien aussi par cupidité, poussaient à l'extirpation de ces musulmans mal convertis et hostiles; ils avaient d'ailleurs pour eux l'opinion publique en Espagne et même celle des princes étrangers, à commencer par le pape, et il leur fut facile d'exploiter le fanatisme de la population chrétienne qui vivait

en contact avec les Morisques du royaume de Grenade dont elle enviait les richesses et le bien-être, fruit d'une industrieuse activité. Lorsque éclata, à la fin de 1568, la révolte de ces Morisques, due à une aggravation des ordonnances qui les régissaient, le marquis de Mondéjar eut, en vertu de sa charge, à réprimer le mouvement insurrectionnel, à prendre toutes les mesures de précaution, à organiser la résistance, puis le châtiment. Ne disposant que d'une très faible garnison et de milices andalouses, recrutées à la hâte et sans aucune instruction militaire, desservi par les légistes et le clergé qui par esprit de corps contrariaient et critiquaient tous les actes du chef militaire[1], accusé par la masse de connivence ou au moins d'indulgence envers les Morisques à cause de ses intérêts privés[2], et enfin assez faiblement soutenu par le roi que commençaient à dominer les fauteurs de la politique de violence et de destruction totale de l'élément musulman d'Espagne, Mondéjar se débattit plusieurs mois au milieu de terribles difficultés, fit ce qu'il put avec les faibles ressources dont il disposait, remporta certains avantages qu'atténuèrent d'autres insuccès et, en somme, ne réussit pas à éteindre la révolte. Fortifiés par la mauvaise tournure qu'avait prise la campagne, ses ennemis n'eurent pas de peine à démontrer au roi la nécessité de frapper un grand coup et d'en finir avec ce nid d'infidèles insurgés contre l'autorité royale. Une occasion se présentait, il fallait en profiter; puis il y avait alors un jeune prince impatient de faire ses preuves sur le champ de bataille et de justifier les espérances que fondaient sur lui les

1. Dans son récit de la rébellion, D. Diego de Mendoza a fort bien dépeint l'état d'esprit des divers représentants de la magistrature qui prétendaient tout régenter en vertu de l'omniscience qu'ils s'attribuaient : « A los que tratan en Castilla lo civil llaman oidores, i a los que tratan lo criminal alcaldes... los unos i los otros por la mayor parte ambiciosos de officios agenos i profession que no es suya, especialmente la militar, persuadidos del ser de su facultad, que (segun dizen) es noticia de cosas divinas i humanas, i sciencia de lo que es justo e injusto ; i por esto amigos en particular de traer por todo, como superiores, su auctoridad » (*Guerra de Granada*, éd. de Lisbonne, 1627, fol. 7).

2. Mondéjar se défendit énergiquement contre ces imputations et d'autres dans le très important mémoire justificatif qu'il adressa en 1570 à Philippe II et que j'ai publié (*L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, Heilbronn, 1878, p. 13 et s.). Cf. aussi une lettre du même, écrite à l'archevêque de Grenade le 17 mars 1569 et dont j'ai cité un passage (*Ibid.*, p. 7).

vieux serviteurs de Charles-Quint qui l'avaient élevé. Au mois de mars 1569, Don Juan d'Autriche prit le commandement de l'armée d'Andalousie, tandis que Mondéjar recevait l'ordre ou de coopérer à la campagne sous ce nouveau chef, ou d'assister au Conseil de guerre chargé d'instruire Don Juan et de pourvoir à son inexpérience. Le marquis choisit les fonctions de conseiller, d'autant mieux qu'il avait eu déjà à souffrir de la rivalité d'un de ses émules, le marquis de Los Velez, autre grand seigneur andalous, qui à Murcie tenait la même place que Mondéjar à Grenade, et que le parti des légistes, pour contre-balancer l'influence de ce dernier, avait mis en campagne dans la région orientale du théâtre des opérations. Mondéjar espérait que ses avis prévaudraient, mais les ministres de robe, qui de loin dirigeaient tout, avaient leur plan et la restriction des pouvoirs du marquis n'était qu'un acheminement à son rappel définitif, qui lui fut notifié par une lettre du roi du 3 septembre 1569, l'invitant à se rendre à Madrid. Quoique déguisé sous les dehors d'une consultation qu'on attendait de sa connaissance des affaires d'Andalousie, cet ordre de rappel équivalait à une disgrâce complète. Jusqu'à la fin de la campagne, longue et sanglante, le marquis fut systématiquement tenu à l'écart de tout ce qui se trama aussi bien à Madrid qu'à Grenade pour réduire les Morisques. Après la pacification, qui laissa derrière elle bien des ruines et bien des ferments de discorde et de haine prêts à revivre, le roi daigna confier à Mondéjar le soin de présider au repeuplement des terres confisquées aux Morisques et qu'un édit avait concédées à des colons chrétiens[1]; mais il faut croire que Philippe II ne comptait pas que le marquis prendrait cette mission très à cœur, car fort peu de temps après il le nomma vice-roi du royaume de Valence.

Dans cette nouvelle charge, qui ne rachetait pas les mortifications qu'il avait eu à subir, D. Iñigo apportait des rancunes mal éteintes et une humeur assez peu conciliante. Victime de « deux bonnets qui l'avaient emporté sur les casques », selon

1. La lettre de Philippe II relative à cette mission est datée d'Aranjuez, 24 février 1571; on en trouvera le texte dans mon *Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, p. 96.

le mot de Cabrera[1], ce représentant de la noblesse militaire, que son oncle nous décrit comme incapable de supporter la contradiction et enclin à ne prendre d'autre avis que le sien propre[2], allait se trouver aux prises avec des difficultés nouvelles qu'il ne trancherait peut-être pas toujours selon l'agrément de ses administrés. A Valence, ce fut avec le clergé qu'il eut maille à partir. Ayant pris possession de sa haute fonction le jour de la Toussaint 1572, il ne tarda pas à entrer en conflit, à propos d'affaires de juridiction, avec le fameux archevêque Juan de Ribera, si connu par le rôle considérable qu'il joua dans l'expulsion des Morisques du royaume de Valence. Puis, survint un incident qui témoigna de l'irritabilité du marquis et déchaîna contre lui le monde ecclésiastique. Un jour qu'à l'église le prêtre, qui assistait l'évêque officiant, était venu lui présenter le missel à baiser, le vice-roi prétendit le contraindre à s'agenouiller, ce qui provoqua une grosse émotion parmi les fidèles. Pour l'apaiser, le Père provincial Villalba, confesseur du vice-roi, s'interposa et obtint que, dans la sacristie et en présence de témoins, celui-ci s'excusât de son mouvement de vivacité irréfléchie. Mais à quelque temps de là, un Père jésuite, Miguel Gubernio, prêchant un sermon dans l'église de Saint-Nicolas, jugea à propos de se livrer à un long développement sur la dignité sacerdotale, d'essence divine, et sur la considération insuffisante que lui accordent les mondains. L'allusion, assez transparente, touchait directement le vice-roi, qui la prit fort mal. Séance tenante, il décréta l'ordre d'exiler le prédicateur de Valence, et sur la remarque que lui fit son confesseur que le père dépendait du général de la Compagnie, le marquis, loin de se calmer, aggrava sa sentence en

1. « Mas el Cardenal, desestimador y resoluto en lo que no era de su profesion, asistido del Rey para tener por las leyes más sujetos á los súbditos que por las armas, apretó el pueblo y le llevó á la rebelion y guerra peligrosa que se escribirá, gobernando la fatal mudanza *dos bonetes*, tocando más el caso tremendo á las celadas » (*Historia de Felipe II*, éd. de 1876, t. I, p. 553). Les deux bonnets étaient le cardinal Espinosa, président du Conseil Royal, et D. Pedro de Deza, président de la Chancellerie de Grenade.

2. « Mas el Marques, hombre de estrecha i rigurosa disciplina, criado al favor de su abuelo i padre en gran officio, sin igual ni contradictor, impaciente de tomar compañia, communicava sus consejos consigo mismo... » (*Guerra de Granada*, éd. cit., fol. 39[vo]).

notifiant au provincial et au recteur du collège des jésuites d'avoir à expulser le P. Gubernio, dans trois jours de Valence, et dans dix jours du royaume, faute de quoi il ordonnerait la saisie des biens du collège. Le premier délai étant expiré sans que le Père eût quitté Valence, la saisie annoncée s'effectua, tandis que de son côté l'archevêque, pour défendre les privilèges du clergé violés par l'autorité civile, excommuniait les juges et prononçait l'interdit. Toute la ville se divisa alors en partis opposés, et l'affaire fut portée devant le roi, qui, ne voulant pas désavouer entièrement son représentant, fit savoir qu'il se tiendrait pour bien servi si le prédicateur malencontreux quittait quelque temps Valence, ce qui permettrait au vice-roi de lever son embargo, et à l'archevêque de lever aussi ses censures. Les deux autorités obtempérèrent et la paix se rétablit. Des personnes bien intentionnées et entre autres D. Francisco de Mendoza, l'un des fils du marquis, le futur amiral d'Aragon, le réconcilièrent aussi avec les jésuites, si bien que, lorsqu'il quitta Valence, il choisit pour son confesseur un membre de la Compagnie, le P. Salmerón. A la décharge de Mondéjar, il faut dire que son gouvernement se distingua par d'autres actes plus sages et moins impétueux : l'historien de sa maison loue la peine qu'il se donna pour rétablir la bonne intelligence entre des familles ennemies de la noblesse locale et rappelle les banquets qu'il offrait, ainsi que les mariages qu'il sut conclure et qui contribuèrent aussi à ramener la concorde dans cette cité si souvent troublée par les factions[1]. En 1575, après l'expiration de ses trois années de gouvernement à Valence, Mondéjar fut promu à la vice-royauté de Naples, l'une des charges extra-péninsulaires les plus enviées parce que, même exercée sans trop de malversations ni d'abus de pouvoir, elle valait au titulaire des profits considérables. « On ne doit pas souhaiter d'être vice-roi de

1. *Historia de la Casa de Mondéjar*, Ms., l. V, ch. 28. Il résulte d'une lettre adressée par le marquis à Philippe II, de Valence, le 16 septembre 1573 (British Museum, Ms. Add. 28, 339, fol. 9), que ni son salaire ni sa fortune personnelle ne lui permettaient de faire face aux obligations qui lui incombaient; le marquis y sollicite, non une augmentation de traitement ou un secours extraordinaire, mais une charge plus productive : « Lo que pretendo y suplico a V. Mg^t con el acatamiento que deuo es que de lo que a de hazer merced y proueer neçesariamente a otros se aquerde de mi...»

Naples, pour n'avoir pas à regretter de ne l'être plus, » disait le comte d'Olivares, qui occupa la place de 1595 à 1599, et, en effet, en trois ans un vice-roi amassait une fortune ou rétablissait ses affaires s'il les avait compromises. Parmi ceux qui gouvernèrent Naples au nom de la Majesté Catholique pendant deux siècles, il y eut des hommes de haute valeur, comme l'inflexible justicier et habile administrateur D. Pedro de Toledo, ou l'astucieux et tenace comte d'Oñate, qui, après la révolte de Massaniello, rétablit l'ordre et l'autorité fort compromise du roi d'Espagne; d'autres furent des incapables, des malfaisants et des pillards, comme les Arcos, les Medina de las Torres et D. Pedro de Aragón : Mondéjar, nous le verrons, demeura à peu près à égale distance des meilleurs et des plus mauvais.

Ce fut au moment de quitter l'Espagne pour une période de temps assez longue que le marquis résolut de remettre à Dª Catalina le soin de gouverner et d'administrer ses « états » de Castille, la préférant aux cinq fils, alors vivants, qu'il avait eus en légitime mariage. Si cette décision étonna beaucoup de gens, elle causa à Catherine autant d'affliction que d'effroi : son plan de vie pieuse s'en trouvait tout bouleversé, sans compter qu'elle redoutait fort de ne pas répondre à la confiance de son père dans l'accomplissement de cette mission épineuse. Mais le marquis professait une si haute estime pour les aptitudes de sa fille, sa valeur morale et intellectuelle, qu'il insista de façon à lui ôter tout moyen de se dérober. Catherine se résigna donc et accepta de devenir au nom de son père absent gouvernante du comté de Tendilla et du marquisat de Mondéjar.

Le premier de ces « états » appartenait aux Mendoza depuis la fin du XIVe siècle[1], ayant été donné en 1395 par le roi

1. Les renseignements ici donnés sur les principales possessions territoriales du marquis de Mondéjar sont empruntés aux *Relations topographiques* de la province de Guadalajara publiées et fort savamment commentées par D. Juan Catalina García, dans le *Memorial histórico español*, t. XLI à XLIII, Madrid, 1903 à 1905. On sait que ces Relations sont le résultat d'une grande entreprise de statistique prescrite par Philippe II et qui, malheureusement, ne fut conduite à bonne fin que pour quelques provinces d'Espagne. La Relation de Tendilla est de 1580, celle de Mondéjar de 1581, celle d'Almoguera de 1566.

Henri III à D. Diego Hurtado de Mendoza, grand amiral de la mer; il passa ensuite au marquis de Santillane, qui le constitua en majorat au profit de son fils puîné, D. Iñigo López de Mendoza, personnage considérable et très bien vu du roi Henri IV dont il sut obtenir l'érection de la seigneurie de Tendilla en comté (1468). Ce rameau des Mendoza se développa vigoureusement sous D. Iñigo II, deuxième comte de Tendilla, auquel les Rois Catholiques vendirent Mondéjar dont Ferdinand et sa fille Jeanne firent un marquisat (1512); le nouveau titre prévalut sur l'autre, ce que régla une ordonnance de Charles-Quint de 1541, en vertu de laquelle le titre de comte de Tendilla devint l'apanage du fils aîné des marquis de Mondéjar. Tendilla, bourg de la province actuelle de Guadalajara, appartient à cette région qu'on nomme l'Alcarria et se trouve situé sur le flanc d'une colline, à une lieue du Tajuña et à trois lieues du Tage. En 1580, le bourg ou la *villa* contenait six cents maisons et sept cents feux, mais cette population assez réduite n'empêchait pas la localité de jouir d'une grande prospérité, car ses habitants travaillaient. On ne comptait parmi eux point de gens de qualité (*caballeros*), on n'y connaissait même qu'un seul *hidalgo* : la plupart exploitaient avec ardeur le terrain très fertile des environs, riche en oliviers et en vignobles qui fournissaient un article productif d'exportation; d'autres exerçaient divers métiers. Une foire très fréquentée attirait quantité de trafiquants étrangers, jusqu'à des Portugais, chargés de pacotilles et surtout de ce fameux fil de soie ou de lin (*hilo portugués*) dont on fabriquait de très fins tissus[1]. Pendant les quinze jours que durait cette foire, Tendilla ressemblait à une vraie fourmilière, et rien que le droit d'alcabala perçu sur la vente des marchandises rapportait au comte une somme considérable. Outre ces avantages, produit du tempérament laborieux des habitants, Tendilla en avait quelques autres fort appréciables : les truites du Tajuña, l'eau du Tage, si légère et

1. La mention de ce *hilo portugués* rappelle un passage de *La perfecta casada* de Fr. Luis de León, où l'auteur compare au Cananéen du livre des *Proverbes* le colporteur portugais de son temps : « Cananeo llama al mercader, y al que dezimos caxero, porque los de aquella nacion ordinariamente tratauan desto, *como si dixessemos agora al Portugues* » (éd. Elizabeth Wallace, Chicago, 1903, p. 90).

limpide que les femmes du pays la préféraient à toute autre pour se laver le visage, puis de fort bonnes sources et fontaines, l'une surtout dans la Calle Franca, d'une saveur telle que l'archevêque de Tolède, D. Pedro González de Mendoza, s'en faisait porter des charges, comme le firent aussi les comtes de Tendilla jusqu'à la fin du XVIe siècle. Mondéjar, l'autre fief, plus au sud-ouest dans la même région, et, comme il a été dit, capitale des « états », avait vers la fin du XVIe siècle une population un peu supérieure à Tendilla, huit cents feux au lieu de sept cents. Les marquis y entretenaient un gouverneur, deux alcades et un archiprêtre nommé alternativement par le pape et par eux, mais ils n'y résidaient guère : cette petite localité, recommandable seulement par une médiocre industrie et une source minérale très efficace contre la pierre et les maladies du rein, ne devait pas être un séjour bien tentant pour de si magnifiques seigneurs, ils y venaient seulement chercher une retraite, mourir et s'y faire enterrer dans la chapelle de leur couvent de franciscains *extra muros* de la ville. A Tendilla et à Mondéjar il faut encore ajouter ce qu'on appelait assez pompeusement la « province d'Almoguera », ancienne commanderie de l'ordre de Calatrava, aux confins de l'Alcarria et à un quart de lieue du Tage, que Charles-Quint en 1538 démembra de l'ordre et vendit à Don Luís Hurtado de Mendoza, deuxième marquis de Mondéjar. A l'encontre de ce qui existait à Tendilla et à Mondéjar, bourgs d'artisans et de paysans, Almoguera était encombré de gentillâtres, trente-six familles d'hidalgos sur deux cent quatre-vingts habitants : d'où grande misère et paresse. « La population de l'endroit, dit l'enquête de 1566, ne goûte guère le travail ; d'abord les hidalgos ne savent ni ne peuvent travailler et il ne leur appartient ni de labourer ni de piocher, puis, les cultivateurs les imitent en ne faisant rien et en flânant : aussi trouve-t-on parmi les uns et les autres peu de gens qui aient de quoi manger. Au surplus, pays perdu, sans affaires ni commerce[1]. »

Voilà ce que Dª Catalina de Mendoza, âgée de trente-trois ans, et sans autre instruction que celle qu'elle tenait de sa pratique

1. *Memorial histórico*, t. XLII, p. 180.

d'économie domestique, eut à régir et à maintenir en état de prospérité et de paix.

La première chose à laquelle elle s'appliqua fut de moraliser les vassaux de son père avec l'assistance des Pères de la Compagnie qu'elle envoya prêcher, confesser et répartir des aumônes. Puis elle veilla au bon recrutement de cette partie du clergé qui était à la nomination du marquis et examina de près les agissements des officiers de justice, des percepteurs ou des recouvreurs d'impôts. L'un de ces derniers ayant indûment retenu une somme importante, elle lui fit adresser une remontrance qui demeura sans effet : cela la décida à agir avec rigueur et le percepteur fut mis en une étroite prison d'où il ne sortit que pour se jeter aux pieds de sa maîtresse, en s'écriant : « Filia David, miserere mei ! » Il paraît que les vassaux du marquis tenaient beaucoup à leurs droits et les défendaient avec âpreté; volontiers ils intentaient des procès à leur seigneur, et certains de ces procès duraient depuis plusieurs générations. Catherine s'y prit si bien qu'elle réussit à les terminer tous à la satisfaction des deux parties, et, chemin faisant, elle régla beaucoup d'autres affaires litigieuses entre des communautés ou des particuliers. A force de lire les grimoires des avocats et de discuter avec les magistrats et leurs suppôts, elle s'aperçut que certaines de leurs pratiques, notamment l'art d'éterniser les causes pour mieux tondre les plaideurs, appelaient des réformes urgentes, qu'elle eut au moins le mérite de préparer en appelant, pour les adjoindre aux juges et alcades ordinaires, des juristes de profession capables d'éclaircir les questions difficiles et d'empêcher les magistrats de juger au petit bonheur. Sa rectitude et sa pénétration la rendaient très propre aux fonctions de juge instructeur; elle en donna une preuve convaincante à propos de l'assassinat de deux hommes, près de Tendilla, au moment de la grande foire : tandis que les magistrats ordinaires ne suivirent que de fausses pistes, Dª Catalina, avec l'aide d'un licencié Liébana, qu'elle fit venir d'Alcalá, mena l'instruction avec tant d'adresse qu'elle saisit les coupables, qui se trouvèrent être des Morisques, affiliés à une association de malfaiteurs

opérant dans tout le royaume de Tolède. Une autre fois, toujours assistée de son licencié, elle délivra les habitants de la ville de Meco d'un voleur d'autant plus redoutable qu'en raison d'un pacte qu'il avait conclu avec le diable et qui le rendait, croyait-il, invisible, il s'introduisait dans toutes les maisons où, armé d'un rat de cave et d'un trousseau de clefs, il ouvrait tous les coffres. Mais, dit notre biographe, « les artifices du démon ne pouvaient rien contre la science divine que pratiquait D[a] Catalina, et le voleur fut arrêté et pendu. » Catherine en voulait particulièrement aux entremetteuses, qu'elle regardait comme la peste d'un état puisqu'elles vendent l'honneur et l'honnêteté des autres : ces femmes, disait-elle, devraient être emmurées. Elle ne tolérait non plus ni concubinages publics, ni tripots d'aucun genre et brava l'opinion jusqu'à défendre les combats de taureaux ou, ce qui paraîtrait encore plus pitoyable aux *aficionados* d'aujourd'hui, elle ne les permit qu'avec des précautions écartant tout danger, je veux dire que les taureaux devaient être attachés à une corde et leurs cornes munies de boules, conformément à un *motu proprio* du pape Pie V dont elle s'autorisa. Non moins charitable que stricte et que juste, elle prit en temps de disette des mesures pour alimenter les dépôts de vivres et obtint de son père l'autorisation de faire de larges distributions de blé aux nécessiteux. Bref, son administration fut en tout si conforme aux principes du droit, de l'équité et de la charité bien entendue qu'elle rencontra auprès de la haute magistrature l'approbation la plus flatteuse : quand une cause jugée dans l'état de Mondéjar venait par voie d'appel au Conseil Royal, les juges savaient d'avance qu'ils n'auraient qu'à confirmer la première sentence et la confirmaient toujours. Grande et agréable fut la surprise du marquis, quand il revint de Naples, de trouver tout en si bon ordre, ses dettes payées, ses cens rachetés, de plus de l'argent dans ses coffres, et sans que sa fille eût jamais eu recours à certains expédients comme d'élever le prix de vente des offices, ce qu'elle estimait, avec raison, préjudiciable à l'intérêt général des vassaux. Lorsque vint le moment de rendre ses comptes, son père ne voulut rien examiner, mais D[a] Catalina exigea la vérification

par le menu de sa gestion dont le montant pendant cinq ans s'élevait à cent trois mille ducats, sur lesquels elle remit au marquis vingt et un mille ducats qui lui restaient en caisse, en écus d'or et en réaux. Les comptes épurés, on constata un découvert de huit réaux qu'elle s'empressa de restituer pour qu'il ne lui restât rien dans les mains, comme elle disait, de l'argent qu'elle avait manié.

Le gouvernement du marquis de Mondéjar à Naples avait été assez orageux et lui avait valu de nombreux ennuis et déboires. Venu en Italie au mois de juillet 1575 pour remplacer le cardinal de Granvelle, que Philippe II voulait avoir en Espagne pour lui confier la direction de sa politique étrangère, Mondéjar se laissa d'abord induire à révoquer diverses ordonnances de son prédécesseur qui avaient été bien accueillies et tomba sous la dépendance d'un aventurier du nom de Scipione Cutinari dont l'ambition effrénée, soutenue un temps par le roi et son représentant, finit par révolter toute la noblesse qui obtint son arrestation, bientôt suivie de sa mort en prison[1]. Après ce fâcheux début, le marquis eut toutes sortes de démêlés avec Don Juan d'Autriche, assez mécontent de retrouver à Naples son ancien émule dans la guerre contre les Morisques : la rencontre de ces deux hommes, l'un frère du roi, l'autre son lieutenant, ne pouvait que provoquer des conflits et même des scènes violentes, comme celle qui eut lieu au Castel Nuovo, résidence de Don Juan, et où l'on vit le prince tirer son poignard, dont il aurait frappé le marquis si les personnes présentes ne s'étaient interposées[2]. Le caractère hautain et impérieux de Mondéjar, loin de s'adoucir au contact des Napolitains, s'exaspéra. En ce pays de mœurs faciles et

1. Domenico Antonio Parrino, *Teatro eroico e politico dei governi de' vicerè del regno di Napoli*, éd. de 1875, t. I, p. 304. Selon l'usage, le roi profita de la satisfaction qu'il consentit à donner aux Napolitains pour leur imposer un fort *donativo*, d'un million et deux cent mille ducats, dit un écrit de l'époque, qui ajoute : « e veneranno volentieri a questo atto per la satisfazione che ha dato Sua Maestà a tutta la nobiltà di questo Regno, con avere annullato quanto si era fatto per la intrata nel Seggio del Guttinario, avendo comandato che ve si metta perpetuo silenzio, e levatoli il previlegio che avea in casa, privandolo della dignità che il Reggente suo fratello l'avea procurato » (Francesco Palermo, *Narrazioni e documenti sulla storia del regno di Napoli dall' anno 1522 al 1667*, Florence, 1846, p. 213).

2. Parrino, *Teatro*, éd. cit., t. I, p. 305.

joyeuses, on lui reprochait son flegme silencieux, le terrible *sosiego* espagnol si antipathique à Pulcinella, et aussi son orgueil quasi royal, témoin l'anecdote suivante contée par un ambassadeur vénitien. Un grand personnage napolitain, qui était allé lui rendre visite, raconta qu'en entrant au palais il avait cru parler au vice-roi de Naples, mais qu'il avait « trouvé le roi d'Espagne »[1]. On lui reprochait encore sa méfiance à l'égard de ses subordonnés, son irrésolution qui entravait la marche des affaires et enfin son désir immodéré d'accroître sa fortune et d'avancer ses enfants dont quatre l'avaient suivi en Italie[2]. Parmi ses faux pas et ses actes malencontreux qui ameutèrent contre lui la populace, on cite la mesure qu'il prit, à l'instigation de personnes intéressées, de laisser pétrir du pain de froment avec une certaine herbe réputée très nutritive : cela faillit causer une révolte des lazzaroni accoutumés à leur pain de pur froment et qu'une telle mixture indignait[3]. Mais ce qui acheva de ruiner le crédit du vice-roi et lui attira même le mauvais vouloir de Philippe II fut le fait suivant, rapporté par Parrino. La jeune Donna Anna Clarice Carafa, fille du duc de Mondragone et unique héritière de la puissante maison, avait été confiée aux religieuses du monastère royal des saints Pierre et Sébastien, en attendant qu'on la mariât, selon le désir de son père, au comte de Soriano, fils aîné du duc de Nocera, autre Carafa; mais le prince de Stigliano, grand-père de la jeune fille, mécontent de voir s'éteindre sa lignée masculine, résolut d'épouser une Donna Lucrezia del Tufo, dont il ne tarda pas à avoir un fils, destiné naturellement à recueillir

1. Girolamo Lippomano, *Relazione di Napoli, 1575;* dans les *Relazioni degli ambasciatori veneti*, serie II°, vol. II°, p. 289.

2. « Non si fida dei ministri, nè manco di sè stesso, restando per questo dubbio di deliberare ed espedir cosa alcuna... È desideroso d'onore, ed ha causa d'accumular richezze avendo sette figli ed una femmina, dei quali quattro ne ha appresso di sè » (Lippomano, *l. c.*, p. 289). A. von Reumont, dans son ouvrage sur les Carafa de Maddaloni, charge encore le marquis de Mondéjar d'avoir donné des droits de préséance à divers parents et même à son frère naturel sur les membres de la noblesse napolitaine (*Die Carafa von Maddaloni. Neapel unter spanischer Herrschaft*, Berlin, 1851, t. I, p. 329). Le trait en question, conté par un agent du duc d'Urbino (voy. Palermo, *Narrazioni*, p. 215), se rapporte à l'année 1582 et par conséquent concerne, non Mondéjar, mais D. Pedro Téllez Girón, premier duc d'Osuna, vice-roi de Naples de 1582 à 1586.

3. Parrino, *Teatro*, éd. cit., t. I, p. 308.

le grand héritage. Ces incidents brouillèrent entre eux les Carafa et incitèrent Mondéjar à profiter de leurs dissensions, se flattant d'obtenir la main d'Anna Clarice pour son fils aîné, D. Luís Hurtado de Mendoza. Toutefois, sentant qu'il importait avant tout de soustraire la jeune fille à l'influence des religieuses qui la gardaient, il se décida à dépêcher au couvent trois magistrats, escortés de cent cinquante soldats espagnols, pour l'enlever de force. Les saintes recluses protestèrent contre cette violence, et les portes de la clôture ayant été brisées, on vit alors l'abbesse, suivie de toutes les religieuses portant des reliques et implorant l'assistance des saints protecteurs de la maison, s'avancer vers les agents du vice-roi, qui, saisis d'effroi à la vue de cette procession et de ce palladium, tombèrent à genoux, adorèrent les reliques, puis s'enfuirent à toutes jambes. Le scandale fut énorme ; tous les Carafa se sentirent atteints dans leur honneur et leur sécurité, et portèrent leurs doléances aux pieds de Philippe II, mal disposé déjà à l'égard du marquis et qui n'hésita pas à le remplacer immédiatement à Naples par D. Juan de Zúñiga, son ambassadeur près la cour pontificale[1]. Mondéjar dut s'embarquer au gros de la mauvaise saison, le 8 novembre 1579, accompagné, dit Parrino, « plutôt de son repentir et des larmes de ses proches que des bénédictions des Napolitains[2]. » Rentré en Espagne, avec cent soixante arrobes d'argent ouvré dont l'emballage seul coûta mille ducats[3], ses amis et partisans cherchèrent à le réconcilier avec le roi et à obtenir pour lui le commandement de l'armée destinée à envahir le Portugal ; mais Philippe II, qui avait déjà

1. Parrino, *Teatro*, éd. cit., t. I, p. 309.

2. Un autre historien napolitain, Giulio Cesare Capaccio, se risque à dire du marquis dans son curieux livre intitulé *Il Forastiero* (Naples, 1634, p. 480) : « Non sò come partisse un poco mal visto... » Réticence qui, sous la plume d'un si humble et fidèle sujet de l'Espagne, semble assez significative. On peut aussi citer l'opinion du cardinal de Granvelle, quoiqu'il fût assez prévenu contre le marquis son successeur. Après avoir, dans une lettre à Marguerite de Parme du 19 juillet 1578, écrit que « les affaires du marquis de Mondéjar passent quelques bourrasques, pour tant de plaintes que se font contre luy », il note, dans une autre lettre à la même du 9 novembre 1579, que « le marquis de Mondéjar part mal volentiers de Naples ». (*Correspondance du cardinal de Granvelle*, t. VII, p. 128 et 495).

3. Matías Escudero, *Relacion de cosas notables que an sucedido en diversas partes de la christiandad, especialmente en España*, dans J. Catalina García, *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara*, p. 117.

porté son choix sur le duc d'Albe[1], ne voulut rien entendre et ne se pressa pas d'autoriser Mondéjar à venir lui baiser les mains, comme c'était la coutume après l'exercice d'une charge; il semble même avoir retardé autant que possible l'accomplissement de cette formalité[2]. Ainsi se termina la carrière publique du troisième marquis de Mondéjar, D. Iñigo López de Mendoza, qui, rentré dans son fief principal, y mourut moins de deux mois après son arrivée, le 22 avril 1580[3], après avoir institué, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, sa fille naturelle Dª Catalina de Mendoza, preuve évidente de l'affection et de l'estime qu'il lui conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Alfred MOREL-FATIO.

(A suivre.)

1. « Para elegir Capitan general le proponian [al Rey] al Marqués de Mondéxar, y pareciόle, como á muchos, era el mas á propósito el Duque de Alba » (Cabrera, *Historia de Felipe II*, éd. de 1876, t. II, p. 576).

2. Par deux fois, le marquis sollicita du roi la permission de se présenter devant lui : le 2 mars 1580, jour de son arrivée à Mondéjar, et le 7 du même mois (British Museum, ms. Add. 28, 342, fol. 28 et 32). Or, il ressort de la lettre de la marquise citée dans la note suivante que l'audience fut accordée seulement vers le milieu d'avril.

3. « Pocos dias despues de hauer buelto el Marques mi marido de vesar a V. Mᵈ la mano, fue nuestro señor seruido de dalle vna enfermedad de que murio a los XXII de abril... » (Lettre de la marquise de Mondéjar, Dª María de Mendoza, à Philippe II, datée de Mondéjar, 3 mai 1580. British Museum, ms. Add. 28,342, fol. 47). C'est donc par erreur que D. Juan Catalina García dit que le marquis D. Iñigo mourut à Mondéjar en 1587 (*Memorial histórico*, t. XLII, p. 328); cette date est d'ailleurs en contradiction avec la Relation de Mondéjar du 30 mars 1581 qu'il publie et où le fils aîné du troisième marquis, D. Luís Hurtado de Mendoza, est expressément désigné comme possesseur actuel du marquisat : « dél la heredó Dª Yñigo Lopez de Mendoza, Marqués de Mondéjar, Vi-Rey de Napoles, y *de él el Yllº Marqués Dª Luis que agora vive* (*Ibid.*, p. 311). Matías Escudero, dans sa *Relacion de cosas notables*, place la mort du marquis sous l'année 1580, mais se trompe quant au jour du décès : 7 mai, au lieu du 22 avril.

CARTAPACIO

DE

DIFERENTES VERSOS A DIVERSOS ASUNTOS

COMPUESTOS Ó RECOGIDOS

POR

MATEO ROSAS DE OQUENDO

(Suite [1].)

ROMANZE

CONTRA LA SÁTIRA DE OQUENDO

HECHO POR UN ESTUDIANTE.

---

1 Humana mi musa un poco,
deidad de aquestos volcanes,
para que pueda entender
mi estilo el señor Juan Sanchez;
2 porque si mis pensamientos
su vuelo altivo no abaten,
han de ser pueblos en Francia
o jerigonza lenguaxe.
3 Poeta de municion,
repare con su romance,
que sigun es su dureza,
no hay pelota que le pase.
4 O si pudiere mi modo
al torpe suyo aplicarse!
que quiero darle de agudo
y no con estilo grave.
5 Por vida de un asno y suya,
que me diga, pues lo sabe,
del pensar al disponer
que leguas hay sobre tarde:
6 que puntos calza una copla,
hurtada de otro romance,
que le quita las xeruillas
para ponerle alpargates:
7 de que frior deprendio
el manflotesco donaire,
y como si fueran suyas,
a tratar de cosas graves.
8 Con que ha de satisfazer
los claros hurtos que haze
con su sacrilega pluma
moxada en divina sangre?
9 Pues ya se me querellaron
santisimas soledades,
y agua va, que las arroxo
por si y otros personaxes.
10 O si su prolixidad
dexara un poco de marxen!
que de comentos que hiziera
con celo de disculparle!
11 La belleza general
no es bien la repruebe nadie,

1. Voir *Bull. hisp.* 1906, p. 154 et 257.

so pena de la opinion
y de las penas que sabe.
12 Al estomago de aldea
luego le agitan ciudades,
y el bivir en pulicia
al que vive entre compadres.
13 Bien aya la tierra donde
quien aca es mucho no es nadie,
y donde ay otro maior
pared por medio de un grande.
14 Naturaleza ni el mundo
no son mas sin variedades
que un tronco sin hoja y flor
y un anillo sin esmalte.
15 Es una muerta hermosura
la que sin opuesto naze,
que la estima de las cosas
consiste en diferenciarse.
16 Para que luzgan los bienes
son necesarios los males;
los pobres para los ricos,
humildes para los graves :
17 para las hermosas, feas,
para el pescado la carne,
y para que luzca io,
poetas como Juan Sanchez.
18 Roma, Ziuilla y Lisboa
y otras famosas ciudades,
las grandezas de que gozan
de la variedad no nacen?
Pues porqué reprueba en Lima 19
cuatro cortas libertades
y no alaba sus grandezas
ilustres y venerables?
Quando pensaba acabar 20
las longanizas que haze
en figura de coplones,
mexor diré, disparates,
tan largo y corto salio, 21
que me han dicho mis anales
que no se ha visto en el mundo
largo que menos alcance.
Qué de muecas que le echara 22
si aqueste papel hablare!
mas delas por recibidas
y mire no me desangre.
Agradezca que he bebido 23
vino de los Tucumanes
donde hasta en el turron
imitan al de Alicante.
De su privanza fingida 24
breve, por si fuere encaxe,
estoy por pedir perdon
porque no se corra nadie.
Acabo por no corrello, 25
y en pena mando que calle
y no responda, que suelo
salir a veces de madre.

ROMANCE

EN RESPUESTA DESTE

HECHO POR UN AMIGO DE OQUENDO.

---

1 Echase muy bien de ver
mordaz poeta podrido,
que tus versos son de alforxa
y alforxa de un basilisco.
2 Y que qual otro Erostrato
quisiste, estando en oluido,
subiese tu nombre infame
hasta las cumbres de Olimpo.
3 No quiero para ensalzarte
llamar las ninfas del Pindo,
sino las del baxo Averno
donde siempre estas metido.
Mas si Deucalion me vale 4
y el dios Sicarpio es conmigo,
sus volcanes te daran
el premio de tu seruicio.
Quien te metio con Juan Sanchez, 5
maxadero desconocido,

mecanico sacristan,
ciudadano celestino?
6 ¿No sabes que tus abuelos
xamas comieron tocino,
y que fue tu padre aier
gran siervo de Jesucristo?
7 ¿Y que tu madre obispó
porque en el valle de Quito
le toparon una noche
chupando sangre de niños?
8 Que tuviste por maestro
al renegado Calvino,
y que aprendiste a rezar
con un profeta xanbrino?
9 Que fuiste cristiano viexo
en tiempo del Conde Dirlos,
y por un sabio aleman
te circuncidaron chico?
10 Que tuvo tu abuela fama
por los muchos sacrificios
que hizo a la diosa Venus
quitando y poniendo virgos?
11 Que subiendo por sus grados
le dixo cierto adivino
que avias de ser cuilon
bardaxe del rey Pepino?
12 Al fin corriste el Piru
con tus embustes y hechizos,
y en el Cuzco te afrentaron
por deslenguado atrevido.
13 Tus padres fueron de Ronda,
y habiendo a Lima subido,
fingieron ser caballeros
de la Casa de Quirino.
14 Aqui fuiste mandilete,
segun me ha dicho un amigo,
y otro que padre de putas
en la ciudad de Truxillo.
15 Sabes declarar la Zuna
tan bien, que dice Felino
que puedes leer astronomia
a Melibea y Calisto.
16 Mahoma, aquel renegado
por quien tanto mal nos vino,
no fue tan necio y menguado
como tu con tus prodigios.
17 Yo se, si estuviera aqui
Miguel de Oquendo el divino,
que tu llevaras la paga
a medida del vestido.
Porque quien reprueba ansi 18
el ingenio mas subido
que tuvo Atenas ni Delfos
ni Roma con sus Corintos,
no merece que le den 19
otro nombre ni apellido
sino de infame, cobarde,
cornudo, puto, ratiño.
Porque versos de Juan Sanchez 20
bien sabes que son mas lindos
que la Aquileia de Homero
y la Eneida de Virgilio.
Y que para cualquier cosa 21
no ha menester el archivo
de Riselo ni Belardo,
ni de Quiraldo ni Tirso.
Tu si que eres mas que Caco 22
salteador ladronsillo,
sigundo Bato en Sidon
y castrense Zaturnino.
Miren que Omero famoso, 23
que Terenciano o que Ovidio,
que Petrarca laureado,
que Ariosto conocido!
Humanese, señor zote, 24
y no hable mas, le digo,
de Mateo Rosas de Oquendo
ni de sus versos divinos.
Diga que estaba borracho 25
quando aquel romanze hizo,
y que es su gran servidor
y que siempre fue su amigo.
Que a fe de pobre soldado 26
que si no se cose el pico,
que le han de dar mas puntadas
que tiene letras un libro.
Y no procure sauer 27
quien este romanze hizo,
porque es un hombre atestado
un poco flaco y larprino.
El qual jura en su conciencia 28
que jamas nunca lo ha visto,
ni save si es sacristan,
cura, fraile o monacillo.
Pero sease quien fuere, 29
que si replica sin tino,
sin tino replicara
diciendo : Juan Sanchez, Victor!

ROMANCE

VIAJE Á GÉNOVA

---

1 Yendo a Genova una vez,
que fui yo una vez a Genova,
y mas, que fui por camino,
que sin camino no fuera,
2 en las galeras del Rey,
porque tiene el Rey galeras,
entiendo iban por la mar,
que por tierra no pudieran.
3 Iba en aquesta jornada
la famosa Infanta nuestra
Doña Isabel de la Paz,
que iba a Flandes a ponerla
4 en compañia de Alberto
que Dios guarde edades luengas,
Archiduque de Austria y Flandes,
dignisimo esposo della.
5 Eran velas veinte y siete,
y el general destas velas
era el Principe de Melfi
el famoso Juan de Andrea.
6 La popa de la Real
donde iba el Rey y la Reina
a holgarse muchas veces
á Barcelona y Valencia
7 quiero decir que tal es,
pero es necesario el verla,
porque si la engrandesciere,
quien la aya visto lo crea.
8 Toda por de fuera es oro,
de dentro brocado y tela,
con alfombras de damasco
de mil variedades llenas.
9 La proa, las arrumbadas,
las gazas, las ballesteras,
el espolon, las escalas,
los corredores, las cuerdas,
10 todo es un ascua de oro,
no es nada para quien eran,
que habian de ser margaritas,
pues la señora iba en ella.
De holanda eran las camisas, 11
de damasco las xaquetas
de los que el remo en las manos
llevan y el pie en la cadena.
Aqui se embarco la Infanta, 12
y yo no me embarque en ella,
que era para mi muy grande
y muy chica para ella.
Zarparon ambos los ferros, 13
soltó la pieza de leva,
y salimos una noche
de Barcelona la bella.
Llegamos a Pamprian 14
donde he aprendido la lengua,
hasta que a Rosas llegamos,
que hay muy pocas y estan secas.
Yo me admadié [1], señores, 15
porque en la mar se admadean,
pensé arroxar las entrañas,
temi quedarme sin ellas.
Llegué á Marsella de Francia, 16
porque está en Francia Marsella,
y entramos dentro del puerto,
y asi no quedamos fuera.
Saltamos en tierra todos, 17
que no estabamos en tierra,
y entramos en la ciudad
que hay para entrar buenas puertas.
Besabamos las mujeres, 18
tambien nos besaban ellas.
Oh lindo uso de ciudad!
Bien haya quien te gobierna!
Desde alli fuimos á ver 19
de la santa Madalena
la cueva devota y santa
donde hizo penitencia.

1. Por *mareé?*

20 Al dormir, si yo dormia,
reclinaba la cabeza,
y el aspa de san Andres
tambien la vimos entera.

21 Y de Lazaro el cadaver
entero, sin faltar pieza;
y despues de aquesto visto,
que fue justo que se viera,

22 nos volvimos a embarcar,
y no fue con poca priesa,
dando los remos al agua
contra el viento se navega.

23 Vino una fregata al remo,
dio al Principe nueva cierta
de como el moro Atarraez
diez velas fanales muestra.

24 Dan los nuestros en seguirlos,
unos corren y otros vuelan;
nuestra valerosa Infanta
a los forzados bolea;

25 Mas como el moro iba lejos
y la noche venia cerca,
y en engolfarse corria
peligro el armada nuestra,

26 mando el Principe escurrir
para que derechos vuelvan;
la Real mando volver,
sino, peligro corriera.

27 Ansi fuimos descubriendo
de Xenoba las riberas,
que si engrandecer se pueden,
son del mundo las mas bellas.

28 Y cuando no fueran tanto,
bien poco a mi se me diera,
porque yo no tengo envidia
a cosas de aquesta tierra.

29 La linterna descubrimos,
que es muy baxa la linterna,
y cuando fuera muy alta,
que importara que lo fuera?

30 Hízose el armada a una
para entrar en orden puesta;
hizo salva la ciudad
con mas de trescientas piezas.

31 La Real tambien saluda,
todas disparan tras ella.
fue cosa, cierto, de ver,
nunca yo llegara a verlas!

32 Con esta pompa y aplauso
ciando y volviendo apriesa,
la popa de la Real
allegan a la escalera.

Sus altezas desenbarcan, 33
yo tambien con sus altezas;
ellos se van a Palacio,
yo a buscar posada apriesa.

Que aunque la hallé, me pesó 34
que me llevaron por ella
veinte reales de España
por un colchon y una sera.

Llaman la *sera* a la noche, 35
y a la ternera *vitela;*
llaman *rustico* a lo asado,
que no hay hombre que lo entienda.

Fuime a una casa a cenar, 36
y pusieronme una mesa
y antes de cenar bocado
me quitaron la moneda.

Y yo confuso con esto, 37
di a mi posada la vuelta,
y al partir me asio del brazo
un viejo de gran prudencia.

Barba blanca y venerable 38
que hasta la cinta le allega,
tan grande como su rostro,
en dos madexas abierta.

Turbeme quando le vi, 39
y el me dixo : –¿Que se altera?
Oiga, que quiero decirle
que hable bien nuestra lengua.

Yo me reporte. El me dixo : 40
Porque de la nacion vuestra
he recibido mil bienes
os tengo amistad entera.

Venid, español, conmigo, 41
y mostrareos la iglesia
que aca llamamos el Domo,
curiosidades inmensas.

Pero conviene advertiros, 42
si os determinais a verlas,
que no habeis de hablar palabra,
sino estar con alma atenta.

Yo que tenia deseo 43
de saber que cosa era,
le prometi de callar :
fuimonos y abrio una puerta.

Salimos a un claustro grande 44
cuyas medallas y piedras
eran de precio infinito
y de colores diversas.

En unos ricos cajones 45
de ebano y de taracea

que fue abriendo me enseñó
cosas que el juicio enleba *(sic)*
46 Vide un brazo de san Blas,
una de aquellas monedas
por quien el perverso Judas
vendio la redencion nuestra.
47 De Pedro martir el cuerpo,
leche de la Virgen buena;
en un vaso de cristal
inocente sangre fresca.
48 Del santo Patron de España
vi yo la mano derecha;
de la corona de espinas
en dos cristales dos piezas.
49 Del gran precursor de Cristo
vide las cenizas ciertas
del brazo que le quemaron,
sin el cuerpo la cabeza.
50 La Veronica y sudario
que con la de Jaen puesta,
nadie podra averiguar
cual fue segunda o primera.
51 Una fuente de esmeraldas
que en el jueves de la Cena
con el cordero legal
le tuvo Cristo a su mesa.
El iba a enseñarme mas; 52
yo, que mas no se me acuerda,
de que me encargó el silencio,
y era bien que le tuviera,
empecelo a loar todo, 53
quien un poco se tuviera,
al punto sin saber como
los dos nos hallamos fuera.
Y fue con tan gran ruido, 54
que entendi que se cayera
sobre mi y aquel buen viejo
una gran montaña entera.
El me dixo : Al fin sois mozo, 55
poca edad, poca experiencia :
volveos a España, señor,
no es para vos cosa buena.
Fuese y dexome tan triste 56
como la misma tristeza,
que entiendo que me ahorcara
si acaso hallara una cuerda.
Luego busqué embarcacion; 57
quien me ha entendido me entienda,
que aqueste fue mi camino
y aquesta ha sido la vuelta.

SÁTIRA

QUE HIZO UN GALAN A UNA DAMA CRIOLLA QUE LE ALABABA MUCHO A MEXICO

---

1 Mi señora mexicana,
ya le dixe la otra noche
que no me alabe esta tierra
tanto, que me da garrote.
2 Piensa que soy Santo Padre,
aun no he sido sacrimoche,
que para canonizarla
me presenta informaciones?
3 Mas si me tiene por asno
y me pica porque rozne,
mire que soy sardesquillo
y le asentaré seis cozes.
Hincharáseme la vena, 4
daréle seis moxicones
y a Mexiquillo y a ella
los pondré de tisne y podre.
Mas hablando agora en seso 5
aqui, pues nadie nos oye,
sepamos destos milagros
que desta tierra compone.
Diga que alaba en un reino 6
que es de frailes y *cardones*[1],

1. Cardón llamaban al maguey los españoles en los primeros tiempos del periodo colonial, y por extensión á todas las plantas afines como la pita, el henequén, etc. (Paso y Troncoso.)

solo bueno para bestias
por el *sacate*[1] que comen.
7 Dirame que es Nueva España,
yo reverencio tal nombre,
mas niego que en los efectos
con España se conforme.
8 Esta en la misma miseria
do se afeminan los hombres
y los hijos que producen
ellos de serlo se corren.
9 Vertio en España Amaltea
su cornucopia y sus flores
y dio valor a sus hijos
de ser bravos y ser nobles.
10 Alla vive la verdad,
aca apenas se conoce;
alla la verguenza reina,
aca era esclava y huyose.
11 Alla un mozo de veinte años
es Diaguillo y Pericote,
y de catorce las mozas
a las muñecas componen.
12 Aca un muchacho de diez
juega, jura, hurta y corre
sobre la niña que sabe
que ha de parir y por donde.
13 Hallaron en este reino
Cortés ni sus españoles
si no barbaros vestidos
de plumas y caracoles?
14 Caballos no los habia,
carneros, vacas, lechones,
ni aceite, ni pan, ni vino,
solo *mameyes* y *aloles*.
15 Con un gallo de papada[2]
me atruenan este *cocote*[3],
como si a España faltaran
mil faisanes y pavones.
Si la alaba por la plata, 16
Guadalquivir en sus montes
tiene mas; si por el oro,
mas en el Tajo se coge.
Señora, si dice ay cuervos, 17
esos le coman los bofes;
si ay pinos, robles, encinas,
de cualquier dellos se ahorque.
Donde estan estas bellotas 18
destas encinas y robles?
y si tantos pinos ay,
coma mil destos piñones.
Donde estan los olivares 19
con que Palas se corone,
consagrado por su fruto
Alcides, hijo de Jove?
Estos pampanos y viñas, 20
las cepas y rodrigones
me enseñe donde el dios Baco
haga su templo y repose.
Enseñeme estos lugares, 21
estas tinaxas de arrope,
estas bodegas rellenas
de blanco, tinto y aloque.
De tierra de promision 22
sacaron sus corredores
uvas, mostrando con ellas
que es fertil do tal se coge.
Nunca buscaron *guaiabas*, 23
ni *platanos* motilones,
ni procuraron *cacao*,
porque caca no se come.
Lo bueno que yo he hallado 24
son *tascales*[4] y *frisoles*,
mecasuchil[5] golosinas,
nopal y *chilacayote*[6].

1. Del mejicano *zácatl*, yerba de prado, pasto. *(Id.)*
2. Gallipavo. *(Id.)*
3. Del mejicano *cocotli*, garguero, tragadero; pero el pueblo usa tambien, por corrupción, esta palabra en vez de *cogote*. *(Id.)*
4. Del mejicano *tlascalli*, panes ú hogazas de maiz. Se hacen con la masa golpeada entre ambas manos haste darle la figura de torta delgada, que llaman tortilla, y se pone luego al fuego á cocer en una tartera llamada *comal*. *(Id.)*
5. Del mejicano *mecaxuchitl*, planta de variedad de especies; una, rastrera y medicinal. El fruto de otra usaban para perfumar el chocolate, mezclándolo con vainilla. *(Id.)*
6. Del mejicano *tzilac-ayotl*, calabaza de corteza lisa, verdosa y manchada, cuya carne cocida con almibar ó miel se usa como conserva. El Dicc. de la Academia la llama cidra cayote, pero el vocablo es híbrido, de origen bastardo, y conviene desecharlo. *(Id.)*

25 Por vino beben *pisiete*[1],
brindanse con *sigarrones*[2],
las narices son volcanes
y las bocas son fogones.

26 Por la salsa tienen *chile*[3],
por velas queman *ocote*[4],
las damas mascan *copal*[5]
y es su fruta el *esapote*[6].

27 Una *tuna*[7] los trae locos,
y adoran en los *zapotes*,
de mañana *atole*[8] almuerzan
y *atole* cenan de noche.

28 En mas de trescientas leguas
no vi mesa, ni se pone,
ni vi muertos por ahitos,
que no ahitan *totopostres*[9].

29 Dirame que hay chocolate;
o que hermoso almodrote!
camara del dios Cupido
cuando come camarones.

30 El es hecho de cacao,
de *patastle*[10] y *achiote*[11],
con *suchil*[12], *suchicatlastle*[13],
con su *chiplateo*[14] y *atole*.

31 Mira que nombres aquestos
de la barca de Aqueronte
para conjurar diablos
y para espantar *piltontes*[15].

Pues las tohallas que sacan 32
para limpiar el *ahorre(?)*
parece con las que limpian
las puertas de los *emboques(?)*

Hagamos lugar, que viene 33
el reverendo *posole*[16]
que a las mestizas ensancha
y a las damas vuelve en odres.

O consagrado *mamey!* 34
mas epitetos y motes
te dedica aquesta gente
que los griegos a sus dioses.

Eres pan, vino o aceite, 35
eres plata, oro o cobre,
sabes que eres suple faltas
de un rey no en extremo pobre.

No trato aqui de vestidos 36
de *sinalafa* y *lampote*[17],
bocazies, medrinaques[18],
que las mas hermosas rompe.

Salid aca, verdugados 37
con dos o tres rebetones,
no es mucho yo os saque fuera
pues que ya de fuera os ponen.

Los naipes se me olvidaban 38
y el rosario de *coyoles*[19],

1. Del mejicano *picietl*, la planta del tabaco y su hoja (?). *(Id.)*

2. Llamando en Méjico *cigarro* al *cigarrillo*, y «*puro*» al cigarro, tal vez llamaran entonces *cigarrón* al cigarro puro. Pero hoy no se usa el vocablo en Méjico.

3. Del mej. *chilli*, pimiento de Indias que se usa en salsa ó como condimento picante. *(Id.)*

4. Del mej. *ocotl*, pino y tea de pino. *(Id.)*

5. Del mej. *copalli*, resina ó ánime, usado como incienso por los indios. *(Id.)*

6. Zapote (?). Fruta cuyas pepitas parecen frijoles negros. Del mej. *etzapotl*, á no ser error del texto por *epasote*, del mej. *epazotl*, yerba comestible aromática. *(Id.)*

7. Higo chumbo. Higos de *tuna* se llaman también en Sevilla.

8. Del mej. *atolli*, polendas de masa de maiz, bebida que se usa muy caliente. *(Id.)*

9. Del mej. *totopochtli*, hogazas ó tortillas de maiz muy tostadas. Vª Tascales. *(Id.)*

10. Del adj. mej. *patlachtli*, ancho. Vª luego *Suchipatlastle*.

11. Del mej. *achiotl*, es la bija usada para teñir el cuerpo de rojo, y empleada tal vez en el chocolate para darle cierto color. *(Id.)*

12. Del mej. *xúchitl*, flor. *(Id.)*.

13. Palabra probablemente mal escrita, acaso por *suchipatlastle*, de *xúchitl*, flor, y *patlachtli*, ancha ? El *suchipatlastle* es un arbol cuya flor se usaba como aromática en las bebidas. *(Id.)*

14. Vocablo indudablemente mal escrito y que seria por tanto aventurado explicar.

15. Del mej. *piltontli*, niño, muchacho.

16. Del mej. *pozolli*, bebida de maiz cocido, tomada fria. *(Id.)*

17. Acaso vocablo de Filipinas donde se fabricaba la tela. Se usaria en Méjico durante la época colonial en que habia comercio activo entre ambas regiones. Hoy no se oye tal palabra en Méjico. *(Id.)*

18. Corrupción por *meriñaque*, malamente usada por *miriñaque*. *(Id.)*

19. Del mej. *coyolli*, fruto de una palmera y su semilla de corteza leñosa, que perforarian para el uso indicado. *(Id.)*

que como hay tantas alhajas,
no se me acuerdan los nombres.

39 Que de casadas con hambre!
que de doncellas sin dote!
que de viudas a diente!
que de solteras sin cofre!

40 Que de pobres mercachifles
con mas trampas que bigotes,
que se sustentan del aire
como los camaleones!

41 Aqui de Dios y del Rey!
que venga de España un hombre
a valer mas a las Indias
y esté vendiendo *camotes*[1]!

42 Ved Nueva España quien es,
pues por ganar dos *tostones*[2]
se humilla un triste español
a vender tocino y coles.

43 Id bergantes a la guerra,
pues ois los atambores;
para Italia y para Flandes,
para Francia y para Londres

44 anda el Rey buscando gente
y estan aqui mil *guillotes*[3]
contando cacao en el suelo
pudiendo contar doblones.

45 Señora, digame luego,
asi le de mala tose,
y asi beba en el *trangues*[4]
a sorbos el *cocoatole*[5],

46 Que ha ganado en Nueva España
con pegarse tantos broches
con correr siempre a la posta
a las treze y las catorce?

47 Que cama tiene dorada,
que tapiceria de corte,
que estrado con dos alfombras
con diez cogines o doce?

48 Que silla de dos espaldas?
do esta el bufete con gonces,
la vagilla de la China
y otra de plata que rode?

Que esclava tiene de *Sape*[6], 49
de *Mandinga*[7] o de *Polofe*[8],
para que lleve el billete
al humilde marquesote?

Que vestidos tiene ricos 50
de diferentes colores,
cuantas joyas tiene de oro?
tiene muchos talegones?

Pues si nada de esto tiene, 51
sino son dos tinajones,
piedra de moler cacao,
tres *tecomates*[9] y un bote.

Un *tolquestre*[10] donde duerme, 52
y un vestido de *picote*[11],
con otro de *sinabafa*
que de ordinario se pone.

En la pared dos petates 53
y un escritorillo enorme
con color y soliman,
aceite, arrebol y azogue.

Dos sillas del tiempo viejo, 54
un gato prieto y un gozque,
y en la pared una imagen
que entiendo que es de San Roque.

Por cierto, señora ninfa, 55
que es bien que exajere y loe
tierra que le ha dado tanto,
pero mire no la aoje.

Quanto mejor estuviera 56
entre aquellos bodegones
de Cadiz o de Sevilla
do acuden muchos flanchotes?

Cual da saya, cual basquiña, 57
cual holanda o ruan de cofre,
cual paga en plata o en cuartos,
nadie negocia por conde.

1. Del mej. *camotli,* las batatas.
2. Moneda equivalente á medio peso duro. *(Id.)*
3. En mej. *quiyotl*, es tallo do verdura *(Id.)*
4. Del mej. *tianquiztli,* mercado, y mejor, de su radical *tianquiz*. *(Id.)*
5. Probablemente corrupción de la palabra mej. *xocoatolli.* Es el *atole,* acidulado con otra sustancia. *(Id.)*
6, 7 y 8. Los esclavos negros tomaban el nombre que entonces tenian las regiones de Africa donde se hacía aquel tráfico *(Id.)*
9. Del mej. *tecómatl,* grupo de árboles y sus frutos que son leñosos, y de ellos se hacen vasos ó tazas sin asas para bebida. *(Id.)*
10. Del mej. *tolquechtli,* literalmente, *cuello* (por *collar?*) *de juncia.* Para que fuera *camastro* debia estar escrito *tolpechtli,* camastro de juncia. *(Id.)*
11. Tela bien conocida cuyo nombre viene del francés.

58 Con un chantlon de sardinas
dando a la limeta un bote,
queda mas orondo el pacho
que aca con mil albarcoques.
59 España abundante y rica,
fuerte patria de leones,
tesoro de la nobleza,
de Cesares y de consules;
60 Donadora de mil reinos,
asombro de mil naciones,
a quien haze el mundo estatua
de marmoles y de bronces;
61 Tu en quien la abundante Ceres
derrama y vierte sus trojes,
Apolo infunde sus ciencias,
y su furor el Mavorte;
62 A cuya espada se rinde
lo que ay dende el sur al norte,
y de quien estan temblando
los que de Agar tienen nombre;
63 Castiga a este reino loco
que con tres *chiquisapotes* [1]
quiere competir contigo
y usurparte tus blasones.
64 Quiere darnos a entender
que no hay casas en el orbe
como son las mejicanas,
y asi quiere que se adoren.
65 Mas yo no he hallado en ellas
muros, piramis ni torres
de Babilonia ni Exito,
para que nos hunda a voces.
Mira que templo efesino 66
y de Manflis los primores,
o el Mausoleo de Caria
que de su Rey tomo el nombre.
Que laberinto de Creta, 67
que obeliscos o que iliones,
que anfiteatros romanos
sino solos cuatro adobes.
Alla, mi señora, alabe 68
esta tierra a un *chirrichote* [2],
al de baxos pensamientos,
al que ha nacido en los montes.
Yo no vine de Castilla 69
a beber *cacao pinole* [3],
ni a ver en Mexico damas,
sus plazas, calles, ni coches.
Mucha fruta hay en mi tierra, 70
claras fuentes, frescos bosques,
¡que calles las de Sevilla!
¡que damas las de la Corte!
Ella como ha sido vana, 71
pues como vana se pone,
contentase con un charco
donde canta como come.
Yo soy pexe de mas agua, 72
y al Piru me voy a donde
dicen que hay mas oro y plata
que aca chinches ni ratones.
Y avisole que de hoy mas 73
no me incite ni alborote,
que si le doy coplas oy
mañana le daré azotes.

ROMANCE EN ALABANZA

DE LA PROVINCIA DE YUCATÁN DE CAMPECHE

---

1 Un amigo muy del alma
a quien estoy obligado
a servir toda mi vida
por que soy su aficionado,
Me rogo con grandes veras 2
que por estar muy pagado

1. Por *chicozapote,* del mej. *xicotzapotl,* un arbol y su fruto, éste con la forma del *peruétano,* pero de carne dulcísima, de donde su nombre : *tzápotl,* zapote, *xico-tl* de abeja, por la miel que produce este insecto. *(Id.)*
2. Vocablo conocido y usado en la Mancha por *necio.* *(Id.)*
3. Del mej. *cacaua-pinolli,* harina de cacao, ó cacao molido. *(Id.)*

de la gente de Campeche
y de su nobleza y trato,

3 Le compusiese una Loa
y en ella fuese loando
lo mucho que hay que loar
en sus vecinos honrados,

4 Y los demas que residen
en sus lugares cercanos,
que autorizan la provincia
de Yucatan tan nombrado.

5 Que son a lo que me acuerdo
y sigun me han informado,
Merida, buena ciudad,
Valladolid, pueblo sano.

6 Y porque es razon decir
su nombre, digo y declaro
que su propio nombre es *Pedro,*
Don antes, *Cubas* al cabo.

7 Yo por dalle en ello gusto
y por cumplir su mandado,
me determine de hazer
lo que tanto ha deseado,

8 Y comenzando a loar
lo que es justo ser loado,
digo que es una provincia
fertil y de temple sano.

9 Y aunque es un poco caliente,
no es calor demasiado,
porque de continuo corren
aires frescos y templados.

10 Es tierra muy bastecida
de mais y muy barato,
y hay tanta cantidad del
que contino anda sobrado.

11 Hay muy lindas arboledas,
bellos montes muy copados,
pozos muchos y *zenotes*[1],
y en partes algunos llanos.

12 Hay vacas, toros, terneras,
cabras, cabritos, venados,
y mucho ganado prieto
y alguno de bellon blanco.

Hay conexos y palomas, 13
gallinas, pollos y gallos,
de Castilla y de la tierra
muy sobrado todo el año.

Muchas tortolas sabrosas 14
y faisanes regalados,
muchas tiernas codornices
y grullas que vuelan alto.

Hay pesquerias famosas 15
adonde muy de ordinario
pescan mucha cantidad
de regalado pescado.

El qual contino se vende 16
fresco bullendo y saltando,
que algunos dellos dire
segun he sido informado.

Tollos, casones y meros, 17
lisas, moxarras, mulatos,
y muy sabrosas tortugas,
manaties y robalos[2].

Hay frutas de mil maneras, 18
en invierno y en verano,
y alguna hortaliza buena
aunque no es en todo el año.

Hay anonas y zapotes, 19
y los chicos regalados,
guaias, nanzes y mameyes,
y melones regalados.

Guayabas y tambien uvas 20
y camotes tiernos, blancos,
aguacates y badeas
y platanos estimados.

Xicamas[3], tambien granadas, 21
que tienen muy dulce el grano,
tomates, chile y lechugas,
coles, yerbabuena y rabanos.

Hay miel en gran cantidad 22
de la cual muy de ordinario
se hacen lindas conservas
que al gusto dejan pagado.

Cogese cera tambien 23
y tanta, que causa espanto,

1. Depósitos subterráneos de agua en Yucatán. *(Id.)*

2. Menos el *manatí*, que es la vaca marina, mamífero pisciforme y herbívoro, todos los demas citados son peces. El *cazon* se come en Yucatán á diario, con salsa muy picante. Otros deben el nombre á su aspecto; el *mulato* á su color; la *lisa* á su piel; la *mojarra* á su forma. El *róbalo* es bien conocido. *(Id.)*

3. La *anona* es fruto diferente de la *anana* : ésta, llamada en Méjico *piña*, se da en mata espinosa, y aquélla en árbol, siendo muy diferente la carne de ambas, blanca en la *anona*, que tiene pepitas. El *nanze*, llamado en Méjico *nanche*, viene del mej. *nantzin* : los españoles decian que era una especie de manzanilla, bien que la planta

de la qual hacen rolletes,
candelas y cirios largos.
24 Hay frisoles y algodon
y aquel estimado palo
que a España se lleva y sirve
de tinte tan extremado.
25 Cogese gran cantidad
de sal, que considerallo
admira el ver salir siempre
llenos della muchos barcos.
26 Mucho añil tambien se coge
que en España es estimado,
grana buena, aunque no mucha,
de muy fino colorado.
27 Hay muchas mantas, paties[1],
tecomates muy galanos,
xicaras, cocos sabrosos,
y muchisimo calzado.
28. Hay ponchos finos y buenos
con hilo de añil labrados,
y otras mil curiosidades
y lindos paños de manos.
29 Hay conchas ricas y finas
de tortuga a quien alabo
porque dellas se fabrican
cosas que me han admirado,
30 Como son cajas de antoxos,
y escritorios medianos,
y cucharas muy pulidas,
ostiarios, baules, frascos.
31 Hay disciplinas, cordones,
sobrecamas, tambien frascos
de vino que son muy buenos,
y por de fuera aforrados.
32 Hay hamacas muy curiosas
y abentadores galanos,
sombreros de palma buenos,
chicos, grandes y medianos.
Hacense bellas canoas 33
lindas chalupas y barcos,
fregatas grandes lixeras
de linda madera y palo.
Hay muchos cedros famosos 34
de que hacen de ordinario
mil caxas y escribanias,
escritorios muy preciados.
Hay linda tierra en extremo 35
de un barrial colorado
de que se hacen tinaxas,
alcarracitas y jarros.
Hay yeguas y tambien mulas, 36
y algunos buenos caballos,
tambien burras y jumentos,
aunque pueden ser contados.
Hay caimanes, tiburones, 37
catalnillas[2], papagayos,
aguilas y tambien tordos,
y guacamaias pintados.
Auras[3], morciegalos, micos, 38
armadillos bien armados,
texones, ardillas, perros,
leones, tigueres, gatos.
Coiotes[4], tambien yguanas, 39
culebras, viboras, galgos,
y otros muchos animales,
pescados, aves y pajaros.
Hay muchos pueblos de indios 40
y todos muy bien poblados,
muchas indias y mestizas
y mestizos y mulatos.
Hay negros y tambien negras, 41
y mulatos no han faltado,

mejicana es arborescente. Su fruto, de forma y tamaño de cereza, es de color de naranja por la piel y tiene carne sabrosa. *(Id.)*

Xicama, hoy *jicama;* del mej. *xicamatl;* raiz comestible, jugosa, blanca, y fresca que se hace agua en la boca. *(Id.)*

Badeas ó sandias y melones; no son plantas americanas, sino introducidas allí por los españoles. *(Id.)*

Guayas, frutillo de color rojizo, del árbol llamado *guayo*. *(Id.)*

1. Mantas; tejido blanco de algodón. *(Id.)*

Paties, acaso por *patios*, pl. de *patio*, del mej. *patiotl*, precio, valor de una cosa, de donde sale la voz *tlapatiotl*, precio, valor. En Nueva Galicia llamaban *tapatios* á mantas pequeñas que corrian como mitad de precio en los trueques á falta de moneda. *(Id.)*

2. Si está usado por cotorra ó *catalnica*, debe advertirse que en Méjico las llama el pueblo *catarinas* ó *catarinitas*, unas y otras más pequeñas que la cotorra. *(Id.)*

3. Ave del grupo de los buitres, que se alimenta de sustancias corrompidas y carnes muertas. *(Id.)*

4. Del mej. *coyotl*, animal americano que tiene afinidad con el perro y el zorro. *(Id.)*

y cantidad de españoles
caballeros y fidalgos.

42 Son los mas encomenderos
y todos a una mano
son galanes y briosos
y pulidos a caballo.

43 Generosos y corteses,
agradecidos, honrados,
afables y virtuosos,
prudentes y bien criados.

44 Y los mas dellos u todos
son nacidos y criados
en esta fertil provincia
que por patria han estimado.

45 Las mujeres son hermosas,
bizarras, de lindo garbo,
amorosas y discretas,
y de valor muy sobrado.

46 Alegres y muy graciosas
y de brio muy gallardo,
nobles, prudentes y honestas
y de serlo se han preciado.

47 Hay iglesia catredal
do hay obispo señalado,
canonigos, dignidades,
y tambien arcediano.

48 Hay conventos de la orden
del glorioso humilde y santo
San Francisco, de contino
sus religiosos han dado

49 Grande exemplo de virtud
con su vivir recatado,
siendo espejos cuya luz
de ninguno se ha hechisado.

50 Hay siempre gobernador
que por el Rey es nombrado,
y es un cargo muy honroso
y de muchos deseado.

51 Hay alcaldes cadañeros,
regidores y escribanos,
alguaciles y tambien
procuradores letrados.

52 Hay una fuerza en Campeche
junto al puerto deseado,
y otra en Rio de lagarto,
con que esta todo guardado.

Hay otras muy muchas cosas 53
que por no ser ya mas largo
las callo y dexo en silencio
y con callar las alabo.

Solo dire por remate 54
que todo lo mas del año
provee aquesta provincia
de sus frutos ya nombrados

A Mexico y a la Puebla 55
y mil pueblos comarcanos,
minas, ingenios y puertos
del mar del Norte nombrado.

Que no es la menor grandeza 56
de las que della he contado
el sustentar y [el] henchir
un reino tan ancho y largo.

Ya sera razon que de 57
fin, remate, punto y rasgo,
suplicando al buen Don Pedro
perdone si he andado falto

en loar esta provincia 58
y lo que en ella ha criado
la omnipotencia de Dios
con su poderosa mano.

Que el no haber estado en ella 59
me hace libre del cargo
que me pudieran poner
de no haberla bien loado.

Y a los señores vecinos 60
suplico, si valgo algo,
con sus mercedes reciban
con pechos nobles y sanos

estas cortas alabanzas, 61
y solo les pido en pago
reciban mi voluntad
que no tiene fin ni cabo.

Que con esto quedaré 62
agradecido y muy grato
del trabajo de mi ingenio
y a servirles obligado.

CARTA

DE LAS DAMAS DE LIMA A LAS DE MEXICO

1 Bellas, soberanas ninfas
que en el mexicano estanque
gozais apacible albergue
entre espadañas y sanzes.

2 Ejemplo de bizarria,
de gala, trato y lenguaje,
hermosura y discrecion
y estilo prudente y grave.

3 Vuestra carta recibimos
y vuestra voz amigable
las que desean serviros
si en nuestra ventura cabe,

4 Las que por vuestro valor
quisieran aventajarse
en daros contento y gusto
como en amaros lo hacen.

5 Que en vuestra amena ribera
donde las parleras aves
regalan vuestros oidos
con canto alegre y suave,

6 Quisieramos que sonara
de nuestro amado *Juan Sanchez*
celebrando vuestra suerte
aquella voz elegante.

7 Aquella pluma que el cielo
quiso que se adelgazase
para que de nuestro abismo
a vuestro cielo volase.

8 Que pues es ave extranjera,
conocedle y estimalde,
no permitais que los cueruos
nos le piquen y maltraten.

9 Que os aseguramos todas
que si esos le dan alcance,
y miden lanza con el
es porque quiere humillarse.

10 Mas cuando a vuestros sujetos
su musica encaminare,
temeran yendo con el
que vuestro sol las abrase.

No es el çoylo que alla dizen, 11
ni ha tratado mal de nadie,
ni hay pluma de tanta fuerza
que en nuestra suerte os agravie.

Que pues nos llama agraviados 12
el secretario ignorante,
mandalde que sea discreto
o no tire vuestros gajes.

No tienen que defender 13
los cortesanos galanes,
ni el sabe lo que se dice,
y asi sera bien que calle.

Nunca fue nuestro enemigo, 14
ni es su apellido Juan Sanchez,
sino que por causas justas
le convino disfrazarse.

El fue nuestro coronista 15
y en versos hinchados, graves,
ha acudido a lo que suelen
caballeros de sus partes.

Y despues como hombre mozo, 16
salio al campo a refrescarse
entre picaras fregonas
en su picaño lenguaje.

Habla en diferentes lenguas 17
porque quiere declararse,
que es tan picaro con ellas
como con nosotras grave.

Bueno fuera que con todas 18
se gobernara de un arte,
y que con una medida
seda y sayal varease!

Al fin es Mateo de Oquendo 19
en habito de Juan Sanchez,
que a su ser y nombre ilustre
no hay vestidura que alcance.

Dichosa vuestra laguna 20
pues que merece gozalle,
y desdichado Piru,
pues no supo granjearle.

21 Defensor del trato noble,
persecucion del infame,
en nuestras casas brinquiño,
y nuestro espejo en la calle.

22 Entre amigos apacible,
entre damas agradable,
con nobles manso y discreto,
con picaros arrogante.

23 Agudo en sus argumentos,
en conversacion afable,
en terminos comedido,
limpio y galan en su traje.

24 Mal informadas estais,
mas conocelde y tratarle,
vereis un mapa de bienes
y un cuchillo de maldades.

25 Decis que nuestros poetas
no es justo nos desamparen
y que dejen nuestras honras
con nibelos agraviarles.

26 A esto responden todas
que aunque importara vengarse,
al fuerte acero de Oquendo
no cortaran sus alfanjes,

27 Sus plumas ante el no vuelan
y como a su Rey se abaten,
y la que contra el se atreve
es traidora, aleve, infame.

28 Y porque mas dignamente
sus alabanzas se canten,
van a buscar el fauor
de Terrazas [1] y Gonzales [2]

29 Y el divino Balbuena [3]
cuyos conceptos suaves
al viejo mundo se estienden
porque en el nuevo no caben

30 Y el famoso de los Rios [4]
que del tribunal mas grave
es ministro ejecutor
y del Parnaso la llave

A todos juntos pedimos 31
que nuestras causas amparen
por la obligacion que tienen
a caballeros galanes.

Y con nosotras maldigan 32
con maldiciones infames
al maldito que maldijo
a nuestro amado Juan Sanchez.

Dicen que muera en prision 33
y una ballena lo trague,
y en la playa lo vomite
donde las moxcas lo maten.

Y en esto nos da a entender 34
que por espiriencia sabe
lo que una moxca persiga
a las bestias de su talle.

Que culpa hallo que tenia 35
que tanto quiso culpalle
de que el otro no se vista
ni el mercachifle no gaste.

Que el otro escuze la vela 36
y el otro a su dama engañe,
y responde el majadero :
que culpa tiene Juan Sanchez?

Los que desta suerte viven, 37
aunque vayan destas partes,
nunca en ellas hacen rueda
ni sus bajezas se saben.

Que en los humildes rincones 38
alla entre sus semejantes
adorando su interes
viven al fin como nacen.

Y en esto echareis de ver 39
lo que nuestra tierra vale,
pues la suciedad que arroja
hay alla quien la regale.

Y aquel quel mundo celebra 40
por lo que merece y vale
no hay alla crisol ni fuego
que descubra sus quilates.

1. Francisco de Terrazas, á quien elogia Cervantes en el *Canto de Caliope,* fué poeta, natural de Méjico, é hijo de un conquistador de nombre idéntico. *(Id.)*

2. Seguramente el presbítero Fernán González de Eslava, poeta de fines del s. XVI y principios del XVII, autor de los *Coloquios espirituales y sacramentales,* que reimprimió el Sr. García Icazbalceta en 1877. *(Id.)*

3. El Dr D. Bernardo, poeta español, autor de la *Grandeza Mexicana,* del *Siglo de oro* y del *Bernardo,* y que llegó á ser por sus méritos obispo de Puerto Rico. *(Id.)*

4. Magistrado y poeta. Como alguazil mayor del Santo Oficio su nombre aparece escrito : D. Lorenzo Ugarte de los Rios. Balbuena le llama *El estudioso D. Lorenzo de los Rios y Ugarte que con heróica y feliz vena va describiendo las maravillosas hazañas de Cid. (Id.)*

41 Mas si volviere e este reino
que lastimo con dejalle
con ramos de lauro verde
saldremos a coronalle.
42 Alegrara estas riberas
y saldran a celebralle
las ninfas del claro Lima
y sus humidas deidades.
43 Y en congregacion alegre
para servirle y amalle,
le recibira el Piru
con musicas y cantares.
Y mientras alla estuviera 44
y esa tierra le gozare
todas juntas os pedimos
le deis amigo hospedaje.
Obligareisnos con esto 45
a que se cumplan y guarden
vuestros justos mandamientos
con religion inviolable.
Y con esto concluimos 46
volviendo a recomendalle
hasta saber por la suya
lo que nuestras cartas valen.

ROMANCE

QUE ENVIO UN AMIGO A OTRO DE GUADIANA A MEXICO

---

1 Despues que sali, Señor,
con tanto disgusto y pena
de esa famosa ciudad
y vine en demanda desta,
2 Ha sido mi Dios servido
de darme salud entera
hasta entrar en Guadiana
adonde quedo con ella
3 en servicio de Don Diego
gobernador desta tierra,
del qual recibo el regalo
que de mi padre tuviera.
4 Al fin quedo deste modo
aguardando que se ofrezca
alguna ocasion honrada
para que ocuparme pueda,
5 Y no con menos deseo
de saber ya la respuesta
desta, por solo saber
vuestra merced como queda.
6 Y aquel retrato de Venus,
quiero decir, Madalena,
a quien beso aquellas manos
mas que nieve galatea,
7 Que juro, asi Dios me lleve
con bien desta a aquesa tierra,
que quando me acuerdo cuando,
si vuesa merced se acuerda,
ibamos a visitar 8
las noches despues de cena
las damas de mil galanes
con musicas y vigüelas,
que pierdo en imaxinarlo 9
dos mil veces la paciencia,
aunque por otra me huelgo
de verme apartado dellas,
porque, bien considerado, 10
era al fin vida inquieta,
y anzuelos con cebos dulces
para que el alma se pierda.
Aca no tengo ocasiones, 11
por no haber balcon ni rejas,
y cuando aquesto tuviese,
no hubiera con quien tenerlas.
Solo en casa me recojo 12
y rezando en unas cuentas,
me anochece y amanece
como si descalzo fuera.
Porque aca no hay zarabanda, 13
ni Maria de la Puebla,
hay hombre que no la ha oido
y pasa de los sesenta.

14 No hay aca Doña Postema
ni menos Doña Esquinencia,
ni valonas de Madrid
con diademas ni arandelas.
15 No hay aca mantos de gasa,
ni chapines de Valencia,
con listones de Granada
ni xeruilla cordobesa.
16 Solo hay una Juana Lopez
con una saya frailesca
y dos tocas de la China
con un manto de estameña,
17 que dicen cuatro testigos
muy viejos, que ellos se acuerdan
que en tiempo del rey Alfonso
que lo heredo de su abuela.
18 Si a aquesta le dicen algo,
no tira coces mas recia
quando la van a tomar
la mas indomable yegua.
19 Y si el dia del Domingo
sale alguno a la gineta
y lleva un vestido pardo
y un borcegui de baqueta,
20 le parece que ha salido
mas galan que en Antequera
entro en busca de su dama
el gallardo Abenzulema.
21 Si se juntan en corrillos,
no tratan sino de yerbas,
y que en la milpa del otro
no ha dado en un mes gotera.
Aca no se juega al bure 22
ni puntillo ni primera,
sino a las barras o bolos
o al juego de la raquela.
En aquesto se entretiene 23
toda aquesta villa entera
jugando con la justicia
el alcalde Anton Consuegra.
Al vicario le visito 24
muy mas de la que quisiera
porque me dicen que tiene
vino bueno y mil cajetas.
Al fin pienso visitalle 25
hasta dalle cabo dellas,
y en acabando, adquirir
quien en el lugar las tenga.
Pues tratar de enamorarse 26
no hay con quien sino con negras,
y para esto solo aguardo
dolor de riñones tenga.
En lo que toca a regalos, 27
cabrito, vaca y vitela,
mas abundante es el pueblo
que Mexico de pellejas.
Con esto no digo mas 28
hasta tener la respuesta
de vuestra merced que es
angel que habita en la tierra.

ROMANCE

A UNA DESPEDIDA DE MEXICO

---

1 De desconsuelo vestido
y desnudo de esperanza
rico de tres mil disgustos
y pobre del bien que ama,
2 melancolico, afligido,
mudado el color y habla
y deshauciado de verse
otra vez donde su alma
3 gozo mil felices gustos
entre los brazos y faldas
de aquella a do puso el plus
natura de cien mil gracias,
este que de aquesta suerte 4
sale, Lucinio se llama,
de Rosilla un tiempo amado,
aunque ya va en su desgracia,
y tan triste y afligido 5
como sinifico passa
por la calle de su gloria
y antes que pase asi habla.

6 Bien se que si voy, señora,
algun tanto en tu desgracia
que no es porque no me quieres
ni porque yo te enfadaba,

7 sino por solo dar gusto
a quien esta en tu compaña,
fiscal siempre de mi gusto
y verdugo de mi alma.

8 Al fin quedara contento,
tu satisfecha y pagada,
de que te quise y te llevo
estampada en mis entrañas.

9 Y dende aqui te prometo
Señora, y te doy palabra
que ninguna deste mundo
ocupara tu posada.

10 Con esta me voy, adios,
adios perla en mi engastada,
adios, diamante precioso,
adios, preciosa esmeralda,

11 Adios, lumbre de mis ojos,
adios, bien de mis entrañas,
adios, oratorio mio,
adios, luz que me alumbraba.

Adios, discrecion del mundo, 12
adios, dechado de damas,
adios, peregrino ingenio,
adios, crisol de las gracias.

Adios, requiebros gustosos, 13
adios, dulcisima habla,
adios, manos cristalinas,
adios, boca aljofarada.

Y sabe Dios, ojos bellos 14
si mas siento esta jornada
por verme ausente de ti
que el verme ausente de España.

Mas pues es fuerza, Rosilla, 15
que sin embargo, me parta,
te suplico no me olvides
en aquesta ausencia larga.

Acordandote, mis ojos, 16
que cuando a mis ruegos grata
me quisiste, te adore
con el corazon y el alma.

Y con aquesto me voy, 17
quede el cielo en tu compaña
y te ampare y te de gusto
y a mi con salud me traiga.

ROMANCE

Andronio, pastor humilde,
de aquella invencible España
cercado de mil trabajos
y tan lejos de su patria,
imaginativo y solo,
recostado en una cama,
se acuerda que el veloz tiempo
es como viento y se pasa,
y con suspiros que arroja
de lo intimo del alma,
le dice al tiempo lijero,
no ruedes, detente, para.
Deten la rueda, fortuna,
y advierte que eres ingrata
por ser el nombre que tiene,
de muxer debil y flaca.
Muxer es quien me persigue,
por muxer perdi mi patria
y por muxer pierdo agora,
Mexico, tus bellas damas.
Pierdo tus huertas en Junio,
y por Agosto tus zambras,
pierdo las juntas famosas
de tus damas mexicanas;
pierdo de echar un albur
y por echallo en baraxa,
pierdo de echarlo tambien
debaxo de vuestras faldas.
Al fin, damas, pierdo aquesto,
y por ser perdida tanta,
quedaos a Dios, que me voy
a ver la flota de España.
Quedense a Dios mis amigos,
y mirenme por mi alma,
no me la pierdan de vista,
que es muxer debil y flaca;

al fin por muxeres voy
y muxer es quien me mata.
Muxer me da muerte y vida,
muxer dice que me vaya,
y muxer es quien me tiene,
ved si sois, muxeres, malas.
Adios barrios donde el sol
con sus cabellos enlaza
aquella divina prenda
que tiene cautiva mi alma.
Adios, martir venerable
con flechas atravesadas;
adios, martir Catarina,
pasada por mil navaxas;
adios, monesterios sacros,
do celebran la palabra
de Cristo, redentor nuestro,
y de su madre sagrada.
Queda adios, ciudad insigne,
que el corazon se me arranca
de entender que mi caballo
ha de hollar la calzada
de San Anton y dexarte,
Mexico, por las espaldas.
Pero al fin quien tiene honra
atropella el gusto y pasa
con confianza que el tiempo
acaba cosas mas altas.
Por poco tiempo te dexo
si la muerte no me ataxa,
pero antes que el caballo
debaxo mis piernas caiga,
para dexarte dire
a las damas cortesanas
las que en el palenque entraron
a correr conmigo lanzas,
que busquen mantenedor,
porque yo no ignoro nada
de lo que pueden hazer
ausente yo de sus casas.
Quedá adios, tiangues bellos
donde las de turca blanca
se van a beber atole
y a fletarse por dos cañas.
Queda adios, empedradillo
con tu bella capitana;
adios, ninfas del Parnaso,
que el tiempo os dira la falta
que hace el pastor Andronio
de vuestros barrios y casas.
Adios, ladrones de mulas,
adios, fulleros de calzas,
adios hombres sin milagros
que campeais por esas plazas,
sin tener mella ninguna
en broquel, daga ni espada.
Quedense adios los soplones
y ruego al sielo que caiga
un rayo que sus personas
como senisa las haga.
Estoy por desir sus nombres,
mas no quiero, que esto basta.
Adios, honra desta tierra,
amigos de mis entrañas,
que el corazon se me parte
de ver que aquesta xornada
la hago sin mis amigos
y me parese muy larga;
pero en fin, amigos mios,
adios, que la pluma es mala,
y es torpe mi tosco inxenio
para daros alabansas.
Fecha en Acasingo es
y de partida a Maltrata,
de alli ire a San Juan de Lua
prosiguiendo mis xornadas,
de donde por mas estenso
avisare lo que pasa.
A Francisca os encomiendo
de Mendoza, la ofisiala
del habito corredor
de la infame carne humana.

ROMANCE

EN LENGUA DE INDIO MEXICANO

1 Cada noche que amanese
como la rana critando
quanto saco mi biscucho
la presco piento poscando.

2 Onas pillacas latrones
que me lo estaban mirando
que me bay tieso con dieso
mi carañona poscando.

3 Alcon diablo se lo dixo
como me estaba cupado,
me rompieron mi poxento,
serradura con candado.

4 Y ortado mis callos tres
que un año que me a criado
para ir mi compernasion
do estado mi marquesado.

5 Quanto tomo esporision
lo an de comer mis pasallo,
questo mi primo el marques
tenemos ya gonguistado.

6 Y todos los pisorrey
el provision me lo han dado,
qui todo el correxidor
por mi mano an de pasado

7 Y me ponga orca y cuchillo
para que pien castagado
esten todas los pillacos
que mi mantado no aco.

8 Si ai las coxo los latrones
que an ortado los mis callos,
por vida de Don Felipe
de sas tripa de sacallo.

9 Que aunque sea hecho chismole
yo conosere mis callos,
que ono permexo es,
otro como rosio blanco.

10 La otro mi callo es prieto,
so cabesa colorado,
que mi sorrado ocho dias
para mercar estas callo.

Ya no lo tengo remedio, 11
no es pueno si me a orcado,
mas pale tenco pasiencia
qui a diablo se lo ha llevado.

Yo me ire en el probisor 12
y antella me querellado,
para que me paporesca
condra dodos los culpados.

Y me manta dar so carta 13
para que descomulgado
esten los pillacos todos
que comido de mis callos.

Yo no cante la deguela 14
apagado con agua de xarro,
porque su almina lo lleve
con el infierno del diablo.

Y estos billacas parsande 15
que mi sacado al tabrado
no ay respeto a la bersona
que dicen yo soy Don Pablo.

Y mi muxer Polonilla 16
que es una santa cristiano,
que quando se va a la misa
lleva rosario la mano.

Luego se puelpe a su casa 17
mi comita aderesando,
y paxando su miscueso
zas ixo esta totrinando.

Tando tiene atrevimiento 18
que ya me tiene afrendando,
no hay justicia de la dierra
que lo orque estas pillacos.

O, xoro a quien me pario 19
y por vida de Don Pablo,
que su cabesa y miscueso
la horca a destar clabado.

CONVERSION

DE MATEO ROSAS DE OQUENDO.

---

1 Miradores ojos mios,
libres censores del pueblo,
si sois de lince en el alma
como en la virtud sois ciegos.
2 Todo lo malo mirasteis
y no visteis nada bueno,
señal evidente y clara
que sois del bien extrangeros.
3 Vuelta, vuelta sobre mi,
dexad delitos agenos,
y ayudadme a nivelar
mi propio conocimiento,
4 pues fuisteis en lo pasado
tan maliciosos porteros
que os abristeis para el mal
y os cerrasteis al remedio.
5 Y pues al alma habeis sido
solicitos mensajeros,
pedidle que os pague en agua
lo que le disteis en fuego.
6 Purgad con lagrimas vivas
el humo que os tiene ciego,
y pedid a Dios que os abra
para ver mi desconcierto.
7 Ya me recojo y me miro,
y lo primero que veo
con mascara de mi gusto
encubro lo que es infierno.
8 No me llamen mis memorias,
dexenme, que voy viviendo,
mas aunque quiero partirme,
estoy atado y no puedo.
9 Porque me tiene el demonio
como a esclavo suyo preso
con una cadena al pie
y con una argolla al cuello.
10 El es el que me persigue,
mi verdugo y pregonero,
pues por las calles del mundo
me señalan con el dedo.
11 Y en los cantillos y plazas
si alguna vez me paseo,
mirandose unos a otros
dicen : Aquel es Oquendo!
Pues el ser tan conocido 12
no carece de misterio ;
sin duda yo soy muy malo,
o soy a sus ojos bueno.
¡ O desventurada escala 13
que puesta al comun terrero,
despues de alcanzar vitoria
quedas vencida del premio!
Adoré mi voluntad 14
y sacrifiqué en su templo
mis verdes primeros años
y en humo se convirtieron.
Mi florida juventud 15
ya la amenaza el invierno
cubriendo de blanca escarcha
el enrizado cabello.
Trabajé en obra del mundo 16
y vine a sacar por premio
quedarme sin mi trabajo
porque edifiqué en lo ajeno.
Entré despacio a servirle 17
y contradijolo el tiempo,
alguacil de vagamundos
que me ha prendido por serlo.
Y por tenerme siguro 18
quitome las armas luego,
las fuerzas y la salud,
mis amigos y mis deudos.
Aqueste nuevo camino, 19
si Dios quiere que le andemos,
es peso que pesa mucho
el aire que lleva dentro.
Con aspera compuncion 20
rompa el abreviado seno
donde la culpa y el gusto
tuvieron un aposento.
Y habiendolos desterrado, 21
perfume la casa luego,
no con pastillas profanas,
sino con mirra e incienso.
Y estando ya apercibido, 22
abrase con vivo fuego

las reliquias destrozadas
de sus amargos contentos.

23 Y luego vierta un diluvio
que aniegue dentro del pecho
los baxeles enemigos
que tienen tomado el puerto.

24 Salga del golfo sinado
un vivo arrepentimiento
que aplaque de Dios la ira
y gane lo que yo pierdo.

25 Y para ayudarle en algo
y pagarle lo que debo,
pidiendo perdon humilde
a quien ofendi soberbio :

26 O mi Piru mal pagado,
perdoname, ilustre reino,
que habiendo sido mi abrio [1]
vine yo a pegarte fuego!

27 Traté mal tu presuncion
y descubri tus secretos,
habiendo sido tu daño
hijo de mi mal ejemplo.

28 A Dios, principes humanos,
que porque os conozco os temo,
que sois palmas en dar fruto,
y al fin se lo lleva el hielo.

29 Fantasticas potestades,
no querais que os adoremos,
pues sois hombres como todos
y a lo que todos sujetos.

30 Sin los pobres no sois ricos,
y al fin sois ricos por ellos,
y aun para ganar á Dios
os sirve el pobre de medio.

31 El mundo todo de ricos
fuera mundo sin concierto,
y siendo todo de pobres,
viviéramos como ciegos.

32 Merecimos por sufriros,
que no es martirio pequeño,
pues si llegamos a hablaros
no os preciais de respondernos,

33 De rodillas y llorando
os pedimos lo que es nuestro.
y estais mirando a las nubes
que salen de vuestros pechos.

34 Cuando me acuerdo que Dios
no nacio en el traje vuestro
sino en el humilde mio,
cuanto me estimo y me precio

Por no esperar enemigos 35
vuestros cansados estremos,
huyo de vuestra privanza
lastimado del anzuelo.

Y alla os pedire ante Dios 36
donde anda todo derecho
quereros hacer señores
de lo que sois despenseros.

Recusoos como a enemigos 37
por causas justas que tengo,
y de nuestro tribunal
para ante el de Dios apelo.

Y si os enoxais conmigo, 38
pedire venganza al cielo,
que con abreviar la vida
nos hara a todos parejos.

Y para quedarme solo, 39
pues a solo Dios me vuelvo,
vuestros favores renuncio
y mis vanos pensamientos;

mis altivas esperanzas, 40
solicitudes y enredos,
papeles y memoriales,
defensores y terceros;

y los amigos que han sido 41
pajaritos lisonjeros
cantandome en el verano
y dexandome el invierno.

No quiero que mas me engañen 42
pues ya su conocimiento
ha puesto sangre en mis labios
y en mi cabeza escarmiento.

Honra, linaje, apellido, 43
estimaciones, deseos,
riquezas, fiestas y galas,
pompas, caballos, arreos;

musicas, conversaciones, 44
sortijas, cañas, torneos,
embozo, bandas, penachos,
billetes, coplas, requiebros;

cifras, empresas, retratos, 45
danzas, disfraces, paseos,
señas, colacion, mensajes,
letras, tonos, instrumentos;

rejas, balcones, estrados, 46
presentes, dadivas, juegos,
corte, plazas, cortesanos,
competencias, trazas, medios;

1. *Sic, por abrigo?*

47 damas, copetes, guirnaldas,
manos blancas, ojos negros;
rosicler, perlas, corales,
ricos y nevados cuellos;
48 libreas, plumas que han sido
mi cauteloso señuelo,
de todas por Dios me aparto
y a todas pido y requiero
49 me ayuden a despertar,
pues todas me adormecieron;
baste el pasado descuido,
afuera, enemigo sueño!
50 Recuerde al alma dormida
que no se halla á Dios durmiendo;
no se halla en los regocijos
ni en el bullicio del pueblo;
51 ni en el codicioso trato,
si no en las zarzas ardiendo,
y pues Dios está entre espinas,
entre espinas le busquemos.
52 Y seran flores del alma
las que esprimieren el cuerpo,
y la sangre que sacaren
sera saludable riego
53 para el jardin que mis culpas
tienen agostado y seco,
y al confuso y ronco son
de mi llanto y de mi hierro,
54 marcharán mis esperanzas,
para el tribunal supremo;
y pues ante su justicia
no puedo esperar remedio,
55 en manos de su piedad
porné el amargo proceso,
y en tanto que se pronuncia
esta sentencia que espero,
56 quiero hacer algun descargo
en aqueste breve tiempo,
y para hacerle mejor
salgo de la corte luego,
57 que mis atroces delitos
mas merecen que destierro,
y si voy tras la salud
no quiero andar por rodeos.
58 Qué busco por la ciudad
estando Dios en el yermo?
Alla le quiero buscar
en soledad y silencio,
59 sin que el aspero camino
me espante ni ponga miedo,
y tener por compañia
entre los peñascos huecos
la triste conversacion 60
de mis lamentables ecos;
alli se contempla a Dios
y sus sagrados misterios,
que estando en el campo Juan 61
vio los divinos secretos
y en el monte cayo Pablo
y en palacio negó Pedro.
En ciudad fue la Pasion 62
y en aldea el Nacimiento,
alli le adora una virgen
que es su simbolo y espejo.
Los Reyes por su camino 63
gozaron lumbre del cielo,
y en entrando por palacio
hasta salir no la vieron.
En nuestras torres hinchadas 64
de nuestro vano gobierno,
si por la estrella miramos,
escondese y no la vemos.
La corte es como el pecado, 65
que en estando el hombre dentro,
hasta salir de sus manos
no hace cosa de momento.
Tambien a los hombres temo, 66
no quiero vivir con ellos,
que mejor sabre llevarme.
con las fieras del desierto.
Solo al hombre inespunable 67
no le amansan ni le entiendo;
O pernicioso animal.
vaso de ponzoña lleno!
De sus entrañas verdugo, 68
y de las agenas fuego,
alla quedarás, traidor,
dichoso yo que te dejo!
Y mas dichosa mi vida 69
si de la tuya me alejo,
y pues del mundo me aparto,
lo que me ha dado le vuelvo.
Y si es momentaneos dones, 70
son dones de poco precio,
y en el muladar echados
con humilde sufrimiento.
Vivire alegre y seguro, 71
roto, pisado y deshecho,
abatido y amansado
con disciplina y desprecio.
Del trapo sucio del alma 72
hare papel blanco y nuevo,

y en el hare la libranza
de lo que en la tierra dejo.
73 Y pues para este viaje
se pasa el mortal estrecho,
a Dios, que me arrojo a nado,
en sus manos me encomiendo.
74 Ay, ay, que es lo que me impide?
No puedo nadar, qué tengo?
Denme de tierra la mano;
vuelta, vuelta, que me aniego!
75 Ya toca el pie en el arena,
gracias a Dios que me ha vuelto
donde el temor me descubre
la senda de mi remedio.
76 En el vestido esta el daño,
quiero desnudarle presto,
para arrojarme desnudo,
desembarazado y suelto.
77 A que aguardo? Ropa fuera!
en esta orilla la dejo,
y de todos mis ajuares
sola una sabana quiero.
78 Quedaos mis galas aqui,
que es vuestro traxe grosero,
y en la justa que me aguarda
he de entrar al uso nuevo,
79 Tu, mi gorra aderezada,
porque goces tu elemento,
te dejo al aire colgada
sobre tu vano cimiento.
80 Tu, domestico enemigo,
tieso, almidonado cuello,
que he dejado de acostarme
porque anduvieses compuesto,
81 quedarás en la ribera
donde tuvo los rodeznos
mi piedra desatinada
que he traido al retortero.
82 Vos, jubon, que me dejasteis
tan ajustado y envuelto,
pues tan poco me ajustais,
con justa razon os dejo.
83 Y vos, valon guarnecido
con tanto boton de fuego,
aunque bien acuchillado,
no habeis salido maestro.
84 Las ligas que me ligaban
pluguiera al piadoso cielo
que sus puntas en mis carnes
hubieran sido de acero.
85 Liguen las medias agora
con nudo apretado y ciego,
porque no medien a nadie
con sus mal medianos medios.
Espada y daga dorada, 86
no mas engaño encubierto,
que el tiempo ha gastado el oro
y declarado tu hierro.
Y vos, cadena engañosa, 87
agora os conozco y veo
que sin disfrazar el nombre
disfrazasteis el intento.
Piedras de precioso engaste, 88
calzas, guantes y bohemio,
pues me trujistes en flores,
entre las flores os dejo.
Y por caridad escribo 89
en la tierra con el dedo:
Nadie estas ropas levante,
que tuvo peste su dueño.
Pomposos cargos pesados 90
con titulos halagüeños,
no estriben mas en mis hombros,
que ya con la carga me echo.
Mis generales, cuidados, 91
mis suspiros, artilleros,
mis discursos, capitanes
y mis soldados, deseos.
Clarines, pifanos, caxas, 92
sacres, trabucos, pedreros,
pues se acerca la batalla,
todo esté alistado y presto.
Alerta, alerta, sentidos, 93
vela, vela, entendimiento,
que esta tu rey a la mira
y el enemigo en el puerto!
Desde este risco al caer 94
mi debil cantaro quiebro,
y al tocar de la bocina
saldra el encerrado fuego.
Con esto terné siguro 95
el vitorioso suceso
y el Medianita adversario
quedara vencido y preso.
Allá voy, Dios sea conmigo, 96
aqui, señor, dadme esfuerzo,
que el bajel queda en la orilla
y en vuestras manos me albergo!
No me busquen en el siglo 97
los que en el siglo me vieron,
que si del Rey fui soldado
de Dios voy agora a serlo.

TABLA DE LAS COMPOSICIONES

CONTENIDAS EN EL MANUSCRITO[1]

1. [Nous faisons précéder d'un astérisque les titres des pièces que nous avons reproduites.]

Folios.

68 vº. *Otro del mismo Rey.*
Quiero por la despedida
69 vº. *Sátira de Lope de Vega.*
No goce yo desos ojos
Las Antonias son hipocritas, (por los nombres)
Las que se llaman Ineses
72. Dulce dueño mio
reina de mi alma
que llevas la palma
del donaire y brio
caudaloso rio
de todo mi gusto
mira que no es justo
que padezca ansi
y bulli bulli.
(Otras acaban : *Y bulli cuscus.*)
72 vº. *Romance que hiso vna dama a San Roque en su fiesta y lleuo el premio.*
Jesus! que tarde, despierta
73 vº. *Romance á Mexico.*
Estando aier en la tarde (aqui dice se llama Jerónimo)
76. *Romance.* Muy enferma está Marica (picaresca)
77 vº. *Soneto á Mexico.*
Minas sin plata, sin verda mineros
78 (sin titulo). Si acaso favor se llama
78. *Soneto á la entrada de la Marqª de Denia en Sevilla.*
Trapala, estruendo, grita y alboroto
78 vº. *Soneto á las fiestas que se hiçieron en Madrid a la reyna despaña en su resibimiento.*
Una puerta de villa á la malicia
Ibid. Letra de sortixa.
Debere a los mercaderes
menos que a vuesas mercedes
Otra. El amor llevo en el pecho
porque este mas bien guardado
y la esperanza en el rabo.
79. *Soneto.* Dixo un portero al Papa : Aquí ha llegado
Ibid. Romance. Bien podeis, oxos, llorar
79 vº. *Otro.* Vuelvo, divina Amarilis,
80 vº. *Romance.* Una noche de San Juan
82. * *Romance en lengua de indio mexicano medio ladino.*
Cada noche que amanese
como la rana critando
82 vº. *Glosa á :* Sin mi, sin vos y sin Dios
Ibid. Soneto á Lima del Pirú.
Un visorey con treinta alabarderos.
Ibid. Letra. Por veros, señor Don Juan
83. *Romances de Ajarque.*
Ocho á ocho y diez á diez
85. *Otro del mismo.*
Ajarque, moro valiente

Folios.

87. *Romance.* Ajarque indignado y fiero
88 v°. *Otro del mismo.*
Entre Xerez y San Lucar
89 v°. *Soneto en versos al Duque de Lerma.*
Mira que es inconstante la fortuna
Ibid. Copla. Preguntaronle á un poeta
90. *Çopla.* Mira donde
que se fue para
no volver
Hermoso señor de Delo
Ibid. Coplas. Aquesta regla se guarde
91. *Copla.* Entre espinas
suelen nacer rosas finas
Ibid. Soneto. Topose un frailexon con una dama
91 v°. *Loas.* Por sin razon he notado
93. *Otra para una comedia.*
Nemo dat plus quam habet

(En prosa, Convite de la Madre Selva y el padre Belentrasi cruzado el qual es un hombre de estatura de gigante que tiene los huesos de dátiles & Sigue el convite en que los manjares son lo mejor de cada ciudad. Así naranjas de Veles; limones de Turquia y acaba : Tal quisiera yo que fuera el antepostre de esta comedia.

95. *Otra.* Dos zagales mosalbillos
vendian datiles é higos
96 v°. *Otra.* Si yo sé á lo que me salgo
98 v°. *Otra.* Un pintor que en su arte era afamado
99. *Otra.* Venturoso el Milanes
100 v°. *Otra.* Un dia al famoso Apeles
101 v°. * *Conversión de Mateo Rosas de Oquendo.*
Miradores ojos mios
108. *Romance de D. Alvaro de Luna.*
De la prision al teatro
108 v°. *Otro.* Indiano volcan famoso
Ibid. Otro. Montañas de Guadalupe
109 v°. *Romance.* Porque está llorando el alba
110. *Romance.* Qué breves que son, señora
110 v°. I la muger por detras
Glosa. En esta ciudad habia
111. *Soneto.* V^a^ merced, señor, ha visto acaso
Ibid. Otro al Rey D. Felipe en su túmulo.
Si imitaste Filipo al buen Lamé
111 v°. Quien da limosna es pecado
Glosa. Si por vana gloria diese
Ibid. Otra. Lo gordo como delgado
Glosa. A un mercader se llegó
111 v°. En la boca del discreto
lo público es secreto.
112. Y sin bonete, pues no
Glosa. El hombre en qualquier estado
Ibid. Otra. Lechugas y falsas riendas

Folios.

	Glosa.	Hizo un simple labrador.
Ibid.	*Otra.*	Y no pudo decir Zu!
	Glosa.	Puesto en el punto y lugar
112 v°.	*Otra.*	Quien conmulga se condena.
	Glosa.	Si quatro descomulgados
Ibid.		Lo que sobra es lo que falta
	Glosa.	Pues teneis en tierra y sielo
Ibid.	*La misma.*	Ninguno debria estar.
113.		Espina que en la cabeza
	Glosa.	Que os diré, sagrada espina
Ibid.	*Soneto.*	Io no sé qual diablo me ha traido.
113 v°.	*Soneto que se hizo en Sibilla al tumulo del Rey Don Felippe.*	
		Boto á Dios que me espanta esta grandesa
113 v°.	*Otro en respuesta.*	
		Boase misor soldado que se admira
114.	*Otro soneto.*	Que es esta que descendit de diserto, pregunto un socarron á un lisensiado
Ibid.	*Otro al Duque de Alba.*	
		Querer probar mi debil mano, magno Duque por el forçado tiento tiento
114 v°.		Sin mi, sin vos y sin Dios
	Glosa.	Sin mi, sin vos y sin Dios
Ibid.	*Otra.*	Los oxos lloran la ausencia
	Glosa.	Dos contrarios me dan guerra
115.		Espuelas, artesa y sastres
	Glosa.	Quatro sastres se xuntaron
Ibid.	*Otra.*	Pero por mas que subais
	Glosa.	Los que por suerte importuna
Ibid.	*Otra.*	Adan no pudo pecar
	Glosa.	Formó del limo de tierra
115 v°.	*Otra.*	Cristo no resucitó
	Glosa.	Baxo Dios del sielo al suelo
Ibid.		San Juan no le bautizó
	Glosa.	Van caminando al Xordan
Ibid.	*Otra.*	Nadie se puede salvar
	Glosa.	Aquel bautismo sagrado
116.	*Otra.*	Que si la muerte me enoxa
	Glosa.	Es mi vida tan confusa
Ibid.	*La misma.*	
	Glosa.	Tal es pues mi desconsierto
116 v°.	*Otra.*	I asi pudo mas que Dios
	Glosa.	Pagar y satisfazer
Ibid.	*Otra.*	La mas hermosa que Dios
	Glosa.	Constituyamos agora
Ibid.	*Otra.*	Mas poderoso que Dios
	Glosa.	Quando el divino pinsel
117.	*Otra.*	Entre bonete y corona
	Glosa.	Un clerigo muy pobrete
117.	*Romance.*	La reina Doña Isabel
118.	*Memoria de las cosas notables y de memoria que han sucedido en esta*	

Folios.

ciudad de Mexico de la Nueva España desde al año de 1611 hasta hoy 5 del mes de Mayo de 1612.

Primeramente ecliso el sol viernes entre las 3 y las 4 de la tarde á 10 de junio deste año de 1611...

121 v°. *Soneto.* Viendo una dama que un galan moria
122. *Glosa.* Dios es moro, verdad es
Un moro de Berberia
Ibid. Otra. Dios merece que lo quemen
Crea todo fiel cristiano
Ibid. Otra. A Cristo matarle he
Un capitan buen cristiano
122 v°. *Otra.* Un almud lleno de chochos
Era uno que comia
Ibid. Otra. Para que, pues que, porque
Glosa. Un galan enamorado
123. *Otra.* Ya mi Aldonza me ha olvidado
Glosa. Solo el dar haze y deshaze
Ibid. Otra. Dadivas quebrantan peñas
Glosa. Llamabame Altonzo Orfeo
Ibid. **Romance.* Andronio, pastor humilde
125. *Romance.* Ya en los brasos de la muerte
125 v°. *Copla.* En boca del discreto
lo publico es secreto
126. *Loa.* Santos aquel filosofo afamado
126 v°. Ubo en un tiempo un hombre muy discreto
127. *Otra.* Agora aqui de repente
129. *Otra.* Contra Pompeyo Cesar valeroso
129 v°. *Otra.* Costumbre entre romanos se tenia
130. *Otra.* Recien llegado a Sivilla
132 v°. *Otra Loa.* Tras deste negro de amor
134 v°. *(Fin de las Loas.)*
Romance. En un alegre jardin
136. *Otro.* Mirando el curso velos
138 v°. *Otro Romanse en alabansa de la ciudad de Granada.*
Ilustre ciudad famosa (De Góngora)
142. *Glosa.* No soi de Dios sino vuestro
142 v°. **Romanse: A una despedida de Mexico*
De disconsuelo vestido
143 v°. **Romanse que envio un amigo a otro de Guadiana a Mexico.*
Despues que sali señor
145. *Romanse de vida solitaria.*
Dichoso es aquel que huie
de los negocios pesados
147. *Romanse.* Lisarda, como es pusible
148. *Copla.* Aunque Agustino esta ansi
148 v°. *Romanse.* Su remedio en el ausencia
149 v°. *Otro.* Vive Dios que me enoxaba
151. *Romanse.* Dansó Tarfe con Zelinda
152 v°. *Otro.* Sentado está el señor Rey
153 v°. *Otro.* Ya de la nao capitana

Folios.

154 vº. *Romanse.* Con su clara luna mira
155 vº. *Otro.* La bella mora Zorayda
157. *Romanze.* A la soberbia amenaza
157 vº. *Glosa.* Para que, pues que, porque
Ibid. Letras de sortixa.

(Siguen 10 hojas sin foliación con el Abesedario ó Indice de las composiciones.)

(Sigue fol. 157 vº :) Nave San Bartolome, capitan Juan Caro de Sivilla, escrivano Juan de Noriega.

Ibid. Copla. Dama de lindo valor.
Ibid. Copla. Desventura en si sesmalta
bid. Soneto. Tres años ha que espera al Gran Virrey
. . . .
ha de ser el pecado este de Adan?
el comió, yo ni aun se lo que es comer.

157 *(sic). Romanse.*
El sigundo y fiero marte
158. *Otro.* Asomaos, humano engaño
158 vº. *Otro.* Peinando las blancas canas
159. *Otro.* Por las aguas turbulentas
160. *Otro.* Una estatua de Cupido
161. *Otro.* Por las eminentes cumbres
161 vº. *Otro.* Ardiendo en zelos me veo
162 vº. *Otro.* Las reliquias de la noche
163. *Otro.* El verde campo y el cielo
163 vº. *Otro.* Que olas de congoxas
165. (foliac. antigua tachada : 145).
Otro. De la plateada corte
166 vº. *Otro.* Con dolorosos suspiros
168. *Memoria de la hacienda, plata y preseas que se le secrestaron á D. Pedro Franqueza, secretario de su magd, Conde de Villalonga.* (3 hoj.)
170. *Memoria de la hacienda que se le embargó al licenciado Alonso Ramirez de Prado, Oidor.* (1 hoja.)
170 vº. *Romanse.* Axeno de tener guerra
172. *Otro.* En las fiestas que se hisieron (Fiesta morisca de toros.)
173. *Otro.* Despues que en el martes triste
174. *Otro.*

Modo pª saber si una muxer esta donzella ó no y para un hombre ni mas ni menos.

Modo para tomar medida de un pie de una muxer sin ver ni medir el pie.

174 vº. *Modo para que una muxer que no puede empreñarse se empreñe.*

Remedio para que los niños no tengan dolor quando les salen los dientes.

175. *Romance de Don Alvaro de Luna.*
Estabase el gran Maestre
175 vº. *Otro romance.*
Forastero soy señora.
176. *Coplas.* Que un galan enamorado
por ver á quien le desvela

Folios.

este puesto en sentinela
una noche entera armado,
y que este tan rematado
en su cuidoso penar
que se venga a acatarrar
de tanto estar al sereno.
O que bueno!

177. *Romance.* Recibí vuestro billete
178. *Sonetos de D. Cristobal Flores y Alonso Alvarez respondiendose el uno al otro.*
178 v°. *Soneto de D. Crist. Flores á Al° Alvarez.*
Arañador en causa y necesaria
179. *Soneto de Al° Alvarez en respuesta.*
Su padre vinatero y es casado
Ibid. Soneto en resp^{a} de D. Cristobal Al° Alvarez.
Si dice que su madre no fue p...
179 v°. *Resp^{a} de Alonso Alvarez.*
Si eres cornudo ó no, Cristobal Flores
Ibid. Otro del m° Al° Alv^{z} á D. Cristobal.
Oi destierran á Oran á un embustero
180. *Respuesta de D. Crist. Flores á Al° Alv^{z}.*
A matarte tu sangre y descendientes
Ibid. Respuesta de Al° Alv. á D. Crist.
Una enigma de todos saber quiero
180 v°. *Otro de Al° Alv. á D. Crist.*
Si me mataren sin saberse quien
Ibid. Soneto de un curioso á D. Cristobal Flores y á D. Al° Alv^{z}.
Calle el tuerto Alonsillo y calle Flores
181. *Soneto en respuesta deste, de D. Crist. Flores.*
Quien quiera que tu seas quien te mete
181 v°. *Soneto.* Quien dize que probeza no es vileza
Ibid. Soneto. Cuitado que en un punto lloro y rio
182. **Carta de las damas de Lima á las de Mexico.*
Bellas soberanas ninfas
183. *Glosas.* No quiso Dios cosa buena
Ibid. Otra. No es bueno estar junto á Dios
Ibid. Otra. Limpio el cuerpo, pero el alma
183 v°. *Otra* Bueno el oro, pero el cobre
Ibid. Otra. No hizo Dios cosa buena
Ibid. Otra. Como ve que es Cristo, nada
184. *Otra.* La mas hermosa que Dios
Ibid. Otra. (La misma.)
Ibid. (La misma.)
184 v°. *Otra.* Dios no nos promete gloria
Ibid. Otra. Dexo a Dios y a vos os busco
Ibid. Otra. Mas poderoso que Dios
185. *Otra.* Dios es grande pecador
Ibid. Otra. Partido el poder de Dios
Ibid. Otra. Dios resucito no quando
185 v°. *Otra.* Sin la guespeda la cuenta

Folios.

Ibid. Otra. Los oxos tras de vn bonete
186. *Otra.* Que te rape por detras
Ibid. Coplas. Mamola, mamola
Casado que á Indias vas
186 vº. *Romance del Marques del Valle, Cortés.*
En la corte esta Cortés
188. *Otro.* Siempre lo he oido dezir *(picaresca)*
189 vº. *Loa.* Cierta dama muy hermosa
191 vº. *Otra loa.* Hubo una disputa un dia
193. *Loa.* Habra tres o quatro noches
194 vº. *Romance.* Despues que de vuestra vista
195. *Otro.* Hermosisima Crisalda
195 vº. *Otro.* Con el veloz pensamiento.
196 vº. *Letrilla.* Cuando tocan la queda
197. *Romance.* La zagala que en la orilla
197 vº. *Otro.* En soledades de ausencia
198. *Otro.* O tinieblas venturosas
198 vº. *Cuartetas.* Juan es niño y niño es Dios
199. *Romance.* Ay señora Juana
200. *Soneto.* Como suele venir el perro al tao
Soneto. Juro a Dios que es verdad que mas querria
200 vº. *Romance: del Escarraman, á lo divino*
Ya esta enclavado en la cruz
201 vº. *Octava.* Yo para que nací, para salvarme
Ibid. Otra. Larga cuenta que dar de tiempo largo
Ibid. Quintilla. Si por nuestras culpas hallo
202. *El Escarraman.*
Ya esta metido en la trena
203. *Cuartetas á Nª Sª de la Concebcion.*
Sois vos, sagrada Maria
204 vº. *Letras para sacar en una sortija.*
Hizose linda mi dama
205 vº. *Letras.* Mi esperanza y tu crueldad
207. *Romance.* Memorias tristes de un bien
207 vº. *Romance.* Enfrente de la cabaña
208. *Otro.* De seda verde y azul
208 vº. *Otro.* Sobre unas tajadas rocas
209 vº. *Romance á la prision del conde de Villalonga.*
En el alma me ha pesado
Ibid. Otro. Por la falta que en su aldea
210. *Romance del Rey.*
Enemiga de la vida
Ibid. Otro. Un rayo del sol
210 vº. *Soneto.* Volver el tiempo atras, medir los vientos
Ibid. Octava. Castillo incontrastable, fuerte muro
Ibid. San Francisco no fue santo (Glosa)

A. PAZ Y MÉLIA.

FIN

JOSÉ MARÍA HEREDIA

I

La rama americana del tronco aragonés de la familia de los Heredias, arraigada en la isla llamada primero *Española* y luego *Santo Domingo*, comienza con Don Manuel de Heredia, hijo de Don Pedro, del célebre Adelantado, que por gracia de la « Cesárea Majestad » del emperador y rey Don Carlos V. obtuvo en el año de 1532 la gobernación y Capitanía general de la provincia de Cartagena de Indias. Don Pedro, hidalgo natural de Madrid, llegó á América y desembarcó en la isla Española desde principios del siglo XVI; pero sus hazañas y conquistas, que fueron muchas y variadas, tuvieron todas lugar en el continente meridional, en Costafirme, y pueden leerse minuciosamente relatadas en las historias de Oviedo y Herrera y en las *Elegías de Varones ilustres de Indias* por Juan de Castellanos. Fué, con motivo de su gobierno de Cartagena, sometido á juicio de residencia por el implacable Licenciado Sancta Cruz, y enviado luego en calidad de preso á España; igual que lo fué Cristobal Colón, años antes, por el Comendador Bobadilla, aunque Heredia al menos se libró de la suprema humillación de los grillos en los pies que soportó el gran Almirante, logrando ser en la Corte imparcialmente oído y absuelto. Volvió á América, y algún tiempo después en otro viaje naufragó y pereció tristemente en una borrasca enfrente de las costas de la Florida. Don Manuel, su hijo, heredó entre otras propiedades una gran extensión de terreno, toda una provincia, que á su padre fué concedida en Santo Domingo, como indemnización quizás de la pérdida de su posición y derechos de gobernador de Cartagena.

Esas tierras á fines del siglo XVIII pertenecían siempre á la

familia Heredia, y vivían entonces en Santo Domingo tres hermanos, Don José Francisco, Don Domingo y Don Ignacio Heredia, descendientes directos por la línea de Don Manuel del nombre y los derechos del famoso Adelantado. De resultas del tratado de Basilea y la cesión á Francia en él ajustada de la parte española de la isla de Santo Domingo, y ante la amenaza, no mucho después realizada, de ver caer la isla entera en poder de Toussaint Louverture y del cataclismo político y social que fatalmente traería consigo, salieron de allí los tres hermanos y se refugiaron en la isla de Cuba. Al mayor de esos tres hermanos, José Francisco, estaba reservado perpetuar el nombre por medio de un único hijo varón superviviente que nacería en la ciudad de Santiago de Cuba en 1803, gastaría en el destierro la mejor parte de su vida, errante primero en los Estados Unidos del Norte, en Méjico después, moriría exhausto y desesperado antes de cumplir treinta y seis años de edad, y sería, no sólo el primer poeta de la isla, su patria, sino que no habría otro superior á él en todo el continente americano. Del segundo matrimonio del otro hermano, Domingo, nacería en la misma ciudad de Santiago de Cuba, cuarenta años después, en 1842, otro poeta, bautizado igualmente con el nombre de José María[1], destinado á brillar en Francia y ser contado entre los más notables de la generación y de la escuela que floreció después del gran período en que escribieron Víctor Hugo, Lamartine, Musset, los demás, que el mundo entero aplaude y admira. Y por muy curiosa, increíble coincidencia, el tercer hermano, Ignacio, que no tuvo hijos, dió su nombre sin saberlo á un niño de raza mestiza nacido en su finca de Matanzas en 1836, niño que fué adoptado como hijo por su viuda, dama de origen francés, y llamado Severiano de Heredia; que recibió su educación en Francia y llegó á ser primero Concejal de París, luego miembro de la Cámara de Diputados y por último Ministro de Obras Públicas de la República francesa.

1. José-Maria-de-Hérédia, como en francés se le solía llamar. La partícula delante del apellido, que ni Don José Francisco ni su familia usaron, venía indisputablemente del ascendiente. En países españoles no tiene sin embargo la significación que en otras partes se le atribuye.

II

José María Heredia y Heredia (pues su madre llevaba también ese apellido), el que los cubanos llaman su poeta nacional, y de quien únicamente voy á tratar ahora, nació el 31 de Diciembre de 1803 en una casa de la ciudad de Santiago de Cuba que se conserva en pie, y que, al celebrarse el otro día el primer centenario de su nacimiento, fué comprada por suscrición pública para servir de museo de reliquias en su honor. El padre, que había salido de Santo Domingo dejando allí los restos de su fortuna, ejercía al nacer el hijo la profesión de abogado, mientras aguardaba un empleo en la carrera judicial que le habían ofrecido y que cuadraba mejor á su carácter prudente, reflexivo, modesto, y á su sagaz inteligencia. De esas cualidades poseemos hermosa muestra en la obra que dejó manuscrita y que sus descendientes no ha mucho han publicado[1]. Es con el simple título de *Memorias* una relación vigorosa é imparcial de lo sucedido en Venezuela durante los años revueltos en que allí residió como magistrado y Regente de la Audiencia, y al mismo tiempo es uno de los escasos documentos irrefragables de la misma especie que pueden servir de base á la historia de esos países durante la larga agonía de la dominación española.

De Santiago pasó José María aun en la infancia á Panzacola con su padre que iba de asesor de la Intendencia de la Florida. En 1809, trasladado éste de oidor á Caracas, dejó provisionalmente á la familia en Santo Domingo, donde volvió á estar izada por corto tiempo la bandera española, y en cuya capital tenía siempre su casa y sus intereses; pero pronto la llamó á su lado en Venezuela.

En este país empezó realmente la educación de José María, bajo la inmediata dirección del padre. Una vez, á causa de los disturbios políticos, debió Don José Francisco separarse nueva-

1. *Memorias sobre las Revoluciones de Venezuela por D. José Francisco Heredia, Regente que fué de la Real Audiencia de Caracas, seguidas de documentos históricos inéditos...* Paris, Librería de Garnier hermanos, 1895.

mente de la familia para ponerla en lugar seguro, mientras continuaba él en su puesto de Regente. Comunicábase entonces por cartas con su mujer, y de ellas se han publicado fragmentos en el tomo ya citado de las *Memorias*, de donde tomo estos dos párrafos interesantes sobre los estudios del futuro poeta, ya de doce años de edad.

« *Caracas 25 de Mayo de 1815*.... A José María que estudie todos los días su lección de lógica y lea el capítulo del Evangelio, de las cartas de los Apóstoles y de los Salmos, como lo acostumbraba hacer conmigo todas las tardes; que repase la doctrina una vez á la semana y el *Arte Poética* de Horacio que le hice escribir, y de Virgilio un pedazo todos los días, y los tiempos y reglas del Arte (la gramática de Nebrija probablemente) para ponerlo á estudiar derecho cuando venga aquí. » Quince días después escribe : « El tomo de Montesquieu que dice José María, es mío, pero recógelo y no se lo dejes leer, y cuida de que repase la doctrina. Mira si hay quien le dé lecciones de contar para que aproveche este tiempo. »

Al través de estas líneas nos parece adivinar algo del carácter del poeta ya hombre, en el niño que antes de cumplir doce años analiza diariamente y aprende de memoria á Horacio y Virgilio, y procede sin embargo con tanta lentitud en sus estudios de aritmética. El sentimiento religioso, que había de acompañarle en toda su pureza hasta el fin, creció robustecido por ese constante leer el Nuevo Testamento y los Salmos bajo la prudente dirección del padre, y no puede uno menos de ligar ese empeño de que el futuro jurisconsulto no lea aún á Montesquieu con ciertos versos del poeta enfrente de la catarata del Niágara, con la estancia, menos buena que las otras, pero muy bien concluída, en que con sumo desdén habla de filósofos que ultrajan á Dios cuando escrutan sus misterios.

Comenzó en efecto estudios de derecho en la Universidad de Caracas, mas quedaron pronto interrumpidos á fines de 1817, por haber sido el padre trasladado á la Audiencia de Méjico. Salió éste de Venezuela enfermo, agobiado por los disgustos sufridos, y no fué tan pronto á ocupar el nuevo puesto, deteniéndose en la Habana con toda la familia hasta 1819, en

que fué á Méjico con José María. Pero el sino adverso, que perseguía á esa familia, completó su obra llevándose al íntegro y leal magistrado, que falleció el 30 de Octubre de 1820. Todos volvieron inmediatamente á la isla de Cuba.

José María reanudó sus estudios en la Habana hasta obtener título de bachiller en jurisprudencia, y pasó á vivir en la ciudad vecina de Matanzas al lado de su tío Ignacio, abogado establecido, con quien trató de aprender la práctica del foro, hasta sentirse capaz de solicitar en la ciudad interior y lejana llamada Puerto Príncipe título definitivo de abogado. Lo obtuvo por fin en 1823, pero lo aprovechó menos de seis meses, pues vuelto á Matanzas, arrastrado por el ardor de sus veinte años, tomó parte en una conjuración contra el poder de España, descubierta por el gobierno antes de estallar, que hubiera probablemente abortado de todos modos por falta de preparación, y que condujo á prisión á cuantos en ella tomaron parte. Heredia presintió el desastre y tuvo tiempo de retirarse al campo y esconderse en una finca, donde quedó hasta que lograron sus amigos embarcarlo en un buque americano, que de Matanzas misma se dió á la vela para los Estados Unidos. Ocurrió esto en Noviembre de 1823 : fecha fatídica de su existencia, peripecia decisiva de su suerte, fuente de futuras desgracias y causa remota de su muerte prematura ; pero que juntamente puso la toga viril sobre los hombros de ese joven de veinte años no cumplidos, y lo transformó en paladín de la libertad é independencia de su patria, al mismo tiempo que en verdadero y gran poeta, libre ya del exceso de sensualismo amoroso, de pesimismo y llanto de las composiciones juveniles que hasta entonces había producido y publicado en periódicos de la Habana y de Matanzas.

III

Bajo una terrible borrasca de viento y de nieve llegó á la costa tempestuosa de Massachusetts, y desembarcó, tiritando de frío, en la ciudad de Boston, el que había nacido y vivido

hasta entonces en la tibia atmósfera limitada por el trópico. Era un joven de veinte años que representaba mucho menos; pálido, sin anuncio de barba en el rostro, delgado, mediano de estatura, de salud incierta, encontrábase súbitamente ahora en región donde todo le era hostil: el clima rudo, la lengua, pues si bien llegó á conocerla perfectamente, nunca logró conformarse con su pronunciación gutural, ni con los modales bruscos y el puritanismo dominante. No era posible encontrar allí en breve tiempo medios de ganar la subsistencia, para no depender de su tío Ignacio y de su pobre madre á quien fervientemente adoraba. Nada tampoco podía resolver mientras no supiese el desenlace de la causa criminal que contra él estaba sustanciándose en Matanzas. Salió de Boston, recorrió varias ciudades, Nueva York, Filadelfia, algunas otras, cuyo aspecto y rasgos distintivos describió en cartas interesantes dirigidas á sus amigos de Cuba, que han sido publicadas después en diversos periódicos de Cuba y de Méjico, y revelan cualidades notables de observador atento y sobre todo de sobrio y elegante prosador.

Fallóse por fin su causa al año de haber salido de Matanzas, el 23 de Diciembre de 1824, y fué condenado á extrañamiento perpetuo de la isla[1]. La suerte estaba echada; el destierro debía en efecto ser perpetuo, pues no volvería á pisar el suelo patrio hasta doce años después, ya casi moribundo, y por dos meses únicamente. La madre desolada, renuente á aceptar la eterna separación, le suplicaba que no resolviera cosa alguna definitiva, porque hacía gestiones activas para obtener su indulto; mas él replicó que ni esperaba ni quería nada del gobierno español, y se aprestó á trabajar en Nueva York, á dar lecciones de lengua española. Como muestra sin duda de su idoneidad para el nuevo ejercicio, imprimió un tomo de versos con este título : | Poesías | de | José María Heredia | Nueva York : | Librería de Behr y Kahl, 129 Broadway. | Imprenta de Gay y Bunce | 1825. | Es un pequeño volumen de 162 pá-

1. Años después fué procesado otra vez, aunque ausente, y condenado á pena de muerte y confiscación de bienes por sentencia de tribunal militar; así se anunció en el *Diario de la Habana* el 9 de Octubre de 1832.

ginas en 8° menor, hoy ya muy raro, y está dedicado á Don Ignacio Heredia. Al dorso de la dedicatoria aparece una nota en inglés para decir que ha puesto el autor especial cuidado en los acentos, con objeto de hacer más fácil la lectura de sus poesías «á los Americanos deseosos de aprender la lengua española». Encuéntranse allí en efecto acentos circunflejos, inusitados en castellano, sobre vocales que no los necesitan, como *existîr, sexô,* varios otros; previsión que parece bien humilde en una colección de poesías, originales casi todas, entre las que brillan, entre muchas muy notables, dos que por consentimiento general pasan como sus obras maestras : la oda al Niágara y el bello trozo descriptivo, en esta edición titulado *Fragmento de un poema mejicano,* que fué después corregido y aumentado en la segunda con este otro título, *En el Teocalli de Cholula.* El poema anunciado no fué continuado.

Del Niágara y su famosa catarata habló dos veces : primero en una carta de viaje, descripción exacta, minuciosa, llena al mismo tiempo de vida y movimiento; y después en la oda magnífica, compuesta allí mismo también, en presencia de la maravilla, oda digna de Quintana, no inferior á ninguna de las del ilustre cantor de *La Invención de la Imprenta;* con acento melancólico y elegíaco además, que agrega algo de penetrante y de más humano al lirismo superior; aunque le falta, es verdad, la majestad imponente, la entonación soberana de las silvas del gran poeta español. El espectáculo de la líquida mole colosal del río Niágara precipitándose de tanta altura agitó su espíritu hasta lo más hondo, é interrumpiendo el silencio impuesto por sus penas y tristezas de proscrito, comienza así :

Dadme mi lira, dádmela, que siento
En mi alma estremecida y agitada
Arder la inspiración...
Niágara undoso,
Tu sublime terror sólo podría
Tornarme el don divino, que ensañada
Me robó del dolor la mano impía![1]

1. De esta oda hay en cierto modo dos versiones, una en la edición de 1825, otra en la de 1832, ambas impresas á la vista del poeta. En general los cambios de la segunda poco ó nada mejoran el primer texto. Yo sigo aquí principalmente la edición primera, aceptando solamente unas cuantas de las correcciones posteriores.

La descripción de la catarata misma, del paisaje y de cuanto la rodea, sigue inmediatamente, sin que ante la dificultad de la empresa desfallezca la inspiración :

Sereno corres, majestoso, y luego
En ásperos peñascos quebrantado
Te abalanzas violento, arrebatado,
Como el destino irresistible y ciego...
... Mil olas
Cual pensamiento rápidas pasando
Chocan y se enfurecen,
Y otras mil y otras mil ya las alcanzan
Y entre espuma y fragor desaparecen.
Ved! llegan, saltan! el abismo horrendo
Devora los torrentes despeñados,
Crúzanse en él mil iris, y asordados
Vuelven los bosques el fragor tremendo...
Abrió el Señor su mano omnipotente,
Cubrió tu faz de nubes agitadas,
Dió su voz á tus aguas despeñadas
Y ornó con su arco tu terrible frente...
Mas ¿qué en tí busca mi anhelante vista
Con inútil afán? ¿Por qué no miro
Al rededor de tu caverna inmensa
Las palmas, ay! las palmas deliciosas
Que en las llanuras de mi ardiente patria
Nacen del sol á la sonrisa y crecen,
Y al soplo de las brisas del Océano
Bajo un cielo purísimo se mecen?

Consciente el poeta del valor de su poesía, del grande esfuerzo tan feliz y brillantemente llevado á cabo, se eleva en alas de la inspiración hasta no poner ya límite á su ambición, y exclama al concluir :

Niágara poderoso!
Adiós, adiós. Dentro de pocos años
Ya devorado habrá la tumba fría
A tu débil cantor. Duren mis versos
Cual tu gloria inmortal! Pueda piadoso
Al contemplar tu faz algún viajero
Dar un suspiro á la memoria mía.
Y yo, al hundirse el sol en Occidente,
Vuele gozoso do el Señor me llama,
Y al escuchar los ecos de mi fama
Alce en las nubes la radiosa frente.

La Meditación ante la pirámide de Cholula, que por su bien

sostenido carácter filosófico y su solemne armonía á muchos puede parecer superior á la oda al Niágara, apareció, como dije, incompleta en la edición de Nueva York, y á más sin fecha. En la edición posterior, de 1832, dice al pie : *Diciembre de 1820,* es decir, cuando el poeta cumplía exactamente diez y siete años. En ese año, que es el de la muerte del padre y de su vuelta á Cuba, visitó él, por primera vez probablemente, la célebre pirámide azteca y siguió las huellas casi desvanecidas del templo que había en su cumbre y de los sacrificios humanos que allí tenían lugar, y debió allí mismo concebir la primera idea de su composición; pero el estilo, el tono, el ritmo severo parécenme revelar mano más firme, talento más vigoroso de lo que es de suponerse en tan temprana edad. Cuesta trabajo creer que sea tan anterior á la otra oda. Es lo cierto sin embargo que las correcciones hechas en la segunda edición, al revés de lo que con aquélla sucede, mejoran mucho la versión original. He aqui dos pequeñas muestras :

Era la tarde: su ligera brisa
Las alas en silencio ya plegaba,
Y entre la yerba y árboles dormía,
Mientras el ancho sol su disco hundía
Detrás de Iztaccihual. La nieve eterna,
Cual disuelta en mar de oro, semejaba
Temblar en torno de él: un arco inmenso
Que del Empíreo en el zenit finaba,
Como espléndido pórtico del cielo,
De luz vestido y centellante gloria.
De sus últimos rayos recibía
Los colores riquísimos. Su brillo
Desfalleciendo fué. La blanca luna
Y de Venus la estrella solitaria.
En el cielo desierto se veían.

. . . .

Bajó la noche en tanto. En la esfera
El leve azul oscuro y más oscuro
Se fué tornando : la movible sombra
De las nubes serenas, que volaban
Por el espacio en alas de la brisa,
Era visible en el tendido llano.
Iztaccihual purísimo volvía
Del argentado rayo de la luna
El plácido fulgor, y en el oriente,
Bien como puntos de oro, centellaban

Mil estrellas y mil... Oh ! yo os saludo,
Fuentes de luz, que de la noche umbría
Ilumináis el velo,
Y sois del firmamento poesía!

Ampère cita y traduce en prosa estos mismos trozos en su *Paseo por América,* pero como él mismo dice : « traducir esta poesía es privarla de su música deliciosa y delicada, quitar el esplendor de su sol á un paisaje tropical. » Menéndez y Pelayo en la *Antología de poetas hispano-americanos* dice de esta composición que es « verdadera poesía de puesta de sol, á un tiempo melancólica y espléndida ».

IV

El clima de Nueva York era, en invierno y en verano, demasiado crudo para constitución tan delicada como la de Heredia; su alma latina además se sentía demasiado fuera de su centro, demasiado oprimida en medio de aquel pueblo, cuya libertad y grandeza admiraba sin embargo profundamente, como lo proclama la generosa composición inspirada por su visita al sepulcro de Washington en Monte-Vernon, toda en honor del gran caudillo y del pueblo americano. Mas no había, no podía haber allí medio de trabajar con fruto verdadero ni de interesar tampoco su corazón apasionado. Consiguió por dicha, de personnaje de tanta significación como Vicente Rocafuerte, el activo y enérgico hijo de Guayaquil, que más adelante sería Presidente del Ecuador y servía entonces á Méjico, una carta de calurosa recomendación para Guadalupe Victoria, primer Presidente constitucional de la nación mejicana, que en esos momentos afortunados, muy diferentes de los largos años de anarquía que pronto vendrían sobre la antigua Nueva-España, buscaba ansioso quienes lo ayudasen en su difícil tarea. No vaciló más Heredia; y en Agosto de 1825 se dió á la vela en busca de nueva patria el que había perdido la suya. Desembarcó en bahía próxima á Veracruz el 15 de Setiembre.

El gobierno español al castigar tan severamente, á despecho de instantes súplicas de la familia y de muchos de los más considerados vecinos de la ciudad, lo que había sido impulso juvenil sin consecuencia práctica de gravedad alguna, procedió con exceso de crueldad, como en tantas otras ocasiones, y laboró en su propia contra. El poeta no aguardaba sentencia tan dura. Pruébalo sin género de duda el no haber incluído en la primera edición de sus poesías una sola linea hostil á España y á su ciega política americana, pues es claro que el manuscrito del tomo salido á luz á principios de 1825 debió estar listo para la imprenta en 1824, antes de tenerse noticia del fallo pronunciado en Diciembre, cuyo tenor no pudo saberse hasta bien entrado el Enero siguiente. Explícase así que no se encuentre en dicho tomo ni la poesía á Washington, ni la epístola á Emilia, ni otras que consta fueron escritas antes, y compréndese demasiado el por qué de esa omisión, dominado, cohibido, como el autor en esos momentos se hallaba, por su intenso amor de la familia y el vivo interés de su bienestar. Cesó esa consideración por la marcha misma de las cosas, y lanzóse al fin Heredia resueltamente por la senda iniciada, aceptando el papel, que en cierto modo el destino le imponía, de cantor de la independencia patria, de bardo de la libertad americana. A Méjico, que acababa de salir triunfante de su lucha contra el poder español, que todavía se hallaba amenazada por España, la cual iba una vez más á intentar la reconquista en 1829; á Méjico, pues, llegó nuestro poeta á título de cubano insurrecto, de conspirador perseguido y condenado por el enemigo común, y Guadalupe Victoria lo recibió como tal con los brazos abiertos, lo alojó provisionalmente en el palacio de gobierno y le dió un puesto en la secretaría de Estado.

En la travesía de Nueva York á Méjico, al salir de las aguas del Atlántico y cambiar rumbo hacia el sudoeste en busca de la latitud de Veracruz, fué la nave á reconocer en la costa de Cuba el monte llamado *Pan de Matanzas;* el poeta conmovido, que anhelante acechaba esa breve y rápida aparición de la

patria, escribe en el *Himno del desterrado*, que es una de sus mejores poesías :

Tierra! claman : ansiosos miramos
Al confín del lejano horizonte
Y á lo lejos descúbrese un monte...
Le conozco ...Ojos tristes, llorad!
Es el *Pan*... En su falda respiran
El amigo más fino y constante,
Mis amigas preciosas, mi amante...
Qué tesoros de amor tengo allí!...
Y más lejos mis dulces hermanas,
Y mi madre, mi madre adorada,
De silencio y dolores cercada
Se consume gimiendo por mí.

El tono lastimero cesa pronto, la indignación lo enciende, el patriota alza la voz, maldice la triste situación de su patria en la que el blanco cubano es esclavo de España y el negro africano siervo de los dos :

¿Ya qué importa que al cielo te tiendas
De verdura perenne vestida,
Y la frente de palmas ceñida
A los besos ofrezcas del mar,
Si el clamor del tirano insolente,
Del esclavo el gemir lastimoso
Y el crugir del azote horroroso
Se oye solo en tus campos sonar?

Y el himno termina con estos versos, que en los años más sangrientos y desesperados de la lucha por la independencia no se apartaban de la memoria de los cubanos, manteniendo siempre viva su esperanza :

Cuba! al fin te verás libre y pura
Como el aire de luz que respiras,
Cual las ondas hirvientas que miras
De tus playas la arena besar...
Que no en vano entre Cuba y España
Tiende inmenso sus olas el mar.

Solamente fueron gratos y apacibles para J. M. Heredia los primeros tres ó cuatro años de su larga residencia en Méjico. Durante ellos escribió mucho en verso y prosa, numerosos artículos de periódico y varias tragedias, más ó menos arregladas y traducidas del francés, de Jouy, Ducis, Voltaire, M. J.

Chénier y el *Saul* de Alfieri, todas medianamente versificadas en endecasílabos libres ó simplemente asonantados, y que se representaron con algún aplauso, según parece. También otra en tres actos, que se publicó primero en su periódico literario *La Miscelánea*, titulada *Los Ultimos Romanos*, y que es hasta cierto punto original, á lo que entiendo. La escena pasa en Filipos antes y después de la famosa batalla, y las dos escenas con que empieza diríase que son pálida reminiscencia del *Julio Cesar* de Shakespeare.

También en ese primer período tranquilo de su vida se casó con una señorita mejicana, se formó un hogar, creó familia y logró una posición, que creyó segura, como magistrado de Audiencia. Todo pues parecía sonreirle. Mas á partir de 1829 cambia la situación del país, la anarquía brota como erupción espontánea por todo el territorio y se renuevan, para durar mucho esta vez, las pruebas angustiosas de la guerra civil, guerra ahora sin causa real, sin otro motivo que la ambición desapoderada de caudillos sin patriotismo.

Como en país revuelto, devorado por contienda civil, es dificil si no imposible á un empleado no tomar parte de un lado ú otro en la guerra, militó Heredia en las filas del gobierno contra el general Bustamante pronunciado en Jalapa. Bustamante venció y por fortuna no le guardó rencor, pues lo dejó de oidor en Toluca. Tiene esta última ciudad para nosotros particular importancia, porque en ella coleccionó é imprimió segunda vez sus poesías, en dos volúmenes, con este título : Poesías | del ciudadano | José María Heredia, | Ministro de la Audiencia de México | Segunda edición | Corregida y aumentada | Toluca : 1832 | Imprenta del Estado á cargo de Juan Matute | . Estos volúmenes, aparte del mérito de su contenido, son una de las curiosidades de la literatura americana. Sábese por testimonio del poeta mismo que fueron él y su esposa quienes juntaron y ordenaron las letras de todas y cada una de las planchas de impresión, porque habían aprendido el arte como recurso, como posible manera de ganar la vida, si preciso fuere : cosa no improbable en aquellos calamitosos días de trastornos y mudanzas

Quiso Heredia sin duda ser juzgado conforme á esta edición definitiva, pero la de 1825 conserva no obstante su importancia, y será siempre buscada, no solamente por lo muy escasa (la de 1832 también es ya muy rara) sino porque los cambios y correcciones de la segunda, como ya dije, no mejoran siempre la versión primitiva.

Precede al primer tomo breve y característica *Advertencia* en que con modestia no fingida confiesa la sorpresa que le causó saber que habían sido sus versos reimpresos « en París, Londres, Hamburgo y Filadelfia » y que habían sido recibidos favorablemente por literatos distinguidos « prorrogando así el día de vida que les había señalado ». Y agrega estas palabras, rápido resumen de la historia de su vida : « El torbellino revolucionario me ha hecho recorrer en poco tiempo una vasta carrera, y con más ó menos fortuna he sido abogado, soldado, viajero, profesor de lenguas, diplomático, periodista, magistrado, historiador y poeta á los veinte y cinco años. Todos mis escritos deben resentirse de la rara volubilidad de mi suerte. »

Sigue un soneto-dedicatoria, *A mi esposa,* que si no es conciso, perfecto, rotundo, impersonal sobre todo, como los de su primo hermano autor de *Los Trofeos*, vale mucho por otras razones, por el acento de pasión profunda y sincera y el bello y expresivo símil con que termina :

Cuando en mis venas férvidas ardía
La fiera juventud, en mis canciones
El tormentoso afán de mis pasiones
Con dolorosas lágrimas vertía.
Hoy á tí las dedico, esposa mía,
Cuando el amor más libre de ilusiones
Inflama nuestros puros corazones,
Y sereno y de paz me luce el día.
Así perdido en turbulentos mares
Mísero navegante al cielo implora
Cuando le aqueja la tormenta grave,
Y del naufragio libre, en los altares
Consagra fiel á la deidad que adora
Las húmedas reliquias de su nave.

La novedad mayor de esta edición, en virtud de la cual supera en mucho á la primera, es la sección última de *Poesías*

Patrióticas. Está al fin del tomo segundo, colocada así de propósito, para poder arrancar las últimas cincuenta páginas de los ejemplares que enviaría á Cuba, donde era evidente que la censura no le había de dar entrada. Son diez y ocho composiciones, aunque sólo llevan el título especial de *Patrióticas* las doce últimas; pero todas tienen un mismo carácter.

La primera, *En la apertura del Instituto Mexicano,* envuelve elogio magnífico de los adelantos de los Estados Unidos del Norte, presentados como ejemplo y modelo á los Mejicanos en 1826. El título de la segunda, *Libertad*, dice su tema, pero vale poco. La tercera, *Proyecto,* es protesta á lo Byron contra la tiranía, que sólo huyendo á vivir sobre el mar puede evitarse :

Si el despotismo
El orbe abruma con su férreo cetro
Será mi asilo el mar. Sobre su abismo
De noble orgullo y de venganza lleno,
Mis velas desplegando al aire vano,
Daré un corsario más al Oceano,
Un peregrino más á su hondo seno.

La cuarta, *Desengaños,* comprende el grito de guerra á los cubanos en 1823 :

La espada y pecho apercibid, Cubanos,
Mostrad aliento digno de espartanos
Y en mí tendréis al vengador Tirteo.

Recorre en ella la historia de su vida; pero escrita en 1829, ya en la hora de los « desengaños », concluye de muy diferente manera :

De mi azarosa vida la novela
Termina al lado de mi dulce esposa,
Y de mi hija la risa deliciosa
Del afán ya pasado me consuela.

De las otras doce, refiérense á Cuba solamente cuatro : *A Emilia, A la estrella de Cuba*, *Vuelta al Sur* y el *Himno* ya citado. De las demás una está dedicada á los Estados Unidos en el cincuentenario de su independencia; otra, *En la muerte de Riego*, muy violenta de tono, diríase escrita el día mismo, en la hora misma en que recibió la noticia del suplicio horrible

á que sometieron en España al campeón de sus libertades. A Méjico y á episodios de sus guerras civiles, y también á la expedición de reconquista española que fracasó miserablemente en Tampico, están consagradas las otras. Hay una más en fin, magnífica por partes, dedicada á Simón Bolívar ya en las postrimerías de su brillante carrera, cuando todo se derrumbaba en torno suyo y aun se le suponía deseoso de ceñirse una corona. Comienza con reminiscencias inútiles, importunas, de Nicasio Gallego y de Quintana; pero hacia el medio se eleva con sus propios recursos á grande altura hasta hombrearse é igualar por momentos á Olmedo en su canto famoso al mismo Libertador.

La fina, pálida y ansiosa figura del infortunado poeta cubano parece verse surgir entre ese grupo de valientes composiciones, tan íntimamente impregnadas del perfume de su amor constante de la libertad. En ellas brilla con fulgor inextinguible su lirismo bañado en tintes de elegía, su indignación contra toda forma de opresión, su rico don de dulce y penetrante melodía. ¡Cuán duro le sería arrancar él mismo del hermoso libro esas páginas llenas de sus mejores sentimientos, pensar que todos en América podrían leerlas, todos, menos sus hermanos, menos sus compatriotas!

Se ha dirigido á menudo á Heredia el cargo de haber incluído y hecho pasar como originales en esta edición poesías traducidas ó imitadas de otros autores. El hecho es cierto, pero el cargo, si no injusto, es mucho menos grave de lo que parece. El primero de los dos volúmenes de esta edición de Toluca contiene una sección especial de *Imitaciones*, declaradas y rotuladas como tales, que ocupa las últimas cincuenta páginas. Sobre éstas no puede haber cuestión : imitaciones se llaman é imitaciones son. En el segundo volumen sólo se mencionan los nombres de tres autores extranjeros al frente de tres composiciones : Ossián, Byron y Béranger. Pero en varios lugares del tomo, mezcladas entre poesías originales, hay otras traducciones, de que no se advierte la procedencia. Dos de ellas sin embargo, las más importantes quizás, también las más extensas, salieron antes en la edición de 1825 y allí de

cada una de ellas se declara en nota el origen. De la primera *A la Noche* dice la nota : « Debo esta canción al dulcísimo Pindemonte, » y de la segunda *A Napoleón* dice : « Este poema es traducción libre de la última de las tres *Messéniennes Nouvelles,* publicadas ha pocos meses por Mr. Casimiro Delavigne. » Fué por tanto descuido ú olvido no repetir en 1832 lo que terminantemente se había afirmado en 1825; no pudo haber intención de ocultar lo que era ya público y notorio. A descuido igualmente atribuyo no decir que pertenece á Ugo Foscolo casi toda la composición titulada *Los Sepulcros*, traducción á veces literal del conocido *Carme dei Sepolcri*. No trató de disimularlo. Foscolo empieza de este modo :

All' ombra de' cipressi e dentro l'urne
Confortate di pianto, è forse il sonno
Della morte men duro?...

Y Heredia comienza de este modo, que es su bastante exacta traducción :

De lánguidos cipreses á la sombra
Y en urnas que el amor baña con llanto
¿Es más plácido el sueño de la tumba?...

Imposible equivocarse. Lo mismo puede alegarse respecto de las cinco ó seis otras traducciones ó adaptaciones de que no se expresa la fuente. Para explicar y excusar cuanto en el caso haya de extraño y vituperable, importa recordar lo que ese año 1832 abraza y significa en la historia de Méjico, y las condiciones especialísimas de la composición y aparición del libro : el poeta autor de los versos, artífice también, obrero de su parte material; la idea entristecedora de que ese oficio mecánico pudiera ser único medio de trabajar, de vivir; el país con las heridas aun abiertas inferidas por la rebelión que dió el triunfo á Anastasio Bustamante; éste, tirano desalmado, dueño del poder; y por doquiera síntomas pavorosos de nueva revolución, la cual estalló por fin en Veracruz á la voz nada tranquilizadora del general Santa Anna, repercutió en el acto por rumbos diferentes y venció tras breve y sangrienta lucha. ¡Qué situación! En carta de Enero 30 de 1833, decía Heredia á su madre : « En el mes pasado tuve que salir huyendo de aquí

y andar errante por bosques y cerros perseguido como una fiera. Mi casa fué cercada y atropellada é insultaron bárbaramente á Jacoba. » — (Jacoba es su esposa.)

En hora tan infausta, en tan adversas circunstancias, se compuso el libro y se terminó precipitadamente; estuvo la edición íntegra, según en la misma carta escribe, seis meses almacenada sin circular, por lo calamitoso de la época, y faltó de seguro tiempo para pensar en añadirle, como en el volumen de 1825, una página final de notas explicatorias de lo que no era enteramente original. Los diversos editores posteriores son los que han agravado el caso, por no hacer ellos la indicación [1]. Libro venido al mundo, como esos dos tomos de 1832, es por sí solo interesante, mucho más si se tiene en cuenta que ahí está casi toda la obra del insigne poeta lírico, y que por ella puede ser definitivamente juzgado. Vivió apenas siete años más, entre penalidades, y no se conocen más versos posteriores dignos de su reputación que la bellísima elegía *Al retrato de su madre,* publicada por primera vez en la edición de Barcelona (1840), la oda *Al Océano*, escrita en su última travesía de Veracruz á la Habana en 1836 y, por su interés biográfico, las octavas de arte mayor que en la edición de México 1852 se titulan *Al Santísimo Sacramento* y en otras ediciones *Ultimos versos* de D. J. M. Heredia : son sin embargo de 1838. No olvido el poema *Las Sombras,* pero me parece traslado no muy feliz á asunto americano del *Panteón del Escorial* de Quintana.

No pudieron ser más tristes esos últimos siete años de su vida. López de Santa Anna se convirtió en tirano tan cruel como su predecesor, y más falso y más astuto. Heredia, que lo había ayudado mientras ocultó sus aviesas intenciones, que con sus esfuerzos y con su voto contribuyó á hacerlo Presidente, escribía poco después estas líneas en otra carta á su madre : « Desde sus atentados de 1834 nos hemos extrañado uno de otro y si se acuerda de mí es para aborrecerme, sólo

1. Unicamente el tomo ordenado por Elías Zerolo (Garnier hermanos, París, 1893) ha intentado llenar en parte ese vacío.

La carta, de que tomo los dos pedazos, se encuentra en la biografía por P. J. Guiteras y en el *Ensayo de una Biblioteca Herediana* por José Augusto Escoto (*Cuba y América*, Habana, pliego 261).

porque no apruebo sus yerros y felonías, como la turba de parásitos que lo rodea.» La república, descuartizada por facciones, explotada por caudillos sin fe y sin ley, era espectáculo demasiado horrible para dejar de impresionar corazón tan blando cual el suyo; acabó por dudar de cuanto había creído y adorado, de la libertad, de la independencia, del porvenir de Méjico, llegando hasta á pensar, hasta á decir, que la situación de Cuba, colonia militar, pero tranquila y próspera, era preferible á la república en Méjico y en otras partes de América. El Tirteo de la independencia desfalleció bajo el peso de sus desgracias, debilitado al mismo tiempo, fuerza es reconocerlo, por el mal físico lento y traidor que lo iba arrastrando hacia el sepulcro.

El hondo desaliento hizo renacer en su espíritu el deseo de visitar la patria. Ya en 1834, cuando la viuda de Fernando, Cristina, Reina Gobernadora, proclamó una amnistía general y sin limitación de todo delito político, lo había deseado, lo había solicitado :

Oh! cómo palpité! ...La fantasía
En mágica ilusión mostróme abiertos
Los campos deliciosos de mi Cuba,
Y entre sus cocoteros y sus palmas,
Al margen de sus plácidos arroyos,
Con mi familia cara y mis amigos
Me hizo vagar. Al agitado pecho
Pensé estrechar á las hermanas mías,
A mi madre inundar en llanto dulce
De inefable ternura, y en su seno
Deponer á mis hijos... Mas sañudo
Arbitrario poder frustró mis votos,
Que en la opresa, infeliz, hollada Cuba,
De viles siervos abatida sierva,
No es dado hacer el bien ni al mismo trono...

Ahora que tantas de sus ilusiones y esperanzas juveniles habían ido borrándose y perdiéndose en el vasto desconcierto hispano-americano, resolvió intentar otra vez lo que ya le habían negado. Para ello dirigió una carta al Capitán General; en ella declaraba, con su franqueza y sinceridad ingénitas, sin espantarle el violento contraste con lo que hasta entonces había sido alma de su alma, que sus opiniones de 1836 no eran ya las que en 1823 habían motivado su salida del país, y

que « las calamidades y miserias que estaba presenciando en Méjico le hacían ver como un crimen cualquier tentativa para trasplantar á Cuba los males que afligen al continente americano ». A pesar de tan paladina retractación necesitáronse grandes empeños para obtener del duro é inflexible general Tacón, gobernador de la isla, la concesión de pasar dos meses nada más al lado de su familia. Cumplido ese término improrrogable debía reembarcarse, y así fué.

Volvió pues, más enfermo y desconsolado que nunca, á encontrar en Méjico una situación menos tranquila aun que cuando salió, y para colmo de penas le quitaron su empleo en la Audiencia, porque nueva constitución privaba de esa facultad á los no nacidos en el país, aun siendo como él de antiguo ciudadanos. Para sostener su familia, tuvo que aceptar cargo ingrato y peligroso como la dirección del *Diario Oficial,* que le atrajo nuevas enemistades; ó cargo ínfimo y humillante como el de secretario de la misma Audiencia en que había actuado de magistrado varios años.

Agravados sus males, la noticia de que Tacón no gobernaba más la isla le hizo concebir la esperanza, á que se asió como áncora de salvación, de volver á Cuba, llevar la familia, alargar un poco su existencia, morir al menos entre los suyos. Pero el infortunio tenaz lo perseguía, no halló puerto de donde saliera nave en que embarcarse, pues Tampico se hallaba en poder de levantados contra el gobierno, y Veracruz, amenazada por la escuadra francesa que se preparaba á bombardearla. Pero la muerte estaba ya demasiado cerca. En continuo sufrir, sintiéndola venir, decía á su madre en carta que dictó el 2 de Mayo de 1839 : « Por si no volvemos á vernos diré á Vmd. que me he preparado á lo que el Señor disponga con una confesión general, y que he de vivir y morir en el seno de la Iglesia. » Expiró antes de cumplirse la semana, el 7 de Mayo, en la ciudad de México, y fué sepultado en « el Panteón del Santuario de Nuestra Señora de los Angeles ». Clausurado ese cementerio poco después, todas las osamentas que allí quedaban fueron reunidas al azar y conducidas á otra parte. La familia, ausente en Matanzas, acogida al lado de los parientes

del esposo y el padre perdido, no tuvo tiempo ni ocasión de evitarlo. Cuando J. J. Ampère, en su paseo por América, estuvo allí en 1855 ese triste epílogo de la vida del pobre poeta había ya tenido lugar.

V

Ningún otro poeta hispano-americano fué en Europa tan pronta y favorablemente acogido. El tomito de 1825, á pesar de la evidente juventud del autor y de los numerosos reparos que por falta de lima podían hacérsele, despertó simpático interés donde quiera que llegó. Era la primera vez que de América se recibía algo en el fondo tan nuevo, tan americano, escrito en la lengua de los poetas españoles de fines del siglo XVIII y principios del XIX, la lengua de Meléndez, de Cienfuegos, de Quintana. Aun la parte más débil, las poesías amorosas con que el tomo principia, eran versos bien de joven, sensuales, ardientes y de innegable sinceridad, mientras á su lado brillaban vivamente odas tan grandemente inspiradas como el *Niágara*, el *Sol, A mi caballo, Poesía,* y los *Versos escritos en una tempestad,* con acento tan personal, tan viril y generoso. El aplauso fué general, y, cosa extraña! lo fué en España misma, pues aunque sabían que eran obra de cubano perseguido y refugiado en los Estados Unidos, no contenía el tomo una sola composición patriótica que pudiera chocar á liberales como Lista y como Quintana, y no tuvieron escrúpulo de emitir francamente su parecer. Lista escribió una carta extensa, desde entonces muchas veces publicada, en que estudia, critica minuciosamente, admira, y concluye diciendo : « el señor Heredia es un poeta, y un gran poeta. » Tras él las interesantes revistas españolas que aparecían en Londres, el *Repertorio americano* bajo la firma de Andrés Bello, los *Ocios de Españoles emigrados,* formularon grandes elogios, y quedó la reputación del joven bardo de Cuba bien establecida en el mundo literario. Más adelante, muerto el poeta, su carrera toda, su vida de luchas y desgracias, su puesto y valor reales en la literatura de Hispano-América, pudieron ser considerados y apreciados con algún carácter definitivo, y no faltaron

quienes de ello se encargaran. Ch. de Mazade, en un artículo de Diciembre de 1851 en la *Revue des Deux Mondes:* « La Sociedad y la Literatura en Cuba, » fué de los primeros, pero con imperfecto conocimiento de la materia. En cambio, el inglés James Kennedy, en obra notable : *Modern Poets and Poetry of Spain* (Londres, 1852), escribió la única biografía algo exacta en esa fecha conocida, y tradujo bastante bien en buenos versos ingleses cinco de las composiciones de Heredia. Luego Ampère en su *Promenade en Amérique,* ya citada, y Villemain en su ensayo *Sur le génie de Pindare et la poésie lyrique* (1859) tradujeron en prosa francesa y encomiaron varios de los mejores trozos.

En España persistió el impulso dado desde la época de Lista, y varios de sus más celebrados críticos dedicaron atención á la historia de su vida, á sus obras y sus opiniones políticas. Entre ellos basta citar dos, eminentes ambos, que escribieron, á cerca de cuarenta años de distancia uno de otro : Don Antonio Canovas del Castillo en serie de artículos de la *Revista española de Ambos Mundos* (1885) y Don Marcelino Menéndez y Pelayo en el tomo II de la *Antologia de Poetas hispano-americanos* publicado por la Real Academia Española en 1893; los dos con empeño verdadero de imparcialidad, no avaros de elogios, pero fuertemente influídos por la capital divergencia política que, en la época en que era Cuba todavía colonia de España, irremediablemente debía apartarlos de toda íntima simpatía con tan vehemente « separatista ».

Inútil es hablar de su vasta y firme reputación en América; en el norte lo mismo que en el centro y en el sur ha obtenido aplausos sin cesar. Larga sería la lista, aun reducida á sus admiradores más entusiastas. Me reduzco á uno, que no debo pasar en silencio : el argentino Juan María Gutiérrez, coleccionador en Valparaíso el año de 1846 de la tan leída y estimada *América poética.* Al llegar á Heredia se abstuvo de escoger, de preferir esta ó aquella composición, insertó el tomo íntegro de 1825 y añadió las pocas más que en esa fecha habían llegado á sus manos en los periódicos ó en la edición de Barcelona, porque desgraciadamente no conocía la edición de Toluca.

Olmedo, Bello, Heredia, constituyen la trinidad famosa que tanto esplendor derrama sobre la América española en el período de su lucha por la independencia, que tan lisonjeras esperanzas permitió concebir. En esa trinidad, Olmedo, nacido en 1780, es el mayor, Heredia el más joven, pues nació veintitrés años después; Bello era solamente un año menor que Olmedo. Éste falleció en Guayaquil, su ciudad natal, de sesenta y siete años de edad; Bello, voluntariamente alejado desde mucho antes de Venezuela, murió en Santiago de Chile, rodeado de universal consideración, á la edad avanzada de ochenta y cuatro; mientras Heredia, en todo infortunado, sucumbió antes de traspasar la juventud, oprimido bajo un cúmulo inaudito de desgracias, sin patria, pues aquella que le dió el ser lo había arrojado de su seno, y la otra, que lo adoptó y á la que tanto sirvió, lo trató como extranjero y lo abandonó en la hora fatal en que, abrumado por enfermedad que no perdona, más necesitaba de protección y amparo.

Andrés Bello, Virgilío americano, combina en sus silvas hábilmente, como lo hizo el autor de las *Geórgicas,* la poesía lírica y la didáctica; Olmedo se cierne en las alturas de la epopeya al entonar la apoteosis de Bolívar sobre el campo de Junín; Heredia en tanto es siempre pura y únicamente lírico, subjetivo, para usar el término consagrado: lírico pindárico en sus odas al *Niágara*, al *Sol* y en tantas otras; elegíaco en su meditación de Cholula, sus epístolas, su *Himno del desterrado* y en el mayor número de sus versos. Expresa lo que realmente siente, en el momento mismo en que lo siente, tal como apresuradamente brota de su corazón vibrante de emoción, con menos arte sin duda que los otros dos, pero con acento más hondamente conmovido. No ha existido quizás poeta más espontáneo, más libre de afectación. Cuando fracasa, fracasa de veras, no sabe forzar con algún éxito la inspiración, y raras veces mejora si friamente intenta luego rehacer ó corregir una composición. Cuando no siente, cuando falta el estro, como no posee tan completamente como otros los secretos de su instrumento, no dispone de los medios de compensar la falta, de suplirla en lo posible y disfrazarla con una dicción poética per-

fecta, irreprochable. Fué también en eso hijo de la escuela que en su época dominaba todavía, y lo perdió más que todo el ejemplo de quien parece haber sido objeto especial de su admiración, Alvarez de Cienfuegos, el poeta de *La Rosa del Desierto* y *La Escuela del Sepulcro.* Pero lo que en éste provino de temperamento especial, de su talento naturalmente impetuoso y desordenado, en Heredia se agravó por las condiciones hostiles de su niñez errante en tantas regiones diferentes, luego de su juventud en la isla natal, entonces relativamente atrasada, y en Méjico y en los mismos Estados Unidos, desprovistos de cultura literaria superior.

Bello y Olmedo nacieron ó se educaron el uno en Caracas, el otro en Lima, capitales de colonias más grandes y ricas; recorrieron después países de Europa donde había mucho que aprender y aplicar directamente á sus estudios favoritos; en situación ellos siempre de aprovecharlo todo, no como Heredia en miserable condición de fugitivo y de proscrito. Un dato más, un hecho esencial, hay, que ni por un momento debe olvidarse al compararlos entre sí: á la edad en que Heredia murió, ni Bello ni Olmedo habían escrito las composiciones que hoy unánimemente se juzgan como sus obras principales.

Sufre también la poesía de Heredia de los efectos de la suma facilidad con que producía, don que poseyó desde el principio, y se recuerda y celebra su extraordinaria precocidad por cuantos lo conocieron en la niñez. Consérvanse y se han publicado versos suyos compuestos á los diez años, que ciertamente no parecen fruto de tan temprana edad.

Lo repito una última vez: su cualidad esencial es, siempre y en todas ocasiones, la sinceridad, la emoción real y profunda. A Heredia puede muy bien aplicarse lo que de Alfredo de Musset dijo Taine: «*Celui-là au moins n'a jamais menti.*» Con más verdad acaso, porque habiendo vivido él también bajo la influencia y en constante admiración de la poesía de Byron, no cayó en la afectación de dandismo y de cinismo tan visible en lo mejor del poeta de *Rolla* y de *Namouna*, sino que conservó hasta el fin la perfecta y natural pureza de su inspiración.

ENRIQUE PIÑEYRO.

BIBLIOGRAPHIE

J. Fortes (de Porto), *La spirale préhistorique et autres signes gravés sur pierre. Étude sur les relations antéhistoriques de l'Ibérie avec l'Irlande* (extrait de la *Revue préhistorique,* 1906, n° 10).

Quelle est l'origine géographique de la spirale employée comme motif décoratif? Cette question nous semble trop générale. Une ligne si simple ne naît-elle pas spontanément sous les doigts du plus humble dessinateur de n'importe quel temps, de n'importe quel pays? Mais il y a tels types caractéristiques, telles combinaisons de spirales qui peuvent permettre de constater des rapports établis, à telle ou telle époque, entre divers pays. C'est le cas, ainsi que le prouve M. Fortes, pour la vieille Lusitanie et l'Irlande, que des relations commerciales ont unies dès l'âge du bronze, relations maritimes directes. P. P.

Contribució a la historia antiga de Catalunya : Egara, Tarrassa. Discours lus à l'Académie Royale des Belles-Lettres de Barcelone, en la séance de réception solennelle de **D. Joseph Soler y Palet**, le 19 juin 1906. Barcelone, 1906; in-8°, 104 pages.

La forte brochure dont le titre précède renferme le discours du récipiendaire (pages 5-94), et une brève réponse de M. Carreras y Candi (pages 97-104).

Entre Barcelone et Montserrat, à proximité de la ville industrielle de Sabadell, est l'emplacement d'une ville antique, *Egara*, chef-lieu de cité, siège d'un évêché visigothique. *Egara* fut ruinée dans des circonstances mal connues et peu à peu supplantée par une localité voisine, Tarrassa. C'est à l'histoire et à l'archéologie d'*Egara* et aux débuts de *Tarrassa* que M. Soler consacre son étude. Le travail témoigne de recherches étendues, longuement poursuivies; mais la trame en est faite de menus faits, qui se prêtent mal à une analyse.

Tarrassa possède un ensemble, extrêmement curieux, de trois églises contiguës ou presque. L'auteur du présent compte rendu a eu tout récemment la bonne fortune de les visiter en compagnie de l'un des meilleurs archéologues de l'Espagne, M. Puig y Cadafalch, qui leur a consacré jadis une monographie et qui actuellement y pratique des

fouilles. Partie des maçonneries est de petit appareil assez hétérogène, avec chaînes de grand appareil aux angles : ce sont là manifestement des matériaux romains réemployés, et nous savons que ces réemplois ont été pratiqués jusqu'en pleine période romane. Mais l'une des trois églises, Saint-Michel, est un baptistère, encore que le vocable n'annonce pas une telle destination : M. Puig y a mis à jour une piscine et des conduits ; or, il estime que le baptistère suppose une cathédrale, et Tarrassa n'a pas d'évêque depuis les invasions sarrasines ; de plus, la forme outrepassée des absidioles de ce baptistère et le style de la plupart des chapiteaux accusent une origine préromane. Par contre, des voûtes d'arêtes sont d'aspect plus récent et deux ou trois chapiteaux ont un astragale. En somme, il est vraisemblable que Saint-Michel, construit pendant la période visigothique avec des débris romains, a été renversé, et que sur les restes de l'ancien édifice un autre a été élevé vers le XIIe siècle.

M. Carreras a effleuré quelques questions intéressantes. Près de Tarrassa est un lieu dit *Vall Paradis*. L'érudit historien est tenté de voir dans *Paradis* une déformation de *Pereys*, allusion aux blocs des ruines d'*Egara,* et il ajoute ces sages réflexions dont on pourrait faire son profit, même en deçà des Pyrénées :

« A chaque pas surgit la preuve que les recherches toponymiques sont un auxiliaire puissant de l'histoire. Aussi devons-nous recueillir les noms qui gisent à l'abandon ; aussi devons-nous regretter le trouble causé par ces procédés contemporains, qui consistent à biffer l'histoire en changeant les noms des lieux, et dont les villes d'Italie et de France ont usé et abusé. La toponymie doit être conservée avec soin, même en ce qui paraît d'abord accidentel, par les peuples qui ont une histoire propre et qui tiennent à cette histoire, comme il convient. »

Il y a quelques mois, un ministre français prescrivit de prendre des mesures pour mettre un terme à la déformation des noms de nos communes. Avant qu'il y eût rien de fait, ce ministre fut remplacé par un autre, moins sentimental, et les expéditionnaires des préfectures resteront les arbitres de la toponymie nationale. Je crains qu'ils ne nous garantissent pas contre les justes reproches de M. Carreras.

J.-A. BRUTAILS.

Old Spanish Readings selected on the basis of critically edited texts by **J. D. M. Ford**, Harvard University. Ginn & Company, Boston, New-York, Chicago, London ; 71 pages in-8°.

Ce petit recueil, qui sera bientôt complété par un commentaire grammatical, a le mérite de ne donner que des textes fidèlement reproduits et conformes aux manuscrits dont ils ont été tirés. Il débute par quelques chartes des IXe, Xe et XIe siècles et se termine par des

extraits de la *Dança general de la muerte* d'après l'édition de C. Appel (1902). Le savant hispanisant de Harvard a rendu par cette publication un grand service, non seulement à ses étudiants, mais à tous ceux qui se vouent à l'étude de l'ancien espagnol et qui ont tant de peine à se procurer des textes sûrs. Quand aura paru la seconde partie de ce recueil, nous posséderons, en un petit volume, un excellent manuel, et ce cadeau nous viendra d'une Université américaine.

Primera Crónica general ó sea Estoria de España que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV, en 1289, publicada por **Ramón Menéndez Pidal.** Madrid, Bailly-Baillière, 1906; t. I, texto, IV-776 p., 12 pts.

La *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* a donné le tome Ier de la *Primera Crónica general.* Ce tome ne comprend que le texte lui-même, établi par Ramón Menéndez Pidal. M. Pidal, après avoir dressé exactement la classification de tous les manuscrits des *Crónicas de España*, a pu précédemment fixer les diverses compilations ou remaniements de la primitive chronique, confondus sous le nom de *Crónica general del Rey Sabio*, et en établir la chronologie assez compliquée. Il avait ainsi réussi à séparer du noyau primitif, si l'on peut ainsi parler, là Chronique générale de 1344, celle dite des Vingt Rois, la troisième et la quatrième Chronique, celle de 1404 et d'autres. Il nous donne aujourd'hui, débarrassé de toute addition postérieure, le texte authentique de ce vénérable monument de l'historiographie espagnole, sinon dans toute sa pureté originelle, difficile à retrouver au milieu de tant d'interpolations successives, du moins aussi exactement que permettent de l'établir les manuscrits existant actuellement. Le principal, on le sait, est l'*Escurialense,* dont M. Menéndez Pidal reproduit le folio 1 v. (Prologue général du livre) et le folio 23 (Début du règne de D. Ramire de Leon). Ce premier tome ne contient que le texte; le second contiendra une étude sur la date et les sources du texte, un glossaire, un index des noms propres, et, en appendice, la *Crónica Abreviada* de D. Juan Manuel. Il convient d'attendre ce second volume pour apprécier et juger dans son ensemble la publication de premier ordre que M. Menéndez Pidal a si heureusement menée à terme. Dès à présent nous possédons le texte complet de la Chronique en deux parties, dont la première nous conduit depuis les origines jusqu'à Pelayo, et la seconde de ce dernier jusqu'à la mort de Fernando III el Santo. Il suffit de comparer un passage quelconque de ce texte à celui de Florian de Ocampo (1541) pour s'apercevoir des nombreuses et profondes différences qu'ils présentent. C'est une œuvre nouvelle dont l'importance littéraire et philologique, plus encore peut-être qu'historique, est incalculable. Les différentes tenta-

tives faites jusqu'ici depuis Tamayo de Vargas et Juan Lúcas Cortes jusqu'au Marquis de Pidal, à Gayangos et Caveda, pour publier un document d'une telle valeur, avaient échoué pour diverses raisons. Nous devrons au patient labeur et à la méritoire persévérance de l'auteur du *Catálogo de las Crónicas generales* de pouvoir enfin l'étudier commodément et profitablement. E. M.

D. Teodoro Llorente, *Poetas franceses del siglo XIX, traducción en verso castellano.* Edición ilustrada (Biblioteca universal). Barcelona, Montaner y Simón, 1906; in-8°, 397 pages.

L'excellent poète valencien Teodoro Llorente, dans sa laborieuse et féconde vieillesse, est revenu à ses jeunes amours : nos poètes français, qu'il s'essayait, étant encore sur les bancs de l'école, à traduire en vers castillans, et qu'il a, au cours d'une vie dévouée aux lettres, fait connaître à ceux qui ne les peuvent lire dans le texte, il les présente de nouveau au public espagnol, réunis dans une élégante édition, qui forme une anthologie à peu près complète du XIXe siècle. A vrai dire, ce choix prêterait à quelques observations, si l'on oubliait que celui qui l'a fait n'avait sur ce point d'autre règle à suivre que son goût particulier. Lamartine (26 pièces), Victor Hugo (40 p.), Sully Prudhomme (37 p.) figurent en tête de ce Parnasse à la place glorieuse qui leur revient. Mais Musset, avec 9 pièces seulement, et surtout Vigny, avec une seule poésie *(Le cor de Roland)*, auraient quelque droit à se plaindre. L'auteur s'excuse d'avoir complètement omis Béranger et José Maria de Heredia, dont la traduction lui paraît impossible. Pure modestie ou simple timidité : Aguilera a montré que la manière et les mètres de Béranger pouvaient sans trop de difficulté passer au castillan, et les sonnettistes espagnols ont fait leurs preuves : un hendécasyllabe castillan vaut un alexandrin français. En revanche, quelques-uns des poètes auxquels l'auteur a fait les honneurs de son hospitalité auraient pu sans doute être omis .sans que personne eût réclamé, et M. Coppée (40 pièces) occupe une place que beaucoup estimeront disproportionnée. Évidemment, en passant la frontière, beaucoup de réputations subissent (en plus ou en moins) des transformations inattendues. Nous avons été témoin des honneurs véritablement royaux rendus en Espagne à M. Camille Flammarion, et constaté que personne n'y connaissait, même de nom, nos deux ou trois grands mathématiciens. M. Coppée est plus prophète là-bas qu'ici, où peu de lecteurs, je crois, sont disposés à voir en lui « le plus populaire et sans doute le premier des poètes français du dernier tiers du siècle passé, le plus naturel, le plus agréable et le plus émouvant ». Mais, au demeurant, cela importe peu : le collecteur n'a pas la prétention de fixer des rangs ni de distribuer des places ; l'essentiel est qu'il ait

rendu le mieux possible les œuvres qu'il a choisies selon ses goûts particuliers.

Tâche ingrate, et combien difficile! Pour l'entreprendre et pour la mener à bien, M. T. Llorente avait, il est vrai, des dons précieux : l'amour de son sujet d'abord et la parfaite connaissance de ces auteurs, dans l'étude et la fréquentation familière desquels on peut dire qu'il a passé sa vie; ensuite, de riches et abondants points de comparaison, car le mouvement littéraire et poétique européen lui est familier, et nous avons eu naguère, ici-même, l'occasion de parler de sa belle traduction de *Faust*. Mais, surtout, il est poète lui-même : il a même deux cordes à sa lyre, ou, pour mieux dire, il a deux lyres, l'une castillane et l'autre valencienne. L'auteur de l'admirable *Nou llibret de versos* pourrait occuper sa place dans le Parnasse européen avec bien plus de droit que plusieurs de ceux qu'il s'est appliqué modestement à traduire. C'est donc en poète, en vrai poète, qu'il les traduit, c'est-à-dire qu'il tient moins à la reproduction minutieusement scrupuleuse de toutes les nuances ou de tous les mots qu'à la couleur générale et à l'impression dernière : s'il faut choisir entre l'équivalence mathématique (est-elle possible, même en prose?) et la transposition poétique en un autre idiome, il tient résolument pour cette dernière. « Il y a, » dit-il, « dans ce labeur des *approximations* plus ou moins complètes, encore dignes d'un prix, comme à la loterie; faire que la version égale, sous tous les rapports, l'original, et soit sa reproduction absolument exacte, c'est tirer le gros lot à cette loterie. » Et l'auteur cite, à ce sujet, les sages paroles de l'un des plus habiles traducteurs qu'il y ait jamais eu, Fray Luís de León. A propos de la pièce de Victor Hugo, *A Virgile*, M. Llorente avertit qu'il s'est efforcé « de donner une version aussi littérale que possible du texte » ; et, en effet, ses alexandrins (de 14 syllabes à l'espagnole et à rimes plates) reproduisent matériellement la versification française, et, en même temps que le mètre, les mêmes tours de langage. Et il ajoute : « Par cet essai, le lecteur pourra juger quelle est la méthode la meilleure de traduire en vers. » Il ne semble pas que personnellement cette dernière lui agrée fort, et à en juger par l'échantillon, il a sans doute raison, car, à vrai dire, cette poésie n'est ni française ni espagnole. Aussi se hâte-t-il d'ajouter que ce n'est point le procédé qu'il emploie d'ordinaire, car il estime que pour traduire les poètes « il faut conserver leur pensée, mais en la soumettant à une forme métrique adéquate à l'idiome où elle est traduite. » Cela suffit, croyons-nous, pour faire connaître la théorie et les procédés de traduction de M. Llorente.

Tout a été dit, en principe, sur cet inépuisable sujet de discussion : le mieux, c'est de prendre le livre lui-même et de comparer la traduction à l'original. Le résultat de cette comparaison montrera le souci

intelligent et inquiet du traducteur à respecter, sinon toujours la lettre, du moins l'esprit du texte, en même temps que les ressources ingénieuses que lui offrent une profonde connaissance de toutes les richesses du castillan ainsi que son instinct de poète. Je n'en veux ici donner que deux exemples, que je choisis au hasard parmi les poésies qui sont dans la mémoire de tous : *le Lac*, de Lamartine, et la *Nuit de Mai*, de Musset.

¡ Oh lago! Un año apenas termina su carrera
y en esta orilla, adonde volver ella debió,
sobre el peñón que silla para los dos nos diera
me siento á solas yo.
Las olas azotaban, cual hoy, con ronco estruendo
las rocas que por ellas desmoronadas ves;
el viento arrebataba tu espuma, humedeciendo
sus adorados pies.
¿ Te acuerdas? Una noche bogábamos callados,
y oíamos tan sólo gemir alrededor
los remos que cortaban el agua acompasados
con trémulo rumor.

Voici maintenant le début de la *Nuit de Mai*.

La musa. — Toma la blanda cítara, poeta,
y ven á darme un beso.
Ya ostenta la campestre zarzarrosa
el botón entreabierto.
Esta noche llegó la Primavera;
aletean los céfiros;
y esperando que brille la alborada,
el trinador jilguero
en las ramas se posa,
todas vestidas ya de brotes nuevos.
Toma la blanda cítara, poeta,
y ven á darme un beso.

El poeta. — ¡ Cuán tenebroso está el valle !
Creí ver, allá á lo lejos,
flotar una forma blanca,
cubierta de tenue velo.
De la pradera venía,
y hacia el bosque se fué huyendo :
apenas el verde césped
hollaba su pie ligero.
¡ Fué una visión engañosa !
¡ Despareció como un sueño !

Chaque lecteur peut juger de la méthode et des résultats. Qui nous donnera, en vers français, une traduction équivalente d'Espronceda et de Bécquer, de Campoamor et de Núñez de Arce?

E. MÉRIMÉE.

Poesías de **D. Amós de Escalante**. *Edición póstuma, precedida de un estudio crítico* por **D. M. Menéndez y Pelayo**. Madrid, 1907; 1 vol. in-16, CXXIII-223 pages.

D. Amós de Escalante y Prieto est né à Santander le 31 mars 1831, et il y est mort le 6 janvier 1902. Il a laissé quelques impressions de voyages, sous le pseudonyme de Juan García (*Del Ebro al Tiber,* 1864; *Del Manzanares al Darro,* 1863; *Costas y Montañas,* 1871), un roman historique *Ave, Maris Stella* (1877), dont l'intrigue se passe au XVIIe siècle, dans les Asturies de Santillane, et enfin des poésies lyriques classées sous les titres suivants : *Marinas, Flores, En la Montaña* et *Rimas varias*. Tout cela n'était plus guère connu que de rares amateurs ou des compatriotes *montañeses* de l'auteur. M. Menéndez Pelayo, le plus illustre de ces derniers, a entrepris de faire revivre la mémoire trop obscurcie de cet habile écrivain et il lui consacre, en tête d'un choix de ses vers, une étude chaleureuse et sympathique qui nous le fait connaître sous ses divers aspects. Il a soin d'ailleurs de se défendre de l'arrière-pensée de vouloir réparer une injustice manifeste de l'opinion publique et de la critique ou de réhabiliter un génie méconnu : il prétend simplement replacer dans le chœur modeste des hommes de goût et des poètes délicats un écrivain dont le nom méritait de ne point disparaître. Les vers d'Escalante, parfois un peu laborieux, mais souvent pittoresques, et son roman historique, que nous avons le regret de ne point connaître, devront à l'étude de M. Menéndez y Pelayo le genre de notoriété à laquelle ils ont droit. E. M.

Jozef Israëls, *Spanien. Eine Reiseerzählung* [mit Nachbildungen von Handzeichnungen des Verfassers]. II. Auflage. Berlin, B. Cassirer, 1905; 210 pages.

J'aurais évité de signaler ici un livre qui est une traduction du hollandais si je n'estimais qu'il fût plutôt accessible à quelques-uns des lecteurs du *Bulletin hispanique* en allemand que dans sa langue originale et si je n'avais été sûr que, parmi le fatras des *Notes sur* ou des *Voyages en Espagne* les plus récents, en notre langue ou en d'autres, il constitue la plus honorable et la plus brillante des exceptions. Écrire un voyage en Espagne qui vaille virtuellement d'une valeur de durée est particulièrement difficile parce qu'une telle entreprise suppose, dans un pays où le particularisme régional est autre chose qu'une prétention de dilettantes et un motif à de petites revues, une connaissance approfondie des institutions, des langues, — car le castillan ne vaut guère, en ce sens, que pour les deux Castilles, — des traditions, du *folk lore,* et que les institutions, les langues, les tradi-

tions et le *folk lore* diffèrent presque encore avec chacun des anciens royaumes qui constituèrent naguère les Espagnes. Or, trop peu des voyageurs d'Espagne sont préparés par leurs études antérieures à une semblable tâche. Tout au plus connaissent-ils quelques bribes de l'idiome central, et trop souvent d'une manière ridiculement défectueuse. Que si, munis d'un aussi fragmentaire bagage, il leur arrive — combien de fois dans le dernier siècle ? — d'écrire cependant un livre qui fasse époque, c'est que — et tel fut le cas de Gautier — le manque de profondeur de leur vision se corrige par l'intensité du rendu en surface, caractérisée par l'abondance du pittoresque et la nervosité du style. Mais encore faut-il, pour aboutir à un tel résultat, avoir affaire à un grand artiste, qui eût d'ailleurs tiré le même fruit d'une excursion en Russie, en Italie, en Angleterre, à un pays quelconque.

L'excellent peintre Jozef Israëls se rapproche de Gautier en ce sens qu'il se contente, sans afficher un hispanisme qu'il ne possède point, de donner à ses lecteurs l'essentiel de sa vision, ce qui, dans la masse de ses impressions de route, lui parut être spécifiquement espagnol, sans s'attarder — vice commun à tant de narrations courantes — à d'insubstantielles aventures offrant matière à des étonnements naïfs par où plusieurs auteurs de voyages en Espagne s'imaginèrent donner à leurs narrations ce cachet d'exotisme tant recherché et si malencontreusement manqué. Israëls s'éjouit à la splendeur diaprée des rutilances méridionales et j'oserais presque dire que son œil de peintre conduit sa plume. De là le splendide rendu des paysages, dont la traduction allemande conserve mieux — vu l'affinité des idiomes — qu'une version française l'inoubliable évocation. Et, justement, ce livre implique un enseignement à notre adresse. Nous sommes tous, peu ou prou, allés en Espagne. Combien d'entre nous ont su voir l'Espagne? Je me souviens, à ce sujet, d'un exemple caractéristique. J'observais à Burgos un personnage qui a écrit de belles études critiques sur de vieux livres espagnols, lors d'un séjour concomitant de deux journées. Cet homme ne sortit guère qu'avec moi. Or, quand il n'avait pas les yeux dans Baedeker, il les avait à terre, occupé à réfléchir sur ce qu'il venait de lire dans son *Guide*. Évocation, dira-t-on? La plus grandiose des évocations, n'était-ce pas l'ambiance? Israëls nous donne une excellente leçon sur la façon d'occuper nos yeux en Espagne. Son itinéraire, d'ailleurs, est la grande route battue des *Spain-trotters* : San Sebastián (de Paris), Burgos, Madrid, El Escorial, Toledo, Córdoba, Sevilla, Tanger, Gibraltar, Algeciras, Ronda, Granada, Valencia, Barcelona. L'auteur a illustré sa narration, en littérateur qui reste avant tout un peintre, de quantité de dessins originaux, finement reproduits dans cette seconde édition allemande, et que je préfère, pour ma part, à l'habituelle exubérance des modernes phototypies, par quoi tant de relations de voyages ressemblent à un album de cartes postales illus-

trées, reliées par un texte anémique. J'ai dit qu'il ne prétendait pas aux lauriers de l'hispaniste : on s'en aperçoit à l'incorrection de plus d'une parmi ses citations espagnoles. Il est curieux que tant de gens en apparence familiers avec la méthode scientifique s'obstinent, dès qu'il s'agit d'un bout de phrase castillane, à transcrire de travers.

Camille PITOLLET.

A. Rodríguez del Busto, *El sistema de gobierno dual de Argentina y su origen* (B. A., Cie Sud-Américaine de Billets de banque, 1906; 1 vol. in-8° de XXIII-205 pages).

Ce livre est une critique, vigoureusement menée, du système argentin des « provinces » et du « gouvernement fédéral » ; les pages les plus intéressantes sont celles où l'auteur démontre que les États provinciaux ne sont pas la continuation logique des anciens *Cabildos,* mais constituent une importation nord-américaine qui n'a fait que servir le morcellement des *caudillos* et, par conséquent, affaiblir l'unité nationale. Il y aurait eu beaucoup mieux à tirer d'une législation exactement inspirée de l'esprit démocratique des *Cabildos* qui tiennent, par delà les réformes centralisatrices de Charles Quint, aux plus vieilles et plus libérales traditions des *fueros* espagnols. Le système des États dans l'État multiplie mal à propos les emplois et les dépenses, aggrave les dissensions politiques, creuse un fossé chaque jour plus difficile à combler entre les fonctionnaires et les simples contribuables. Le véritable et sain « gobierno dual » serait celui de « Nacion y Municipio » ; on pourrait espérer alors améliorer et fixer un type politique ibéro-américain, qui n'existe pas encore, et préparer un rapprochement plus étroit, fondé sur la communauté d'institutions adaptées à leurs besoins propres, entre toutes les nations latines d'Amérique. En passant, l'auteur relève justement que le régime espagnol, malgré sa réputation de cruauté, a été beaucoup plus doux pour les indigènes que celui des Anglo-Saxons dans l'Amérique du Nord ; nous connaissons surtout, de la conquête, les épisodes belliqueux ou sanglants ; mais on ne saurait oublier que la *Recopilacion* des lois des Indes proscrivit de bonne heure le mot *conquista* pour ceux de *pacificacion* et *poblacion*. Beaucoup de vice-rois espagnols (comme aussi bien les Jésuites au Paraguay) furent en Amérique des partisans et des experts de l'« association » avec les indigènes et de la « pénétration pacifique ».

Henri LORIN.

CHRONIQUE

~~ Le récent Congrès international de la langue catalane a été un magnifique témoignage de l'activité scientifique de Barcelone. Cette activité s'affirme encore par la création d'une revue, *Empori*, dont le prospectus et le premier numéro se sont suivis de près.

Le prospectus renfermait une liste de collaborateurs qui est, à elle seule, une garantie de succès. Histoire, littérature, arts, philosophie, archéologie y sont représentés par des maîtres autorisés.

Le numéro inaugural débute par un savant article de M. Rubió y Lluch sur la chronique de Jacques Ier d'Aragon. L'érudit auteur se propose d'examiner, à l'aide des documents diplomatiques, des exemplaires anciens et des auteurs contemporains, la question de l'authenticité de cette chronique. D'autres travaux sont consacrés : aux peintres barcelonais du XVIIIe siècle, par M. Casellas; aux traces que l'occupation anglaise a laissées dans le langage de Minorque, par M. Ruiz Pablo, etc. Le fascicule se termine par un dépouillement des revues et par une chronique. (Les éditeurs nous permettront d'exprimer un vœu : c'est que les numéros suivants aient, en bonne place, une table des matières.)

Barcelone offre pour une œuvre de ce genre des ressources incomparables de talent et d'enthousiaste dévouement. La nouvelle revue se présente donc sous les meilleurs auspices, et nous espérons bien qu'elle vivra longtemps, pour la gloire de la vieille civilisation catalane.

J.-A. B.

~~ *Glaucus, Étude d'étymologie romane* (*Mélanges Nicole,* Genève, 1905). Dans cet article, M. E. Muret explique le mot esp. *loco,* port. *louco,* par le nom de *Glaucus,* ce personnage homérique qui, frappé de démence par Zeus, consent à un échange très désavantageux avec Diomède.

~~ L'*Almanaque Gallego* pour 1907, publié à Buenos-Ayres par D. Manuel Castro López, n'est pas un almanach ordinaire, c'est un recueil de petits articles où l'érudition a sa part : *García Rodríguez de Valcárcel,* par N. Fort y Roldan; *Libro tumbo ¿qué cosa es?* par B. F. Alonso; *Chaín* (biographie), par M. Castro López; *Iglesias rurales gallegas,* par F. Martínez Moras; *Vocablos gallegos en el Plata,* par M. Castro López; etc. Avec cela, de jolies vues du pays galicien.

~~~ *Ria Bidasoa,* conférence publiée par D. Serapio Múgica (San Sebastián, 1905), est un aperçu sur la toponymie et l'histoire du Guipúzcoa et les démêlés dont la possession ou le partage de la Bidasoa fut l'occasion jusqu'en 1510.

~~~ Aux candidats à l'agrégation nous signalerons, faute de mieux pour le moment, une plaquette intitulée *Domenikos Theotokopoulos (El Greco),* par Michel Utrillo (Collection de vulgarisation « Forma », Barcelone). Avec une biographie de quelques pages, écrite en un français barbare, et quelques indications bibliographiques, elle contient cinquante reproductions (format carte postale) qui malgré l'imperfection de la gravure, peuvent donner une idée du talent si original de cet élève du Titien.

~~~ Notre collaborateur M. C. Pitollet a publié dans le *Siècle* deux articles, *Une lettre d'amour de la « Vierge d'Avila »* (4 janvier 1907) et *Un grand méconnu, Philippe II* (8 janvier).

~~~ La cinquième édition des *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano* de notre éminent collaborateur D. Rufino José Cuervo (Paris, Roger et Chernoviz, 1907, 1 vol. in-8° de XL-692 pages), compte cent vingt-deux pages de plus que la précédente, qui date de 1885. Cet accroissement montre déjà combien M. Cuervo a enrichi et perfectionné son ouvrage, depuis longtemps classique en Amérique et en Europe; mais il faut encore tenir compte de la modification suivante, apportée au titre de ces *Apuntaciones :* « con frecuente referencia al de los Pueblos Hermanos de América, » ce qui veut dire que l'auteur a utilisé les nombreux travaux que son propre livre a suscités dans toute l'Amérique latine. Il a mis aussi à profit la littérature espagnole, depuis les publications d'anciens textes faites dans ces dernières années jusqu'aux livres qui nous initient aux patois, comme *La Gente de mi tierra* de l'Aragonais Crispín Botana, ou à l'argot de la capitale, comme les recueils d'articles humoristiques de López Silva. Les *Apuntaciones* sont un livre trop connu et trop apprécié pour que nous ayons à rappeler ce qu'il représente dans la littérature linguistique espagnole; nous aimons mieux inviter tous nos lecteurs à le lire ou à le relire, particulièrement ceux qui se proposent d'acquérir une connaissance sérieuse de la grammaire et aussi de la syntaxe espagnoles. Ils ne sauraient choisir de guide plus sûr et en même temps plus attrayant.

---

5 avril 1907.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. IX. Juillet-Septembre 1907 N° 3.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

I

Le Cerro de los Santos

Quelle assemblée curieuse dans la salle ibérique du Musée archéologique de Madrid ! Au centre, ce monstre accroupi, la Vicha de Balazote, taureau à tête humaine, évocateur de l'Orient, frère dégénéré des colosses qui gardaient les Rois assyriens; le Sphinx de Bocairente, moins troublant, non moins étrange en son asiatique gravité, et les bronzes fameux, les trois têtes de vaches exhumées à Costig, au cœur de la pittoresque Majorque, élançant au-dessus de leur mufle et de leur front archaïque la lyre élégante des cornes ! Puis, aux quatre angles, les lourds animaux funéraires de Guisando, écrasant le sol de leur masse confuse, disent l'antiquité millénaire des rudes hommes dont jadis ils sanctifièrent la tombe.

Mais un peuple de statues rangées en bel ordre le long des murailles fait aux monstres le plus singulier cortège. Le visiteur le plus indifférent s'arrête intrigué et surpris devant ces femmes inattendues qu'enserrent les robes et les châles à longs plis lourds, qu'écrasent les mitres énormes ou difformes, que surchargent de la tête à la taille les parures les plus compliquées, les colliers les plus somptueux, les pendeloques les plus hétéroclites, devant ces hommes drapant maladroitement en des étoffes raides leurs membres larges et courts.

De quel monde inconnu, de quelle époque lointaine sortent ces figures prodigieuses, où, parmi des Égyptiens en mascarade, des Grecs ou des Romains travestis, et sans doute aussi de vieux Ibères très authentiques, se sont mêlés des ani-

maux imprévus, le rhinocéros à côté du cheval, la vache Némano (?) à côté de l'hippocampe, et ces objets invraisemblables, un cadran solaire près du Navire Argo? Quelle est cette langue indéchiffrable, où des hiéroglyphes à désespérer Champollion lui-même fraternisent en un confus pèle-mêle avec des caractères pseudo-grecs et pseudo-ibériques? L'archéologue interroge ces monuments bizarres, surpris et singulièrement troublé, car à son esprit se pose un des problèmes les plus obscurs de l'histoire de l'art antique. Ces femmes, ces hommes, ces animaux, ces objets incohérents, ce sont les sculptures du Cerro de los Santos.

C'est l'honneur de M. Léon Heuzey et de M. Arthur Engel d'avoir donné leur état civil et leur droit de Musée à nombre de ces figures que leur étrangeté même et leur originalité, que surtout leur compromission avec les élucubrations éhontées d'un faussaire rendirent si longtemps et à si bon droit suspectes. Il fallut au savant illustre une rare pénétration d'analyse pour reconnaître en la plus complète, et non la moins mystérieuse de ces femmes écrasées de vêtements et de parures d'une déconcertante nouveauté l'œuvre maîtresse d'un art encore inconnu, où se mélangent à doses inégales les éléments étrangers avec les éléments indigènes, où déjà s'élabore obscurément tout l'avenir de l'art espagnol. Il fallut à notre ami Engel toute sa vaillance de pionnier pour suivre au cœur de pays malaisés la plus délicate des enquêtes, pour pénétrer les secrets de la collaboration déloyale infligée par un malin horloger aux très anciens imagiers de son pays, toute la netteté de son jugement et la pureté de son goût pour abattre tous les monstres, tous les hybrides, tous les êtres falots dont le pullulement grotesque étouffait les vieilles statues très légitimes.

L'histoire n'est pas unique; elle est presque banale. Dans un humble canton perdu de la province d'Albacete, aux confins de la province d'Alicante, non loin de la pittoresque Almansa, où la valeur de Berwick conquit le trône d'Espagne aux Bourbons, au flanc d'une colline brûlée, des paysans voulaient dresser un barrage pour retenir des eaux rares et pré-

cieuses; tout près du rio éphémère, sur une petite éminence, des coins de pierres équarries émergeaient des buissons courts. On creusa le sol pour dégager ces matériaux de fortune, et voici qu'aux simples blocs d'appareillage étaient mêlées des figures merveilleuses, des femmes au visage majestueux et grave, chargées de lourds vêtements sacerdotaux, et des hommes drapés à l'antique, comme les Saints dont les images sculptées ou peintes ornent l'humble église du village prochain. Les fouilleurs improvisés entassent et emportent tous ces débris; peu à peu la rumeur se répand des miracles du Cerro de los Santos; la renommée des Saints parvient aux petites villes voisines, les artistes du cru sont en émoi. L'un d'eux, un horloger d'Yecla, que son métier même veut habile de ses doigts, que son adresse à tailler des têtes de cannes rend orgueilleux, visite et fouille encore le vieux sanctuaire; il trouve à foison de nouvelles sculptures, il s'enthousiasme pour ces images, que leur barbarie d'ébauches désigne à l'imitation facile. Il s'essaie à restaurer celle-ci, puis à copier celle-là, puis s'enhardit à des créations originales. On ne sait quel instinct, ou quelque vague jugement exprimé devant lui le fait rêver d'Orient et de Grèce, et ce sont l'art égyptien et l'art grec, mal vus et mal compris dans quelque vieux manuel démodé, qui l'inspirent. De comiques assemblages se dessinent en son imagination excitée. Dans la pierre tendre des mêmes carrières où s'approvisionnaient les sculpteurs antiques, il taille à grands coups les images fantastiques dont les éléments ennemis hurlent d'être accouplés ensemble. Les saints notoirement apocryphes se mêlent alors aux bons et vieux saints ibériques, et la légion devient si confuse que le faussaire lui-même ne tarde pas longtemps à tout confondre. Lorsque les Académies et les Musées se sont émus, lorsque les savants sont enfin venus étudier la découverte, lorsqu'ils examinent, lorsqu'ils achètent les saints, tous les saints, pour les transporter dans la capitale, l'horloger les trompe sans scrupule. Sa mauvaise foi n'est pas douteuse, mais son orgueil est surtout coupable, puisqu'il donne, quand il pourrait la vendre, telle ou telle de ses créatures dont il est sans doute le plus satisfait.

Quoi qu'il en soit, le mal était grand; les acheteurs de la collection entière s'étaient tristement fourvoyés, et leur excuse ne peut être que dans la nouveauté soudaine d'un art à demi barbare révélé brusquement.

Le mystificateur, du reste, fut rudement puni; son imagination maladive s'hallucina, sa raison s'égara, et il alla traîner sa vieillesse démente dans un hôpital.

Mais dès le premier jour une suspicion légitime a été jetée sur les saints du Cerro. Sur eux, comme sur leurs frères bâtards, la critique n'a jeté longtemps qu'un regard de mépris et de défiance. Alors même que M. Léon Heuzey, par ses études pénétrantes, M. Engel, par ses enquêtes et ses fouilles, ont établi sans conteste que, s'il y a dans la collection beaucoup de sculptures modernes, il y en a beaucoup d'absolument authentiques, l'hésitation et le doute subsistent quand il faut désigner les unes et les autres. Telle figure que nous croyons avoir de bonnes raisons pour légitimer, un autre archéologue, et des mieux renseignés, la condamne sans un regret. La discussion pour longtemps encore, sinon pour toujours, reste ouverte.

Mais il n'importe; on ne peut le nier, le Cerro de los Santos est désormais le lieu saint de l'archéologie hispanique; il y faut aller en pèlerinage. Nous y convions ceux qui de l'antique Ibérie aiment les ténèbres et le mystère, ceux qui de l'Espagne moderne aiment les lieux inexplorés que tait Baedeker et que Cook ignore.

J'ai lu quelque part décrit le supplice de la télègue, où risque d'avoir les reins rompus l'infortuné voyageur de la steppe sibérienne; j'ai plus d'une fois souffert le supplice de l'araba me secouant aux routes turques d'Anatolie. Qui donc maudira la tartane, qui par deux fois me meurtrit malement au rude pays de Montealegre? La tartane, est-ce un léger et rapide esquif au vol glissant de mouette au ras des plaines qui ondulent comme de molles vagues? Non, mais un chariot exécrable dont la caisse étroite et dure, mal assise sur un essieu trop large, tremble et gémit et ballotte et grince, lamentablement heurtée aux pierres et aux ornières d'un

chemin cahotique. Une triste haridelle, flottant entre deux brancards trop écartés, tirait de son épaule saignante la machine disjointe, et le cocher tous les cent pas poussait à la roue, et réparait d'un brin de ficelle quelque cuir trop tiraillé du harnais craquant. Et le passager, pauvre loque cahotée, sentait comme autant de blessures tous les à-coups de la marche saccadée, tous les chocs aux rocs soudains, tous les raclements aux bords des ornières inégales, toutes les chutes dans les trous et les fondrières sournoises. D'ailleurs il ne faut pas espérer échapper à l'épreuve douloureuse par la saine fatigue d'une promenade pédestre : l'hiver, boue profonde ou pluie, ou vent glacial qui sur ces hauts plateaux souffle en rafale; l'été, soleil ardent sur la terre en poudre; le feu des rayons dardés droit à travers l'air embrasé vous rejette captif à l'ombre de la bâche arrondie... O belles routes de France, où le plus humble locatis du plus humble aubergiste de hameau glisse doucement sous le dôme des ormeaux ombreux! O modestes chemins communaux de mon pays, bonnes chaussées plates et lisses, et si mollement roulantes... *O ubi campi?*

Encore si dans le cadre arrondi de la tente qui découpe un tableau de ciel et de terre au-devant de la tartane, le paysage apparaissait ou riant ou gracieux, ou majestueusement pittoresque! Hélas! sur le sol jauni que la sécheresse fendille en ce juillet torride, pas une maison, pas un arbre, pas un buisson ne coupe le désert monotone. Seul notre équipage lamentable détache sèchement son ombre grêle. Et parfois seulement un affleurement de rocher pelé bossue d'une tache plus grise la teinte plate de la plaine. Le soleil, vers midi, devient plus lourd et plus cruel; le cheval chemine la tête plus basse; plus de mouches pompent la sanie de son épaule sanguinolente; la plaine s'endort dans une torpeur plus désolée... Dans l'engourdissement qui me gagne, je rêve aux siècles lointains, presque préhistoriques, dont je vais visiter les vestiges, et je me demande si j'ai vraiment le droit de les appeler barbares, ceux qui taillaient les saints dont je gagne si péniblement le sanctuaire : leur pays était-il alors plus sauvage, leurs chemins plus raboteux, leurs chars plus branlants,

leur vie et leurs mœurs étaient-elles plus rudes? Pour deviner, pour comprendre l'originalité de ces peuples morts, est-il autre méthode que d'ouvrir les yeux à ce soleil qui m'aveugle, de respirer cet air brûlant, de me mêler enfin quelques jours aux habitants de ce village perdu dont je vois maintenant les maisons basses et blanches s'aligner à l'horizon dans un éblouissement cru de lumière?

Montealegre, quel nom trompeur! Rien ne rit ni ne sourit dans les deux larges rues ravinées qui dévalent en côtés d'angle, à partir de l'église massive qui les domine. Les maisons mesquines, uniformes, percées à peine de jours étroits, descendent régulièrement le long d'une pente douce. Sans style, sans forme rare, sans parure, elles offrent leur nudité plate, que rien n'égaie, aux morsures du vent d'hiver comme aux brutales caresses du soleil. Quand je vins là d'abord, au mois caniculaire, il pleuvait comme du feu. Tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant l'heure, l'ombre portée des bâtisses s'abattait durement sur le sol en une étroite teinte bleue. Pas un passant, avant le crépuscule; pas un mouvement, pas un bruit; boutiques closes, comme les maisons; la chaleur a tué la rue, et c'est une impression pénible de vide morne qui offusque les yeux, blessés déjà par les clartés trop vives et les réfractions aveuglantes.

Cependant, ne plaignons pas trop les habitants du village brûlant. Impression de tristesse, si l'on veut, mais non de souffrance ni de pauvreté. Pas plus qu'aux jours où s'édifiait l'église, vaste et haute, où dans les coffres des prêtres riches se rangeaient les chasubles et les capes de soie et d'or, dans les armoires sculptées les orfèvreries somptueuses et tout le trésor que les rigueurs des temps n'ont pas encore complètement ruiné et dispersé; pas plus qu'aux jours où les seigneurs de Montealegre élevaient le riche palacio familial, les villageois d'aujourd'hui ne sont vraiment déshérités. Au bas de la colline aride s'étale la huerta fraîche que d'abondantes fontaines verdissent et fécondent, et sur les hauteurs d'alentour le soleil verse à des vignobles vigoureux l'espoir des vendanges luxuriantes.

Aussi, par le village, quand renaît la vie dans la claire tiédeur des soirs, point de visages moroses; d'un logis à l'autre s'échangent les visites aimables. Autour du voyageur, dans la posada rustique où s'active l'hôtelier affable, s'improvise la tertulia familière et se nouent les amitiés franches. Les cigarettes s'échangent, l'outre circule, gonflée de vin généreux, la *bota,* dont il faut savoir happer à la régalade le mince filet rubicond; les cœurs s'ouvrent, les langues se délient.

Alors ce sont des souvenirs, et des récits, et des discours sur le Cerro, auquel chacun s'intéresse; sur les saints, dont quelques rares débris subsistent encore dans le village même, dans le corral du curé, dans le patio du palais; sur les idoles de cuivre, sur les toritos trouvés en nombre autour des ruines et qui servent de jouets aux petits enfants, sur les savants de Madrid, qui vinrent examiner et acheter les statues, sur l'habile horloger d'Yecla.

Il faut prêter une oreille attentive à ces conversations si souvent inutiles et confuses : d'un mot peut jaillir une lumière, un geste révèle une piste à suivre. Il faut aussi dans ces pays rudes se montrer complaisant à parler aux braves gens qui font accueil à l'archéologue en voyage, exciter la curiosité du paysan qui quelque jour peut-être, comme le laboureur de Virgile, courbé sur sa charrue, « admirera des ossements énormes dans une tombe brusquement éventrée. » Il faut leur redire les gloires antiques de leur patrie, dont tous ont l'orgueil légitime au fond du cœur; il faut l'aimer soi-même, ce sol aux secrets émouvants, et d'une voix sincère proclamer hautement cet amour. Ainsi se préparent peut-être les trouvailles futures, et s'épargnent bien des vandalismes inconscients. La tâche est douce parmi ces Espagnols de race, dont le sang maure n'a pas troublé le sang latin, dont l'âme fraternelle vibre sonore aux accents français, quand de ce peuple et de ce pays de noblesse et d'éclat tout séduit, même ses défauts, tout charme, tout passionne.

En long cortège, les amis nouveaux m'accompagnent sur la route du Cerro. La tartane roule plus clémente dans les

ornières sablonneuses de la plaine, à travers le *llano* que domine le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de la Consolation. L'église pauvre et nue qui renferme l'image miraculeuse de la patrone de Montealegre eut jadis sa splendeur; il reste dans le *camarin* un riche dallage de faïence que décorent en teintes douces des chasses bondissantes parmi des paysages riants et de brillantes architectures. Comme sans doute Notre-Dame a remplacé quelque antique divinité païenne, tout autour de sa vieille demeure restent des murs plus vieux encore.

D'ailleurs, par tout le llano, sous l'alluvion montante, une ville est enfouie. C'est l'ibérique Ello peut-être, dont l'historien ne peut séparer le nom de celui du Cerro de los Santos; c'est la très primitive cité dont les ruines appellent la pioche du Schliemann que l'Espagne attend.

Là, chaque sillon du soc dans les chaumes dorés ramène au jour un débris précieux. Comme des pommes de terre, selon l'expression savoureuse des indigènes, les fragments de sculpture sont semés. Les corps et les têtes de taureaux ou de monstres ailés, sphinx ou griffons, pullulent parmi les pierres dispersées des édifices détruits. C'est tout un monde enseveli qui veut ressusciter, et si l'on en juge par les trouvailles de hasard dont notre Louvre a recueilli le meilleur, un monde très vieux et très singulier, façonné rudement par d'humbles tailleurs de grès, au petit bonheur de modèles de tout âge et de tout pays rassemblés pêle-mêle dans leurs ateliers barbares.

L'imagerie phénicienne a pénétré dans ces cantons lointains, émerveillant ces artistes naïfs à la fantaisie de ses animaux ailés et cornus; et l'imagerie grecque aussi les a ravis, éveillant en leurs âmes primitives on ne sait quel sentiment profond de beauté pure. N'est-ce pas en des pays aussi reculés, dans les monts d'Andalousie, à Carmona, à Osuna, que furent exhumés de tombeaux des peignes d'ivoire carthaginois, décorés d'une étrange faune exotique? N'est-ce pas tout près d'Ello que fut trouvé le Centaure de Rollos, cette œuvre originale et vigoureuse d'un bronzier grec archaïque? N'est-ce pas de Montealegre même que provient un fin Silène de bronze, aujourd'hui au Louvre, délicatement modelé par un artiste

ingénieux et subtil dans toute l'audace de sa laideur impudique?

Qui nous rendra la vision de la ville ibère, avec ses rues, ses maisons et ses édifices, et la décoration imprévue de son art composite? Qui fera revivre la cité morte dans tout le mouvement de sa civilisation primitive, où sans doute s'alliaient comme en sa sculpture, pour en former une originalité curieuse, les éléments d'Orient et de Grèce aux purs éléments indigènes?

Du moins, les découvertes du Cerro de los Santos ont éclairé d'un rayon le mystère. Nous pouvons suivre les fidèles d'Ello marchant vers le temple proche, objet de vénération particulière.

Qu'on n'attende pas pour le sanctuaire, que l'abondance des statues retrouvées proclame riche et somptueux, l'extrême beauté d'un site rare. Le Cerro n'est pas une haute acropole d'où le regard embrasse un vaste et noble horizon; mais sur la première pente d'une basse colline que côtoie un ruisseau marécageux, au bord d'une large plaine triste, une modeste éminence étalée en plate-forme. Aucun signe aujourd'hui ne semble motiver le choix du site, ni une source, ni une grotte, ni un rocher. Sous le ciel invariablement bleu la plaine est morne, le Cerro désolé. De l'édifice lui-même, plus rien qu'une double muraille rampant à travers quelques blocs équarris, l'envahissement d'une ruine dévastée et mourante par la broussaille courte et sèche; puis çà et là quelques trous poussés jusqu'au roc, sans nul souci de science, par des fouilleurs improvisés et cupides. En contre-bas reste un tronçon de digue, bien inutile en cet été brûlant, qui certainement recèle encore en sa masse mal agrégée plus d'une tête de statue, plus d'un fragment précieux. Et le regard, qui s'est porté là-bas, bien loin, à l'horizon, vers la dentelure bleue du mont Arabi, revient aux sables tout proches où serpente une eau rare, où parmi les joncs et les moellons dispersés de la digue traînent encore épars, abandonnés et méprisés, rongés, informes et lamentables, quelques torses de statues.

Certes, la déception est grande. Est-ce donc là le temple

fameux? Une ruine menue et mesquine au bord d'une plaine morte! Dans le paysage, nul pittoresque qui charme, nul sublime panorama qui émeuve; rien pour le voyageur étranger que le ciel éblouissant de lumière transparente sous la flamme d'un soleil implacable.

Peut-être le pays n'était-il pas jadis aussi triste et monotone, ni si désert. Les cerros pouvaient être couverts de bois, et les arbres des bois entretenir dans les plaines verdoyantes une fraîcheur féconde; des colons plus nombreux en des fermes moins espacées pouvaient animer de leurs travaux des cultures plus fertiles peut-être; mais il se peut concevoir aussi dans cet occident d'Espagne, immuable en sa vie lente comme l'orient d'Asie, il se peut concevoir la même désolation brûlante il y a vingt siècles et de nos jours, la même pauvreté de la plaine et de la montagne, le même silence dans le même abandon.

D'ailleurs la vulgarité plate du pays, la monotone banalité qui, sans doute, passa de la terre aux hommes, n'expliquent-elles pas la force et le succès des influences étrangères, et cet amalgame d'Espagne, d'Asie et de Grèce qui caractérise les œuvres du Cerro comme leurs sœurs plus humbles de la Consolation? Et puisque aussi bien rien à peu près du présent ne nous intéresse, arrêtés sur la terrasse du sanctuaire en ruines, réveillons en rêve le passé; rendons au temple reconstruit l'ornement de sa glorieuse sculpture.

Ce n'était pas un luxueux édifice, où l'invention d'un architecte original s'était donné carrière, mais un très simple bâtiment oblong, sans décor, à ce qu'il semble, de fronton ni de frise. Un ou deux chapiteaux à volutes ioniques, quelques rangs d'oves, voilà des restes très humbles, mais très précis de colonnes et de corniches dont les modèles assurément furent grecs; et nous sommes en droit d'imaginer quelque modeste temple *in antis*, contrefaçon des trésors archaïques de Delphes ou d'Olympie.

Du moins, quelle que soit la divinité qui régna pendant de longs siècles dans l'étroite chapelle, nous devons l'évoquer puissante et bienfaitrice au témoignage des œuvres d'art, qui, dans le sanctuaire et tout autour, sur la terrasse, pressaient leur

foule pieuse. Les statues et statuettes de pierre, les figurines de bronze, les vases sacrés peut-être, mille offrandes somptueuses ou pauvres, œuvres de praticiens en renom ou naïves ébauches, voilà vraiment la richesse du temple, qui parait d'art et de piété la nudité de l'architecture.

Comme il plairait, dans ce monde bigarré de figures sculptées, de retrouver la divinité mystérieuse pour qui s'exprimaient toutes ces gratitudes ! N'est-ce pas son image, cette femme de pierre qui trône aujourd'hui loin du temple natal, au Musée de Madrid, grave, hautaine et somptueuse, figée dans la raideur de sa pose hiératique? A elle surtout vont les regards ; de sa majesté barbare surtout l'impression est émouvante; de son costume et de ses bijoux opulents la richesse étonne; de l'art qui la créa le style et la technique éveillent surtout la curiosité de qui la contemple. Ne cherchons pas ici la beauté parfaite qui laisse l'admiration muette; c'est un troublant assemblage de raffinement et de barbarie.

Debout sur un socle sans apprêt, bien droite et portant bien en face le regard de ses grands yeux, la sainte soutient à deux mains au-devant de sa taille le vase aux libations. Rien n'apparaît du corps auguste que la figure et les mains. Les formes des bras et des jambes, comme celles des épaules et du buste, sont enfouies sous l'entassement des robes talaires étalées en cloche et du grand châle à pans plissés, qui s'entr'ouvre pourtant sur un riche pectoral barré de tresses et de pendeloques. Le visage aux yeux largement ouverts, à la bouche impassible, s'encadre dans les ornements d'un lourd bandeau brodé, d'où tombent parmi deux flots de cordelettes à pendeloques deux énormes et riches rondelles. Sur le front s'étale hors du bandeau une frange bien régulière de cheveux, et le long des joues, le long du cou, jusque sur la poitrine, descendent de longues et raides papillottes symétriquement tordues en spirale. Le vêtement est magnifique, la parure est opulente : l'attitude, le geste sont imposants ; l'expression calme a de la noblesse.

Mais ne cherchons en cette image si nouvelle ni subtilité d'invention ni raffinement de technique. Lourde est la

silhouette des membres empâtés sous les étoffes; raides sont les plis aplatis et cassés, trop symétriques et monotones, du manteau drapé sans élégance; et sans pureté de dessin, sans finesse de modelage sont le nez, la bouche et le menton. Le ciseau, conduit d'une main pesante, taille péniblement le grès peu plastique; ni pour les délicatesses de la chair, ni pour la richesse des bijoux et des habits sacrés il n'a la moindre caresse de virtuosité. Même, çà et là, la simplicité se change en maladresse puérile, et, par exemple, les doigts chargés de bagues sont informes et monstrueux; le plus novice apprenti du plus provincial atelier en répudierait aujourd'hui la coupe barbare.

Cependant, pour qui sait voir, l'œuvre s'impose; c'est vraiment une œuvre d'art. Le souvenir de la Grèce archaïque s'éveille invinciblement à l'aspect des longues tuniques traînantes, du grand péplos aux plis empesés à la mode ionienne; quelque reflet de la beauté de la Coré d'Anténor a passé dans les traits forts de ce calme visage et dans ce corps immobile d'idole. Tout le luxe de l'Ionie et de l'Orient asiatique se retrouve dans la somptuosité des parures, le bandeau avec ses cordelettes et ses disques, le pectoral avec sa passementerie touffue, les grosses bagues de la main gauche. C'est de la Chaldée même que vient sans doute le geste rituel, « l'offrande du breuvage, prélude de la libation et particulièrement du sacrifice. » Et pourtant cette femme ainsi présentée, ainsi vêtue, ainsi parée à la grecque, à l'orientale, c'est une Espagnole avant tout, par les faiblesses mêmes des imitations qui se trahissent, par l'accentuation et l'abus des éléments étrangers qui se combinent en elle, par la surcharge et l'exagération des ornements et des bijoux, surtout par une originalité malgré tout évidente de traits et de caractères bien à elle, en un mot par le style, qui ne se peut confondre ni avec celui de la Chaldée, ni avec celui de la Phénicie, ni avec celui de la Grèce. Un style, un style original, voilà qui suffit pour permettre de prononcer le mot d'art. Quand ce style est, comme ici, très nouveau, très surprenant et digne d'étude subtile, c'est une joie pour l'esprit d'en sonder le problème imprévu.

La statue est noble, osons dire belle, malgré ses défauts de

rudesse; elle est imposante et vraiment divine, d'une divinité très antique et très étrange, comme il convenait à l'idole que vénérait un peuple encore enfant. Mais est-elle pour cela seul l'icône même du temple? N'est-ce pas pour elle une ambition téméraire que de prétendre l'élever au rang suprême? C'est que ni sa taille, ni son attitude, ni le luxe et l'ampleur de ses atours, ni sa beauté d'art ne l'isolent dans le groupe des figures où ne s'est point exercée l'ingéniosité du faussaire. Elle est la plus complète et la mieux conservée, elle n'est point l'unique, et d'autres même la surpassent par la singularité du type et des attributs, ou le choix et l'ajustement du costume et des joyaux. Si elle n'est point une déesse, c'est une prêtresse au moins, en riche tenue de sacrifice et de cérémonie, dont cette image perpétue dans le temple qu'elle honora le souvenir et la piété.

Ce sont des prêtresses aussi, ses compagnes et ses sœurs aînées ou plus jeunes, ces femmes sur la tête de qui s'échafaudent les diadèmes, les tiares ou les mitres, dont la poitrine se couvre de colliers et de pectoraux, de béliers parmi les flammes, d'astres symboliques à face humaine. Quelques-unes, toutes mutilées, quelques têtes aussi d'un travail plus habile et plus soigné l'emportent par l'invention heureuse du type plus personnel, par la fermeté plus pure du dessin et la franchise plus souple du modelé, comme par l'élégance des atours. Plus d'ailleurs l'artiste s'est révélé praticien expert, plus son outil se montre adroit à suivre l'effort de la pensée plus inventive; plus aussi, par un phénomène étonnant mais certain, plus fréquents et plus sûrs naissent les souvenirs de l'Asie et de la Grèce, et plus vif encore apparaît le génie de la jeune Espagne.

Telle, sous la hauteur démesurée de sa mitre orientale, le front large et pur sous un riche bandeau, le robuste ovale de ses joues bien encadré par les cheveux symétriques, nous sourit naïvement à la manière éginétique, ou pour mieux dire comme ses cousines, les charmantes corés de l'Acropole d'Athènes. C'est vraiment un charme, l'harmonieux profil du nez mince et des lèvres fines, je ne sais quelle grâce ébauchée de jeunesse en fleur.

Telle autre porte haut et fier son noble visage; son voile,

qui s'accroche à la cime d'un grand hennin pointu et va s'élargissant jusqu'aux épaules, amplifie sa beauté matronale, et malgré la parure plus simple de son front et de ses cheveux, sa majesté grave nous impose le respect.

Telle autre, plus fastueuse, le sculpteur a compliqué pour nous séduire la richesse de sa parure : sa tiare monumentale s'échancre au front sur un serre-tête abondamment brodé, dont la bordure, continuée le long des joues, s'aplatit en oves régulières; sous le voile, attachés aux oreilles sans doute, saillissent deux larges disques précieux.

Les unes par l'originalité curieuse du type, d'autres par leur beauté, d'autres par leur laideur même, toutes par l'étrangeté des modes qui les parent, nous intriguent et nous captivent. Que dire de leur nombre, qu'on ne peut calculer? Aussi serrée s'en rangeait la foule sainte sur l'étroite esplanade du Cerro que celle des vainqueurs olympiques dans le bois sacré de l'Altis. C'était, dans le triste décor de ces collines et de cette plaine sauvage, sous ce ciel de feu, une floraison touffue d'êtres merveilleux, que jetait dans ces solitudes perdues l'effort pieux de rudes ouvriers.

A côté de ces statues si compliquées et si riches, des figures viriles, plus nombreuses peut-être encore, font contraste par la simplicité du type et la sobriété du costume. Si deux personnages très antiques sont coiffés de calottes à retroussis, si deux ou trois guerriers portent un casque, ce sont des exceptions qui restent rares; à l'ordinaire la tête est nue. Nul souci d'élégance : la barbe est rasée, les cheveux sont coupés courts. Pour tout vêtement les plus anciens de ces Ibères ont adopté une tunique longue et un grand manteau; de plus récents se drapent à la grecque dans une ample étoffe qui moule le torse, dégageant un bras ou une épaule, et fait écharpe sur la poitrine. C'est l'himation classique des statues de grands hommes aux meilleurs siècles de la Grèce, du Sophocle du Latran, de l'Eschine de Naples, du Démosthènes du Vatican. Un seul luxe dénote en cet accoutrement emprunté le goût instinctif de la race : les bras, près de l'épaule, sont encerclés d'ordinaire de lourds bracelets en spirale, et quelquefois aussi

apparaît la mode d'un collier semblable au torques de nos aïeux gaulois.

Avouons-le, la maladresse des sculpteurs est trop grande à disposer ces draperies flottantes où les Grecs s'enveloppaient avec tant d'élégante noblesse. On sourit à la vue de ces plis sans souplesse, aplatis et toujours les mêmes; certes, même lorsque le temple était dans toute sa gloire, ce n'est pas sans fatigue que l'on devait passer en revue ce chœur monotone de figurants de pierre.

Heureusement, parmi la foule des têtes dont un trop grand nombre sont mauvaises ou médiocres, quelques-unes se détachent et nous surprennent par une originale beauté. Comme certaines têtes de femmes rappellent heureusement des têtes archaïques d'Athènes, quelques têtes viriles nous remémorent celles que modelèrent avec un art si parfait les maîtres grecs du ve siècle. Sans doute il ne faut point chercher ici l'observation précise de Myron, la vigueur sobre de Polyclète, ou la mâle élégance de Phidias, et ce mélange de nature et d'idéal, cette exécution large et sûre où triomphe le génie classique. Les yeux plats et mal dessinés, les oreilles bouffies, allongées et difformes, les cheveux maladroitement plaqués au crâne en mèches irréelles, voilà des traits qui singulièrement nous éloignent des chefs-d'œuvre impeccables. Mais à négliger ces détails, l'impression d'ensemble persiste; une gravité mâle du visage tranquille, une simplicité forte des lignes et du modelé, un désir raisonné, un soin voulu d'interpréter la vie pour dégager la beauté pure de la matière incertaine, voilà des caractères qu'on ne peut nier, car ils s'imposent. Nous savons à quels modèles, à quels maîtres les sculpteurs du Cerro les doivent.

Que si ces artistes n'ont pas pu s'affranchir de toute maladresse et de toute convention et s'attardent dans une routine d'atelier très vieux et très glorieux, blâmons-les certes, mais sans nous plaindre; car ces traditions conservées sont d'un intérêt bien vif pour qui sait y retrouver la survivance de très antiques procédés. C'est ainsi que M. Léon Heuzey, par exemple, reconnut une très vieille pratique chaldéenne dans la

facture des mèches de cheveux rangées en lignes de grandes virgules symétriques; et que par suite une fois encore s'impose à l'historien l'évidence de cette double influence dont l'une éveilla, dont l'autre vivifia l'art indigène de l'Espagne naissante.

D'ailleurs, parmi tant de fragments et de débris, ne nous attachons, si l'on veut, qu'aux œuvres maîtresses; laissons dans l'ombre toute la lignée décadente, tous ces ex-voto laids et banals qui s'accumulèrent dans l'enceinte du temple jusque sous l'empire romain sans doute. Il suffit pour immortaliser un art et une école de quelques morceaux inspirés. Et ce n'est plus désormais au Cerro de los Santos qu'il faut chercher quelque sœur à la majestueuse prêtresse qui en fait la gloire, pour révéler avec elle, mieux qu'elle encore, le jeune et déjà radieux génie de la race, c'est à Elche, la ville des palmes.

Pourtant si le Cerro est épuisé, songeons qu'il n'est qu'un point dans une vaste contrée pleine de ruines vierges. Tout autour, dans les montagnes proches surgissent les acropoles redoutables où les fiers Bastitans dressèrent leurs rudes cités. C'est, près de Jumilla, la vertigineuse forteresse de Coimbra, repaire d'aigles, nid de vautours, où juché sur les hautes falaises à pic, en plein ciel éclatant, parmi les monceaux des murailles et des maisons écroulées, le voyageur s'effare au spectacle d'une nature tragique, et s'émeut au souvenir des civilisations qui conquirent ces rocs barbares. C'est l'Amarejo de Bonete, où les ruines s'étagent en gradins comme s'étageaient les tours colossales d'Assyrie, où le pied foule par centaines les tessons décorés de rinceaux et de végétations bizarres, témoins imprévus d'une céramique ibéro-mycénienne. Ce sont los Castillares, ruines épiques, entassement de rocs gigantesques au cœur d'une sierra formidable, trait d'union entre la préhistoire et l'histoire; las Grajas, grand village de bergers au flanc de pâturages rupestres, et tous ces Villares, ces Castillares, ces Despoblados, tristes restes d'une vie qui fut active dans un pays aujourd'hui sauvage et mort. C'est Meca surtout, la merveille, dont la sublime falaise, creusée de grottes légendaires, oppose son audacieuse ligne pure aux découpures

tourmentées du Mugron d'Almansa; Meca, l'acropole sourcilleuse, d'où le regard s'abîme au-dessus des larges plaines sans ombre jusqu'à l'horizon des monts bleus, où les pas errent inlassables des édifices éparpillés en tas de pierres aux maisons découpées dans le sol, des citernes comblées de mystérieux débris aux chemins creux taillés en plein dans la roche montagneuse, couloirs d'ombre et de traîtrise, tandis que le soleil, éternel souverain de la solitude, éclate dans l'azur éblouissant.

C'est là qu'il faudrait jeter hardiment la sonde, au cœur des cités mortes où pour la première fois, il y a tant de siècles, fut secouée la rudesse native des durs enfants de l'Ibérie au large souffle fécondant qui sur les flots de la grande mer orientale portait le génie de l'Asie et de la Grèce.

Pierre PARIS.

(A suivre.)

UNE MONDAINE CONTEMPLATIVE

AU XVIe SIÈCLE

DOÑA CATALINA DE MENDOZA

1542-1602

(*Suite*[1].)

Après la mort de son père, Catherine se sentit plus à l'aise pour suivre les penchants de son cœur, pour se donner entièrement à Dieu et aux pratiques de la vie religieuse. Il y avait vraiment en elle l'étoffe d'une disciple de sainte Thérèse, et l'on se demande comment, une fois libérée des devoirs envers sa famille, elle ne prit pas l'habit des carmélites réformées par la grande sainte. Non, elle ne le prit pas : l'originalité de sa vie consiste précisément en ceci qu'elle demeura dans le monde, tout en prononçant des vœux aussi stricts que la religieuse la plus cloîtrée et les observa avec la même rigueur. Pour entrer en religion, car elle en eut un moment l'idée, elle attendait un appel d'en haut, qui ne vint pas, ou tout au moins une invitation de son confesseur, qui s'abstint. Diverses bonnes âmes cependant lui montraient le chemin du couvent, entre autres certaine religieuse, tenue pour fort sainte, qui prétendit avoir reçu de Dieu l'ordre de l'y pousser, mais Catherine avec infiniment de bon sens répondit qu'on pouvait facilement se tromper sur la portée de ces révélations, et pourquoi Dieu, disait-elle, « ne prendrait-il pas le chemin plus simple de manifester sa volonté par mon confesseur plutôt que de vous la révéler à vous ? » Catherine resta donc ce qu'elle

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1907, p. 131-153.

était, une simple béate[1]. Toutefois aux vœux de chasteté et d'obéissance qu'elle gardait déjà, elle voulut, à partir de 1588, joindre aussi celui de pauvreté, en donnant toute sa fortune au Collège de la Compagnie à Alcalá de Henares, fondé par sa tante et par elle-même. Les pères résistèrent tant qu'ils purent et pour plusieurs raisons : il leur semblait que cette détermination de la part d'une personne de qualité, habituée à un certain confort et qui n'était plus jeune, devait être combattue comme imprudente et déplacée, puis ils craignaient, sinon l'opposition de ses parents qu'ils savaient disposés à céder à Catherine, au moins l'opinion publique qui trouverait là un prétexte à accuser la Compagnie d'accaparement. Il fallut douze années de négociations et l'intervention du général des jésuites pour régler cette affaire. Enfin, le 24 juin 1600 et en présence d'une nombreuse assistance composée de très nobles dames et de plusieurs Pères, Dª Catalina de Mendoza lut cette déclaration solennelle qui la liait pour toujours :

Mon Dieu, mon seigneur et tout mon bien, moi, Catherine, votre très indigne esclave, mue du désir de vous servir, en présence de la Vierge Notre Dame et de toute la cour céleste, je promets par vœu à votre divine Majesté perpétuelle chasteté, pauvreté et obéissance entre les mains du R. P. Claudio Acquaviva, général de la Compagnie de Jésus, et au R. P. Hernando Lucero, provincial de la même Compagnie et à tous ceux qui leur succéderont dans ces charges, et je demande humblement que votre infinie bonté reçoive en odeur de suavité mon sacrifice et que, puisque vous m'avez déjà permis de le désirer et de vous l'offrir, vous m'accordiez la grâce de l'accomplir et de l'observer strictement pour la gloire et l'honneur de votre très saint nom. Fait à Alcalá de Henares, le 24ᵉ jour du mois de juin 1600.

Dès 1570, elle s'était fait construire une maison dans la Grand-Rue d'Alcalá de Henares, qu'elle habitait au moment de prononcer son troisième vœu[2]. Contente d'y garder un seul

1. On peut rapprocher de son cas celui d'une autre Catherine, la fameuse Dª Catalina de Cardona († 1577) qui, bien qu'elle eût pris l'habit des carmélites, ne voulut jamais professer afin de se livrer plus librement à sa vie solitaire dans sa grotte et à toutes ses mortifications (Santa Teresa, *Libro de las fundaciones*, ch. XXVIII).

2. « Treinta y dos años viuio en la casa que tenia en la calle mayor de Alcala... De toda su casa que ella auia fabricado tomo para si vn solo aposento... » (*Historia de la vida*, etc., p. 254 et 91).

appartement, elle céda tout le reste aux Pères et ordonna de vendre à la criée les meubles, tentures, ustensiles et objets divers condamnés comme superflus, et à ceux qui, tout en admirant cet acte de renonciation spontané aux douceurs de l'existence, se récriaient et lui reprochaient de se dépouiller, elle répondit simplement : « Mais de quoi vous étonnez-vous ? Je n'ai rien fait d'autre que de sortir de ma maison un panier d'ordures et de le verser dans la rue[1]. » Son mobilier se composa désormais d'un lit de sangles, d'une petite chaise et d'une armoire en bois de pin pour y mettre les livres spirituels qu'elle lisait. Aucune tenture, pas même une natte le long du mur, et le P. Hernando Lucero eut toutes les peines du monde à obtenir que, pour la garantir du froid, on posât devant son lit un rideau d'étoffe grossière *(paño frailesco)* et un autre devant la fenêtre pour intercepter l'air. De lampe, elle n'en voulut pas, mais d'une boîte à conserves elle fabriqua un chandelier destiné à recevoir une mince bougie, considérant ce mode d'éclairage très suffisant.

Comment se comporta cette pénitente volontaire pendant les deux années qui lui restaient à vivre ? C'est ce que le biographe anonyme a raconté fort en détail dans le livre II de son ouvrage, mais il a mêlé à son récit bien des traits qui remontent à une époque antérieure à 1600 et qui concernent surtout des actes de mortification et des exercices spirituels, car longtemps avant de faire vœu de pauvreté, Catherine avait rompu avec les vanités du monde et s'était astreinte à une sorte d'entraînement disciplinaire et d'exaltation religieuse digne de la béate la plus accomplie. Mortifier la chair par l'abstinence, le jeûne, tous les genres de discipline, est la première leçon que donnent aux aspirants à la vraie vie de l'âme les professeurs de « recueillement » spirituel : pour atteindre au *recogimiento* ou concentration en Dieu, il faut isoler l'âme, la dégager des fonctions du corps, châtier successivement tous les sens. Catherine s'y exerça avec une assiduité, une ténacité qui touche à l'acharnement. Déjà à l'époque où elle vivait chez ses

1. « No e hecho mas que sacar vna espuerta de vasura de mi casa y echarla en la calle » (*Ibid.*, p. 90).

grands-parents puis chez sa tante Dª María, elle usait de tous les moyens pour goûter le moins possible aux mets succulents qu'on lui présentait. On la voyait tourner longtemps sa cuillère comme pour choisir les meilleurs morceaux, mais c'était pour gagner du temps et attendre le moment propice où elle pourrait passer son assiette au page de service : bien souvent elle se levait de table sans avoir mangé autre chose que du pain et quelques bouchées de viande. Après la mort de sa tante, le régime devint encore plus sévère : un seul repas frugal vers le soir pour se procurer un peu de sommeil, et les jours de grand régal des herbes cuites et une bouillie de farine. Catherine aimait à manger seule afin d'échapper à la surveillance de sa domesticité et de prélever sur sa nourriture ce qu'elle destinait aux pauvres. Une fois son pieux larcin fut découvert d'une façon assez plaisante. Ayant glissé dans une de ses manches des œufs à la coque qu'on lui avait servis, elle ne trouva pas tout de suite de pauvre à qui les donner et les oublia ; mais, à un mouvement brusque qu'elle fit bientôt après, les œufs se cassèrent et se répandirent sur sa robe, pour la plus grande joie, comme bien l'on pense, des servantes qui la prirent ainsi en flagrant délit.

Ce n'est pas assez de réduire l'alimentation au strict indispensable, il faut meurtrir et lacérer le corps. Aujourd'hui, le récit des châtiments que s'infligeait cette femme produit une impression assez pénible ; jadis on trouvait cela fort naturel, aussi bien chez nous qu'en Espagne : qu'on songe, par exemple, au régime disciplinaire de Mme Guyon, autre mondaine contemplative dont l'apprentissage offre assez de ressemblance avec celui de Catherine. L'Espagne donnait de plus le spectacle fréquent de disciplines publiques et très affichées. Des confréries de flagellants suivaient les processions se fustigeant avec des fouets armés de boules de cire mêlée à du verre pilé, et aspergeaient de leur sang la foule accourue pour contempler ces exercices auxquels elle prenait un vif intérêt, de curiosité plutôt que de dévotion. Mme d'Aulnoy nous rapporte qu'il y avait « des règles pour se donner la discipline de bonne grâce » et que des maîtres en enseignaient l'art, comme on montre à

danser ou à faire des armes[1]. Nombreuses sont les allusions à ces pratiques, dans la littérature espagnole. Ainsi l'auteur de la *Pícara Justina* nous a laissé l'amusante description d'un flagellant perdu d'amour qui, pour gagner les faveurs de sa maîtresse, étale sa peau blanche, danse et se fouette avec frénésie jusqu'à ce que des torrents de sang l'inondent[2]. Quevedo, lui, se rit de ce genre de pénitence; il trouve toutefois que la flagellation a du bon... « pour les gens apoplectiques qui font ainsi l'économie du barbier[3]. » Bref, le *disciplinante galán* tient sa place dans la société espagnole du XVIIe siècle, il en est un des types caractéristiques. Mais la flagellation publique donne plutôt l'idée d'une singerie de la dévotion[4]; les vrais dévots mortifiaient leur chair en secret : beaucoup portaient haires et cilices, sans en informer d'autres que leur confesseur. Catherine en usait ainsi, seulement elle apporta dans sa façon de se discipliner une persévérance méticuleuse et de véritables raffinements de cruauté. Après avoir donné la préférence à la discipline répétée et jusqu'à sept fois par jour, comme on l'a vu, elle adopta le système d'une seule discipline quotidienne, mais très prolongée et avec des instruments pénétrants, des chaînes munies de pointes pareilles à des molettes d'éperon : aussi « toutes ses disciplines étaient-elles *de sang* et lui laissaient-elles le corps tout déchiré et meurtri, surtout lorsqu'en souvenir des cinq mille et quelques coups que reçurent, dit-on, les divines épaules de Notre Seigneur, elle s'efforçait de s'en donner autant ». Et notre auteur rapporte à ce propos un trait d'une ingénuité charmante. Quelque mijaurée ayant dit à Catherine d'un ton aigre-doux qu'on s'habituait aux disciplines comme à toute chose, celle-ci répondit simplement : « Lorsque les disciplines font des plaies qui se rouvrent quand on recom-

1. *Voyage d'Espagne*, éd. de Mme B. Carrey, p. 304.
2. *Pícara Justina*, livre IV, ch. 2.
3. Azótese el que es sanguino,
Por ahorrar de barberos...
(*Poesías*, éd. Janer, n° 498.)

4. Au XVIIIe siècle, les flagellants ne se recrutaient plus que dans la basse populace. « Acciones de virtud que hacen ó suelen hacer los rufiancillos por especie de galanteo á sus chuscas, » dit de ces fustigations D. Fulgencio Afan de Ribera dans *La Virtud al uso y Mística á la moda*, p. 458^a de la Bibl. Rivadeneyra.

mence, je vous assure qu'on les sent et bien. » Ses cilices, elle les voulait non de crin, mais d'un tissu semé de cardes à carder la laine, ou bien elle s'enroulait dans une chaîne aussi garnie de pointes aiguës et la gardait si longtemps, nuit et jour, que la chair croissait dans les interstices. Qu'on juge de ce que devait être la douleur quand elle enlevait cet appareil ! Les rares devoirs mondains auxquels il lui était impossible de se soustraire appelaient en quelque sorte un rachat et une recrudescence de mortification. Contrainte en une circonstance d'accompagner à la promenade sa belle-sœur, la comtesse de Tendilla, aux environs de Mondéjar, Catherine aperçoit une touffe de chardons particulièrement armés de piquants, et la voilà qui se met à en cueillir pour se composer un cilice plus douloureux que tous les autres, car les piquants des chardons se brisaient dans sa chair et y causaient une inflammation dont elle tomba gravement malade. Pour dormir, au lieu de se coucher dans son lit, elle s'étendait sur le plancher, et lorsque sa tante Dª María, pour l'en empêcher, la fit coucher dans sa propre chambre, Catherine obtint de la servante qu'elle plaçât sous les draps du lit deux planches réunies par une charnière. L'invention de ce matelas d'un nouveau genre ayant été découverte aussi par sa parente, elle ne se découragea pas et trouva un autre expédient pour rendre sa couche aussi inhospitalière que possible, en y répandant des cailloux qu'elle tenait soigneusement enfermés dans un coffre jusqu'au moment de s'en servir.

Mais laissons cette description de tortures qu'on pourrait croire extraite de quelque martyrologe et que les hagiographes ont coutume d'attribuer à toutes les saintes du calendrier. Aussi bien — et sans prétendre accuser Catherine de simulations assez fréquentes cependant chez certaines névrosées, ou son historien d'imposture, — doit-on admettre ici en tout cas une part d'exagération due à la reconnaissance des Pères envers leur bienfaitrice, dont ils auraient sans doute, si les circonstances s'y étaient prêtées, demandé la béatification. Possible que Catherine ait par moments martyrisé son corps,

mais le traitement tel qu'il vient d'être décrit n'a pas pu avoir lieu d'une façon continue pendant des années : aucune constitution n'y eût résisté, moins que d'autres la sienne, qu'on nous représente comme assez frêle et délicate et qui, à la suite de l'incident du mariage, reçut une atteinte profonde dont le caractère pathologique se laisse deviner. Plus intéressants sont les soins que donnait Catherine à sa nature morale, les moyens qu'elle employait pour discipliner ses sens, qui furent châtiés avec non moins de méthode que sa chair. D'abord elle corrigea son maintien extérieur afin de le mettre en harmonie avec le nouvel emploi. Comme une jeune fille du monde, gracieuse et spirituelle, qui, de nos jours et sous l'influence d'un accès de religiosité, s'affilierait à quelque Armée du Salut et en prendrait le jargon et l'uniforme, notre béate voulut que rien ne subsistât, sous ses voiles et sa bure, de la jolie et fringante Dª Catalina de Mendoza. Tout devait être sacrifié, offert en holocauste au souverain maître : beauté, tournure, les goûts et les occupations de sa jeunesse. Pour hâler son teint très blanc, elle se lavait le visage avec une eau de potasse, puis l'exposait au soleil; ses mains, auparavant très soignées, elle les rendit rugueuses à l'aide d'une décoction de noix vertes. Sacrifice non moins notable : elle rasa ses cheveux d'un blond si doré et si fins que, mêlés à des fils d'argent, ils servirent à broder la robe d'une image de la Vierge. Jadis, comme il convenait à une fille de grande maison, on la voyait marcher d'une allure assurée et si droite que le grand-oncle D. Diego, qui avait du trait et le mot pour rire, disait en l'observant : « On croirait qu'elle a avalé une broche[1]. » Cette démarche fut réformée et le corps alla désormais ballant de droite et de gauche; les vêtements, de même, quoique propres, furent à dessein si mal coupés et ajustés qu'aucune de ses femmes n'eût consenti à les mettre. Les dons de l'esprit sont encore un ornement où la vanité peut trouver son

1. « En el andar era tan graçiosa, tan serena y derecha que la solia dezir el Sr D. Diego de Mendoza que pareçia comia asadores, segun andaua de derecha » (*Historia de la vida*, etc., p. 244).

compte : supprimons-les ou altérons-les, se dit-elle, pour encourir le mépris des mondains. Une servante, mal dégrossie, très simple d'esprit, mais d'une grande droiture, reçut la charge de répondre à toutes les lettres adressées à Catherine, qui, de sa main, recopiait la rédaction de l'honnête Maritorne, sans y rien corriger : plus ses correspondants étaient gens considérables, plus elle se plaisait à les rendre témoins de cet acte d'humilité. Ses amies s'amusaient assez de lire ces épîtres en style de cuisinière, entre autres une Dª Costanza Osorio, qui voulut lui prouver sa satisfaction en lui envoyant une image de l'Assomption de Notre-Dame. « Voyez, dit alors Catherine à sa tante Dª María qui la reprenait d'user de ce secrétaire, voyez cette image, je n'en ai jamais reçu de si belle quand j'écrivais moi-même mes lettres, je la dois à l'ingénuité de cette fille. » Tous les sens durent expier les coupables satisfactions qu'ils s'étaient accordées. Pour punir son goût, elle allait jusqu'à se priver de boire en été pendant huit jours ; ou bien, quand on lui avait prescrit une purge, quelque affreuse drogue de la médecine du temps, elle la dégustait lentement, à petites gorgées, jusqu'au dépôt resté au fond du vase, pour ne rien perdre de la saveur désagréable de tous les ingrédients qui la composaient. Le châtiment du sens de la vue consistait à se priver de tout spectacle de nature à la distraire ou l'égayer. Elle refusa de voir un danseur de cordes, quoique de la maison de son père elle aurait pu suivre ses exercices sans se faire remarquer ; elle refusa aussi d'entendre une comédie donnée à ses grands-parents et dont le sujet, l'Enfant prodigue, pouvait cependant calmer ses scrupules ; enfin dans cette ville universitaire d'Alcalá où les anniversaires, les doctorats, les nominations aux chaires vacantes se succédaient sans interruption d'un bout de l'année à l'autre et causaient un va-et-vient perpétuel d'étudiants à pied et à cheval, de bruyantes manifestations et de joyeux défilés, jamais, quoique tout cela passât devant sa maison de la Calle Mayor, elle ne consentit de la fenêtre à y jeter un coup d'œil. Même les fêtes religieuses célébrées dans les églises lui inspiraient une certaine crainte ; elle n'y assistait que la mantille sur les yeux, les

mains jointes et en prière[1]. Quand on sait à quel point les femmes espagnoles, assez sevrées de distractions dans leur intérieur, goûtent les spectacles publics, on appréciera toute l'étendue de ce sacrifice.

Il faudrait des pages pour résumer les traits d'humilité, de patience, de charité et de mansuétude que relate complaisamment l'auteur de sa vie. Soit qu'elle vécût sur un pied d'égalité parfaite avec ses femmes, refusant d'accepter leurs services et les servant parfois elle-même, allant jusqu'à se faire battre par l'une d'elles, grosse fille de campagne, qui n'y allait pas de main morte et tombait sur sa maîtresse à coups de poing et de semelle de soulier; soit qu'elle se privât de lectures latines ou de dire ses prières en latin pour ne pas étaler une instruction rare chez les femmes de son temps et qu'on eût interprétée comme un mouvement d'orgueil, soit enfin qu'elle souffrît avec une entière résignation mille désagréments, qu'elle s'y exposât même, par exemple d'être traitée de folle par des gens que révoltait son vœu de pauvreté, ou de recevoir à l'église, les jours de grandes solennités, les bourrades et les injures des assistants mécontents d'avoir à faire place à l'humble béate : Catherine supportait tout, joyeusement et avec la conviction que chacune de ses mortifications lui était salutaire, rachetait peut-être quelque péché et la rapprochait de cet état de grâce qu'elle recherchait avec tant d'ardeur.

Il reste à la suivre dans sa vie religieuse intérieure. Une béate qui ne gravit pas les degrés de l'oraison mentale jusqu'à l'union, sinon jusqu'à l'extase, ou la liquéfaction, qui n'obtient pas la faveur d'entretiens avec le Maître[2], accompagnés de visions et de révélations, reste à mi-chemin de sa carrière, car cette guerre sans trêve ni merci contre la chair, cette absolue purification des sens n'ont qu'un but : préparer l'âme au

1. L'un de ses maîtres, saint Jean de la Croix, met en garde les apprentis spirituels contre le plaisir qu'ils prennent à la célébration des fêtes religieuses : « Acaece á muchos el dia de hoy que, quando hay solemnidad en alguna parte, mas se suelen alegrar por lo que ellos se han de holgar en ella, ahora por ver o ser vistos, ahora por comer, ahora por otros respetos, que por agradar á Dios » (*Subida del Monte Carmelo*, l. III, ch. 37).

2. « Mira, hijo, los místicos, para distinguirnos de los pecadores, cuando necesitamos nombrar á Dios ó á Cristo, señor nuestro, usamos de esta distintiva voz *el Amo* (Afan de Ribera, *La Virtud al uso y Mística á la moda*, p. 450b de Rivadeneyra).

recueillement intérieur, l'introduire dans la « nuit obscure » de saint Jean de la Croix ou les « heureuses ténèbres » de Molinos, pour l'amener enfin à la contemplation[1]. L'exemple de sainte Thérèse et la lecture de ses œuvres exerçaient, à cette époque, sur les religieuses cloîtrées une attraction extraordinaire en leur découvrant un idéal de vie sainte que beaucoup désiraient ardemment réaliser. En dehors des couvents, l'influence de la grande carmélite se faisait non moins sentir, vu que ses confessions, et les descriptions si précises qu'elle donne dans sa *Vida* et ailleurs des étapes de son initiation aux mystères de l'oraison mentale, révélaient pour la première fois à quantité de pieuses femmes, étrangères aux doctrines mystiques, les règles de l'éducation spirituelle et la manière d'atteindre un degré de religiosité qui les ravissait. Le langage si familier de la Mère, sa façon si dénuée de tout artifice littéraire d'expliquer les mouvements de l'âme contemplative mettaient à la portée des béates une théologie, nullement abstruse d'ailleurs, mais trop délicate cependant pour des personnes peu instruites et peu habituées à suivre des raisonnements et des déductions. En même temps, la lecture de sainte Thérèse eut pour résultat d'épurer, en quelque mesure au moins, la religion de ces dévotes laïques, en les mettant en garde contre certains égarements de l'âme dont elle avait souffert, en particulier contre les fausses révélations. Certes, il y eut après elle, en Espagne, bien des *beatas revelanderas,* dont les mystifications causèrent d'assez gros scandales. Mais l'admirable sincérité de Thérèse, la droiture de son jugement si pénétrant à la fois et si sain produisirent d'heureux effets et contribuèrent puissamment à corriger beaucoup d'abus[2] : on eut par elle et par ses écrits un moyen sûr de distinguer les vrais des faux *spirituels*.

1. Le quiétisme de Molinos, aboutissement naturel du mysticisme espagnol du XVIe siècle et qui ne s'en distingue d'ailleurs que par des nuances à peine perceptibles, prescrit de renoncer aux disciplines ou de les modérer, lorsque l'âme est entrée dans la voie spirituelle et que commence la mortification intérieure, car il faut que l'esprit ne soit pas troublé par les souffrances de la chair : « ma quando l'anima và entrando nella via dello spirito, abbracciando l'interior mortificatione, devonsi temperare le penitenze del corpo per essere a bastanza trauagliato dallo spirito » (*Guida Spirituale*, livre II, ch. 15).

2. L'Inquisition surveillait de près les béates, même celles qui lui paraissaient sincères. Llorente mentionne une circulaire de la Suprême du 25 octobre 1575, pour

A certains égards, il est permis de tenir Dª Catalina de Mendoza pour une disciple de sainte Thérèse dont la vie et les œuvres lui étaient incontestablement connues; elle put trouver là son « introduction à la vie dévote ». Après avoir purgé son corps et son âme de leurs mauvais penchants et de leurs « humanités », Catherine s'entraîna à l'oraison mentale avec une ferveur qui allait jusqu'à compromettre sa santé et que son confesseur avait peine à réprimer. La durée des prières était telle qu'il lui fallait varier ses postures, mettre ses bras en croix ou se coucher le visage collé contre terre, ce qui lui valut de perdre ses dents de bonne heure; ou bien, pour triompher du sommeil, placer sur son cou et ses épaules des morceaux de glace, sortir en plein hiver dans un corridor exposé à tous les vents, se transpercer les oreilles d'épingles ou user d'autres disciplines. Des efforts si soutenus méritaient une récompense : Catherine finit par avoir le don d'oraison, « ce don que Notre Seigneur Jésus-Christ n'accorde qu'à ses amis très familiers et privilégiés. » Du degré inférieur, qui n'est que la prière purifiante et au cours de laquelle la seule considération des supplices de l'enfer terrifiait Catherine au point de l'annihiler complètement, — on la trouva une fois comme morte sur le sol de sa chambre, — elle s'éleva peu à peu jusqu'à l'oraison de *quiétude* où l'intelligence s'endort et laisse l'âme dans un contentement infini, en comparaison duquel toutes les voluptés de ce monde ne comptent pour rien. Mais Dieu accorda à cette vierge une faveur plus haute encore; la prenant par la main et l'attirant à lui, elle continua

« faire cesser les abus qui naissent de la liberté qu'ont un grand nombre de femmes de porter dans leurs propres maisons l'habit de religieuse, et, sans être soumises au régime de la communauté, de promettre obéissance au prêtre qu'elles ont pris pour leur directeur spirituel » (*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, Paris, 1818, t. III, p. 54). En ce qui concerne particulièrement l'obéissance au confesseur, le biographe de Dª Catalina rappelle que cet acte de soumission ayant été blâmé par un synode provincial de Tolède, elle voulut promettre obéissance au général de la Compagnie de Jésus (*Historia de la vida*, etc., p. 312). Louis de Grenade traite cette question dans son fameux sermon des « chutes » : « Otro aviso es contra unas obediencias que suelen dar algunas mugeres devotas á sus padres espirituales... Y aunque generalmente hablando toda obediencia es buena, pero esta es muy peligrosa, porque de ella nace una muy familiar amistad entre el penitente y el padre espiritual, la cual suele el demonio poco á poco fomentar y atizar de tal manera que, como Santo Thomas dice, muchas veces esta amistad espiritual se transforma y muda en carnal » (*Obras de Fr. Luis de Granada*, éd. Cuervo, t. XIV, p. 570).

l'ascension et put jouir bientôt d'un degré supérieur de l'oraison, dénommé par les mystiques l'*union*, qui crée entre Dieu et l'âme un lien si étroit, un tel embrassement que l'âme a bien conscience de sa félicité, mais demeure incapable de la décrire. Dans cet état voisin de l'extase, elle disait à son confesseur qu'elle avait l'impression d'être comme une éponge qui, au milieu d'un grand fleuve, s'imbibe d'eau, et que son oraison habituelle consistait à se sentir entièrement noyée en Dieu, ainsi qu'un homme submergé dans les profondeurs de la mer. « L'âme, » dit saint François de Sales, à peu près dans les mêmes termes, « laquelle, quoyque amante, demeuroit encore en elle-mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité saincte et se quitte soi-mesme, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mesler toute et *se destremper avec luy*[1]. » Alors il n'y a plus ni entendement ni volonté; toutes les facultés sont absorbées par cet amour divin : aussi le sujet devient-il insensible à ce qui se passe en dehors de sa contemplation. Catherine s'asseyait machinalement à table et se levait sans avoir touché à aucun mets; ou bien, si des personnes se trouvaient chez elle en visite, elle ne les voyait, ne les entendait ni ne leur répondait. Tirée de sa stupeur par les reproches de sa tante Dª María, son affliction était grande d'avoir manqué aux convenances et à la charité due au prochain : elle implora donc la majesté divine de lui continuer ses faveurs, mais là où elle en jouirait seule, sans témoins, sans cette publicité offensante pour les autres et dont on pouvait croire qu'elle voulait tirer vanité.

« L'oraison, » dit encore saint François de Sales, « est un entretien et conversation de l'âme avec Dieu[2], » et nous en avons ici la confirmation dans le « colloque » de Catherine, qui eut lieu le jour même où elle prononça son vœu de pauvreté; le biographe l'a reproduit, afin d'attester, dit-il, son intime union avec Dieu et la confiance avec laquelle elle lui parlait sur le ton affectueux et tendre de l'épousée à son époux. Le pieux entretien, spécimen assez significatif de cette brûlante

1. *Traitté de l'amour de Dieu*, VI, 12.
2. *Traitté de l'amour de Dieu*, VI, 1.

dévotion espagnole qui nous étonne un peu aujourd'hui, quoiqu'elle n'étonnât pas nos pères qui en adoptèrent le langage au XVII[e] siècle, commence par une action de grâces :

Oh! jour de bonheur et de félicité, jour très désiré, très plaisant, très délicieux, cent mille fois bien venu et de bon augure pour moi, jour dans lequel vous, mon Dieu et mon père, par votre grande miséricorde, avez recueilli sous votre garde et protection cette brebis égarée loin de votre troupeau, la choisissant et la marquant de votre fer pour qu'elle vous appartienne éternellement. De quelles flèches avez-vous, Seigneur, percé mon cœur pour me tenir ainsi prosternée à vos pieds? De quels fers d'amour m'avez-vous rivée, de quelles chaînes m'avez-vous chargée? ...D'où vient une si grande pitié, d'où un si immense bienfait?

Puis le ton, d'humble et déférent qu'il était, devient plus pressant et intime, plus pénétré d'amoureux abandon :

Appelez-moi et convoquez-moi, Seigneur, asseyez-vous sur votre chaise qui est mon cœur. Que mon âme paraisse devant vous avec ses facultés et mon corps avec ses sens... Commencez, mon Dieu, comme un bon ouvrier, à faire votre office; ôtez de ma mémoire toutes ses opérations particulières et mettez-y votre mémoire afin qu'elle ne se sépare jamais de la mienne; emplissez mon entendement de vous pour que ses pensées, ses méditations, ses discours ne soient que de vous et n'aient d'autre objet que votre gloire et votre honneur, et qu'il n'en admette jamais d'autres. Surtout, Seigneur, prenez possession de la volonté et chassez-en toutes les affections... Et qu'en outre, mon corps, avec tous ses sens, demeure entièrement réformé. Soyez les pupilles de mes yeux en sorte que toutes les créatures vous voient plutôt en elles qu'elles n'en voient l'apparence extérieure, puisque vous êtes leur cause et leur donnez à ce point l'existence que, si vous ne la leur donniez pas, elles cesseraient d'exister et retourneraient au néant d'où vous les avez tirées. Soyez la voix qui sonne à mes oreilles, leur musique et mélodie, et qu'à votre parole elles soient toujours attentives pour lui obéir et fermées à toutes les murmurations et curiosités mondaines. Soyez une odeur si suave à mes narines qu'elles cherchent vos onguents et vos parfums, qu'elles s'en délectent au point de ne vouloir plus ni gants, ni pommes de senteur, ni cassolettes, ni pastilles, ni eaux musquées, ni fleurs, quelque odoriférantes qu'elles soient. Soyez plus savoureux à ma langue, agréable à mon palais, et doux à ma gorge que le lait et le miel... Que votre tact, Seigneur, s'étende sur tout mon corps que vous devez posséder entièrement;

soyez mon régal, ma douceur, mon plaisir, ma suavité, mon amoureux baiser; venez reposer sur mon sein... Que sur vous se règlent tous mes pas, tout le travail de mes mains, tous les mouvements de ma tête et les actions de mon corps...

Et pour conclure, après avoir épuisé à l'adresse du divin interlocuteur les épithètes que son imagination lui a suggérées, elle termine par celle-ci qui, mieux et plus complètement que toutes les autres, définit le mariage spirituel :

Avec votre permission, Seigneur, je vous donnerai le titre qui contente le mieux mon âme, quoique j'en sois si indigne : mon époux, mon amour, ma douceur et mon régal. Mon aimé pour moi et moi pour lui... Oh, mon Dieu, liez-moi, attachez-moi, unissez-moi inséparablement avec vous. Convertissez-moi, mon aimé, tout entière en vous, en sorte qu'il ne reste aucun vestige de moi.

Catherine s'arrêta là; cette union mystique et le pouvoir d'accomplir les exercices qui la maintenaient dans l'état contemplatif lui parurent une satisfaction largement suffisante et même une faveur exceptionnelle : elle ne demanda ni visions ni révélations, elle ne devint ni une voyante ni une *revelandera*. Au contraire, ces dons spéciaux l'effrayaient et on l'entendit dire qu'elle n'avait pas la tête assez solide pour s'élever à de pareilles hauteurs. Volontiers elle se méfiait de tout ce qui aurait pu l'induire à pénétrer dans ce monde mystérieux[1]. Une image de la Vierge, devant laquelle elle priait, lui ayant fait un visage particulièrement avenant et ayant même paru un jour lui sourire, elle se décida à s'en séparer et, sous un prétexte quelconque, la donna à son confesseur[2]. Toutefois

1. En cela elle se conformait au conseil de son maître Louis de Grenade qui, dans son sermon déjà cité des « chutes », adresse cet avertissement aux contemplatifs : « Otro aviso muy importante es que las personas espirituales ni hagan caso de algunas revelaciones ni las admitan y mucho menos las deseen. Ca en sintiendo el demonio este deseo, luego se transforma en ángel de luz y siembra revelaciones de algunas cosas que pasan en otros lugares, de que él da noticias á quien quiere engañar » (*Obras de Fr. Luis de Granada*, éd. Cuervo, t. XIV, p. 570).

2. Catherine s'inspira en cette occurrence d'une remarque de saint Jean de la Croix : « Otras veces acaece que mirando una imagen la vean moverse, hacer semblantes y muestras, ó dar á entender cosas, ó hablar. Esta manera y la de los efectos sobrenaturales que aqui decimos de las imagenes, aunque es verdad que muchas veces son verdaderos efectos y buenos... otras veces no son verdaderos, y suele hacerlos el demonio para engañar y dañar » (*Subida del monte Carmelo,* livre III, ch. 36).

Dieu, pour l'éprouver et la fortifier dans sa foi, permit à l'esprit du mal de se révéler à elle par de terribles hallucinations, où il apparaissait sous des formes diverses qui eussent égaré une âme moins pure et moins sereine. Jamais Catherine ne se trompa sur l'origine de ces accidents et y découvrit toujours des tentations du diable auxquelles elle sut opposer une résistance opiniâtre. Le seul fait surnaturel, ou au moins inexplicable, qu'elle sembla admettre fut un certain pouvoir de divination dont elle se sentait parfois investie. « Je ne sais ce qui souvent m'arrive, » avoua-t-elle à son confesseur, « mais dès qu'une personne entre dans ma chambre pour me parler, je devine ce qu'elle a à me dire. » Et les femmes de l'entourage, mises au courant, redoublaient de précautions pour n'avoir que de bonnes pensées au moment de se présenter devant leur maîtresse. Mais ce don même lui inspirait quelques inquiétudes; elle se demandait si le diable, pour lui tendre un piège, ne l'incitait pas à en abuser, et à porter sur son prochain des jugements dont beaucoup ne se vérifieraient pas et la compromettraient. C'est que, malgré l'intensité de sa piété, tant de macérations et d'oraisons jaculatoires, le bon sens et la prudence ne l'abandonnaient jamais. L'histoire de sa vie contient un chapitre consacré à ses actes de prudence, d'esprit avisé et rassis. On y voit, par exemple, qu'elle dissuada un de ses frères, D. Enrique de Mendoza, de se rendre en Portugal, auprès de la fameuse prieure du couvent de l'Annonciade de Lisbonne, Marie de la Visitation, dont les faux stigmates et les extases fictives avaient obtenu, vers la fin du XVIe siècle, un crédit extraordinaire. Catherine, avec son flair de femme et son jugement droit, démêla tout de suite une supercherie qui, longtemps, trompa des hommes fort pieux et tenus pour excellents connaisseurs des faiblesses humaines, dans le nombre, Louis de Grenade[1]. De même, et pour suivre une règle de conduite que donne précisément ce grand dominicain qui fut son conseiller, elle ne sacrifiait pas à ses exercices de dévotion et aux obligations de sa vie intérieure les intérêts de ses

1. Luis Muñoz, *Vida y virtudes del V. P. Maestro Fr. Luys de Granada*, Parte II, cap. X.

parents[1]. Jamais famille de la grandesse n'eut à soutenir autant de procès que ces Mendoza-Mondéjar à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle : frères et sœurs, oncles et neveux, plaidaient les uns contre les autres avec fureur. Catherine aurait pu s'abstenir de comparaître devant les magistrats et les notaires et de prendre parti dans ces discussions : elle ne le voulut pas et estima de son devoir de hâter par sa présence ou son intervention le règlement de tant d'affaires litigieuses. Elle n'hésitait pas non plus à user du crédit que sa piété lui assurait auprès d'un roi comme Philippe II, pour venir en aide à ses proches. Le cas se présenta en 1583, quand il s'agit d'obtenir du roi qu'il empêchât D. Pedro de Toledo, marquis de Villafranca et mari de sa sœur D[a] Elvira de Mendoza, de rejoindre le corps d'armée qui devait opérer aux îles Tercères. D[a] Elvira, qui en sept années de mariage avait été presque constamment séparée de son mari que ses devoirs militaires retinrent aux Pays-Bas ou en Portugal, implora Philippe II dans une lettre datée de Barcelone, le 21 avril 1583, en lui exposant qu'une nouvelle séparation serait « la destruction totale de sa maison et de sa fortune »[2]; mais, ne comptant guère sur la bonté de sa cause pour toucher le cœur du souverain qu'elle savait assez mal disposé envers les siens, elle pria sa sœur D[a] Catalina d'intercéder à son tour, et c'est ce qui nous a valu une lettre de celle-ci au roi d'Espagne, le seul document autographe que nous connaissions d'elle et qu'il a paru à propos de reproduire ici textuellement. Il est curieux de comparer l'écriture des deux sœurs : celle d'Elvire est molle et indécise, celle de Catherine très nette et très bien formée.

S. C. R. M.

Doña Eluira de mendoça mi hermana, mujer de don pedro de toledo, me a enbiado la que con esta ua para V. M[t], encargandome suplique a V. M[t] lo mesmo que ella, y yo confiada en la gran clemencia y begninidad de V. M[t] me atreuo a hazello Representando a V. M.

1. « A estas [doncellas], como á las casadas, se debe aconsejar que nunca por sus espirituales ejercicios dejen de cumplir con las obligaciones de justicia ...porque siempre lo que es de obligación se ha de anteponer á lo que es de voluntad y devoción » (Fr. Luis de Granada, *Sermon de las caídas públicas*, éd. Cuervo, p. 568).
2. British Museum, Ms. Add. 28,344, fol. 67.

el trauajo y afliction de doña eluira, por querer hir el dicho don pedro su marido a esta jornada de la tercera, despues de auer tantos dias que no la a uisto y no teniendo hijo uaron y estando tan enpeñada su casa y hazienda que, presupuesto su modo de proceder en gastar yendo aguora a la tercera, se puede temer que se a de acabar de destruir : lo qual diera ella y yo por bien enpleado si su yda fuera necesaria para el seruicio de V. M[t], mas entendiendo que para su Real seruicio es de poca consideracion y para su mujer y casa de mucho daño, suplico humilmente a V. M[t] sea seruido de mandallo Remediar como Rey y señor nuestro tan justo y piadoso, que nuestro señor nos guarde, prospere y ensalce con aumento de mayores estados para bien de toda la cristiandad. de madrid 31 *(sic)* de abril de 1583 años.

De V. M. su humilde basalla que sus Reales pies besa.

Doña C[la] de mendoça [1].

Le 11 février 1602, D[a] Catalina de Mendoza fut atteinte soudainement d'une violente esquinancie qui lui coupa presque la respiration. Les médecins appelés auprès de la malade jugèrent son état très grave, d'autant plus que le mal s'étendit bientôt au côté droit, puis au côté gauche. Elle-même comprit qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre, ce qui, loin de la troubler, rasséréna son esprit. La perspective de se réunir à l'Époux qui lui tendait les bras lui donna la force nécessaire de supporter sans se plaindre et presque allègrement les très vives douleurs qui la torturaient. Au duc de l'Infantado, son frère, accouru en toute diligence, elle dit : « Je me réjouis de la grâce que vous m'avez faite de venir me visiter, car cela vous permettra de réfléchir à l'état où vous verrez aussi — le plus tard possible, j'espère, — et vous serez averti que nous n'avons d'autre tâche en cette vie que de nous préparer à l'autre. Puisque Dieu a fait Votre Excellence grand sur la terre, efforcez-vous de l'être aussi au ciel. Répandez de larges

1. *Ibid.* — Philippe II fit d'abord droit à cette pétition, comme nous l'apprennent deux lettres du secrétaire Mateo Vazquez à D. Pedro de Toledo et au marquis de Santa Cruz des 4 et 7 mai 1583 (British Museum, Ms. Add. 28,358, fol. 226 et 230), puis il se ravisa sur les instances que lui fit D. Pedro pour participer à la campagne : « Muy bien entendia yo que no hauia de ser buena nueua para V. S. excusalle la jornada de la Tercera, pero los ministros hazen lo que el Rey les manda, y aunque las causas y consideraciones que mouieron a su M[d] para ello mirauan todas a lo que a V. S. y su Ill[e] casa conuenia, pero hauiendose agora representado a su M[d] lo que V. S. ha scripto de tener las preuenciones y todo lo demas tan adelante para yrle á seruir en la dicha jornada, lo ha tenido por bien... » (Mateo Vazquez á D. Pedro de Toledo, 4 juin 1583. British Museum, Ms. Add. 28,358, fol. 238).

aumônes, mon frère, c'est pour cela que nous sont données les richesses. » Puis elle se prépara à mourir en accomplissant d'un cœur contrit et joyeux les actes préparatoires de la grande séparation. La nuit du 14 février, elle l'employa toute en amoureux colloques avec son Dieu, sur le thème de psaumes de David qu'elle récitait en s'arrêtant sur les paroles d'amour; celles-là Catherine les savourait, s'en délectait. *Veni, dilecte mi; veni, dilecte mi,* répétait-elle avec tant de passion qu'on dut l'interrompre en lui disant qu'elle accélérait ainsi sa fin. Quoiqu'elle se fût déjà confessée généralement au P. Lucero et eût renouvelé ses vœux, le lendemain matin Catherine voulut de nouveau se réconcilier, entendre la messe et communier. La mort ne devait plus lui laisser que quelques heures de répit, et ce même jour 15 février, ayant saisi le crucifix qu'on lui apporta et dirigé ses regards sur les assistants, comme pour prendre congé d'eux, puis en haut vers le ciel, la vierge « rendit son âme pure à celui qui l'avait créée en vue d'un si grand bien, avec tant de quiétude et de paix qu'on eût dit qu'elle dormait doucement ou se trouvait, comme de coutume, transportée dans l'oraison ».

Catherine, décédée le 15 février 1602, à l'âge de soixante ans et dix jours, vécut assez pour voir le malheur s'abattre sur la grande maison qui l'avait adoptée. Son frère aîné D. Luis, inculpé d'un crime détestable, passa une partie de sa vie en prison et n'obtint de Philippe II aucune remise à sa peine, il ne fut gracié et réhabilité que sous le règne suivant. Un autre de ses frères, D. Iñigo, auquel sa plaidoirie en faveur des droits de l'infante Isabelle aux États de 1593 donna en France un instant de notoriété, qu'atteste la *Satire Ménippée,* fit un mariage, sinon scandaleux, au moins compromettant, qui le brouilla avec sa famille. Un troisième frère enfin, D. Francisco, plus connu sous son titre d'Amiral d'Aragon qu'il tenait de sa femme, eut son existence troublée par mille ennuis et tourments dus en grande partie à des travers d'esprit[1]. Bref, cette branche autrefois si puissante et consi-

1. Antonio Rodriguez Villa, *D. Francisco de Mendoza, almirante de Aragón,* dans *Homenaje á Menéndez y Pelayo,* Madrid, 1899, t. II, p. 487-610.

dérée du clan des Mendoza subit, dès la fin du XVIe siècle, une dépréciation sensible. Catherine vit tout cela et dut en souffrir, car elle avait l'âme haute et le respect du nom qu'elle devait à son père. On sait que plusieurs maisons de la grandesse se vantent de posséder leur saint ou leur sainte qui leur sert en quelque sorte d'ange gardien. Les Mendoza-Mondéjar n'ont eux dans leur arbre généalogique qu'une béguine dont ils puissent se prévaloir, et cette béguine, qui ne mourut point en odeur de sainteté et qu'il serait même excessif de compter parmi les femmes rares ou très supérieures qui illustrèrent leur sexe en Espagne, déploya toutefois des qualités intellectuelles et morales de premier ordre et des vertus peu communes. Malgré le défaut de sa naissance qui ne lui créait pas un rôle facile, elle sut, en se faisant estimer de tous et en tenant son rang avec non moins de modestie que de dignité, remplir simplement et courageusement des tâches ardues dont peu d'hommes auraient assumé la responsabilité, et contribua ainsi à maintenir quelque prestige à une maison que certains de ses membres, par des écarts de conduite assez graves, avaient compromise et ternie.

APPENDICE

Comparaison de quelques passages de l' « Historia de la vida y muerte de Doña Catalina de Mendoza », ms. 362 du Fonds Espagnol de la Bibliothèque Nationale, et de la « Vida y elogio de Doña Catalina de Mendoza » du P. Gerónimo de Perea (Madrid, 1653).

Voici le début de la biographie de Catherine tel qu'il se lit dans le manuscrit (p. 15) :

Doña Catalina de Mendoza fue hija de D. Iñigo Lopez de Mendoza, quarto *(sic)* marques de Mondexar (y visorrey y capitan general que fue del Reyno de Napoles) y de vna señora destos Reynos, de cuia sangre basta deçir que era poco inferior a la mucha y conoçida nobleça del marques, aunque no tan grande ni rica como el. Nacio Doña Catalina en la ciudad de Granada a cinco del mes de febrero, dia de Sta Agueda, virgen y martir, el año de 1542.

Dans le délayage qui suit, du P. Perea, on remarquera un passage tout à fait inintelligible, celui où il devrait être question de la mère de Catherine; peut-être l'imprimeur a-t-il omis quelques mots :

Nació Doña Catalina de Mendoza en la ciudad de Granada, para que fuesse su virtud flor y corona juntamente de su nobleza. Preuino el cielo el dia señalado de cinco de Hebrero de 1542 en que la Iglesia celebra el triunfo de la ilustre Virgen y Martir Santa Agueda, que como astro ascendiente del nacimiento de Doña Catalina, sino violentò su libertad, por lo menos la empeñò en su imitacion, conservando su virginal pureza entre los matizes de su sangre, derramada, no por la crueldad del Barbaro tyrano, sino por la del diuino amor, que afilò sus azeros para que con los rigores de su penitencia hermoseasse y guardasse los mas blancos armiños de su castidad. Su padre fue Don Iñigo Lopez de Mendoza, quarto *(sic)* Marquès de Mondejar, sobrole la nobleza para la estima y fue esmalte para su luzimiento; no sè si de tan ilustre familia[1], lo fue mas Doña Catalina por su virtud, pues

1. Avant *no sè*, Perea avait dû écrire *su madre*.

lo raro desta fue piedra preciosa que sobrepuja el valor del anillo que la engasta.

Le joli passage du manuscrit (p. 18) concernant les livres de chevaleries que Catherine lisait pour se divertir et compléter son éducation mondaine est ainsi conçu :

Era hermosissima y con esto mui afiçionada a las galas y trages que acrescentauan su rara belleça. Era tambien afiçionada a la lecçion de libros de cauallerias y de otros libros profanos, lleuada asi del gusto que en ellos hallaua como de la falsa persuasion, que entre los cortesanos y damas de aquel tiempo corria, que importaua leerlos para aprender discreçion y escusar otros peores entretenimientos.

Écoutons maintenant comment Perea s'y prend pour noyer dans son galimatias la simple constatation du premier biographe et lui ôter tout ce qu'elle offre d'historiquement intéressant :

Ne se contentó su brio con admirar por hermosa, sino que quiso desmentir el achaque y pension con que de ordinario està humillada de menos aduertida la hermosura, y pudiendola bastar y aun sobrar el gran entendimiento de que Dios la dotò, para que ni aun este lunar de menos discreta tuuiesse su hermosura, se empleò con mas cuidado que necessidad en leer libros profanos, de quien pudiesse sin aprender a ser discreta (por serlo ella tanto), por lo menos estudiar[1] para su gusto, cebando la curiosidad y estragandose la inclinacion a los libros sagrados y licion espiritual.

Plus loin (p. 55), le premier auteur conte le prétexte qui servit à Catherine pour prendre l'habit de béate :

Dios nuestro señor, con quien esta su sierva negoçiaba mejor que con los hombres, la traxo a las manos vna buena ocasion para salir con su christiano intento, y fue que auiendo algunos meses que el Marques su padre y la S^a Doña Maria su tia tenian no se que pleitos en materia de haçienda, finalmente, como tan christianos señores y no menos hermanados en las voluntades que hermanos en la sangre, remataron con vn buen conçierto lo que en justiçia era dudoso. La S^a Doña Catalina, no perdiendo la buen coyuntura que la ofreçia el mucho contento que en todos y mas el Marques su padre causaron

1. Il y a *estudiaua* dans le texte.

estos conciertos, le suplico con mucha instançia que, como en albriçias de ellos a otros repartia merçedes y dones dignos de su mano, a ella por la mesma raçon la hiçiese merçed de darla la liçençia que la auia pedido para vestirse aquel abito de religiosa, que, sin entrar en religion, podia y deseaua vsar en el siglo.

Non seulement, Perea amplifie et dramatise l'incident, mais il met dans la bouche de Catherine une supplique à son père d'une préciosité de mauvais goût et qui est un vrai contresens :

El deseo [de revêtir l'habit de béate] para Dios fue holocausto digno de su agrado, con que despues facilitò su prouidencia y el deseo de Doña Catalina el venir su padre en esta mudança, porque auiendo precedido entre él y Doña Maria su tia vnos pleytos en materia de hazienda, despues, como tan christianos señores y hermanos, quisieron mas deuer a su hermandad y ajustamiento que a la justicia litigiosa. Los conciertos los hizeron con gran paz y conueniencia de las dos partes. Desta paz resultó el gusto, como de los pleytos el disgusto; y hallandose Doña Catalina en presencia de su padre y viendo que su Excelencia auia hecho a otros criados mercedes por lo concertado, ella, puesta de rodillas, con lagrimas en los ojos, le pidio por albricias y donatiuo, no joyas ni galas para la profanidad vistosa, sino licencia para mudar el trage : « O señor y padre mio (dezia), doy à V. Excelencia mil parabienes de la concordia y acuerdo que con mi tia y señora ha tomado; conmigo ha de hazer V. Excelencia otra, que no le estara mal a su hazienda y a la que yo deseo importarà mucho. Dias ha, señor, que tengo esposo, su gusto deste señor quiere que solo vista de su trage y galas; las suyas son de humildad y desprecio. ¿Serà bueno que lo que V. Excelencia no hiziera por respetos de vn hombre, ni se introduxera à querer mandar, por no tocarle, respeto de mi diuino esposo quiera aora estoruar? No, no, señor, pueda mas Dios que un hombre », etc.

La description des états d'oraison de Catherine est donnée en ces termes dans la relation manuscrite (p. 203 et suiv.) :

Con la mucha frequençia y continuaçion deste exerçiçio, y con el grande cuydado y ferbor que en su vso ponia, vino a tener el don de oraçion que Jesuchristo nuestro señor suele comunicar a sus muy familiares y regalados amigos, y este con grados tan subidos y heroicos quanto sus palabras (sin pretenderlo) y mas sus obras descubrian. De la inferior clase donde en esta escuela se pratican las materias y modos

de oraçion que enseñan a limpiar la conçiençia hasta dejarla purificada y desembaraçada para Dios, la pasaron a otras clases superiores con mucha prisa, porque se la dio ella a merecerlo con la diligençia y veras que puso en aquellos primeros prinçipios, pues en sola la consideraçion de las penas del ynfierno entro de manera que el sentimiento de ellas la enajeno y saco de si hasta dar con ella en tierra, donde la hallaron como muerta... De aqui la subieron a tener oraçion con tanto quietud y silençio de todo su interior que ni la imaginaçion con sus varios y ymportunos pensamientos ni el entendimiento con discursos la molestaban, sino que ambas calladas y como dormidas dejauan goçar al alma del grande gusto y satisfaçion que Dios la comunicaba... No solo llego a la quietud y descanso dicho, sino que la hiçieron el alto fabor con que tanto se gloriaua la otra alma tan amada del Hijo de Dios : *Introducit me Rex in cellam veniariam et ordinauit in me charitatem;* que el Rey Jesuchristo, que solo tiene la llabe deste generoso vino de su amor y espiritu con que enbriaga las almas, la tomo por la mano y la entro tan adentro de si que la puso en el supremo grado de oraçion, que los peritos escritores desta facultad llaman oraçion de vnion, porque causa vn tal abraço y junta entre Dios y el alma que solo el autor della la sabe declarar y ponderar, y el almas mientras mas tiene de ella, mas bienes goza y menos se sabe declarar.

Perea suit ici d'assez près la première rédaction, mais il ne peut s'empêcher d'y introduire çà et là sa phraséologie pâteuse et boursouflée :

Con esta assistencia, feruor y puntualidad vino à alcançar el don de oracion, en aquel grado que suele la diuina bondad enriquecer el espiritu de los mas amigos y familiares de su Magestad. No la subieron de golpe al apice de las inteligencias è ilustraciones diuinas : empeçò a meditar para saber contemplar, deuio a su discurso y a la diuina gracia que le ilustraua lo que despues gozò con simple aprehension. Fue estudio a los principios lo que en adelante fue suspension; desarraigò passiones a fuerça de ponderacion de lo que es una culpa y Dios disgustado y poderoso para castigar con vna eternidad del infierno, y tanto ahondò en lo profundo deste que de ponderar y meditar en sus tormentos y llamas cayô desmayada por muchas horas en el suelo, y en el la hallauan como muerta. Desta classe, del temor y meditacion con que purificó su alma, la subio el espiritu diuino a tener vna oracion de quietud y silencio de todo su interior, a quien ni la imaginacion con sus varios è importunos pensamientos, ni el entendimiento con la viueza de los discursos inquietauan, sino que

ambas potencias, ó acalladas, ó como dormidas dexauan a su alma gozar de aquel sumo contentamiento, en que del todo satisfecha a nada aspira ni nada la embaraça... Los desvelos del justo no solo merecen este descanso y sueño, sino que sus ayunos y abstinencias hallan en el trato de Dios abiertas y francas puertas para sentarse en aquellas mesas de estado donde el mismo Dios sirue el generoso vino de dulzuras : assi lo hizo con esta esposa suya, lleuandola por su mano y recogiendola dentro de si, donde la embriagò de la dulçura y suauidad deste vino, engendrador de Virgines y conseruador de purezas. Comunicola pues el señor la oracion altissima que los misticos llaman oracion de vnion, la qual causa vn tan estrecho vinculo y abraço entre Dios y el alma que solo el autor del sabe declararle, y el alma que le goza solo sabe sentirle, pero no puede explicarle. Embarga su grandeza la lengua y dilata la cortedad del coraçon que le percibe.

Ces quelques exemples montrent assez clairement, je pense, comment le P. Perea s'est comporté à l'égard de l'original qu'il avait sous les yeux; il l'a refondu, et en le refondant il l'a gâté. Ne pouvant se résigner à reproduire le récit primitif tel qu'il avait été écrit, sans doute peu de temps après la mort de Catherine, il l'a retravaillé à sa façon, mis au goût du jour, harnaché et empanaché selon les préceptes du style orné de son époque. Le bon Père pensait sans doute avoir définitivement fixé les traits de son héroïne et que désormais personne ne songerait à recourir au document contemporain dont son livre n'est que la redondante transposition. Malheureusement pour lui, mais heureusement pour nous, le document n'a pas péri, il s'est retrouvé et nous permet aujourd'hui de revoir plus distincte et plus vraie, sans tous les ornements postiches d'une rhétorique surannée qui l'obscurcissaient, la figure attachante de cette mondaine contemplative, astre de moyenne grandeur dans le ciel du mysticisme espagnol, — pour parler un peu comme le P. Perea.

A. MOREL-FATIO.

P.-S. — Récemment, le P. Uriarte, de la Compagnie de Jésus, m'a fait savoir, par l'entremise de mon ami D. Eduardo de Hinojosa, qu'il connaît, outre celui de Perea, deux récits de la vie de D[a] Catalina de Mendoza : l'un du P. Rivadeneira,

publié à la fin du XVIIe siècle par un P. García, le second d'un autre jésuite, le P. Francisco Rodríguez. Ce dernier, qui est inédit et dont un manuscrit se trouve maintenant au Collège de Loyola, porte ce titre : *Historia de la vida y virtudes de Doña Catalina de Mendoça, hija de Don Iñigo Lopez de Mendoça, quarto* (sic) *Marques de Mondejar* (voir *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* éd. Sommervogel. Bibliographie, t. VI, col. 1966). Comme ce titre contient la même erreur que celui du manuscrit de la Bibliothèque Nationale *(quarto* pour *tercero),* il est bien probable que la relation inédite dont je me suis servi a pour auteur le P. Rodríguez, né en 1558 et mort en 1627. Quant à l'écrit du P. Rivadeneira, je ne le connais pas : il n'est mentionné dans la *Bibliothèque de la Compagnie* ni sous García, ni sous Rivadeneira ; mais, dans l'article consacré à ce dernier jésuite, Sommervogel cite (*Bibl.*, t. VI, col. 1757) une « *Vida de la Señora Maria de Mendoça Fundadora del Collegio de la Compañia de Jesus de Alcala. Escrita por el P. P^o de Ribadeneyra de la Comp. de Jesus. Dirigida a la Señora Doña Catalina de Mendoça su sobrina y juntamente Fundadora del dicho Coll^o de Alcala. En 30 de março de 1596,* 4°, pp. 53 (copie) ». Il s'agit donc d'une biographie de la tante de Catherine, mais où il doit être aussi parlé de celle-ci.

A. M.-F.

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX

III

La « Sedaca » et la « Nation portugaise » (XVIIIe siècle).

(*Suite* [1].)

§ 5. RÔLE RELIGIEUX ET MORAL DE LA SEDACA.

La *Sedaca* n'avait pas seulement assumé la charge de veiller aux intérêts matériels, pécuniaires et politiques de la « Nation portugaise »; elle avait profité spontanément de l'imprécision de ses attributions et de la considération dont jouissaient personnellement ses membres, pour étendre son autorité sur le domaine religieux et moral.

C'est ainsi qu'elle avait pris la haute main sur tout ce qui touchait aux pratiques imposées par la Loi : dès 1711 [2] elle affermait la boucherie où se débitait la viande *kasser (kascher)*: elle surveillait la fabrique du pain de Pâque, et finit, en 1764, par en installer une qu'elle fit régir par trois anciens [3]. Quand les Juifs avignonnais firent approuver par le roi le règlement de leur « Nation », ils n'obtinrent pas le droit de débiter la viande *kasser* et le pain azyme; ce droit fut réservé à la Nation portugaise, comme celui de la police [4].

Il y avait là du reste pour la *Sedaca* une source de revenus. En 1752, la fabrique du pain de Pâque fut affermée pour l'année moyennant six cents livres, et celle de la boucherie,

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279, 383; 1907, p. 41.
2. N° 4.
3. N° 328.
4. Voir plus haut, p. 64.

moyennant trois mille quatre cents livres[1]. C'étaient de véritables monopoles[2].

La surveillance de la fabrication du vin *kasser* était aussi une source de profits. En 1719, il fut décidé que le rabbin, chargé de cette surveillance sur place et de l'apposition du sceau de garantie, percevrait un droit de cinq livres par tonneau de quatre barriques[3]. Ce droit fut abaissé en 1737 à quatre livres, dont vingt sols pour la *Sedaca* et le reste à partager entre les deux rabbins alors en charge, Falcon et Atias[4].

1. N[os] 193 et 195. Cette année-là le prix du pain de Pâque fut fixé à 8 sols la livre (7 pour les pauvres), parce que la fermière était dans le besoin. Il ne fut que de 7 sols (5 sols 6 deniers pour les pauvres) en 1753; de 6 sols 6 deniers (5 sols pour les pauvres) en 1754. La ferme du pain de Pâque monta à 800 livres en 1754 (n° 225). La ferme de la boucherie avait été adjugée pour 465 livres seulement en 1711 (n° 4).

2. « En cas qu'il y ait quelque vn de nostreditte nation qui sauisat de faire egorger des viandes sans la partisipation par escrit des dits sieurs sindicq et adjoints et dudit fermier, yseluy fermier ne poura prestandre pour raison de ce aucune diminution sur le prix de la ditte ferme, mais bien vnne amande, contre tous ceux qui se miseront de le faire comme ausy contre ceux qui pourront achepter des dittes viandes...» (1719, n° 18).

3. « Por en quanto suelen venir a esta Judios Tudescos de amsterdam, y hambourgo, para vinos casseres los qualles sigun las notisias que tenemos no cumplen con su obligacion el guardar de vener el vino goim ny mesmo de observar las costumbres y ritos requeridos a los que se ocupen de hazer dho vino y siruen de entropiesso a los deuotos que compran dhos vinos allamos por asertado por euittar dhos inconbenientes y deliberamos nos auaxo firmados parnasez y Gabay general deste K. K[a] de Bordeos, que desde oy y adelante nuestro senor K[m] R. Joseph falcon tomara todo cuidado en instruir y ensenar a todos los que hazen dhos vinos los Dinins y Ritos Costumbres y ordenes de nuestros Sabios que deuen segir y obseruar los que hazen dhos vinos y juntamente deve pasar dho senor KK[m] en tiempo de vendimias a las vinnas y lugares a onde se hazen dhos vinos para ver y examinar sy los hazen al deuer y temor de Dios, y allando dho S[r] K. K[m] que lo hazen conforme su obligacion los sellara conforme su costumbre dando su sertificacion de ser hecho casser para que conste en todas partes donde llegaren dhos vinos, y por la asistencia travaxo sello y sertificacion de dho S. K. K[m] sobre dicho vino casser le deuen pagar los que hazen dho vino cinco liuras tornesas por thonel de quatro baricas y en caso que alguno que hizieren vinos se quisiese exemir de tomar las instrucsiones de nuestro senor KK[m], para dhos vinos, como tambien de no sellarlos ny tomar sertificacion de dho senor K[m], pour liurar de no pagar dhas cinco liuras por thonel delinueramos nos avaxo firmados de escluir a los que se exsimieren de lo referido de nuestros funsiones, como tambien que ningun Joudio pueda ocuparce a trauaxar en sus vinos con la mesma peña referida y quedar excluso de yahid destte KK. y sy es pobre que estte admitido en el Rol de la sedaka quedara excluido de la sedaka por termino de dos annos consicutivos, a demas de ser e[x]cluydo de demas de nuestras foncionnes y sy fuere estranxero, caminante [,] el que se quisiere ocupar en dhos vinos encure en las mismas peñas de nuestra deliberacion, y se ara todo lo posible para castigarlo con toda la riguridad que de nuestra facultad dependiere como sedisiozo y inobediente a nuestro mandato y los que obedesieren tendran toda paz y bendicion ajunto todo Iseral amen. Bordeos a 27. agosto 1719... » (N° 19.)

4. N° 79. Pour les démêlés qui surgirent entre la communauté de Hambourg et celle de Bordeaux à propos du droit prélevé sur les vins *kasser* par cette dernière,

a) *Kahal Kadosh*, « communauté sainte. »

Il ne semble pas que l'établissement de bains ait jamais été affermé, mais c'étaient le syndic et les adjoints qui nommaient la préposée, et elle avait l'ordre

...de contenter autant qui depandra delle les personnes qui hiront ches elle et euiter que des hommes n'antret ches elle aux heures que les femmes ont accoutumé d'y aller, et la ditte henriques sera obligée de laisser venir les pauvres gratis a paine cy elle contreuient aux choses sus dittez destre deplacée, et il est de plus ordonné a la ditte henriques de ne permettre qu'aucune nouvelle mariée ne se baigne que par vne permission du sindicq de meme que sy ledit sindicq enuoit defandre le bain pour quelque femme que ce soit elle ne pourra les donner[1].

Le *Talmud Torah* était l'école des enfants israélites. Le *Registre des délibérations* n'en mentionne pas la fondation ; elle est donc sans doute antérieure à 1710. En tout cas, cette école était sous la dépendance de la « Nation ». En 1731, le maître est par elle mis à pied[2]. Un an après, on lui donne pour successeur le Haham Jacob Haïm Atias, en stipulant qu'il prendra un adjoint[3]. Au cours de l'année suivante, on reprend par pitié

voir Malvezin, p. 201-206. Voici une requête, non datée et non signée, mais évidemment adressée à l'intendant par le rabbin en raison du mauvais vouloir des Juifs hambourgeois :

« Il est de coutume et d'établissement invariable dans tous les lieux ou les Juifs sont etablis de payer les droits aux Rabins qui sont en possetion du Sacerdoce comme il se pratique dans leur Juridiction. cest etablissement juste et louable pour produire aux dits Rabins vn emolument quils nont daulres revenus et modique estipende ou la communaute ou ils oficient, de plus il est prouue que ce droit est le principal quy forme la subsistance du rabin de Bordeaux par le traite fait entre la nation et le rabin ce cassouel montant ordinairement trois fois plus que l'estipende annuel... sy la nation dicy faisoit venir quelque chose dambourg de cette espece, le Rabin dudit lieu ne la laisseroit pas sortir sans payer ces droits... Monseigneur je m'adresse a Vostre Grandeur pour me rendre justice et avoir egard a mes raisons solides que la necessite ou est que je me trouve moblige auoir recours a vostre clemence et authoritte. » (Arch. départ., C 1090.)

1. N° 83, 1738.

2. « ... Este dia veinte y cinco de septiembre [1731]... hemos convenido vnanimamente en presencia del Sr Kaham, que destituymos a Penco de ser mas mestre de el Talmut Tora por razones que nos an sido comunicadas, y no auer obedesido a los senores Gabay y Parnazes... » (N° 58.)

3. « Como nos fue pedido por differentes deste kal de tener un maestro pasifico y de merito para el enseno de los Estudiantes en nuestra santa Ley, se a presentado el senor Hazan atias y auiendonos ofressido de ensenar a todos los que quizieran aprender en su cassa, lo aseptamos por Maestro con condicion que dho Sr hahan asistira en la Escuela, en las oras competentes para poder dar sus Lisionnes La manana desde las ocho astta las onze La tarde desde la vna astta las quatro y que puedan estudiar los disipolos para Ladinar y Resit sera obligado dho senor haham de tener vn ajudante en dha Escuella, capas de poder dar lisionnes y para el sallario de dho senor hahan

l'ancien maître[1], qui sans doute eut alors les fonctions d'adjoint. Le *Talmud Torah* dut disparaître, car en 1760 « plusieurs particuliers proposoient d'établir un thalmud thora ou ecole generale pour l'instruction des enfants et empecher les desordres quil causent faute d'ecole pour les retenir atendu que les peres en general nauoient pas les facultés necessaires pour payer des maîtres »; et, la même année, on redigeait des statuts pour cette nouvelle école[2]. Celle-ci dut encore péricliter et disparaître, car en 1772 un certain nombre de particuliers adressaient aux anciens une pétition, proposant l'augmentation du prix de la viande d'un sol par livre « afin de pouvoir de son produit établir un Talmud Thora »[3].

En principe, les Juifs peuvent parfaitement se marier sans l'intervention d'aucune autorité religieuse. Le père de famille a le droit de donner lui-même la bénédiction matrimoniale et exerce ainsi une sorte de sacerdoce. Il n'en était pas de même parmi cette société fortement constituée qu'était la Nation portugaise. Un procès-verbal de 1711 nous le prouve :

Il a este pareillement deliberé, a la pluralité de voix en conseruant ce quy a estté obserué par cy devent que neul de nostre ditte Nation ne poura donner la Benediction Nuptiale a qui que ce soit de nostre ditte Nation sans exception de personne a moins que le propose pour cespt effet net au plus tôt le consentem[t] du dit sindicq ou des adjoins, qui seront pour lors en charge[4].

Il y avait là sans doute une précaution d'ordre social, mais

atias la sedaca por los que no pudieren pagar, se le a senalado el darle ciento y veinte cinco liuras cada ano, cuartel por cuartel y resiuio del senor alexandro Gabay de presentte trainta vna liuras cinco sueldos por este cuartel, y queda pago asta la entrada de nuebo Gabay. Bordeos a primero 7[bre] 1732. » (N° 62.)

1. «... Juntados a la requisison del senor Brandon quien nos represento la grande nesesidad de Penso y protestaciones que nos hizo de parte de dho que alauenir seria mas prudente en su prosseder y obedeser a los ordenes de los senores gabay y parnasez hemos deliberado que le sera pagado lo que le fuere deuido astta la deliberacion en que fue destituido atendiendo a su peticion se le acordo que a lauenir tendra su escuella para los pobres y por el sallario le sera pagado por nuestro Gabay cien liuras por anno quartel por cuartel que es vente y cinco Liuras cada vno. Bordeos a primero digo a 15 marco 1733... » (N° 66.)

2. N[os] 273 et 280. C'est le 29 mai 1758 que les jurats de Bordeaux décidèrent de créer des écoles publiques et d'appeler pour les diriger les Frères de J.-B[te] de la Salle.

3. N° 400.

4. N° 3.

aussi une mesure fiscale, car on lit dans le même procès-verbal :

...laquelle dite permission le sindicq qui sera pour lors en charge ne poura refeuser, a ceux qui se voudront marier en par eux payant plus tot [1] au sindicq pour lors en charge, savoir ceux qui receueront en dot six mille liures et au dess[o]us la somme de traize liures et recevent au dessus de la ditte somme de six mille liures quele qu'elle puisse esttre vingt et six liures le tout au profit des paubres de nostre Nation...

En 1736, on trouva plus équitable de fixer le taux à trois livres par mille livres de dot [2]. Enfin, en 1766, il fut décidé qu'à défaut de dot portée au contrat (quelques-uns sans doute évitaient de la mentionner pour n'avoir rien à payer), « la taxe sera faite par Messieurs les syndic et adjoints qui seront en charge relativement à leurs facultés, laquelle somme ils seront tenus de payer avant de pouvoir se marier, sauf s'ils se trouvent trop taxés de faire leurs représentations à la Nation en assemblée [3]. »

L'autorité paternelle se trouvait limitée par la nécessité de faire intervenir le syndic, représentant de la Nation ; mais d'un autre côté elle se trouvait garantie par l'interdiction de contracter mariage sans le consentement du père. La Nation sauvegardait donc à la fois ses prérogatives en tant que société et celles du chef de famille. Toute contravention exposait à des peines redoutables : c'était l'expulsion pour celui qui avait « fait » le mariage, c'est-à-dire béni les époux ; pour les témoins, c'était le *herem,* l'anathème, et, s'ils étaient inscrits au rôle des pauvres secourus, la radiation ; quant aux pauvres non secourus, c'était l'expulsion pure et simple. L'expulsion était

1. « A condition qu'ils payent auparavant. »

2. « Como ay vnna constitucion ansiana que tray que los que se casaren dando le mil liubras ou asta seix mil Libras pagaran un Doblon de treze Libras y el que casare con siette mil astta cinquenta mil no pagara que dos Doblonnes allando esto injusto convenimos para que la Ley sea ygual que de cada mil Liuras que reciua de dotte pagara a la Sedaca un escudo de tres Liuras y no se le podra dar lisencia para casar sin auer pago. » (N° 74.)

3. N[os] 349 et 350. Je reviendrai plus loin sur la question des mariages entre Juifs portugais et de leur légalisation au point de vue de l'état-civil.

demandée à l'intendant, qui se trouvait mettre ainsi la force publique au service de la religion juive [1].

La remise d'un anneau d'or ou d'argent à une femme et la récitation d'une certaine formule en présence de témoins constituent chez les Juifs ce qu'ils appellent les *quiddouschin* (fiançailles), et dans certains pays engagent l'homme et la femme d'une façon indissoluble. La communauté de Bordeaux n'admettait pas les *quiddouschin* clandestins. Il fallait l'autorisation des parents et de la « Nation ». Dans le *Registre des délibérations,* il est assez souvent question de *quiddouschin* donnés dans des conditions répréhensibles et même frauduleuses. Invariablement les anciens, soit après avoir consulté le *Beth-Din,* tribunal formé par le rabbin et les « gens experts dans la Loy » [2], soit de leur propre autorité, prononçaient la nullité [3].

1. « Nous assambles chez Monsieur Silva nostre sindicq il nous a ete represante quil setoit fait vn Mariage caché entre les nommes Daniel Nonez et la fille Dalvares platero sans en auoir obtenu le consentement des peres, et sans auoir donne conoisance a nostre sindicq et au haham, comme il est ordonne par nos presedentes deliberations et comme de pareils mariages sont contraires au bon ordre et aux Reglemens et deffences que la Nation a faites en divers tams et quils tirent a des consequences extremement dangeruzes, et qui tendent au Rambersement de toutes sortes de Loix, et a la soumission que les enfants doivent a leurs peres, nous auons jeugé deuoir y metre ordre et empecher autant quil peut dependre de nous que de pareils desordres ne continuent, c'est pour quoy nous auons vnanimement resolu et ordone ce qui suit, que nous apelerons deuant nous le pere de la fille et le nomme Benjamin Tudesco beau fraire du dit Nounes, espoux, lequel on nous a raporté auoir fait ledit mariage, ce qui ayant ete fait seur le cham, le dit Platero pere nous a represante que sa fille auoit ete mariée contre sa volunté, en presance de temoins quil nous a nommes, et qui par leur presance ont encuru la painne portée contre ceux quy se trouvent en des pareils Mariages, et le dit Benjamin Tudesque quy auoue auoir fait le dit mariage, pour reparation de quoy nous fairons des diligences aupres de Monseigneur lintendent pour obliger ledit Benjamin a sortir de la ville sans pouvoir y rentrer, qua legard de ceux quy ont seruy de temoins ils seront tous mis en herem, et quant a ceux qui sont seur le Rolle de nos pauvres ils en seront dechus des a presant, et pour les pauvres qui ne sont pas compris dans le Roolle il sera egalement [demandé] leur expultion de la ville aupres de Monseign[r] l'intendant, et pour mettre vnne ordre pour lavenir, et euiter de pareils desordres nous auons deliberé que tous les particuliers de nostre Nation qui se troueront en pareil cas, soit pour faire vn mariage ou comme tegmoins sera exclus du corps de la Nation nous referent aux presentes deliberations a se sujet. » (N° 206, sans date, entre le 17 janvier 1752 et le 17 janvier 1753.)

2. N° 481. Le *Beth-Din* consulté pour une affaire de ce genre (n° 248) est formé par le rabbin de Bordeaux, celui de Carcassonne et un M. Abraham Lopes.

3. Le procès-verbal suivant nous expose le raisonnement subtil par lequel ces casuistes formalistes établissaient la nullité de tels *quiddouschin* :

« Por ser que ay Ascamá [a] antigua la Escrita aqui Bordeaux con los Ancianos de la ciudad las cabezas del Kaal con nuestro señor H. H. todos ellos de acuerdo resolvieron hazer vallado a la Ley, para valladar vallado par apartar a pueblo de A. [b] de la pro-

a) « Convention, ordonnance » (ailleurs « approbation »).

b) Adonaï.

Beaufleury[1] et, d'après lui, Malvezin[2], nous expliquent ce qu'était la *halitza,* formalité que devait remplir l'homme qui

hibicion, y escrivieron y firmaron contada fortaleza y escomuniones del general a todo el pasan sobre los contados que diputaron como està declarado en el Libro del Kaal : que ningun Israëlita no pueda dar Quidusim aqui en Bordeaux a ninguna muger soltera, y &a sin lizencia de padre y madre de ambas dos partes y del mahamad[a] y del H. H. del Kaal, y agora como se muchiguaron los atrevidos y desatentos, y toman dos Testigos y dan Quidusim sin lizencia de sus padres y sin lizencia del mahamad y del H. H. y por pecados se muchiguaron los tropiezos y quantos pecados ligeros y graves, y hazen todo con locura y seguedumbre y faltos de conosimiento sin conoser lo que hazen, y fué en escuridad su luz, echos ellos en la escuridad no vieron luz, y agora en ajuntarse las cabesas del pueblo apasentantes las obejas santas varones del mahamad los santificantes en Temor de A. de cierto ellos los ancianos mayorales diputados los fieles de la Nacion se ajuntaron auna con su H. H. y hizieron Ascama con toda fortaleza con herem, niduy y sematái, y maldiciones por todo el que resolvera por hazer contra la ascamá esta que en ella acuerdan todos los del mahamad con fuerza del Beth-Din, y de su H. H. y esto que hizieron en acuerdo de todos como lo dicho ariba que ningun varon ny muger mancebo y donzella, viuda, soltero, o soltera no a ellos lizencia por dar Quiduzim este a este sin lizencia de los SSres del mahamad y de su H. H. y esto es de acuerdo de todos y si Dios libre se hallare un varon que hiziere con sobervia por passar la dicha Ascamá y quisiere dar Quidusim sin lizencia del mahamad y de su H. H. de afueras que es enheremado y apartado de la compaña de Israël y perteneciente apenas como estas, que los Quidusims no son de ningun valor, y de agora acordamos en la ascama con toda fortaleza como la fortaleza de los autores para hazer comun plata de los Quidusims si es plata ò valor de plata oro ò valor de oro y toda cosa que es pertenesiente a poder dar Quidusim con ella, nos lo hazemos comun en aquel momento que va a darlo por Quidusim a la muger y se hizo comun totalmente y ya salio de la juridicion del que lo va a dar por Quidusim, que es comun a todo hombre que es merecido a el y la muger que merecio en el ello merecio de lo comun sin ningun modo de Quidusin en el mundo y lo todo hyzimos a la opinion de todos los autores, los que entienden que aun en este tiempo todo lo que acordaron y hizieron comun los del mahamad con su H. H. lo todo se hizo como la orden de los sabios, y sobre esto fué dicho lo que hizieron comun el Beth Din es comun, y tambien los testigos los allados que subio en su ydea para atestiguar en unos Quidusims como los dichos ariba que biene a ser hombre ò muger el que dio Quidusim y la que resibio el Quidusim sin lizencia del mahamad y del señor H. H., desde agora nos otros con fuersa de la Ley santa enheremamos a los Testigos de la hora que se resolvieron a testiguar en unos Quidusims como los dichos y sean engeremados y apartados de la compaña de Israël y invalido de poder servir a toda cosa de la hora que resolvieron ser testigos y ellos engeremados y prohibidos de no poder estar a quatro pasos serca de ellos y tambien nos condenamos para apenar a ellos segun nos pareciere, y a segun todo lo dicho son los Quidusims delante los testigos invalidos desde el principio y se halla que no posaron los Quidusims sobre ellos de ningun modo ni manera sea de parte de la Azienda que le dio Quidusim que ella es comun desde el principio, y si por parte de los testigos que son invalidos por tanto no ay fundamento ninguno en los Quidusims dichos ariba desde agora y asta siempre, y todo el que obedeciere posara sobre el las Bendiciones dichas en la Ley, y sera Bendito de el señor Bendito gososo y alegre hasta venir el Redemidor que sea aprisa. Deliberado en Bordeaux, a onse de Abril 1782. »

Suivent les signatures des anciens de la Nation, et une attestation en hébreu avec deux signatures également en hébreu (nº 503).

Ainsi, par le fait même de leur intention de désobéir, l'homme et ses témoins se trouvent avoir été frappés du *herem* au moment de la remise de l'anneau. Celui-ci est devenu par conséquent propriété commune, et il n'y a pas eu de *quiddouschin* donnés.

1. P. 132-142.
2. P. 277-281.

a) *Mahamad* est une épithète équivalente à « vénérable », « respecté » et désigne évidemment ici le Conseil des anciens de la *Sedaca.*

se refusait à épouser, quand elle devenait veuve, la femme de son frère. La « Nation » intervenait également ici. Tel fut le cas pour l'affaire de ce genre dont nous parlent Beaufleury et Malvezin. C'est sur l'ordre des anciens que la requête de la veuve fut examinée par le Beth-Din, assemblé par le rabbin[1].

Nous voyons encore la « Nation » s'ériger en tribunal pour juger une affaire de séduction, en 1781. Elle condamna le séducteur à payer soixante livres « pour servir à la nourriture et frais d'accouchement », plus cent livres par an à dater du jour de la naissance jusqu'à ce que l'enfant atteigne ses treize ans, époque à laquelle celui-ci devra toucher trois cents livres. Au surplus la Nation *permet* à la jeune femme, en cas de refus, de « se pourvoir devant les Juges à qui la connoissence en appartiendra »[2].

Un cas de bigamie lui avait été soumis l'année précédente[3], et la « Nation », sans même consulter le Beth-Din, prononça la nullité des seconds *quiddouschin :* « La loy semble ne pas defendre la multiplicité des femmes, la Nation peut du moins se flater de n'avoir jamais vu chès elle un Exemple aussi pernicieux; que si les Orientaux pratiquent quelquefois cet usage, la Nation ne la pas moins envisagé comme contraire aux mœurs, à l'ordre public et la foy conjugale; qu'il est donc de toute nécessité de reprimer un engagement aussi irrégulier... »

Cette autorité des « anciens » de la Nation était reconnue par les tribunaux. Dans l'affaire du divorce de Samuel Peixotto, dont parlent Beaufleury et Malvezin[4], et qui avait été portée devant le Châtelet de Paris, ce tribunal s'en remit à eux du soin d'indiquer une solution conforme à leurs usages[5].

1. 1768, n[os] 365 et 368.

2. N° 494. En 1772, vu l'avis du rabbin et du Beth-Din, la Nation condamne David Pereyra à payer à Abigaïl Costa Arpalhão 600 livres « pour lui tenir lieu de domages et interets, si mieux le dit David Pereira n'aime de l'epouser » (n° 402).

3. N° 481.

4. Beaufleury, p. 126; Malvezin, p. 230.

5. « Extrait des sentences du châtelet de Paris, rendues entre sieur Samuel Peixotto et Madame Sara Mendes Dacosta, les dix may et vingt juillet mil sept cent soixante dix-neuf.

» ...Disons que les dittes parties... seront entendues en personne et en présence l'une de l'autre par deux Rabbins de la Nation Juive portugaise... les dits Rabbins donneront aux Parties acte de leurs comparutions ou defaut, dresseront personnellement, même feront signer aux Parties s'il y echeoit les actes qu'il croiront devoir

L'autorité des anciens s'étendait même aux questions de simple charité entre Juifs. Nous les voyons prononcer l'excommunication contre un propriétaire et sa famille pour avoir augmenté le loyer de deux femmes veuves, la mère et la fille[1].

Le rôle du rabbin, dans la religion israélite, n'est pas assimilable à celui du prêtre dans le catholicisme. C'est un homme plus ou moins versé dans la connaissance des livres saints et du rituel. Son ministère n'est nullement indispensable.

Cette considération explique comment les rabbins, avant l'organisation napoléonienne, ont eu un rôle très subalterne par rapport aux représentants de la communauté, c'est-à-dire, à Bordeaux, le syndic et les anciens de la « Nation portugaise ».

La Nation portugaise a reconnu et rétribué, dans le cours du XVIIIe siècle trois rabbins, Joseph Falcon, Jacob Haïm Athias et son fils David Athias. Il est souvent question d'eux dans le

rediger conformement aux vsages des Juifs portugais... le lundi dix mai mil sept cent soixante dix-neuf.

» Disons que notre sentence du dix may dernier sera executée suivant sa forme et teneur si mieux n'aime le sieur Peixotto se retirer dans l'assemblée de la Nation des Juifs portugais de Bordeaux laquelle sera convoquée à sa requette... a l'effet seulement par la ditte assemblée de nommer des anciens au nombre de quatre au moins parmi lesquels le sieur Peixotto en choisira deux pour remplir la fonction attribuée aux Rabbins dans notre précédente sentence. » (N° 482.)

1. « Nous assemblés chez monsieur mirande notre sindic, il nous auroit été representé par quelqu'un des messieurs, que le Sr Mardochée fonseca, au mepris de nos reglements conformes a tous ceux qui se pratiquent dans tous les pays que nous habitons auroit encheri le loyer de la maison q'habite la Ve fonseque et la fille veuve et orpheline, afin de les forcer d'en sortir, et la prendre a leur prejudice, nous auons mandé le Sr Mardochée fonseque, et après qu'il nous a auoué la faute qu'il a faite, mais sans vouloir la reparer, nous luy auons representé que ce qu'il auoit fait etoit très repréhensible contre les loix divines et humaines et nous l'auons exhorté de s'en repentir et de s'en remettre a ce que nous reglerions a ce sujet ce qu'il a refusé constament sur quoy nous luy auons fait sauoir que nous ne pouuions nous ecarter de nos regles ordinaires en pareil cas s'il persistoit dans son refus et rien n'ayant été capable de le vaincre, nous auons condamné vnanimement le dt Mardochée fonseque a payer par forme de dedommagement a la veuve fonseque la somme de six cens livres, et par forme d'aumone cent livres a la caisse de nos pauvres et jusqu'a parfait payement de ces sommes le d. fonseque et sa famille seront privés de toutes nos fonctions soit en vie ou pour mort, defendant expressement de leur accorder le bain, de leur fournir la viande ni l'enterrement en cas de mort; et nous deffendons a tous ceux qui composent la nation de se preter a luy et a sa famille pour aucune chose contraire au présent reglement, soit en prenant de la viande pour eux, ou en tuant des volaille, ou en faisant tuer pour leur vsage, sous la peine de Beraja pour ceux qui ne sont pas au role des pauvres, et pour ceux cy sous peine d'etre rayés du role pour toujours; Borx ce 31 mars 1755. » (N° 234.)

Registre des délibérations. On trouvera plus loin leurs inscriptions funéraires avec quelques détails biographiques.

En dehors des cérémonies de la synagogue, où il avait sans doute un rôle plus actif qu'aujourd'hui, et plus analogue à celui du *hazan* (chantre, officiant), le rabbin était chargé d'un certain nombre de fonctions. Dans le procès-verbal où est enregistrée la nomination de Jacob Haïm Athias, comme successeur de Falcon (1738), il est stipulé que « le dit sieur Athias faira toutes les fonctions espirituelles de la Nation »[1].

C'était lui, on l'a vu, que les anciens chargeaient de surveiller la fabrication du vin *kasser*. Ce n'était pas une sinécure, car il fallait assister au foulage du raisin, à la mise en barriques, à l'ouillage, etc., c'est-à-dire à tous les soins que réclame le vin.

Dans l'exercice de toutes ces fonctions, le rabbin était assujetti à la plus stricte obéissance vis-à-vis des anciens. En 1739, Jacob Haïm Athias ayant, de sa propre autorité, mis un *soget (schohet)* en interdit, l'assemblée le fait comparaître lui-même pour lui donner lecture du procès-verbal de sa nomination et des conditions auxquelles elle a été faite, à savoir qu'il ne pourra publier aucun ordre sans la volonté expresse du syndic et du Parnas[2].

En 1745, on lui rappelle qu'il « ne pourra faire aucun mariage sans une permission expresse de nostre sindicq et adjoints », et « qu'il sera tenu de publier tout ce qui luy sera adressé a cet effest par nostre sindicq, ces adjoints et deux ansiens de la nation a telle paine quil sera desside par le sindicq et adjoints sans qu'il puise san dispencer »[3].

1. N° 85.

2. « Nos avaxo firmados deliberamos, que auiendones juntado en cassa del senor Jacob tholedo nuestro gabay para deliberar lo que conbiene azer y ordenar tocante los sogels que suelen degolar en esta tierra y sobre la defensa que hizo el senor Kakam Atias a alguno dellos de continuar sus defensas digo, fonciones y auiendolo dho senor atias publicado sin orden ny communicarlo a los senores gabay y Parnases segun estaua obligado de azerlo en conformidad de nuestra deliberacion de 7 de dexiembre 1738 por lo qual fue dicho senor atias nombrado por nuestro Kakam, hemos deliberado de mandar buscar a Dho KK y auiendole leydo la susdicha deliberacion de 7 deciembre le ordenamos de conformarce a ella y no poder en cual quier tiempo ny por qualquier razon dar ordenes ny publiar la menor cosa sin orden expresa firmada de los senores Gabay y Parnas conforme a la deliberacion de 7 Xbre de su cargo no se lo auiendo dado, que deuaxo desta condicion espresa firmada por el mismo... 31 agosto de 1739. » (N° 89.)

3. N° 121.

En 1752, pour une raison qui n'est pas indiquée, mais qui doit toucher à la confection du vin *kasser,* il est suspendu; si on lui rend l'activité peu après, c'est « aux conditions de ne pas residiver »[1].

Quand son fils David lui succède, on a soin de stipuler que ce n'est pas d'une façon irrévocable, et qu'il devra occuper dans le *Talmud Torah* la place que les administrateurs lui donneront[2]. A partir de 1778, celui-ci est obligé de tenir un double du registre des mariages, des naissances et des morts « sous peine de dix sols pour chaque manque »[3].

Nous avons vu déjà que la *Sedaca,* en tant que Société de bienfaisance, était en relation avec plusieurs « congrégations » d'Orient et avec la communauté d'Amsterdam[4], qui lui servait souvent d'intermédiaire pour l'envoi des secours. Mais ce n'est pas seulement pour l'accomplissement du devoir de charité que le *Kahal* de Bordeaux communiquait avec ces centres judéo-hispaniques. Le désir de rester dans l'orthodoxie, de maintenir une sorte de catholicité entre eux et les *Sephardim* de tous les pays, le prestige aussi de tout ce qui venait, soit de Terre-Sainte, soit d'Amsterdam (la ville où l'on imprimait la plupart des rituels en langues espagnole et hébraïque[5]), empêchaient ces négociants, ces banquiers, ces armateurs, de s'isoler dans leur prospérité. Docilement ils écoutaient et sollicitaient les avis des sages, des *hahamim;* ils les trans-

1. N° 205.
2. N° 275.
3. N° 457. La requête suivante, qui se trouve aux Archives départementales (porlef. C 1090), sans date et sans signature, nous édifie sur la situation morale du rabbin avant le régime napoléonien : « Sy monseigneur lintandant vouloit bien prendre la peine de faire une petite mercuriale aux chef de maison de la nation portugaise sur le peu de respect et de deference quils ont pour leur Rabin ce seroit vn surcroit dobligation et de reconnoissance que tous en general et vn chacun en particulier auroit a sa bonté par la bonne regle qui en resulteroit. L'Impetrant sent bien son hardiesse dans une pareille demande mais la vigilance, la soigneuse atention de Sa grandeur sur le moindre sujet et surtout la magnanimité de Son Cœur sont les garands de ce quelle ne trouuera pas mauuaise son entreprise.

» Comme les lumieres de Sa grandeur sont au dessus extremement de celles du supliant elle saura se seruir des moyens et de pretexte pour leur faire la mercuriale, sans quil paroise quil lait recherchée. »

4. Sur cette communauté, « nouvelle Jérusalem, » et ses colonies, voir Th. Reinach, *Histoire des Israélites,* p. 237-50.

5. Voir Kayserling, *Biblioteca española-portugueza-judaica* (Strasbourg, Trubner, 1890, p. XIII).

crivaient sur leur registre des délibérations, quand ceux qui les donnaient ne les écrivaient pas eux-mêmes dans l'une des deux langues maternelles : l'hébreu et l'espagnol. Ils se soumettaient ainsi à une surveillance, à une direction morale, à une inquisition qui leur garantissait à eux-mêmes la pureté de leurs mœurs et la conformité de leurs pratiques avec la Loi [1].

En 1728, la Nation reçoit une lettre des « Señores Hahamims y Rap de Saphet » qui demandent qu'on aille chez la baigneuse et qu'on prenne les noms des femmes qui transgressent le précepte. Cette lettre était appuyée par une autre, du Gabay du KK d'Amsterdam, de la part des « Señores du Mahamad » [2].

En 1773, les envoyés de Jérusalem donnent, conjointement avec le rabbin, une consultation sur la question de savoir si les Juifs peuvent monter la garde le jour du sabbat comme l'ordonnent les « Señores governadores y jurados », à cause d'une révolte causée par la disette [3].

La science du *saliah* était volontiers mise à contribution. On profitait de son passage pour lui faire examiner les *schohelim* et leurs couteaux [4], ou donner son avis sur des cas de *quiddouschin* clandestins.

En accueillant les *schelihim* et en leur remettant, comme nous l'avons vu, l'aumône qui leur était *due* en qualité de représentants des communautés d'Orient, la *Sedaca* ne faisait que remplir un essentiel devoir religieux de la communauté bordelaise; mais par là même elle affermissait son autorité, fondée en principe sur la nécessité de l'union charitable, morale et religieuse entre tous les membres épars du Judaïsme espagnol [5].

1. Il y avait jusqu'à un certain point réciprocité à cet égard. Parmi les *ascamoth* (approbations) mises en tête du *Sepher Helischbats* (Livre de Simon fils de Tsemah) publié à Amsterdam en 5498 (1738), figure celle du rabbin de Bordeaux, Joseph Falcon, datée de 5495 (1735). Parmi les souscripteurs on trouve le gabay de Bordeaux, Benjamin Gradis, et d'autres notables auxquels l'auteur donne le titre de *parnassim*. Le tout en hébreu.

2. N° 38.

3. N° 412.

4. Un certificat relatif aux *schohetim* est donné par Joseph Azulay, envoyé d'Hébron, en hébreu et en espagnol, « Bordeos y fin del año 5515 » (1755).

5. Dans son *Histoire des Juifs de Bayonne,* M. Henry Léon nous montre d'une façon pittoresque le prestige des *schelihim* d'Orient sur les Juifs bayonnais (p. 325-6). — On trouvera un aperçu intéressant sur les *sephardim* d'Orient (et aussi d'Amsterdam) dans *Los judíos españoles en el imperio austriaco y en los Balkanes* (*Boletín de la R. Academia de la Historia*, 1904, t. XLV, p. 208-287), par le marquis de Hoyos.

Du reste, ce qui, plus encore, fit le prestige de la *Sedaca,* ce fut le rôle tutélaire que les circonstances l'amenèrent à jouer au milieu d'un pays où l'existence était sans cesse menacée. Ce rôle, nous l'avons pu apprécier quand nous avons examiné les rapports du syndic et de ses adjoints avec le gouvernement et ses représentants au point de vue fiscal et au point de vue de la police. Mais là ne se bornaient pas les relations. Indépendamment des générosités plus ou moins volontaires dont bénéficiaient le roi ou les gens bien en cour, la Nation savait profiter des occasions pour manifester ses sentiments de reconnaissance et de loyauté vis-à-vis d'un pouvoir qui non seulement l'avait laissée se constituer à peu près à sa guise, mais en fait l'y avait aidée. En 1744, Louis XV étant malade, des prières furent faites pour sa guérison[1]. En 1774, lors de sa dernière maladie, il en fut de même[2]. Le 28 février 1775, le syndic et les adjoints allaient complimenter le premier président, revenu d'exil, et le comte de Noailles, commandant en chef de la province de Guyenne, venu pour réintégrer le Parlement[3]. Quelques années après, toutes ces démarches furent largement payées par une visite des princes de Condé et de Bourbon à l'une des synagogues de Bordeaux, où le syndic et les adjoints eurent l'honneur de les recevoir, ainsi que cela est consigné dans le *Registre des délibérations*.

Relation. Vendredi trente juin mil sept cens quatre vingt, a cinq heures apres midi, leurs Altesses, les Princes de Condé et de Bourbon firent dire à la nation qu'ils viendroient le soir à neuf heures a une de nos sinagogues, dans cet court intervale, la Nation fit decorer la sinagogue de Paëz ruë bouhaut, on fit un Dais en damas cramoisi avec des crepines en or, on tapissa le corridor, on fit joncher et orner les portes avec des guirlandes de laurier, toute la ruë bouhaut fut illuminée, le guet a pied étoit aux entrées et le long du corridor et un detachement du guet a cheval tenoit la foule écartée. un peu apres neuf heures on annonça les Princes par des acclamations de Vive

1. Arch. départ., C 1090: prière traduite en espagnol et en français par le rabbin Atias.

2. Voir le *Procès-verbal des mesures prises par la Nation juive portugaise de Bordeaux, à l'occasion de la dernière maladie de Louis XV*, extrait du *Registre des délibérations* (nº 423, 4-13 mai 1774), par M. Louis Léon, dans le t. XLI des *Archives historiques de la Gironde* (p. 132).

3. *Reg. des dél. de la Nat. port.*, nº 428.

le Roi, une deputation de quatre anciens de la Nation reçut les Princes a la porte d'entrée, trois cath^{rs}[1] a cause du samedi portoient des flambeaux d'argent et marchoient au devant, le syndic et trois anciens reçurent les Princes a l'entrée de la sinagogue[2] et les accompagnerent sous le Dais, ou se plaça aussi Mgr le Marechal Duc de Mouchi commandant de la Province : les autres seigneurs de la suite des Princes se placèrent au devant du Dais, et M^{rs} les Jurats avec les anciens de la Nation vis a vis. deux anciens de la Nation étoient a chaque côté du Dais pour repondre aux questions que fairoient les Princes. Les portes de l'hehhal[3] étant ouvertes, le Prince de Condé dit de commencer. On chanta le Ps. 185, on fit ensuite la Priere pour le Roi, que les Princes lurent en françois et on chanta imloch[4]. Les Princes firent plusieurs questions et marquerent leur satisfaction d'une maniere bien flatteuse pour la Nation. Les Princes se leverent, et le cortège suivit dans le même ordre de l'entrée. Le lendemain samedi, les Princes étant partis a huit heures du matin, le syndic et trois anciens furent a midi chez Mgr le Marechal Duc de Mouchi pour le remercier de l'honneur que la Nation avoit reçu. Mgr le Marechal fit a la deputation l'accueil le plus gracieux et ajouta que les Princes l'avoient chargé de faire des remercimens a la Nation = enregistré le 2 juillet 1780[5].

Il y eut là comme une reconnaissance officielle, aussi officielle qu'elle pouvait l'être alors, du droit qu'avaient fini par prendre les Juifs de Bordeaux de pratiquer ouvertement leur religion. C'est à la *Sedaca* qu'ils en étaient redevables, à la *Sedaca,* qui pendant un siècle avait mené à travers tant de récifs la chaloupe d'Israël.

G. CIROT.

(A suivre.)

1. *Catholiques.* On sait que le sabbat commence le vendredi soir.

2. En marge : « Le Sr B. de George barangua les Princes a la porte d'entrée et le Sr Lopes l'ainé a celle de la sinagogue. Cette relation se trouve dans la *Gazette d'Utrecht* du *(un blanc)* juillet 1780. »

3. Tabernacle.

4. Premier mot du chant qu'entonne le ministre officiant avant la rentrée du *Sepher* à l'*Hehal*

5. N° 479.

LES JUIFS ESPAGNOLS DE SAINT-ESPRIT

CHANSONS ET PRIÈRES

Les Juifs d'Espagne, chassés de leur pays par le décret d'expulsion que l'Inquisition avait obtenu de Ferdinand et d'Isabelle en 1492, s'étaient réfugiés en Portugal et de là en France. Un grand nombre vinrent s'établir à Saint-Esprit, près Bayonne, s'installant en colonie d'abord, sous le nom de nouveaux chrétiens, puis arborant peu à peu leur drapeau, grâce à la tolérance qui leur avait été accordée par la faveur des rois, et même celle, intéressée, du curé de la paroisse. Ils y vécurent donc pendant des siècles, groupés, tolérés et exerçant leur culte, dont ils affichèrent peu à peu les cérémonies.

Outre leurs prières traditionnelles, ils connaissaient un certain nombre de cantiques et de chansons relatifs à l'histoire de leur religion et de leurs ancêtres. Ils les chantaient en chœur au renouvellement de certaines fêtes en dehors de la prière et comme complément de leurs invocations à l'Éternel, se réunissant à la sortie du temple, ou les répétant après les actions de grâces à la fin des repas. Ces cantiques, ces allégories et ces chants étaient généralement en espagnol et se perpétuaient par la tradition. Ils sont à peu près oubliés aujourd'hui. Il est temps d'en fixer le souvenir si l'on veut que les générations futures les connaissent.

La Paloma.

Quand les enfants d'Israël, poursuivis par l'impie Pharaon, se trouvèrent, après le passage de la mer Rouge, acculés dans le Désert, ils furent comparés à une Colombe renfermée dans les fentes des rochers, avec le Serpent la pressant en dedans et

le Faucon la menaçant au dehors. Ils étaient, en effet, entourés des quatre côtés de l'univers. La mer était devant eux ; derrière s'avançaient leurs ennemis les Égyptiens; et des deux côtés ils avaient les déserts remplis de serpents venimeux.

Mais la Colombe ouvrit sa bouche et fit sa prière devant le Serpent. Une voix céleste se fit alors entendre du haut des Cieux, qui lui cria, ainsi que cela est écrit dans le *Cantique des cantiques*[1] :

O toi, Assemblée d'Israël qui es comparée à une colombe pure cachée dans les fentes du rocher, montre-moi ton visage et tes œuvres si bien disposées; fais-moi entendre ta voix, car ta voix est agréable par les prières qu'elle répand dans les petits temples et ton visage est beau par les bonnes œuvres qu'elle fait.

De là est née cette invocation qui est restée comme un écho des sentiments d'Israël, dans le souvenir pieux du séjour que ses ancêtres avaient fait dans le désert après le passage de la mer Rouge. N'y a-t-il pas une concordance entre les Israélites de l'Égypte et ceux d'Espagne, chassés aussi de leur pays par la persécution de leurs oppresseurs?

1

Criador, hasta quando,
tu palomana quedara enlazada
en el red del Cazador?
Pobre y abatida
y privada de sus hijos,
solitaria se queda.
Esclamado señor!

2

Movida y removida
de su nido, la Paloma
expuesta, dia y noche,
a la helada y a la secura.
Ella se estremeçe
a la vista de la espada
y de los dientes del Leon.

3

Yah al tiempo la as abandonada
en poder del arrebatador
que le deboro el pescuezo
y le partio la cerviz;
passaron muchos años,
muchos veranos y inviernos
soportando jugo del enemigo.

4

Quien dara a esta paloma
alas como las aguilas
para volar por las cuestas
y para sallar por los montes,
para venir con su querido
entre sus camaras!
Entonces olvidaria su dolor,

1. 2ᵉ partie, § 14.

5

La paloma conjoxada
por los malos consejos
de los infames idolatres,
viendose d'ellos engañada
exclama diciendo :
Ah! quan extremece
es mi dolor!

6

Dios que habita en los Cielos,
alibia sus penas
y consuela los coraçones lastimados,
junta los empuxados,
Dispersos por las naciones
y aproxima la redencion[1].

Les 13 questions.

Aux fêtes solennelles de Pâques, après que la prière du matin avait été solennellement dite, les enfants, dans la cour du temple, tout en dansant des rondes, chantaient des strophes en espagnol qui, par demandes et réponses, sont l'histoire morale et religieuse d'Israël.

— En Sapience[2] y Entendiense[3], cuales son, cuales son?
— Quien sabe lo que es uno?
Uno es el Criador que Baruhou Baruh schemo[4].
— Dos?
Dos : Moche y Aaron.
— Tres?
Tres : Nuestros padres Abraham, Isaac y Jacob.
— Cuatro?
Cuatro : Nuestras madres en Israël Sara, Rica, Lia, Rajel.
— Cinco?
Cinco : Cinco libros de la Ley.
— Seis?
Seis : Seis libros de la Mischna[5].
— Siete?
Siete : Siete dias con el Sabath.
— Ocho?
Ocho : Ocho dias de la Mila[6].

1. Bien que cette transcription renferme des fautes évidentes, il a paru préférable de ne rien y corriger. Le même cantique est encore chanté à la synagogue de Bordeaux le 9 d'Ab (voir *Bull. hisp.*, 1906, p. 173), avec les variantes suivantes, dont quelques-unes tiennent à une mauvaise transcription : 1. *paloma — la red del Cazador — exclamando.* — 2. *estremede — sientes —;* 3. *a tiempo — debozo — serviz — il yugo;* — 4. *entonas;* — 5. *Ah! que es extremo mi dolor!* — 6. *habitas.* De plus, l'exclamation *Señor, señor!* vient en refrain après chaque couplet. [G. C.]
2. Livres de l'Écriture sainte destinés à donner aux hommes des leçons de morale. Livre de la Sagesse de Salomon.
3. Science.
4. « Béni soit-il, béni soit son nom. »
5. Commentaires sur le Pentateuque.
6. Circoncision.

— Nueve?

Nueve : Nueve meses de la preñada[1].

— Dies?

Dies : Los mandamientos son.

— Once?

Once : Once hijos de Jacob.

— Doce?

Doce : Las tribus de Israël.

— Trece?

Trece : Los atributos de Dios.

Cuatro-Coronas.

A la prière du soir, ils ajoutaient cette invocation qu'ils chantaient avant d'aller se reposer, comme pour éloigner de la nuit les mauvais anges qui pourraient venir troubler leur sommeil et leur quiétude :

Cuatro Coronas en nuestra casa, cuatro angeles me acompañan. Uno en el medio, otros en los lados. Cabeseras si durmiere guardame, si muriera acompañadme, con los angeles buenos, con los serafines, con los cinco libros de la Ley.

Angel bueno vente por aca
Angel malo vete por alla
Señor Eliaranabi sea con Israel, Amen.

On en avait fait ainsi la traduction française qu'on ajoutait à la prière du soir :

Au nom de l'Éternel Dieu d'Israël, la sainte phalange des anges tutélaires m'entoure de toute part et me couvre d'une égide protectrice; à ma droite Michaël, à ma gauche Gabriel, devant moi Ourièl, derrière moi Raphaël, et à ma tête la Divinité.

La fête du 33.

Lorsque les Israélites de Saint-Esprit, après trois siècles de séjour dans ce lieu de refuge (où, accueillis d'abord en étrangers, ils avaient un jour conquis leurs droits de nationalité), voulurent affirmer publiquement leur religion, ils construisirent un temple qui fut le siège de leurs prières et de leurs

1. Esp., « grossesse. »

écoles. Ils l'inaugurèrent solennellement et choisirent pour ce jour-là une date mémorable de leur histoire, celle de la Consécration du temple de Jérusalem.

Ils en firent dès lors une fête annuelle (la fête du 33 de l'Omer) qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Placée sous l'invocation de la jeunesse, elle devint l'occasion de la réunion des enfants des écoles, et comme souvenir il fut mis dans leur bouche, pour qu'elle restât dans leur cœur, une prière, action de reconnaissance qui, sous forme de cantate, se dit toujours en espagnol après la prière de l'après-midi. Et, s'adressant aux *Parnassim* ou administrateurs du temple, les enfants chantent en chœur les strophes suivantes :

1° Y a vos benignos señores que con tanto celo cuidais, de la caja de esta pia obra, que con tanto claro teneis, premia Dios vuestra obra y de el bendito sereis.

2° Y a los que tienen voluntad y no tiénen facultad, Dios bendito les concede su grande generosidad, para que puedan cumplir su buena voluntad.

3° Y a los contribuyentes de la Hebera y del Talmud-Tora, Dios bendito les concede beraha y veaslaha [1], para que puedan continuar esta grande misva [2].

4° Dios bendito bendicira los discipulos de Talmud-Thora, y por su misericordia, su luz esclarecera para todo Israel, su clemencia resplandecera.

Une distribution de gâteaux, offerts par l'administration du temple aux enfants de la communauté, clôture cette cérémonie moitié religieuse et moitié profane dont l'usage a fait un jour de fête.

La Bénédiction du repas.

Dans les jours de fête, après la bénédiction du repas en famille, tous les membres réunis chantaient en chœur une hymne que précédait cette affirmation de la divinité :

» J'ai été jeune, je suis vieux ; je n'ai jamais vu le juste délaissé, ni ses enfants demander leur pain. Tous les jours il donne, il prête et sa postérité est comblée de bénédictions.... »

1. « Bénédictions et abondance de bénédictions. »
2. « Devoir. »

Cette hymne d'action de grâces, entonnée par le père de famille, continuée par tous à l'unisson, terminait les réunions patriarcales qui groupaient encore il y a cinquante ans, autour du chef vénéré, jusqu'à quatre générations :

Bénissons la toute-puissance
Qui sur nous verse chaque jour
Les trésors de sa bienfaisance
Et les trésors de son amour!
Oubliant de notre âme impure
Les travers et l'iniquité;
Il ne punit sa créature
Qu'en l'accablant de sa bonté.

Gloire au Roi de la nature,
Gloire à son éternité. *(Bis.)*

Béni soit le Dieu secourable
Qui pourvoit à tous nos besoins.
Il appelle à la sainte Table
Les enfants heureux de ses soins.
Celui qui blasphème ou murmure
Contre sa divine équité
Doit sa vie et sa nourriture
A son immense charité.

Gloire au Roi de la nature,
Gloire à son éternité. *(Bis.)*

Bénissez-nous, Dieu de lumière,
Éloignez de nous les malheurs.
Et sur notre famille entière
Répandez vos saintes faveurs.
Que la vertu, que la droiture
Inspirent votre volonté
Et que notre voix tendre et pure
Longtemps s'écrie avec gaîté:

Gloire au Roi de la nature,
Gloire à son éternité. *(Bis.)*

Cette hymne est la paraphrase de celle qu'a publiée M. Kayserling dans la *Revue des Études juives* (t. XXII, p. 124)[1] :

Bendigamos a el altisimo
Al Señor que nos crio
Demosle agradecimiento
Por los bienes que nos dio.

Alabado sea su santo nombre
Porque siempre nos a piado
Lor Adonaï que bueno
Que para siempre su merced.

Bendigamos al altisimo
Por el pan primeramente
Y despues por los condumios
Que comimos juntamente

Pues comimos y bebimos alegremente
Su merced nunca nos falto
Odou l'Adonaï kitob
Qui legnolam hasdo[2].

Bendita sea la casa esta
Que nunca manca en ella fiesta
Tarde mañana es nuestra siesta
A nos y a todos hijos de Israel.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1906, p. 176-7.
2. « Rendez grâces à l'Éternel, car il est bon. Sa bonté est éternelle. »

El Cabrito.

A ces chants, tout à fait originaux, que les exilés d'Espagne avaient conservés dans leur langue maternelle venait s'en joindre un autre que nous signalerons avec son titre espagnol, *El Cabrito*, employé par les Israélites de Saint-Esprit ; il provenait sans doute de la colonie juive du Comtat-Venaissin, dont quelques membres s'étaient incorporés à la colonie espagnole. Traduit de l'hébreu en français, il était venu s'ajouter au groupe des autres chansons populaires :

Un chevreau, un chevreau, que mon père a acheté deux sous.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le chat, qui mange le chevreau que mon père a acheté deux sous.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le chien, qui mord le chat, lequel a mangé le chevreau que mon père a acheté deux sous.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le bâton, qui bat le chien, lequel a mordu le chat, lequel a mangé le chevreau que mon père a acheté deux sous.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le feu, qui brûle le bâton, lequel a battu le chien, qui, etc.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient l'eau, qui éteint le feu, lequel a brûlé le bâton, qui, etc.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le bœuf qui boit l'eau, qui a éteint le feu, lequel, etc.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient l'égorgeur qui égorge le bœuf, lequel a bu l'eau, etc.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient l'ange de la mort, qui égorge l'égorgeur, lequel a égorgé le bœuf, etc.

Un chevreau, un chevreau.

Et voici que vient le *Très saint,* béni soit-il, qui égorge l'ange de la mort, lequel a égorgé l'égorgeur, lequel a égorgé le bœuf, lequel a bu l'eau, laquelle a éteint le feu, lequel a brûlé le bâton, lequel a battu le chien, lequel a mordu le chat, lequel a mangé le chevreau que mon père a acheté deux sous.

Un chevreau, un chevreau.

Le sens qu'on donne à cette allégorie est que les coupables, quels qu'ils soient, ne sauraient échapper à la punition qui leur est due, et que, par l'enchaînement des circonstances, ils reçoivent l'un par l'autre.

Un chevreau représente Israël, ainsi appelé dans la Captivité.

Mon père, c'est Dieu qui a *acheté,* s'est approprié en Égypte le peuple d'Israël pour l'observance des deux commandements représentés par *deux sous* qu'il lui avait donnés, savoir : le sang de la Pâque et celui de la Circoncision.

Le Chat, c'est Nabuchodonosor assimilé par Daniel au lion, qui est de l'espèce des chats. Israël oubliant ses devoirs, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint et le dévora.

Le Chien, c'est Cyrus, roi de Perse, qu'une chienne allaita et nourrit de son lait. Ce roi arriva et renversa le trône de Nabuchodonosor et Babylone périt à son tour, d'où *le chien a mordu le chat.*

Le Bâton représente Alexandre le Macédonien, désigné sous ce nom dans l'Écriture et qui, à son tour, renversa Cyrus.

Le Feu, c'est Titus, qui a brûlé le temple.

L'Eau représente les Musulmans, qui font beaucoup d'ablutions.

Le Bœuf désigne l'Europe, parce que la princesse Europe qui donna son nom à cette partie du monde y fut transportée sur le dos d'un bœuf.

L'Égorgeur, ce sont les Turcs, armés de cimeterres, qui firent éprouver de grandes pertes aux Européens.

L'Ange de la mort égorge enfin l'égorgeur, et...

Le Très saint apparaît, qui l'égorgera à son tour.

C'est ainsi que tous les méchants se combattront jusqu'au jugement dernier où le Seigneur Dieu, donnant à chacun selon ses œuvres, essuiera les larmes de dessus tous les visages, bannira la mort, revendiquera les justes de toutes les nations qui ne feront plus qu'un peuple, le peuple d'Israël.

Cette allégorie se chante aux jours d'allégresse de Pâques en souvenir de la délivrance de l'esclavage auquel leurs ancêtres avaient été soumis et dont ils avaient été miraculeusement délivrés. Il est entonné en famille à la suite de la cérémonie des bénédictions, ou bien après avoir compté l'*Omer* pendant les sept semaines qui séparent Pâques de la Pentecôte, *Pessah* de *Schebouhot*.

Henry LÉON.

LES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES DE FERNÁN CABALLERO

DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite*[1].)

Lettre de F. C. au Dr. Julius[2].

Mein werthgeschätzter Herr und Freund.

Eine grosse Freude ist es für mich, Ihnen zu schreiben. Doch ich muss damit anfangen, Ihnen zu sagen, dass ich leider leider wenn nicht den Siñ der Teutschen Sprache doch die Worte und Redensarten zu vergessen anfange — dass Sie also, eine grosse Indulgence mit mir, haben müssen, denn Sie müssen meinen brief mehr errathen als verstehen. Ich habe nie mit niemand als mein geliebter Vater, das Teutsche üben können seit er auch mir fehlt! — übe ich es ganz und gar nicht — Ein Taubstummer definierte Mahl die Dankbarkeit, als la mémoire du cœur — ich glaube also, dass mein Herz noch Teutsch spricht, indem mein Kopf es vergiesset. — Ich habe vor einiger Zeit, einen Brief von Ihnen bekom̄en mit ein herzliches allerliebstes Beeth büchlein, für welches ich Ihnen recht von Herzen danke — und den ich oft und mit sehr süsse Emfindungen lesen — eine Eriñerung von dem lieben Geber folgt immer, und darauf eine sanfte gute stim̄ung. — Sie schreiben mir über die Bibliotec, darauf werde ich Ihnen apart antworten — es ist ein unangenehmer Gegenstand, und diesen Bogen, habe ich dazu bestimmt recht lang und breit mit Ihnen mich zu unterhalten — verzeiben sie es mir. Sie haben, viel mit philantropiche und Wissenschaftliche ideen, Gefängnisse untersucht. Sie haben also wohl die gefangenen bedauert — Sie hätten ihnen gerne in Freiheit gesagt, vorzüglich, wen Sie unter den Gefangenen, einen Unschuldigen getroffen hätten — Nun, dieser bin ich — ist mein Geist — im̄er in mir selber gefangen — ich finde niemand als meinen

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1907, p. 67-86.
2. Manuscrit de 12 p. in-8°.

Mañ, mit dem ich frei und simpatetisch mich äussern kañ. — man denkt hier *nur* an politic — selbst einige poeten sind es, mit ihrer Einbildung (imagination) keiner, keiner mit seinem Herzen — Herschsucht, ambicion, intrigue, parteien Hass dieses ist unser tägliges Brodt. ein efect, der hochposaunten *goviernos representativos* die der böse Geist ersandt, um von jedes Land, ein Närrenhaus zu machen — doch, mein lieber Herr Doctor, ich klage gerade über politic, und lasse mich damit ein, und fülle damit mein Papier welches, ich eine bessere Bestim̄ung geben will und kañ. — doch muss ich noch hinzufügen, den es wird Sie vielleicht amüsieren, dass, vor einiger Zeit Bartolome Gallardo, der berühmte linguist, und bibliophile bei mir war. — Sie wissen, es war ein furibonder liberal, welcher den berühmten schändlichen *diciconario* (sic) *critico burlesco*[1] ans Licht gab — er war, einer derer die unsere erstere leidseelige constitucion von ano 12 bearbeitete — er klagte über die politische Lage Spaniens — ich sah ihm verwundert an — er verstand mich, und sagte : ich will Ihnen, etwas erzählen, der cuento, wird meine Antwort sein. — Als Gott der Vater die Aufführung Adam's im paradiese sah, so zog er sich bei dem Barte, und sagte : und ich bin's doch, der diesen (zoquete) Klotz geschaffen hat!?!? = doch lass uns die politic bei Seite lassen — es freuet mich, dass Ihnen die kleine novele die ich sandte gefallen hat — ich habe Sie (sic) mit Vergnügen gedruckt gesehen — den, es ist *recht* spanisch, und selbst die Spanier kennen und schätzen sich nicht. — Es wird mit der Zeit kom̄en — aber lange wird es noch dauern — ich habe — 2 lange romane geschrieben — das eine die familie Alvareda, mahlt, das Volk der Theil der Spanier, der noch echt spanisch ist. — es gefiel meinem seeligen lieber *(sic)* Vater sehr — die zweite Novele *Elia* schildert, die Spanischen Sitten der hohen Gesellschaft, zur Zeit 1814 — bis 1823 — diese gefiel meiner Mutter noch mehr als die Erste — die erste schrieb ich in Teutschen — die zweite in französischen — die Spanische Sprache, ist nicht für novelen — es ist sonderbar, aber doch ist es. — so schön wie sie für poesie comedien. Geschichte, und für das jocoso oder spasshafte oder satirische ist, so steif, und unbeugsam ist sie für novelen. die gleicht afectirt oder larmoyantes scheinen — — ich schreibe also lieber in Französischen — ich habe eine Menge Erzählungen, in der Art, von Sola — ich schicke Ihnen hier bei, eine; Magdalena, welche

1. La *Kommerzbibliothek* de Hambourg possède la plupart des pamphlets issus de la publication du célèbre *Diccionario critico burlesco*, etc. (Cádiz, 1811, in-12), dont le but était de défendre les *Cortes* de Cádiz, dont était alors bibliothécaire Bartolomé José Gallardo. Ces pamphlets, ainsi que le *Diccionario* [en deux parties, la seconde intitulée: *Diccionario razonado manual*, etc.] sont reliés en un volume intitulé simplement *Diccionario critico burlesco*, qui porte le chiffre de section 914. J'ai de bonnes raisons de croire que ces documents, fort rares et précieux, ont été envoyés à Hambourg par les Böhl von Faber à l'époque de la fameuse querelle.

die schlechteste und vülgaireste ist. — die intrigue ist, ein tagtägliches Ereigniss — nur die Art, und caractere die détails sind spanisch. — ich schicke sie ihnen weil ich vor einiger Zeit in der presse eine Geschichte von Me de Merlin las — sie hiess Lola. Sehr verwundert war ich, meine Geschichte zu lesen — nur ganz verstellt — ich brachte sie aus meine alte Papiere her vor — sie war ganz gelb und alt — hatte 12 Jahre, da begraben gelegen — Haben sie in der Presse feuilleton's Lola gelesen, so seien Sie so gut und lesen meine, und vergleichen Sie — welche Ihnen *genuin* oder mehr *echt spanisch* scheint — Ich schicke Ihnen auch etwas in spanischen geschrieben — was wir hier ein juguete nennen — die phisiologie eines guten Küsters den ich gekant, mit sein portrait, und *facsimile* — ich *abüsiere* gewiss, von Ihrer güte und Geduldt doch es scheint mir, dass die Sachen oder Gegenstände, die ich schildere so, gut, so neu so original, so interessant sind dass Sie, wenn auch schlecht geschildert gefallen müssen — niemand hier hat dieses gelesen — Sie haben keinen siñ dafür — ich schildere gerade in einer digression im solchantre *(sic)*, den Eindruck den mir oft die sarcasme gemacht haben, wen ich mit entusiasmus eine Volk's saage, eine Volk's lied, oder anecdote erzählte — Seit mein Vater und meine Mutter gestorben sind, sind wie ich es Ihnen im Anfang sagte meine ideen und Gefühle gefangen, und isolirt — jetz schreibe ich immer in französischen, ein roman um die heutige Lage der société zu schildern[1] — diese transicions's époque, wo das Alte, von einem unreifes Neues mit Spott verbant wird. — dieses amüsirt mich, wie es den barbier des König's Midas amüsierte sein mit ein Geheimniss zu volles Herz in der Erde zu auszuschütten — den alles dieses meine drei grosse romane, und die kleinen Erzählungen, werden wie die Nachtschmetterlinge, in der Nacht entstehen, und in der Nacht verschwinden — ich habe so vieles bei dem Volke gesam̄elt! — und Sie haben keine idee, welcher hoher Siñ, welche sanfte Poesie, welche *ardiente fé* (Glaube), welche exquise délicatesse von Gefühl! — ich kañ unmöglich den Wunsche wiederstehen, Ihnen einen échantillon von diesem zu geben und bitte Sie sehr, mir Ihre Meinung, hier über zu sagen, den Sie sind nach meiner Meinung der dieses mit mir fühlen und bewundern wird. — dieses wird unter dem pöbel *exempeln* genant — man glaubt es sehr — doch die Kirche schreibt diesen Glauben nicht vor — Ein Hermit[2] hatte seine Hütte in einem Thale, wo er, ein heiliges stilles Leben führte. — Im Lande aber entstand eine fürchterlige Epidemie, und

1. Ce ne peut être que *La Gaviota*.

2. Cette histoire, ou plutôt cet *ejemplo*, réapparaîtra dans les œuvres de Fernán, mais en espagnol, comme d'ailleurs toutes celles que nous publions ici, ce qui prouve, quoi qu'elle en dise à Julius, qu'elle avait déjà quelque arrière-pensée de publicité, puisqu'elle en gardait les doubles. Ou bien songeait-elle que Julius allait ouvrir à ces papiers les colonnes d'un périodique allemand comme pour *Sola*? Quoi

ein Hospital, das nahe bei auf einer Höhe gebauet war füllte sich, voll Kranker, — es fehlten Krankenwächter und der gute Hermit both sich an, und ging alle Morgen früh, nach den Hospital, sein Amt zu besorgen.

Eine's Morgen's, als er, hinauf ging, war es sehr heiss — er war alt — sein *habito* von grobes Wollne's Zeug beschwerte ihm — da dachte er, es wäre besser, ich bauete meine Hütte hier oben — da hörte er aber hinter sich eine Stim̃e die zählte, ein, zwei, drei — er wandte sich, und sah niemand, — — er dachte weiter — « wen ich hier meine Hütte habe, so brauche ich nicht alle Morgen, mit dieser Hitze den steilen Berg hinauf zu steigen — da hörte er aber mahls, die Stimme hinter sich welche zählte 20-21-22 — er wandte sich — niemand sah er. — Als er oben anlangte sah er sich, nach einem bequämen Platze, für seine Hütte um, da hörte er zum 3ten Mahle die Stim̃en, welche zählte — er wandte sich, und sah, einen schönen Engel — sein Kleid glänzte wie Silber — seine schöne Flügeln wie Gold. — Ich bin dein Schuz engel, sagte die himlische Erscheinung, *und zähle deine Tritte!!* — Der Einsiedler blieb im Thale. —

Nun mein lieber Freund, was scheint Ihnen dieses? Hat je die fantasie die äestetick eine feinere délicatesse zartere idée einen poet eingeflösset als diese, die die catholische religion dem Spanischen Volke im Herzen legt??? —

Ach, mein geschätzter Freund, ich könte da Stunden lang sprechen Tagen lang schreiben, und Sie sind gewiss schon mehr als müde und gelangweilt — allein Sie wissen : ist das Herz voll so gehet der Mund wohl über. Ich breche also ab, und kom̃e zu den unangenehmen Satz, worüber Sie mir schreiben — Herr Doctor — ich für mein Theil habe ganz, meine participation an meines Vaters Bibliotec aufgesagt — ich will nichts! — aber Herr Doctor, ich habe einen armen Bruder mit 8 kleine Kinder, die fast, nahrungs sorgen haben, und mein Gewissen, meine Schwester liebe macht mir eine Pflicht, alle Mittel die in meiner Hand sind anzuwenden die Lage des Sohn's, und Kinder kinder's

qu'on en ait dit, Fernán a toujours géré adroitement sa renommée de femme auteur. Et l'apparente spontanéité de ses œuvres, qu'ont vantée à l'envi ses apologistes, ne l'empèche pas de les farcir de citations de Schiller, Gœthe, Walter Scott, Bulwer, Balzac, Lamartine, Dumas, Feuillet et même Léon Gozlan. L'auteur du très remarquable article, signalé précédemment, de *The Edimburgh Review (1861)* dira à ce propos (p. 101) : *Our surprise at the appearance of such a novelist in Spain, is lessened by the fact that the author is partly of German extraction, and that the writer shows abundant evidence of being deeply tinctured with the study of heretical romance...* Je crois, cependant, que Washington Irving, qui lut en ms. à Séville *La Familia Alvareda*, peut-être traduite d'allemand en espagnol, et qui « *encouraged the writer to proceed* » (*The Ed. Rev., art. cit.* p. 100), fut autant cause que Mora de la publicité de la *Gaviota* dans *El Heraldo*, en 1849, puis de la *Familia A.* A. de Latour (*Ét. litt. sur l'Esp.*, Paris, 1864, p. 24) signale également la lecture d'Irving. L'article que nous venons de citer de la revue anglaise est celui dont M. Morel-Fatio dit [*loc. cit.*, p. 342], sans le signaler autrement, qu'il n'avait pas plu à Fernán.

meines Vater's zu verbessern — die Bibliotec hat meinem Vater, über 20 tausend duros gekostet — Würden Sie billigen dass sein Sohn, voll Sorgen sei und dieses capital weg gegeben wird? — Nein — nein — es wäre ungerecht. Mein Vater hätte nie zugegeben dass seine Samlung vertheilt würde — dieses sehen sie selbst ein — die colection, wie alle colecionen muss unangerührt bleiben — der Senat ist, ein usufructario, und kañ nicht über die Bücher disponieren und die 38 besten Werke weg geben — es ist, ilegal — wir wünschen dass die Regierung die Bibliothek kauft — dieses wäre mein Vater sehr angenehm gewesen ich weiss es er fürchtete nur dass man in Spanien keinen Werth, auf alte Bücher legte — dieses aber ist heut zu Tage nicht der Fall — der heut zu Tage all mächtige Nachahmungs trieb, macht, dass man in Madrid, bibliotequen und andere öffentliche Museos sehr in Ehren hält — nur hält es besonders schwer, Geld aus der Regierung zu bekom̄en, den es ist Madrid, eine wahre Toñe der Danaiden — So stehet die Sache — der minister Martinez de la Rosa, und der Minister Pidal, sind beide literato's, und freunde meiner Mutter, sind sehr an der adquisicion interesirt — und doch, nichts wird zu Stande gebracht — dieses ist Madrid. — Wen die bibliotec hätte *ganz* und nicht verstüm̄elt nach Hamburg hätte *(sic)* gehen köñen, so hätten wir, trozt, dass es eine Unbilligueit von meinem Vater war, seinen Wunsche ausgefüllt aber zugeben, dass die colecion vernichtet werde, vas mein Vater gerade, so sehr fürchtete, dieses werden wir, können wir nicht zugeben — Sie mein guter Herr Doctor, der ein Freund der Familie sind, müssen sich doch billig mehr, für ein familien Vater, mit 8 Kinder interessiren als für die Hamburger Biblioteck — es ist grausam dass man uns damit so bitter verfolgt, und jeder von den Herren, die doch so hoch und bitter das Wort führt, hätte er einen Sohn, der arm wäre, würde gewiss nicht, einer öffentlichen Bibliotec, den es ist nicht ein Mahl, eine Armen Anstalt, die Hälfte seines Vermögens hinter lassen. Lieber Herr Doctor mein Gewissen, mein inneres Gefühl ist mir, ein biederer Wegeweiser. Oh! ich weiss, dass wen mein Vater lebte, er mir Recht geben würde — in mir ist weder egoïsmus noch geiz, den wen auch nicht reich, so hab ich meinen Theil an Juan überlassen, und Osborne das seinige an meiner Schwester Angela. — Mein Vater dachte seine Bibliothec in Spanien zu lassen, was ihn daran abhielt, war die idee, dass sie hier nicht geschatz würde.

Dieses ist, aber heut zu Tage nicht der Fall und man sagt hier allgemein und mit Recht, es ist, unverzeihlich alle die artische *(sic)* und literatische Schätze, aus Spanien gebracht werden zu sehen — Engländer Franzosen, kauften alles Kirchen Gemählde, etc. für Spott preise, und führten es aus — Spanien sah sich, ganz geplündert, und es ward so arg dass die Regierung die Ausführung ihrer ungeschätzer Reichthümer, mit Recht, verboth. — Man hat meinen guten vater sehr

critiquirt und stellt uns beständig vor diese Ungerechtigkeit, nicht die Hand zu leisten, und die billigen Ordre's des Landes zu befolgen. — doch die Hauptsache ist, dass die colecion nicht, gegen den expresen Wunsch des testator's kañ verstümelt werden. — Nun, lieber Herr und Freund, seien Sie gerecht und urtheilen Sie! — und sind Sie unser Freund, sind Sie von der traurigen Lage eines Familien Vater's mit 8 Kinder gerührt, so seien Sie unser Fürsprecher mit den stolzen reichen Herrn des Sénats, den meiner Familie von Vater auf Kind im̃er viel Wohl, und gutes der Stadt gemacht haben, und dessen dank, sich darin ausspricht, eine Gabe, des Vaters, den Kindern, auf den härtesten unhöflichsten Weise, aus zu dringen — Welches Recht, hat Hamburg, auf unser Familien Güter? war es nicht eine freie Gabe, die mein Vater ausserdem nur mit einem *Wunsche* ausdrückte? — wir sagten gleich ja — gesetz aber, dass keine andere Hindernisse wären, und dass wir weil Glieder der Familie in schlechten Umständen wären, anders dächten, und sagten *nein*, müssten sie nicht selbst einsehen wir thäten wohl? — die Herren keñen schlecht das precept, thue andern nicht, was du nicht möchtest dass man dir thäte — aber ich sehe der Hamburgische Sénat ist ein Hollen von Literarischem Fueuer! [1]

Da das Schiff abgeseegelt war als ich meine paquete am Bord schicken wollte, so habe ich eine andere Gelegenheit abwarten müssen — diese Zwischenzeit habe ich benuzt, Ihnen noch einiges abzuschreiben. Obgleich ich undeutlich und langsam schreibe es also mir ziemlich zuwieder ist. — Zwischen den französischen finden Sie den *ex-voto* und *le pari* – die keine *Geschichten* sind — es sind *Gemählde* sie mögen also wohl langweilig sein, weil *accion* fehlt – und es fast alles auf Schilderungen des Iñeren Wesen's des Spanischen Volk hinaus läuft — den Held, der Geschichte der zwei Freunde (les deux amis) habe ich noch in Sevilla gekant. — Ich sprach Ihnen in meinen Brief von den exempeln, – schrieb Ihnen auch einen darin. — Nun füge ich noch 6 andere hinzu, den es dünkt mir, sie müssen Ihnen sehr gefallen, und rühren. Sollte ich mich geirret haben? — Nun, dan köñen Sie sie nur bei Seite legen. — doch wen ich daran denke, wie Sie meinen geliebten und bewunderten Vater entusiasmierten, so denke ich müssen sie ihnen gefallen. Auf alle Fälle bitte ich Sie wiederhohlt, mir Ihre Meinung hier über per post, zu senden — ich werde Ihnen dafür recht herzlich dankbar sein. — Ich habe alles dieses geschrieben weil Herr Ber [2]. Niemeyer, mir in Ihrem Namen schrieb ich sollte doch, wen ich etwas mehr über Spanien gesam̃elt es Ihnen senden — Nun köñen sie mir danken, dass ich die kürzesten Novelen gewählt habe, und Sie mit den beiden romane verschone. — Sie werden selbst beim Lesen einsehen, dass bei den *ex voto*, manches in

1. Ce qui suit a été écrit en *post-scriptum* de 3 p. in-8°.
2. *Buchhändler.*

der Länge gezogen ist, und leicht weg gelassen, oder überschlagen werden kañ, scheint es, zu kindisch oder minuciös. —

Ich entsiñe mich als ich ein Kind war, und lernte moral in ein gutes braunes Buch, einer reflexion die der Verfasser machte, die klang so : Liebe Kinder, wenn es Euch langeweile und Mühe kostet mich zu lesen, so bedenkt nur, dass es mir, viel mehre Mühe kostete es zu schreiben, als es Euch kostet mich zu lesen. — damit schliesse ich, mein lieber Herr Doctor.

Jeres, 2 July 1845.

L'Ex-voto[1].

Deux voyageurs Anglois, allant de Gibraltar à Cadiz, perdirent leur route (quoiqu'ils prétendissent la conoitre). Ils errèrent longtemps par des monts sauvages, par des bois epais de chênes et arbres à liège et découvrirent enfin, non loin du rivage de la mer, sur une plaine stérile de bruyère, un village. Quelques frêles peupliers blancs dont le continu vent de mer avait plié ses[2] branches et ses pâles feuilles, ce qui leur donoit un air de souffrance, etoient l'unique ornement de ces tristes lieux. Il n'y a ni riviere ni ruisseau pour désaltérer cette stérile nature, il n'y a qu'un puits profond à l'entrée du village, où les pâtres a force de travail trouvent le moyen de désaltérer leurs bestiaux. Au loin une[3] forêt de sapins, formoit un fond noir à ce triste paysage.

La première habitation qu'on trouvoit[4] etoit un méchant cabaret (venta) dont le provisions consistoient dans un mauvais toneau de vin et un autre d'eau de vie *anissée.* Ce cabaret étant souvent le rendez vous de déserteurs, contrebandiers et autres malfaiteurs, qui se rendent à la place de Gibraltar, cette ulcère de l'Espagne, le cabaretier qui etoit acoutumé à voir entrer chez lui des individus qui y restoient long temps encombrant son étroite demeure, y suscitoient des rixes, et s'esquivoient souvent sans payer, avoit mis en forme d'enseigne à sa porte en grosses lettres mal formées, ce quatrain, aussi simplement conçu qu'executé[5]

Vamos entrando	Allons entrons.
Vamos beviendo	Allons buvons.
Vamos pagando	Allons payons.
Vamos satiendo	Allons sortons.

avis qui n'etoit pas toujours suivi par ses hôtes.

Les Anglois arrivèrent, et il leur fut facile de se procurer un guide, mais tandis que leurs chevaux se reposoient ils firent un tour par le

1. Manuscrit de 14 pages in-4°.
2. F. avait écrit *les :* elle a corrigé *ses*, mais il y a, du premier jet, SES *pâles feuilles :* sans doute par contamination de l'espagnol *sus.*
3. Corrigé de *unne.*
4. Corrigé de *qu'on trouve.*
5. Corrigé de *exécutés.*

village, et arrivèrent à l'Église qui avoit une belle aparence, ils prièrent le sacristain de leur faire voir l'intérieur, et entrèrent dans le temple.

Le pauvre sacristain fut cruellement desapointé, quand au lieu de l'admiration qu'il attendoit de leur part, il les vit sourire et lever les épaules avec dédain.

La première chose qui choca ces messieurs, fut sur le maître-autel une superbe image de la vierge, vètue en bergère, ayant à ses pieds les brebis, qui vienent s'y prosterner. la seconde fut un autel, ou se trouvoit dans sa niche une belle image de S[t] Josef, cette niche etoit fort bien peinte et divisée en compartimens, dans chaque compartiment etoit peint entouré de fleurs un ustensile de menuisier, mais ou leur *humor* trová le plus d'aliment ce fut près d'un autel magnifique de marbre noir et blanc sur le quel s'élevoit une grande croix d'ébène ; sur ces brancs *(sic)* pendoient un suair de dentelle blanc, à ses pieds etoient les clous et la courone d'épine en argent, aux deux côtés de l'autel pendoient des petits tableaux représentant des miracles faits par la croix, nom̃és des ex-voto : il y en avoit un dont le suget, avoit attiré plus paticulièrement leur attention et doné lieu à leurs froids et grossiers sarcasmes : ce petit tableau presentoit à la vue un champ de bruyère une croix sur un piedestal blanc se voyoit au fond, sur ces bras pendoient des guirlandes de fleurs, sur le devant un home un couteau á la main en terrassoit un autre qui en tombant pressoit de son bras une petite croix de bois presque cachée entre la bruyère.

— Avez vous jamais vu peindre une scène de brigandage pour une église? disoit l'un des voyageurs?

— C'est, répondoit l'autre, probablement le saint patron des poignards, il semble qu'on adore en Espagne non pas seulement les saints, mais les assasins, des croix et des couteaux, voici le pays, du sang et des prieres ! !...

— Mais que signifient donc. ces ridicules pastiches?

— Que sais je, ils font leur religion ad *libitum;* quelle irreverence! quel ridicul ! ! quelle profanation ! ! quelle niaiserie ! !

Ils partirent en riant, laissant le pauvre sacristain tout ebahi — Vierge sainte, dit il, ils ne peuvent être des chretiens! ce sont sûrement des Maures déguisés[1].

Ce pauvre, ce triste endroit avoit aussi des pacifiques d'honnêtes, d'heureux habitans qui y etoient attachés comme un enfant à sa vieille nourrice. Il occupe peu de place le bonheur des humbles !...

Du coté opposé á celui de la *venta* se trouvoit une maison, fort blanche, fort propre, recouverte d'un toit de thuiles rouges, entre les quelles poussoient des herbes et de la mousse ; sa cour etoit, aux

1. Corrigé de *déguisées*.

premiers jours de May le mois de Marie, le mois des fleurs, comme une corbeille de fleurs; des roses blanches rouges et jaunes des violettes du réséda et des lilas qui balancées par une douce brise de mer, eparpilloient leur parfum, avec profussion. Tout autour de la cour pendoient des œiliets de toutes les couleurs, plantés dans des thuiles, assujeties aux murs; des papillons des oiseaux des abeilles voltigeoient entre les fleurs. A l'entrée du patio il y avoit une chambre ou l'on voyoit une scène de famille aussi suave, aussi pacifique.

Près de la fenêtre, sur une chaise basse, etoit assise une feme fort agée, elle aidoit de lunettes, ses yeux affoiblis par l'age, et lisoit à la famille reunie l'*année du chretien :* apuyée contre ces genoux etoit une petite fille de huit ans et pendoit des levres de sa vieille grand mère comme si les mots qu'elle prononçoit avoient une forme visible; prè d'elle etoit assise une femme de moyen age, racomodant du linge, et tenant en même temps un enfant dans ses bras, qui tournoit sa tête en riant vers une petite fille d quatre ans, assise par terre, et qui tenoit dans ses bras avec le plus grand serieux une poupée de pain menacée du sort des enfants de Saturne. Vis à vis etoit assis le grand père, dans un ample et vieux fauteuil de cuir, il se penchoit en avant, et formoit de ses mains une espèce d'entonoir à ses oreilles, pour ne pas perdre un mot de la lecture. A ses pieds deux beaux garçons joueient avec Coubilon, son vieux et respectable chien : ils l'avoient dejà obligé a force de le tourmenter à se laisser mettre une espèce de selle ; maintenant leurs petites mains faisoient des efforts pour ouvrir sa gueule et lui mettre un frein. Le chien tournoit sa grosse tète tantôt à droite, tantot à gauche, mais ses petits tirans suivoient avec agilité chacun de ses mouvemens. Le fond de ce tableau le formoit un autel adossé au mur, sur lequel s'élevoit une grande croix faite de fleurs, car c'est ainsi qu'on célèbre en Espagne le trois de May jour de la Croix; deux jeunes filles etoient à ses cotés comme deux anges et y attachoient les derniéres fleurs, un beau jeune home etoit monté sur une echelle atachant au plafond une lampe qui devoit bruler devant l'autel.

La grand mère lisoit: « L'Eglise célèbre cette fête en mémoire de la decouverte qui fit Sainte Hélène, mère de l'Empereur Constantin, du Sacré[1] trophé de notre Redemption l'an 326. Constantin alloit combattre le tyran Magence *(sic)*, qui s'avançoit avec une armée de près de cent mille hommes; convaincu qu'il ne pourroit pas la vaincre qu'avec le secours de Dieu, il ne cessa de l'implorer tout le temps que dura sa marche. un jour il vìt au ciel une croix plus resplendissante que le soleil entourée d'une inscription en caractères de lumiere qui disoit : « In hoc signo vinces. » Tu vainqueras en vertu de ce signe. Et Magence fut en effet vaincu par Constantin; et pour perpetuer la

1. *Sacrée*, corrigé en *sacré*.

memoire de ce fait il fit faire sa statue portant dans sa main le saint trophée de notre redemption. »

Après la lecture tous se tournèrent vers l'autel, les jeunes s'agenouillerent, et la grand mère comença le rosaire, apeine achevoit elle qu'une petite clochette se fit entendre; alors les enfants se levèrent comme un tourbillon, — « le pauvre » aveugle! le pauvre aveugle! crièrent ils; ma mère le pain pour l'aveugle! grand père le cuarto (sou) de l'aveugle! et quand ils eurent reçu ce qu'ils demandoient, ils se precipitèrent vers la porte. L'aveugle etoit là, avec son petit guide fidèle, portant autour de son cou, d'ou le poil etoit tombé le cordon qui guidoit son vieux maître, ayant dans ses yeux la prière que son maître n'avoit plus que dans la voix, il attendoit, l'air humble, la queue à demi baissée, ne la remuant que par intervalles, fixant ses yeux inquiets et timides sur les enfants; Mais à peine ceux ci eurent ils remis leurs dons a l'aveugle, que le petit animal se jettá á leurs pieds les baisa[1], sauta, les couvrit de caresses, poussant par intervale un petit gémissement de joie, et de reconnoissance, mais triste comme s'il y eut eu de l'atendrissement. « Chiquito! pauvre Chiquito! repétoient les enfants en lui rendant ses caresses, mais dans cet instant on entendit un grognement fort et sourd, Chiquito poussa des cris perçants, car Cubilon s'etoit jetté sur lui l'avoit terrassé et l'ecrasoit[2] de ses énormes pattes. — « Cubilon Cubilon!!. atroce, méchante bète!! — crièrent les enfants, et aussitòt pour lui faire lâcher prise, un garçon le tire par l'oreille, l'autre lui assène de toute la force de son poignet des coups sur le museau, une petite fille lui tire la queue l'autre apotte un balai, qu'elle n'a que juste la force de laisser tomber sur le dos du coupable. Cet animal qui posède la force et la ferocité d'un lion, a la douceur d'un agneau pour ces enfants qu'il aime! il souffre et ne bouge pas, tandis que d'une secousse, il peut lancer ses petits tyrans à vingt pas, docile, il lache prise et s'en va, la tête et la queue pendantes, suivi de coups de pied et de balais, d'injures et de reproches, se sauver dans le coin de l'apartement près de son maître, ou il fait quelques tours en rond, soupire et se laisse tomber de tout son poids de manière à faire trembler le plancher.

Les enfants revinrent après avoir suivi des yeux l'aveugle et son petit guide, qui se retournoit encore, pour remercier du regard ses petits bienfaiteurs. Après avoir porté plainte en forme contre Cubilon qu'ils haïssoient en ce moment à point de le laisser tranquille, ils alloient sortir quand la grand mère leur dit : — mes enfants, nous n'avons pas achevé nos prières, nous n'avons pas prié pour les morts! les enfants s'agenouillèrent d'un air un peu enuyé. — Mon Dieu grand mère, dit l'ainé, il faut donc, touts les jours, tous les jours,

1. Corrigé de *baissa*.
2. Corrigé de *ecrassoit*.

prier pour les morts!!! — Enfant, dit la bonne vieille je te repondrai, par un exemple qui doit te convaincre de combien cela est utile et nécésaire et combien cela plaît á Dieu. » —

Les enfants entourèrent leur grand mère come une courone de fleurs; ils jetèrent par terre leurs joujoux à l'esception de la petite à la poupée de pain, qui conserva dans ces bras le corps mutilé du chef d'œuvre, car elle en avoit mangé les bras, la petite canibale! et en avoit donné les jambes à Chiquito! — « Il y avoit une fois, comença l'ayeule, un vertueux et savant Eveque mais il négligeoit les prières pour les morts. Une nuit il eut un songe, il vit un gouffre affreux, à son orifice se trouvoit un puits, et près du puits un ange qui tiroit un lien composé de roses blanches entremelées de roses rouges, il le faissoit passer par ses doigts, jusqu'à ce qu'il tira du gouffre, une belle femme echevelée et en larmes, qui s'éleva brillante et bienheureuse vers le ciel.

Le lendemain quand l'Eveque se reveille il se souvient de son songe et essaye mais en vain d'en comprendre le sens, alors il se prosterna et demanda à Dieu avec une grande ferveur de lui devoiler la signification de son rève. Il se rendit de suite à l'Eglise inquiet et pensant toujours à son rève, quand il y entra, le premier objet qui frappa ses regards fut un jeune enfant à genoux recitant le rosaire sur la tombe de sa mere!!! — «¿Comprenez vous à présent, enfants, comme comprit l'Eveque? et ¿fairez vous comme lui de fréquentes prières pour les âmes du purgatoire? — Oui Oui grand mère repondirent les enfants et achetez des rosaires tout de suite tout de suite pour que nous les recitions pour les morts! —

— Plus tard mes enfants, quand vous serez plus grands, apresent vous les reciterez avec nous.

— J'en fairois un avec des noyaux de cerises dit l'ainé.

« Juan de la Cruz, dit l'ayeule au jeune home, as tu eu soin ce matin d'attacher la guirlande aux bras de la croix de Pinar? (bois de pin).

— Il manqeroit plus tôt au soleil ces rayons, qu'a la croix sa guirlande dans ces jours ci, grand mère, repondit le jeune home, allez ne craignez rien, demain matin, les premiers rayons du soleil y verront une guirlande fraiche.

— Dieu vous garde!, dit en entrant un grand et bel home de quarante et cinq ans.

— La bénédiction mon père, la bénédiction ma mère! poursuivit il.

— Dieu te bénisse! dirent les vieux parents.

— La main mon père! la main mon père! dirent les enfants en se pressant autour du nouvel arrivé et en lui baisant[1] les mains.

— Il est midi, allons diner.

La jeune fille et sa mère apporterent une enorme casserole de terre

1. Corrigé de *baissant*.

remplie de riz et de moules, tres bien préparees avec de l'huile du piment rouge et des ognons, et un plat de fèves fraiches et de laitues, fort bien condimentées. et leur gastronome parfum surpassa celui des fleurs comme l'utile l'agreable. Devant l'ayeul fut placé un petit pot de vin, celuici dit avant de s'asseoir le *Benedicite*.

Après diner les enfants coururent vers la cour. En voyant arriver ce tourbillon le cocq leva une patte et les regarda fixement comme un marin l'orage qui s'aproche.

— Je parie dit l'ainé des garçons à la mère de l'enfant de pain, dont les petites dents, avoient fait sur le nez de la malheureuse l'effet d'un cancer, je parie que tu ne sais pas ce que disent les coqs quand ils chantent?

— Non ! dit l'enfant en ouvrant de grands yeux.

— Il y a longtems! — bien longtems, poursuivit son frère qu'il vint en Espagne de terrible ennemis appeles[1] françois, ils enlevèrent le roi par trahison et le firent prisonier, ils voulurent se rendre maitres du pays devastèrent les campagnes, pillerent les villes, tuoient tout même les enfants, mais surtout les coqs. Les pauvres coqs avoient donc une peur terrible; sitot alors, que quelque coq voyoit avec ses yeux jaunes, qui voyent dix lieux à la ronde, quelque françois, il s'ecrioit pour avertir les poules et ses confrères : (l'enfant imita le chant du coq) : « franceses vienen ». (les françois viennent.)

Son confrère lui demandoit alors :

— « Cuantos son, di? (Combien sont-ils?)
— Mas de mil. (Plus de mille)
— Triste de mi.!! (Malheur à moi !)

La petite n'etoit pas revenue de son étonnement, quand son autre frère, la tirant par le bras du coté opposé, la fit pirouetter et se trouva nez a nez avec elle.

— Tu ne sais donc pas non plus ce qui disent les hirondelles Mariquita?

— Non, dit l'enfant de plus en plus étonnée.

— Tu dors donc debout? hé bien, dit le connoisseur de langues orientales elles disent! et imitant à la perfection le gazouillement terminé en ce son long et prolongé des hirondelles, il recita precipitament :

Vine de la mar
Y tabré mi casa
En el arenal
Sin azada ni azadon
Y sin ayuda de varon.
Chicurri...! Chicurri!
Comadre Beatriziiiz.

Je viens de la mer
Je batis ma maison
Sans pelle ni truelle
Et sans aide d'homme.
Chicurri!... Chicurri!
Ma comère Beatriiice.

1. Corrigé probablement de *appeloit*.

La petite leva sa tete, ouvrit la bouche en regardant et écoutant les hirondelles qui etoient dans leur nid. Quand, après cincq minutes elle baissa sa tete, un cri de détrésse s'échappa de ses lèvres, un petit chat, mettant à profit sa profonde abstraction, lui avoit enlevé sa chère poupêe, et s'enfuyoit en l'emportant. Céres eut beau crier et courir après sa Proserpine, le noir Pluton etoit hors d'atteinte de l'inconsolable mère, non sous terre, mais sur le toit. Ce fut la fin tragique de l'infortunée poupée qui vecut moins que vivent les roses!!!...

Le même soir deux hommes de mauvaise mine avoient pris possession, dans le cabaret dont nous avons parlé, de deux bancs et une table, qui en etoient tout l'ameublement; devant eux etoit une mauvaise lampe de fer, au bec de laquelle pendoit une grosse mèche repandant une vapeur fétide; près de celle ci etoit un pot de vin de faiyence de Triana, sur le devant de ce pot, une main de maître, une Me Jacotot de Triana avoit peint en bleu sur le fond blanc sale un gros taureau au galop dont la tête appartenoit à n'en pas douter, vu ses cornes, à ce quadrupède, tandis que le corps etoit de baleine, les jambes de sauterelle et la queue de cheval.

— Maudit sort!.. dit l'un d'eux en frappant de son poing la table qui trembla, maudit sort ce triple scélérat qui nous fait attendre il y a trois heures; je n'aime attendre que la mort, je m'en vais. Il se leva.

— Tu es vif comme poivre dit un camarade, il n'y a jusqu'aux rois qui attendent. Avec un pot de vin devant vous le temps ne paroit pas long.

Dans ce moment entra un homme qui s'approcha d'eux avec l'air d'un maitre, celui qui s'étoit levé se rassit.

— Le diable dit il au nouvel arrivant á t'il mis une arrobe de plomb dans chacune de vos jambes que vous avez tardé trois heures?

L'autre le regarda froidement et repondit:

— Je ne suis pas venu avant parceque je n'ai pas voulu venir. hé bien?

Le premier ne repondit rien.

Celui qui venoit d'arriver tourna ses regards autour de l'appartement pour y trouver ou s'assoir. Ne voyant que les deux bancs qu'ocupoient ceux dont nous venons de parler, il fut trouver l'hôtesse pour lui demander une chaise.

— Je n'en ai point repondit cette femme, d'un ton brusque il y á des bancs dans l'apartement, voila ce que donne l'etablissement s'ils ne vous convienent pas assayez vous par terre, ou allez vous en.

Cet homme ne fit la moindre attention á ce que dissoit cette femme, enleva de prés d'elle une mauvaise escabelle, et s'assit à la table ou l'attendoient ses compagnons. Ils parlèrent longtemps, et bûrent en proportion. Cette chambre en fumée et obscure, cette pâle et mourante lumiere de la lampe qui jettoit des foibles et vacilantes lueurs sur les visages féroces et brunis de ces hommes sans foyer, sans asile,

sans amours, et sans liens dans la vie, les bruyants discours de ceux ci, entremelés de jurements et d'obscenitées, d'éclats de rire et d'imprécations, faissoit un frapant contraste, avec la fraiche et calme nuit de May au dehors. La mer brilloit tranquille aux rayons de la lune; de petites vagues venoient doucement et comme en cachette, s'etendre sur le sable du rivage comme une nappe de cristal. Il sembloit que la lumière de la lune fusse descendue sur la terre comme un sommeil bien faissant et tranquille chez un etre souffrant et agité; seulement la voix du grillon, forte sonore et monotone tranchoit le silence comme une scie.

— Je vous repete, disoit l'homme qui s'etoit fait attendre aux deux autres, je vous dis que vous etes des mentons sans barbe des enfants au maillot aupres de moi. J'ai été moi baratero (Note)[1] dix ans sur le navire S. Elmo, je l'ai eté et je le suis toujours, ou je me trouve, si vous me dites ou est un baratero, qui me tiene tete je fais cent lieues, pour aller le défier. Je sais, ajoutat'-il en faisant taire d'un geste ses compagnons qui vouloient l'interrompre, je sais les exploits dont vous voulez vous glorifier — Toi, tu as tué un homme dont tu etois jaloux; voilà ce que tout gentilhomme auroit fait, de lui on auroit dit c'est bien fait il etoit dans son droit. Comme tu etois un pauvre diable on t'envoya aux galeres pour cent ans, c'est moins barbare que dire: à vie, mais cela revient au même, là, tu t'es un peu formé, tu as pu t'enfuir et te voila entre le vol et la famine, tu voleras, grand bien te fasse, je ne vole pas moi, je gagne mon argent. Toi poursuivit il en s'adressant à l'autre tu es plus lâche, mais plus habile, toi tu desertes, car tu aimes le feu comme les chats aiment l'eau. Tu fis cause commune avec le domestique du capitaine caissier pour l'assassiner et voler la caisse vous accomplites votre projet quand le pauvre home dormoit; belle prouesse! tu pus enfermer ton complice qui ne se mefioit pas de toi et tu t'enfouis *(sic)* avec l'argent, tu te cachas si bien toi, et ton tresor qu'on n'a pus vous trouver ni l'un ni l'autre; donc tu es habile, mais pour courageux et loyal tu l'es comme un vieux renard; du cœur tu en as comme cette vieille[2] semelle de mon soulier. Peu à peu, dit il en voyant son voisin qui gesticuloit, et vouloit lui répondre. Pour preuve ¿etes vous capable, comme moi de tuer demain le premier venu mais là, face á face sans trahison?, je n'aime pas la trahison moi!, en le laissant se défendre, comme tout bon Chretien à le droit de le faire?

— Je ne m'exposerai pas sans profit dit le galérien.

— Et toi, dit le déserteur tu ne le ferois pas, c'est une fanfaronade andalouse[3].

— Par l'âme de ma mere s'écria le premier, en levant son bras et

1. De la main de F. C.
2. Corrigé de *vielle*.
3. Corrigé de *andalousse*.

brandissant son couteau avec lequel, il était en ce moment occupé à piquer[1] du tabac; vous verrez si c'est une fanfaronàde andalousse Monsieur le Valencien! vous qui ètes du pais ou comme dit le proverbe « les légumes sont de l'eau les hommes des femmes et les femmes ne sont rien. Comme il faisoit[2], il avoit òté sa veste, et levant le bras sa chemise retomba sur le coude, et laissa voir son avant bras, chevelu et musculeux. Une croix y avoit été imprimée[3], ou tatoué avec de la poudre à canon.

— Ah! Ah! dit le déserteur[4] tu es dévot[5] Monsieur le baratero?

— Je ne suis devot, Monsieur l'impie, mais je vénere la croix, j'ai sucssé cela avec le lait de ma mère, (Dieu aye son àme) et le Diable aye la mienne si je ne fais taire la langue qui y trouveroit à redire.

La cloche de l'Eglise anonçoit la messe de l'Aube. Juan de la Cruz, apres l'avoir entendue partoit menant devant lui son ànesse, chargée des ustensiles de laboureur sur les quels on voyait une fraíche et brillante guirlande de fleurs c'étoit elle qui devoit orner l'isolée et simple croix du bois de sapins. Un cœur jeune, heureux et tranquile[6] est une mine d'harmonie, chez Juan de la Cruz elle se manifeste dans cette romance qu'il chantá d'une voix pure et fraíche comme ce beau matin du mois de May

Hoy que celebra la Iglesia
El misterio sacrosanto
Cuando hallara santa Helena
Aquel signo consagrado,
Que es el temor del Infierno
Y consuelo del Christiano.
Salid á coger las flores
Que nacen en nuestro prado,
Tejed con ellas guirnaldas
Aquel divino trofeo
Con un pronostico tanto
El Invicto Constantino
Miró en el cielo estampado
Y santa Elena llegó
A los lugares sagrados
A descubrir el tesoro
Que salvó al genero humano.
Halló el lugar escondido
Y vestid la cruz de ramos
Cantad con el avecilla
Que hace su nido en el arbol
Y alabad al que nos cria
Y que murió por salvarnos
Coged cristianos las flores
Y vestid la cruz de ramos
Pues os las brinda la aurora
De esta mañana de Mayo.
A donde estaba encerrado
Aquel diamante del cielo
Perdido p^r tiempo tanto.
Cantad loores á la Cruz
Salid por vegas y campos
Coged las mas bellas flores
Y vestid la cruz de ramos
Pues os las brinda la aurora
De esta mañana de Mayo.

1. C'est-à-dire *hacher menu (picar).*
2. Corrigé de *faissoit.*
3. Corrigé de *imprimé.*
4. Corrigé de *deserteur.*
5. Corrigé de *devot.*
6. Corrigé de *tranquille.*

Deja Juan de la Cruz apercevoit la Croix elevée sur une base grossière de briques, blanchie à la chaux, elle se dessinoit sur le fond noir du bois de sapins, il entendoit le suave murmure des epingles faiblement agitées par la brise, ce murmure si suave qu'il paroit toujours lointain et par cela même la magie d'un souvenir. Tout a coup il vit un homme sortir du bois. Cet homme d'une figure dure et insolente s'approcha de lui à pas precipités.

— Rebroussez chemin ! lui dit-il en l'abordant d'un air menaçant.

Juan de la Cruz s'il eut eu le temps de reflechir, se voyant devant ce terrible adversaire, et n'ayant aucun interêt á exposer sa vie pour lui resister, auroit peut être cedé à ce forcené, mais n'ayant le temps que de suivre son instinct de courage et d'independance il regarda cet hom̄e avec ses grands yeux calmes, et poursuivit sa route.

— Ne m'as tu pas entendu, cria l'étranger en le saisissant par le bras.

— Allons, dit Juan de la Cruz avec sang froid ¿ pourquoi me provoquez vous ? ¿ est ce que je vous gêne ? ¿ le chemin n'est il pas assez large pour que nous y passions tous deux ?

— Ah ! dit l'étranger, tu n'as donc pas reconnu, malheureux, que tu as devant toi l'homme à qui l'on ne résiste impunement? je t'eviterai la peine d'aller ni en avant ni en arriere, prends ton fusil et defends toi ! Et il l'ajusta.

Mais Juan de la Cruz lèste et agile se precipita vers son adversaire saisit le fusil et le coup partit en l'air. L'étranger resta un moment pale et immobile de surprise et de rage.

— Ah ! c'est ainsi ! murmurat il, en garde ! enfant ! et recommende ton âme à Dieu. Et sortant de sa poche son énorme couteau (qui est une arme defendue comme le poignard) il se précipita sur Juan de la Cruz. Celuici se défendit[1] avec force mais toujours en reculant, il sortit ainsi du chemin et ses pieds s'enlaçant dans les bruyères qui couvroient le sol, le malheureux tomba en arriére entraínant son ántagoniste furieux dans sa chûte. Celuici tenant d'une main le jeune homme qui ne pouvoit plus faire de résistence, et de l'autre levant sur lui son arme il alloit le faire tomber quand son bras fut arreté par un objet qui n'avoit pas cédé comme la bruyère à la pression de leur corps, et se posoit entre son bras et la poitrine de sa victime. L'assassin y porta ses yeux il ne put les detourner, les muscles contractés de son visage se detendirent ; ses bras retombèrent sans force à ses côtés.

Cet objet qui avoit étendu un bras protecteur sur la poitrine de l'inocent : c'étoit une Croix ! !..

Rends grace a Dieu, dit l'assassin en se rélevant, de l'intermèdiaire qu'il a mis entre ma main et ta poitrine ! !..

1. Corrigé de : *se défendoit.*

Il s'eloigna à pas precipités, il disparut dans le bois[1].

La Croix qui sauva Juan de la Cruz, avoit ete erigée selon le pieux usage Espagnol sur l'endroit ou avoit eu lieu une mort violente; un malheureux y avoit été tué par un taureau furieux. Les bruyères et les broussailles qui avoient crù depuis avoient caché l'humble croix de bois.

Quelques instants plus tard, Juan de la Cruz attachoit d'un main encore tremblante d'emotion et d'epouvante, la fraiche guirlande qu'il arrossoit de larmes de reconaissance, aux bras de la croix du Pinar, il y faisoit vœu de perpetuer la memoire de la miraculeuse protection de la croix, et de publier sa reconnaissance, en faisant peindre le miracle, et l'offrant à l'autel de l'Eglise ou se trouvoit la croix pour l'edification des âmes pieuses.

C'etoit la l'*ex voto* qui avoit tant escandalisé le *decorum* protestant! c'etoit cette pieuse offrande de la foi et la reconoissance, qui les faisoit s'écrier : quelle irreverence!! quel ridicul! quelle profanation! quelle naiserie!!!...

(Nota) Baratero se nomme celui qui etant reconnu pour le plus brave, et le plus fort, entre les soldats, les matelots ou les galeriens releve une dime sur les jeux de carte. Celui qui refuseroit de la payer auroit á soutenir un duel avec lui, ainsi que celui qui lui disputeroit le droit de baratero[2].

C. PITOLLET.

(*A suivre.*)

1. *De sapins*, barré.

2. On sait que F. C. a mis en castillan ce thème traité d'abord en français. Les *Cuadros de costumbres andaluces* publiés en 1852 à Séville (J. M. Geofrin, in-16 de 272 (2) p.) contiennent p. 238 *seq.* la version espagnole de la narration ci-dessus, avec laquelle elle devra être comparée. On pourra, d'ailleurs, se servir dans ce but de l'édition, plus accessible, de Brockhaus (dans sa *Colección de autores españoles*), qui ne fait que reproduire le texte de Madrid, 1857, des *Relaciones*, où *El ex-voto* occupe le cinquième rang. [Mellado, xxII et 305 (1) p. in-16; le volume contient : *Justa y Rufina; Más largo es el tiempo que la fortuna; No transige la conciencia; La flor de las ruinas; El ex-voto; Los dos amigos; La hija del sol.* Dans l'édition de Brockhaus, il y a, en outre : *La estrella de Vandalia*, parue à Madrid en 1855, A. A. Babi, 135 p. in-16. Dans l'édition originale des *Cuadros, El ex-voto* occupe la cinquième et dernière place : *La noche de navidad; El día de reyes; ¡Pobre Dolores!; Lucas García; El ex-voto.* Dans l'édition Mellado, 1857, F. C. a fait insérer, p. 269, une lettre apologétique — elle a toujours aimé les préfaces des bons amis, et ne leur en a pas non plus refusé : j'en signalerai trois, caractéristiques : dans les *Diálogos políticos y literatos y discursos académicos* de Cavanilles (Madrid, 1859) où elle dit que la concision est *rara avis en nuestra España, donde la palabra engrie como el canto,* dans une *Loa* en l'honneur de Calderón : *La mejor Corona*, d'Ad. López de Ayala (Sevilla, 1868) et dans l'*Homenaje poético à S. M. el Rey D. Alfonso XII en su feliz avenimiento al trono de sus mayores* (Madrid, 1875), où la vieille royaliste confesse à A. de Cueto sa joie et ses espoirs de renaissance à la mode d'antan — du marquis de Valdagamas, exaltant la vérité de *El ex-voto*. Une comparaison des deux textes prouvera que Fernan, la « naïve », ne perdait pourtant pas de vue la littérature.]

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Extrait du rapport de M. Morel-Fatio, président du jury, sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1906.

En 1906, vingt candidats pour l'espagnol ont pris part aux épreuves préparatoires. Ce chiffre est supérieur à celui de l'an dernier, où seulement dix-sept candidats avaient composé. A la suite des épreuves écrites, cinq candidats ont été déclarés admissibles.

Épreuves écrites. Thème. — Le sujet était une page des *Confessions* de J.-J. Rousseau, laquelle, sans présenter de grandes difficultés de vocabulaire, contient de nombreux idiotismes qui ne pouvaient passer littéralement dans la langue espagnole. Une transcription conforme au génie de cette dernière était souvent nécessaire. Bien des candidats ne l'ont point vu et ont gardé dans leur traduction les gallicismes du texte. Aussi, quoique les fautes matérielles graves deviennent relativement rares et que la connaissance du vocabulaire ne fasse presque jamais défaut, un trop grand nombre de copies paraissent un simple calque de la phrase et du tour français. Quelques-unes par contre, sous prétexte sans doute d'hispanisme, s'éloignent tellement du texte que l'on a peine parfois à le reconnaître. Il y a un juste milieu à garder et il faut s'appliquer à le trouver. Profitons de l'occasion pour avertir les candidats, en premier lieu, que c'est à eux de choisir entre les diverses façons de traduire qui s'offrent et qu'il est absolument inadmissible qu'ils laissent aux correcteurs la liberté de faire ce choix ; en second lieu, qu'ils n'ont point à faire en note le commentaire du texte ni à exposer pourquoi leur traduction leur paraît exacte ou élégante : qu'ils laissent ce soin à leurs juges.

Version. — Il s'agissait de traduire le portrait du cardinal Espinosa, tracé par Cabrera de Córdoba dans son *Filipe Segundo :* aucun mot rare, aucune difficulté de vocabulaire, mais des phrases d'une construction insolite où se sent l'intention d'imiter des historiens latins, tels que Salluste et Tacite, puis des nuances de sens assez délicates à saisir et enfin quelques passages que leur concision rendait à première vue un peu obscurs. Dix candidats sur vingt ont dépassé la note 20, ce qui prouve que les efforts du plus grand nombre ont été vraiment

méritoires. Une certaine liberté pouvait être laissée aux candidats pour couper ou disloquer des phrases trop longues ou assez enchevêtrées; plusieurs ont usé de cette liberté avec tact, d'autres en ont abusé. Deux passages ont été généralement mal compris : dans l'un, Cabrera parle d'*un mal contento de un mal oficio,* c'est-à-dire de quelqu'un qui garde la rancune d'un mauvais service qu'on lui a rendu; dans l'autre, après avoir dit que le ministre doit s'arranger de façon à ce qu'on attribue tous ses succès au souverain, l'historien continue en ces termes : *Así cuando se cele y azore, no habrá que le quite para sí como al cardenal Espinosa.* Il veut dire que le souverain, s'il est d'un caractère jaloux et ombrageux, n'aura en ce cas rien à reprendre, rien à réclamer au ministre qui lui a par avance tout abandonné. Quelques fâcheuses ignorances ont été notées dans certaines copies. *Colegial* n'est pas un régent, mais un boursier de collège. *Consultar* signifie « faire un rapport » et non « consulter ». *Quitalle la gorra* est « saluer quelqu'un » et non « lui enlever son chapeau ».

Dissertation française. — « Lope de Vega, dans les *Fortunas de Diana,* écrit ceci : « En España también hay libros de novelas, dellas » traducidas de italianos y dellas proprias, en que no le faltó gracia y » estilo á Miguel Cervantes. Confieso que son libros de grande entrete- » nimiento, y que podrían ser ejemplares, pero habían de escribirlos » hombres científicos, ó por lo ménos grandes cortesanos, gente que » halla en los desengaños notables sentencias y aforismos. » Ses propres nouvelles autorisaient-elles Lope de Vega à adresser ces critiques indirectes à Cervantes? » A l'exception de trois ou quatre candidats, tous ont montré qu'ils avaient lu les quatre nouvelles de Lope mises au programme et qu'ils connaissaient les points de comparaison, c'est-à-dire les *Novelas ejemplares* de Cervantes et avaient présent à l'esprit ce que ce dernier dit, dans sa préface, du caractère *ejemplar* qu'il voudrait qu'on reconnût à ses nouvelles. En revanche, très peu ont bien su répondre à la question. Le premier point était de définir le sens du mot *ejemplar :* on pouvait pour cela faire un peu l'histoire du mot dans la langue castillane, rappeler son emploi dans la littérature du Moyen-Age et examiner si les deux auteurs, Lope de Vega et Cervantes, lui prêtent exactement la même valeur. Ceci posé, il fallait instituer une comparaison entre la manière de l'un et la manière de l'autre, en donnant des exemples caractéristiques et puis conclure. Plusieurs candidats ont perdu leur temps à donner de longues analyses des quatre nouvelles de Lope et même de quelques nouvelles de Cervantes; d'autres se sont beaucoup trop étendus sur les relations personnelles entre les deux écrivains, ce qui n'avait guère d'intérêt, car lorsque Lope écrivit ses nouvelles, Cervantes était mort depuis plusieurs années et il ne semble pas vraisemblable d'attribuer le ton

un peu dédaigneux de Lope à un mouvement d'animosité rétrospective. Dans le détail de la plupart de ces dissertations, bien des choses sont à reprendre. Des inexactitudes : le nom fictif de la dame à laquelle sont dédiées les nouvelles de Lope est dans l'une, *Dª Mencía Leonarda,* dans l'autre *Marta Leonarda.* Un candidat, citant le mot de Lope : « et quand l'art irait se faire pendre », écrit : « aunque se *ahogue* el arte ». La traduction « grands de la cour » pour *grandes cortesanos* est un contresens, il s'agit ici de « gens du monde ». Un candidat nous parle de « ces expéditions au Nouveau Monde que les hidalgos pauvres entreprenaient et dont ils revenaient avec des *galères* chargées d'or » : mais on ne traversait pas le grand *charco* sur des galères. Un autre pense que Luis Velez de Guevara a pu servir de modèle à Lope: mais le *Diablo cojuelo* est de 1641. Tous ceux qui ont parlé de la *Tia fingida* considèrent cette nouvelle comme une œuvre authentique de Cervantes : la question se discute encore et n'est pas près d'être résolue. On doit noter aussi des omissions. Chez Lope, la sauce vaut mieux que le poisson, c'est ce que beaucoup ont vu et ils ont parlé de ses digressions, mais pas assez. Aucun n'a relevé les allusions et les critiques littéraires, concernant, par exemple, les *Ragguagli* de Boccalini, les récits de voyage assez fantastiques de Pedro Ordoñez de Cevallos, les *Aplicaciones* de Diego Rosell de Fuenllana; aucun n'a souligné le nom de Juan Blas de Castro, le musicien, ami intime de Lope, qui mit en musique tant de vers du poète; aucun n'a parlé du passage curieux sur la *golille* et de celui où Lope loue la force athlétique de plusieurs de ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, cette dissertation accuse un progrès assez sensible chez les participants au concours, et le jury a été heureux de pouvoir donner la note élevée de 34 à l'une des copies, remarquable par sa bonne ordonnance et la fermeté de son style.

Dissertation espagnole. — « No cabe duda, dice Ticknor, que » Garcilaso hubiera hecho aun más por sí y por la literatura de su » patria si, en lugar de imitar tan completamente á los grandes poetas » italianos, que justamente admiraba, hubiera acudido más á menudo » á los elementos del antiguo caracter nacional. » ¿El estudio de las poesías de Garcilaso y de los líricos coetáneos corrobora la conclusion de Ticknor? » Est-il vrai que Garcilaso de la Vega, imitateur résolu des poètes italiens, ait trop sacrifié les traditions nationales; est-il vrai qu'il ait perdu toute originalité dans cette imitation intempérante et indiscrète et qu'en prétendant enrichir la lyrique nationale il l'ait, en réalité, détournée de ses voies véritables? Ou, au contraire, tout ce que cette dernière a produit d'excellent plus tard, ne remonte-t-il pas en dernière analyse à la révolution féconde qu'il a provoquée, de concert avec Boscán? Les deux thèses pouvaient être présentées; elles

l'ont été, en effet, et, bien entendu, le correcteur n'a point songé à imposer aux concurrents sa propre façon de voir en cette matière : toute liberté leur est laissée et il suffit que leur conclusion, quelle qu'elle soit, s'appuie sur une connaissance exacte du sujet et sur des arguments sérieux. Ce qui a manqué, en général, ce n'est point cette connaissance des faits ou des œuvres : il a paru, au contraire, que la préparation de la plupart des candidats était solide et étendue. Plusieurs ont même abusé des citations et des références. Mais, comme toujours, ce qui manque le plus c'est l'art de bien poser la question, d'en ordonner le développement avec clarté, avec mesure et avec logique, et de donner à chaque partie de la démonstration les justes proportions qui lui conviennent; l'art de composer est évidemment trop inconnu ou trop négligé. Un grand nombre écrivent avec abondance et facilité, les mots ne leur manquent pas, ils auraient plutôt à se tenir en garde contre une *palabrería* prétentieuse destinée évidemment à montrer la richesse de leur vocabulaire. Malgré les défauts signalés, il a paru que cette épreuve permettait de constater un progrès réel et que le niveau général tendait certainement à s'élever.

Épreuves orales : Thème. — Divers morceaux de Boileau, de Marivaux, de Daudet et de Sardou ont été mis en espagnol avec assez de correction et d'aisance, et le jury a pu attribuer la note élevée de 24 à deux des candidats. La plupart ont su raisonner leur traduction, proposer plusieurs tournures et dire pourquoi ils avaient choisi l'une plutôt que l'autre; témoignant par là d'une connaissance méritoire des modismes de la langue espagnole, assez difficile à acquérir, faute de bons répertoires.

Version. — La meilleure traduction a été celle d'un passage des *Comentarios* de D. Bernardino de Mendoza, où, à propos d'un soldat condamné à mort par le duc d'Albe pour n'avoir pas obéi à un de ses supérieurs, l'auteur disserte sur les insignes des gradés dans l'armée espagnole au XVIe siècle, notamment sur la hallebarde et la *gineta*. Le texte présentait des difficultés résultant d'abord du style peu châtié de Mendoza et d'incorrections dues à l'imprimeur de son livre, puis aussi de l'emploi de termes du métier. Ces difficultés ont été presque toutes senties et heureusement interprétées. Après, le jury a entendu l'explication d'un morceau du *Diálogo de la lengua* de Juan de Valdés concernant divers mots intéressants au point de vue de l'étymologie et du sens, tels que *quillotro, raudo, sandio, sobrar,* et qui par conséquent pouvaient fournir la matière d'un commentaire historique assez abondant. Il a paru que les éclaircissements donnés par le candidat auraient pu être sur certains points plus précis et étayés de rapprochements avec d'autres écrits de l'époque. Moins satis-

faisante a été la traduction des strophes du *Libro de buen amor* de Juan Ruiz, où l'on voit Dame Carême abandonner la lutte avec son ennemi le Carnaval, prendre l'habit des pèlerins et passer les Pyrénées pour se rendre à Jérusalem : divers mots ont été mal rendus et des erreurs commises dans le commentaire grammatical du morceau.

Leçon de grammaire. — Sujets :

De l'emploi des verbes auxiliaires proprement dits et des verbes accidentellement auxiliaires.

Le genre des substantifs dans ses rapports avec le latin et les autres langues romanes.

Les pronoms et adjectifs relatifs : origine, flexion et syntaxe.

Exposer et critiquer les connaissances grammaticales de Juan de Valdés, d'après la liste alphabétique des mots qu'il cite pp. 382-90 de son *Diálogo de la lengua* (éd. Böhmer).

Les suffixes diminutifs, leur origine, leurs combinaisons avec le thème et entre eux, leur emploi.

La leçon sur les verbes auxiliaires, bien ordonnée, suffisamment complète et surtout faite et dite pour être comprise par un auditoire d'élèves, ce qui devrait être, comme on le leur a souvent recommandé, la préoccupation constante des candidats, cette leçon a été jugée la meilleure; mais le jury a aussi donné une note élevée à la leçon sur les diminutifs qui se recommandait par une connaissance assez approfondie des tendances de la langue actuelle et des significations spéciales qu'elle prête aux formes diminutives.

Leçon de littérature. — Sujets :

El *Libro de buen amor* es á un tiempo el libro más personal y el más esterior que puede darse (Menéndez y Pelayo).

Los críticos suelen caracterizar la obra dramática de D. Juan Echegaray con los epítetos de *romántica* y de *efectista*. ¿Qué significan estas palabras y bastan para definir todo el teatro del autor de *El gran galeoto*?

Las varias clases de novelas en la obra de Pérez Galdós y ¿qué lugar corresponde en ella á *Nazarín*?

¿En qué sigue el *Diálogo de la lengua* ofreciendo todavía interés, y cuáles son las partes de la obra envejecidas y caducas?

Juan Manuel fué el primer escritor de nuestra edad media que tuvo *estilo* en prosa, como fué el Arcipreste de Hita el primero que le tuvo en verso. (Menéndez y Pelayo.)

La dernière leçon, consacrée à l'examen et à la discussion d'une phrase empruntée à l'éminent historien de la littérature espagnole, D. Marcelino Menéndez y Pelayo, a témoigné d'un jugement indé-

pendant et perspicace. Le candidat a combattu l'opinion du critique espagnol en s'efforçant de montrer que la prose de Juan Manuel ne se distingue guère de celle de son oncle Alphonse le Savant et qu'on y cherche en vain un style personnel comparable à celui de Juan Ruiz dans son *Libro de buen amor*. Il semble en effet que l'affirmation de M. Menéndez y Pelayo prête à la controverse; toutefois le candidat aurait donné plus de portée à sa réfutation s'il l'avait fondée non seulement sur l'étude du *Libro del escudero,* traité peu original et d'une écriture assez incolore, qui figurait au programme, mais encore sur le chef-d'œuvre de Juan Manuel, *El Conde Lucanor,* où l'on aurait peut-être moins de peine à découvrir quelques passages accusant une manière d'écrire plus personnelle. La leçon qui avait pour thème Pérez Galdós et ses nouvelles contenait des vues ingénieuses et des observations de détail non dépourvues d'intérêt, — l'une notamment sur certains emprunts de Galdós à des écrivains étrangers, — mais ces mérites ne rachetaient pas l'absence de plan et surtout le décousu, les répétitions fatigantes de l'exposé, d'une diction d'ailleurs souvent embarrassée et confuse. Le meilleur moyen de réussir est encore de traiter le sujet comme il le serait par un professeur désireux d'instruire et d'intéresser ses élèves, plutôt que de vouloir briller, aux dépens de la bonne méthode didactique, en donnant à certaines curiosités et aux alentours du sujet une importance trop considérable.

BIBLIOGRAPHIE

Antoine de Falguera. *Sant-Pere-de-Roda.* Barcelone, 1906; in-8°, 33 pages.

Parmi les monastères catalans, il en est peu qui réunissent au même degré que Sant-Pere-de-Roda le charme pittoresque et l'intérêt archéologique. Un architecte de Barcelone, M. Antoine de Falguera, vient de lui consacrer dans le Bulletin de la *Societat d'excursions catalana* une étude, qui a été tirée à part en une jolie brochure. La plaquette est présentée au public dans une préface de M. Puig y Cadafalch.

La monographie débute par un résumé historique sur cette maison bénédictine, qui apparaît dans l'histoire vers 900. La description de l'édifice est plus détaillée.

Une église fut consacrée à Sant-Pere en 1022. Est-ce l'église actuelle? M. de Falguera pense que oui ; mais le parti architectural n'est-il pas trop avancé et le mode de butée de la maîtresse voûte trop perfectionné ? M. de Falguera fait cette remarque fort juste qu'à l'époque les reconstructions pouvaient se suivre de très près : il est bien probable que l'église de Sant-Pere fut refaite au XIIe siècle.

L'analyse descriptive de l'édifice est des plus attachantes. Le plan présente deux particularités : le chœur se rétrécit vers l'est et le chevet comprend un déambulatoire sans chapelles absidales; une crypte s'étend sous le chevet et un narthex précède l'église à l'autre extrémité.

En élévation, il convient de signaler la maîtresse voûte, en plein-cintre et sur doubleaux, épaulée par les voûtes latérales en demi-berceau ; le tracé en fer-à-cheval de la voûte de l'abside; surtout, les supports étagés dans la nef.

M. Lampérez rattache Sant-Pere à l'école du Poitou. Cette opinion paraît être une survivance du système de classification de Quicherat, basé sur la forme des voûtes et leurs rapports. En réalité, le problème est plus complexe. Ce curieux édifice est une œuvre originale, dans laquelle se combinent des influences diverses : le déambulatoire peut avoir été emprunté au Languedoc; le fonds est provençal. Le système de voûtement est provençal. La superposition des supports est due à un sentiment des proportions antiques qui ne se trouve guère chez

nous en dehors de la Provence et de la Bourgogne. Sant-Pere est une preuve nouvelle que la Catalogne n'était pas tout entière livrée aux ouvriers lombards ; à côté des équipes de *Comacini*, d'autres travaillaient, venues de provinces françaises.

Le travail de M. de Falguera soulève, comme on le voit, quantité de questions intéressantes. Sur un petit nombre de points, je me séparerais de l'érudit archéologue. Ainsi, je ne vois pas aussi nettement que lui l'empreinte byzantine dans cette abbatiale, et il ne m'est pas démontré que le tracé en fer-à-cheval soit emprunté aux Arabes; l'origine de cette forme n'est pas encore, que je sache, bien déterminée.

L'auteur, qui ne s'adresse pas à des spécialistes, a fait œuvre de vulgarisation; il a traité accessoirement quelques notions de science courante, comme l'orientation des églises. Enfin, il a accompagné son texte de dessins et de photographies, qui augmentent considérablement l'attrait de la brochure. L'un des dessins est une de ces vues cavalières par-dessous dont les livres de M. Choisy ont répandu le goût en Espagne : on y saisit, d'un seul coup d'œil, un ensemble de données intéressantes. Parmi les photographies, il convient de signaler, pages 26 et 31, des chapiteaux qui induiront les archéologues en de fécondes méditations.

L'impression fait honneur à *l'Avenç*. Cette maison a bien mérité, une fois de plus, de l'archéologie et de la typographie catalanes.

J.-A. BRUTAILS.

O livro de Esopo. Fabulario portugués medieval publicado conforme a um manuscrito do seculo XV existente na Bibliotheca Palatina de Vienna de Austria pelo **Dr. J. Leite de Vasconcellos**. Lisboa, Imprensa nacional, 1906; 108 pages.

Ce livre est le tirage à part de deux articles qui avaient déjà paru dans la *Revista Lusitana*, vol. VIII et IX, où M. de Vasconcellos publiait pour la première fois un manuscrit trouvé par lui, en 1900, à Vienne. Ce manuscrit est sur papier; l'écriture est du xve siècle. On y a laissé des espaces en blanc pour un certain nombre d'illustrations; il n'en a été exécuté que deux. Elles sont à la plume, et M. de V. en a donné la reproduction. Il a établi son édition non d'après le manuscrit même, mais d'après une reproduction photographique qu'il avait fait exécuter pour la Bibliothèque Nationale de Lisbonne. Il donne le fac-similé de deux pages du texte. La transcription ne s'écarte du texte que pour faciliter la lecture. Les notes sur le texte, au bas des pages, sont paléographiques ou phonétiques.

Le vocabulaire ne renferme que les catégories de mots suivantes : 1) ceux qui ne sont plus en usage; 2) ceux qui ne sont que d'un

usage restreint; 3) ceux qui représentent des formes archaïques de mots toujours en usage; 4) ceux qui ont une signification ou un emploi différent des mots actuels; 5) ceux dont l'orthographe peut entraîner des erreurs de prononciation.

Les mots sont souvent accompagnés dans le vocabulaire de notes lexicologiques ou étymologiques.

Le vocabulaire est suivi d'une étude du texte au point de vue de la phonétique, de l'orthographe, de la morphologie, et de la syntaxe. Le langage du *Livro de Esopo* offre des particularités qui le placent entre le *Leal Conselheiro,* écrit entre 1428 et 1438, et la *Demanda do Santo Graal,* qui date du milieu du XIVe siècle.

Après un commentaire, en partie grammatical, en partie littéraire, sur les fables elles-mêmes, M. de V. en étudie les sources. Il montre que notre *Esopo* est dérivé de l'*Anonyme de Nevelet* du XIIe siècle, connu aussi sous le nom de *Gualterius Anglicus* ou *Walter l'Anglais.* Cette collection, si répandue et si populaire au Moyen-Age, est elle-même le dérivé du *Romulus vulgaris,* qui, par le *Romulus primitivus* et l'*Aesopus ad Rufum,* provient de Phèdre.

O livro de Esopo et le Walter coïncident pour le nombre des fables (63) et pour les sujets; l'ordre est en partie le même. De la comparaison des fables portugaises avec les fables latines, il résulte que les fables portugaises sont tirées de celles de Walter, mais qu'elles n'en sont pas une simple traduction. Parfois notre fabuliste simplifie, d'autres fois il développe; il change l'ordre des faits et introduit des dialogues nouveaux. Dans quelques fables, les différences vont même encore plus loin. Certains traits caractéristiques de Walter manquent dans le portugais qui se rapproche davantage d'autres versions. La moralité des fables est presque toujours très développée dans le portugais, et contient souvent des sentences et des proverbes qui ne se trouvent pas dans Walter. Les formules initiales des fables et des moralités sont très semblables à celles d'autres collections du Moyen-Age. M. de V. les compare surtout avec l'*Esopo Riccardiano* et un *Esopus Moralizatus.* Mais les ressemblances avec ces deux collections ne vont pas plus loin que les formules. Les textes sont très différents : les deux collections, en effet, ne dérivent pas du Walter.

Après avoir fait le rapprochement de certaines des fables avec les fables similaires de Walter et d'autres collections, l'éditeur tire ses conclusions. Il croit que notre *Esopo* ne dérive pas directement du Walter poétique, mais de quelque texte en prose, latin ou roman, accompagné de commentaires L'auteur portugais, probablement un ecclésiastique, aurait modifié plus ou moins son original, en y ajoutant des proverbes portugais et des réflexions morales. M. de V. ajoute que même si l'on rejette son hypothèse et si l'on croit à une traduction libre des fables poétiques de Walter, il faut admettre l'influence d'autres collections.

Quoi qu'il en soit, il y aurait encore intérêt à étudier de plus près les traits caractéristiques d'expression et de narration par lesquels notre fabuliste se sépare de Walter. Il est à espérer que M. de V. accomplira ce travail, car il annonce son intention de reprendre un jour son ouvrage pour le refondre et le publier à nouveau.

En attendant, la publication de ce texte restitue au Portugal, un *Ysopet* comme en possédaient déjà la France, l'Italie et l'Espagne. La plus ancienne collection de fables portugaises connue datait du commencement du XVIIe siècle. M. de V. ne connaît, dans la littérature portugaise, aucune allusion au texte qu'il a édité.

En terminant, remercions M. de Vasconcellos du service important que, par sa publication, il a rendu non seulement à la littérature de son pays, mais à toute la littérature médiévale.

A. F. WHITTEM.

La Bibliothèque du marquis de Santillane, par **Mario Schiff** (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études,* fasc. CLIII. Paris, Bouillon, 1905; in-8°, XCI-509 pages).

Ce travail consciencieux contient une biographie d'Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillane (1398-1458) et un catalogue descriptif de tous les manuscrits qui, ayant fait partie de la bibliothèque des ducs d'Osuna et de l'Infantado (aujourd'hui incorporée presque en totalité à la Biblioteca nacional de Madrid), peuvent être considérés comme ayant appartenu au marquis de Santillane. Cette reconstitution avait été tentée par Amador de los Ríos dans une sorte d'appendice aux *Obras de Don Iñigo Lopez de Mendoza* (Madrid, 1852); mais la méthode suivie et les erreurs commises rendaient suspects les résultats obtenus.

Un tel catalogue nous renseigne d'autant plus sérieusement sur l'érudition et l'humanisme espagnols dans la première moitié du XVe siècle, que le marquis de Santillane n'était pas seulement un collectionneur, mais un liseur. Il lisait si bien, qu'il s'inspirait de ses lectures. M. Schiff nous le montre brouillonnant, en marge d'un des traités de Gil de Zamora, des vers inspirés par le texte. A la vérité, il paraît avoir ignoré le latin, mais il savait l'italien et il possédait de nombreuses traductions italiennes, aragonaises ou castillanes.

Il m'a paru curieux de relever la liste des sources historiques grecques ou latines, en prose ou en vers, ainsi réunies par le marquis. Elle est assez longue. Elle nous donne un aperçu de ce qu'un érudit du temps pouvait connaître de l'histoire ancienne de son pays ou étudier comme modèles du genre historique :

THUCYDIDE : Discours tirés de l'Histoire de la guerre du Péloponèse. Traduction aragonaise tirée du grec.

Polybe. Version italienne de Pietro Candido. Le manuscrit auquel se réfère M. Schiff a appartenu à Iñigo de Avalos; mais M. Schiff suppose que le marquis de Santillane, en relation avec Pietro Candido, a dû connaître cette version.

César : Commentaires (7 livres du *De bello Gallico*) « traduits en castillan, par un anonyme, sur la version italienne de Pier Candido Decembri » (version italienne dédiée au prince Filippo-Maria Visconti, duc de Milan). Cette traduction castillane n'a pas été imprimée.

Salluste : Le Catilina et un chapitre du Jugurtha. Traduction dédiée par Vasco de Guzmán à Fernán Pérez de Guzmán, seigneur de Batres (M. Schiff en reproduit le prologue). Cette traduction fut remaniée par Francisco Vidal y Noya, précepteur du futur Ferdinand le Catholique, et publiée en 1493. A moins qu'il ne s'agisse d'une copie communiquée par Fernán Pérez, ce manuscrit n'a pas pu appartenir au marquis et n'est entré que tardivement dans la bibliothèque d'Osuna, car Morales (t. II de ses Opúsculos, p. 107, éd. Cano, 1793) compte parmi les livres de la « libreria de Batres », un « Sallustio en romance, dirigido á Hernan Perez de Guzman ».

Trogue-Pompée. « Arrangement médiéval de l'abrégé de Justin. » Traduction castillane anonyme.

Tite-Live. I. Épitome de Florus en latin (ms. daté de 1457). — II. Les deux premières décades, traduction castillane de López de Ayala, tirée de la traduction française de Pierre Berçuire; pour la 2ᵉ décade, copie exécutée sur l'ordre même du marquis. — III. Abrégé castillan des trois premières décades exécuté par Rodrigo Alfonso Pimentel, comte de Benavente, en 1439, sur la traduction Berçuire-Ayala (incomplet).

Valère-Maxime. I. En italien (*volgarizzamento* attribué à Andrea Lancia, xivᵉ siècle). — II. Traduction castillane de Canals.

Josèphe : Antiquités judaïques, en latin.

Pline : *Historia naturalis,* en latin.

Lucain. En latin, en italien et en castillan (anonyme).

Quinte-Curce. Traduction castillane anonyme, faite sur l'italienne de Pietro Candido.

Suétone. Traduction italienne anonyme.

Eusèbe : Chronique universelle. Traduction castillane tirée de saint Jérôme par Alonso de Madrigal (El Tostado) pour le marquis. Avec le commentaire du traducteur (édité en 1507).

Paul-Orose. I. En latin. II. Version aragonaise (faite pour Juan Fernández de Heredia). — M. Schiff rectifie les assertions erronées d'Amador, d'après qui il y aurait eu : 1° une traduction française exécutée à Paris sur la demande de « Fray Pedro de Palmerola, comendador de Villel »; 2° une traduction catalane, tirée de cette traduction française; 3° une traduction castillane, tirée de cette tra-

duction catalane; 4° une traduction castillane, tirée du latin par un *Juan Bueno*. En réalité, il faut comprendre que la version aragonaise de Heredia fut exécutée à Paris, sur la demande du « comendador de Villel », et tirée de la version italienne de *Bono Giamboni;* qu'enfin la version aragonaise fut castillanisée pour le marquis. Louons la perspicacité de M. Schiff, qui a su débrouiller un tel écheveau.

Dans cette bibliothèque, il y avait, même pour le temps et pour le pays, des lacunes. Nous n'y voyons pas figurer Plutarque et Eutrope, qu'Heredia avait fait traduire; Tacite, que connaissent Boades (1420) et le prince de Viane (1454); Ptolémée et Dion Cassius, que Boades lisait dans le grec; Pomponius Mela et Prudence, que cite le même Boades (cf. le *Llibre dels feyts darmes de Catalunya*, préface du P. Fita, p. xv-xvi); sans compter Silius Italicus et Servius, dont Alphonse V, en 1453, donnait l'ordre d'acquérir des exemplaires (Amador, t. VI, n. 2 de la p. 391). Strabon et Solin apparaissent dans la description de l'Espagne que Rodrigo Sánchez de Arévalo a mise en tête de son *Historia hispanica* (1470). Pour Silius Italicus, comme pour Hérodote et Diodore, le premier historien espagnol qui les ait utilisés est, à ma connaissance, Jean de Girone (1481), qui cite, en outre, d'autres nouvelles sources moins importantes pour l'histoire d'Espagne, ou difficiles à identifier. Quant à Servius et Hygin, Vagad (1499) paraît être le premier qui en ait tiré parti en Espagne avant l'apparition des fictions d'Annius. Enfin, Appien et Avienus n'ont été connus en Espagne, semble-t-il, qu'au xvi[e] siècle.

L'intérêt du travail de M. Schiff ne réside pas seulement dans l'examen rétrospectif de la bibliothèque et de la culture d'un grand seigneur lettré de la première moitié du xv[e] siècle en Espagne. Il tient aussi aux multiples problèmes bibliographiques auxquels cette revue minutieuse des livres de la bibliothèque d'Osuna a pu apporter une solution. Cela seul rendrait précieux l'ouvrage de M. Schiff. Il faut ajouter que les quelque 80 pages qui servent d'introduction et qui contiennent la biographie du marquis de Santillane sont agréables à lire et utiles à consulter. L'auteur a longtemps pensé à son sujet. Il n'a pas à regretter de l'avoir laissé mûrir.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— Dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (1906, n° 2, p. 337-341), M. P. Toldo entreprend de rattacher *La Belle Provençale*, de Regnard, à différentes compositions de Cervantes, en particulier à la nouvelle *El amante liberal*, qu'il analyse, et aux comedias *Los Tratos de Argel* et *Los baños de Argel*, sans pouvoir « dire au juste si Regnard s'est inspiré plutôt à la nouvelle qu'aux comédies » et en concluant que « peut-être connaissait-il toutes ces productions de l'écrivain espagnol ». Il nous souvient qu'en 1903, dans un article publié dans la même *Revue* (*Études sur le théâtre de Regnard*, p. 35 seq.), M. P. Toldo reconnaissait des affinités entre la pseudo-autobiographie posthume de Regnard et un *scenario* de Flaminio Scala intitulé *La Pazzia d'Isabella*. Les raisons que M. Toldo allègue à l'appui de sa nouvelle hypothèse sont trop extérieures à Regnard pour entraîner la conviction et ne nous semblent valoir que d'une valeur d'ingéniosité. La *Provençale*, récit romanesque en style précieux de la captivité musulmane de Regnard, rappelle, si l'on veut, la donnée de l'*Amante liberal*, mais il serait difficile de citer un passage précis où l'influence cervantine fût palpable. La littérature comparée est aujourd'hui fort à la mode: gardons-nous d'en mettre partout. M. Toldo insinue en outre que la comédie *Les filles errantes* (1690) aurait quelques points de contact avec *La Ilustre Fregona*. C. PITOLLET.

— Comme suite à un article publié en 1891 dans la *Ztschft. f. rom. Phil.*, XV, p. 217-227 : *Notizen zur Geschichte und Bibliographie des span. Dramas*, M. A. L. Stiefel a commencé, dans la même Revue, sous le titre *Notizen zur Bibliographie und Geschichte des span. Dramas* (*Ztschft.*, XXX, 540-555), l'analyse d'une collection de *Comedias* en 10 volumes conservées, sous la cote *P. O. hisp. 4° 35*, à la *Hof- und Staatsbibliothek* de Munich et dont il donne, au commencement de son étude, la description. Il s'est borné, cette fois, à détailler le contenu de l'un de ces volumes, contenant 14 *Comedias* arbitrairement réunies, et qui, sans indications d'éditeurs ni de lieux, semblent remonter à la première moitié, et un peu au delà, du XVIIe siècle. La majorité de ces pièces est connue. Nous ne signalerons que les suivantes, plus rares :

I. *La Ventura en el engaño*, de Montalbán, qui n'existe que comme

suelta. II. *La Gran Comedia de San Estacio,* d'Antonio Martínez de Meneses, *id*. III. *Tanto hagas cuanto pagues,* attribuée tantôt à Lope, tantôt à Moreto *(La traición vengada),* tantôt à Rojas Zorrilla, mais qui est du Portugais Jacinto Cordero (cf. les articles de Stiefel, *Literaturblatt für german. und roman. Phil.*, 1889 et 1892, et A. Restori : *Una collez. di Comm. di Lope de Vega,* Livorno, 1890, p. 15). XI. *El valor todo lo allana,* de Francisco Serrano Carimo (ou *Carcimo?* cf. La Barrera, *Cat.*, 309 b).

Signalons aussi, puisque nous parlons de *Comedias,* que M. Menéndez y Pelayo a réimprimé, avec un instructif prologue de 30 pages, au 6me volume de la *Gesellschaft für romanische Philologie,* la *Tolomea,* la *Serafina* et la *Duquesa de la Rosa* d'Alonso de la Vega, dont l'édition de Timoneda, Valencia, 1566, n'existait, apparemment, plus qu'en deux exemplaires, l'un, à la *Biblioteca Nacional* madrilègne, provenant de Böhl von Faber, l'autre en possession de M. Archer M. Huntington, le libéral hispanophile new-yorkais (*Tres comedias de Alonso de la Vega*, Dresden, 1905, xxx-110 pages in-8°).

C. PITOLLET.

~~ Après le beau volume sur Charles-Quint (*El Emperador Carlos V y su corte según las cartas de Don Martín de Salinas, embajador del infante Don Fernando,* Madrid, 1903-5, in-8° de 985 pages) qu'il a achevé de publier l'an dernier, D. Antonio Rodríguez Villa, a fait paraître un volume non moins attachant sur l'infante Isabelle, la fille aînée et préférée de Philippe II : *Correspondencia de la infanta archiduquesa Doña Isabel Clara Eugenia de Austria con el duque de Lerma y otros personajes*, Madrid, 1906, in-8° de XXVI et 360 pages. Cette correspondance, qui va de 1599 à 1606, contient de très précieux renseignements sur les affaires publiques et privées de la cour des archiducs aux Pays-Bas comme sur celle de Madrid, pendant les premières années du règne de Philippe III. L'infatigable membre de l'Académie de l'Histoire vient enfin de consacrer une étude fort intéressante à *Don Diego Hurtado de Mendoza, conde de la Corzana* (1650-1720), Madrid, 1907, 333 pages in-8°. C'est l'histoire d'un grand seigneur castillan qui remplit divers emplois importants vers la fin du règne de Charles II, entre autres celui de vice-roi de Catalogne et qui, après l'avènement de Philippe V, passa au service de l'Archiduc, qu'il accompagna à Vienne, où il mourut en 1720.

1er juillet 1907.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

II

Elche.

« Là s'éleva la ville d'Herna; maintenant y coule entre des rives dépeuplées l'Alebus sonore. » Ainsi parlait au IVe siècle de notre ère, en son vieux poème géographique, Festus Avienus, compilateur des anciens périples grecs. Herna, c'était peut-être, au Ve siècle avant Jésus-Christ, la ville qui devint la Colonia Julia Illici Augusta, puis la moderne Elche; l'Alebus, c'est certainement, avec un nom modifié à peine, l'étrange Vinalapo.

Si le fleuve parfois, en quelques rudes hivers exceptionnels, peut encore rouler des flots bruyants à travers la campagne illicitane et menacer le vieux pont souvent secoué jadis par ses brusques crues tumultueuses, il est, d'ordinaire, bu par les ardents soleils ou ruiné par les saignées des *acequias* fécondantes, réduit à un mince filet glissant de flaque en flaque saumâtre. Son large lit, encadré de berges hautes, n'est plus qu'un ravin de pierres et de poussière, parfois hélas! d'immondices, et rien n'est triste comme cette ruine d'un fleuve au nom retentissant.

Mais par bonheur les rives du Vinalapo ne sont plus désertes. Elche, pressant ses blanches maisons au pied de sa grandiose cathédrale, s'épanouit lumineuse et pure au cœur de sa verdoyante palmeraie. Toutes les gloires de l'Orient couronnent la Jérusalem espagnole. Quand le promeneur s'attarde aux jours caniculaires sur la grande place dormante, le soleil l'éblouit des mêmes feux cruels qui brûlent les déserts syriens; qu'il s'égare dans le dédale des rues étroites où sommeille ici le silence des maisons closes, où bruit ailleurs la vie des bou-

tiques obscures, c'est l'ombre claire et douce et la fraîcheur calmante des cités d'Asie, c'est le parfum subtil des quartiers solitaires, et la senteur épicée des bazars.

Puis, au sortir de la ville, comme une tache de gaieté verte au centre de la plaine morne et grise que cernent des collines sans arbres, voici l'enlèvement des palmiers sveltes découpant leur chevelure immobile sur l'azur éclatant; voici, sous l'ombre féconde des dattiers, enlacé au réseau des *acequias* murmurantes, le foisonnement des amandiers pâles et des grenadiers tachés de sang; voici, en un mot, l'évocation inattendue, mais qui s'impose, des verdoyantes oasis.

Mais Elche l'orientale n'a pas seulement, pour séduire et captiver, l'éblouissement de son ciel, le charme exotique de sa ville et de son jardin. C'est la patrie de la Dame d'Elche, merveille de l'Espagne antique.

La route poudreuse qui se dirige, droite et blanche, vers Santa-Pola, vers la Méditerranée prochaine, longe bientôt le tertre où furent à l'époque romaine bâtis quelques édifices et quelques villas : ce tertre, c'est l'Alcudia, d'où fut exhumé le chef-d'œuvre.

Fiers des origines lointaines et de la splendeur ibérique ou romaine de leur ville, c'est avec amour que les meilleurs des fils d'Elche ont toujours étudié son histoire et recueilli jusqu'aux plus humbles débris de son passé. A parcourir pas à pas, au cours d'inlassables promenades, la vaste surface plate et nue de la *loma,* que périodiquement égratigne la charrue, à scruter sans cesse des yeux et de la main la coupe des talus fréquemment éboulés, à tenter la fortune des fouilles rapides aux sites où le hasard ou l'instinct leur signalait des ruines certaines, D. Aureliano Ibarra, D. Pedro son frère ont patiemment réuni des collections précieuses, où dominent les monnaies, les tessons ornés de céramique indigène ou romaine, les lampes d'argile, les menus objets de bronze, mais où brillent aussi des pièces rares, statues de marbre ou statuettes de bronze.

Le Musée archéologique de Madrid possède maintenant les plus précieuses de ces épaves antiques, parmi lesquelles se distingue une fort jolie figurine de bronze, du meilleur style

grec : un jeune homme assis qui, sans doute, va poser sur sa tête une couronne; il est élégamment drapé dans une chlamyde qui laisse nu tout le flanc droit. Les yeux sont incrustés d'argent, et ce n'est point le seul détail intéressant de technique, si l'on note d'abord que le personnage et le rocher qui lui sert de siège, fondus à part, peuvent se séparer, et surtout, fait rare sinon unique, que le bronze a été coulé sur une armature interne en fils de fer.

Une petite tête de femme en marbre vaut moins par la beauté du visage que par l'extrême grâce de la coiffure savante, où s'entremêle aux longs cheveux, habilement ondulés en bandeaux et relevés en chignon, une riche couronne de laurier et de chêne, où brille au-dessus du front un superbe joyau à pendeloque de perles.

Trois mignards amours sculptés dans un marbre à transparence d'albâtre sont des œuvres de rapide industrie; style banal, lourde facture; mais ils sont amusants, ces Cupidons bouclés, joufflus, potelés, en leur pose assez juste de bébés dormant sur une peau de lion, dans une jonchée d'attributs comiques, arc, carquois, massue et torche, tout l'attirail déjà rococo du dompteur des monstres et du tyran des cœurs.

D. Aureliano Ibarra a donné de ces sculptures de fort bonnes images dans son livre d'*Illici;* il y a joint de magnifiques mosaïques, dont fut pavée plus d'une grande salle de thermes ou de villa; des jeux habiles et richement variés d'ornements polychromes, grecques, méandres, rinceaux, rosaces, feuillages et fleurs, s'y marient ingénieusement à de simples sujets où s'esquisse la figure humaine, un Centaure, une Néréide, l'enfant Éros, ou Galatée. Mais l'incurie, comme il arrive trop souvent, même hors d'Espagne, a laissé s'enterrer à nouveau ou se détruire pour toujours ces témoignages du luxe passé.

Quoi qu'il en soit, tous ces monuments sont pour l'histoire de l'art d'un intérêt secondaire. Leurs qualités ne les distinguent pas de toutes les œuvres de production courante, habiles, mais banales et froides, recueillies d'un bout à l'autre du monde romain. D'après leur témoignage, la colonie d'Illici

fut un centre de civilisation élégante, où vécurent en des villas confortables des gens de goût distingué.

Par bonheur, un coup de fortune, une trouvaille telle que l'histoire de l'archéologie espagnole n'en signale pas de plus illustre, a exalté la gloire d'Elche et le nom de l'Alcudia.

Le 11 août 1897, comme j'arrivais à Elche, attiré par les fêtes qui, tous les ans, se célèbrent en l'honneur de Notre-Dame de l'Assomption : « Avez-vous reçu ma lettre? me dit au débotté mon ami D. Pedro Ibarra, le plus passionné des antiquaires illicitans, depuis que son frère regretté, D. Aureliano, n'est plus. — Non; mais quelle nouvelle m'annonçait-elle, que je vous vois tout ému? » Perico, — c'est ainsi que l'appellent affectueusement ses compatriotes, — pour toute réponse tira de sa poche une photographie haute de quelques centimètres seulement, mais très nette et très fine, comme l'admirable lumière du royaume de Murcie en donne même aux opérateurs novices. Le visage de mon ami rayonnait d'orgueil. « Hé bien? » me disaient ses yeux en une interrogation pressante. « D'où vient ce buste? fis-je avec calme. — De l'Alcudia. — Qui l'a trouvé? — Le 4 août, un ouvrier de mon parent le docteur Campellos. » Et sans plus songer à me demander mon avis : « Voyez, continua-t-il en soulignant du geste chaque détail de l'image — un admirable buste de femme drapée dans un grand manteau, coiffée d'une mitre opulente, le visage encadré d'énormes roues en couvre-oreilles, le sein chargé de lourds colliers — voyez le chef-d'œuvre de l'art romain à Elche, Apollon! De part et d'autre de ses joues, ces roues symboliques sont les roues de son char divin! »

La conviction de D. Pedro était si pleine et si sincère (il ne l'a pas tout à fait perdue encore) que je remis à plus tard le souci de le détromper. Aussi bien n'était-ce point le lieu ni le moment de faire du pédantisme; il fallait voir, et, comme j'y étais déjà décidé, agir.

Chez le docteur Campellos, dans la lumière adoucie d'une salle basse, la Dame d'Elche m'apparut, non pas belle d'une beauté classique, non plus séduisante de grâce, car ses traits ne sont ni réguliers et purs, ni charmants, mais mieux que

belle et plus que gracieuse; elle était l'idéal enfin retrouvé des artistes ibères méconnus. Déesse et reine par la hautaine majesté du port et du visage, par les draperies austères et les pesantes parures, ou, par l'audace d'un franc réalisme, simple grande dame portraiturée au naturel en la splendeur de ses atours, qu'importait? Le chef-d'œuvre se révélait, à moi le premier, certain, éblouissant: il fallait le conquérir. Mon plan se faisait, tandis que j'admirais en silence.

Une heure après, la photographie que m'avait montrée Perico partait pour le Musée du Louvre; et je préparai prudemment l'achat que je rêvais.

L'aventure était périlleuse; le docteur Campellos était riche; sa maison était garnie de tableaux, de gravures, d'œuvres d'art, sa bibliothèque abondante et choisie; il avait le renom justifié d'amateur. Sa femme était la fille d'Aureliano Ibarra; en elle, je le savais, a passé l'âme de son père. Mon ami Perico lui-même, en l'occurrence, enthousiasmé de la merveilleuse trouvaille, et fort écouté toujours de la fille de son frère, ne pouvait que me desservir, en dépit de son dévouement coutumier. Dans l'hospitalier logis de la Plaza Campellos, c'était depuis sept jours une longue théorie de curieux; les casinos, les *tertulias* du soir chantaient la gloire du buste; à la maison, à la boutique, à l'atelier, tous les confectionneurs d'espadrilles, c'est-à-dire tous les Illicitans, en parlaient en poussant l'alène dans les semelles de corde. Sa photographie brillait en belle place dans le *comedor* de l'Hôtel de la Confianza, suprême honneur et consécration suprême. Le buste devenait vraiment l'idole de la ville.

Chose plus grave, déjà, par les soins de Pedro Ibarra, on connaissait à Madrid, on connaissait à Londres, à Berlin, la découverte sensationnelle. Arriverais-je à temps? Le conservateur du Musée archéologique national de Madrid, le regretté Juan de Dios de la Rada y Delgado, auteur d'un livre important sur les sculptures du Cerro de los Santos, pouvait-il ne pas convoiter cette sœur incomparablement plus noble et plus belle des statues de son Musée? L'illustre professeur de l'Université de Berlin, Emil Hübner, le maître incontesté de l'ar-

chéologie hispanique, l'intime ami et le correspondant attitré des Ibarra et du docteur Campellos, ne prétendrait-il pas lui aussi conquérir de haute lutte le chef-d'œuvre impossible à méconnaître? Sept jours pleins s'étaient écoulés depuis la découverte, et je ne pouvais espérer de réponse, même télégraphique, avant cinq jours, sans compter que les vacances étaient commencées. Sans doute, d'autres avaient eu déjà le temps d'agir, et d'ailleurs ne devais-je pas redouter encore les règlements, nécessaires peut-être, mais si étroits et peu pratiques de nos Musées? Serais-je autorisé à saisir l'occasion propice, ou resterais-je empêtré dans le réseau des formalités routinières, victime des Comités, des Commissions et des Bureaux?

Par bonheur, au département des Antiquités orientales veille un savant dont puissante est l'autorité, féconde l'initiative, M. Léon Heuzey. Lui, qui établit victorieusement l'authenticité des sculptures du Cerro de los Santos, verrait mieux encore que moi, sans aucun doute, ce que vaut désormais dans l'histoire ce monument unique, apprécierait l'art du chef-d'œuvre. Avec M. Edmond Pottier, le disciple et collaborateur ami du maître, ils trouveraient, en ce cas urgent, la voie droite et rapide à travers les ornières de la forme.

Cependant, ému d'impatience sous une apparente tranquillité, chaque jour j'allais contempler la merveille et m'affirmer dans les bonnes grâces de l'aimable vieillard de qui dépendait son sort.

Enfin un télégramme arrive... J'ai des instructions, je puis tenter la chance. Délibérément, je m'ouvre à Perico de mes projets; j'en étais sûr, il les accueille fraîchement. Eh quoi! priver Elche, priver l'Espagne d'un pareil joyau! Si on l'en croyait, on conserverait Apollon dans une niche dorée, comme *Nuestra Señora de l'Asuncion* dans la cathédrale, pour l'honorer d'un culte solennel. Mais laisser prendre au dieu la longue et périlleuse route de l'exil! Lui qui recueille jusqu'aux plus humbles tessons de l'Alcudia, avec une ferveur dévote, ni pour argent ni pour or en monceau ne céderait le trésor unique au monde. Pourtant, en ami complaisant, D. Pedro m'accompagne chez le docteur. L'accueil, dès

l'ouverture, est décourageant. Le docteur Campellos se récrie : jamais, je dois l'entendre, jamais il ne vendra rien à un Musée! Le Musée de Madrid a acheté, il y a quelques années, la collection de son beau-père Aureliano, et ne l'a jamais payée, ou si peu! malgré des engagements très formels. D'ailleurs sa femme aime le buste, elle veut le garder. D'ailleurs encore, que dirait Elche, que dirait l'Espagne? C'est question de patriotisme... Je discute. Le Louvre paiera, je m'y engage; il paiera comptant. Et pour la gloire d'Elche, pour la gloire de l'Espagne, pour celle du docteur Campellos, le buste au Louvre, quelle fortune inespérée! Le buste dans le premier Musée du monde, dans le plus illustre, dans celui que visitent le plus grand nombre d'étrangers, où il entre plus d'Espagnols peut-être, bon an mal an, qu'au Musée archéologique de Madrid, où bientôt, aux jours de l'Exposition Universelle, défilera vraiment l'univers! Le docteur et sa femme s'intéressent... J'insiste. Sans doute, c'est du patriotisme de réserver le buste à Elche ou à Madrid (la pensée, le nom du Musée de Madrid a le don de crisper les nerfs du brave homme, et j'en profite); mais c'est un patriotisme étroit. Il y en a un plus large, mieux entendu, plus noble, celui qui sait étendre le renom d'une ville, d'un pays au delà des frontières, qui veut faire rayonner jusque dans la capitale moderne des arts le génie trop oublié des plus lointains aïeux. De ce patriotisme, le docteur Campellos, admiré de ses concitoyens pour son talent, aimé pour ses bienfaits, donnera le louable exemple. Vains efforts! Non pas tout à fait pourtant, car le docteur se plaint maintenant que je le prends de court, qu'il n'a pas eu le temps de s'informer, de fixer la valeur du buste, d'interroger Londres, Berlin... que rien ne presse. Or, tout me presse au contraire; ici, vraiment, le temps c'est de l'argent; je ne puis laisser l'adversaire attendre des renforts; s'il lui en vient d'Angleterre ou d'Allemagne ou d'Amérique, je suis perdu. Hélas! l'adversaire s'entête; il écoute avec patience mes arguments, mais il ne cède pas.

Je me lève; la bataille est bien perdue. Mais sur le seuil une inspiration me vient; je me retourne : « Mais, docteur, vous ne m'avez pas demandé combien vous offre le Louvre. » Le

docteur hésite, puis, curieux, d'une voix molle : « Combien? » Moi, je n'hésite pas; je tire de ma poche la dépêche tout à l'heure reçue, et la lui montrant : « Tenez, docteur, je joue cartes sur table, lisez! Le Louvre me donne pour instructions — voici la clef de notre langage convenu — d'offrir tant et de monter jusqu'à tant. Eh bien, franchement, la première somme offerte est trop faible; vous toucherez la seconde, et, songez-y, vous serez payé dans huit jours, non en pesetas, mais en francs et le change est à 70 pour cent! Est-ce dit? — Revenez demain... »

Demain, *mañana,* le grand mot des Espagnols, celui qui a toujours fait leur force, et qui les perd aussi! De quoi sera fait demain pour moi, et que sortira-t-il des *palabres* de ce soir, quand à la *tertulia* du bon docteur chacun des familiers aura prononcé sur l'affaire son discours en trois points?

Le lendemain, j'arrive à l'heure dite; pas de docteur! il visitait ses malades; la *señora* absente ou invisible... J'entre pourtant, peu fier de l'échec certain, et m'établis dans la salle basse où trône le buste pour me rasséréner à la vue impressionnante du chef-d'œuvre.

Le docteur rentre; il sait que je suis là, et pourtant monte l'étage sans s'arrêter. Un quart d'heure se passe; la *señora* daigne descendre, m'entretient amicalement du soleil et de la chaleur, sans nulle allusion à ce qui se passa hier, sans souvenir, semble-t-il, du rendez-vous. Je prolonge l'entrevue en prenant une dernière photographie de la *Dame d'Elche,* que juste en ce moment anime de vie troublante un ardent rayon de soleil... et je vais prendre congé, la mort dans l'âme.

Mais voici que l'heureux dénouement se brusque : « Voudriez-vous voir le docteur? — Oui, sans doute. — Venez alors. » Le docteur entend mes pas, s'avance au haut de l'escalier : « Bonjour, Monsieur, lui dis-je, vous acceptez? — C'est bien peu, mais si ma femme consent... » Séance tenante, l'accord est rédigé, signé, paraphé. Le Musée de Madrid entend quelques invectives, bien méritées, j'en conviens, le Louvre quelques menaces dont je n'ai cure, en cas d'anicroche. L'affaire est faite.

Huit jours après, grâce au concours de M. Léon Paris, qui avança la somme convenue, grâce à la générosité de M. Noël Bardac, qui fit au Louvre ce royal présent, à la décision de MM. Heuzey et Pottier, qui hardiment me soutinrent et firent à Paris toutes les diligences, j'embarquais à Alicante le précieux colis qui devait arriver sans encombre.

Un amusant épisode, en passant. Le petit vapeur espagnol qui pendant une semaine avait musé sur la mer délicieusement bleue, paressant et s'endormant dans toutes les criques de la côte poétique, faisait escale à Barcelone. Comme j'en profitais pour visiter le charmant musée si pittoresque installé dans la nef antique de Santa Agueda, le conservateur, mon ami, ravi de me voir, m'interpelle : « Ah! D. Pedro, si vous saviez, au Musée municipal (là-bas, au bord du *Parque,* dans un grandiose palais moderne, c'est le rival), venez voir! les vitrines s'encombrent de *cacharros* horriblement faux; c'est un scandale! venez et jugez! » En effet, c'était (et c'est encore, j'en ai peur), dans une vitrine en vedette, un monstrueux assemblage de vases faux, cyniquement faux, dont connaît bien la fabrique, encore florissante aujourd'hui, quiconque a parcouru les alentours de Murcie, royaume des ingénieux gitanos : « Et voilà, » s'exclamait mon guide, « voilà où passent nos douros, à nous autres Espagnols, tandis que les étrangers nous enlèvent nos chefs-d'œuvre! — Quels chefs-d'œuvre? — Eh! le buste d'Elche, por Dios! Ne le connaissez-vous pas?... » Le buste d'Elche, tranquillement, dans ma cabine, se préparait à voguer sa dernière étape vers la France. Il était temps.

Dirai-je son arrivée triomphale? la surprise, l'admiration, l'enthousiasme qu'excita la vue d'une beauté si neuve et si singulière? les doutes aussi et les soupçons qui l'accueillirent, les discussions des problèmes que soulevaient son âge, son origine, sa restitution, sa valeur d'archéologie ou d'art, la nationalité, l'école de son auteur? La controverse n'est pas close; il est trop tôt pour écrire en lignes définitives ce curieux chapitre d'histoire.

Quelque part, en Angleterre, me dit-on, peut-être en France, l'antiquité de la Dame d'Elche reste suspecte. Elle n'a pas de

raison de l'être. Mais on hésite encore sur l'étiquette à coller au socle du chef-d'œuvre. Est-ce bien une sculpture espagnole de style gréco-phénicien, comme l'affirme la pancarte officielle du Louvre? Est-ce l'œuvre d'un artiste grec établi dans une ville heureusement hellénisée de la côte ibérique? Et quel qu'en soit l'auteur, espagnol ou grec, à quelle date a-t-il vécu et travaillé? Est-il un adepte attardé jusque dans le IVe ou le IIIe siècle des formes un peu archaïques encore du Ve siècle débutant? Est-il un sculpteur indigène, tout imprégné d'idées et de souvenirs orientaux, qui n'a reçu que tard dans son pays lointain, et par une série longue d'intermédiaires, l'influence des grands génies de la Grèce? Quand d'autres trouvailles auront été faites, qui permettront de grouper autour de la Dame d'Elche quelques frères et quelques sœurs dignes d'elle, alors seulement l'accord pourra se faire entre les critiques.

Nous avons pu espérer quelque temps que l'Alcudia livrerait de nouveaux trésors. Nous avons souhaité vivement y faire des fouilles, et c'est en 1905 seulement que nous avons abouti, grâce à l'amitié libérale des héritiers du regretté docteur Campellos. Mais notre attente a été trompée, et nous doutons que d'Elche, à moins d'un hasard providentiel, nous vienne encore la lumière.

Certes, ce n'est pas en vain que mon jeune collaborateur Albertini a remué jusqu'au sol vierge l'étendue de la *loma* fameuse; il n'a pas en pure perte supporté le rude soleil de juillet qui m'avait en deux jours abattu. Car, à défaut d'œuvre importante de la statuaire illicitane, il a recueilli tout un lot très original de poteries peintes qui sont, elles aussi, une révélation.

On savait, par des trouvailles éparses, que la céramique de l'Espagne primitive offrait un exemple curieux de décoration très antique, dont les premiers modèles se rattachent à l'industrie mycénienne; qu'en cent lieux divers, disséminés par toutes les provinces de la Péninsule, se retrouvent en foule les tessons peints de motifs géométriques ou de plantes, d'animaux même, plus rarement il est vrai, copiés sur nature ou stylisés. Elche même, parmi ces stations nombreuses, semblait à quelques indices un centre privilégié de cette industrie flo-

rissante. Sur plusieurs débris récoltés par Aureliano Ibarra, et passés au Musée de Madrid, apparaissent les images, bien mutilées par malheur, de grands oiseaux, de poissons rares, de carnassiers fantastiques, s'ébattant au milieu d'une flore étrange, de rinceaux et de volutes. Tous ces dessins, tracés d'un pinceau rapide et sûr de lui, éveillent l'idée d'une imagination riche, malgré les conventions un peu trop couramment acceptées, d'une technique adroite, d'un réel sentiment de la ligne et du motif ornemental. C'était le résidu d'ateliers où de rares pièces de luxe, d'invention brillante et de souple métier, voisinaient avec des produits plus communs et trop souvent monotones.

Les fouilles de 1905 ont mieux prouvé que les céramistes d'Elche étaient de vrais virtuoses. Surtout, ils paraissent amusés, plus que leurs émules des autres villes, aux caprices d'une fantaisie qui se joue à côté du réel. Sous leur pinceau, la feuille s'allonge en ondulations ou s'enroule en spirales, le bourgeon se gonfle en excroissances quadrillées; la fleur, plus rare, se distend, ou se réduit au contraire à d'humbles rosettes clairsemées. Les animaux chimériques triomphent; les grands cygnes combatifs, à longs becs de cigognes, étalent et agitent leurs ailes diaprées, et crispent leurs pattes à six doigts contre des lièvres monstrueux, au nez en boule, qui tirent la langue, ou contre de grands fauves farouches, à mâchoires longues de crocodiles. Entre les griffes, sous les ventres, parmi les végétations envahissant le vide, dont l'artiste a l'horreur, de gros poissons courbent leurs dos ronds, où pointent de courtes nageoires. C'est un pittoresque fouillis d'images disparates enchevêtrées. Voici encore, pas trop souvent, apparaître le cheval de guerre ou de chasse, reconnaissable, quoique irréel; et voici l'homme, enfin, le guerrier ou le chasseur en armes, à pied ou à cheval, et le prêtre peut-être, en procession, tenant des palmes. Ce sont des images nouvelles, pour la première fois retrouvées tout au moins.

Mais hélas! que ces images sont informes et naïves, aussi grossières, toutes, que ces horribles idoles de bronze dont j'ai dû naguère dresser le triste catalogue. La figure humaine,

voilà l'obstacle où s'est brisé le talent sans force de nos peintres de vases. Comme ils ont mal suivi l'exemple des sculpteurs, qui, eux, se mirent vaillamment et avec bonheur à l'école de la Grèce! Comment la vue de la Dame d'Elche, si elle se dressait en quelque temple ou portique, offerte à l'admiration de tous, ne les a-t-elle pas inspirés?

C'est que les ouvriers, pendant plusieurs siècles qu'a persisté la vogue de leur fabrique, se sont satisfaits à trop bon compte des créations anciennes. Ils n'ont cherché sincèrement ni formes ni thèmes nouveaux. Ils se sont endormis au rythme monotone de leurs mouvements appris; ils ont travaillé de mémoire, sans autre souci que de maintenir les traditions de leur virtuosité.

Puis, et cela n'est pas moins grave, car c'est une faute de goût, ils se sont laissés aller aux amusements d'une stylisation facile. Les plantes, les animaux et même l'homme se sont dénaturés sous leur pinceau rapide. Les feuilles se sont étirées et assouplies en arabesques, et, peu à peu, les queues de lièvres se sont contournées en vrilles, les nageoires de poissons en rinceaux, les langues de carnassiers se sont aiguisées en feuilles d'iris, les oreilles de bêtes appointies en feuilles de laurier. L'homme semble parfois s'être vêtu de morceaux de plantes, et de façon générale le même système de lignes conventionnelles sert à représenter les choses les plus diverses, le corps squameux d'un poisson, les ailes emplumées d'un oiseau ou son ventre, l'enveloppe craquelée d'un bourgeon, le poil d'un lapin, le pelage d'un fauve, la robe d'un cheval. Pas un de ces décorateurs trop habiles n'observe la nature, ne s'efforce, par un retour naïf à la vérité, de renouveler, tout au moins de rajeunir son fonds de formes et de motifs.

Aussi, quand il veut dessiner la forme vivante de l'homme, l'ouvrier d'Elche n'obtient qu'une ébauche ridiculement enfantine et niaise, car l'objet est le plus difficile, le plus décevant qui puisse tenter un artiste, en la multiplicité ondoyante de ses aspects, et notre céramiste n'a jamais cherché, n'a jamais appris à voir, de ses propres regards curieux, le monde réel.

Si, pourtant; un d'entre eux, un seul, en un jour d'inspi-

ration heureuse, a brisé la routine, et tel grand vase dont la panse, sur la couche d'un léger enduit blanc, s'orne d'une double guirlande de vigne vierge, n'aurait pas déshonoré la fabrique d'un fin céramiste d'Athènes.

Quoi qu'il en soit de ses défauts, qui d'ailleurs ne sont pas banals, la céramique des Ibères prend de plus en plus sa place parmi les céramiques de l'antiquité, et cela grâce aux fouilles de M. Albertini. C'est un honneur nouveau pour Elche. On peut, on doit en critiquer le progrès lent, la maîtrise superficielle; on en aime pourtant le décor touffu, riche jusqu'à l'abus, bigarré, pittoresque, et, jusque dans sa routine, original.

Au fait, ne sont-ce pas ces mêmes qualités, avec moins de défauts, qui donnent au buste du Louvre son prix inestimable? Pourrons-nous dire que le style du chef-d'œuvre, puisque c'est à lui qu'il faut toujours revenir, est pur comme le style d'un marbre de Phidias ou d'un bronze de Polyclète, même, si l'on veut, d'un marbre d'Anténor? Non, car les hésitations de la critique viennent justement de ce que l'œuvre est, au fond, composite, qu'en elle s'unissent et se fondent des éléments divers, dont il est malaisé de retrouver la nature et le dosage.

Si, pour les uns, elle est vraiment espagnole, sans doute possible, par l'originalité du type, la singularité de l'accoutrement, la forme et la splendeur du diadème à pendeloques et du pectoral, la surcharge évidente des ornements, et surtout par on ne sait quelle indéfinissable beauté hautaine et mystérieuse, moins de lignes que de sentiment, dont le reflet éclaira dans tous les temps les chefs-d'œuvre de l'art comme de la nature espagnole, qui donna jadis leur grandeur triste aux altières princesses de Velasquez : faut-il pour cela nier ce que le sculpteur doit d'une part aux lointaines traditions de l'Orient, des pays où régnèrent et règnent encore les modes des mitres lourdes, des amples vêtements somptueux, des joyaux trop opulents, et d'autre part à la Grèce archaïque, même à la Grèce classique, éprise de vérité tout à la fois et d'idéal, maîtresse incomparable de goût et de technique savante? Si même, ainsi que le soutiennent des admirateurs fervents, le buste est parti d'un ciseau grec, car seul un Grec, disent-ils,

a pu concevoir une œuvre aussi parfaite, et l'exécuter avec une telle maîtrise qu'il fait rentrer dans l'ombre tous les humbles praticiens indigènes, pourtant le modèle est espagnol; c'est le portrait d'une noble Tartessienne d'Herna, idéalisée certes par le génie grec, mais copiée aussi par un artiste soucieux de vérité dans la réalité vivante de ses traits et de ses parures nationales.

Quoi qu'il en soit, entrant au Louvre, je l'avais bien prédit, le buste a porté loin, a porté haut la gloire de sa ville. Après dix ans bientôt le chef-d'œuvre ne perd rien du charme énigmatique qui ravit ses premiers dévots; l'enthousiasme ne s'est point éteint avec le temps qui passe. Telle je vis et j'admirai la Dame d'Elche dans la maison du docteur Campellos, telle je l'admire encore dans le Palais fastueux. Droite, grave et un peu raide, les yeux pleins de mystère, ses lèvres roses serrées et sensuelles, les joues et le menton volontaires, vraiment reine ou vraiment déesse, elle trône, soutenant sans fléchir le poids orgueilleux de sa grande mitre rouge, de son bandeau à triple rang de perles, des larges roues à pendeloques qui encadrent son fier visage. Sur ses épaules voûtées un peu le vaste manteau presque sans plis s'étale, et sur la poitrine chaste s'arrondit à triple étage le luxe des colliers. L'artiste a-t-il sculpté une statue entière ou un simple buste? Félicitons-nous peut-être que le buste seul nous reste, car rien ainsi ne vient distraire le regard des regards de la Dame qui l'attirent; l'attention, l'étonnement se concentrent sur ce visage étrangement fermé, étrangement vivant aussi, irrégulier, de galbe sec, mais si merveilleusement expressif, mélange audacieux de vérité nette et de rêve. Carmen, a-t-on dit, ou Salambo... L'une et l'autre, peut-être, car l'une et l'autre aussi, tout énigme et tout mystère, la fille fantasque et héroïque de Séville, et la princesse de Carthage toute frémissante de voluptés contenues, l'Andalouse et la Punique, accusent sur le fond de leurs éblouissants pays, en un relief vif et précis, l'image claire, matérielle, de leur beauté.

Certes, il eût été bien émouvant de voir mieux qu'en rêve le buste, dressé sur l'Alcudia, s'illuminer aux rayons de l'ardent soleil qui l'a vu naître. Mais l'Alcudia n'en a pas moins, tout

appauvrie de son plus précieux joyau, l'attrait des ruines qu'elle garde encore dans le cadre ondoyant de sa palmeraie. Le champ où reposa de longs siècles la Dame d'Elche a son charme de mystère, comme les champs où fut Troie, et c'est un plaisir encore de parcourir la vaste *loma* mélancolique, aux heures lourdes où dans le soleil d'or, sur les amandiers grêles, chantent éperdument les cigales. Le sol, que sillonnent les tranchées des fouilles, garde le souvenir des édifices détruits, et l'histoire de la ville morte s'inscrit à travers l'esplanade en traits de vieilles murailles, en taches de pavements et de mosaïques. Ici furent les Thermes, et là les riches villas romaines; là, témoin précieux d'un culte rare, une *Proseucha* de Juifs. La modeste synagogue, construite avec les débris de quelques édifices romains, pavée d'une indigente mosaïque que décorent de barbares inscriptions grecques, puis des vestiges de constructions arabes, montrent que pendant de longs siècles persista la vie en ces plaines privilégiées.

Mais ce sont d'autres charmes encore qui appellent et retiennent le touriste et l'artiste. Elche doit aux Arabes, sans doute, la gloire de sa forêt de palmes, sa richesse et sa poésie d'oasis. Par le bienfait de ces plantations hardies, qui donnèrent à la ville déplacée les arbres les mieux adaptés à son sol et à son ciel, les plus élégants aussi et les plus pittoresques; par le bienfait des irrigations savantes, où s'apaise et se répand en fécondes eaux murmurantes la violence torrentueuse du Vinalapo, Elche fut faite, elle est restée le séjour du repos heureux dans l'enchantement de la lumière et de la verdure, vraiment le paradis délicieux de l'Espagne.

Dans l'Elche chrétienne encore, depuis le lointain Moyen-Age, s'est accru le trésor précieux du passé, dont le présent garde avec ferveur le souvenir et le culte fidèle.

Que ceux que n'effraie pas le mois d'août redoutable en la fournaise alicantine choisissent pour visiter Elche la fête de Notre-Dame de l'Assomption. Dans toute l'Espagne éprise encore des pompes splendides qui depuis des siècles enthousiasment sa foi catholique, des spectacles déroulés dans l'ombre illuminée des églises et des processions ondulant par le dédale

des rues brûlantes dans le soleil et les musiques, qui surchauffent la piété sensuelle du peuple, nulle pompe, nul spectacle, nulle procession, nulle fête n'égale en éclat, en émotion, en beauté rare, antique et lointaine, la fête de la patronne d'Elche. D. Pedro Ibarra a raconté poétiquement la venue de la vierge miraculeuse à Santa-Pola, le port illicitan, telle qu'il en a lu la légende dans ses vieux livres :

« C'est le matin. La fraîche brise qui mollement agite la surface des flots va se calmant peu à peu. Dans le ciel scintillent quelques étoiles dont les faibles rayons perdent leur lumière à mesure que s'éclairent les hautes régions de l'espace... La plage des Tamaris estompe dans les ombres du lointain horizon la basse et onduleuse silhouette de ses vastes grèves.

» Déserte, ai-je dit... Non; une forme vague, un être humain se promène lentement sur le rivage... Tout à coup l'homme s'arrête. C'est un gardien de la côte. Il observe attentivement un point de l'horizon, où quelque chose attire son attention. Le silence est absolu. Il semble que la vie soit suspendue dans l'univers. Là-bas, où regarde le guetteur, s'aperçoit confusément un point lumineux qui grandit par intervalles. Il s'avance; impossible bientôt d'en supporter l'éclair. On dirait que le soleil s'est trompé de route. Le globe de feu est si près qu'on en peut facilement distinguer la forme. Il est formé de cercles concentriques de nuances resplendissantes, de mille couleurs variées, dont les irradiations se perdent dans l'infini. Au milieu de cette auréole de gloire apparaît un objet de forme quadrangulaire soutenu par des êtres ailés pareils à ceux que Fra Angelico et Murillo ont peints dans leurs tableaux. Des chœurs d'esprits angéliques font entendre une harmonieuse et très douce musique...

» La vision a disparu. Sur la tranquille plage des Tamaris ne se voit plus que le garde-côte prosterné en adoration. Sur le sable humide, et caressé tendrement par le flot adouci, apparaît un magnifique joyau d'art, un coffre de bois précieux décoré de riches métaux, brillant aux rayons joyeux du soleil levé qui, dans toute sa majesté, inonde le firmament.

» Le garde se baisse. Sans doute le sommeil, la faiblesse

ou l'humidité ont engourdi ses sens. Mais qu'y a-t-il donc dans cette caisse que les vagues ont déposée sur la plage? Sans doute les restes de quelque naufragé. Il se dirige vers l'objet, s'arrête, le retourne. C'est un coffre en forme de nef. Il s'arrête encore, regarde attentivement le couvert de cet étrange meuble. Écrits en caractères brillants comme la flamme, et très lisibles, il voit ces mots « *Soc para Elig* » : je suis pour Elche... Étonné, indécis, le garde appelle ses compagnons qui poussent des exclamations de surprise; à leur tour, ils retournent le coffre, et voient qu'il n'est point fermé. Ils l'ouvrent et la stupéfaction se peint sur leurs visages. Ils restent comme pétrifiés devant la merveille qui leur est révélée. Dieu Saint! dans ce précieux écrin, doucement inclinée, repose une très belle image de là reine des cieux, de Marie de l'Assomption. Son divin visage est légèrement bruni; ses yeux brillants et expressifs sont légèrement voilés par des cils très noirs; parfait est l'arc de ses sourcils. Son nez est délicat, sa bouche fine et rose; ses précieuses mains nacrées, ces mains qui ne se lassent point à nous combler de grâces. Ses riches habits sont semés de pierres précieuses. Sa couronne resplendit, ornée des douze étoiles symboliques. Enfin tout, tout est un vivant portrait de celle qui est le vénérable trésor illicitan, de celle qui est notre mère, de celle qui éternellement règne et régnera dans nos cœurs. »

Sainte Marie de l'Assomption fut depuis la protectrice de la ville. Pour elle fut bâtie la grandiose cathédrale où elle trône, vêtue de robes magnifiques, et parée de rares bijoux, dans un riche et mystérieux *camarin*. Le temps, l'incurie, quelque vice d'une coupole trop lourde, ont compromis la stabilité de l'édifice; pour un temps, l'image sainte a dû s'éloigner de son sanctuaire.

Mais bientôt sans doute, dans l'église que restaure une foi généreuse, revivront au 15 août les fêtes et les cérémonies traditionnelles où renaît tout le Moyen-Age en l'ardeur de sa piété populaire, la pompe de ses processions enthousiastes, l'ingénieuse naïveté de ses spectacles sacrés.

Comme tous les ans depuis des siècles, et suivant des rites à peine altérés, l'église se transformera en théâtre, et l'on y

jouera l'opéra mystique en langue limousine où la Vierge meurt et ressuscite aux sons de musiques vieillottes, au milieu des Apôtres attendris. Son âme divine, incarnée sous la forme d'une élégante poupée, fera une ascension glorieuse dans une grenade d'azur et d'or, et, soutenue par des Chérubins aux grandes ailes, disparaîtra dans la coupole entr'ouverte en un tumulte d'acclamations délirantes. Son corps précieux — l'image miraculeuse de Santa-Pola — reposera trois jours sur un lit d'argent massif, offert aux invocations et aux actions de grâces. Chaque matin seulement, durant ces trois jours, quand par les rues ardentes s'amassera la foule impatiente, quand à tous les balcons, fleuris des plus jolies Illicitanes, éclateront les couleurs nationales, safran et pourpre, or et sang, la Vierge, étendue sur une riche civière, endormie dans ses chapes étincelantes, ayant sur son masque d'argent infiniment pâle et triste l'éclair d'un rayon triomphant, la Vierge parcourra lentement les rues et les places, adorée à genoux, parmi les chants d'allégresse confiante.

. . . .

Palmeria, rêve d'Éden en une âpre terre de feu, cité blanche qu'égayent au sommet des tours et des dômes les bleus *azulejos* criblés d'étincelles d'or, patrie de la Dame de l'Alcudia, temple de Notre-Dame de l'Assomption, Elche, glorieuse et poétique Elche, ville d'élection, douce à mes yeux enchantés, chère à mon cœur reconnaissant...

Pierre PARIS.

La découverte de la « Dame d'Elche » n'a pas toujours été fidèlement relatée; le rôle que j'ai joué dans l'achat du buste a plus d'une fois été dénaturé. Le chef-d'œuvre tient désormais une telle place dans l'art antique, il est un tel ornement du Musée du Louvre que les moindres détails de son histoire ont de l'importance et de l'intérêt. J'ai donc cru devoir, après dix ans, raconter avec une fidélité de procès-verbal le détail de mes négociations avec le docteur Campellos. Je le fais d'autant plus volontiers que mon récit, s'il établit en ce qui me concerne que j'ai été bien servi par la fortune, est surtout à l'honneur du regretté docteur dont l'esprit, quoi qu'on en ait pu dire, s'est alors montré si clairvoyant et si libéral.

Bordeaux, 30 juin 1907.

EL AYO DE SU HIJO

COMEDIA DE

DON GUILLEN DE CASTRO

[fol. 11 r.] Jhs. Mª Jph.

EL AYO DE SU HIJO

2ª [JORNADA]

[ESCENA I.]

Salen el Infante y el Conde en cuerpo con botas y espuelas, como que se acaban de apear en forma de cazadores.

Inf. Ataste bien los cauallos?
Conde Y el benir con poca gente
fue acertado, pues pudieron
sin ser vistos esconderse
todos a la corta espalda
deste montecillo breue,
que ya de seruirte vfano
vmilla a tus pies su frente.
Ves aquella casa, aquella
que por partes diferentes
da esfuerços a la bejez
y a la amenidad deleytes?
Es de don Henrrique, padre
de la que (abrasando nieue)
[fol. 11 v.] del marques se querello,
cuyo nombre facilmente
me alunbro en aquel papel,
para que presto supiese
la historia amorosa suya;
pues los amores que tiene
vn gran señor, su descuydo
los publica aunque el los niegue.
de mas de que, como en mi
hizo tanta fuerça el verte
curioso o enamorado.

encamine diligente
con curiosidad deseo
de seruirte, hasta traerte
donde estas.
Inf. Deuote, Conde,
vn gran bien, pues como viese
la lastima y la hermosura
juntarse diuinamente
en Doña Mencia entonces,
agora diera por verme
[fol. 12 r.] en sus ojos toda el alma.
Con. Sin que del amor te acuerdes
de Doña Eluira.
Inf. Eso no,
que anima en mi pecho fuertes
raizes y assi me obliga
aquel a firmeza, y este
a vn gusto que yela brasas;
puesto que yelos enciende,
como lo podre lograr?
piensalo, Conde, o pondreme,
(donde es justo reportarme,)
a peligro de perderme.
Con. Vn notable pensamiento
se me a ofrecido.
Inf. Pondrele
en execution.
Con. Finxamos
que corriendo belozmente
tras vn benado caiste.
Inf. Como?
Con. En la mano pondrete
[fol. 12 v.] las riendas hechas pedaços,
y hare que el cauallo buele
por estos montes y valles.
Inf. Bien as dicho.
Con. Pues preuente.

Entrese y sacando vnas riendas rotas de bozes.

Jesus, Jesus! gran caida!
Inf. Muerto soy, Jesus! mil bezes.
Con. Ya buela el cauallo. Toma,
dexate caer.
Inf. Que acierte
a finxir, sera estrañeza;
pues la sangre de los reyes,
si bien en las ponpas nace,
mal en las cautelas yerue.

979. *Ms.:* excution.

Con. Señor, Señor.
Criado 1° El ynfante
a caido.
Criado 2° Esto sucede.
Criado 3° No es vn rey buen cazador,
si no cae o no se pierde.
Con. Llamad a esa casa; entrad.

[Escena II.]

Salen Don Henrrique y Doña Mencia, algun criado, y ellos como gente principal en aldea·

[f° 13 r.] *Hen.* El Infante! triste suerte!
Salgamos todos. Mencia,
ven, que agora no se pierden
de con vos. Señor.
Men. Señor.
Cosa cierta es conozerme, *(A parte.)*
pero sera ynescusable.
Hen. Llega, hija, ayuda, tenle,
tenle.
Con. O antigua bondad! *(A parte.)*
Quien te engaña, que merece?

Sale el Marques al paño y acecha.

Mar. Que pudo ser? desde aqui [*A parte.*]
tras estas rotas paredes
vere lo que a sido. Ay cielos!
Men. Ya buelue en si.
Inf. Que merecen
esto mis dichas?
Con. Señor.
Hen. Siendo posible, se esfuerce
vuestra Alteza.
Mar. O viles celos! [*A parte.*]
Men. Y aqui le siruamos. Entre
[fol. 13 v.] en esta su casa, donde
aunque entre antiguos paueses
sino telas y brocados
en tapices y en doceles
hallara mil voluntades,
que harto mas quilates tienen
que el oro de Arabia.
Inf. Admito
lo que me ofreceys.

998. *Ms.:* perde.

Men. Ya deue [*A parte.*]
de conozerme, ay de mi!
Hen. Y vuestra Alteza se dexe
seruir de mi y de mi hija.
Inf. O engaño, que fuerça tienes! [*A parte.*]
Hen. Señor.
Conde O antigua bondad! [*A parte.*]
Quien te engaña, que merece?

Vanse.

[Escena III.]

Inf. Sino me alunbra este sol,
que cierto sera boluerme
a que sus rayos me abrasen!
Mar. O morirme, o atreuerme
es fuerça.
Men. Si, le dira
mi desdicha, Ay, Dios! quien puede
[fol. 14 r.] resistir? Pero que veo?
Mar. Oye, escucha.
Men. A que te atreues?
Ingrato, que hazes? mira.
Mar. Oye, aunque me maten, tente,
oye mis celos.
Men. Tu, celos
de vna muger que aborreces!
y aunque no me aborrecieras,
muger soy yo de quien pueden
tener celos? a traydor!
a cruel! pues tantas vezes
quieres ser afrenta mia,
para que de ti me quexe.
En mi bien nacida sangre,
en mi valor eminente,
en mi amor, en mi escarmiento,
en mi trato y en mi suerte
puede aber desconfianças,
para que celos engendren?
Dexame.
Mar. Escucha por Dios,
Señora, pues no proceden
de ti, sino del agrauio,
[fol. 14. v.] que el Ynfante intenta hazerme
procurando tu hermosura.
Men. Que dices? y tu le sientes?
Mar. Si, mi bien, porque te quiero
como el sol à los laureles,

a la luz el dia, al agua
la tierra. No ves que vence
tu belleza a mi crueldad,
y mi oluido se arrepiente
donde renace mi amor?
Men. Como es posible que mientes
y te creo? Aunque quisiera
apurarte y responderte,
no puedo, porque ya, ay triste!
ya salen. Adios.
Mar. Verete
esta noche.
Men. Vete.
Mar. Espera:
si este bien no me prometes,
no e de yrme. Caereme muerto
a donde estoy. Quieres verme
esta noche? La palabra
me has de dar. Boluere a verte?
quieres?
[fol. 15 r.] *Men.* Si; que aura que yo
No quiera, si tu lo quieres?
Ven por donde... Mas que digo?
Oxala no lo supieses
tanbien! Adios. Presto, presto.
Mar. Voyme, voyme.
Men. Vete, vete.
Mar. Tus promesas me aconpañen!
Men. Tus enmiendas me consuelen!

[Escena IV.]

Vase el Marques, y salen el Infante, el Conde y Don Henrrique.

Hen. Tan presto dexa el sosiego
tu Alteza?
Inf. Ya bueno estoy.
Sin el que buscando voy, *(A parte.)*
todo para mi era fuego.
Hen. Besa la mano, Mencia,
al Infante
Men. Estoy sin mi. [*A parte.*]
Inf. Pienso que otra bez la vi.
Hen. No, Señor.
Men. Desdicha mia. [*A parte.*]
Hen. Porque es nuue la pobreza,
[fol. 15 v.] que a ella y a mi nos esconde.

1081. *Ms.:* su tu lo.

Inf. Engañeme. Corresponde
a su agrado su belleza.
Que bello color perdido *(A parte.)*
a cobrado! cosa es rara.
Hen. Don Henrique de Guevara
su padre soy yo, o lo e sido,
porque en mi no es lo que fue.
Inf. Es muy linda.
Hen. Fue, Señor,
su madre Doña Leonor
de Cordoua.
Inf. Ya lo se.
Hen. Crei que no.
Conde. Su decoro
y su prudencia no ves?
Inf. Estoy ciego? pensad pues
que esa calidad no ygnoro,
pero con todo es mas bella
que noble.
Hen. No puede ser.
Inf. Otra bez e de boluer
a veros a vos y a ella.
[fol 16 r.] *Hen.* Si, hareys, que estays obligado
a honrrar el aluergue nuestro,
pues vn bisaguelo vuestro
fue con mi aguela casado.
Inf. Vos no me hablays?
Hen. Ay honor
en pobre.
Inf. Tanto callar!
por dicha el dexar de hablar
es ser muda?
Men. No, Señor.
Inf. No decis mas? cosa rara.
Hen. No, Señor mio, que yo
para solo decir no,
le di licencia que hablara;
pues demas de ser criada
en esta campaña ruda,
la pobreza casi muda
a de ser, quando es honrrada.
Inf. Vos soys vn gran cauallero.
Conde. Corresponde a su linaje.
Inf. Y assi honrrar vuestro ospedaje
con esta cadena quiero,
Señora.

Va a dalle vna cadena de diamantes.

[fol 16 v.] *Hen.* Aduertid mas bien
que eso a mi honor contradice.

pues no sienpre vn pobre dice
que es pobre, porque le den,
y yo lo dixe. Señor,
porque agora vuestra Alteza,
aunque viese la pobreza,
no atropellase el valor.
Demas desto, aunque quiera ley
tan justa en mi prenda cara
que esos diamantes tomara
como dadiua de vn Rey,
enpresa es ya malsegura
precediendo con fe agena
para dalle la cadena
alaballe la hermosura,
pues dudosas confianças
en su pundonor percibe
la que es honrrada y recibe
cadenas tras alabanças.
Y assi agora esta estrañeza
no es en mi descortessia,
pues de limosna otro dia
se la dara vuestra Alteza.
[fol. 17 r.] *Inf.* Alçad. Del todo es honrrado.
Conde. Sangre es de rey.
Inf. Os prometo,
Conde, que exenplar respeto
con su proceder me a dado :
ya en mi es mas fuerte el valor
del padre que la hermosura
de la hija.
Conde. Pues procura
vencerte a ti.
Inf. Por su honor
esforçare la querella,
que me dio contra el Marques,
que ya es duque.
Conde. Si la ves,
no podras.
Voyme sin vella.

Vanse el Infante y el Conde.

[Escena V.]

Hen. Hija, peligroso honor
tiene vn pobre, el tienpo es vario,
y al poderoso contrario
huille el rostro es mejor.
Y assi quando no tuuiera

demas de mi esfuerço mismo
[fol. 17 v.] sino vna cueua, vn abismo
que a los dos nos escondiera,
me arrojara en el contigo.
Pero el yrnos es mejor
al Duque, mi gran señor,
al Duque, mi grande amigo,
pues quiere que en conpañia
de su hija y suya estes,
donde yo vea despues
que es su casa mas que mia;
luego e de partirme, luego
e de verme donde es claro
que a su sombra y con su anparo
me dara tu honor sosiego;
pues para guardar el fuerte
de vna aunque noble muger
barbacana e menester,
sino mas propia, mas fuerte.
Ven al punto y vamos, hija.
Men. Ay, varia suerte! que hare?
Heu. Vamos bolando.
Men. No se
si me alegre o si me aflixa.

[fol. 18 r.] *Vanse.*

[Escena VI.]

Salen Doña Eluira y Doña Ana.

Eluira. Mucho deuo a tu amistad.
Ana. Soy muy tuya.
Elu. Y assi dexo
en manos de tu consejo
la fuerça de mi berdad:
dire le, aunque torpe el labio,
el alma de aquel papel
a mi hermano, porque en el
no haga criminal mi agrauio,
si piensa que entre el Infante
y mi ay mas que amor onesto
en su decoro conpuesto,
y en mi voluntad constante.
Ana. Bien hazes: hablale agora
y hablale claro, que al fin
luce la verdad.
Elu. Layn!

[Escena VII.]

Sale Layn con espada y sin capa ni sonbrero.

Layn. Tu en este quarto, Señora!
[fol. 18 v.] Con bien diferentes fallos
pisar suelen sus ladrillos,
pues tu vienes a lucillos
y otras vienen a lleuallos.
Elu. Que haze el Duque?
Ana. Buen despejo.
Elu. Mi hermano.
Layn. Ynporto, Señora,
la seña, porque ay agora
duque moço y duque viejo,
mayor, menor, como cosa
de aquende y de allende el mar,
que en esto vino a parar
vna necedad piadosa.
Elu. Cuya?
Layn. En tu padre se aduierte,
sin raçon fauorecida,
por que el dar su hazienda en vida
fue ser conplice en su muerte.
Ana. Dice muy bien.
Layn. Que raçon
de estado pudo tener
el .aber querido ser
[fol. 19 r.] ayo de vn hijo barbon?
Elu. Eso a sido encaminado
a no mas de que tuuiera
su consejo.
Layn. Mejor fuera
que se le colgara al lado.
Elu. Eso dexa y di.
Layn. Esperad.
Elu. Que es de mi hermano?
Layn. Durmiendo
Esta.
Elu. Agora.
Layn. Esto es mintiendo,
pero diciendo verdad
es que en casa no a dormido
y a su padre, traça es cuerda,
le dire yo que recuerda
quando sepa que a venido,

1219. *Ms.* : venen.

y el su diligencia hara
porque mi mentira crea.
Sino quieres que te vea,
vete, porque viene ya.
Elu. Vamos presto, y no le digas
que estuue aqui.
[fol. 19 v.] *Layn.* Ansi lo hare.

[Escena VIII.]

Sale el Duque, viejo, ya no como soldado.

Duq. Quando vfano escapare
destas piadosas fatigas?

Sale vn paje y habla al oido con Layn.

Layn. Llego?
Paje. Si.
[*Layn*]. Estaua tenblando.
Llega a punto; ve corriendo,
di que se salga vistiendo
breuemente.
Paje. Voy bolando.
Duq. Mi hijo que haze?
Layn. Engaña
Durmiendo al dia.
Duq. A estas oras!
Layn. De los señores ygnoras
la costumbre?
Duq. Es muy estraña,
y desdice de la mia.
Pesame de que trasnoche.
Layn. Es su siesta a media noche
[fol. 20 r.] y su aurora a mediodia.

[Escena IX.]

Sale vna muger con manto muy tapada.

Muger. E de hablar al Duque.
Layn. Aqui
fue Troya.
Portero. Estraño furor!
Mug. Este es el Duque mayor.
Yo soy perdida. El es, si.
Duq. Dexalda, esperad, oid,
desuiad del rostro el manto.

Mug. Que dire?
Duq. No os turbeys tanto.
Sosegaos, hablad, decid.
Aflixida estays, Señora?
Que teneys?
Mug. Que desconcierto!
Layn. En las faldas se le a muerto
cierto perrillo y le llora;
esto fue en cierto conbite
donde se hallo la presencia
del Duque, y de su excelencia
querra que le resucite.
Duq. Por milagro aura de ser:
donosa bellaqueria!
[f° 20 v.] *Layn.* Harto milagro seria,
porque no lo suele hazer.
Mug. La verdad es que me a dado
esta librança; el dinero
della pedi al tesorero,
que Alofonço es descuydado,
y no he de poder con el,
si este no se reualida.
Layn. Como el perrillo sin vida,
le dio sin alma el papel.
Duq. Yo hablare a mi hijo, y vos
cobrareys, porque el se abone.
Mug. Vuccelencia me pordone
por quien es.
Duq. Andad con Dios.

Vase la muger.

Lindas cosas!
Layn. Gentilezas
son de vn moço: no te enfades.
Duq. No an de ser las mocedades
contrarias de las grandezas.

[Escena X.]

Sale vistiendose el Marques con vna bigotera.

[fol. 21 r.] *Mar.* Finxire que no le veo
por disimular mejor?

1290. La lecture de *Alofonço* est très douteuse. Ce vers et les deux suivants sont en surcharge de la même écriture que le reste du feuillet. Voici les trois vers raturés qu'ils remplacent :

y aunque va el papel firmado,
cierta señal falta en el,
si este no se reualida.

1297. *pordone* (sic).

Layn. La trauesura, Señor,
es salsa para el deseo.
Mar. Por ser obediente soy
engañoso.
Duq. Alça este cuello.
Esta herido? que es aquello,
hijo?
Mar. Señor, no lo estoy.

Quitase la bigotera.

Layn. A estarlo la herida fuera
de orexa a orexa.
Mar. Aunque enfada,
esta es cosa agora vsada.
Layn. Y la llaman bigotera
porque apoyo viene a ser
de todo bigote alado,
y assi el avella aplicado
este nombre de muger
a sido hazer desafuero
al del hombre, pues no se,
siendo obra suya, porque
no la llaman bigotero.
Duq. Jesus! a rrisa prouoca.
[fol. 21 v.] *Layn.* Es con estilo vellaco
freno a la nariz de braco
y de rocin a la boca.
Duq. Que vsen hombres que lo son
esto!
Layn. Cierta bachillera
presento vna bigotera
esotro dia a vn capon,
diciendo que cubriria,
aplicandosela al labio,
siquiera su medio agrauio
por dos oras cada dia.
Duq. O! bien aya en el soldado
por lo fuerte y por lo ayroso
el descuydo cuydadoso
y el donayre descuydado!
Hijo, pues ya del traella
vn rato el vso aprouays,
al menos no recibays
los que os visiten, con ella.
Mar. Nunca yo lo suelo hazer.
Duq. Decid pues, por vida mia,
si a estas oras veys el dia,
a quales pensas comer?

1346. Entendez : *pensays*. Cf. Cuervo, *Apuntaciones Criticas...*, 5ª ed., § 265, pp. 161-62.

[fol. 22 r.] *Mar.* Obligame a que trasnoche
el vso.
Duq. Valgame Dios!
En fin, hijo, para vos
casi todo el dia es noche;
demas de preuaricar
ley que pudo yntroducir
la noche para dormir,
el dia para velar,
no se yo a que desuenturas
se condena o se conuida
el que vna tan corta vida
biue siempre casi ascuras;
pero pase aunque conpas
no tenga, pues en rigor
para vn hombre es lo mejor
aquello en que gusta mas.
Mar. Tu gusto en todo he de hazer.
Duq. Y agora en mi confiança
rubricad esta librança
que distes a una muger.
Mar. Corrido estoy.
Duq. Y dexad
que el ser trauieso preuenga
deste modo quien no tenga
[fol. 22 v.] vuestra sangre y calidad.
Mar. De la burla regocijo
solamente quise hazer.
Layn. Supo mas la tal muger.

Vase Layn.

Duq. Yo lo creo, pero, hijo,
las mugeres vn señor
que a sus deleytes se da,
no tratallas, claro esta,
por mil causas es mejor,
mas si las trata, no es bien
que burlas suyas aprueue,
siendo sin duda que deue
enrriquezellas tanbien,
ymitando el mismo modo
del sol bello que acostumbra
pasar, y no solo alunbra
pero fertiliza y todo.

Sale Lain con recado de escreuir.

Layn. Rubriquese esto, que al fin
a toda muger me ynclino.
[fol. 23 r.] *Mar.* Ya lo esta.

Firma la rubrica.

Duq. Por buen camino
hurte el oficio a Layn.
Layn. Señor, alcahuete soy
con mucha honrra.
Duq. Assi a de ser.
Dale este a esa muger.
Layn. En saliendo se le doy.
Mar. Señor, escucha.
Duq. Decid,
hijo.
Mar. Padre... Salios fuera.
Layn. Que le des lisencia, espera
vn descendiente del Cid.
Mar. Que dices?
Layn. Vn hombre calbo
es el que te quiere hablar,
y pues el Cid de Biuar
tuuo origen de Lain Calbo,
fundado estara en raçon,
si ya tu no la desmientes,
que seran sus decendientes
todos los que calbos son.
Mar. Ese, aun mas que calbo, es ya
ynportun : dile pues
[fol. 23 v.] esto, si es deuda.
Duq. Si es
promesa, si claro esta
y de credito mas llano
y cierto quanto es mayor
la palabra de vn señor
que la fe de vn escriuano.
Mar. Este es vn pobre soldado,
pienso yo que bien nacido;
vn socorro me a pedido
y de auersele mandado
nace el buscar me vna, dos
y tres vezes cada dia.
Duq. Su necesidad porfia
con el y el Duque con vos.
Ay por dicha mas enteros
ni mas ciertos pundonores
que el dar los grandes señores

1421-22. A la place de ces deux vers, le ms. présente la variante ci-après, qui est raturée :

Duq. Solo ese trato podia,
hijo, enojarme con vos;
que eso en vna calidad
como la vuestra eminente
es desmentir bajamente
la palabra y la piedad.

a los pobres caualleros.
[fol. 24 r.] *Mar* El que promete, cunplir
piensa, pero no preuiene
tal vez que otras cosas tiene
que hazer o a que acudir.
Duq. Por eso, por eso es bueno
a vn tienpo decir y hazer,
porque dar y prometer
sean como rayo y trueno.
[fol. 24 v.] Dalde vn socorro, enbiad
ese hidalgo, que lo espera,
contento, pues aunque fuera
sin obligacion, piedad
justa en el vuiera sido
a saber con que estrañeza
. . . .
en vn hombre bien nacido.
Mar. Ansi lo hare.

Sale un paje.

Page. Mi Señora
te auisa que espera ya
Don Henrrique y ...
Duq. Bien esta.

1426. Après ce vers, le ms. insère le passage suivant, qui est biffé :

y a quantos diciendo estan
que su protecion acetan;
[fol. 24 r.] o al menos no les premetan,
supuesto que no les dan;
estas menguas no se yo
como pudiendo no ynpiden.
Mar. Vn señor, quando le piden,
se corre de dar un no.
Duq. Y no queda mas corrido
y mas vezes quando aqui
y aculla esta bien vn si
mal logrado y mal cunplido.

1427. Dans le texte primitif, ce vers, qui a été ensuite corrigé à cause des nécessités du raccord, est ainsi rédigé :

Quando promete cunplir.

1435. Le passage suivant, raturé, se trouve entre les vers 1434 et 1435.

Pero ya ya que fio
si dudoso a facil fe,
quando enpeñado se be
en la palabra que dio,
para quedar sin sospecha
de palabra mal cunplida,
[fol. 24 v.] que joya mas bien vendida
que plata mas bien desecha,
siendo el vsado exercicio
de la palabra ynmortal
la piedra fundamental
del señoril edificio?

Esta no se escusa agora;
despues me hablareys.
[fol. 25 r.] *Mar.* Que indicia
Esto?
Duq. Ven.
Layn. Notable viejo,
mas no da al vso el consejo;
perecera su justicia.

Vanse.

[Escena XI.]

Mar. No se que piense o que arguya
de lo que en mis dudas pasa.
Don Henrrique esta en mi casa,
dexe al Ynfante en la suya,
lei tanbien del Ynfante
el sospechoso papel,
y supe tanbien por el
que de mi hermana es amante.
Que hare? estoy sin alma, ay cielos!
pues a un tienpo mis cuydados
tienen recelos honrrados
y sufren rabiosos celos;
mas dando al consejo sabio
de mi padre ygual valor,
podre suspender mi amor
para redemir mi agrauio.

Vase, y salen doña Elvira, doña Mencia y don Henrrique.

[Escena XII.]

[fol. 25 v.] *Hen.* Fauorece Vuiseoria
sus criados.
Elu. Me a obligado
Vuesa Merced.
Hen. Se a criado
entre las peñas Mencia,
pero suple la piedad
faltas de la rustiqueza.
Men. Ya que no con agudeza,
te seruire con verdad.
Elu. Vna alma auemos de ser
en dos vidas.
Men. Ya las dos
son tuyas.

[Escena XIII.]

Sale el Duque.

Duq. Valame Dios!
No es esta aquella mujer?
Mucho siendo el ver en ella
vn abonado testigo
de que le toca a mi amigo
su desdicha y su querella,
solo falta aueriguar
que tal fuera, que es mi hijo
su ofensor; tanto me aflixo
[fol. 26 r.] que doy al alma el pesar.
Men. El Duque! Ay cielo!
Hen. Señor,
dame la mano.
Duq. Merece
mas nuestra amistad.
Elu. Parece
que te an robado el color.
Que tienes?
Men. Nada, me enoja
ya la vida, aqui comiença
mi muerte, pues mi verguença
precipita mi congoxa.
Hen. Llega, Mencia, a los pies
del Duque.
Duq. Yo e de llegar.
Que hazeys, Señora?
Men. Esperar
a que la mano me des.
Duq. Mis abraços os prometo,
que a este se puede atreuer
mi edad.

(Al oido, quando la abraça.)

Men. Señor, ya tener
mi desdicha en tu secreto.

Sale Layn.

Layn. Pese a tal.
[fol. 26 v.] *Duq.* Como vos bella,
soy yo cuerdo.

1486. *Ms.:* auerguar.

Layn. Esto aqui esta;
magna conjuncion sera,
en estando mi amo en ella.
Duq. Hija, por hazerme gusto
procurarays desde agora
regalar a la señora
Doña Mencia.
Elu. Es muy justo,
pues de su padre el cuydado
mucho a que me toca a mi.
Hen. Soy tu hechura.
Men. Y yo por ti
tengo ya dichoso estado:
ya espero gozar contenta
de todo felices dias,
supuesto que cosas mias
corren, Señor, por tu cuenta;
esta sortixa es señal
de esta verdad.
Duq. Si, Señora,
y reualidad agora,
que es mi palabra ynmortal.

(A parte.)

Temo que ansi me preuiene
[fol. 27 r.] de que es causa de su daño
mi hijo : suceso estraño
seria, muerto me tiene;
pero no se fiaria
de mi contra mi, aunque sabe
que enpresa en ella tan graue
fuera yncierta a no ser mia.
Confuso estoy.

Sale el Marques.

Layn. Acabados
son cuentos. Agora vnidos,
aura colores perdidos,
aura senblantes turbados.
Mar. Valgame Dios! Sueño acaso
en tan estraño suceso,
lleuo por el ayre el seso
y doy a la tierra el paso.
Men. Ay, que en bano agora pido
disimulos al cuydado!
Mar. Quien sin ojos me a mirado,
con quexas me aura ofendido.
Hen. Señor, pues tan tuyo soy,
merezca besar tu mano.

1535. *Ms.* : sueño a casa.

Elu. No como suele, mi hermano
[fol. 27 v.] me mira : tenblando estoy.
Mar. A este exceso en Vuesaced
es justo que yo replique.
Duq. Duque, al señor Don Henrrique
y a su hija conoced,
que a esta casa reconoze
gran deudo y grande amistad.
Mar. Yo la estimo.
Hen. Ansi es verdad.
Ya, señor, ya nos conoze
su Excelencia, pues cansado
del canpo en mi casa a sido
de los dos sino seruido
con grandeza, con cuydado.
Mar. Y me ve con mis antojos.

Bueluese a vellos.

Men. Ya ve mis desdichas llanas.
Layn. Lindo es el viejo : las canas
haze lenguas de los ojos.
Duq. Pues porque el Duque no a dado,
supuesto que os conozia,
mas gusto a la cortesia
y al senblante mas agrado?
Mar. Porque fio que el señor
Don Henrrique sabe que es
[fol. 28 v.] el serle amigo cortes
en mi la deuda mayor,
y en su hija se asegura
mas la disculpa que yntento,
pues parece atreuimiento
dar agrado a la hermosura,
y assi aduierto, aunque me admira,
que en esta conformidad
disimular la verdad,
quando ynporta, no es mentira.
Duq. Eso se deue entender
segun la causa.
Hen. En mi a sido
fauor.
Duq. Mi amigo ofendido *(A parte.)*
de mi hijo! Que he de hazer?
Hen. La ceremonia escusada
en superior calidad
mas obliga.
Duq. Tu bondad *(A parte.)*
tanto aflixe quanto agrada.

1550. *Ms.* : conced.

Para descansar aqui
estays mal.
[fol. 28 v.] *Men.* Quien a la boca
diera el alma?
Duq. A vos os toca
este cuydado.
Elu. Es ansi.
Pondre en mi coraçon,
aunque sin el voy muriendo.
Mar. En mi padre estoy temiendo
la piedad y la raçon.
Men. Sin poder hablalle en calma
estare al temor rendida.
Mar. Por hablalla sin la vida
pienso que dexara el alma.
Layn. Como se miran! que antojos
veo en su ciega passion!
Gatos en tinieblas son
que dan rayos a los ojos.
Duq. Vete, Layn.
Layn. Ya colixo
la causa deste acidente:
aqui encaxa brauamente
el ser ayo de su hijo.

Vase.

[Escena XIV.]

Duq. Duque, escuchadme, bolued
[fol. 29 r.] a mirarme, pues señala
que presupone la enmienda
quien reconoze la falta.
No quiero apurar agora
si quien disimula engaña,
pues decis que no es mentira
la verdad disimulada.
Pero harto miente y desmiente
su lealtad, su confiança
el que es ladron de las honrras,
siendo afrenta de las casas
del pariente, del amigo,
en quien tiene sangre hidalga,
a quien deue fe piadosa,

1600. *Veo en su* est une correction ancienne. Le texte primitif était : *dan a su*.
1606. Quoique le ms. n'en dise rien, il faut supposer que D. Henrique, Dª Mencia et Dª Elvira quittent le théâtre en même temps que Layn, ou viennent de le quitter lorsque celui-ci est congédié. En effet, il est évident que la scène qui suit se déroule entre le Duc et le Marquis sans aucun témoin.

que es diuinidad umana.
Si no ygnorauades vos
estas partes que a ser pasan
en don Henrrique tan mias
con ser tales, con ser tantas,
como, en lugar de valer
su pobreza, su desgracia
causastes tan afrentosa,
hizistes tan desdichada?
Mar. Señor, no apassiones tanto
[fol. 29 v.] el enojo, y si no bastan
mis disculpas, tus piedades
alienten mis confianças.
A ver a doña Mencia
me lleuo la suerte varia,
vi su conpostura onesta,
vi su hermosura biçarra,
fie le mis pensamientos,
despues en mis esperanças
(mucho amor y pocos años
a que honor no atropellaran?)
erre amando; que perdon
mas justo?
Duq. Disculpa es flaca,
porque el amor no perdona
los yerros que son infamias.
Que haremos? confusso estoy;
no se como satisfaga
conpetencias que en mi pecho,
aunque justas, son contrarias.
Es mi amigo don Henrrique,
vos mi hijo, y assi clama
con ygual respeto en vos
grandezas y en el desgracias.
[f° 30 r.] *Mar.* Todas las cosas consienten
medios, Señor, que aconpañan
la raçon.
Duq. Esa piedad
tiene mucho de arrogançia.
Sabeys bien, sabeys quien es
Don Henrrique de Gueuara?
no tiene mas linpia sangre
todo lo mejor de España.
Deslucele su pobreza.
Mal aya el tiempo, mal aya!
pues solo en lucidas ponpas

1626. *Ms.:* con ser ser tales, con ser tantas. Ce vers, tel qu'on vient de le lire, est en surcharge. Le texte primitif était : tras ser tales, tras con ser tantas *(sic)*.

1641-42. J'ai cru devoir mettre la parenthèse et le point d'interrogation, sans lesquels ces vers ne m'offrent point de sens.

edifica torres altas;
pero el pobre, si es honrrado,
del oro suple la falta
remitiendo su fineza
al acero de su espada,
y es tal la de Don Henrrique,
sin enbargo de sus canas,
que la sacara con vos,
y con ella en la canpaña
os obligara a cunplir
la promesa, la palabra
[fol. 30 v.] que le deueys a su hija.
Mar. Ninguna cosa ynportara
menos que esa.
Duq. Bien decid,
pues la juuentud loçana
es mia en vos, mas sabed
que la raçon es ventaja
que da al valor muchos brios
y a la vida muchas almas.
Demas desto, si el Ynfante
de doña Mencia anpara
la justicia y se dispone
a fauorecer su causa,
que sera por culpa vuestra
ver la corte alborotada,
dudosa vuestra opinion,
y confussa mi esperança?
Mar. A Señor! pluguiera a Dios
que en mi el Ynfante yntentara
riguroso la justicia,
y no atreuido la ynfamia!
Sabe, señor, que el Ynfante
[fol. 31 r.] mis querellas y mis causas
ya no como justiciero,
como enamorado trata;
pretende a doña Mencia
tan sin acuerdo que amagan
afrentosos procederes
sus diligençias biçarras.
Yo, padre mio, perdona,
se mi amigo, alunbra, amansa
las passiones que me ciegan
y las penas que me matan.
Quise y quiero esta muger
tanto que celos me abrasan
del Ynfante, y biue Dios!
que de entranbos las espadas

1683. *Ms. :* muchos biuos.
1712. *Ms. :* la espadas.

emos de medir

Duq. Que dices?
Reportate, sufre, calla.
Assi al Ynfante te atreues!
Pues, quando no gouernara
a Castilla por el Rey,
siendo sangre tan cercana
y tan suya, en tu lealtad
deuiera tenblarte el alma,
[fol. 31 v.] y mas mirando su ofensa
en quien hasta aqui tu dama
es solamente. Si fuera
esposa tuya o tu hermana,
aun parece que tuuiera
mas raçon tu enojo.

Mar. Aguarda.
Veras mi mayor desdicha,
si en este papel reparas:
palabra de ser su esposo
da el Ynfante...

Dale el papel y leele.

Duq. Indigna hazaña!

Mar. A mi hermana, y lo asegura
esa promesa firmada
de su mano y de su nombre.
Mira si piden vengancas
mis pundonores en quien
honor y gusto me agrauia.

Duq. Reportate, que esta suerte,
por ser mia, tan contraria,
dando esfuerços a las dudas,
da a las ofensas tenplanças,
hasta saber si le deue
[fol. 32 r.] esta cedula otorgada
del Ynfante honor a Eluira.
Resolucion temeraria
sera qualquiera en los dos.

[Escena XV.]

Salen Doña Eluira y Doña Ynes.

Elu. De mi me dices que hablauan
con un papel en las manos.

1733. *Ms.:* de su nbre.
1735. *Ms.:* mis pundonor.

Ynes. Si, Señora.
Elu. Ay desdichada!
a mi verdad me encomiendo.
Duq. Opiniones encontradas
tiene el honor y conuiene,
para entendellas, dudallas.
Eluira.
Elu. Ay triste! Señor.
Duq. Como venis tan turbada?
Elu. Respetos tuyos, no mas,
mis turbaciones señalan.
Supe que hablauays de mi
y como el huir la cara
culpas breues haze grandes
delitos, vengo a tus plantas.
Duq. Que papel es este?
Elu. Es
[fol. 32 v.] del Ynfante.
Mar. Cosa es clara.
Duq. Y con que fin estas letras
os dan estas esperanças?
que os cuestan? a que os obligan
o que os premian?
Elu. Solo tratan
con onestas preuenciones
de ynpedir sospechas falsas.
Duq. Decid me verdad.
Elu. Señor,
si decilla no pensara,
no a vuestros ojos pusiera
ygnociencia y confiança.
Como el Ynfante al conuento
venia donde yo estaua
a visitar muchas bezes
a mi señora la Ynfanta,
tuuo alli ocassion de verme
y, como en tales jornadas
ayudan tan facilmente
los ojos a las palabras,
onesto amor dispusieron
[fol. 33 r.] en los dos, de cuya causa
resulto de lance en lance
el recebir yo (culpada
me siento en esto, no mas)
papeles suyos que dauan

1786-1789. En face de ces vers, le manuscrit porte à demi biffées les variantes suivantes (j'imprime en *italique* les parties biffées) :

papeles suyos *a quien*
respondia y celebraua.
Quando supo que venias
y que por

ocasion a mis respuestas
y peligros a mi fama.
Quando supo que venias,
y que por ello dexaua
yo la clausura, le vi
con tanto alborozo el alma
que temi sus libertades,
y para que no pasaran
a ser contra mi, le dixe
que de no darme palabra
de esposo, siendo testigo
una cedula firmada
de su mano, que no auia
de dexar la salua guarda
del monesterio, poniendo
grande riesgo en mi casa
que amenazase mi honor.
El entonces, apurada
mi razon, me prometio
[fol. 33 v.] ese papel; su tardança
me aflixia y llego a tienpo.
Pluguiera a Dios no llegara!
que el alborozo de verte
de contenta tan turbada
me tuuo que le perdi,
porque dello resultara
lo succedido. Pues ves
mi culpa y disculpa, acaba
con mi vida tus enojos
o con tu piedad mis ansias.
Duq. Vete, Mencia; a estas cosas
muchas dudas aconpañan,
y assi para resoluellas
ynporta mucho el pensallas.

Vase. Sale vn criado.

Paje Verte quisiera el conde.
Duque Hijo,
disimula y cuerdo aguarda
de mis maduros consejos
resoluciones honrradas.
Mar. Tu, padre, de mi espera
[fol. 34 r.] valor para executallas,
sino me quitan el seso
estos celos que me abrasan.

FIN DE LA 2ª.

1817. Il faut lire *Eluira* et non *Mencia*. Celle-ci, en effet, n'est pas en scène et ne saurait y être.
1802. *Grande riesgo* est une correction ancienne pour *tanto peligro*.
1821. Ms. *quiera*.

NUEVOS DATOS
ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL
EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVI

(*Suite.*)

1594

43. — Obligación de Rodrigo Osorio y Diego López de Alcaraz, autores de comedias, de pagar 60,225 maravedises, por los cuales está ejecutado Rodrigo Osorio como deudor de Diego de Villoria, vecino de Salamanca.

Habiendo sido ejecutado Rodrigo Osorio y embargados sus bienes y ropas, Diego López de Alcaraz mejoró la fianza que tenía hecha y sin embargo fue preso. Ahora Francisco Jiménez, en nombre del demandante, consiente que el fiador salga de la carcel y se halle en libertad hasta pasado el Corpus, á condición de que ambos, deudor y fiador, hagan esta obligación :

Pagarán dicha cantidad, costas y décima de este modo : 300 reales el día 14 del presente mes en Toledo á Francisco de Almenara que irá con ellos á Toledo con 4 reales diarios y la comida en la ida, estada y vuelta : lo restante para la fiesta del Corpus en Madrid. Testigo : Diego de Urbina, regidor, suegro de Lope de Vega. Madrid, 9 febrero 1594.

(Jerónimo Rodríguez, 1594, f° 773.)

44. — Obligación de Jerónimo Velázquez, vecino de Madrid, autor de comedias (fiador Diego Páez), de hacer con su compañía « *dos autos* para la fiesta del Santissimo Sacramento deste presente año de quinientos y noventa y quatro el uno de *Daniel* y el otro de *Sta Lucia*, ó otros dos de otras historias que los señores licenciado Núñez de Bohorques y corregidor y comisarios le señalaren cada uno de los dichos autos, y los personages que en ellos entraren han de ir vestidos de terciopelo, damasco ó raso ó tela de oro ó plata segun las diferencias

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906 (t. VIII), p. 363.

de vestidos que cada personage llevare, de la forma que hubieren de ir á lo antiguo ó moderno con pasamanos de oro ó plata ó seda, todo nuevo y á satisfacion de los dichos señores corregidor y comisarios les ordenaren sin que haya falta ninguna, y ha de dar la muestra de los dichos vestidos veinte dias antes de la fiesta ó el dia que los dichos señores le ordenaren y mandaren, y han de hacer en cada auto un entremes a satisfacion de los dichos señores y representar por la mañana ó por la tarde a los señores del Consejo y en la parte y lugar que se le mandare y desde alli en las demas partes donde el dicho señor comisario del Consejo les ordenare y mandare, y el viernes siguiente por la mañana han de representar los dichos autos a esta villa en la plaza de San Salvador della y el dicho dia han de ir desde alli donde el dicho señor comisario les ordenare y mandare, y les ha de dar esta villa los carros adreçados y pintados con las invenciones y apariencias necesarias para cada uno de los dichos autos conforme a las representaciones que en cada carro se han de hacer... y han de representar en esta villa la dicha su compañia y la compañia del otro representante, que se encargare de los otros dos autos, desde el lunes de Casimodo... » Madrid, 7 Marzo 1594.

(Frco Martínez, 1594, fo 60.)

45. — Carta de indemnidad de Rodrigo Osorio, autor de comedias, residente en la corte, en favor de Diego de Montoya, que á ruego de Osorio ha salido por fiador de Bartolomé de Barrientos. Madrid, 3 Junio 1594.

(Miguel Preciado, 1594, fo 278.)

1596

46. — Obligación de Gaspar de Porres, autor de comedias, de pagar á Jerónimo Camañas 1,600 reales por 9 piezas y 10 varas de chamelote negro á 15 ducados cada pieza.

Hipoteca unas casas en la calle del Príncipe y varios vestidos de representar. Madrid, 20 Marzo 1596.

(Frco de la Concha, 1596 á 1640.)

47. — Carta de pago de 500 reales á cuenta de lo que importa la representación de los Autos Sacramentales que Nicolás de los Ríos hará este año en Toledo. Toledo, 26 Marzo 1596.

(Bib. nac. — Papeles de Barbieri.)

48. — Carta de pago de Jerónimo Velázquez, autor de comedias, de mil reales, á cuenta de lo que ha de haber por la representación del día del Santísimo Sacramento en Toledo hecha por mandado del Cabildo de la catedral. Toledo, 17 Mayo 1596.

(Arch. hist. nac. — Catedral de Toledo, caja no 230.)

1597

49. — Obligación de Gaspar de Porres, autor de comedias (fiador Jerónimo López, v° de Madrid), de pagar á Alonso Sánchez, mercader, 30 ducados, precio de dos piezas de chamelote negro que le ha comprado. Madrid, 24 Marzo 1597.

(Fr^co de la Concha, 1597 á 1640.)

50. — Obligación de Juan de Albrici[1], representante, de pagar á Gaspar de Porres, autor de comedias, 800 reales, resto de todas cuentas habidas entre ambos. Madrid, 28 Marzo 1597.

(Francisco de la Concha, 1597.)

51. — Poder de Hernán Sánchez, *que ando en la compañia de Diego de Santander, autor de comedias*, á Baltasar de Montoya, corredor de joyas, para vender ciertos vestidos y con su importe pagar 698 reales que debe a Jerónimo de Peraza. Madrid, 9 Junio 1597.

(Francisco de la Concha, 1597 á 1640.)

52. — Carta de pago de 13,600 maravedises, resto de los que se dan á Nicolás de los Ríos por los Autos Sacramentales que este año ha hecho en Toledo. Toledo, 30 Julio 1597.

(Bib. nac. — Papeles de Barbieri.)

53. — Oligación de Gaspar de Porres, autor de comedias, y de su muger Catalina Hernández, de pagar a Alonso Sánchez, 108 ducados, precio de dos salvas y una taza y un vernegal de plata dorado que le han comprado. Madrid, 25 Octubre 1597.

(Francisco de la Concha, 1597 á 1640.)

54. — Poder de Gaspar de Porres, autor de comedias, como testamentario de Alonso de Cisneros, á Catalina Hernández para tomar posesión de los bienes que hubieren quedado del dicho Alonso de Cisneros. Madrid, 30 Noviembre 1597.

(*Ibidem*, 1597 á 1640.)

1598

55. — Memorial de Antonio de Villegas y Diego López de Alcaraz.

« Muy poderoso señor

» Villegas y Alcaraz, autores de comedias, decimos que por quanto por haber alargadose las fiestas del Santisimo Sacramento que nosotros teniamos a cargo por mando de V. A. no podimos acudir a cumplir ciertas obligaciones que teniamos hechas en la ciudad de Toledo, Talavera y otras partes por lo qual nos podria venir perjuicio por no cumplir las dichas obligaciones que tenemos hechas pidiendonos

1. La firma dice así : *Juan Brizio Alegria.*

pagasemos las penas que en ellas habiamos puesto si no lo ibamos a cumplir. Por tanto a V. A. pido y suplico mande dar su carta y provision Real para que la dicha ciudad de Toledo y villa de Talavera y las demas partes con quien contratamos lo susodicho no nos molesten ni apremien, por razon de no lo cumplir, a nos ni a nuestros fiadores ni sus bienes... Pido justicia e para ello &ª. Antonio de Villegas = Diego Lopez de Alcaraz. » Madrid, 8 Junio 1598.

(Archivo municipal, 10, 232, 71.)

56. — Acuerdo del Ayuntamiento de Madrid.

« Que a Villegas y Alcaraz se les dé por el daño que han recibido en haberse detenido mas de lo que eran obligados a cada uno mil e quinientos reales, recibiendo en quenta lo que hubieren recibido demas de su asiento[1]. » Madrid, 10 Junio 1598.

(Libros de Acuerdos, tº. 23, fº 462.)

57. — Obligación de Fernando de Villalba, farsante (fiador Pedro de la Plata, autor de comedias), de pagar á Alonso Bartolomé, ropero, 50 reales de los 200 en que le ha vendido unos vestidos de representar. Madrid, 14 Diciembre 1598.

(Pedro de Yagüe, 1598 y 99.)

1599

58. — Escritura otorgada por Juan Fajardo, vecino desta ciudad, por la que se obliga « a hacer una danza para el dia del Corpus Cristi a contento desta ciudad como se acostumbra a hacer en los oficios desta ciudad, la cual está á cargo este presente año de la hacer Miguel Gonzalez, vecino desta ciudad, alferez que es del oficio de cardar y peinar, y los que entraren en la danza ha de estar a mi cargo bestillos y dalles de comer por mi cuenta y cargo de manera que cumpla el dicho Miguel Gonzalez con su oficio por razon que me ha dado de presente veinte reales y me ha de dar el dia de Corpus Cristi deste presente año de la fecha que se ha de hacer la dicha danza otros diez reales que son por todo treinta reales ». Alcaraz, 7 Marzo 1599. »

(Protocolo de Blas Cano, legº 24, cuaderno 2º, fº 68 vuelto.)

1. *Al margen :* « Autores de comedias. »

Siglo XVII

1601

59. — Aprovechamiento de las comedias para el Hospital general.
Enero de 1601. — 1°. Gaspar de Porres y Baltasar Pinedo.
3 á 24. Porres y Pinedo.
25 y 26. Pinedo.
28, 30 y 31. Porres y Pinedo.
Febrero. — 1°. Porres y Diego López de Alcaraz.
2. Porres y Pinedo.
3. Alcaraz.
4. Porres y Pinedo.
5 á 8. Porres y Alcaraz.
9. Pinedo y Alcaraz.
10. Porres y Pinedo.
11. Pinedo y Alcaraz
13 á 16. Porres y Alcaraz.
17 y 18. Porres y Pinedo.
19. Porres y Alcaraz.
20. Porres y Pinedo.
21. Porres y Alcaraz.
22. Porres y Pinedo.
23 á 25. Pinedo y Alcaraz.
26 y 27. Porres y Pinedo.
28. Alcaraz y Pinedo.
Marzo. — 1°. Porres y Pinedo.
2. Porres y Alcaraz.
3. Pinedo y Alcaraz.
4. Porres y Pinedo.
5. Porres y Alcaraz.
6. Pinedo y Alcaraz.
Abril. — 23 á 30. Gaspar de Porres.
Mayo. — 1° á 7. Gaspar de Porres.
9. Pedro Jiménez de Valenzuela.
10 y 11. Porres y Gabriel Vaca.
12. Porres.
13 á 15. Porres y Vaca.
16. Vaca.
18. Porres.

19 á 22. Porres y Vaca.
23 á 31. Porres.
Junio. — 3 á 17. Gaspar de Porres.
22. Porres (Autos en el teatro).
23 y 24. Autos á los semaneros en el teatro.
Julio. — 12, 13, 18 y 22. Gabriel de la Torre.
23 y 30. Antonio de Villegas.
Agosto. — 3 á 31. Villegas.
Septiembre. — 3 á 30. Villegas.
Octubre. — 2 á 18. Villegas.
19. Los *Franceses*.
20 y 21. Villegas.
26, 27 y 23. Gabriel de la Torre.
Noviembre. — 2 á 13. Gabriel de la Torre.
14 á 23. Gabriel Vaca y Pedro Jiménez de Valenzuela [1].
Diciembre. — 2 á 18. Vaca y Jiménez de Valenzuela.
21 á 31. Villegas.
(Archivo de la Diputación. — Manual del Hospital general, II, 158, 8.)

60. — Obligación de Alonso de Morales, autor de comedias (fiador Jerónimo López), de ir al lugar de Getafe y hacer la fiesta del Santísimo de este año, representando dicho día por la mañana dos autos con dos entremeses, y por la tarde « una comedia de *Don Alvaro de Luna*, ú otra que les contentare á los mayordomos de la dicha cofradia... con otros dos entremeses, y musica por la mañana y tarde », cobrando 1400 reales. Madrid, 17 Abril 1601.

(Diego Román, 1601, fº 287.)

61. — Obligación de Pedro Jiménez de Valenzuela, autor de comedias, residente en la corte, de pagar á Francisco Rodríguez, vecino de Valladolid, 440 reales que le debe y que de él había recibido prestados en Madrid. Testigo : Jerónimo de Culebras. Valladolid, 3 Agosto 1601.

(Juan de Cardeñosa, 1598 á 1603.)

62. — Carta de pago de Juan Bautista de Madrid en favor de Pedro Jiménez de Valenzuela y Gabriel Vaca, autores de comedias, de 300 reales que le dan y pagan por Diego López de Alcaraz y Magdalena Osorio, su muger, segun obligación de mayor cuantía de 17 de Abril del presente año. Madrid, 19 Diciembre 1601.

(Antonio Fernández, 1601, 2º.)

63. — Otra de Gonzalo Sánchez para los mismos, de 300 reales que se obligaron á pagar por Diego López de Alcaraz y su mujer. Madrid, 19 Diciembre 1601.

(Ibidem.)

1. Estos dos autores trabajaban en compañía, por lo tanto se cuenta una sola comedia.

64. — Oligación de Pedro Jiménez de Valenzuela, autor de comedias, y María de Salcedo, su muger, de pagar á Juan Calderón, mercader, 2432 reales que le deben de ropas que han sacado de su tienda.

Madrid, 3 Diciembre 1601.

(Antonio Fernández, 1601, 2°.)

65. — Obligación de Melchor de León, representante en la compañía de Pedro Jiménez de Valenzuela y Gabriel Vaca, autores de comedias, y su muger Máxima Ortiz, de pagar á Gregorio Alonso mercader, 1500 reales, precio de una basquiña y una ropa para representar. Madrid, 18 Diciembre 1601.

(Antonio Fernández, 1601, 2°.)

66. — Obligación de Nicolás de Villanueva, representante, y de Juana Vázquez, su muger, de pagar á Gregorio Alonso 460 reales, precio de unos vestidos que han tomado de su tienda. Madrid, 13 Diciembre 1601.

(Ant° Fernández, 1601, 2°.)

67. — Obligación de Antonio de Villegas, autor de comedias, de pagar á Juan Calderón 1325 reales por 100 onzas de oro y plata hilado de Milán que le ha comprado. Madrid, 20 D^e 1601.

(Ant° Fernández, 1601, 2°.)

1602

68. — Aprovechamiento de las comedias para el Hospital general durante el año 1602.

Enero. — 4 á 29. Jerónimo López.

Abril. — 8 y 9. Pedro Jiménez de Valenzuela.

Mayo. — 3. Pedro Jiménez de Valenzuela.

23 á 24. Los *Españoles* [1].

26 á 28. Pedro Jiménez de Valenzuela.

Junio. — 16 y 18. Los *Españoles*.

Agosto. — 11 á 30. Villegas.

Septiembre. — 3 á 30. Villegas.

Octubre. — 1 á 9. Villegas.

31. Villegas.

Noviembre. — 1 á 7. Antonio Granados.

8. Gabriel de la Torre.

10 á 27. Granados.

Diciembre [2]. — 4 á 29. Juan de Morales.

(Arch. de la Diputación. — Manual del Hospital general, II, 198, 8.)

69. — Poder de Alonso Riquelme, autor de comedias, vecino de

1. La compañía llamada *Española* estaba formada por Pedro Rodríguez, Diego de Rojas y Gaspar de los Reyes, autores.

2. Hubo en este año muchas más representaciones, pero en el *Manual* no se nombran otros autores que los citados en el extracto que publicamos.

Sevilla, residente en Madrid, á Diego de Monserrate, representante, su compañero, para admitir en su compañía los representantes y músicos que le pareciere conveniente. Madrid, 8 Marzo 1602.

(Luis de Herbias, 1602, 1°, f° 550.)

70. — Auto de los alcaldes de casa y corte para que se pregone públicamente que ningún oficial de ningún oficio ni los maestros dellos no vayan á las comedias en dias de trabaxo so pena de dos años de destierro y de cada dos mil mrs para la camara de Su Magestad y alguazil que los denunciare.

(Libros de la sala de gobierno de alcaldes de casa y corte, t° III, f° 80.)

71. — Concierto de Antonio Granados, autor de comedias, con Juan de Morales Medrano, por el cual dan por ninguna la escritura que ante Bartholomé de Plaza habían otorgado, sobre asistir Morales en la compañía de Granados durante un año (1602 á 3). Juan de Morales había dejado de ayudar á Granados y éste tenía en la cárcel á Morales por dicha causa. Ahora Morales paga á Granados 450 reales y se obliga á trabajar en dicha compañía durante un mes, cobrando 3 reales de ración y 150 reales por las representaciones, muchas ó pocas, de todo el mes. Testigo, Gabrial Vaca. Valladolid, 13 Setiembre 1602.

(Juan de Cardeñosa, 1598 á 1603.)

72. — Concierto entre Antonio Granados y Gabriel Vaca. Gabriel Vaca y su muger Catalina de Valcazar se habían obligado á representar en la compañía de Granados hasta Carnestolendas de 1604 (escritura en Segovia ante Francisco Dávila), y no cumpliendo Vaca esta escritura, se le mandó prender hasta que diese fianzas. Ahora dan por nula dicha escritura y el matrimonio se obliga á trabajar en la compañía de Granados hasta Carnestolendas de 1603, cobrando 7 reales diarios de ración y 25 de cada representación. Testigo : Juan de Morales. Valladolid, 13 setiembre 1602.

1603

73. — Carta de Melchor de León al Conde de Gondomar :

« La ocasion, y haber reconozido de su noble pecho de v m. la merced que me ofrecio tendrá su dichoso fin, me dan aliento á suplicar por esta me la haga.

Aunque en las fiestas de Valladolid no haya otro granjeo mas de el servicio de v. md., será para mi muy grande, en cuyas manos pongo mi remedio.

Para las dichas fiestas está ay la compañia de Rios, que ya se sabe lo que es, en Toledo la de Granados, en Alcalá la de Villegas, en Madrid la de Morales, todas muy buenas compañias ; yo tengo mis comedias gastadas por ser mi compañia tan nueva como lo es de siete meses, y será para mi mucho daño el hazerlas, y si v. md. me haze tanto bien

dandome licencia para que yo pueda buscar mí vida y disponer de mi y de mi compañia, la recibiré por muy grande demas que será una obra meritoria, y de no haber lugar un tan gran remedio para mi, v. md. me avise de ello mandandome lo que tengo de hazer, y si me fuere forzoso servir á Valladolid, dejo de dezir á v. md. por ser oficio tamaño haya por presentado el papel que en su hazienda, que Dios á v. md. prospere, dí, y me mande. De Medina de Campo, Henero 14 de 1603. — Melchior de Leon. »

(Acad. de la Historia — A 74, fol. 306.)

74. — Orden de la Reina para que se paguen á Nicolás de los Ríos 1500 reales por cinco comedias que ha representado en su presencia en el mes de Enero de 1603. Valladolid, 30 Enero 1603.

(Arch. de Palacio, Espectáculos públicos y privados.)

75. — Orden de la Reina para que se paguen á Nicolás de los Ríos, autor de comedias, 600 reales por dos comedias que ha hecho, la una en Burgos por Junio de este año, y la otra en Valladolid el día 13 de Julio del mismo. Valladolid, 14 Julio 1603.

(Ibidem.)

76. — Poder de Marcos de Paz, como testamentario de Alonso de Cisneros, autor de comedias difunto (testamento ante Jerónimo de Alcalá, escribano de Valladolid, á 9 de Setiembre 1597) á Gabriel Rubio, sastre, vecino de Madrid, para cobrar de los herederos de Ana Ortiz 60,000 mrs que la susodicha estaba condenada á pagar á Cisneros por sentencia del alcalde Portocarrero. Valladolid, 23 Agosto 1603.

(Juan de Cardeñosa, 1598 á 1603.)

77. — Orden de la Reina para que se paguen 600 reales á Juan de Morales por dos comedias que ha hecho en su presencia en el mes de Agosto de 1603. Valladolid, 25 Agosto 1603.

(Arch. de Palacio, Espectáculos públicos y privados.)

78. — Orden de la Reina para que se paguen á Antonio de Villegas, autor de comedias, 1200 reales por 4 comedias que ha hecho en su presencia durante el mes de Septiembre de este año. Valladolid, 2 Octubre 1603.

(Ibidem.)

1604

79. — Carta de pago de mil reales á cuenta de los 4300 en que Nicolás de los Ríos concertó con el cabildo catedral de Toledo la representación de los Autos del Corpus de este año. Toledo, 16 Enero 1604.

(Bib. nac. — Papeles de Barbieri.)

80. — Obligación de Juan de Porres, hijo de Gaspar de Porres, autor de comedias, de que su padre irá con su compañía á la villa de Illescas para el lunes después del Corpus haciendo por la mañana el mismo auto que hubiere hecho en Madrid en la fiesta del Corpus y por la tarde una comedia de las que el autor tuviere estudiadas.

Los de Illescas irán por la compañía á Ciempozuelos con 6 carros y pagarán cien escudos de oro por esta fiesta. Madrid, 6 Abril 1604.

(Diego Román, 1604, fº 25.)

81. — Obligación de Juan de Porres, hijo de Gaspar de Porres, autor de comedias, de que su padre irá con su compañía el martes después del Corpus á la villa de Esquivias y hará por la mañana el auto que hubiere hecho en Madrid con tres entremeses y por la tarde una comedia con otros tres entremeses en precio de 3,000 reales. Madrid, 7 Abril 1604.

(Diego Román, 1604, fº 266.)

82. — « Data : A Gaspar de Porres, autor de comedias, 2000 reales á buena quenta de los 4000 reales que ha de haber por los Autos que está encargado de hacer para la fiesta de SSmo Sacramento deste presente año, conforme al concierto que con el esta fecho, y se le libran en virtud de la licencia del Consejo que esta villa tiene para gastar en la dicha fiesta de 1000 ducados por libramiento de 6 Abril 1604. »

(Cuentas del contador de la villa con el depositario. Almacen, 1,442,2.)

83. — Orden de la Reina para que se paguen á Gaspar de Porres 2000 reales á cuenta de las comedías hechas en su presencia este año de 1604. Valladolid, 20 Octubre 1604.

(Arch. de Palacio, Espectáculos públicos y privados.)

84. — Orden de la Reina para que se paguen á Gaspar de Porres, 1600 reales á cuenta de 12 comedias que hizo en su presencia desde Agosto á fin Noviembre del presente año. Valladolid, 23 Noviembre 1604.

(Ibidem.)

1605

85. — Memoria del hato para representar que vendió Baltasar Pinedo á Juan Granados en 25 de Abril de 1605.

	Reales.
Primeramente una ropa de brocatel blanco y amarillo. . .	88
Otra ropa morada amarilla y blanca de brocatel	100
Mas otra ropa de damasco carmesi.	66
Mas otra ropa de damasco azul y dorado.	112
Mas otra ropa de brocatel azul y dorado.	88
Una almatia azul y dorado	66
Un vestido de Maria, de damasco blanco.	136
Mas otro vestido de Maria, de damasco de la China	50
Mas una tunicela de damasco amarillo y blanco	100
Mas una tunicela de damasco de la China	66
Mas quatro tunicelas moradas, de tafetan	272
Mas una tunicela morada, pequeña.	24
Mas dos muzetas de tafetan morado	37 1/2

	Reales.
Tres tunicelas viejas	33
Tres tunicelas viejas, tafetan morado	36
Una tunicela de tafetan, para la Fama	33
Dos tunicelas de tafetan, una azul y otra morada	33
Una marlota y capellar de damasco blanco, de moros	88
Mas un calzon y una ropilla de primavera, blanco y azul	100
Mas una marlota y capellar de tafetan blanco	50
Dos marlotas de tafetan blanco y colorado, viejas	30
Una marlota de tafetan blanco, manchado y viejo	8
Una marlota y capellar de tafetan negro, viejo	28
Una tunicela vieja de tafetan blanco	12
Tres sayas amarillas, la una vieja	50
Las otras dos que son mas nuevas	132
Otra saya de damasco azul	66
Mas otra basquiña de raso verde y colorado	66
Mas un gaban de primavera blanca	77
Mas dos capellares, viejos, de damasco y tafetan	44
Mas un sayo de terciopelo colorado y carmesi, traydo	77
Mas un sayo de raso morado y amarillo, viejo	44
Otro sayo de primavera	55
Un gaban verde de gorgoran	110
Un sayo de carmesi de raso y girones morados	60
Un sayo de raso amarillo y girones azules, viejo	33
Mas otro sayo de tafetan terciopelado	77
Otro sayo de raso amarillo emprensado	44
Mas otro sayo de telilla de oro, azul y colorado	50
Mas un baquero de raso aprensado, con trencillas	66
Otro sayo de tela verde y colorada, viejo	100
Otro sayo de brocatel amarillo y verde, viejo, con girones de raso carmesi	50
Otro sayo verde de tafetan terciopelado	77
Otro sayo de raso azul atrencillado y prensado	55
Mas otro sayo de damasco azul y dorado, vuelto y viejo	50
Otro sayo de terciopelo morado, fondo en raso	118
Otro sayo de damasco colorado con girones de fondo en raso	100
Otro sayo de raso amarillo con girones azules, viejo	55
Otro sayo de raso amarillo y girones azules	30
Un pellico largo de la China, blanco	33
Otro sayo de terciopelo aprensado verde, todo entero	100
Dos sayos baqueros de tavíes colorado y blanco, de mujer	248
Dos baqueros de nacar y de raso morado, viejos	50
Otro sayo de damasco carmesi y dorado	33
Tres marlotas y tres capellares de velillo	44
Una cota de raso amarillo y blanco y su faldon de lo mesmo	55

	Reales.
Otra cota de terciopelo aprensado.	55
Dos cotas viejas, una de raso y otra de terciopelo.	43
Mas tres pellicos de raso de colores.	88
Un pellico de la China, de damasco blanco.	18
Otro pellico de tela y terciopelo.	33
Otro pellico de raso incarnado	33
Dos tunicelas de taví colorado y blanco, otra de tafetan amarillo.	30
Dos pellicos de corderillas	28
Seis ropillas de damasco de la China, azules.	112
Dos ropillas de primavera, blanco y negro.	24
Una ropilla de damasco traydo	14
Otra ropilla de damasco de la China y otra de brocatel verde	55
Otro pellico de corderillas	8
Un capotillo de lacayo	12
Ocho pares de calzones de damasco de colores.	300
Catorce pares de calzones de damasco de la China.	333
Tres pares de calzones, uno de raso azul, otro de tiritaña morada y blanca y otro de damasco morado	60
Cinco tunicelas de demonios, traydas.	33
Otra tunicela de demonio, nueva	14
Cinco cotas y faldones de bocací	55
Dos sombreros de tafetan, de Cardenal, de color.	44
De todos los sayos viejos de villanas y sayos de pelegrinos y justillos y calzadillos.	236
Sietes bonetes de moros, colorados.	11
Ocho caperuzas de villanos, de damasco de colores	27
Tres tocados de moros y quatro toquillas.	10
Un capirote de loco, de seda.	8
Cinco gorras y tres capirotes de locos, todo de frisa. . . .	20
Una camisa y un faldon	12
Quatro ropillas de angeo y dos pares de calzones.	15
Un alfanje	6
Quince monteras viejas.	40
Doce sombreros viejos	12
Diez tocados de anciano, viejos.	30
Tres capirotes de loco, viejos.	6
Siete monteras y dos turbantes	88
Seis cabezas.	12
Un atambor viejo.	11
De las armas	66
Del pelo y barbas.	30

(Juan Lorenzo de la Torre, 1605.)

86. — « A Gaspar de Porres 2000 reales á quenta de los 3700 en que se concertó la representacion y fiesta que se ha de hacer este año de 1605 para la fiesta del Santisimo Sacramento por libramiento de 15 de Marzo de 1605. »

(En 7 Abril recibió los 1700 reales restantes que corresponden á dos Autos, pues en este año no se hicieron más en Madrid.)

(Cuentas del contador de la villa. Almacen, 1, 442, 2.)

87. — Obligación de Alonso de Heredia, autor de comedias, de pagar dentro de 10 días á Bartolomé de Villacorta 350 reales de plata castellanos por « quatro comedias que del he comprado intituladas : *El Rey Alfonso el Casto* = *La fundacion de la horden de la Trinidad* = *El Rey por su ingenio* = *El Señor Don Juan de Austria en Flandes;* y destas quatro comedias me ha entregado las dos que son la de *El Rey por su ingenio* y *la Fundacion de la horden de la Trinidad,* escriptas en unos librillos... y las otras dos que son de *El Señor Don Juan de Austria en Flandes* y la de *El Rey Don Alfonso* yo el dicho otorgante declaro que estan en poder del dicho Bartolomé de Villacorta para que pueda tomar traslado de cada una destas dos comedias para él solo y hacer las dichas comedias en las partes, cibdades, villas e lugares que quisiere, conque no las haga en las cibdades de Guadalajara, Toledo, Madrid, Segovia, Valladolid, Medina del Campo ó Rioseco, Toro, Zamora, Xaen, el Andalucia, cibdades villas y lugares della, y ansi mismo que el dicho Bartolomé de Villacorta no pueda dar traslado de las dichas comedias a persona alguna de qualquier genero e calidad que sea para que las hagan, e si los diere, que luego que dello constare... el dicho Bartolomé de Villacorta me ha de pagar por cada uno de los dichos traslados... treinta ducados ». Madrid, 18 Agosto 1605.

(Alonso Martínez, 1605, f° 628.)

1606

88. — « A Juan de Morales y Baltasar de Pinedo, autores de comedias, 433 ducados... que se les mandó dar á cada uno á quenta de los 650 ducados que esta Villa da á cada uno dellos en que se concertó los quatro Autos que han de hacer en la fiesta del Santisimo Sacramento este año de 606 por libramiento de 3 de Marzo de dicho año. »

(Despues consta la entrega de lo restante á ambos autores.)

(Cuentas del contador de la villa. Almacen, 1, 442, 2.)

89. — Auto del corregidor de Madrid para que Baltasar de Pinedo entregue dentro de 24 horas los autos que ha de hacer el día del Santísimo Sacramento para que se vean y examinen, y para que dicho autor de comedias y Nicolás de los Ríos acudan á la obrería de la villa

para ver las apariencias que se hacen en los carros de las dichas representaciones. Madrid, 18 Mayo 1606.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

1607

90. — Poder de Melchor de León, autor de comedias,
Pedro Rodríguez y su muger María Flores,
Pedro de Zurita,
Juan de Avila,
Juan Bravo,
Juan de Valdiviesso,
Miguel Ruiz y Baltasara de los Reyes, su muger,
y Bartolomé Sánchez,
á Miguel Ramírez, mercader, vecino de Toledo, para cobrar para sí, á cuenta de los vestidos que han tomado de su tienda, 1000 reales que han de percibir por la fiesta del Corpus de este año en dicha ciudad. Toledo, 19 Abril 1607.

(Bib. nac. — Papeles del Maestro Barbieri.)

91. — Acuerdo sobre la pintura de los carros. « En la villa de Madrid a diez y ocho dias de mes de Mayo de mil y seis cientos y siete años el Señor Don Gonzalo Manuel, Corregidor de la dicha villa y su tierra por su Magestad, habiendo visto que Andres Cerezo pintor en quien se remató la pintura de los carros en que se han de hacer los autos para la fiesta del Santísimo Sacramento deste dicho año está en cama muy malo é al cabo, por cuya causa se dexan de hacer la pintura de los dichos carros, y porque el tiempo en que se han de pintar es muy corto y porque no haya falta en ello, mandó se notefique a Juan de Porras, su fiador, dé personas peritas en el dicho arte de pintor que asistan a hacer y acabar la dicha pintura con Gaspar Tarsin, con apercibimiento. »

(Arch. municipal, clase 16, 10, 232, 91.)

1608

92. — Auto del corregidor de Madrid mandando que dentro de 24 horas Juan de Morales Medrano y Alonso Riquelme, autores de comedias, entreguen los Autos que han de hacer en la fiesta del Corpus para que se aprueben por el Ordinario y se hagan los carros con las trazas y apariencias que hubieren de tener. Madrid, 17 Abril 1608.

Notificación á Riquelme :

« En Madrid en 19 de Abril de 1608 yo el escribano yuso escrito notifiqué el auto desuso del Sr. D. Diego Lopez de Ayala á Alonso

Riquelme = El qual dixo que los autos Sacramentales para este presente año se estan escribiendo por Lope de Vega [1], y por ser cosa de tanto cuydado hay alguna dilacion en ello, que con la mayor brevedad que sea posible se hará y se darán y se cumplirá con la obligacion que hay de servir a esta villa. »

« Fee : En la villa de Madrid en 21 dias del mes de Abril de 1608 años en virtud del auto del Sr. D. Diego de Ayala..., por ante mi el presente escribano, Francisco Ortuño, alguacil, puso preso en la carcel publica desta villa a Alonso Riquelme, autor de comedias, y le entregó al que tiene quenta con las entradas de la puerta de la dicha carcel, y que iba preso por mandado del dicho Sr. D. Diego de Ayala, y dello doy fee. = Baltasar de Ugena. »

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470 23.)

93. — Auto de los alcaldes de casa y corte mandando que los hombres no se paren en la puerta por donde entran y salen las mujeres en los corrales de las comedias, so pena de 200 ducados para la cámara de S. M. y 4 años de destierro de la corte y cinco leguas. Madrid, 6 Mayo 1608.

(Libros de gobierno, t. IV, f° 286.)

94. — Auto para dar á Juan de Morales, autor de comedias, cien ducados de joya de los Autos del año 1608.

« En la villa de Madrid a doce dias del mes de junio de mil y seis cientos años los señores Don Diego Lopez de Ayala, del Consejo de Su Magestad y comisario desta villa, Don Gonzalo Manuel, corregidor della y su tierra por su Magestad, Luis de Valdes y Don Gabriel de Alarcon, regidores de la dicha villa y comisarios de los Autos del Santissimo Sacramento este presente año = habiendo visto las escrituras otorgadas por Alonso de Riquelme y Juan de Morales, autores de comedias, a cuyo cargo estuvieron los quatro Autos que se hicieron el dicho dia y que por ellos parece fue condicion que demas de los seiscientos ducados que esta villa les habia de pagar a cada uno por los dos Autos que hizo el dicho dia del Santisimo Sacramento se les habia de dar cien ducados de xoya al autor que se aventaxase en las dichas fiestas ansi en las representaciones como en personaxes y vestidos, y que en los dichos Autos el dicho Juan de Morales aventaxó al dicho Alsonso de Riquelme porque el de *El Adulterio de la Esposa* que hizo el dicho Juan de Morales fue mexor Auto y mexor represen-

1. Estos documentos vienen á completar los que publicamos con igual fecha en la *Primera Serie* deduciéndose claramente que para las fiestas del Corpus del año 1608 escribió Lope de Vega los cuatro Autos siguientes :

El Adulterio de la Esposa,
El Caballero del Fénix,
Los Casamientos de Joseph,
La Niñez de Cristo.

tado que los que hizo el dicho Alonso de Riquelme = declaraban y declararon haberse de dar los dichos cien ducados de xoya al dicho Juan de Morales, y ansi mandaron se le libren en lo procedido de las sisas, y ansi lo mandaron y firmaron ». *(Cuatro rúbricas.)*

(Arch. municipal, 10, 232, 95.)

95. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, de 500 reales, resto de los 4000 en que se concertó la representación de los Autos de la Octava de Corpus Christi en Toledo. Toledo, 18 Junio 1608.

(Arch. histórico de Toledo.)

1609

96. — Carta de pago de Juan de Morales Medrano, autor de comedias, de 1000 reales á cuenta de los 4300 « que se le prometieron por hacer los Autos en la fiesta del Corpus de este año. » Toledo, 7 Enero 1609.

(Arch. histórico de Toledo.)

97. — Concierto de Alonso de Heredia, autor de comedias, y Juan Rodríguez, ganapan, sobre llevar este y sus compañeros, los carros de la fiesta del Corpus de este año, en precio de 50 ducados por los tres días de las fiestas y el de la muestra. Madrid, 7 Junio 1609.

(Bib. nac. — Papeles del Maestro Barbieri.)

98. — Acuerdo del Ayuntamiento de Madrid sobre la paga extraordinaria que se ha de dar á los autores Balbín y Heredia por hacer los Autos á S. M. en el Escorial, prohibiendo que lleven los *carros* por los inconvenientes que ofrece el camino. Madrid, 26 Junio 1609.

(Libro de acuerdos, 1609 á 1610.)

1610

99. — Obligación de Cristobal Suárez, representante de la compañía de Domingo Balbín, autor de comedias, de pagar á Bartolomé de Anciso sesenta ducados, precio de un vestido de representar. Madrid, 3 Marzo 1610.

(Juan de Covarrubias, 1609 y 10.)

100. — Acuerdo del Ayuntamiento de Madrid encargando los Autos del Corpus de este año á Hernán Sánchez de Vargas y Alonso Riquelme, que son los autores que tienen mejores compañías. Madrid, 16 Marzo 1610.

(Libro de acuerdos, 1609 y 1610.)

101. — Auto mandando que los 100 ducados de joya se partan entre Alonso de Riquelme y Hernán Sánchez, autores de comedias, que han

hecho los Autos del Santísimo Sacramento este año. Madrid, 24 Junio 1610.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 420, 23.)

102. — Carta de pago de Hernan Sánchez de Vargas, autor de comedias, de 1000 reales que se le dan por haber representado los Autos en la Octava del Corpus de este año por mandado del cabildo de Toledo. Toledo, 26 Junio 1610.

(Bib. nac. — Papeles de Barbieri.)

1611

103. — Auto de la Villa para que Baltasar Pinedo, Hernán Sánchez y Tomás Fernández de Cabredo no salgan de la corte sin su licencia hasta tanto que se hayan nombrado los autores que han de hacer los Autos el día del Corpus de este año. Madrid, 14 Febrero 1611.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

104. — Obligación de Blas de Aranda de asistir durante un año en la compañía de Hernán Sánchez de Vargas, cobrando por sí y por su mujer Juana de Segura 8 reales de ración y 22 reales de cada representación, más 300 reales por la fiesta del Corpus. Madrid, 27 Febrero 1611.

(Juan de Covarrubias, 1611.)

105. — Memorial de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, pidiendo que Salvador Ochoa y Juan Gasque, que están en la compañía de Baltasar Pinedo, sean apremiados á no salir de Madrid y trabajar con su compañía en los Autos que ha de hacer este año para el Corpus. Madrid, 22 Marzo 1611.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

106. — Petición de Hernán Sánchez y Tomás Fernández á la Villa :

« Hernán Sánchez y Tomás Fernández, autores de comedias, decimos que como á vuestra señoria le es notorio nosotros nos obligamos de servir las fiestas del Santisimo Sacramento para este presente año y para ello fuimos compelidos a dar muestras de nuestras compañias, y habiendo sido a proposito y obligadonos por escrituras a cumplir las dichas fiestas como siempre se ha hecho, agora por orden del señor Licenciado Juan de Tejada, del Consejo de Su Magestad, se ha mandado que Baltasar de Pinedo, ansi mismo autor, pueda representar en esta corte de ordinario en un corral solo y que nosotros un dia el uno y el otro otro; a lo qual no es justo se dé lugar por haber tomado como tomamos las dichas fiestas, y una de las condiciones de las escrituras es que no haya de representar otro ningun autor en esta corte sino fueren nosotros. Atento a lo qual a vuestra señoria suplicamos mande se guarde y cumpla el contrato y escritura que sobre ello tenemos hecho, donde no, se nos satisfaga el daño y perdida

que en razon desto se nos sigue porque el no cumplir con nosotros y satisfacer el dicho daño es imposible cumplir con el tenor de las dichas escrituras. = Hernan Sanchez. = Tomas Fernandez de Cabredo.» Madrid, 22 Marzo 1611.

(Arch. municipal, clase 16, 10, 232, 97.)

107. — Mandamiento de la Villa para que se den á Tomás Fernández de Cabredo los 100 ducados de joya, porque sus dos Autos fueron mejores que los de Hernán Sánchez de Vargas; y para que á cada uno de ambos autores dé 600 reales por las representaciones que hicieron el sábado sin estar obligados á ello, y además que se pague por cuenta de la villa á los ganapanes que anduvieron con los carros. Madrid, 6 Junio 1611.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

108. — « Juan de Palacios, por haber hurtado 4 comedias nuevas y vendidolas antes de que el autor, su dueño, las representase » (1611).

(Arch. hist. nac., Inventario de las causas criminales que se hallaban en el Archivo de la Sala de Alcaldes de casa y corte.)

109. — « Luis de Toledo, representante, por cuchilladas en la cara á una mujer » (1611).

(Ibidem.)

1612

110. — Obligación de Antonio de Villegas, autor de comedias, y Ana Muñoz, su muger, Antonio de Sampayo, representante de su compañía y Mariana Gutiérrez, su muger, de pagar á D. Diego de Roys Bernardo dos mil reales que les ha prestado « para desempeñar el hato para poder representar ». Madrid, 5 Febrero 1612.

(Diego Ruiz de Tapia, 1612.)

1613

111. — Partida de velaciones de Andres de Vega con María *(¿de Córdoba?)*:

« Certifico yo el doctor Francisco Ronquillo, cura teniente de esta yglesia de San Gines de esta villa de Madrid que hoy jueves siete dias del mes de Febrero de mil y seisciento y trece años velé y dí las bendíciones nupciales *in facie ecclesiae* á Andres de Vega y Maria Gomez, mis parroquianos que estaban desposados en Santa Cruz en doze de Julio de mil seiscientos y doze años como parece por la fe de Juan Ibañez, teniente de cura de la dicha yglesia, fueron sus padrinos Juan Gil de Cogollos y Doña Angela Marquez, hallaronse presente por testigos Juan Perez, clerigo que les dixo la misa, y Francisco Sanchez y Juan Bautista vezinos y estantes en esta dicha villa, en fe de lo qual lo firmé en Madrid *ut supra*. El Doctor Francisco Ronquillo. »

(Arch. de San Ginés.)

112. — Partida de defunción de Antonio de Villegas. « En 29 de Mayo de 1613 años murio Antonio de Villegas casado con Ana Muñoz, tenia hecho testamento en Ocaña, recibio los santos sacramentos de mano del licenciado Francisco Lopez, murio de enfermedad larga, enterrose en cinco ducados . . . . 55. »

(Al margen) Antonio de Villegas autor de comedias.

(Arch. parroquial de San Sebastián.)

113. — Auto mandando alzar la carcelería á Miguel Martínez del Sel, regidor de Madrid, para ir á San Lorenzo y llevar los Autos de Madrid á Su Magestad. Madrid, 3 Junio 1613.

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 23.)

114. — Curaduría de los hijos de Antonio de Villegas, autor de comedias, discernida en favor de Ana Muñoz, su madre. Madrid, 3 Julio 1613.

(Felipe Sierra, 1612 á 14, f° 186.)

115. — Obligación de Alonso de Olmedo y Tofiño, representante, de ayudar á Ana Muñoz, viuda de Antonio de Villegas, en su compañía para las representaciones que hiciere desde hoy hasta Carnestolendas de 1615, ganando 18 reales por cada representación, 6 de ración y 30 ducados por las fiestas del Corpus. Madrid, 11 Julio 1613.

(Felipe Sierra, 1612 á 14, f° 182.)

116. — Obligación de Cristóbal Ramírez de la Cruz, autor de comedias, y de Inés Sánchez, su muger, de pagar á Alonso Díaz de Guitian, contador del Hospital general de Madrid, 700 reales que les han prestado los hospitales de la Pasión y de la Soledad. Madrid, 1° Agosto 1613.

(Juan de Quintanilla, 1608 á 19, f° 39.)

117. — Partición de los bienes de Bartolomé Romero, músico de la compañía de Baltasar Pinedo, autor de comedias, entre su mujer Luisa Romero y sus hijos Bartolomé y María Romero. Madrid 11 Agosto 1613.

(Felipe Sierra, 1612 á 14, f° 208.)

118. — Gastos de la cofradía del Santísimo Sacramento de Orche para las fiestas del Corpus del año 1613 :

« Primeramente se le reciben y pasan en quenta al dicho prioste noventa reales que gastó en comedias y sacar papeles en esta forma : la comedia *La Horca para su dueño,* treinta reales ; la de *El Duque de Moscovia,* veinte y quatro ; la de *El Duque de Arjona,* dies y seis ; y de papel y traslados y de papeles, veinte reales. »

Además se gastaron en dicho año :

Cien reales á los representantes para zapatos.

Un cordero para los representantes el día de las danzas.

Otro cordero para los mismos el día del Corpus.

330 reales y dos gallinas por el alquiler de los trajes.

8 reales de traer y llevar dichos trajes.

Dos corderos para los danzantes y representantes el Domingo después del Corpus.

(Libro de cuentas de la Cofradía del Santísimo Sacramento de Orche, provincia de Guadalajara.)

1614

119. — Obligación de Luis de Alvares y su mujer Mariana de Herbías de asistir en la compañía de Baltasar Pinedo hasta Carnestolendas de 1615 ganando 22 reales de cada representación y 10 reales de ración, más por las fiestas del Corpus 40 ducados, 3 caballerías y llevarles el hato. Madrid, 1° Marzo 1614.

(Felipe Sierra, 1612 á 14.)

120. — Acuerdo de la Villa sobre dar á Baltasar Pinedo 200 ducados por haber mandado quitar de su compañía á María de los Angeles y Mariana de Herbías y buscar otras representantes en su lugar. Madrid, 21 Mayo 1614.

(Arch. municipal, 11, 196, 24.)

121. — « En Madrid a veinte y ocho de mayo de mil y seis cientos y catorce años... los comisarios... hicieron el repartimiento en la manera siguiente :

El jueves por la tarde haran la primera representacion todos quatro Autos a Su Magestad, empezando Morales con el Auto de *Con su pan se lo coma,* y luego Pinedo con el de *Abigail (?)* y luego Morales con *El Caballero de Gracia* y luego acabe Pinedo con el de *No le arriendo la ganancia;* y como paren acabando de representar a Su Magestad vayan a representar al Consejo... »

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 24.)

122. — Petición de Juan de Morales, autor de comedias, para que se reparte la joya, que la villa ha dado por los Autos á Baltasar Pinedo solamente, y que se levante la multa que le han impuesto por no haber representado el Domingo al Presidente de Castilla, aunque para ello no había recibido orden alguna. Madrid, 21 Mayo 1614.

(Arch. municipal, 11, 196, 24.)

123. — Obligación de Pedro Maldonado de asistir en la compañía de Tomás Fernández de Cabredo desde Carnestolendas de 1615 á ignal fecha de 1616, por el precio de ración y representación que otro autor le diera. Granada, 23 Agosto 1614.

No cumpliendo con esta obligación fué requerido y obligado á firmar otra obligación el 6 Marzo de 1615 en Madrid.

(Francisco Martínez, 1615 á 18.)

1615

124. — Ayuntamiento de 25 Febrero 1615.

« Habiendo entendido que se trata de que las comedias se quiten y que en lugar del aprovechamiento que los Hospitales tenian de las comedias, se eche á ciertas sisas é impusiciones, y porque sobre esta materia se ha tratado muchas vezes y se ha visto por experiencia ser menos dañoso el haber las dichas comedias que dexarlas de haber, porque los que van á ver las dichas comedias dexan de acudir á otras cosas de mayor daño y perjuicio, demas de que echar y cargar á esta villa y sus mantenimientos será imposible poderlo llevar, y tratado sobre ello, se acordó que se comete á los señores Gregorio de Ysategui y Felix de Vallejo y Juan Fernandez y Lorenzo del Castillo hablen á S. M. y señores del su Consejo y le supliquen mande haya las dichas comedias como hasta aqui las ha habido y que se saquen los aprovechamientos para los Hospitales sin que se echen mas inpusiciones y cargas sin hacer novedad, representando á su Mag. y señores del su Consejo los daños y inconvenientes que de lo contrario resulta, sobre lo qual den qualesquier memoriales y hagan qualesquier diligencias. »

(Arch. municipal, Acuerdos, nº 33, fol. 181.)

125. — Obligación de Pedro Maldonado, representante, de asistir en la compañía de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, todo el año de 1615 hasta Carnestolendas de 1616, ganando 7 reales de ración y 12 de cada representación y además 100 reales para cuando se los pidiere. Madrid, 6 Marzo 1615.

(Francisco Martínez, 1615 á 18.)

126. — Obligación de Alonso de Riquelme y Catalina de Valcazar, su muger, de pagar á Gaspar Rodríguez Cortés para el día del Corpus de 1616 la cantidad de 1018 reales que les ha prestado Madrid. 18 Septiembre 1615.

(Diego Cerón, 1615, fº 1462.)

127. — Consentimiento de Gaspar de Rueda, mercader, de percibir en diez años los 16921 reales que por varios conceptos le debe el Conde de Villamediana.

Entre estas deudas hay una de « trecientos reales que dio á Doña Casilda de Muñatones para hacer una comedia á los frailes de San Felipe, que el dicho señor Conde mandó les hiciese ». Madrid, 26 Octubre 1615.

(Pedro de Torres, 1615, fº 233.)

1616

128. — Obligación de Pedro Cerezo de Guevara, autor de comedias, residente al presente en la corte, de pagar á Diego Cano, vecino de

Almansa, 1500 reales que le debe por escritura de plazo pasado y por las cuales había sido ejecutado. Madrid, 17 Mayo 1616.

(Juan Baut. Ulpite, 1616, f° 299.)

129. — Carta de pago de 700 reales, resto de lo que Pedro Cebrián, autor de comedias, «hubo de haber por las representaciones que habia de hacer en esta Santa Yglesia el dia y octava de Corpus Christi deste presente año». Toledo, 7 Junio 1616.

(Bib. nac. — Papeles del Maestro Barbieri.)

130. — Venta de unas casas en la calle de Cantarranas otorgada por Marcos López en favor de Pedro Cebrián, autor de comedias, y Ana Muñoz, su mujer, en precio de 2900 ducados. Madrid, 4 Septiembre 1616.

(Felipe Sierra, 1615 y 16, f° 298.)

1617

131. — Carta de pago de 146.200 maravedises que se dan á Alonso de Riquelme por la representación de los Autos Sacramentales del año 1615 en Toledo.

Se le descuentan 1000 reales que había recibido en cuenta de la representación de los Autos de 1613, que había de hacer y no hizo, mas 1972 maravedises que se pagaron al que fue á Valladolid á cobrar de Riquelme los dichos mil reales. Toledo, 12 Enero 1617.

(Bib. nac. — Papeles de Barbieri.)

132. — Obligación de Gabriel Duarte de asistir en la compañia de Hernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, durante dos años ganando 5 reales de ración y 9 por cada representación, mas 150 reales cada año por las fiestas del Corpus y las de Septiembre. Madrid, 10 Febrero 1617.

(Juan Bautista Ulpite, 1617, f° 132.)

133. — Concierto de Fernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, con Juan de Montemayor y Ana María de Ulloa, su mujer, para que dicho matrimonio asista durante un año en la compañía de Fernán Sánchez para representar y ella cantar lo que dicho autor le mande, ganando 3 reales de ración, 20 por cada representación, 300 para la fiesta del Corpus y tres caballerias.

Además les ha de pagar los gastos del viaje que han hecho desde Lisboa á esta corte. Madrid, 13 Febrero 1617.

(Felipe Sierra, 1617 y 18, f° 32.)

134. — Obligación de Pedro Cebrián, autor de comedias, de ir con su compañía á la villa de Pastrana y hacer dos Autos sacramentales y dos comedias en el día del Corpus y viernes siguiente en precio de 3150 reales. Madrid, 17 Abril 1617.

(Antonio Paris Nieto, 1617, f° 296.)

135. — Ayuntamiento de 24 Mayo 1617.

En este ayuntamiento D. Juan de Oquina, gentilhombre del Conde de Lemos, dijo que su señor hacía las fiestas de la octava del Corpus de la parroquia de Santiago, para la cual tiene dos Autos que hace Pedro Cebrián, y suplica que la villa asista y que designe día y hora para ello.

En el ayuntamiento de 5 de Junio se acordó pagar á Pedro Cebrián 400 reales por cuenta de la villa por los dichos dos Autos.

(Acuerdos, Año 1617.)

136. — « Repartimiento de las representaciones que se han de hacer este dia del Santisimo Sacramento deste presente año de dcxvij...

La primera representacion se ha de hacer a Su Magestad de todos quatro Autos comenzando Leon con el Auto de *El Hidalgo y el Villano* y el segundo de *Santa Margarita* que representa Pinedo, y el tercero de *El Tuson* que hace Leon y el ultimo *El Desengaño del hombre*, que hace Pinedo... »

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 28.)

137. — Auto de la Villa para que los 100 ducados de joya se repartan entre Baltasar Pinedo y Cristóbal de León que han hecho los 4 Autos del Santísimo Sacramento del presente año. Madrid, 13 Junio 1617.

(Arch. municipal, 2, 57, 3.)

138. — Poder de Francisco Mudarra, autor de comedias, á dos vecinos de Fuenlabrada, para que cobren 350 reales, que él les debe, y que él ha de recibir de los mayordomos de la fiesta de Nª Sª en Vallecas por la fiesta que ha de hacer el día 3 del próximo Septiembre en dicho lugar. Madrid, 23 Agosto 1617.

(Felipe Sierra, 1617, 18, fº 274.)

1618

139. — Obligación de Andrés de la Vega y María de Córdoba, su mujer, de la compañía de Baltasar de Pinedo, autor de comedias, de pagar á Bartolomé Pichón y Compañía 1830 reales que le restan debiendo de varias mercaderías y que pagarán : 500 reales para el día del Corpus próximo, y el resto dos meses despues. Madrid, 18 Marzo 1618.

(Diego Cerón, 1618, fº 504.)

140. — Obligación de Fernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, de pagar à Lucas Díaz de Robles 215 reales, precio de 15 1/3 varas de gorgorán á 14 reales la vara. Madrid, 18 Junio 1618.

(Juan Manrique, 1618, fº 938.)

141. — Obligación de Andres de la Vega, *recitante de la compañia de Pinedo, vecino de Madrid,* de pagar á Francisco de Guadalajara,

mercader, 950 reales, precio de 11 1/2 varas de *tabi de plata y seda verde á cuadros, que dél compró.* Madrid, 22 Junio 1618.

(Antonio Paris Nieto, 1618, f° 701.)

142. — Obligación de Andrés de la Vega y María de Córdoba, su mujer, de la compañía de Baltasar de Pinedo, de pagar á Bartolomé Pichón y compañía 698 reales que le deben « de resto de pasamanos y trencillas de oro, tabí, tafetan, bocací y angeo que hoy dia de la fecha desta habemos sacado de su casa y tienda para un faldellin de mi la dicha Maria de Cordoba ». Madrid, 23 Junio 1618.

(Diego Cerón, 1618, f° 1073.)

143. — Obligación de Pedro Cebrián, autor de comedias de los nombrados por S. M. de ir á la villa de Erbas, jurisdición de Bejar, y hacer la fiesta de Nª Sª del Rosario representando 3 comedias con sus bailes y entremeses por precio de 3300 reales secos. Y si va à Piedra Hita y el Barco se le darán 2300. Madrid, 2 Julio 1618.

(Juan Manrique, 1618, f° 489.)

144. — Partida de defunción de Catalina de Valcazar :

« Catalina de Valcazar, madre de Riquelme farsantes [1], murió en 22 de Noviembre de 1618 años. Recibió los stos stos de mano del Licenciada Corvalan, no testó, enterróla Dª Mariana de Aguilar que vive en la calle del Infante en diez y ocho reales. »

(S. Sebastián, libro 4° de Difs, f° 367, v°.)

1619

145. — Acuerdo de los comisarios de fiestas mandando librar á Hernán Sánchez de Vargas y Baltasar Pinedo que han hecho los cuatro Autos de este año, además del Jueves, Viernes, que es su obligación, el Sabado y Domingo. 3500 reales á cada uno, y los 100 ducados de joya se den á Pinedo « porque sacó mejores Autos y mejores vestidos y al dicho Sánchez se le condena en 500 reales por no haber sacado buenos Autos y los vestidos no ser tan buenos y estos 500 reales se den al dicho Pinedo por haber cumplido tan bien con su obligacion; y de todo dé luego libranza. »

(Arch. municipal, clase 2, 196, 27.)

146. — Obligación de Hernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, y Francisca Rodríguez, su muger, de pagar á Alonso de Ortega, 6912 reales precio de 576 madejuelas de oro y plata, fino, hilado de Milán. Madrid, 22 Febrero 1613.

(Diego Cerón, 1613, f° 351.)

1. Suegra de Alonso Riquelme, autor de comedias.

1620

147. — Carta de pago de Alonso de Olmedo y Tofiño, autor de comedias, de 300 ducados que le paga la Villa de Madrid á cuenta de lo que ha de haber por los dos Autos que ha de representar con su compañía en las fiestas del Corpus de este año. Madrid, 2 Abril 1620.

(Juan Gómez de Avellana, 1613 á 1622.)

148. — Carta de pago de Luis de Monzón y Gabriel de la Torre. por 4000 reales á cuenta de la máscara y seis danzas, que se han obligado á hacer para la fiesta de S. Isidro. Madrid, 5 Mayo 1620.

(Juan Manrique, 1620, f° 467.)

149. — Acuerdo de la Villa de Madrid, de 6 Mayo 1620.

Acordóse que para las fiestas de S. Isidro haya comedias por las calles un día de la octava y que se hagan cinco tablados « para que representen cinco autores y se traigan de fuera los que faltaren », y que después sirvan dichos tablados para las danzas.

En 29 Mayo se acordó que el Consejo, que solía ver los Autos en la casa del Ayuntamiento, por estar ahora en obra, los vea este año en la casa Panadería donde las ven SS. MM.

(Acuerdos, f°s 370 y 377.)

150. — Obligación de Alonso de Olmedo y Tofiño, autor de comedias, de los nombrados por S. M., de ir al lugar de Erbas y hacer en la fiesta de N^a S^a del Rosario los Autos que hubiere hecho en Madrid para el Corpus, más una comedia de las que tiene puestas, y otra comedia á lo divino de las que hubiere representado en la corte y otra de las mejores de su repertorio en precio de 2300 reales. Madrid, 11 Mayo 1620.

(Juan Manrique, 1620, f° 548.)

151. — Faltas en los carros de los Autos del año 1620:

« Digo yo Francisco Sanchez, Obrero desta villa que el carro que tuvo a su cargo el dia del Sacramento que fue *El Bosque de amor* en el qual faltaron catorce serafines, y asi si vuestras mercedes son servidos se le puede dar la libranza porque no falta otra cosa. Fecho en Madrid á 19 de Junio 1620. — Francisco Sanchez. »

« Digo yo Francisco Sanchez, Obrero desta villa que doy fee que faltó en el carro de *Los Evanxelistas* une cortina de tafetan azul... »

En el carro de *La prueba de los enxenios* «... faltaron ocho libras de plomo y mas 24 serafines... »

«... en el carro de *Jonas* faltan treinta y un mascaroncillos y treinta y tres banderillas de tafetan y mas una vela de lienzo de cinco varas de largo... »

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 28.)

152. — Poder de Juan Núñez de Prado, comediante en la compañía de Cristóbal de León, á este autor para cobrar de Baltasar de Santa Cruz,

comediante en la compañía de Alonso de Olmedo, tambien autor de comedias, 840 reales que le debe y que le ha entregado dicho Cristóbal de León. Madrid, 14 Agosto 1620.

(Diego Rodríguez Mendo, 1619 á 1658.)

153. — Poder de Cristóbal de Avendaño, *autor de comedias con titulo de S. M.*, á Nicolás de Salcedo para concertar los compañeros que hayan de entrar en su compañía. Madrid, 16 Noviembre 1620.

(Juan Manrique, 1638, fº 1666.)

154. — Obligación de Cristóbal de Avendaño, « representante de la compañia de Tomas Fernandez, autor de comedias, mayor de 25 años, libre y no sujeto á persona alguna, » de pagar á Alonso de Ortega 510 reales, precio del terciopelo labrado para un vestido que le ha comprado. Madrid, 15 Diciembre 1620.

(Diego Cerón, 1620, fº 1142.)

155. — Obligación de Felix Castelo, pintor, y Dª Catalina de Arguelles, su mujer, de tener acabados de pintura los carros que han de salir para los Autos de este año, 15 días antes del Corpus.

Alonso de Olmedo y Cristóbal de Avendaño, autores de comedias, harán dichos Autos.

Juan de Jaraba tiene el encargo de los carros por 4 años. Madrid, 6 Mayo 1621.

(Juan Bautista Ulpite, 1621, fº 68.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(A suivre.)

RECHERCHES

SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS A BORDEAUX

III

La « Sedaca » et la « Nation portugaise » (XVIIIe siècle).

(*Suite* [1].)

§ 6. LA « SEDACA » ET LES CONFRÉRIES JUIVES

A côté de la *Sedaca,* société de bienfaisance devenue avec le temps le Conseil de la « Nation portugaise », il existait au XVIIIe siècle, à Bordeaux, d'autres associations juives qui se proposaient chacune une mission charitable déterminée.

D'abord, la *Hebera* ou *Hebra,* dont le nom signifie en hébreu « association, confrérie ».

Les documents nous manquent touchant la *Hebera* de Bordeaux au XVIIe siècle; et nous ne pouvons nous faire une idée de son rôle au XVIIIe que par les procès-verbaux de l'association alors prépondérante, la *Sedaca,* c'est-à-dire par le *Registre des délibérations de la Nation portugaise,* qui, on se le rappelle, commence avec l'année 1710. Au bourg Saint-Esprit, où il n'est pas question de *Sedaca,* la *Hebera* jouait le rôle de Conseil de la communauté judéo-hispanique[2]; à Bordeaux, où ce rôle fut assumé par la *Sedaca*, la *Hebera* se contenta d'une mission beaucoup plus limitée.

Dans les procès-verbaux en espagnol, elle est désignée du nom de *hermandad.* Les membres sont des « fraires hospitaliers ». On distinguait entre eux les « fondateurs de la *Hebra* »

1. Voir le *Bull. hisp.*, 1906, p. 172, 279, 383; 1907, p. 41 et 263.
2. Voir Henry Léon, *Histoire des Juifs de Bayonne*, principalement p. 139-152 et 289.

(sans qu'il faille, semble-t-il, prendre le mot « fondateurs » au sens strict, puisque en 1769 encore nous le voyons employé) et les « agrégés », c'est-à-dire sans doute les membres ordinaires[1].

Tandis que la *Sedaca* n'était en principe qu'une association charitable, la *Hebra*[2] de Bordeaux semble avoir été ce qu'on appellerait aujourd'hui une association cultuelle. Outre qu'elle possédait une synagogue, elle se chargeait des circoncisions, des cérémonies nuptiales et des pompes funèbres : c'est ce qui ressort des procès-verbaux du *Registre des délibérations de la Nation portugaise*.

Dès le début, la *Hebra* nous apparaît comme respectueusement subordonnée à la *Sedaca*. Est-ce parce qu'elle reconnaissait en celle-ci son aînée? C'est ce que nous ne pouvons établir. Quoi qu'il en soit, nous avons vu[3] la *Sédaca*, en 1711, interdire aux « fraires hospitaliers », comme en général à tous les coreligionnaires, de donner la sépulture à ceux qui ne contribueraient pas aux collectes en faveur des Juifs portugais de passage à Bordeaux. En revanche, sur l'amende de cent livres infligée à ceux qui refuseraient de participer à l'achat du cimetière acquis en 1710 et de payer les taxes annuelles, le tiers était « aplicable au profit des fraires hospitaliers »[4]. Le procès-verbal de la délibération prise en 1719 à ce sujet est contresigné par eux :

Avons en outre deliueré que atendeu que les interets des sieurs fraires ospitalliers se trouuent dans la presante Deliberation que leur parnas et Tresaurier la signeront par vn auenant portant promesse sur painne de toute la rigeur des Loix ou Baraxa et autres plus grandes de preter la main a lexecution de tout son contenu, et de ne venir jamais au contrere sous quelque cauze ou pretexte que ce soit, preueu ou a preuoir et de ne donner de seupelture a qui que se soit sans l'ordre exprese de nostre sindicq et deux de nos adjoints...[5].

1. Le mot « agrégé » (esp. *agregado*) correspond à l'hébreu *haber*, qui désigne le premier grade des académies rabbiniques (*Yeschiboth*).

2. La forme *Hebra* ou *Gebra* est généralement employée dans le *Reg. des dél. de la Nat. portugaise*. On y trouve aussi *Jebera* (ou *Iebera*).

3. Voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 44.

4. *Reg. des délib. de la Nat. port.*, n°s 1 et 16.

5. Les signataires sont Nouno Dacosta, adjoint; George Francia, sindicq; Ant° Francia, Ant° Lameira, Silva jeune, Lamego freres, J. Lameira, Simon Pinto, Phelipe Fernandes, David Gradis.

Et auenant le 23 auril 1719... se sont presantés les sieurs Parnas et tresorier des fraires hospitaliers lesquels apres auoir heu communication de nostre deliberation sy dessus et en vnne Expedition dicelle ont promis lexecuter... Signe Alexandre Mezes, signe Isac Mezes, parnas, signe Dauid Azeuedo, sindicq tresorier signe paez de leon parnas de la hebra signe M. Henriquez plus en hebreu le K kaxan falcon[1] auec quelque signez en hebreu...

L'amende infligée ne tarda pas à paraître excessive, car, trois ans plus tard, elle était supprimée. On se contenta de faire payer aux retardataires la taxe du cimetière[2]. Toutefois, par un de ces revirements assez fréquents au sein de la *Sedaca*, on en revint à l'amende, sans toutefois en préciser le taux[3].

En 1729[4], il fut entendu que la *Hebra* ne pourrait ensevelir aucun mort sans l'autorisation du gabay ou des adjoints de la *Sedaca*, et que ceux-ci ne pourraient accorder cette autorisation tant que les taxes que le défunt se trouverait devoir à la

1. Le *Haham* Falcon, rabbin.

2. « Nos auaxo firmados Gabay y adjuntos del pareser de los ancianos y firmados en esta presente Deliberacion, nos presentaron los señores que deuen la taxa a nuestro Bedajaim[a] pidiendonos los admitisemos a pagar cada vno lo que en dha taxa estan puestos y considerando la Justicia de sus causas y la Esperiencia de se auer admitido y admitimos todos los que qisieren pagar la dha taxa, que sean reseuidos y que por ningun modo naide pueda impedirlos en caso de muerte ny a ellos ny a los sujos, el sepultarlos sin que deban pagar cossa ninguna por dha taxa. Y como en 26 de Marco 1719 se hizo vnna deliberacion en contra laqual de presente nos parese inresonable y que es contra el temor de Dios el enpedir se entieren los difuntos y causar diuisiones y enemistades y para procurar la paz y quietud auemos derogado y derogamos la dha Deliberacion como todas cuantas puede auer sobre ello que quedaran nullas y de ningun valor, y como el tersio de lo que se sobrare de dha taxa auemos querido dar a los senores de la Gebra gratuitamente declaramos que se les da el dho tersio con las condiciones que seran sujetos a segir las ordenes del Gabay y adjuntos, que se allaren en cargo hecho en Burdeos en 12 Mayo 1722. »

Les signataires sont Samuel Gradis, gabay ; Phelipe Fernandes, adjunto ; A. Lamego, F. Nauaro, Brandon, Izac Gradis, Leon Pexoto, Antº Lameira, Joseph Lameira, Izac Gabay Pereira (nº 25).

3. « ... Conuenimos tambien que los que dexaren de pagar a la sedaka lo que deuen no se les pueda dar sopoltura ny a ellos ny a los de su famillia sin que pagen todo por entero juntamente la pena que los senores que estuvieren en cargo le pusieren por no auer querido pagar a su tiempo. » (20 janvier 1736, nº 74.)

4. « ... aviendo tenido comunicacion de vna peticion de los senores parnasin y gabay de la Hebera le hemos consedido y quedado de acuerdo que para lo que mira el articulo primero que dha Hebera continuara como lo denadelante de no enterar ny entrar en las cassas de ningun difunto asta tener orden del gabay de la sedaca, en su ausencia de los ajuntos, como el dho gabay de la sedaca no podra dar tal orden asta quel gabay de la Hebra este satiffecho de lo que pudieren deuerle el difunto y por lo que toca al articulo segundo de las honras funerales de los 7 dias mes y onze

a. Mot hébreu, *cimetière*.

Hebra ne seraient pas soldées. La *Hebra* se faisait en même temps reconnaître le monopole des services funèbres qui se célèbrent sept jours, un mois et onze mois après le décès; tout au moins, au cas où ces services se célébreraient ailleurs qu'à la *Hebra*, les offrandes étaient pour elle. Enfin, seule, elle avait le droit de procéder aux cérémonies funèbres (sans doute depuis la toilette suprême, la *lavadoure*, jusqu'à la mise en terre). Elle avait émis des prétentions analogues en ce qui concernait les *rogatives*, ces prières que l'on récite au moment de l'agonie : elle fut déboutée de sa demande, et les parents des malades restèrent libres à cet égard. Enfin elle demandait une subvention annuelle, qui ne lui fut pas accordée.

La *Sedaca* était jalouse de sa suprématie. En 1773, le syndic et les adjoints étaient allés à la synagogue de la *Hebra* pour entendre prêcher deux envoyés de Jérusalem. On commença les prières et le sermon sans leur ordre. Ils s'en plaignirent; *parnassim*, *gabay* et fondateurs de la *Hebra* durent s'excuser par une lettre que nous trouvons consignée au *Registre des délibérations de la Nation portugaise*[1].

Au besoin, la *Hebra* recourait à la *Sedaca* pour régler des difficultés intestines. C'est ce qu'elle fit en 1722, deux de ses fondateurs et agrégés s'étant rendus impossibles par leur attitude, ayant accaparé le registre et la caisse, ayant enfin substitué de leur propre autorité et par la violence au parnas président un autre de leur choix[2].

mexes se aran en la dha Hebra y en falta y que lo agan en otra parte todas las offerttas que se hizieren en dha ocasion seran en fauor de dha Hebra y en quanto al tersero articulo proïbimos que naide se pueda entremeter en las funciones de lo que mira a los diffuntos que no sea de la Hebera, o por consentimiento de dhs senores so pena contra los pobres del ser priuados del Rol de la Limosna, y que por lo que toca a los demas articulos de dha petission que es de echar las Rogativas y que la Sedaca les de vn anual, somos conbenidos no tener lugar su demanda y que sera permitido a los parientes de los Enfermos de mandar echar las Rogativas onde allaren a proposito... Bordeos a 25 9bre 1729. » (N° 45.)

1. N°s 411 et 412. — Il n'y avait du reste pas incompatibilité entre les fonctions de membre de la *Sedaca* et celles de membre, voire même de syndic ou de *parnas* de la *Hebra*. Ainsi, parmi les signataires du procès-verbal du 10 août 1711 (voir *Bull. hisp.*, 1907, p. 42, note 3), figurent « Gaspard francia sindicq ospitallie, Pierre Henriques parnas ospitallie. »

2. « Nos fundadores desta s^ta Iebera destte KK abaxo firmados con la major partte de los ag[r]egados, auiendo esperimentado diuersas vezes que los hermanos

La *Sedaca* eut aussi à interposer son autorité entre la *Hebra* et une confrérie qui paraît avoir été quelque chose comme une confrérie de fossoyeurs volontaires, la *Yesiba* de *Guemilout hazadim* (en hébreu, « comble de grâces », « charité envers tous »). Étant données les attributions de ces deux sociétés, pour peu que de part et d'autre on exagérât le zèle ou l'amour-propre, des conflits devaient se produire. La première fois qu'il est question de la *Yesiba* de *Guemilout hazadim* dans le *Registre des délibérations de la Nation portugaise*, c'est en 1747. La *Hebra* en avait voté l'abolition, on ne nous dit pas pour quel motif; de son côté, la *Yesiba* (et peut-être était-ce là le motif) avait exclu de son sein un certain nombre de « fraires », qui sans doute se trouvaient en même temps faire partie de la *Hebra*. Les deux parties soumirent ce différend à « Mess[rs] les Anciens de la Nation formant la Sedaca ...comme nos supérieurs », et les prièrent de « vouloir en dessider dans tous les points promettant nous y soumettre comme

mezas que fueran tambien fundadores y agregados con nosotros por todos de vn animo inquieto biolente an causado de todo tiempo notables desordenes y escandalos en nuestra hermandad, y otros y estimandose superiores a todos an maltratado actualmente de palabras y de obras y sin ningun motiuo a muchas personas dignas y benemeritas, apropiandose a demas el libro de la hermandad, y fundacion, parte de las alaxas y dinero a ella pertenesiente, y llego a tanto su desacato que maltrataron a nuestro parnas presidente excluyendolo con biolencia de su asiento y enparandose del y puesto de su otoridad a Gabriel de Paz, en acto publico como es notorio lo effectuaron biernes pasado, por lo que de vn comun acuerdo resoluimos y deliberamos por la paz qietud y sosiego de nuestra fundacion y hermandad que los dhos mezas quedan escluidos de oy en adelante de tener ny seren admetidos a ningun cargo, en nuestra dha hermandad, ny bos attiua <s> ny deliberatiua en ninguna de nuestras juntas ny a ellas asistir ny seren lamados como prejudisiables al seruisio de Dios, y a la Caridad quen ella se pratica cargandonos de la conservacion de dha Jebera, al buen grado y plaser de los senores Gabay adjuntos y ancianos de la Sedaca, para segir en buena vnion y conformidad deuaxo de su protecsion como se acustumbra en las demas Keylots[a] nuestro buen intento para cuyo effesto les suplicamos sean seruidos interponer su autoridad, para que dhos Mezas nos restitujan los effetos ariba mensionados, y otros que se allaren parteneser a nuestra hermandad, como tambien el dinero que se alla en caxa, y en depossito y a Izac de mezas dentregar todas las quentaz de su gabayato, y otros con los titulos y pretensiones y libros que dello se allara en su poder para que se sepa los que deven a la hermandad y procurar la cobransa, reseruando al dercho de Ley en hazer castigar el dessacato cometido en la persona de nuestro parnas presidente sin atender al lugar ny al tiempo y para que conste estta deliberacion la presentamos a dhos senores gabay y adjuntos y anciannos de la Sedaca para que sean seruidos mandarla enregistrar en su Registro y azerla mantener como suplicamos, Bordeos a 29 sep[bre] 1722. Signe Mendes france, signe Samuel Telles de acosta parnas y gabay signe Gomes parnas, signe Joseph Henriquez, signe en hebreu Joseph falcon K[m]. » (N° 26.)

a) « Communautés ». Pluriel de *kehilah* avec addition de l's du pluriel espagnol.

nous auons toujours fait ». La *Sedaca* annula l'abolition ; en ce qui concernait les exclusions prononcées par la *Yesiba*, elle les valida :

... et neanmoins, comme il ne sagit dans ceux qui soitent estre fraires de la ditte yesiba que de faire vnne bonne œuvre et meriter par la, il convient dans vnne affaire de cette nateure, de conseruer la paix parmy les personnes qui veulent soccuper de bonnes oeubres, nous auons jeugé que tous les dits fraires exclus presanteront leur Requete deuant nous separement par laquelle ils demanderont destre de nouveau admis dans la ditte yesiba, et apres auoir pris comunication de leurs Requetes nous jeugerons ce qu'il conviendra estatuer sur leurs demandes[1].

De nouvelles difficultés surgirent et nécessitèrent un nouvel arbitrage, dont le procès-verbal[2] nous renseigne sur les rapports des deux sociétés et de leurs fonctions respectives :

Nous assambles chez Monsieur Gabriel de Silva nostre sindicq pour juger difinitivement les diferents quy se sont eleues entre les fondateurs des fraires de la hebra, et ceux de la yesiba... nous auons jeugé article premier, que neul ne sera receu agrege fondateur de la hebra quen payent reelement la somme de cinquante liures conformement aux Reglemens anciens de la hebra...

article segond, il ne sera receu aucun agrege fondateur qui aye ete fraire de la yesiba et ce en consequence de la deliberation de la hebra en date du premier aoust 1745. pourront cependent les dits fraires etre recus dans le cas que la Iesiba y donneront son consentement, a la plurallite des voix,

article troizieme, dans le cas denterement la hebra continuera a donner ces ordres a la yesiba pour les faire, mais lheure sera reglée entre les persones du deuil et la Iesiba.

article quatrieme, la hebra continuera a faire toutes ces fonctions et priuileges pour les enterremẽ. En consequence ils conserueront tous les droits quils ont heu jusques apresant, de porter les corps jusques a la supelture ainsy quil est porte par larticle 14 de leurs reglemens, et atendu que les fraires de la Iesiba font la foce, le corps leur sera remis pour ly metre l'ors qu'il sera arrive au dit lieu, bien entendeu seuposé que le parnas de la hebra refusat de le faire luy meme la preference lui estant reseruée.

1. Nos 149 et 150.
2. No 205.

article cinquieme, que la Iesiba continuera comme sy devent a tirer la cachine[1] aux memes clauzes et conditions.

article sixieme, les freres de la Iesiba pourront faire leurs fonctions dasura[2] et autres dans les lieux quils trouveront a propos sans que pour ce refeus de le faire a la hebra ils puisent etre condamnes a aucune painne atendeu quil nia aucun reglement ny convention entre eux et que la hebra les y assujettice[3] et au moyen du presant reglement que nous ordonnons etre couche seur le registre de la hebra, et seur ceux de la Iesiba nous metons les parties ors de cour et de proces, pour toutes les autres pretentions respetiues, les exortons de viure en paix et en bonne vnion, et deffendons expresement aux membres des dites sosietes de se provoquer par aucuns termes injurieux ny par aucune voye de fait, mais de se tenir chaqun dans letendue de leurs fonctions pour la gloire de Dieu, fait a Bordeaux le 18 juin 1752.

Le *Hebra* ne fut pas satisfaite de cet arrangement et en élabora directement un autre avec la *Yesiba*, avec l'approbation de la *Sedaca* :

Nous soussignes Parnas et fondateurs de la hebra, et Parnas et fraires de la lesiba de Gemilout hazadim, declarons que setant uue quelques contestations ou difficultes entre nous occasionees par differente interpretation que nous faisons de quelques articles de nos presedentes constitutions et convancions resiproques nous aurions remis nos memoires respectif par deuent messieurs du Mahamad de cette ville pour obtenir vn jeugement qui mit fin a nos contestations, en consequence de quoy il feut rendeu vn Jeugement du 18 Juin dernier lequel nous de la hebra, auons trouvé seur quelque article contraire a nos constitutions, nous auons presanté nostre Requette au Mahamad pour demander la Reuision de ces articles laquelle Requette a ete communiquée a la Iesiba, qui de son cotte pretandoit san tenir au dit Jeugement, ce quy a ocasionne des diuisions dautant plus deplacees que dans nos fonctions respectives il ne sagit que de faire des œuvres meritoires, devent Dieu, devent qui elles ne sauroit estre tout autant que la concorde et vnion ne se trouve pas, a quoy fesant attention, et cherchant les vns et les autres a entretenir la paix, et la bonne intelligence, quy doit toujours regner entre nous, pour la

1. La « cachine » dont il est parlé ici, et que la *Yesiba* conserve le droit de tirer, c'est-à-dire d'emporter, n'est autre que le tronc où les assistants déposent encore aujourd'hui leur offrande après un enterrement. Naguère, à Bordeaux, les offrandes étaient jetées sur le drap mortuaire. On est revenu à la *cachine*.

2. Les fonctions d'*asura* consistaient dans des prières faites la veille d'une circoncision, le plus souvent à domicile, et en général par le *mohel* (opérateur).

3. « ...et *sans* que la hebra les y assujettice. »

gloire de Dieu et son saint service, nous auons fait le present reglement d'un commun acord lequel nous prometons desecuter par tout ceux qui composent nostre corps, seur les paines portees par nos reglemens savoir

Primo que tous ceux quy ont ette recus jusques a ce jour pour fondateurs de la hebra continueront a jouir de tous les privilleges et prerogatives attaches a cette place Mais qu'a lavenir Nous de la hebra nous engageons quil ne sera recu aucun fondateur quil ne paye reellement cinquante liures, et au cas que celluy qui voudroit estre receu a cette place feut un fraire de la Jesiba il ne pourra se dispencer de continuer a payer la contribution a la ditte Iesiba, et faute par luy de le faire il ne jouira pas des droits et preuileges des fondateurs[1], sera egalement ledit fraire de la Iesiba quoique recu fondateur seujet a tout ce quy regarde la police et les reglements de la ditte Iesiba, autre neanmoins que le comendement pour ce quy regarde les morts pour lesquels ils sont dispences de receuoir les ordres de la Jesiba, et sy quelque frere de la Iesiba receu fondateur de la hebra, vouloit en aucun tams se separer de la Iesiba il ne pourra le faire que par prealable les raisons qu'il peut auoir dan sortir ne soit examinees et jeugees valables entre le parnas et gabay ou vn fondateur de la hebra, et le parnas et gabay ou vn fraire de la Iesiba assistes du haham du Kaal, ce qui ne santand pas pour les fondateurs de droit par heritage conlformement aux Lois de la Hebra

2e que les parnas gabay et fondateurs de la hebra jouiront comme ils ont fait par le passe du droit et priuilege d'entrer dans la sepelture pour y placer le Mort, et que dans le cas ou ils y seront il sera loisible aux fondateurs de la hebra de prendre le mort par la tête et ailleurs pour li mettre et vn fraire de la Iesiba le prendra par les pies, pour eider celluy qui sera dans la supelture, sans quil y aye que celuy qui le prendra par les pieds qui san mele, et pour euiter tout seuget de dispute le parnas gabay ou fraire de la lesiba sinformera du parnas gabay ou fondateur de la hebra, sy luy ou quelque autre fondateur veut entrer dans la sepelture, ce qui sera tenu de luy dire auan q'on ne sampare du corps pour ly metre et dans le cas ou neul de la hebra ne voudroit le faire cette fonction apartiendra au parnas gabay ou frere de la lesiba a lesclucion de tout autre, sauf les parens ou alliés du défun, quy dans lun et lautre cas auront la preference

3 tous ceux qui composent la lesiba seront obliges de faire leurs fonctions de Mariages, Berits et defuns a la hebra sous paine de trois liures au profit de la hebra, laquelle de son cotte soblige a faire gratis la fonction Dasura pour les Berits, dans le cas ou le pere de lanfan et le parrein seront pauvres, soit au Rolle ou recogneus pour lestre,

1. De la *Hebra*.

et les offertes seront au profit de la hebra quy comme il est dit faira la fonction sans que le dit Reglement puisse santendre qu'en faveur des fraires de la Iesiba, non fondateurs de la hebra.

4° que la hebra continuera a prendre lheure des parans du deffunt pour lanterrement et quelle la faira anoncer tout de suite au parnas de la Jesiba, pour cy comformer, et dans le quas ou la hebra devra regler l'heure elle le faira conjointement auec le parnas de la Iesiba,

5. Et pour affermir la bonne inteligence qui doit regner entre la hebra et la Jesiba la premiere veut bien se prester, a la demande de cette derniere reduisant a la somme de quinse liures par ans le produit de la cachine qui estoit affermee jusques ysy a cette dern^re a reson de trante liures par an... Bordeaux ce premier auril 1753[1].

Le 28 mai suivant, le syndic et les anciens de la Nation ordonnent que tout le contenu de cette convention réciproque « sera execute par toutes les parties sans y contreuenir »[2]. Mais en 1766, autres discussions; la *Yesiba* se prétend lésée par la *Hebra*. La *Sedaca* revient à son règlement de 1752 et l'impose aux deux parties « sans rien inover, tant pour la cachigne que pour tout le reste ».

...et par consideration aux depenses que laditte Jesiba se donnent pour ensevelir les morts, et qu'ils se donneront par la suite a été délibéré que le sindic qui est en charge et celuy qui sera par la suite comptera au sindic de la ditte Jesiba qui sera en charge de meme qu'a celuy qui est actuellement la somme de soixante-quinze liures... ce annuellement, et que les dits freres de la Jesiba seront chargés des linsuls serviettes, accommodage des outils et achats des neufs de même que de tout ce qui sera nécessaire sans pouvoir rien pretendre, & sur le surplus de leurs differents les avons mis et mettons hors de cours et de procès, tous dépens compensés[3]...

Les confréries religieuses ou charitables autres que la *Hebra* (la confrérie par excellence et la plus ancienne, semble-t-il) étaient désignées à Bordeaux par le terme général de *Yesiba (yeschibah)*, détourné de son sens ordinaire, qui, en Orient et en Espagne, était l'équivalent de « Académie ». Elles prenaient de plus un qualificatif tiré de l'hébreu et marquant d'une façon

1. Parmi les signataires, trois signent comme *parnas* de la *Hebra*, et deux comme *parnas* de la *Yesiba*, un comme *gabay* de la *Hebra* (n° 210).

2. N° 213.

3. 17 juin 1766, n° 351.

plus ou moins précise leur destination. Toutes auraient pu s'intituler *Guemiloul hazadim*, puisque toutes se consacraient à de bonnes œuvres. Mais nous venons de voir que ce nom avait été pris par celle qui creusait la fosse et y mettait le mort[1]. Celle de *Tipheret bajourim* visitait les pauvres malades ; celle de *Mishenet holim* prenait soin des pauvres convalescents ; deux autres avaient pris le titre commun de *Bikour holim*. Il y en a eu d'autres encore[2].

Dans la communauté d'Amsterdam, on distinguait deux sortes de *Yesiboth :* les académies proprement dites, poétiques et littéraires, et les confréries charitables[3]. Parmi les premières (il y en avait cinq), on trouve une *Yesiba* de *Tipheret bajourim ;* parmi les secondes (il y en avait dix), on voit une *Yesiba* de *Guemiloul Hazadim*. Toutes celles dont il est question dans le *Registre des délibérations de la Nation portugaise* sont des confréries charitables. S'il a existé à Bordeaux des confréries académiques[4], la *Sedaca* (et cela se comprend) s'en est désintéressée.

Aucune association ou confrérie religieuse ou charitable ne pouvait se former dans la communauté sans l'aveu de la *Sedaca*. En 1736, celle-ci autorise deux *Yesiboth* à se constituer et à faire des collectes destinées l'une aux pauvres de passage, l'autre aux pauvres malades ; mais il faudra remettre au *Gabay general*, c'est-à-dire au *Gabay* de la *Sedaca*, qui est comme le grand trésorier-syndic de la Nation, la liste des étrangers nouvellement arrivés, pour qu'on les expédie sous les trois jours, et celle des malades, pour que la *Sedaca* leur distribue elle-même les secours[5]. La première de ces deux

1. Il existe encore aujourd'hui une confrérie de *Guemiloul hazadim*. Ce n'est plus qu'une association de secours mutuels ; mais elle paie l'enterrement et la tombe de ses membres défunts. Au cimetière, les tombes ainsi élevées par elle portent les initiales guimel et het.

2. De 1851 à 1904, il a existé une société (composée de quelques membres seulement), celle de *Levayat metim*, qui se chargeait d'accompagner les morts. C'était une délégation du Consistoire, formant une administration de pompes funèbres. Le drap mortuaire qui recouvre le cercueil, porte encore aujourd'hui les initiales lamed et mem.

3. Voir Hoyos, *Los judíos españoles en el imperio austriaco y en los Balkanes*, p. 243.

4. Il y en avait une à Saint-Esprit, la *Santa Yesiba*, sur laquelle M. Henry Léon donne quelques détails (*Hist. des Juifs de Bayonne*, p. 363-4). Peut-être s'occupait-elle aussi d'œuvres charitables.

5. ...Conuenimos que no se puede azer ninguna Jesiba ny apuntamiento en adelante sin nuestro consentimiento y del senor K K. del Kaal no desaprouando las

Yesiboth n'est pas désignée par son nom et il n'en est plus question dans la suite; l'autre, qui n'est pas nommée davantage, est évidemment celle de *Tipheret bajourim*, qui, le 1er août 1769, fut l'objet de la délibération suivante :

Sur la requette presentée à la nation par les sindic & adjoints de la confrerie des Tipheret Bajurin établie depuis le 17 juin 1724[1] pour le soulachement des pauvres malades, la nation assemblée faisant droit de la sus ditte requette a arretté d'accorder comme elle accorde a la sus ditte frerie un secours provissionnel de soixante livres par mois, a la charge par elle d'assister indistinctement tous les pauvres malades tant tous ceux attaqués de maladies chroniques, habituelles, et autres[2].

Cette confrérie eut une interruption dans son fonctionnement, car dans un procès-verbal de 1777 il est dit qu'elle « n'occupe plus depuis le 23 avril 1776 »[3]. Elle fut pourtant reconstituée, et en 1787 la *Sedaca* finissait par se décharger sur elle du soin de distribuer aux pauvres malades les aliments et secours médicaux :

...Mr le sindic a représenté que les divers objets d'administration nationale dont le sindic est chargé ne lui permetoient pas de surveiller la distribution des secours que la nation donne aux pauvres malades, que ses prédecesseurs ainsi que lui, s'etoient aperçus qu'il s'etoit introduit des abus, en ce que plusieurs pauvres feignent des maladies, ou n'en ayant que de trés legeres, parvenoient par leurs importunités à obtenir des Billetes[4] pour des viandes & des volailles, tandis que d'autres pauvres plus honteux & et dans les maladies les plus graves, ne recevoient souvent que des secours insuffisans, que le moyen qui

cosaz que se azen por temor de Dios, al contrario para que conforme a todas las Keilots aprouar y dar mano fuertte, en qual quier ocasion ou caso que pueda ser, y conseruar la buena orden y union por lo que aprouamos la yesiba y caxeta que corre por los pobres peleg[r]inos a condicion quel Gabay que es ou fuere de dha yesiba sea obligado de dar quenta al Sr Gabay general de las personas que llegaren y sus nombres y calidades para darles su despacho y embiarlos con la bendicion de dios a los tres dias de llegar.

Conuenimos que la yesiba y caxeta que corre por los pobres enfermos pueda permaneser, a condision quel Gabay que es ou fuere sera obligado de dar quenta semanariamente al Sr Gabay general, de los emfermos que ay y de su callidad para que la Sedaca ajude en lo que fuere justo. » (N° 74.)

1. Il est question d'elle dans le *Sepher* signalé plus haut (p. 274). L'auteur remercie le président de cette société (Abraham Dacuña) de sa bienveillance.

2. N° 381.

3. Voir plus loin, IV, § 4.

4. *Billete,* ou plutôt *billette,* était et est encore employé à Bordeaux pour *billet* ou *bon.*

lui avoit parû le plus propre à faire cesser ces abus, et en même tems à donner aux pauvres malades cette consolation si douce & si nécessaire de voir approcher d[']eux des administrateurs qui sensibles à leurs maux et à leur misere, leur faisoient donner les secours dont ils auroient besoin, la determiné a faire proposer à la confrerie de Tipheret Bahourim de se charger de ce soin... la Nation autorise pour une année la dite confrerie a faire delivrer pour les pauvres malades les viandes, volailles & médicaments sur les ordonnances du chirurgien ou medecin de la nation... la dite confrerie demeurant egalement chargee de payer tous les trois mois les appointements du chirurgien & les visites du medecin... a la fin des trois mois elle établira son compte... et... [sera] remboursée de ses débours par le sindic de la nation[1]...

C'est ainsi que la *Sedaca,* à la fin de l'ancien régime, ne gardait plus de son rôle de société de bienfaisance que la charge de recueillir les taxes.

Le 16 juillet 1769, c'est-à-dire deux semaines avant que la confrérie de *Tipheret Bajourim* obtînt de la *Sedaca* la subvention mensuelle qui devait être remplacée à la longue par une sorte de procuration, une autre se fondait, qui se proposait de secourir les pauvres convalescents et s'intitulait *Yesiba Mishenet holim*, c'est-à-dire « *yesiba* du soutien *(mishan)* des malades »[2].

1. N° 551 et dernier du *Registre*.

2. « Extrait de la Requette presentée à la Nation par les freres de la Iesiba de Mishenet holim et de leurs statuts.

Dignisimos, y mui respectables SS^res P.P. y G.[a] y Ancianos de este K. K.[b] que Dios aumente.

La presçisa obligacion (Noblisimos señores) que todos los indibiduos, de este K. K. tienen de obedecer sus mandatos, ha obligado a todos los hermanos de la Sta Iesiba de Mishenet holim, a buscar en vmds el apoyo de la influençia de su benigna graçia; pero atendiendo en primer lugar, a la obediencia, que deuemos a tan ilustre y sapiente congreso, hazemos nuestra sumiciva y obligatoria reverencia como a señores a quienes les es devido todo el honor, assi por sus esclarecidas personas y cargos como por ser todos los actos publicos dependientes de su autoridad : y pasando al punto sobre que se funda nuest[r]a supp^ca, supplicamos a vmds, que en atencion de la fundacion de la dicha Iesiba, viendo quam conveniente es p^a dar generalmente la assistencia a los Pobres, que estan convalecientes por que en el tiempo que caresen de mayor socorro, es quando tienen menos, por cuya causa muchos buelven a recaer; nos concedan la graçia de autorisar nuestras Leyes y deliberaciones para poder proseguir en esta pia obra, como asi mismo supplicamos a vmd, nos den mano fuerte par hazer pagar todo el que deviere, a la Iesiba, en dotas[c] las ocaciones, ya sea de

a) *Parnases y Gabay.*
b) *Kahal Kadosch.*
c) *Todas.*

Elle devait son existence à l'initiative d'un pieux jeune homme, qui en fut déclaré le premier fondateur. Elle se composait de cent membres. Son organisation n'était pas sans analogie avec celle de la *Sedaca*. Trois *parnassim*, un gabay et six adjoints, formant une « jointe » *(junta)* de dix, étaient chargés non seulement de l'administration, mais de l'élection de ce comité (deux fois par an, avant la Fête des Cabanes et avant la Pâque) : en d'autres termes, la première « jointe » une fois constituée devait s'organiser et se recruter comme elle l'entendrait. Si une assemblée générale était nécessaire, on tirait au sort quinze des membres ne faisant pas partie de la « jointe », et ces quinze membres, avec les dix du comité,

misba[a], casamiento, ô circunsiçion, pues de otra forma no sera posible proseguir con nuestro buen intento, y vmds no podran partiçipar del premio que Dios tiene preparado para los que se emplean en las obras de misericordia...

Siguen las leyes y deliberaciones de dha Iesiba.

...aviendo sido inspirado de Dios el s^r Benjamin mendes para ser el primero fundador de vna tan loable obra, devemos creer piadosamente, que en este mancebo concurren todas las virtudes necesarias que le hazen acto[b] para merecer, el que por su fervorosa devocion, nos ayamos dedicado los abajo firmados de nuestra espontanea boluntad y de comun acuerdo, por honrra y gloria del Poderoso Dios de Israel a fundar vna Yesiba para la asistencia general de los Pobres convalecientes con el nombre de Mishenet holim que significa baculo asufrencia y sustento; nombre que es mui adequado; pues si el pobre convaleciente necesita de baculo para asufrirse sobre el para recuperar las perdidas fuersas, si le falta el alimento, ni el baculo ni la asufrencia le impidiran de vna recayda por falta de sustancia en cuya consideracion, no aviendo en este Kal Kados, hasta el presente vna Yesiba tan agreable (como devemos creer que lo son todas las obras de misericordia) en los ojos del señor, y de los Ysraelitas[,] nos juntamos cien zelosos judios, en nombre del grande Dios de Israel, y con su licencia de los Señores Governadores de este Naçion y aprovacion del Sr H. H. deste K. K. David Athias, en la Sta Yesiba de Gemilut Hassadim, oy Domingo a las dies de la mañana 16. de Julio del año 1769, para fundar, y fundamos la dha Sta Yesiba de Mishenet holim para assistir generalmente todos los Pobres convaleçientes de Israel en esta ciudad, declarando todos de comun acuerdo del(?) el mancebo Benjamin Mendes el primer fundador de dha Yesiba... y... establecemos las leyes que siguen

Ley primera. Todas las visperas de fiesta de Sucot y Pesah, quatro ó seis dias antes se elegiran tres parnases, vn Gabay y seis adjuntos, y se nombraran el segundo dia de la fiesta en la Yesiba de Guemilut Hassadim...

Ley cuarta. Los Parnases Gabay y adjuntos compondran vna junta de Dies y seran los que procederan a la elecçion de los Parnasses, Gabay y adjuntos...

Ley seta... No se podra hazer asamblea general sin ser mandada por la junta de Dies...

Ley septima... como la necesidad de los her^nos es copiosa, y tanta multitud en las assambleas generales causa de confusion, hemos convenido de comun acuerdo, que quando fuere caso de asamblea general, se pondran todos los nombres de los hermanos escritos cada vno en vn papel a la excepcion de los de la junta de Dies, y se sacaran a la suerte los quinze primeros, y en compañia de los de la junta de Dies que componen veinte y cinco haran la junta general... » (N° 382 B.)

a) *Mitsva*, honneur religieux.
b) *apto* (?)

constituaient l'assemblée générale : cela, pour éviter la confusion des assemblées trop nombreuses.

En approuvant la fondation de cette *Yesiba*, la *Sedaca* en autorisait d'une part le syndic à contraindre les « confreres » au paiement de la cotisation « par les moyens d'oposition aux mariages de leurs familles », et, d'autre part, les confrères eux-mêmes « en cas de contestation ou vexation soit pour les arrerages des dettes, soit pour l'exclusion, ou autres peines, ou amandes pecuniers au gré des Parnas, Jointe de Dix, ou assemblée generale de senpourvoir par devant les sindic et adjoints de la Nation alors en charge, a la descission desquels les uns et les autres seront tenus de se conformer[1]. »

Sur la Yesiba de *Bikour holim* (confrérie des visiteurs de malades)[2], nous n'avons que peu de renseignements, qui nous sont fournis à propos d'une scission qui s'était produite dans son sein. En 1746, la *Sedaca*, jugeant comme arbitre, décide

que lesiba restera vnnie en vn seul corps qui est celuy du plus grand nombre des fraires sans [que ceux] quy voudront san separer puisent prétendre jouir des memes advantages ny faire aucune societte a part pour aucune Raison, que lassemblee continuera a ce faire dans la chambre louée par les Parnas et Gabay de la sossiette qui resteront mentenus, que les dits parnas et Gabay ayant mal a propos bife du tableau les noms de differens particuliers, ils seront obligés de faire vn nouveau tableau' dans lesquels seront inscrits dans le meme rand tous les fraires de la sosiete ... quil sera defendeu a tous les fraires de pouvoir se dire aucune injeure soient dans les assemblees ou autrement ... que nous compensons tous les depens qui ce sont faits de part et autre ... Et atendeu quil y a vne sosiette plus ancienne que celle des dits fraires seur le nom de Bicur holin, la ditte sosiette prendra a l'avenir le nom de Bicur holein jadid pour la distinguer de lautre...[3]. »

Ces deux confréries de *Bikour holim* et de *Bikour holim yadid* qui se faisaient ainsi concurrence dans la charité, faisaient

1. 5 septembre 1769, n° 383.

2. Il y en avait une à Metz : voir l'article de M. N. Netter, *Les anciens cimetières israëlites de Metz situés près la porte Chambière*, dans la *Revue des Études juives*, 1906 (t. LII), p. 100. Il y avait là, en outre, une confrérie des *Nosé Mitah* (porteurs), qui sans doute détenait les mêmes attributions que la *Hebra* de Bordeaux (*ibid.*, p. 100 et 106).

3. Nos 127 et 128. *Yadid (ie lid)* signifie « ami » ou « aimable ».

toutes deux double emploi, semble-t-il, avec celle de *Tipheret Bajourim.* Les malades ne pouvaient s'en plaindre.

Ainsi, toutes les confréries judéo-portugaises de Bordeaux étaient en fait rangées sous l'autorité de la *Sedaca.* Celle-ci intervenait non seulement pour mettre la paix entre elles, mais pour les organiser, les réglementer, couper court aux abus, régler les questions d'étiquette. En voici un dernier exemple. En 1774, ayant à régler un différend entre « les frairies de Guemilut Hazadim et celle de Tipheret Baxurim », différend qu'elle trancha en maintenant la première « dans tous ses droits et prerogatives », elle profita de l'occasion pour interdire les cierges dans les enterrements et pour préciser à qui revenait l'honneur de tenir les cordons du poële quand le défunt était membre d'une ou plusieurs *Yesiboth,* enfin pour réitérer son appel à la concorde et à la bonne harmonie :

attandu quil si est introduit vn abus qui consiste a porter des sierges ou bougies à certains enterrements, la dite Nation fait deffances a toutes lesibots de porter alavenir aucunes sierges ou bougies, & faisant droit de la demande de la Iesiba de Thipheret Baxurim concernant le desir quils ont de faires les honneurs funeraires a leurs freres qui viendront a décéder, la Nation statue quil sera mis alavenir dans le Drap mortuaire vn cordon à quatre houpes, et que chaque houpe sera portée par les Parnas, Gabay et autres Principaux des confreres de la Iesiba, ou Iesibots dans les quelles le décédé se trouvera etre frere jusques au grand portail du simetiere, et au cas que le dit décédé fut de plusieurs Iesibots, les dites houpes seront portées par les Principaux de chaque Iesiba, le pas des dites Iesibots demurant dans le dit cas reglé par la datte de l'autorisation qui leur a ete accordée par la nation, au surplus la nation fait deffançes aux dites Iesibots d'vser d'aucunes invectives, ni voyes de fait, les vns contre les autres, les exortant a vivre en vnion... [1].

G. CIROT.

(A suivre.)

1. N° 426.

NOTE

SUR LA

FORMATION DE LA NATIONALITÉ ARGENTINE

Sur une superficie légèrement inférieure à 3 millions de kilomètres carrés, la République Argentine comptait, au dernier recensement officiel (1902) 5,022,248 habitants; en portant au maximum les chances d'augmentation de 1902 à 1907 par immigration fixée et croissance des familles établies, on n'arriverait certainement pas aujourd'hui au chiffre de cinq millions et demi[1]; là-dessus, plus de 2 millions sont rassemblés sur les 305,000 kilomètres carrés de la ville et de la province de Buenos-Ayres; il reste donc pour l'intérieur environ 3,300,000 habitants dispersés sur 2,600,000 kilomètres carrés, soit une densité moyenne, très faible, de 1,27.

La République Argentine a grand besoin de se peupler; certes, elle est en progrès sensible depuis son émancipation en 1810 et surtout depuis la fin de la tyrannie de Rosas, en 1852 : sa population totale n'était encore que de 1,218,000 habitants en 1869, de 4,794,000 au 31 décembre 1900; elle a donc plus que quadruplé dans les quarante dernières années, mais elle est encore très au-dessous du contingent que souhaitent les hommes d'État de la République et que comportent les ressources immenses du pays. Elle doit ses progrès récents à l'immigration surtout, de sorte que l'on peut se demander comment ces étrangers, en perpétuel afflux, en viennent à constituer une nation: l'Argentine, qui tire le meilleur de sa substance du dehors, est cependant en voie de devenir un organisme indépendant. Par quels procédés s'accomplit cette

1. Les chiffres cités au cours de cet article sont empruntés à l'ouvrage de MM. Martinez et Lewandowski, *L'Argentine au XXe siècle* (Colin, 1906), et aux travaux de M. René Gonnard, *L'Émigration européenne* (Colin, 1906) et *L'Émigration italienne* (*Quest. diplom.. et colon.*, 1906, t. XXI).

évolution, telle est la question à laquelle la présente note essaiera de formuler une brève réponse.

Pendant les deux siècles et demi de la domination espagnole, l'Argentine fut une colonie secondaire et le plus souvent négligée; elle dépendit administrativement de la vice-royauté de Lima jusqu'en 1771, date de sa constitution en gouvernement particulier; ses relations officielles avec l'Espagne passaient par le Pérou et l'isthme de Panama, et le commerce direct de l'estuaire de La Plata avec l'Europe n'était presque que de la contrebande. Les emplois publics étaient réservés aux Espagnols nés, ou aux Argentins hispanisés soit par un séjour en Espagne, soit par leur mariage; les immigrants colonisateurs furent donc peu nombreux; c'étaient de hardis pionniers, qui allaient parmi les Indiens de la pampa mener la vie aventureuse des éleveurs ou plutôt des chasseurs de bétail, — ou des commerçants non moins audacieux qui s'établissaient à Buenos-Ayres et ne s'inquiétaient guère des prohibitions de la douane officielle. Parmi ces derniers vinrent des descendants, convertis au christianisme, de Maures et de Juifs, qui trouvaient dans la colonie une existence plus libre et contribuèrent à marquer la race d'un de ses caractères distinctifs, l'ardeur au travail et la passion du profit.

Les pasteurs de la pampa, unis à des femmes indiennes, furent les ancêtres des *Gauchos,* ces incomparables cavaliers, qui avaient pris des Indiens la souplesse, la sobriété et aussi le goût pour l'association par clans sous des chefs rivaux, les plus intrépides et les plus forts d'entre eux. A part un noyau dans Buenos-Ayres et quelques groupes autour des capitales provinciales de l'administration espagnole, Cordoba, Tucuman, c'était là un peuplement extensif et très peu national. On en vit bien tous les dangers pendant la période qui suivit la proclamation de l'indépendance et s'étend presque jusqu'à nos jours, celle que l'on pourrait appeler « des convulsions infantiles » : il y avait une antinomie profonde, en effet, entre le morcellement des clans, le *caudilismo,* et la constitution d'un État conscient de sa nationalité commune; de là ces conflits prolongés entre *fédéralistes* et *unitaires,* que ne put empêcher

la sagesse de Rivadavia et qui valurent à la jeune République, sous la dictature arbitraire de Rosas, vingt ans de discordes civiles aiguës et de dissentiments parfois violents avec les puissances européennes (1829-1852). Sous les gouvernements réparateurs d'Urquiza et de Mitre, l'Argentine établit laborieusement l'équilibre entre Buenos-Ayres et les provinces; puis le général Roca soumet les Indiens de la pampa; les différends de limites avec les républiques voisines sont peu à peu assainis (en dernier lieu, avec le Chili, 1902), et, le territoire argentin diplomatiquement fixé, une nation s'élabore sous nos yeux dans laquelle les éléments d'importation s'amalgament aux éléments locaux.

L'émancipation, brisant les restrictions économiques imposées par l'Espagne, ouvrait librement l'Argentine au commerce étranger; les négociants sont les premiers attirés sur cette carrière nouvelle. Dès 1825, Rivadavia signe un traité de commerce avec l'Angleterre, le seul État d'Europe qui soit alors outillé pour les transactions d'outre-mer. Il a l'idée aussi d'encourager l'immigration; en 1826, quelques Basques viennent se fixer dans les collines de Tandil, au sud de la capitale, puis arrivent des Irlandais, hommes et femmes, qui s'engagent comme bergers et servantes domestiques, puis des Français, anciens officiers de l'Empire, intellectuels libéraux, qui boudent le gouvernement de la Restauration. Mais tout cela *chiffre* très peu. Rosas, qui est le type du gaucho parvenu, affiche une hostilité brutale, parfois sanguinaire, contre tout ce qui est étranger; les protestataires se rassemblent à Montevideo, et finalement triomphent, sous la direction d'Urquiza. Rosas, vaincu, se réfugie en Angleterre. Urquiza s'empresse de rétablir les relations de l'Argentine avec l'Angleterre et la France; il confie à des Français l'étude du premier chemin de fer de la République (1854), la rédaction d'un programme d'instruction populaire (Amédée Jacques), la direction d'une vaste enquête économique destinée à préparer une puissante immigration (Dr Martin de Moussy); en même temps, il se livre à des expériences personnelles de colonisation agricole : des Suisses et des Luxembourgeois sont appelés d'Europe pour cultiver ses immenses domaines de la province d'Entre-Rios.

Ainsi lancé, le mouvement de l'immigration ne s'arrêtera plus : de 1860 à 1879, l'Argentine reçoit 399,194 individus; de 1880 à 1899, 1,948,907, soit sensiblement 100,000 par an; « l'année record » fut 1887, avec 120,842 arrivants, dont 67,439 Italiens, 15,618 Espagnols, 7,036 Français. Dans cet afflux, il faut distinguer le courant qui se perd définitivement en Argentine de celui qui retourne vers ses sources; de plus en plus, en effet, la coutume d'une émigration temporaire s'établit parmi les ouvriers agricoles d'Italie, auxquels la symétrie des saisons dans les deux hémisphères permet d'embrasser, dans une seule année, deux séries de moissons; les Compagnies de navigation les transportent pour un prix très réduit, aller et retour, dans des conditions d'hygiène, sinon de confort qu'impose une inspection gouvernementale; ces paysans restent environ quatre mois absents et, tous frais payés, rapportent à leurs familles 2 ou 300 francs qu'ils n'auraient certainement pas gagnés chez eux pendant la morte saison. Mais nous ne parlons ici de ces ouvriers temporaires que pour rappeler qu'il convient, dans une étude de la démographie argentine, d'en déduire le nombre des totaux officiels de l'immigration.

Ceux-ci restent, néanmoins, considérables, et comme la législation argentine, quant à l'état civil, est très absorbante, ce sont autant de citoyens nouveaux, 50,000 par an environ, sans parler des femmes et des enfants, qui viennent grossir la population de la République. La Constitution de 1860 accorde aux étrangers la plénitude des droits civils; elle les admet à toutes les fonctions publiques, même dans les municipalités, et ne leur interdit, croyons-nous, que la Présidence de la République et les Archevêchés. La naturalisation, qui confère tous les droits civiques, est réduite aux moindres formalités. Tout enfant né en Argentine, quels que soient ses parents, est déclaré Argentin, sauf revendication d'une nationalité étrangère à sa majorité; il en résulte que les fils de Français, par exemple, naissent là-bas Français aux termes de notre loi, et Argentins aux termes des lois locales; il peut y avoir là matière à des difficultés juridiques. Les hommes d'État argentins reconnaissent la nécessité des concours étrangers, mais

ils voudraient nationaliser ces éléments aussi vite que possible; rien ne contribuera plus utilement à ce succès qu'une réforme de la législation foncière : pendant les guerres civiles, puis au cours de la conquête de la pampa sur les Indiens, les terres publiques propres à la colonisation ont été gaspillées au hasard du favoritisme politique; or la grande propriété rurale ne comporte pas la fixation des immigrants au sol, c'est-à-dire la seule transformation définitive de l'émigrant en citoyen : l'une des tendances les plus intéressantes des pouvoirs publics, à l'heure présente, vise précisément à des corrections du régime foncier, intelligemment souhaitées et préparées.

Les nouveaux arrivants en Argentine sont, pour la grande majorité, des Latins et surtout des Italiens. Dès 1895, d'après les statistiques locales, le nombre des Italiens non naturalisés montait à 500,000, et ce chiffre nous paraît beaucoup trop bas; il n'a pas cessé de monter depuis lors, et l'on peut estimer qu'aujourd'hui une moitié environ des citoyens de l'Argentine tient, de près ou de loin, à des origines italiennes; « le milieu argentin est saturé d'italianité, » dit justement un publiciste transalpin[1]. Mais ces immigrants sont ordinairement des célibataires; ils se marient avec des femmes du pays, qui représentent la race de fond, mélangée d'Espagnols et d'Indiens, acclimatée, cadre nécessaire et pour ainsi dire matrice dans laquelle tous les alliages se fondent en un métal marqué des caractères du pays; il en est de même des autres immigrants, même des non-Latins. Là est, à notre sens, la garantie la plus sûre de l'avenir de l'Argentine comme nation; la domination prolongée de l'Espagne a créé, sinon une société politique, du moins une ambiance ethnique, telle que nous voudrions que la France en créât une en Afrique Mineure; plus de deux siècles ont été remplis par cette croissance spontanée, que n'a défigurée aucune greffe étrangère, aussi la population argentine est-elle une variété de la race espagnole, comme les Yankees du Nord Amérique sont une variété de la race anglo-saxonne. Sans doute, la langue parlée en Argentine n'est pas le pur espagnol; l'accent, plus aigu, à quelque chose d'italien;

1. Einaudi, cité par René Gonnard, *L'Émigration italienne*, p. 97.

des mots étrangers s'y sont introduits, empruntés aux langues des initiateurs économiques et scientifiques, Anglais et Français surtout, mais le moule espagnol s'impose à toutes ces nouveautés.

Sous nos yeux, l'Argentine dégage les traits essentiels de sa nationalité, elle forme un capital indigène, elle essaie de stabiliser par des méthodes meilleures les récoltes sur lesquelles reposent sa prospérité, d'en faciliter la circulation par des moyens de transport mieux combinés. Elle distribue à tous les enfants un enseignement civique particulièrement décisif sur des fils d'immigrants, pour la plupart illettrés et sans type intellectuel défini; les fêtes qu'elle chôme avec le plus d'unanimité sont celles qui commémorent ses souvenirs nationaux; elle célébrera solennellement, en 1910, le centenaire de son émancipation, mais sans amertume contre son ancienne métropole; déjà certain couplet peu sympathique à l'Espagne a disparu officiellement de l'hymne argentin. Les hommes d'État de l'Argentine se préoccupent à juste titre d'élaborer un régime politique amélioré; aujourd'hui, surtout avec le dualisme fédéral et provincial, les discussions stériles, les conflits de personnes l'emportent trop souvent sur les délibérations utiles et courtoises; il n'y a pas fusion encore entre le monde des affaires, composé surtout d'étrangers, et celui de la politique, où s'agitent les plus ardents des Argentins. Petit à petit, cependant, par les mariages mixtes, par les associations d'intérêts, disparaît la division, si funeste à la santé d'une nation, entre les gens qui travaillent et les gens qui parlent. Ce n'est plus seulement, dans quelques années, par des statistiques commerciales qu'il sera permis d'apprécier la valeur mondiale de l'Argentine; une nation se lève sur les bords du Rio de La Plata, compromis d'Espagne et d'Amérique, type dès maintenant intéressant et qui doit figurer, désormais, avec une originalité que chaque jour accuse, dans les études les plus sommaires sur « les principales puissances du monde ».

Henri LORIN,

Professeur de géographie coloniale
à la Faculté des lettres de Bordeaux.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Chronique Universitaire.

LES ÉTUDES ESPAGNOLES DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — LES CHAIRES DANS LES FACULTÉS. — LES LECTEURS ÉTRANGERS. — LES BIBLIOTHÈQUES. — CONCOURS ET EXAMENS. — LA NOUVELLE AGRÉGATION. — LE DIPLÔME D'ÉTUDES SUPÉRIEURES. — MODIFICATIONS DANS LE PROGRAMME DE LA LICENCE EN LANGUES VIVANTES. — LA LICENCE ET LE CERTIFICAT. — NE FONT-ILS PAS DOUBLE EMPLOI? — L'ESPAGNOL DANS L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — NÉCESSITÉ DE LA CRÉATION DE CHAIRES NOUVELLES. — PROGRÈS DE L'ESPAGNOL DANS LE MIDI. — LYCÉES INTERNATIONAUX. — L'ESPAGNOL DANS LES ÉTABLISSEMENTS DE JEUNES FILLES. — L'ESPAGNOL DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Le commencement de l'année scolaire nous offre une occasion naturelle de jeter un coup d'œil sur la situation de l'enseignement de la langue espagnole en France : nous la saisissons d'autant plus volontiers que cette question, nous le savons, ne laisse point indifférents nos lecteurs de France ou de l'étranger. Qu'a-t-on fait récemment pour développer cet enseignement? Que reste-t-il à faire? — C'est à dresser le bilan de cette situation, dans les trois ordres d'enseignement, supérieur, secondaire et primaire, que nous voudrions consacrer la présente chronique.

Dans l'enseignement supérieur, il faut signaler tout d'abord la création d'une maîtrise de conférences d'espagnol à la Sorbonne. Ce fait a son importance. Jusqu'ici, cet enseignement n'existait point dans l'Université de Paris. Sans doute, quelques cours sur des sujets de littérature espagnole étaient faits, de temps à autre, à la Sorbonne. Le maître éminent qui en était chargé, M. E. Gebhart, attirait de nombreux auditeurs autour de sa chaire, mais ces cours intermittents s'adressaient exclusivement au « grand public »; ils n'avaient aucun caractère pratique ni pédagogique. Les études particulières du professeur l'attiraient le plus souvent d'ailleurs vers l'Italie; Cervantes ou le théâtre espagnol étaient surtout une éloquente justification du titre de la chaire : Littératures méridionales. L'italien, au contraire (sans parler des mêmes cours publics, professés depuis longtemps), était

enseigné pratiquement dans un certain nombre de conférences philologiques en vue de la préparation aux divers examens universitaires. M. Dejob, professeur adjoint, a eu l'honneur d'inaugurer et de diriger seul cet enseignement pendant de longues années. Actuellement, cet enseignement est partagé entre M. Dejob et M. Henri Hauvette, précédemment professeur à l'Université de Grenoble, où il a été remplacé par M. Julien Luchaire. Quant à l'espagnol, la lacune souvent signalée a été heureusement comblée, au début de l'année scolaire, par la création à la Sorbonne d'une maîtrise de conférences, confiée à M. Martinenche. Ce dernier, précédemment professeur adjoint à l'Université de Montpellier, où il avait inauguré cet enseignement, il y a quelques années, y a été remplacé par M. Henri Mérimée, chargé de cours. La philologie espagnole est donc actuellement représentée officiellement (en dehors du Collège de France et de l'École des Hautes Études) dans quatre Universités : Paris, Bordeaux, Montpellier, Toulouse. — Un enseignement, à la fois scientifique et pratique, y est régulièrement organisé; il a ses cours, ses conférences, ses étudiants particuliers. Aussi, ces quatre Facultés sont-elle autorisées à décerner le diplôme d'Études supérieures et à faire passer les examens de Licence d'espagnol.

La présence d'étudiants en espagnol, naguère inconnus chez nous, et leur préparation aux divers examens impriment à l'enseignement un caractère précis, méthodique et scientifique. Le cours public, réservé aux auditeurs de bonne volonté, sans disparaître absolument (et, pour nous, leur disparition ne semble pas souhaitable) se réduit de plus en plus. Le professeur suffit à peine à la tâche de préparer aux divers programmes, renouvelés chaque année pour l'agrégation et le certificat, et, en partie, tous les deux ans, pour la licence. Aussi plusieurs universités (Bordeaux, Toulouse, Paris) ont-elles voulu alléger le travail du professeur en lui adjoignant un lecteur espagnol (innovation déjà appliquée pour l'anglais et pour l'allemand). Les avantages qu'offrent ces « asistentes », sont appréciables; en fait, ces résultats dépendent naturellement du choix qui est fait. Or, il faut reconnaître que, pour des motifs d'ordre divers, et sauf d'honorables exceptions, il est plus aisé de trouver en Allemagne ou en Angleterre qu'en Espagne, des lecteurs bien appropriés au rôle que nous leur réservons. Des universités, les lecteurs sont passés dans nos lycées; il en existe déjà dans divers établissements secondaires. L'avenir nous fixera sur les avantages (ou sur les inconvénients) de cette innovation.

La création ou le développement de l'enseignement espagnol, le renouvellement annuel des programmes ont eu pour conséquence naturelle l'enrichissement des Bibliothèques universitaires. La section espagnole, il y a quelque vingt ans, manquait absolument dans la plupart de nos catalogues. Dans ceux où elle existait par aventure ou

par hasard, elle était ridiculement pauvre. Quelques crédits, généreusement accordés par l'État ou par les Conseils des Universités et intelligemment employés, ont pourvu au plus nécessaire. Chaque année perfectionne notre outillage scientifique. Sans prétendre rivaliser sur ce point avec les Universités américaines, qui comptent par millions, nous n'avons plus, du moins, à rougir de notre misère.

Les examens et concours auxquels préparent nos Universités sont toujours l'agrégation, la licence, le certificat d'aptitude : quelques modifications cependant — et non sans importance — sont à signaler. On sait, par exemple, que l'agrégation des langues vivantes a été modifiée par l'arrêté du 18 juin 1904. Elle comprend désormais deux parties : l'une, plus scientifique, a pour sanction le *Diplôme d'études supérieures,* obtenu après soutenance d'un mémoire écrit et quelques épreuves orales; l'autre, plus pédagogique et technique, reste un concours comme antérieurement. Cette réorganisation ne constitue point un allègement : elle ajoute en réalité un nouveau diplôme aux autres. Mais ce diplôme d'études supérieures contribuera efficacement — du moins est-il permis de l'espérer — à affermir nos études et à éveiller quelques vocations. Le travail libre, sur un sujet précis, choisi par le candidat, selon ses aptitudes, et contrôlé par le professeur, est la meilleure des initiations à la vie scientifique. Quoiqu'elle ne date que d'hier, cette innovation a déjà produit des résultats appréciables. Voici, à titre d'indication, quelques-uns des sujets traités par les candidats aux diplômes d'études espagnoles : *Les doctrines littéraires de Luzán* (Université de Montpellier) ; *Edition critique du Coloquio de los Perros,* de Cervantes *(id.); L'œuvre de M. Blasco Ibáñez et le naturalisme français* (Université de Bordeaux) ; *Les sources et la bibliographie du Corbacho, de l'Archiprêtre de Talavera* (Université de Toulouse) ; *L'usus Matritensis ou Particularités de la langue populaire de Madrid (id.); Édition de la Ilustre Fregona,* de Cervantes *(id.).* — Assurément, tous ces travaux n'étaient pas également bons, mais quelques-uns constituent d'utiles monographies qui, dans des directions diverses, ont fait faire quelques pas modestes à la science. La plupart ont nécessité un séjour et de longues séances dans les bibliothèques d'Espagne. Constatons, à cette occasion, que boursiers et étudiants français commencent à être bien connus dans les centres universitaires ou savants de la péninsule : ils y forment parfois, avec quelques jeunes philologues allemands, scandinaves ou américains, la majorité de certaines conférences. — Pour revenir au diplôme d'études, ce premier essai permet de bien augurer de l'avenir. Si quelqu'un de ces bouleversements, trop fréquents depuis quelque temps, ne vient pas couper nos espoirs en fleur, la collection de ces mémoires — qui font songer aux thèses allemandes pour « l'habilitation » — formera plus tard un

ensemble utile à consulter. D'autant plus que l'histoire littéraire et les diverses branches de la philologie espagnole (grammaire historique, dialectologie, monographie des écrivains, bibliographie, éditions de textes, etc.), sur lesquelles il reste encore tant à faire, se prêtent particulièrement à des travaux de ce genre : il n'y a, comme l'on dit, qu'à se baisser pour trouver des sujets. L'important, c'est que l'on ne se méprenne point sur la nature de ce mémoire. Que les candidats écartent délibérément tout sujet trop vaste ou trop ambitieux, ainsi que tout développement purement littéraire ou oratoire; qu'ils se bornent à des recherches précises sur un point choisi avec soin et sévèrement délimité, où ils peuvent apporter des conclusions nouvelles, appuyées sur des études personnelles. C'est la meilleure façon de s'initier aux procédés et méthodes de l'investigation scientifique, et, pour quelques-uns d'entre eux, la naturelle préparation à la thèse de doctorat. Pour que ce travail, qui leur est personnellement si utile, demeure aussi profitable à tous, il est à souhaiter que les Universités, généralisant ce qui a été fait çà et là pour le diplôme d'histoire, fassent imprimer ceux de ces Mémoires qui en auraient été jugés dignes. Et puisque nous venons de faire allusion aux thèses de doctorat, constatons que depuis les thèses magistrales de MM. Martinenche et Cirot, il n'en a plus été soutenu, à ma connaissance, sur la littérature espagnole. Mais ajoutons que cet arrêt, dans notre production universitaire, ne paraît pas devoir être de longue durée : six ou sept futurs docteurs, si nous sommes bien informé, travaillent ou mettent la dernière main à des thèses d'histoire littéraire ou de philologie espagnoles.

La seconde partie de l'Agrégation (sauf certaines modifications dans les programmes ou dans les conditions mêmes des épreuves) reste ce qu'elle était. On a voulu sans doute alléger ce concours, ou le mieux équilibrer, en exigeant au préalable le *Diplôme d'Études* et le *Certificat de stage pédagogique,* destinés à constater, celui-là les aptitudes scientifiques, celui-ci les qualités professionelles des futurs maîtres. Ce stage pédagogique a commencé à fonctionner pour nos étudiants, mais son organisation, dans la pratique, se heurte à des difficultés de diverse nature; son programme, sa durée, sa sanction devraient être précisés et uniformisés. Son utilité, malgré le scepticisme de quelques-uns, ne paraît point douteuse. Savoir et savoir enseigner sont deux qualités distinctes : la seconde suppose une expérience, une pratique que rien ne peut remplacer. J'ajoute qu'il est aventureux, pour juger si le candidat la possède réellement, de s'en tenir uniquement à son attitude le jour des épreuves orales : il se trouve, ce jour-là, dans des conditions très spéciales qui empêchent d'en bien juger ; c'est dans la classe même, devant des élèves, non devant les membres du jury, qu'il faut le voir à l'œuvre, et il importe que ce stage, pour être probant, ait

une certaine durée. L'appréciation motivée ou les rapports des professeurs chargés de surveiller ce stage sont — ou devraient être — l'un des éléments de la décision finale du jury.

Une autre question relative à l'organisation des examens de langues vivantes mériterait de nous retenir : c'est celle de la coexistence de la licence (section des langues vivantes) et du certificat secondaire d'aptitude. N'y a-t-il pas là un double emploi? Et ne pourrait-on point faire l'économie de l'un ou de l'autre de ces diplômes? On sait qu'en droit la licence et le certificat sont assimilés, qu'ils confèrent les mêmes titres. Autrefois la différence dans les programmes était assez considérable. La partie spéciale, à la licence, n'était qu'une fraction de l'examen; elle n'était ni la plus longue à préparer, ni même souvent la plus difficile. Au contraire, elle était à peu près tout dans le certificat, où les connaissances d'ordre classique et général étaient réduites au minimum. De là aussi dans la provenance des candidats, comme dans leur instruction, une différence sur laquelle il est inutile d'insister. Un baccalauréat sans latin, le brevet supérieur même suffisaient pour le certificat; c'était ce titre exclusivement que pouvaient poursuivre tous ceux ou toutes celles qui n'avaient point fait d'études classiques. Aujourd'hui, les derniers règlements ont modifié les choses et rapproché les deux types. D'un côté, en effet, l'on a ajouté aux épreuves écrites du certificat une composition éliminatoire préliminaire, sur une question générale de morale ou de littérature (*Arrêté* du 14 août 1903), composition qui, en fait, écarte, *ipso facto,* un nombre relativement considérable de candidats dont la culture générale laisse à désirer. De l'autre, par le Décret, tout récent, du 8 juillet 1907, la licence en langues vivantes se spécialise de plus en plus, si l'on peut ainsi s'exprimer. Il n'y a plus guère, entre son programme et celui du certificat, d'autre différence qu'une version latine, avec coefficient simple. La composition française, qui n'est pas éliminatoire, n'a également que le coefficient 1. L'analyse d'un texte en une seconde langue vivante — qui paraît surtout être là pour des raisons de symétrie — ne semble pas, si l'on juge de l'avenir par le passé, devoir jouer un rôle important dans l'examen. L'existence d'une épreuve latine distingue donc éminemment le programme de la licence de celui du certificat. Or, en ce qui concerne l'espagnol et l'italien, la connaissance au moins élémentaire de la phonétique et de la morphologie du latin est chose si désirable, que nous la réclamerions volontiers pour le certificat, certains d'ailleurs que nous ne demanderions par là aux candidats des deux sexes aucun labeur excessif. En quelques mois ils peuvent apprendre du latin ce qui doit suffire à leurs études romanes. La différence essentielle entre les deux examens est donc moins dans leurs programmes, destinés à se confondre de plus en plus, que dans leur nature. La licence est un examen; le certificat est un concours.

Celle-là peut être conférée dans diverses facultés; par suite, le niveau varie selon l'étiage adopté par chacune d'elles. Le certificat se passe devant un jury unique; le nombre des places accordées n'a point varié depuis plus de vingt ans: il est toujours de trois. Ici, il ne suffit pas d'être bon, il faut être meilleur. On entend dire souvent que le niveau de la licence est en baisse; nous pouvons, par contre, affirmer, sans crainte de démenti, que celui du certificat est en hausse. De telle sorte que les courbes des deux examens (en ce qui concerne l'espagnol et l'italien) non seulement se sont rejointes, mais qu'elles paraissent devoir s'écarter de nouveau l'une de l'autre aux dépens de la licence. Autrement dit, et pour parler clair, c'est ce dernier titre qui, actuellement, nous inspirerait le moins de confiance. Mais pour porter sur la valeur comparée des deux diplômes un jugement définitif, il convient d'attendre les résultats du nouveau programme de licence. Dès à présent la question de l'unité des titres conférant (en dehors de l'agrégation) la *licentia docendi* se pose avec plus de netteté et d'urgence qu'autrefois.

Quoi qu'il en soit, le nombre des professeurs de langues méridionales pourvus de titres réguliers augmente d'année en année. L'agrégation, depuis sept ans qu'elle existe, a exercé une influence des plus heureuses sur le recrutement des maîtres. La trentaine d'agrégés de langues méridionales actuellement existants peuvent, dès à présent, tenir leur place ou même jouer un rôle en temps d'élection au Conseil supérieur. L'influence dont nous parlons se fait sentir jusque sur le certificat et sur la licence, car les futurs candidats à l'agrégation commencent par se pourvoir de l'un ou de l'autre de ces titres. En revanche et par voie de conséquence, le nombre des maîtres d'occasion et sans diplômes va diminuant de plus en plus, à mesure que celui des chaires augmente.

Il faut avouer toutefois que cette dernière augmentation est d'une lenteur parfois désespérante. Beaucoup d'établissements du Sud-Ouest n'ont encore qu'une organisation absolument insuffisante de l'enseignement espagnol. En plusieurs endroits, où ce dernier réussirait certainement, — Narbonne, Cette, par exemple, — tout, ou à peu près, est à faire. Ailleurs, même dans des lycées, l'espagnol est enseigné par des maîtres dont le zèle, la bonne volonté sont évidents, mais les titres insuffisants: dans quelques établissements, mieux vaudrait que l'enseignement n'existât pas du tout. L'unique raison d'un tel état de choses, on la devine; c'est toujours la même, le manque de ressources. Pour force motifs, nous ne rechercherons pas si cette fin de non-recevoir est toujours fondée : souvent une organisation mieux étudiée, un remaniement de cadres, nécessité par la répartition nouvelle des élèves entre les langues, permettraient de donner satisfaction aux besoins réels. Bornons-nous à faire remarquer qu'il est inadmissible

que des professeurs, des répétiteurs sans diplôme enseignent encore l'espagnol, alors que des certificataires, des licenciés, des agrégés même restent sans place, ou sont chargés d'autres enseignements.

Tel qu'il est, malgré ses lacunes, malgré certaine incohérence dans l'organisation, l'enseignement de l'espagnol est en progrès dans le Sud-Ouest. Ceux-là mêmes qui lui sont peu sympathiques le constatent. « Les progrès des langues méridionales, disait naguère un inspecteur général d'anglais, et surtout de l'espagnol dans les Académies de Montpellier, Toulouse et Bordeaux, sont remarquables. » La statistique comparée des élèves de langues vivantes, ainsi que celle du baccalauréat, confirmeraient certainement cette appréciation. Je n'ai point cette statistique complète, mais je puis dire que, dans l'Académie de Toulouse, le nombre des aspirants bacheliers de langue espagnole est en hausse marquée. Leur chiffre global, après tout, ne signifierait pas grand'chose, car il est naturel que dans le Sud-Ouest, pour les sections bilingues B et D, l'une des langues soit l'espagnol. Le type « anglais-allemand », ou « allemand-anglais » est forcément peu commun. Ce qui est plus significatif, c'est l'augmentation du nombre des candidats ayant choisi l'espagnol comme première langue ou (en A et C) comme langue unique. Ce nombre, à la session d'août 1907 dépassait dans des proportions considérables celui des allemands ou des anglais (en juillet 1907, 190 espagnols, contre 142 allemands et 136 anglais; en octobre 95 espagnols, contre 66 anglais et 51 allemands). On en peut conclure que cet enseignement deviendrait tout à fait prospère chez nous s'il était organisé comme celui des autres langues. Serait-ce là « une prime immorale offerte à la paresse », comme on n'a pas hésité à l'écrire? Ce n'est point dans le *Bulletin hispanique* que cette peu obligeante allégation a besoin d'être réfutée. On trouvera cette dernière, et la protestation qu'elle a provoquée, dans la *Revue Universitaire* (n^os du 15 juillet et du 15 octobre).

Je tiens à signaler, à propos de l'enseignement secondaire, les tentatives intéressantes faites à Foix, à Bayonne, et amorcées à Perpignan, pour constituer des collèges franco-espagnols. L'activité persévérante de M. le Proviseur de Foix a réussi à réunir au lycée une cinquantaine d'internes, provenant de Catalogne et des côtes levantines (Valence, Málaga, Alicante). Leurs rapides progrès en français m'ont vivement frappé. Il en est à peu près de même à Bayonne, si bien placée, d'ailleurs, pour un essai de ce genre. L'organisation de cet enseignement mixte est d'ailleurs délicate ; on pourra voir comment on a essayé de surmonter les difficultés diverses qu'elle présente en pratique dans l'intéressante brochure intitulée : *Plan d'études et programmes du cycle spécial hispano-français d'enseignement secondaire, au Lycée de Bayonne* (Bayonne, Lespès, 1907, 63 p. — Cf. *Liceo Nacional de Foix*, Foix, Lafont de Sentenac, 1907, 22 p.)

Nous ne pouvons ici entrer à ce sujet, non plus qu'au sujet de l'organisation de l'enseignement, dans des questions de détail qui seraient mieux à leur place dans une revue technique. Regrettons, en passant, que cette dernière n'existe point pour l'espagnol ni pour l'italien, et signalons cette lacune. Assurément le *Bulletin hispanique* ouvrira volontiers ses colonnes aux communications universitaires, — et la présente chronique en est la preuve. Nous croyons savoir qu'il en serait de même à la *Revue des langues vivantes.* Mais quelque cordiale que soit l'hospitalité offerte, elle ne doit pas faire oublier le principe du *chacun chez soi.* Le *Bulletin de la Société des professeurs de langues méridionales,* fondé et dirigé par M. Talut, professeur agrégé à Paris, et le *Bulletin de la Société italienne,* que soutient avec tant de désintéressement M. le professeur Dejob, pourraient être l'amorce des organes auxquels nous songeons. Pour leur permettre de se développer, il faudrait qu'ils pussent compter sur une aide qui, jusqu'ici, est trop lente à se manifester. C'est dans ces publications spéciales cependant que les intéressés pourraient traiter, et peut-être résoudre, une foule de questions qui les touchent directement, préciser l'organisation souvent incohérente de l'enseignement, défendre leurs intérêts personnels, faire valoir leurs droits, s'élever contre l'humiliante prétention de quelques administrateurs de réduire nos langues à un rôle tout à fait secondaire. Que d'intéressantes questions à traiter! Que de justes revendications à défendre! N'est-il pas singulier par exemple que les langues méridionales soient si souvent ignorées dans l'enseignement des jeunes filles, où il semble cependant que leur place soit toute marquée? De ce côté, beaucoup reste à faire. Et, puisque l'on objecte parfois le nombre très réduit des dames pourvues du certificat d'aptitude, ne pourrait-on faire pour l'espagnol ce que l'on fait depuis longtemps pour l'anglais et l'allemand, et leur réserver dans ce concours au moins une place?

Le rôle des langues vivantes dans l'enseignement primaire est naturellement très réduit. Elles ne sont enseignées, on le sait, que dans les écoles normales et dans les écoles primaires supérieures, par des maîtres pourvus du *Certificat primaire d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole.* Dans la région du Sud-Ouest, l'anglais et l'espagnol se disputent et se partagent maîtres et élèves. Dans le choix de la langue, ce sont les considérations d'utilité pratique, les relations de commerce et d'affaires, la nature des industries régionales, les commodités d'accès, et autres considérations de ce genre qui doivent l'emporter. En fait, un assez grand nombre de ces établissements ont choisi la langue espagnole. Les facilités que donne aux populations du Midi l'usage des patois pour l'acquisition du castillan ou du catalan, les occasions qui s'offrent pour elles de temps à autre de s'exercer dans la pratique de ces langues expliquent les progrès, souvent remar-

quables, qui sont réalisés dans nos écoles, dans le temps assez réduit réservé aux études de langues vivantes.

Tels sont les faits les plus importants qui nous ont paru devoir être consignés dans cette chronique universitaire : ils contribuent à montrer la place qu'occupent les langues méridionales classiques dans notre enseignement, à en signaler les progrès ou les lacunes. Entre une solide organisation à la base, c'est-à-dire dans les Lycées ou les Facultés, et la valeur et l'abondance de la production philologique et érudite, il y a certainement un lien, et cela suffit pour que ces questions ne laissent point indifférents les hispanisants.

E. MÉRIMÉE.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES AUTEURS

ET LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1908.

AUTEURS

I. **Primera Crónica general** (*Nueva Biblioteca de autores españoles,* t. V, de la page 505, n° 830, à la page 518, n° 845).

En attendant que M. Menéndez Pidal ait donné l'étude qu'il prépare sur la *Crónica general,* et les différentes refontes que représentent les manuscrits existants, il faut se contenter d'étudier en lui-même le texte qu'il a publié, et tout au plus de le comparer à celui qu'a édité Ocampo en 1541 à Zamora (réimprimé à Valladolid, 1604), d'après un manuscrit défectueux et qui représente la troisième refonte, ou « Troisième *Crónica general* ».

Il y aura profit à examiner d'autre part les textes latins antérieurs à l'œuvre d'Alfonse X, Luc de Tuy (éd. Schott, 1608) et Rodrigue de Tolède (éd. Beale, 1579, ou Schott, 1603, ou Lorenzana 1795), Pélage d'Oviedo (*España sagrada,* t. XIV) et la Chronique du Moine de Silos (*ibid.,* t. XVII); enfin, avec le récit de Gil de Zamora, édité par le P. Fidel Fita (*Boletín de la R. Academia de la Historia,* 1884, t. V, p. 155 et suivantes).

II. **Romancero General** (*Biblioteca de Autores Españoles,* tome X, du n° 760 au n° 807, p. 497-521).

Les romances réunis sous ces numéros appartiennent tous au cycle du siège de Zamora, et ils offriront l'occasion de comparaisons intéressantes avec le passage de la *Primera Crónica general de España* porté au programme. La plupart d'entre eux se retrouvent dans la *Primavera y Flor de Romances,* de Ferd. Wolf et Conrad Hofmann

(Berlin, 1856), rééditée aux tomes VIII et IX de l'*Antología de poetas líricos castellanos,* par M. Menéndez y Pelayo (1899), p. 67 à 105 du tome VIII. Ce texte, moins répandu peut-être que celui d'Agustín Durán, offre cependant plus de garanties, car Durán ne connaissait pas les *Cancioneros* d'Anvers (*sin año* et de 1550), ni les deux parties de la *Silva* de Zaragoza (1550), qui les contiennent, et il ne fournit point les variantes. Les deux ouvrages classiques *De la Poesía heroico-popular castellana,* de Milá y Fontanals, et le *Tratado de los Romances viejos* de M. Menéndez y Pelayo (tomes XI et XII de l'*Antología*), contiennent sur l'origine, la publication, l'histoire de ces romances, à peu près tous les renseignements désirables (voy. particulièrement dans la *Poesía heroico-popular,* 1874, p. 280 et suiv., et dans l'*Antología,* tome XI, les pages 350-358). M. Cesáreo Fernández Duro, l'auteur de l'*Histoire de Zamora,* a publié dans la *Biblioteca enciclopédica popular,* le *Romancero de Zamora,* qui n'a aucune prétention critique, mais dont le prologue et la bibliographie peuvent être consultés. De même, sur Zamora et le siège, on trouvera quelques détails topographiques et pittoresques dans le volume des *Recuerdos y Bellezas de España,* de Parcerisa et Quadrado, consacré aux provinces de Valladolid, Palencia et Zamora (voy. le chapitre : *Recuerdos de la Capital*).

Les romances de Zamora appellent la comparaison avec les œuvres dramatiques ou épiques qui traitent le même sujet. Les unes et les autres, mais surtout les premières, sont assez nombreuses. Il suffira de signaler ici *La Muerte del Rey D. Sancho y reto de Zamora,* par Juan de la Cueva (1579); — *La segunda parte de las Mocedades del Cid,* par Guillén de Castro (1618); — *las Almenas de Toro,* de Lope de Vega (1621); — *No está en matar el vencer*, de Juan de Matos Fragoso (mort en 1692); — *El cerco de Zamora*, de J. B. Diamante (1674); — *Vellido Dolfos,* par Bretón de los Herreros (1839; *Obras*, tome III); — *La Jura en Santa Gadea*, de J. E. Hartzenbusch (1845); — *El caudillo de Zamora*, de Luis Olona (1847); — *El cerco de Zamora,* Ensayo épico por J. Donoso Cortes (*Obras,* 1854-1856, tome V).

III. **Mateo Alemán**. — *Guzmán de Alfarache,* 1ª parte, libro 1ro, cap. VIII° : *Historia de Osmín y Daraxa.*

La *Primera parte de Guzman de Alfarache, por Mateo Aleman, criado del Rey don Felipe III nuestro señor, y natural vezino de Seuilla,* fut publiée pour la première fois à Madrid, en 1599, chez Varez de Castro [cf. Salvá, *Catálogo,* t. II, n° 1694]. De nombreuses éditions suivirent, dont une à Paris, dès 1600, *en casa de Nicolas Bonfons* [cf. Gallardo, *Ensayo,* t. I, col. 137]. Les deux éditions courantes de nos jours sont celle de la collection Baudry (Paris, Garnier), et celle de la collection Rivadeneyra (*B. A. E.*, t. III). La seconde de ces édi-

tions, malgré bien des défauts, est notablement plus correcte et plus fidèle que la première [1].

Sur Mateo Alemán, nous ne possédons aucun travail d'ensemble. On trouvera quelques indications dans les pièces préliminaires de l'une et l'autre partie du *Guzmán*, dans les histoires de la littérature espagnole, dans le *Discurso sobre la primitiva novela española* d'Aribau (*B. A. E.*, t. III, p. XXV-XXVIII) et dans les brochures de M. Hazañas y la Rúa (Sevilla, 1892) et de M. Gestoso y Pérez (Sevilla, 1896). Toutefois, nous apprenons que le *Discours* que M. Rodríguez Marín a lu en octobre dernier pour sa réception à l'Académie espagnole contient une nouvelle biographie d'Alemán [2].

La *Historia de Osmín y Daraxa* appartient au *genre mauresque*, dont on étudiera les origines dans les *romances fronterizos* : sur ces romances, consulter Milá y Fontanals, *De la poesía heróico-popular* et Menéndez y Pelayo, *Tratado de los romances viejos*, t. II (t. XII de la *Antología de poetas líricos*), p. 167-269. — Les candidats devront lire les deux romans qui ont précédé dans le genre mauresque la *Historia de Osmín y Daraxa*, à savoir la *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa* de Villegas (*B. A. E.*, t. III, p. 507-512) et les *Guerras civiles de Granada*, de Pérez de Hita (*B. A. E.*, t. III, p. 513-686) : se méfier des réimpressions modernes de ce dernier ouvrage [cf. *Bull. hisp.*, V, p. 70, note 2]. — Le roman mauresque est étudié par Aribau (*Discurso sobre la primitiva...*, p. XXXIII-XXXVI) et surtout par M. Menéndez y Pelayo [*Orígenes de la novela*, p. CCCLXXV-CCCLXXXIX, où d'ailleurs de nombreuses pages, déjà publiées dans la *Antología* au passage ci-dessus indiqué, sont littéralement reproduites]. Sur l'influence de ce genre en France (Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette, Florian, Chateaubriand, pour ne citer que les noms connus), on ne trouvera rien, malgré le titre, dans l'ouvrage de M. Martino : *L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, 1906 ; on glanera quelques renseignements soit dans les livres relatifs à l'histoire du roman (notamment dans Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*, t. I), soit dans les monographies consacrées aux auteurs précités ; des uns et des autres, on prendra l'indication dans les manuels de l'histoire de la littérature française.

Enfin, on ne négligera pas de lire quelques-uns de ces *romances*

1. Voici un exemple, entre cent, des altérations commises dans l'édition Baudry :

Édit. Baudry, p. 53.	Édit. princeps et de Rivadeneyra.
cuando previniéndose (para guia) de un Moro que á los reyes de Granada sirvió mucho tiempo de espia, y de joyas y dineros para el viaje...	quando preuiniendose (para guia) de vn Moro, lengua, que a los Reyes de Granada siruio mucho tiempo de espias, joyas y dineros para el viage...

2. Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, 53 pages.

moriscos que les meilleurs poètes, notamment Góngora et Lope, écrivirent en si grand nombre vers la fin du XVIe siècle, et on examinera sommairement quelques *comedias de moros y cristianos* (par exemple *El remedio en la desdicha, — La envidia de la nobleza, — El hidalgo Bencerraje, — El hijo de Reduán, — Pedro Carbonero, — Los hechos de Garcilaso de la Vega y moro Tarfe, — El cerco de Santa Fe,* que l'on trouvera réunies au tome XI des *Obras de Lope de Vega publicadas por la real Academia Española* (Madrid, 1900), et dont on lira avec profit les *Observaciones preliminares* dues à M. Menéndez y Pelayo.

IV. **Tirso de Molina.** — *El Burlador de Sevilla.*

Pour le texte, en attendant l'édition de M. Cotarelo dans la *Nueva Biblioteca,* corriger celui de Rivadeneyra avec les variantes données par M. Cotarelo dans son étude bio-bibliographique sur Tirso de Molina (Madrid, 1893). Se servir, si l'on peut, de l'édition de Barcelone 1630.

Sur la question de l'authenticité voir E. Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol* (Paris, 1906).

La bibliographie de la pièce se trouve dans le livre de Gendarme de Bévotte, *La légende de Don Juan* (Paris, 1906) (le livre a paru seulement en 1907). Y ajouter : Menéndez y Pelayo, *Estudios de crítica literaria,* t. II ; la conférence à l'Athénée de Mme Ba de los Ríos et le compte rendu de cette brochure par M. Cotarelo (cf. *Bull. hisp.,* 1906, p. 402), les articles de M. R. Menéndez Pidal dans *Cultura española;* et pour « La Geste de Genji » le *Recueil des contes anciens du Japon.*

L'importante préface que M. Cotarelo a mise en tête du tome I des œuvres de Tirso dans la *Nueva Biblioteca* est naturellement à lire.

V. **Tamayo y Baus.** — *Un drama nuevo.*

Un drama nuevo, qu'on trouvera au t. IV de *Manuel Tamayo y Baus, Obras,* paraît être parmi les œuvres de Tamayo celle que l'on préfère en Espagne, puisque c'est celle-là que les éditeurs de la collection des *Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX* ont éditée comme spécimen et comme production capitale de son art (Madrid, 2 tomes, 1881-82).

Sur l'auteur, on lira la notice que D. Isidoro Fernández Flórez lui a consacrée dans la dite collection (on la retrouvera dans la collection de la *España moderna, Personajes ilustres : Tamayo*), et l'étude brillante que M. Boris de Tannenberg a insérée dans *L'Espagne littéraire, Portraits d'hier et d'aujourd'hui* (1re série, Paris, A. Picard, 1903), et qui est une refonte d'une plaquette datée de 1898, *Un dramaturge espagnol, M. Tamayo y Baus* (Paris, Perrin). Voir aussi l'important article de M. Emilio Cotarelo, *D. Manuel Tamayo y Baus* (dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos,* 1898, et dans *Estudios de historia*

literaria de España, Madrid, 1901); enfin, Sicars y Salvadó, *D. Manuel Tamayo y Baus, estudio crítico-biográfico* (Barcelona, 1906).

VI. **Zorrilla.** — *Cantos del trovador.*

Les *Cantos del trovador,* parus en 1841, se trouvent dans les *Obras* de Zorrilla éditées en 1864 (Paris, 2 vol.).

On lira sur l'auteur et son œuvre la biographie d'Ovejas, en tête de cette même édition; celle d'Isidoro Fernández dans la collection des *Personajes ilustres : Zorrilla;* Boris de Tannenberg, *La poésie castillane contemporaine* (Paris, 1889); J. Valera, *Florilegio* (t. I, III et V); E. Piñeyro, *El romanticismo en España;* voir aussi, sur le *Don Juan Tenorio,* le *Bull. hisp.,* 1901, 74-76.

VII. **Armando Palacio Valdés.** — *Marta y María.*

Le roman de *Marta y María* ne se prête pas à une bibliographie bien copieuse. Publié en 1883, à Barcelone, il fait partie des œuvres de jeunesse. Il a été réédité au tome II des *Obras completas* de A. Palacio Valdés, en 1906. Pour se faire une idée de la manière propre au romancier, il conviendra de lire quelques-unes de ses meilleures œuvres (*José, Maximina, La Hermana San Sulpicio, La Alegría del capitán Ribot, La Aldea perdida,* etc.). Il a exposé ses idées littéraires dans *Los Novelistas Españoles,* 1 vol., 1879, et dans quelques-unes des préfaces de ses romans, entre autres celles de *La Hermana San Sulpicio* et des *Majos de Cádiz* (1896). Sur l'homme, on trouvera les détails nécessaires dans *La literatura en el siglo* XIX, du P. Blanco García (tome II, p. 538 et suiv.), dans un article de M. L. Bordes (*Bull. hisp.*, t. I, pp. 45-76) et dans l'*Homenaje,* publié en avril 1906, par les étudiants de l'Université d'Oviedo.

Marta y María soulève le problème de la vie mystique opposée à la vie active. Il ne sera pas sans intérêt, à ce point de vue, de le comparer à d'autres romans espagnols contemporains, avec lesquels celui-ci offre quelque analogie, par exemple *La Fe* (1892), *La Hermana San Sulpicio* (1889), du même auteur, *Pepita Jiménez* et *Doña Luz,* de Valera, *Angel Guerra* et *Gloria,* de Pérez Galdós, pour ne citer ici que les plus illustres.

PÉRIODES ET QUESTIONS

I. **Influence morale, artistique, littéraire des Arabes sur la civilisation espagnole.**

On pourrait commencer par se mettre au courant de l'histoire des Arabes en lisant l'*Histoire générale des Arabes, leur empire, leur*

civilisation, leurs écoles philosophiques, scientifiques et littéraires, par L.-A. Sédillot (2e éd., Paris, Maisonneuve, 1877, 2 vol. de 454 et 452 p.). Les pages 190-211 et 297-419 du livre I sont, du reste, consacrées aux conquérants de l'Espagne.

Il est à peine besoin de signaler l'*Historia de la dominacion de los Arabes en España* de José Antonio Conde (Madrid, 1820-1821, trois tomes in-4°; Paris, 1840; Barcelone, 1844), traduite en français par de Marlès (Paris, 1825, 3 vol. in-8°); mais cet ouvrage assez volumineux, selon le savant auteur des *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen-Age* (3e éd., Leyde, 1881, 2 vol.), est d'un homme «qui avait peu de matériaux à sa disposition; qui, faute de connaissances grammaticales, n'était pas à même de comprendre ceux qu'il avait, et qui manquait absolument de sens historique» (préface de l'*Histoire des Musulmans d'Espagne*). Dozy a encore été plus sévère dans ses *Recherches* (préface). Les candidats feront donc tout aussi bien de laisser dormir sur les rayons des bibliothèques cet Ocampo du XIXe siècle, que les Romey et les de Circourt (*Histoire des Mores mudejares et des Morisques,* Paris, 1846, 3 vol.) ont eu le grand tort de suivre comme un maître. Ce livre, qu'il considère comme « non avenu », Dozy l'a refait en partie dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (717-1110)* (Leyde, 1861, 4 vol. in-8°), où l'érudition se revêt de formes agréables, et qui permet de négliger (voir pourtant ci-après) la *Geschichte der Ommaijaden in Spanien* de Joseph Aschbach (Francfort, 1829-30, 2 t. in-8°). On complétera par la *Geschichte Spaniens und Portugals zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden* du même Aschbach (Francfort, 1833-37, 2 vol. in-8° de 464 et 356 p.); ou, mieux encore, par l'*Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne* de Louis Viardot (Paris, 1851, 2 t. de 420 et 458 p.), refonte de l'*Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne,* publié en 1833 (Paris) par le même auteur. Le tome III de la *Colección de estudios árabes* contient une étude de M. Francisco Codera sur la *Decadencia y desaparición de los Almoravides en España.*

On aura profit à consulter, sinon les *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne, par Al-Makkari* (Leyde, 1855-60, 2 vol.), publiés par R. Dozy, G. Dugat, etc., du moins l'*Aperçu* général *de l'ouvrage* mis en tête du texte arabe par G. Dugat. On aura, du reste, la ressource de lire Al-Makkari dans la traduction anglaise abrégée de Pascual Gayangos (*The history of the Mohammedan dynastics in Spain... by... Al-Makkari... illustrated with critical notes on the history, geography, and antiquities of Spain,* London, 1840-43, 2 t. in-4° de 548-XCV et 544-CLXXII pages).

Lire les chapitres XII (§ 2), XXXV et XXXVII de l'*Historia de los Mozárabes de España* de Francisco Javier Simonet (*Memorias de la*

R. Academia de la historia, t. XIII, Madrid, Tello, 1897-1903, 1 vol. de LVIII-976 p. in-4°), et les quatre premiers chapitres de *Los Moriscos españoles y su expulsión* de Pascual Boronat y Barrachina (Valencia, Vives, 1901, 2 vol. in-8°).

L'histoire des Arabes d'Espagne, éparpillée dans M. Lafuente, est résumée dans un petit précis intitulé *L'Espagne des Goths et des Arabes* par Léon Geley (Paris, Cerf, 1882, 156 p., petit in-8°); plus détaillée dans *The Moors in Spain* de Stanley Lane-Poole (2e éd., Londres, Fisher Unwin, 1887, 286 p. in-8°).

Sur la culture des Arabes d'Espagne, voir les pages 327-360 de la 2e partie de la *Geschichte der Ommaijaden in Spanien* de J. Aschbach, le t. II de l'ouvrage de Viardot déjà signalé, et surtout *Poesie und Kunst der Araber in Spanien und Sicilien* du comte de Schack (Berlin, 1865, 2 vol. in-8° de 348 et 385 pages). On pourrait voir aussi *Die Arabische Kultur im mittelalterlichen Spanien*, par Gustave Diercks, dans la *Sammlung* de Virchow (Hambourg, 1887, n° 32); *La enseñanza entre los musulmanes españoles* (3e éd., Zaragoza, 1896), et *Bibliófilos y bibliotecas de la España musulmana* (Zaragoza, 1896, 67 p. in-16, 2e éd.), par J. Ribera.

Sur l'art, plus particulièrement, nous avons l'*Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, par Girault de Prangey (Paris, 1841, 208-XXVIII pages, nombreuses gravures), qui avait fait paraître, de 1836 à 1839, en trois parties, les *Monuments arabes et moresques de Cordoue, Séville et Grenade* (47 planches in-folio).

Dans les *Monumentos arquitectónicos de España* publiés par Gil Dorregaray (Madrid, 1859, 5 tomes in-folio), de nombreuses et belles planches de grand format nous présentent des spécimens de l'architecture mauresque et mudéjar.

Quelques pages suggestives sur l'opposition de l'art arabe et de l'art espagnol dans *L'art espagnol* de Lucien Solvay (*Bibliothèque internationale de l'Art*, Paris, Rouam, 1887, 284 pages in-folio).

Quelques indications dans *Les Arts décoratifs en Espagne au Moyen Age et à la Renaissance (L'Espagne à l'Exposition du Trocadéro en 1878)*, par le baron Ch. Davillier (Paris, Quantin, 1879, 86 pages petit in-4°).

Pour avoir une idée de ce qu'ont été en général la culture et l'art arabes, on ferait bien de lire *Les arts musulmans, Les Peintres arabes*, par Ch. Lavoix (Paris, Baer, 1876, 40 pages in-4°, extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, août-novembre 1875); *Les éléments de l'art arabe, Le trait des entrelacs* (Paris, 1879) et *Précis de l'art arabe* (Paris, 1889-91, Mémoires de la mission archéologique au Caire, t. VII, planches) de J. Bourgoin; *L'art arabe*, d'Al. Gayet (Paris, Quantin, 1893, 316 pages in-8°), enfin *La civilisation arabe*, par Gustave

Le Bon (Paris, F. Didot, 1884, 705 pages in-4°), où, du reste, les pages 269-307 sont consacrées aux Arabes en Espagne (nombreuses planches et gravures); les pages 614-632 traitent de l'influence des Arabes en Occident, particulièrement en Espagne. Voir enfin le *Manuel d'art musulman*, par Saladin et Migeon (Paris, Picard, 1907).

En ce qui concerne la littérature, voir ce qui est dit plus haut touchant l'Histoire d'*Osmin y Daraxa*.

Tous les candidats ont certainement entre les mains l'*Historia de España y de la Civilisación española* de D. Rafael Altamira (Barcelona, Gili, 1900-1902, 2 vol., in-8°). Si nous finissons par lui, ce n'est pas pour leur donner à entendre que c'est le dernier livre à consulter; c'est qu'il sera pour eux l'alpha et l'oméga.

Il est clair que sur un sujet aussi vaste et aussi compliqué les candidats ne pourront faire preuve de beaucoup de personnalité, mais il était bon d'attirer leur attention sur cette partie, bien peu connue en France, de l'histoire d'Espagne. Il ne faut pas non plus que la bibliographie qui précède les effraie. On ne leur demande évidemment pas de tout lire; tout ce qu'on veut ici, c'est leur indiquer où ils trouveront des renseignements sur les points qui les intéresseront le plus.

II. Rapports et différences entre le Marinisme italien et le Gongorisme espagnol.

L'étude de cette question de littérature comparée suppose une connaissance précise de l'œuvre respective de Góngora et de Marino, et une définition exacte de ce que l'on nomme *gongorisme* et *marinisme*. La diversité — parfois singulière — des appréciations provient, en grande partie, de ce que l'on désigne des mêmes noms des choses différentes. Le *marinismo* est-il absolument synonyme de *secentismo*? Et quelles ressemblances, ou quelles différences, y a-t-il entre le *marinisme* et le *gongorisme*? Ce mot de *gongorisme* lui-même, que signifie-t-il au juste? Il est évident qu'il n'a plus pour nous le même sens que pour les contemporains de Góngora, admirateurs ou commentateurs, tels que Pellicer de Salas, Salazar Mardones, Salcedo Coronel, ou adversaires, comme Cascales, Quevedo, etc. (Voyez le résumé de ces polémiques aux chap. XXIX et XXX de l'Hist. de Ticknor, t. III, p. 45 et suiv. de la traduction franç., et dans l'*Historia de las ideas estéticas*, de M. Menéndez y Pelayo, t. II, vol. II, surtout le chap. X). Pour eux, *gongorismo* et *estilo culto* étaient deux termes analogues, mais ils étaient, l'un et l'autre, fort différents du *conceptismo*. Les premiers désignaient un vice (ou une qualité) de la forme, spécialement en poésie, le troisième ne s'appliquait qu'à la pensée, soit en prose, soit en vers. Une lecture attentive

des *Soledades* et du *Polifemo* précisera les caractères de l'*estilo culto*.

Mais, une fois bien établie la distinction historique entre le cultisme et le conceptisme, il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui, dans la langue courante (et particulièrement dans la question posée), le mot *gongorisme* est pris dans le sens large de style recherché, prétentieux et de mauvais goût, et qu'on le confond volontiers avec le *conceptisme*. Pour définir à son tour ce dernier mot, nul ouvrage n'est plus utile que l'*Agudeza*, de B. Gracián. Le conceptisme correspond assez bien au *marinismo* ou *secentismo* italien, à l'*euphuisme* anglais, à la *préciosité* française. Pour en bien juger, ce n'est point Góngora, c'est plutôt Quevedo, dans ses œuvres morales ou historiques, et Gracián lui-même qu'il faut lire. L'*Adone* (dont on n'exige pas, d'ailleurs, que les 45,000 vers soient lus) montrera bien les caractères distinctifs du *marinisme*. On s'aidera, pour préciser cette définition, de l'ouvrage de M. Enrico Canevari : *Lo stile di Marino nell' Adone ossia analisi del Secentismo* (Pavia, Giuseppe Frattini, 1901, 183 pages. — Cf. *Bulletin italien*, (t. II, n° 3, p. 233), ou l'article de M. Arturo Graf (*Nuova Antologia*, 1er octobre 1905), analysé dans le *Bull. ital.*, t. VI, avril-juin 1906, p. 182. (Voyez aussi t. V, p. 65.)

Les mots et les choses ainsi définis et précisés, une seconde question se pose : celle des relations historiques et chronologiques entre le *marinisme* et le *gongorisme*. Cette question souleva des polémiques ardentes, à la fin du XVIIIe siècle, entre Espagnols (presque tous jésuites réfugiés) et Italiens (particulièrement Juan Andrés, Javier Llampillas d'un côté, Bettinelli et Tiraboschi de l'autre). Les uns et les autres accusaient la nation adverse d'avoir introduit le mauvais goût dans la littérature, au XVIe et au XVIIe siècles. Ces polémiques n'ont plus grand intérêt, car l'on n'admet plus guère qu'un écrivain particulier, Espagnol, Italien ou Français, puisse être l'auteur unique et responsable d'un mal si général. Il n'en sera pas moins intéressant de rechercher quelles furent en fait, et à ce point de vue spécial, les relations entre les lettrés ou les littératures contemporaines, relations qui purent accroître la violence de cette épidémie de mauvais goût. Les relations littéraires entre l'Espagne et l'Italie, de tout temps assez actives, ont été pour cette époque, moins étudiées que celles entre l'Italie et la France ou entre cette dernière nation et l'Espagne. Sur le *gongorisme* en France, et sur l'influence d'Antonio Pérez, l'un des maîtres du *conceptisme*, voyez Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, t. IV, p. 51-73 ; — Lanson, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 47 et 321. Sur les relations entre le *marinisme* et les Précieux, voyez Vittorio Amedeo Arullani, *Secentismo italiano e francese* (*Fanfulla della Domenica*, année XXII, n° 50) ; — Fr. Picco, *Salotti francesi e poesia italiana nel Seicento*, 1905 ; —

Rodolfo Renier, *Vita secentesca italiana e preziosismo francese* (*Fanfulla della Domenica,* 18 fév. 1906); H. Hauvette, *Le chevalier Marin et la préciosité* (*Bull. italien,* V, n° 1, janv.-mars 1905), à propos du livre de Ch. W. Cabeen, *L'influence de G. B. Marino sur la littérature française dans la première moitié du XVIIe siècle,* 163 pages, Grenoble, 1904.

III. Rapports et différences entre le romantisme espagnol et le romantisme français.

Une bibliographie un peu complète du romantisme français et du romantisme espagnol exigerait plus d'un volume. On en rencontrera les éléments essentiels, pour la France, dans le tome VII de l'*Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction de M. Petit de Julleville (Paris, 1899), et, pour l'Espagne, dans le livre de M. Piñeyro (*El romanticismo en España,* Paris, Garnier).

I. Études générales. — On ne juge pas encore aujourd'hui le romantisme français avec une entière liberté d'esprit. A côté d'ouvrages qui en font un panégyrique enthousiaste comme les livres de Th. Gautier (*Histoire du romantisme,* Paris, 1905) et de G. Brandes (*L'École romantique en France,* Paris, 1902), la réaction contre le mouvement qu'il représente se poursuit avec une vigueur passionnée dans des publications toutes récentes comme la thèse de M. Pierre Lasserre (*Le romantisme français*, Paris, 1907). On trouvera un excellent résumé des travaux de la critique française du siècle dernier, et des appréciations personnelles, parfois discutables, mais toujours intéressantes, dans *El romanticismo en Francia* de M. Menéndez y Pelayo (*Historia de las ideas estéticas en España,* t. V, Madrid, 1891).

Le livre de M. Piñeyro donne un tableau exact et impartial du romantisme en Espagne. Il est, par exemple, à l'abri de certaines superstitions espagnoles, comme le culte de Campoamor. Il conviendra de le compléter avec les deux premiers volumes de *La literatura española en el siglo XIX* por el P. Fr. Blanco García (Madrid, 1899 et 1903).

Lorsque les candidats se seront fait une idée générale du mouvement romantique d'un côté et de l'autre des Pyrénées, ils auront à porter avant tout leur attention sur les rapports des œuvres françaises et espagnoles qu'il a inspirées.

II. L'Espagne en France. — L'Espagne a été assez mal connue de nos romantiques. Elle n'a guère été pour eux, comme l'Orient, qu'un prétexte à exciter leur imagination. Ceux qui l'ont le mieux comprise, comme Pr. Mérimée, sont précisément ceux qui semblent le moins porter son panache.

Voici les ouvrages principaux qui paraissent avoir appelé sur elle l'attention et qui ont pu avoir quelque influence sur notre romantisme :

1803 et 1810. Herder, *Der Cid.*

1812. Bouterweck, *Histoire de la littérature espagnole* (trad. par Mme Streck, avec prologue de Stapfer).

1813. Sismondi, *Histoire des littératures du Midi de l'Europe.*

1814. A. G. Schlegel, *Cours de littérature dramatique* (trad. par Mme Necker).

1814 et 1823. Creuzé de Lesser, *Romances du Cid.*

1815. J. Grimm, *Silva de romances viejos.*

1817. Depping, *Romancero.*

1821. Böhl de Faber, *Floresta.*

1822. Abel Hugo, *Romances historiques.*

1822. A. Durán, *Romancero general.*

1822. (Esménard et La Beaumelle), *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.*

1828. E. Deschamps, *Études françaises et étrangères.*

1828. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires* (éloge de Calderón).

1830. Chevalier Regnard, *Romances du Cid.*

Quand le mouvement romantique triomphe en France, voici par quels noms est surtout représentée chez nous l'étude de l'Espagne :

1835. Viardot, *Études sur l'histoire des institutions, la littérature... en Espagne.*

1839. Fauriel, *Étude sur Lope de Vega (Revue des Deux Mondes).*

1839. F. Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal.*

1842. Antony Real, *Romancero du Cid.*

1843. Puibusque, *Histoire comparée des littératures française et espagnole.*

1843. Ch. Magnin, *Causeries et Méditations.*

1841-1844. Damas-Hinard, *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol* et *Romancero general.*

1847. Ph. Chasles, *Études sur l'Espagne.*

Sur la valeur de l'érudition espagnole de nos romantiques, on consultera avec fruit :

A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne,* 1888.

E. Mérimée, *L'école romantique et l'Espagne.* Toulouse, 1899.

R. Rosières, *Études sur la poésie contemporaine* (La genèse d'Hernani), 1896.

Souriau, *La Préface de Cromwell.* Paris, 1897.

Foulché-Delbosc, *L'Espagne dans les Orientales de Victor Hugo* (*Rev. hisp.,* t. X).

G. Lanson, *Émile Deschamps et le Romancero* (*Rev. d'hist. litt. de la France,* 15 janvier 1899).

G. Paris, *La Romance mauresque des Orientales* (*Rev. d'hist. litt. de la France,* 1899).

Le Gentil, *Victor Hugo et la littérature espagnole* (*Bull. hisp.*, I, 1899).

III. La France en Espagne. — Le mouvement romantique en Espagne a été en grande partie l'œuvre des émigrés. Si, dès 1821, Böhl de Faber invoquait dans sa *Floresta* les théories de Schlegel, ce sont les proscrits de 1823 qui apportent en 1833 et font triompher les œuvres et les modes nouvelles. Ils viennent de Londres ou de Paris. L'influence allemande ne se manifeste d'abord dans le romantisme espagnol que de façon médiocre et indirecte. L'influence anglaise est, au contraire, très profonde, et c'est elle qui s'est exercée la première. Elle est surtout représentée par Walter Scott et lord Byron. Ses principaux intermédiaires ont été, sans parler d'Espronceda et du duc de Rivas, don Antonio Alcalá Galiano, don Joaquin Mora et surtout don Telesforo de Trueba Cosío qui a écrit presque toute son œuvre dans la langue qu'il entendait parler à Londres.

Plus sensible encore a été l'influence française. Elle ne semble pourtant pas avoir été très considérable dans le roman. *Notre-Dame de Paris* a obtenu un vif succès au delà des Pyrénées, mais son action y fut un peu postérieure à la grande époque du romantisme. En revanche, le théâtre français de la période romantique a joué en Espagne un rôle prépondérant. On peut d'abord mettre à part toute cette littérature industrielle qui fait appel, pour le drame, à des traductions de Ducange ou de Bouchardy, et qui se contente, pour la comédie, de mettre Scribe en castillan. Dans le drame vraiment littéraire, la grande influence a été celle, non pas de Victor Hugo, mais d'Alexandre Dumas le père. C'est, au contraire, le poète des *Orientales* qui a exercé la plus forte action sur le lyrisme espagnol. Celle de Lamartine ne s'est guère fait sentir que sur des poètes de second ordre, celle d'Alfred de Musset fut fort médiocre, et celle d'A. de Vigny fut à peu près nulle.

Il faut enfin tenir compte du rôle joué en Espagne par la tradition de la comedia de l'âge d'or qui, quoi qu'on en ait pu dire, n'y a jamais été interrompue. On y trouvera l'explication d'une partie, et peut-être de la plus originale, du romantisme espagnol.

C'est, bien entendu, dans la lecture et dans l'étude directe des principales œuvres du romantisme en France et en Espagne que les candidats ont à chercher la meilleure réponse à la troisième question du programme. Ils pourront aussi, s'il leur reste du temps, puiser quelques renseignements utiles dans les ouvrages suivants :

IV. Bibliographie complémentaire. — Ferrer del Rio, *Galeria de la literatura española* (Madrid, 1846).

A. Lista, *Lecciones de literatura en el Ateneo* (Madrid, 1853).

J. M. Villergas, *Ensayos literarios y críticos. — Juicio crítico de los poetas esp. contemp.* (Paris, 1854).

Asselineau, *Bibliographie romantique* (3e édit., 1875).

Autores dramáticos contemp. y Joyas del teatro español del siglo XIX (2 vol., Madrid, 1881).

Mesonero Romanos, *Memorias de un setentón* (Madrid, 1881).

Mesonero Romanos, *Escenas matritenses (Romanticismo y románticos)*.

Ad. Stern, *Die französische Dichtung unter italienische und spanische Einwirkungen* (*Geschichte der Neueren lit.*, IV et VI, 1882).

Rodríguez Solís, *Espronceda : su tiempo, su vida y sus obras* (Madrid, 1883).

A. Cánovas del Castillo, *« El Solitario » y su tiempo* (Madrid, 1883).

J. Demogeot, *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française* (Paris, 1884).

A. Filon, *Pr. Mérimée et ses amis* (1894).

J. Valera, *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros dias*, t. I.

P. Nebout, *Le drame romantique* (1897).

H. Parigot, *Le drame d'A. Dumas* (1898).

Louis Maigron, *Le roman historique* (Paris, 1898).

C. Latreille, *La fin du théâtre romantique et François Ponsard* (1899).

A. L. Stiefel, *Einfluss des spanischen Dramas auf das and. Ländern* (*Jahresb.*, 1895-1896, Leipzig, 1900).

A. Farinelli, *España y su literatura en el extrangero* (*La Lectura*, Madrid, 1902).

J. D. M. Ford, *The influence of Spain* (*Journ. of comparat. lit.*, III, 1903).

F. Loliée, *Histoire des littératures comparées* (Paris, 1903), etc.

Et nous ne disons rien des journaux et revues de l'époque romantique dont le dépouillement fournirait de nombreux faits nouveaux et curieux.

E. M., E. M., G. C.

BIBLIOGRAPHIE

A. Pulido Fernández, *Intereses nacionales, Españoles sin patria y la raza sefardí.* Madrid, E. Teodoro, 1905; in-8°, VIII-659 pages.

Ce livre est une amplification d'un autre du même auteur, *Intereses nacionales, Los Israelitas españoles y el idioma castellano,* paru l'année précédente (Madrid, Fernándo Fé, 246 pages petit in-8°). C'est l'œuvre non d'un érudit, mais d'un homme d'action qui a pris en mains une cause, et, s'appuyant sur une enquête aussi sincère qu'étendue, veut convaincre et aboutir. Au moment où il écrivait ces pages, M. Pulido y Fernández était sénateur pour l'Université de Salamanque (il l'est encore, car son mandat vient de lui être renouvelé); il a été depuis sous-secrétaire d'État. Ajoutons qu'il est médecin; qu'il est ami des voyages; qu'il est profondément patriote, quoiqu'il sache admirer l'étranger; qu'enfin il se proclame bon catholique.

M. Pulido a divisé son ouvrage en trois parties : I. *Examen del pueblo sefardí en general.* II. *Estudio regional de los Sefardim que hay en el mundo.* III. *Relaciones futuras de España con sus antiguos hijos.* L'ensemble est quelque peu massif, touffu. L'auteur, qui déclare avoir mis six mois à écrire ces VIII-659 pages, n'a pas eu le temps d'être court. Mais c'est toujours intéressant à lire, grâce à la valeur documentaire de tous les témoignages ainsi réunis; et puis il y a le souffle et l'idée.

Par-ci par-là quelque assertion contestable. Une d'abord, qui est un lapsus d'improvisateur et qui a échappé à la correction probablement parce qu'il est trop gros : ou j'ai mal compris, ou, pour expliquer la mentalité des Rois Catholiques quand ils décrétèrent l'expulsion des Juifs en 1492, M. Pulido met en avant « las luchas religiosas mantenidas, dentro del territorio con los desesperantes vaivenes de la reconquista, *y fuera con las espantables invasiones de la Reforma* » (p. 199). Ailleurs, il admet, sur la foi de renseignements vraiment optimistes, que dans les seuls lycées de l'Académie de Bordeaux et indépendamment des autres établissements, 13,439 élèves étudient l'espagnol. Je voudrais bien le croire! — Mais j'ai honte vraiment de relever ces vétilles en présence de l'énorme labeur que représente une telle enquête et de la belle et noble pensée qui l'a fait entreprendre.

Au surplus, pour ce qui touche au fond du sujet, M. Pulido ayant eu l'excellente idée de reproduire les lettres mêmes qu'il a reçues des *Sephardim* de tous les pays, le lecteur est à même de contrôler les unes par les autres les assertions qu'elles renferment et d'où l'auteur tire ses conclusions. Et ceux mêmes qui ne s'intéressent qu'en érudits à la question des Juifs espagnols sauront à celui-ci infiniment de gré pour toutes les précisions qu'il leur apporte.

Voilà déjà pas mal d'années que les érudits s'occupent des Juifs d'origine espagnole disséminés dans le monde entier. Feu M. Kayserling, qui dès 1859 publiait *Romanischen Poesien der Juden* (Leipzig), leur a consacré plus d'un article dans la *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums* et dans la *Revue des Études juives,* et il a publié en 1890 une *Biblioteca española-portugueza;* la même année, M. A. Sánchez Moguel faisait connaître « un romance español en el dialecto de los judíos de Oriente » et en étudiait les particularités (*Boletín de la R. Academia de la Historia,* t. XVI, p. 497-509); puis M. Foulché-Delbosc donnait des *Proverbes judéo-espagnols* (1895), suivis d'autres collections, du même genre, de Kayserling et de M. A. Galante, dans la *Revue hispanique* (1897, 1902, 1903); en 1896, paraissait une *Jüdische-spanische Chrestomathie* de M. Grünbaum; plus récemment, le marquis de Hoyos prenait comme thème de son discours de réception à l'Academia de la Historia *Los Judíos españoles en el imperio austriaco y en los Balkanes,* discours publié dans le *Boletín* de cette Académie en 1904; M. J. Subak a étudié le judéo-espagnol des Juifs de Constantinople et de Bosnie (*Züm Judenspanischen* dans la *Zeitschrift für romanische Philologie,* 1906, Band XXX, Heft 2). M. Ramón Menéndez Pidal vient de donner dans la *Cultura española* (1907) un copieux *Catálogo del romancero judeo-español.* Enfin, dans les *Mélanges Chabaneau* (Erlangen, Junge, 1907), nous trouvons *Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israëlites de Salonique* (n° 968-91), étude plus complète que ne ferait croire le titre, par M. L. Lamouche, et *Dos romances del Cid conservados en las juderías de Marruecos,* par M. A. Sánchez Moguel. La question est à la mode, à l'ordre du jour, dirons-nous en style parlementaire, puisque aussi bien, grâce à M. Pulido, qui l'a soulevée au Sénat en novembre 1903, les parlementaires espagnols ont fini, eux aussi, par s'en occuper.

Et ce fut pour plus d'un une révélation, si nous en jugeons par le fait que M. Moret lui-même avait longtemps ignoré que les Juifs marocains (il s'agit de ceux de Tanger) avaient conservé l'usage de l'espagnol (p. 485).

La survivance de l'espagnol est constatée dans presque toutes les communautés de *Sephardim.* Le cas des 5,000 Juifs de Janina parlant grec mais paraissant être d'origine espagnole (p. 435) est plutôt

exceptionnel (s'il est certain), étant donné le chiffre considérable de cette communauté. Un autre exemple d'assimilation, assez explicable du reste, est fourni par les communautés de l'intérieur du Maroc (Fez, Mequinez, Rabat, Debdou), où les Juifs espagnols se sont fusionnés avec des coreligionnaires établis dans ces villes bien avant l'expulsion de 1492, et ont fini par oublier l'espagnol pour l'arabe, avec cette compensation qu'ils ont imposé à ces derniers leur rituel et certaines coutumes espagnoles; eux-mêmes ne trahissent plus leur origine que par leurs noms espagnols et certains modismes (p. 492). Ils ont du reste adopté les mœurs arabes (p. 499), c'est-à-dire qu'ils sont revenus aux mœurs patriarcales.

On s'explique sans peine la vitalité du castillan parmi les Juifs. Il y a d'abord une raison interne, pour ainsi dire. Cette langue est pour eux véritablement la langue maternelle, la seule que les femmes juives, en Turquie tout au moins, puissent apprendre et enseigner à leurs enfants, isolées qu'elles sont et des femmes des autres races et des hommes de leur propre race qui ne sont pas de leur famille. Le seul esprit de famille suffirait d'ailleurs à maintenir la langue des ancêtres, même dans des pays de mœurs plus européennes; on voit même des servantes allemandes en service chez des Juifs (à Zimony) l'apprendre (p. 317). Remarquons aussi que le castillan est pour les *Sephardim* la langue des chansons et des romances dont leur enfance a été bercée. Voici maintenant une raison externe : l'hostilité, la méfiance, et surtout le manque de rapports avec des races cohabitantes, dépourvues d'énergie assimilatrice, et que M. Pulido compare à des « líquidos inmezclables y repelentes » (p. 60). Pour amener l'assimilation linguistique, il faut autre chose que la tolérance. Les Juifs de Turquie sont d'accord pour reconnaître la tolérance dont fait preuve le gouvernement turc à leur égard. Et, entre parenthèses, est-ce absolument sincère? L'un d'eux, en tout cas, déclare qu'une des causes de l'*entontecimiento* de ses coreligionnaires dans ce pays est l'impossibilité d'établir des clubs et d'organiser des conférences publiques (p. 426); il est vrai que la mesure est générale. Un autre dit (p. 429) des Juifs de Démotique que « por el despotismo con el cual se rigen las ciudades de provenza tienen á sufrir de las autoridades ». Quoi qu'il en soit, les Juifs forment dans cet empire un groupe inassimilable et simplement juxtaposé aux autres. On comprend que, dans ces conditions, ils gardent leur langue; et il n'y a pour eux aucun inconvénient politique à cela, le loyalisme des différentes populations turques ne pouvant se mesurer à leur connaissance de la langue turque, si l'on songe que celle-ci est la langue des Arméniens (p. 136). Enfin, il faut faire la part des causes accessoires qui ont pu donner à l'espagnol un regain de vitalité : telle l'Affaire Dreyfus, au courant de laquelle les Juifs d'Orient ne pouvaient se

mettre qu'en lisant les journaux rédigés en leur propre langue (p. 116); et cette lecture a bien dû contribuer à enrichir et à rectifier leur jargon familial.

En regard de la Turquie, il y a les pays de nationalité rigoureusement exclusive comme la Hongrie. Là, le judéo-espagnol perd du terrain. Les vieillards le parlent encore; les jeunes gens l'ignorent. Ils sont Hongrois (p. 313) : ils ont individuellement intérêt à le devenir. L'assimilation s'impose. C'est ce qui s'est passé en France jadis. A Bordeaux, au xviiie siècle, les Juifs savaient encore l'espagnol, ainsi qu'en témoigne le *Registre des délibérations de la Nation portugaise* conservé aux Archives israélites, et où nous voyons les procès-verbaux rédigés indifféremment, jusqu'en 1748, en un castillan ou en un français qui n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre sous le rapport de la correction. Après cette date, seuls les procès-verbaux communiqués par les confréries annexes sont en espagnol. La surveillance du gouvernement se fait de plus en plus tolérante, grâce aux satisfactions accordées au fisc; d'autre part, les Juifs se voient considérés et de plus en plus libres dans une ville où leur concours financier est non seulement apprécié, mais absolument nécessaire. Quoi d'étonnant s'ils oublient la langue des mauvais jours? Aujourd'hui, s'ils emploient encore entre eux quelques mots espagnols plus ou moins francisés, la plupart les prennent pour des mots hébreux! C'est peut-être ce qui se passera à la longue dans d'autres pays encore. En attendant, la force de résistance est considérable, même en face de coreligionnaires d'autres langues.

On a beaucoup exagéré l'antipathie des *Sephardim* et des *Aschkenazim;* les circonstances ont pu l'aviver en certains endroits, mais elles l'ont atténuée ailleurs. D'une façon générale, et *a priori* peut-on dire, elle existe ou a existé, et ne peut pas ne pas exister ou n'avoir pas existé, étant données les différences de mœurs, de milieu, d'origine presque. A Budapest, il est arrivé que les *Sephardim,* trop peu nombreux pour assurer le culte, ne voulussent pas admettre d'*Aschkenazim* dans leur communauté (p. 314). Cette antipathie est évidemment favorable, elle aussi, à la conservation de l'espagnol dans les communautés de *Sephardim* ainsi entourées d'*Aschkenazim.*

Le portugais a partagé avec l'espagnol le privilège d'être pour les Juifs originaires de la péninsule la langue du foyer et, après l'hébreu, la langue religieuse. A Amsterdam, où l'on compte 5,000 *Sephardim* (p. 375), il est encore employé dans les publications officielles et dans la prière que l'on fait à la synagogue pour les souverains. Au xviiie siècle, à Bordeaux, il y avait des Juifs qui parlaient portugais, comme le prouvent certaines inscriptions de l'ancien cimetière, rédigées en cette langue; et l'espagnol qu'on parlait dans la communauté était assez mélangé de formes et de mots

portugais. — Toutefois, la part du portugais paraît avoir été relativement peu considérable. A propos des *Sephardim* de Hambourg, un correspondant écrit à M. Pulido : « Hasta principios del siglo XX dominaba entre ellos el idioma *portugués,* el cual fué poco á poco suplantado por el del pais, es decir el alemán, aunque á la par siempre se ha conservado vivo el recuerdo de *España cuya lengua* quedó investida de una especie de santidad casi igual á la hebrea » (p. 298). C'est évidemment *castellano* qu'il faut lire, comme le prouve la suite, où on nous dit que le castillan est encore employé à la synagogue, et que les dames se servaient encore, il y a peu d'années, de livres de prières en *castellano antiguo*. En somme, bien qu'en France on désignât couramment les Juifs d'origine hispanique sous le nom de Juifs portugais, c'étaient en majorité des Juifs espagnols ; et si on les a appelés Juifs portugais, c'est simplement parce que les premiers qui vinrent en France y étaient venus du ou par le Portugal. Il pouvait y avoir parmi eux des Portugais, mais il y avait surtout des Espagnols, et la preuve c'est que la langue qu'ils parlaient entre eux à Bordeaux, à Bayonne, à Peyrehorade, était l'espagnol.

En tout cas, l'émigration proprement portugaise paraît s'être surtout portée dans l'Europe occidentale. Les Juifs d'Orient, si l'on en juge par les nombreuses lettres que M. Pulido a reçues d'eux et publiées, descendent d'émigrants espagnols. Il en est de même au Maroc, si bien que les Juifs notoires installés en Portugal (environ 400) et à Lourenço Marquez (une trentaine) parlent entre eux le castillan, venant à peu près tous du Maroc (p. 385 et 471).

Il va sans dire que le castillan des *Sephardim* n'est d'ordinaire qu'un jargon fort divers selon les pays. Le fond en est constitué par le castillan ancien, et à ce point de vue la lecture des lettres publiées par M. Pulido est fertile en surprises pour le philologue. Ce castillan apparaît modernisé çà et là : c'est ou bien un fait individuel, ou bien parce que la communauté où en l'emploie a continué à recevoir, après l'expulsion de 1492, des contingents plus ou moins importants de coreligionnaires restés en Espagne après conversion, mais chassés plus tard par la crainte de l'auto da fé. C'est ce qui s'est produit jadis à Bordeaux, et a dû se produire ailleurs, au Maroc par exemple. Enfin il y a l'influence des langues que les Juifs entendent parler autour d'eux ; elle transforme la syntaxe, le lexique, les formes, et même la prononciation. Un correspondant du Caire, originaire de Smyrne, affirme qu'on peut distinguer la ville d'où est originaire un Juif « nada que del tono de su lingua » (p. 477). C'est peut-être beaucoup dire, à moins que l'observateur ne soit fort exercé. Les mots employés sont sans doute un indice plus sûr ; et il arrive que des Juifs parlant *castillan* ne s'entendent guère entre eux. On voit l'effarement des petits Juifs marocains, habitués à un castillan relativement pur, et

entendant un jeune maître, d'origine orientale et muni d'un diplôme d'espagnol délivré à Paris (on voudrait bien savoir où !), qui leur traduisait « orange » par *pertucal,* « pastèque » par *karpuz,* « fourchette » par *piron,* « assiette » par *chini,* « rideau » par *perdé* (p. 497)! Malgré tout, il paraît qu'en Orient, avec de la bonne volonté et des concessions réciproques, on arrive à se comprendre; et la preuve, c'est qu'on a pu écrire en judéo-espagnol une histoire sainte, en éliminant tous les mots ou tours qui ne sont pas compris dans tous les centres orientaux, et cela moyennant une revision à laquelle ont participé des Juifs de Bulgarie, d'Andrinople, de Constantinople, de Smyrne et de Salonique (p. 447). Comme complément à ce procédé négatif d'universalisation, en voici un positif: il consiste dans un dictionnaire que prépare un philologue de Smyrne et qui comprendra 10,000 mots judéo-espagnols (p. 449). Ce qui n'est pas pour ramener cette *jerigonza* au castillan primitif, c'est que d'une façon générale, en Orient, elle est transcrite en caractères hébraïques. Un correspondant de Jérusalem ne déclare-t-il pas à M. Pulido, à propos du premier livre de celui-ci, *Los Israelitas españoles,* que c'est la première fois qu'il voit un livre espagnol en caractères latins et qu'il écrit lui-même en cette langue (p. 466)? On comprend qu'à ce compte bien des Juifs ignorent qu'ils parlent espagnol. Les Juifs de Hongrie, entendant parler le fils de Don Carlos (Don Jaime?) et un autre prince (?) espagnol, disaient « están hablando en *djidio (judio)* » (p. 332). A Salonique, il vint deux chanteurs espagnols : « Mira como hablan, son Judios, » disaient les Juifs (p. 442).

Ce *djidio,* ou *judesmo* comme l'appellent d'ordinaire les Juifs, n'est pas après tout aussi éloigné qu'on pourrait le croire du castillan classique; bien des formes s'en retrouvent chez les auteurs du XVIe et même du XVIIe siècle. *Vee, veen* (p. 420) se rencontrent dans Cervantes (I, éd. princ., p. 48, etc.); *vide, vido* (p. 425 et 452) également, peut-être par plaisanterie (I, p. 101 ; II, éd. princ., p. 37), mais courant chez Morales (t. VIII de l'éd. Cano, p. 4, 272, 399); *terná* (p. 447), et analogues, jusque dans Coloma (p. 4, 51, éd. Rivad.); *debrá, debrán* (p. 335, 426), pour *deberá, deberán,* est analogue de *debría* qui se trouve aussi dans Coloma (p. 56). Pour d'autres formes il faut remonter un peu plus haut. *Tradució* (p. 402) se retrouve dans Garibay (t. III, p. 465), et M. Pulido lui-même n'a-t-il pas laissé imprimer *indució,* qu'il corrige à l'*errata* (p. 430)? *Quijo* (p. 330) est courant dans sainte Thérèse, ainsi que les formes dérivées. *Do* (p. 401) pour *doy* était encore usité au XVIe siècle, et M. Cuervo (*Gramática* de Bello, note 81) en cite un exemple (en vers) d'un auteur mort en 1647. *Vo* (p. 397, 467), pour *voy,* n'était donc probablement pas lui-même alors bien archaïque. Pour *siguirá,* cf. sainte Thérèse (*siguir,* p. 28', 34', 35, éd. Rivad.); et au surplus les échanges de *i* et de *e* dans la conju-

gaison n'ont été fixés qu'au XVIIe siècle, et assez tard dans certains cas. *Mijor* (p. 446) est ordinaire dans sainte Thérèse (lettre de 1582, p. 317 de l'éd. Rivad.), et de même *sigun* (p. 475; cf. sainte Thérèse, *Vida*, p. 31, 33'), *siguro* (p. 467, cf. sainte Thérèse, p. 27), encore employé dans la *Segunda parte* du *Guzmán* (p. 374, éd. Rivad.) et par Coloma (p. 178'). *Nos atrivimos* (p. 331) serait compris dans le pays de Pereda : « Lo dejo, Pilara... pa cuando me *atriva*; pa cuando me *atriva*, coles » (*La Puchera*, p. 38); de même que *ónde* (p. 426), *mos*, pour *nos* (p. 434), *muncho* (p. 423, 424, 446), *naide* (ordinaire du reste dans sainte Thérèse (*Vida*, p. 28', 39, 39'); *aynda* (p. 330, 336) serait entendu en Galice. Somme toute, défalcation faite des archaïsmes qu'on peut appeler classiques, d'une part, et des provincialismes actuels, d'autre part, on arriverait à réduire considérablement l'archaïsme réel et l'étrangeté du *judesmo*. Sans compter que plus d'un de ces judismes se retrouve dans le parler madrilègne lui-même, par exemple *cualo, cuala*, pour *cual* (p. 206, 442).

Il eût été dommage que les lettres publiées par M. Pulido ne le fussent pas avec soin. Autant que l'on peut en juger, il n'y a qu'éloge à donner à ce sujet. Quelques *errata* (p. 411, *refresar*, pour *refusar*; p. 443, *semonices* pour *senonimes*(?); p. 499, *capacidad* pour *rapacidad*), faciles à reconnaître comme tels, n'empêchent pas que l'ensemble mérite entière confiance.

L'auteur a eu l'excellente idée d'illustrer son volume de nombreux portraits de *Sephardim*. Le profil énergique des hommes, la grâce et la beauté des femmes donnent l'idée d'une race vigoureuse. Le type espagnol s'y retrouve, semble-t-il. Mystère ethnique!

Mais le titre que M. Pulido a mis loyalement en tête de son livre, *Intereses nacionales*, nous avertit que ce n'est pas pour la simple satisfaction des historiens et des philologues que celui-ci a été écrit. M. Pulido se propose et propose à ses compatriotes un double but : 1° maintenir et répandre parmi les *Sephardim* le judéo-espagnol en faisant le possible pour le rapprocher de l'espagnol moderne; 2° établir un courant de relations littéraires, commerciales et politiques entre l'Espagne et ses fils jadis reniés par elle.

Il faut admirer ici l'objectivisme consciencieux de l'auteur. Ce sont ses idées, sans doute, qu'il présente, et il emploie à en démontrer l'excellence et l'opportunité toutes les ressources d'un orateur habitué aux discussions de la tribune; mais ces idées, — comment dire cela? — il se les est fait penser par ceux-mêmes qui lui ont fourni les éléments de son enquête, par les Juifs de tous pays dont il a sondé les intentions et provoqué les effusions sympathiques. De tous côtés, approbation, éloges, encouragements; souvent avec une note naïvement sentimentale et bien touchante chez ces bons *Sephardim* qui s'efforcent de croire qu'on ne veut pas les attirer en Espagne pour les brûler, et

qu'ils n'ont pas emporté leur patrie sous la semelle de leurs souliers. La seule discordance vient de la *Esperanza* de Vienne, une société de jeunes gens qui avait d'abord manifesté le plus vif enthousiasme, et qui s'est ravisée, sans doute pour faire montre d'esprit politique: cela vous fait froid dans le dos, de voir tant de sagesse chez des étudiants. La disposition générale paraît être bien exprimée dans une lettre de Salonique : « La cuestión de tratar España non fue posada hasta hoy; ma creo que es un placer por todos el conocer la vieja patria, la España, ande recuedros muy sensibles existen de nuestros avuelos y tambien conocer la literatura y todos los usos » (p. 440).

Chose peut-être inattendue de beaucoup de gens, les effets politiques de ces relations qu'on cherche à renouer pourraient bien être les premiers à se faire sentir. Il y a au Maroc de nombreux Juifs espagnols, 150,000, selon un correspondant. C'est une clientèle sérieuse, utile, opportune...

« Mientras los judíos de Oriente conserven el habla española y en habla española... recen á su Dios, al Dios de Abraham y de Jacob, mientras viertan en español sus sentires y sus añoranzas, será su patria esta España, que tan injusto y cruel fué con ellos. Podrá decir alguno que sólo buscan en el español un recio atadero que los una entre sí y á los hijos de Israel esparcidos por el Oriente, pero ese recio atadero que los una entre sí los atará reciamente à España » (p. 104). Ces paroles sont de M. Unamuno, dont les opinions, pour être primesautières et parfois contradictoires, n'en sont pas moins justes en elles-mêmes, à l'ordinaire. Elles pourraient servir de conclusion au livre de M. Pulido.

Je n'entrerai pas dans l'examen de la partie pratique de ce livre. Les deux désirs, les deux espérances que l'auteur exprime et que j'énonçais tout à l'heure sont jusqu'à un certain point choses liées. La connaissance de l'espagnol peut amener les Juifs à se rapprocher de l'Espagne, et le rapprochement peut purifier leur jargon : c'est clair. Mais comment activer le mouvement? C'est ce que M. Pulido explique : envoi de livres et de revues, envoi de professeurs, etc., organisation d'une société semblable à l'*Alliance israélite,* ou bien entente avec celle-ci. On peut assurément faire quelque chose, et ce qu'on fera aura bien quelque résultat. Le succès dépend peut-être plus des *Espagnols* que des *Sephardim*. G. CIROT.

G. M. Vergara y Martín, *Ensayo de una colección bibliográfica-biográfica de noticias referentes á la provincia de Segovia.* Guadalajara, 1904; in-4° de 616 pages.

Cette utile publication est divisée en quatre parties. La première comprend la liste des ouvrages imprimés ou manuscrits où il est

parlé de la province de Ségovie en général, le tout par ordre alphabétique de matières. La deuxième constitue une topo-bibliographie des localités et des questions plus particulières. La troisième est intitulée *La imprenta en Segovia* et forme un supplément à la *Reseña histórica de la imprenta en Segovia* de Tomás Baeza (Segovia, 1880). La quatrième est intitulée *Hijos de la provincia de Segovia insignes por cualquier concepto* et complète les *Apuntes biográficos de escritores segovianos* du même Baeza (Segovia, 1877). La documentation s'arrête à l'année 1894. A signaler les articles qui touchent aux *Comunidades, La Granja (San Ildefonso),* l'aqueduc de Segovie, l'*Alcázar,* les couvents, la juiverie, San Frutos, le chroniqueur Antonio de Herrera, le médecin Andrés Laguna, le poète Alonso de Ledesma, etc. — Joint à l'archaïque *Historia de la insigne ciudad de Segovia* de Diego de Colmenares et aux travaux de Baeza, cet *Ensayo* nous met à même de nous renseigner sur tout ce qui concerne la province de Ségovie.

G. C.

Julián Ribera, *Lo científico en la historia*. Madrid, Apalategui, 1906; 191 pages, petit in-8°.

Fine critique des idées exposées par M. Lacombe dans son livre *De l'histoire considérée comme science,* et par M. Xenopol dans *Les principes fondamentaux de l'histoire.* Un joli chapitre sur ce thème : « politiques, moralistes, psychologues, économistes et sociologues s'imaginent que l'histoire se réduit à la science particulière dont ils s'occupent. » L'auteur montre comment un tel exclusivisme fausse forcément la conception et la définition de l'histoire. L'histoire n'est pas une science, mais « l'art d'observer les faits passés, d'une façon indirecte et à distance convenable, en vue de découvrir des principes non établis encore ou de confirmer des vérités déjà reçues ».

G. C.

CHRONIQUE

~~~ La *Nueva Biblioteca de autores Españoles* (Madrid, Bailly-Baillière et fils) s'est enrichie, entre le beau travail de D. Marcelino Menéndez y Pelayo, *Orígenes de la novela,* et l'édition de la *Crónica general* par D. Ramón Menéndez Pidal (dont il a été rendu compte dans notre avant-dernier numéro), de deux nouveaux volumes, l'un consacré aux *Autobiografías y memorias de españoles de los siglos XVI y XVII* par D. Manuel Serrano y Sanz, l'autre aux *Predicadores de los siglos XVI y XVII* par D. Miguel Mir. Le premier contient d'abord une longue et très intéressante étude sur la littérature espagnole autobiographique; après quoi, vient un choix d'autobiographies ou de mémoires des XVIe et XVIIe siècles, dont les plus importants sont le *Voyage de Turquie* de Cristóbal de Villalón, d'un style très raboteux, mais plein de détails curieux, de traits de mœurs et d'observations prises sur le vif, et le récit de D. Pedro Ordoñez de Ceballos, sorte de voyage assez fantastique dans les cinq parties du monde. Ceux qui s'intéressent à l'histoire ecclésiastique d'Espagne liront avec profit les mémoires de D. Diego de Simancas, évêque de Zamora, et ceux de D. Martín de Ayala, archevêque de Valence. La publication comble une vraie lacune dans la littérature espagnole que l'on considérait jusqu'ici comme très pauvre en mémoires : cette pauvreté ne paraissait si grande que parce que les mémoires existants n'avaient pas été livrés à la publicité. L'autre volume est tout entier rempli par les sermons d'un dominicain cordouan du XVIe siècle, Fr. Alonso de Cabrera. Rien ne ressemble moins à ce que nous appelons en France « l'éloquence de la chaire » que le style de ce sermonnaire andalous, qui fait bien plutôt penser à nos prédicateurs populaires du Moyen-Age; sa langue est d'une familiarité et d'une simplicité charmantes, aussi doit-on approuver l'éditeur d'avoir commencé son recueil en deux tomes par ce prêcheur bien oublié et qui ne méritait pas de l'être. Il semble cependant que D. Miguel Mir aurait pu se borner à nous donner un choix de ces sermons. Tout un volume pour P. Cabrera, c'est peut-être beaucoup. Quelle place restera-t-il pour les autres? Car il convient de descendre au moins jusqu'aux sermons du fameux Hortensio Félix Paravicino, d'une importance capitale pour l'histoire de la prose cultiste et dont les éditions anciennes sont très peu accessibles hors d'Espagne.
~~~

La *Nueva Biblioteca* est en bonne voie, et le grand succès obtenu par les premiers volumes fait très bien présager de l'avenir.

~~ *Alcalá de Henares,* article publié dans *Estudios* (Buenos Aires, 1905, p. 244) par D. Vicente G. Quesada, est le récit d'une visite faite à l'ancienne ville universitaire. L'auteur se lamente de l'abandon où gisent les bâtiments du *Colegio de San Ildefonso.*

~~ L'infatigable ouvrière de la *Renaixensa,* la société valencienne *Lo Rat-Penat,* a tenu cette année avec un éclat extraordinaire ses habituels Jeux-Floraux. Ce qui a donné aux assises du 31 juillet un lustre inusité, c'est bien moins la présence d'une personne royale que l'hommage rendu au poète vétéran D. Teodoro Llorente. Pour la troisième fois le vieux troubadour, comme il se désigne lui-même, avait cueilli au concours de poésies la rose naturelle, la plus convoitée de toutes les récompenses. Lecture fut donnée, d'abord, de la poésie récompensée, *Visanteta,* dont le sous-titre, *Cansó nova de un poeta vell,* indique, sans que l'auteur y ait pensé, le caractère véritable, car jamais la lyre déjà ancienne du poète n'a rendu des accords plus nouveaux. Puis — suprême honneur, non encore décerné — une couronne de laurier fut offerte à D. Teodoro Llorente comme le témoignage de l'admiration émue et affectueuse que ses compatriotes professent envers lui. De fait, après la publication de ces *Versos de la juventud* (Madrid, juin 1907), qui réunissent enfin quelques-unes des plus belles poésies castillanes du poète valencien, les honneurs banals ne suffisaient plus pour celui qui a épousé tour à tour, avec un égal bonheur, la Muse du Turia et celle du Manzanares. Pour ce talent exceptionnel ce n'était pas trop qu'un hommage exceptionnel, auquel s'associeront en Espagne et hors d'Espagne tous les fervents des Bonnes-Lettres.

~~ Le concours quinquennal d'archéologie espagnole fondé par Martorell a été jugé à Barcelone, au mois de mars dernier, par un jury que présidait M. Eduardo de Hinojosa, et dont faisait partie notre collaborateur, M. J.-A. Brutails. Sur les six envois soumis au jury, trois ont reçu des prix *ex-æquo* de 7,500 pesetas. Ce sont, dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs :

Un travail de M. Botet y Sisó sur la numismatique catalane ;

Un travail de M. Lampérez y Romea sur l'art chrétien espagnol ;

Un travail de M. Puig y Cadafalch sur l'architecture romane en Catalogne.

~~ Les auteurs espagnols devant servir à l'explication dans les épreuves de la licence ès lettres avec mention *espagnol,* pendant une période de deux années, à dater du 1er juillet 1908, sont les suivants :

A Paris : *Poema del Cid* (extraits donné par Gorra, *Lingua e letteratura spagnuola delle origini,* p. 188-199) ; — Cervantes, *Novelas ejemplares ;* Mateo Aleman, *Guzmán de Alfarache,* parte primera, libro

primero; Lope de Vega, *La Siega,* auto sacramental; Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla;* Pérez Galdós, *Alma y vida;* Blasco Ibáñez, *La Barraca.*

A Bordeaux : Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos* (édition Fitz-Gerald, fasc. CXLIX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*); Diego de Valera, *Memorial de diversas hazañas* (t. LXX de la *Biblioteca Rivadeneyra*); *Romances sobre los siete infantes de Lara y el bastardo Mudarra* (t. VIII de l'*Antología de poetas líricos castellanos,* de Menéndez Pelayo, n[os] 19-27); Cervantes, *Coloquio de los perros; El licenciado Vidriera;* Quevedo, *Cuento de cuentos; Visita de los chistes*; Pedro de Alarcón, *Viajes por España;* Valera, *Las ilusiones del doctor Faustino.*

A Montpellier : *Crónica general de España* (édit. Menéndez Pidal, du n° 830 au n° 845 : le siège de Zamora); Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla;* Mateo Alemán, *Vida del pícaro Guzmán de Alfarache,* parte primera, l. I, ch. VIII; Moratín, *La Comedia nueva;* Núñez de Arce, *Gritos del combate;* Blasco Ibáñez, *Cañas y barro.*

A Toulouse : *Crónica general de España : El cerco de Zamora* (édit. R. Menéndez Pidal, n[os] 830 à 845); Les romances relatifs au siège de Zamora, dans le *Romancero general* d'A. Duran *(Bibl. de Autores españoles);* Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache,* parte 1ª, libro 1°, cap. VIII : *Historia de Osmín y Daraxa;* Lope de Vega, *La Noche toledana;* Campoamor, *El tren expreso;* Pérez Galdós, *Marianela.*

~~~ A la suite du concours de 1907, ont été recus agrégés d'espagnol MM. Romeu et Juge.

~~~ Le programme du concours pour le certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole comprend pour 1908 :

Alemán, *Guzmán de Alfarache,* parte 1ª, libro 1°, cap. VIII (Osmín y Daraxa); Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla;* Tamayo y Baus, *Un drama nuevo;* Zorrilla, *Cantos del trovador;* Palacio Valdés, *Marta y María.*

Voir pour ces auteurs la Bibliographie que nous donnons pour le programme d'agrégation, p. 416.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

III. Bibliographie.

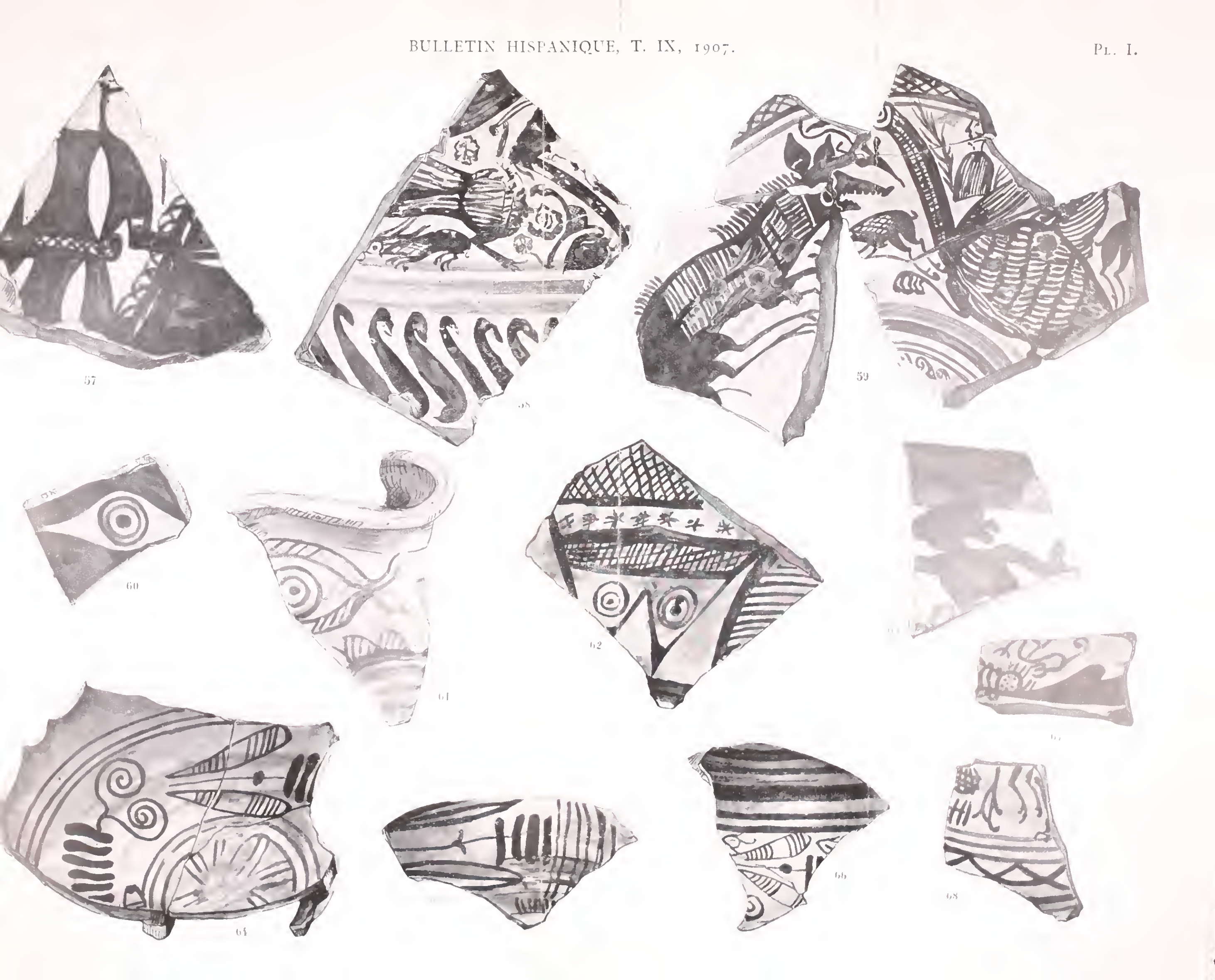
IV. Gravures.

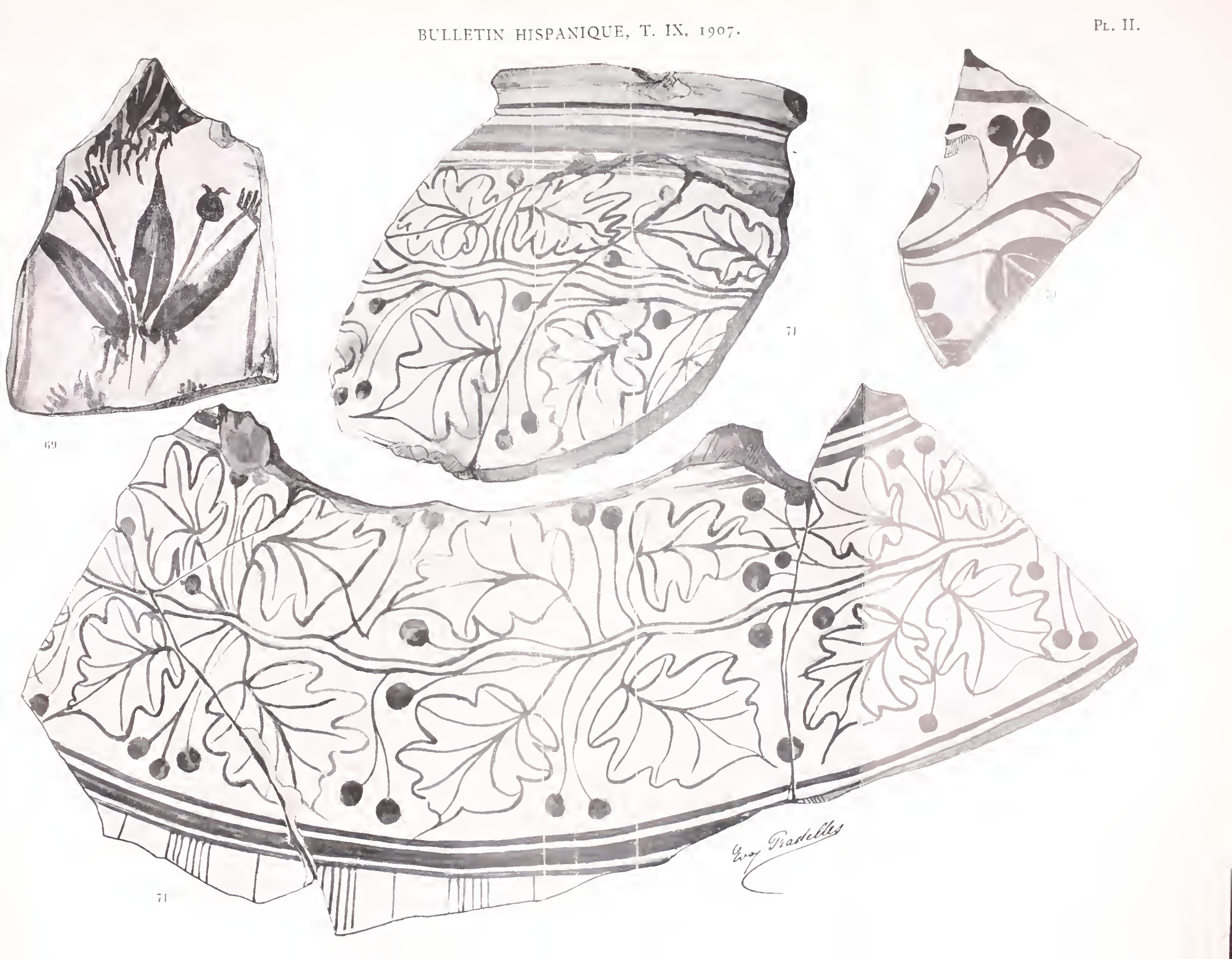
V. Planches.

30 novembre 1907.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.


57
58
59
60
61
62
64
66
68


69
71
71
Eug. Prastelles